

## DE JACQUE-AUGUSTE DE THOU PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Poitiers, 29 de Fevereiro de 1616

MON S I E U R. J'ai balancé long-temps, pour sçavoir si je ferois, réponse en François, que vous me marquez sçavoir, ou en Latin, à l'obligeante lettre que j'ai reçue de votre part, il n'y a pas un mois. J'étois pour lors à Poitiers, à la suite du Roi à mon retour de Bordeaux. Il m'étoit bien plus facile de vous écrire en François; mais je craignois que, si ma lettre tomboit en d'autres mains que les vôtres, on ne lui donnât un sens opposé à celui que j'y aurois exprimé, & cela par ignorance de notre langue, ou qu'un interprète malin ne l'expliquât de maniere à me calomnier. Ces raisons m'ont déterminé à vous écrire en Latin. Je vous remercie, autant qu'il est en mon pouvoir, de la politesse avec laquelle vous m'avez prevenu. Pouvois-je esperer quelque chose qui me flatât davantage, & me sit plus d'honneur que l'amitié que vous m'offrez si obligeamment? Aurois-je dû m'attendre qu'un Espagnol voulût non-seulement combler de louanges un François, mais encore l'en accabler? presage certain que l'envie s'évanouira, & que la posterité me sera plus favorable que mon siècle. Vous n'ignorez pas les jalousies, qui divisent la France & l'Espagne depuis plus de cent ans: Jalousies qui ont enfin éclaté par des guerres sanglantes; mais la vertu ne se laisse préoccuper, ni par la faveur ni par la haine, & dépouillant toute affection deréglée, estime sincerement la droiture & la probité, sans avoir égard au pays. Elle parcourt en esprit la terre entiere, franchit les mers, traverse les montagnes, & les fleuves marquez par la nature pour séparer des peuples, ou devenus frontieres d'états par des traitez, afin de terminer la guerre entre des peuples voisins. Vous êtes un exemple sensible de cette vérité: Né dans le fond du Portugal, séparé de la France par les Pirenées, l'estime que vous avez pour la vertu, vous a fait souhaiter de lier amitié avec un François, qui n'est pas né dans la Guyenne près des frontieres de l'Espagne, mais à l'extrémité de la France, sur les bords de la Seine. Vous n'avez pas dédaigné de le prévenir. Vous avez même, sans en être sollicité, pris sa défense en Espagne, ou il est si vivement attaqué de tous côtez. Je puis dire qu'après avoir échappé à la malignité de mes calomnieurs, & avoir bravé les efforts d'un nombre infini de gens sans honneur en France, & chez les étrangers, quoique j'eusse; eu la consolation de trouver des défenseurs de mon Histoire dans toute l'Europe, même en Italie; je n'osois me flatter qu'elle pût être en sûreté dans aucun endroit de l'Espagne. Cependant vous vous êtes levé pour ma défense au milieu d'une foule d'ennemis. Vous n'êtes point sorti de l'obscurité, mais du plus florissant Royaume des Espagnes. Votre pénétration vous a d'abord fait découvrir que l'amour de la vérité étoit mon premier objet. Délivré des préjugés de la patrie, vous avez applaudi à cette noble liberté, qui ne connoît ni faveur, ni haine. Vous m'avez fait esperer

que le torrent de l'envie, qui m'a presque emporté, étant passé, la posterité me rendroit au centuple la justice, que le siècle me refuse. Ces flateuses esperances de votre part, vont me faire porter plus patiemment l'ingratitude, dont la France ma patrie a payé de pénibles travaux, entrepris pour l'utilité du genre humain. Quoi, la divine bonté a bien voulu me susciter un défenseur en vous dans l'Espagne même! Cette pensée me console ; la faveur du Ciel prévient mes souhaits par votre moyen. Je jouis de mon vivant d'un bien que je n'osois me promettre après ma mort: Car les Grands du Royaume qui ne savent pas le Latin, trompez par de malignes interprétations, se croyoient blessez, comme ils le disoient par ma trop grande liberté; mais mieux informez depuis par des gens de bien, considerant d'ailleurs l'innocence de ma vie passée, ils ont oublié leur ressentiment, se sont reconciliez d'eux-mêmes avec moi, m'ont donné des marques particulieres d'amitié, & m'ont fait entrer dans des négociations importantes. Monsieur le Duc de Mayenne a commencé le premier: il avoit tant d'estime de ma fidelité & de ma candeur, qu'il ne se faisoit rien dans sa maison qu'il n'en eût communiqué avec moi par le moyen de ma femme<sup>1</sup>. Le prince son fils, que vous avez vu dernièrement en Espagne, a la même confiance en moi. Le duc de Guise, chef de cette illustre maison en France, a suivi leur exemple, il a même poussé plus loin la politesse, qui lui est si naturelle. Je suis en possession d'en user très-librement à la Cour avec ce Prince. Il pense & parle si fort à mon avantage, qu'il n'est pas possible qu'il lui soit resté le moindre ressentiment de l'offense prétendue, que mes ennemis lui suggeroient, qu'il avoit reçue de moi. Je sçai qu'on me reproche un trop grand attachement pour la Royale maison de Bourbon: Mais qu'est-ce que cela? N'at'on pas accusé Tite-Live, cet Historien si fidèle, d'une pénétration & d'un jugement si grand, d'avoir favorisé Pompée? Mais ce reproche ne lui a été fait que parce qu'il y avoit de plus vils dans le parti de César. Ce grand homme n'en a pas été moins estimé de son siècle, & par la posterité. Pourquoi, par un zèle déplacé de religion, trouve-t'on mauvais en Castille, à Alcalá, à Valladolid & à Salamanque, que je traite doucement les Sectaires? ce que vous excusez avec juste raison, & par un motif tout Chrétien, qui est de ramener plus facilement par les voyes de la douceur, & par des oeuvres de charité, ceux qui s'écarterent du bon chemin. Outre cela il y a des raisons particulieres à la France, qui m'ont imposé la nécessité de parler avec moderation des Protestans, & de ménager les termes à leur égard, à cause des circonstances des temps, & de la situation de nos affaires. Je suis bien aise de l'expliquer à vous, Monsieur, & à tous ceux qui liront mon Histoire, afin de faire voir que j'ai été obligé d'en user comme j'ai fait.

Il y a vingt ans que les Protestans de France présenterent à contre-temps au Roi, alors occupé au siège de la Fere en Picardie, une Requête pour obtenir un nouvel Edit en leur faveur, sous prétexte que les anciens avoient été révoquez, (par force à la vérité,) & violez de tous côtez par les ligueurs. Le Roi me donna des ordres précis de traiter avec eux. Je m'en excusai d'abord: Je priai Sa Majesté de confier à d'autres un emploi capable de m'attirer des

<sup>1</sup> «Elle étoit de la maison de la Châtre, & alliée à la maison de Lorraine».

ennemis. Dans cette commission qui ne regardoit d'abord que moi, on m'associa le Comte de Nanteuil, que j'avois accompagné en Bretagne, pour traiter avec le Duc de Mercoeur. Enfin, je restai seul avec Sofrede Calignon, après le départ du Comte de Nanteuil, pour arranger les affaires en Bretagne. J'employai deux ans entiers avec mon collègue à traiter avec les Protestans. L'Edit de Nantes, qui est en France une loi de pacification, fut enfin donné & porté au Parlement; chaque article y fut examiné, discuté avec grand soin & comparé aux Edits précédens, comme je l'avois déjà fait, autant que je l'avois pu. Cet examen se fit en ma présence, afin qu'ayant essuyé les principales difficultez des députez de là Réforme, en travaillant à cet Edit, j'en procurasse encore l'enregistrement par mon suffrage. Il défend entr'autres choses en termes précis, d'user en particulier ou en public, de paroles injurieuses à l'égard des Protestans. Je répondis moi-même au nom du Roi, de l'observation des articles contenus en cet Edit: Après cela aurois-je eu bonne grace de faire dans un Livre, dont le frontispice porte mon nom, ce qu'une loi d'Etat m'interdisoit, dans le particulier, au bareau, & dans le Conseil d'Etat? Mais sans considerer ces motifs, les raisons que vous m'avez apportées m'en ont elles seules empêché: Supposé que j'eusse eu dessein de le faire, n'aurois-je pas été arrêté par celles que je viens de vous dire? Ainsi dans l'obligation d'adoucir les termes, en traitant avec eux, j'ai dû le faire dans la suite en écrivant sur leur compte, pour éviter le reproche d'avoir violé la parole donnée par le Roi. Je sçai encore qu'on m'a fait un crime en Espagne & à Rome, d'avoir saisi l'occasion de relever les droits du Royaume de France, qui sont très-considerables, comme étant la plus ancienne & la plus florissante des Monarchies, ses immunités, ses prerogatives & ses libertés. Je ne doute pas qu'on ne m'eût traité plus favorablement, si l'on eût sçu qu'en écrivant mon Histoire, j'occupois une des premières places du Parlement de Paris, où ces fortes d'affaires sont discutées, & que je l'ai encore occupée long-temps après. Je me persuade qu'ils ne pourroient pas s'empêcher d'avouer qu'il m'étoit impossible, sans me deshonorer, & sans encourir le blâme d'une prévarication honteuse, de passer sous silence de si célèbres monumens, qui relevent l'éclat du Royaume, & sont la sûreté publique. Vous voyez par-là que je n'ai pu parler avec aigreur des Protestans, & dissimuler par une fausse prudence, nos libertés & nos droits. A l'égard de ce que vous dites de mon amour pour la vérité & de la liberté, dont je fais possession; je reconnois votre candeur. Comme j'ai toujours prié Dieu de les mettre dans mon coeur, l'éloge que vous leur donnez n'a pu que me faire beaucoup de plaisir; mais les louanges que vous donnez au stile, aux maximes; ce que vous dites des ornemens, & des fleurs du discours, sont un effet de votre politesse à mon égard, & non de cet amour de la vérité, que vous possédez au suprême degré. C'est à vous de prendre garde, que votre affection pour moi ne vous fasse illusion, & ne fasse tort au jugement que vous avez porté sur mon amour pour la vérité & la noble liberté, dont vous me louez. Je prosesse de bonne-foi, & sans ostentation, la Religion de mes ancêtres: Je ne m'en suis jamais départi: J'ai appris de mon pere, qui a long-temps été à la tête du Parlement, à être véridique. J'ai cru qu'il valoit mieux être modeste, & passer pour simple, que de rechercher la réputation d'être

éloquent & d'avoir de l'esprit, ou du sçavoir. D'ailleurs, je n'ai pas eu le temps d'acquiescer toutes les connoissances que vous voulez bien m'attribuer. Ma jeunesse s'est passée à voyager, & dans le Bareau : Dans un âge plus mûr, des négociations m'ont occupé. Enfin, pendant les troubles de France, toujours dans le Camp du Roi & à sa suite, j'ai blanchi sous des tentes, & dans le tumulte des armes. A peine avois-je donné quelque-temps à l'étude dans ma première jeunesse, qu'il fallut débrouiller des affaires épineuses, & que des occupations fâcheuses emportèrent tout mon temps. Il ne m'est donc resté qu'une légère teinture des lettres; mais aussi j'ai conçu pour elles, & pour ceux qui les cultivent, un amour inexprimable. Voilà la source de ces éloges, que vous trouvez à la fin de chaque année dans mon Histoire. Je prendrai de-là occasion de mettre votre amitié à l'épreuve: Je vous demande donc en grâce, Monsieur, de m'écrire à votre loisir, le jour que sont morts Jean de Barros, qui a écrit l'Histoire des Indes, le célèbre Mathématicien Pierre Nonius, le fameux Médecin Amatus, Pierre Stella Franciscain, N... d'Alcantara : Envoyez-moi aussi tous les éloges que vous pourrez trouver des autres écrivains Espagnols; car je ne sçai si ce que j'ai écrit de Barros & de Nonius est bien certain. Si j'ai dit la vérité, je serai ravi d'en être assuré par votre moyen. Vous voyez que j'en agis bien librement avec vous: Aussi est-ce vous qui m'y engagez par vos offres obligeantes. Attendez-vous à me voir devenir aussi importun à votre égard que vous êtes poli au mien. Je finis en priant la divine bonté de vous conserver en santé pour les vôtres & pour moi. Adieu, Monsieur, conservez-moi l'amitié dont vous ne m'avez pas jugé indigne. De Loudun, dans l'assemblée où j'ai été envoyé par Sa Majesté, avec Messieurs de Brissac & de Villeroy, pour appaiser les troubles de France. Le 29 de Février de l'année Bissextile 1616.

\* Jacque-Auguste de Thou, *Histoire Universelle*, I, Londres, MDCCXXXIV, pp. 363-368.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA (?)

Lisboa, 22 de Janeiro de 1626

Envio a V. M. a carta de João de Sá, que é muito notável na sustância e linguagem, sendo escrita há perto de noventa anos. Alguns erros devia por seus quem a tresladou, são faciles de emendar, e assi os deixei ir.

A lei régia famosa entre os romanos foi aquela pola qual o senado e povo romano transferiu nos primeiros emperadores Júlio, Augusto e Tibério toda a sua jurisdição e poder, fazendo-os donos e senhores daquela república. Esta se não acha escrita em ninguém, mas achasse referida com todos os seus capítulos em um mármore que está em Roma na igreja de São João de Laterano, onde o mesmo senado e povo romano, dando o mesmo poder e jurisdição ao emperador Vespasiano acrescenta *uti licuit* Júlio, Augusto, Tibério e dos capítulos que ali aparecem notarei só a sustância:

1. que pode fazer pazes com quem quiser;
2. que seu voto prevaleça no Senado a todos os outros e ele só se siga;
3. que o que fizer sem intervenção do senado tenha a mesma autoridade que se a hovera;
4. que proveja todos os ofícios e magistrados com o senado e só ele como lhe parecer;
5. que possa estender o tamanho e arrabaldes da cidade;
6. que nas cousas divinas e humanas possa statuir o que mais convier;
7. que seja livre da observância de todas as leis e senatus-consultos;
8. que se aprova tudo quanto Vespasiano tem feito inda antes d'esta translação.

Acaba com sanção que tudo isto seja firme e inviolável.

Esta, Senhor, é a célebre lei régia tão nomeada que todos alegam e ninguém dos antigos refere, e dos modernos quem melhor a descobriu e nos alumiou foi António Agostinho, Arcebispo Primás de Tarragona, insignnissimo homem em todas as boas letras.

Algumas vezes em autores romanos se acham nomeadas outras leis régias, mas logo se lhes acrescenta o nome do rei que as fez, como a lei régia de Numa, segundo rei dos romanos: «que nenhũa mulher prenhe, morrendo, seja enterrada sem se lhe abrir o ventre e tirar-se-lhe a criança», da qual fala o Jurisconsulto Marcelo na l. I. t. «de mortuo inferendo», e outras dos mesmos reis que coligiu Sexto Papirio, e fez delas o livro que chamou *Jus civile papirianum* de que fala a lei 2 t. «de origine juris». Mas não entra nada disto em comparação com a lei régia que deu aos emperadores o serem-no já os súbditos, o fizessem por medo ou por vontade.

Dos Autores que tratam bem as matérias de Roma, já de paz já de guerra, nenhum me parece melhor nem mais abreviado para pessoa tão ocupada com V. M. que esse de que lhe faço serviço com tanto gosto como o com que lhe mandarei tudo o que tenho. Guarde Deus a V. M. mil anos e lhe dê o que deseja. Lisboa, 22 de Janeiro de 626.

*Vicente Nogueira*

\* A.N.T.T., Coleção de S. Vicente, vol. 26.º, fól. 354

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA MANUEL SEVERIM DE FARIA

Lisboa, 6 de Junho de 1626

Há quase um mês que estou em Lisboa, com pouco mais negócio que precisa necessidade de comer carne, mas com os descómodos de hóspede (inda que de meu irmão e, por mercê sua, mais senhor de sua casa que ele). Todavia determino tornar-me daqui a dous ou três dias àquele paraíso de Laveiras, que tal o é se abstrairmos este inconveniente, tão impertinente e a mi tão fácil de remover, pelo Papa, pelo Cardeal Protector, pelo Geral da Grande Cartuxa, por todos três juntos, por ter mil razões evidentes, se não obstara o muito que aqueles senhores religiosos têm de vontade própria, mas disfraçada com zelo da observância, porém a que já não faço mezinhas, por incurável.

Nada tinha lido do Padre da Companhia Roman antes deste livro dos *Higueras* que V. M. me fez mercê emprestar e que aí lhe restituo; mas confirmei-me na opinião que dele tinha de ser homem invencioneiro, embusteiro e de pouco crédito. Porque tudo diz sem provas, e algumas que inda tem são ficulneas, *id est* fracas, debiles e não concludentes. E o Longada, que tanto o estimava, movido de meus fundamentos, o tem já por *modicae fidei*. Inferior é muito a Fr. Bernardo, não só na agudeza, mas na certeza das cousas, que é quanto podemos encarecer isto.

Disculpo a Longada em não dar-me os papéis; e se eu conhecera de que lhe servem, merecera grande pena em esboçar-lhos. Os papéis, Senhor, lhe dão de comer, porque toda a Beira se desfaz em presuntos, Alentejo em queijos e chouriços, Algarve em figo, passa e atum, e o reino todo em patacas, das respostas que, como oráculo, dá à curiosidade de cada um. E como é fazenda, nem lhe está bem dá-los, nem é razão pedir-lhos.

Entre as cousas cá desta familiazinha dos Nogueiras, tem um traslado de uma sepultura que está em S. Lourenço, muito notável ou de mentirosa ou de nova. Dê-me V. M. seu parecer nela, que quisera ajustar uma folha de papel tal *quam nec ipse momar mordeat*.

Aqui jaz O Bispo D. Afonso Nogueira  
que foi do Conselho del-Rei D. Afonso 5.º  
e foi mestre em Artes e Física  
e mestre em Teologia. Bispo da  
Guarda e depois Bispo de Évora,  
edificou esta capela e passou no 2.º  
dia de Setembro era de 1390  
*Cujus anima requiescat in pace.*

Mais são as letras que os absurdos, porque o prelado deste nome que trouxe os Loios a Portugal, e foi arcebispo de Lisboa e do Conselho del-Rei D. Afonso 5.º, não havia tido as igrejas de Guarda e Évora, mas somente a de Coimbra. E para imaginarmos que houve nesta família dous prelados e que cada um tevesse duas igrejas destas sucessivamente, implica ser ambos conselheiros do mesmo rei D. Afonso 5.º, se já não houvesse uma farsa como o *Amphitruo* de Plauto. E o que mostra toda a impossibilidade e absurdo é pôr «conselheiro de rei» em era que nem de César nem de Cristo tal rei reinou, e nem inda era nascido. Nem me lembra que, num catálogo que vi de bispos de Évora, lobrigasse Nogueira algum. V. M. me ensine *quid facti*.

Esta é a quarta minha com que V. M. se acha para responder-me. E foram as três: uma em 20, em que lhe mandava um mapinha das vitórias imperiais e não sei que mais; outra em 23, tornando-lhe o ms. persiano e pedindo-lhe o pociauto, os autores florentinos; outra em 28, em que o consultava sobre uma esmola às igrejas de que come, e lhe mandava uma lista da milícia que EI-Rei alimenta em Lombardia.

A todas me responda V. M. com uma sua muito ampla, que eu resmas lhe pudera encher de novas infelices para a nossa Pátria; mas dir-lhe-ei só a fresca de hoje, e é que entra esta noite D. Jerónimo Coutinho, nosso defensor e protector mais célebre, cheiíssimo de mercês, em tempo que elas não acreditam. E aquilo de que todos murmuravam (e era que seu genro D. Luís de Ataíde, conde de Atouguia, por lhe suceder inda em vida, publicava que ele estava caduco e perdera o juízo) lhe vem hoje a ser defesa, não podendo tão honrado fidalgo faltar a seu dever senão delirando. Mas isto tudo seja só para V. M., que o ser ele amigo nosso nos faz calar o que todos clamam, e só dizê-lo onde fique secreto.

Já pedi a V. M. me avisasse se isto a que lá foi D. Bernardo de Ataíde era a tomar posse do daiado que se lhe renunciasse, ou a quê.

E guarde Deus a V. M.

Lisboa, 6 de Junho de 626

*Vicente Nogueira*

\* B. N. L., caixa 29-50, fl. 6

C

C.R.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA CRISTÓVÃO SOARES DE ABREU

Laveiras, ?, ?, de 1628

Quando de aí vim, busquei duas vezes a V. M. para saber o que neste e deste monte me mandava, mas andava V. M. ruim de audiências, ou era grande o embaraço de dar conta da embaixada; e as si me vim só com bons desejos. Agora peço a V. M. mos empregue, e lhe mando de peita o traslado do soneto de Francisco Lopez de Zarate, escrito da mesma letra de D. Fernando Alvea, e apenas lido por mi com a pressa de enviá-lo a V. M., que mo torne em não servindo.

E guarde Deus a V. M.

Laveiras, Domingo 28

*Vicente Nogueira*

E porque de V. M. (mas *sub sigillo*) tudo se pode fiar, vai também a carta de D. Fernando em que fala no soneto, a qual não veja outrem.

\*B. A. cód. 51-X-33, fol. 163 v.

O

C. R.

DE D. VICENTE NOGUEIRA  
PARA CRISTÓVÃO SOARES DE ABREU

?, 15 de Abril de 1630

Por força me quer V. M. fazer gaiteiro, sacando-me do meu canto a bailar, e querendo provar se sei escrever sem solecismo. A verdade é que, se o não leva esta carta, lhe nasceu de dar V. M. o português dela tão claro, que não pude eu errar os casos aos verbos. V. M. lea, risque e melhore que, nem com eu haver posto nisto todos os cinco sentidos, fio que acertasse. Todavia me parece que os Scalígeros, Lípsios e Casaubonos me não lançariam da Igreja polos erros de aqui.

Guarde Deus a V. M.

Casa, 2.<sup>a</sup> feira, 15 de Abril 1630

*Vicente Nogueira*

E se V. M. aprovar isto, torne-me este original, que de puro cansado não pude tresladar.

\* B. A., 51-X-33. fl. 4 v.

O

C.R.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA PEDRO DA SILVA DE SAMPAIO

Lisboa, 6 de Dezembro de 1630

Se eu, por meus grandes pecados, tenho asco de mi e me aborreço a mi próprio, que muito é que se enfastiem, cansem e enfadem as muito castas orelhas de V. M. e dos seus dous companheiros? Porém, pois V. M. tem officio de Deus na terra com chave das maiores culpas, semelhe-se também muito a Ele (como já comigo o faz) no de que se Ele mais precise, que é na muita misericórdia e muito condoer-se. E pois já tem em sua mão esta ove-lha tão arrependida, cure-a com a brandura do Bom Pastor e haja-se, não conforme aos merecimentos dela (para os quais é curta a pena do Inferno), mas conforme ao muito que Deus se paga de corações bem contritos, qual eu entendo que está hoje o meu e qual procurarei que o esteja. E em todas as ratificações e mais autos em que V. M. por sua fidalga e boa natureza me puder conservar a honra e opinião e não envergonhar-me, o faça porque será pôr-me na alma uns ferretes que nunca se borrrarão, e deixar-me feito um perpétuo pregoeiro dos muitos dotes e talentos que Deus depositou em V. M., e será ultimamente satisfazer às armas e escudos desse sagrado Tribunal sendo nele muito primeiro o ramo pacífico da oliveira que a espada ensanguentada.

E guarde Deus a V. M.

Lisboa 4.<sup>a</sup> feira, 6 de Dezembro de 1630

*Vicente Nogueira*

\* A.N.T.T., Inquisição de Lisboa, Processo n.º 4241  
A. B.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA PEIRESC

Roma, 27 de Janeiro de 1637

Il<sup>mo</sup> e R<sup>mo</sup> Signore, Patron mio col<sup>mo</sup>, Mancano sempre le parole in occorrenze di grande meraviglia e non sperate, e quantumque dalla benignità di V. S. I<sup>ma</sup> mi promettevo ogni favore e buona corrispondenza, non pur l'aspettava in grado sì eccessivo, donde vengo a giudicar per diffettuosi quanti ho sentito parlar de V. S. I., e non perciò gli incolpo, perche vince V. S. I. colle sue virtù tutte le hyperbole; e per non toccar verità che la modestia di V. S. I. sentirà malagevolmente, passo a renderli gratie infinite della diligenza falta nel *Mercurio francese*, que quandocumque arriverà, sarà il benvenuto, e come vengano intieri, daro per ben impiegata ogni dilatione. Lessi gia tutti fin all'anno de 1631, e quantunque la narrativa e stilo sia irdinario e manco che ordinario, pur insere bellissimo pezzi originali che rendono il tutto desiderabile. Supplicarei a V. S. I. non suspendesse le diligenze di cercarlo, senon sapessi esser superfluo appresso di lei ogni mio simile ricordo.

Il S<sup>er</sup> Card<sup>le</sup> Patron mando ai conte Ubaldini mi comunicasse tutta la lettera che V. S. I. scrisse a S. Em<sup>za</sup>, ma il conte, o non intese bene il precetto, o come grande cortegiano volse limitarlo, o bene per giudicar che fuor de' *quesiti di Spagna* io mi sbaglarei, di soli questi mi diede ragguaglio, rogandome che io facesse questo presente ai s<sup>re</sup> Cardinale, accioche da S. Em<sup>za</sup> e non da me V. S. I. il ricevesse; et io leggendo la lettera scrittami da V. S. I., trovai che anche V. S. I. per quella via voleva che io obligessi e servissi al s<sup>re</sup> Card<sup>le</sup>, come feci presentandoli et anche legendoli la cartuccia. S. Em<sup>za</sup> si contento di essa assai a mi disse encomii, perche attese più il animo dil iscrivente che la scrittura, e si stizzò tanto della cautela dil Conte, che gli mandò subito mi mostrasse tutti i quesiti di V. S. I.; ma una colica che nell'istessa hora afflisse al Conte ha differito il far questo con util mio, che ciaciando tanto nelle cose patrie *forsan obmutescerem aut sane balbutirem* nelle externe: in quelle di proposito mi distesi, perche so che il genio di V. S. I. non si satisfà di notitie infarinate, ma di quelle che penetrano fin al centro, e che vorrebe in ogni materia esser informato fin delle piu minute circostanze.

Non ho a mano *La Noblezza di Andalusia*, ma quando la piglierò dalla bibliotheca dil Sig<sup>re</sup> Card<sup>le</sup>, rivederò la lista de' manuscritti e forse dirò de alcuni, pur V. S. I. in ciò che non saprà altronde sospenda il assenso, perche mene accorgo che è gia la mia memoria molto debole e senile, e perciò non è cerimonia o modestia la protestatione che messi nelle ultime righe.

Trovai hoggi tra gli libri di Alessandro Tassoni un Ausias March soprascritto da man sua, della 2.<sup>a</sup> editione, con un glossario de più di 90 anni. Mandolo a V. S. I. per mano dil Sig<sup>re</sup> Card<sup>le</sup>, perche è menor inconveniente trovarsi in essa bibliotheca duplicato che man-

car afatto. L'istesso farei de gli altri Limosini, se qui si trovassero. Dissemi un erudito che il Tassoni nel principio delle sue *Considerationi sopra il Petrarca*, trattando de i Provenzali che gli precessero e degli cui studii lui se giovò, rifiuta un certo spagnuolo Villalobos, il quale afferma che il Petrarca piglio da Ausias March, cometendo in questo un grandissimo anachronismo, forse di anni 100, havendo costui vissuto sotto il Papa Calixto 3.º e quello sotto gli Papi di Avignon. Non viddi ne il Tassone ne lo Spagnuolo e cosi non posso giudicarlo, ma solamente maravigliarme di tal sciochezza *secundum ea quae proponerentur*.

Il Sig<sup>re</sup> Card<sup>le</sup> mi disse il suo pensiero intorno a stampar i versi e prose di quelli scrittori toscani che fiorirono col Boccaccio, cioe Franco Sacchetti, Guilton de Arezzo, Francesco Barberino, Cyno da Pistoia, che era far scelta de gli piu galanti, ma che V. S. I. era de parer che si stampasse tutto, e quale delle due opinioni mi piaceva piu? Io gli dissi alla libera che quella di V. S. I., perche de artefici primarii anche gli scherzi e cio che fanno senza cura merita riguardarsi, e cosi che S. E. *nil istius modi nobis invideret*.

Tres gratie domandai a N. S. e tutte tre mi fece per merito et intercessione dil Sig<sup>re</sup> Card<sup>le</sup>, ma è tale la bassessa della mia fortuna che cio che ho avanzato con esse è restar nel stato commune de gli altri huomini, perche senza esse stava nel più vile de tutti; pur me le fece con una conditione assai rigorosa, cioè *dummodo in Italia remaneat*. Dalla quale ho supplicato espero moderatione, perche quantumque io non ho pensiero di uscir da essa, ne forsi da Roma, mi fa *ascriptitium et veluti servum glebae* e mi leva quella commune libertà colla quale potrò andar da V. S. I. e servirlo di capellano. Hoggidi et allora non potrò. E ben conosce il Patron che se mi fa alquanto di torto, ma è grande la potenza con la cui ombra si consultano qui tutte le risoluzioni: *utcumque res cadat* mi troverà disposto e paciente.

Se V. S. I. si degnera di favorirmi di lettere sue, lo havrò a gran honore, e si gli aggiunerà de suoi comandamenti, *cum Fove de felicitate contendam*; perche stimo più la amicitia de V. S. I. che forse tutte, havendo per fondamento di parte de V. S. I. una maravigliosa doctrina e prodigiosa eruditione, congiunta con esser il Mecenate di questa età, e dalla mia una somma osservanza alle sue virtu et un obliquo nuovo alla sua liberalità, e pur gli baccio le mani. Roma, 27 di gennaio 1637. Continui V. S. I. sempre col nome di *Francesco di Noya*, mentre non li levo la maschera.

Di V. S. I<sup>ma</sup> e R<sup>ma</sup>  
aff<sup>mo</sup> et oblig<sup>mo</sup> servitore

Don Vicente Noguera

\* Biblioteca Nacional de Paris, *Recueil des lettres adressées à Peiresc*, Fonds Français, 9540, FL. 176.  
M. A.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA GALILEU GALILEI

**Bolonha, 28 de Outubro de 1638**

Vincenzo Noghera a Galileo in Arcetri

Bologna, 28 Ottobre 1638

Molto Illre Sig.r Patron mio Oss.m.º

Questa lettera scrive a V. S. un antiquissimo affittionato discipolo e servitor suo, se ben mai da lei conosciuto (e ceetto si há sentito delle sue tanto publiche infelicità e patite persecutioni); il quale si trova in letto da un mese in qua e condannato a star anche parecchi, e non solo a non legger, ma nè anco a dir l'officio ecclesiastico, per tre accidenti di vertigini caliginose, minaccianti cascarmi la guccia, e che mi hanno messo in una rigurosissima dieta, dopo medicine, salassature et altri penosi benefici. Pur in questo stato, che è quasi vicino alla sepoltura, ed età di 52 anni, l'amor alle scientie non si mi è intepidito, anzi cresciuto in modo che, nascosto da i medici, studio poco manco che in sanità, interponendo pur intervali di due, tre hore, acciochè la testa non patisca tanto.

Da che arrivò il Sr. Card.<sup>le</sup> Sacchetti, mio Signore, a Bologna, sempre hebbi animo di scriver a V. S. Nella sostanza presente; ma dilatando per fado più compitamente, vengo farlo alla peggio.

Sig.r mio, V. S. à di quelli grandi ingegni e scienza che Dio mostra al mondo rade volte e interponendo centene de anni, meritevole di ogni favore per honore del secolo, come io, quando arrivai da Spagna a Roma saranno tre anni, lo dissi assai disteso a i duoi miei Patroni (a chi devo la vita, la libertà, e quasi l'honore), cioè il Sr. Card.<sup>le</sup> Barberino e il Maestro del Sacro Palazzo e non gli parve che io parlava spropositi. Questo giudicai (si può giudicar persona tanto inferiore) dal primo giorno che Mons.or Giulan di Medici, allora imbasciator, mi presentò in Madrid quanto V. S. fin a quel tempo havea publicato: ma como quella mia infelicissima biblioteca, che allora era la più scelta, mi fu confiscata, et il Re la tiene hoggi nell' istessa sua galeria del Cierco o Tramontana, e V. S há dopo di questo publicato parecchie opere, nessuna delle quali ho e nè anco un solo foglio di V. S., ho suplicato al Sig.r Ludovico, Maestro di Camera del S.r Card.<sup>le</sup> mio, voglia, andando costì, portarmi questa lettera, per la quale supplico a V.S., mi favorisca di farmi comprar, per man di servitor suo, non solo quanto V. S. há composto e stampato o in nome suo o d'altrui, ma anco quell'opra del Sig.r Vincenzo, suo padre, intorno alla musica antiqua, e qualunque altra si trovarà di detto Signor, perchè quantunque dall'Ill.<sup>mo</sup> S.r Vincenzo Sacchetti e Sig.r

Giulio Inghirami, come patroni, io potrei valerme in questa comissione, come non sono della professione potrebbono esser gabbati; et 'il Sig.r Alessio darà il prezzo che V. S. dirà: e vorria che venissero tutte ligate, per non patir la dilatione di farlo qui. E V. S. mi perdoni questo fastidio, chè questo albero non può già dar altri frutti, e anche mi scusi gli errori di nota e lingua, perchè papagallo vecchio mai impara bene lingua nova: e V. S., quantunque patisca ne gli occhi, non perciò lasci di contemplar e ridur in carta per amanuense ciò che gli occorrerà; e fin all'ultimo che vorrà Dio conservargli la vita per molti anni, non lasci di beneficar a secolo tanto ingrato, chè ne'futuri non mancherà chi le compatisca e lo lodi, e anco si serve aDio nel' impiego di cio che gli há dato. E baccio le mani di V. S.

Nel Palazzo di Bologna, 28 di Ottobre 1638, stando con un decotto pigliato mezza hora avanti.

D. V. S. molto Ill.re

Ho licenza da Roma per legger ogni cosa, e cosi niente lasci V. S. per scrupulo.

Aff.<sup>mo</sup> Servitore  
Don Vincenzo Noghéra

\* Galileo – OPERE, Ed. Nazionale, XVII, pp. 396-97

C

C.R.

## DE ZACUTO LUSITANO PARA D. VICENTE NOGUEIRA

**Roma, 30 de Agosto de 1641**

Reverendo, illustri et generoso domino, Divo Vincentio Nogueira,

Quondam

Haereditario domino in Rios frios,

Olysipponensis Metropoleos Canonico,

Summi Pontificis, utriusque signaturae referendario,

Majestatum Caesareae & Catholicae consiliario,

Leopoldi Austriae Archiducis clavis aureae cubiculario;

Nunc vero

In privata fortuna

Imo fortunarum omnium privatione,

Nulla tamen virtutis, doctrinae, famaeque minutione

Romae degenli,

Amico suo singularissimo

Doctor Zacutus Lusitanus S.P.D.

Cum ex virtutis admiratione quasi bilance apprehensas doctissimorum hominum conditiones contemplor, cum collationem inter clarissima nostro saeculo coruscantia sidera tentare propono, cum eorundem ingenii et dignitatis gradum adumbrare statuo, nonne par aut majus quid molior, ac si Anthaeum intra ulnas opprimerem, columnas in Oceano figerem, vel aurea Hesperidum mala raperem? Ex iis occurris tu, eruditissime Vincentie, re et nomine vincens peritissimos ... Quis enim Ciceronianam linguam, ejus flores, phaleras et calamistros nostro saeculo te elegantius colit, callet et ornat? Quis Graecas literas, Chaldaicas, Syriacas, Arabicas intimius penetrat? Quis linguam sanctam et in ea recondita mysteria, ejus strenuos interpres acriori mentis acie, acutiori minervâ, maturiori consilio explanat faelicus in Europa tota? adeo, ut Rabbinorum peritissimi, te praesentem, divinaeque elogia ex suavissimo ore exponentem admirentur, succenseant et contremiscant... Quo non possum non laudare et summis usque ad astra evehere praeconiis *Amplissimum Cardinalem Saccheti*, universi orbis Atlantem fortissimum, qui te virum tantum, extra propriam patriam constitutum, in domum suam clarissimam recepit, fovit et honoravit... Tu certe, vir prudens, ingenuus, pius, bonus, doctus, bonarum literarum amantissimus, tam spectatissimi Principis favore et dignitate stipatus, aliorum labores tibi oblatos in tuum securissimum umbraculum quasi tuo jure recipere teneris modo, sicut olim doctissima a

celeberrimis viris tibi consccrata monumenta in tuam gratiam recepisti, auctoritate ornasti et praemiis condecorasti. Hoc mihi si dederis beneficium, quidquid splendidum, quidquid venustum, quicquid denique gloriosum mihi ex hoc opere continget, id omne tui nominis splendori et praeclarae stirpi tuae, nostrâ Lusitaniâ celeberrimae, inclytisque stemmatis illustri, assignabo. Ego enim amicitiam tuam ferventissime affecto et sub cujus imperio vere desidero, non quia Lusitanus, et a patria ipsa tua Olysippone oriundus, in qua ad summum fortunae apicem olim te erectum vidi, tot dignitatibus, muneribus splendidissimis cumulatissimum, justitiae presidem, consilio regio supremo assistentem circumspexi, sed ut beneficio tuo non difficulter in literarum palaestra honores maximos comparare queam. Vale ergo nostri gloria saeculi, Hebraicae linguae coryphaeus, antesignanus et antistes summus, et me ex corde toto redama, ego enim in penitiori cordis mei sinu amorem tuum perennem alo, teque colo, venerar, observareque haud desinam durante vita. Amstelodami, 30 augusti, anno 1641.

Amicitiae tuae firmissimae addictissimus,

Zacutus Lusitanus. M. D.

\* Morel Fatio, em «Vicente Noguera et son Discours sur la Langue et les Auteurs d'Espagne», in *Zeitschrift für Romanische Philologie*, III, Halle, 1879, pp. 19-21

## DE NICOLAU MONTEIRO PARA D. VICENTE NOGUEIRA

?, ?

«Soube agora do Padre João de Matos que Ferdinando Brandão dissera a V. M. que sua Majestade que Deus guarde aceitara a resolução que sua s.<sup>de</sup> mostrou ter de prover as catedrais motu proprio que é cousa que eu não acabo de crer porque tenho aviso do contrário por carta do Bispo Capelão-Mor. Faça-me V. M. mercê declarar-me em que dia disse a V. M. aquilo o dito Ferdinando, e com que certeza, e por que via teve aquela nova, se é que a teve, e porque isto importa, e não serve de mais e fico ao serviço de V. M. mui pronto, nosso senhor etc. À margem desta me faça V. M. mercê responder. Casa, hoje 4.<sup>a</sup> feira.

Nicolau Monteiro

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 866 r.

C

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA NICOLAU MONTEIRO

Roma, 13 de Setembro de 1645

Ontem, 3.<sup>a</sup> feira, doze do presente, em palácio onde fui e vim no coche com o Cardeal Barbarino à congregação de propaganda que se fez diante do Papa, me encontrei com Ferdinando Brandão e lhe perguntei por novas de Portugal, e em particular como se tinha tomado a resolução do Papa no consistório de quinze de Maio, de prover os três bispados por *mottu* próprio nas mesmas pessoas que El-Rei tinha nomeado. Me respondeu as palavras seguintes, ou equivalentes, porque atendi mais ao sentido que à pronúncia delas, na forma que se segue:

Como se havia de receber se não bem e rebem e lamberem-lhe os dedos em cima. O Papa tem feito quanto lá queriam, e não podia nem era rezão fazer mais e assi tem cumprido com sua obrigação muito inteiramente, e nem El-Rei nem ninguém pode querer mais dele, nem negar aos seus nomeados gozarem dos seus bispados, e assi o tinha eu cá adivinhado, inda quando o Prior de Cedofeita dizia bizzarrias e que El-Rei não havia de consentir isto e V. M. se lembrara como eu lhe disse então que logo que os nomeados o soubessem haviam de dobrar a El-Rei. E isto não é nenhum prejuízo seu nem do reino quando seja só por esta vez, e com cláusula que seja sem prejuízo das rezões do seu padroado – se algum tem aquela coroa – e inda que eu lhe disse que tal não cria se afirmou em que o tempo me enganaria ser verdadeiro quanto ele me dizia, e isto quanto a isto. Passou logo a outra matéria, e por escusar as repetições de eu lhe disse e ele me respondeu, a porei em diálogo onde a letra «B» é Brandão, a «N» Nogueira.

B. Ontem veio a minha casa Teodoro Mudén, agente de El-Rei católico por Milão e me disse que seria bom que no meu palácio de Castelnovo agasalhasse de cama e convite ao embaixador de Espanha Dom António Ronquillo que vem de ser grão canceller de Milão, eu lhe disse que de muito boa vontade e logo mandei lá criados em ordem de fazer-lhe um nobre alojó, e cuidó o não o haverá tido melhor porque em semelhantes cousas ninguém despénde mais largo que eu, que lhe parece a V. M. fiz bem, ou fiz mal.

N. Ao que V. M. me pergunta lhe responderia se a cousa estivesse inda reintegra, mas pois V. M. obrou o que lhe pareceu mais conveniente a que propósito me pergunta agora.

B. Porque é V. M. tão escrupuloso que temo que o reprovara quando por outrem o saiba, e por isso lho hei querido dizer.

N. Sabê-lo por outrem ou por V. M. não muda a natureza do negócio nem meu juízo, mas se V. M. mo preguntara de antes eu lhe dissera que de nenhum modo convinha, porque bastava ser V. M. português para romper todo o comércio com castelhanos, que

será pois sendo agente, criado e pensionário d'El-Rei, e o alojado embaxador inimigo que não vem aqui se não a acusar, perseguir, injuriar e mentir contra o nosso Rei.

B. Alojá-lo, agasalhá-lo, regalá-lo não é perjuízo do nosso Rei, antes cuida que se o mesmo Rei estivera em Castel Novo fizera o que eu fiz, principalmente vindo alí ã dama que é sua molher.

N. Não me convence o argumento de V. M. porque nós que somos vassallos e criados não há jurisdição nem arbítrio, como o tem os nossos reis e senhores, que o que neles seria benignidade e piedade em mi seria treição, eu ao menos tão longe estou de comereçar com castelhanos que com haver-me muito vezes o padre assistente facilitado o vê-los com haver ele negoçado com eles e com ser o Cardeal de la Cueva o mais íntimo amigo que em Espanha tive, e aquele que em anos inteiros, todos os dias, vinha a minha casa, nunca foi poderoso para que eu, nem em sua casa nem fora, falasse com ele. Inda que mo mandou mil vezes pedir, até por Lourenço da Cunha que hoje está em Portugal, e se entro em casa do Cardeal Lugo, jesuíta, é por mandado do Papa a tratar negócios da Inquisição de cuja congregação é o dito Cardeal, e Commissário particular. E com ser religioso e tão servo de Deus, no primeiro congresso que com ele tive lhe intimei que eu era não só fidelíssimo vassallo de El-Rei D. João, mas seu humilíssimo e abrigadíssimo criado, e que pedia de mercê a sua eminência que como a tal me tratasse, não dando-me ocasião nenhũa de contradizer-lhe, porque o faria quanto me obrigasse a lei de homem honrrado. E o cardeal se satisfez tanto desta minha sinceridade que há dito ao Papa, diante de todos os mais cardeais do sant-offício, que eu sou um finíssimo portuguez, mas homem de bem as direitas, em modo senhor Ferdinando Brandão que esta é a causa que sigo e seguirei sempre, sem ter as confianças nem as liberdades de V. M., porque se o embaxador, obrigado das gentilezas de V. M., inda sem ser visitado, vier visitar a V. m.<sup>ce</sup>, como se há-de defender dele? Há-lhe de serrar as portas, ou dar-lhe com elas nos focinhos? Hora, visitado V. M. como pode deixar de ir a pagar-lhe a visita? E que dirão então os nossos naturais? Vê V. M. quantos inconvenientes se seguem ao alojamento de Castel Novo, inda que seja sem um pensamento venial de deservir o nosso Rei.

B. por isso mesmo fiz eu bem de ser só ministro do Príncipe de quem sou e não vassallo, e como pessoa pública, estou exposto igualmente ao portuguez e ao castelhano.

E contanto nos despedimos, o que hei contado sem necessidade a V. S. I. para que veja como este homem é mais romano que portuguez, e alguém diria, que inda mais castelhano, mas eu me contento com dizer que romano. V. S. I. me faça mercê de valer-se destas notícias só em ordem ao serviço real, mas não para perjuízo nenhum de Ferdinando Brandão que se me vende por amigo e não é razão que eu o venda como inimigo e lhe seja Judas. Principalmente que muitas destas suas despropositadas proposições nacam mais da bizzaria daquele engenho e liberdade que em tudo se usa em Roma, que de ânimo maligno, ou traidor, porque eu em matéria de sua fedelidade suspendo todo o assenso e me inclino mais

a parte mais pia e segura que asi no-lo ensina a rezão e o mesmo Cristo nosso Deus que guarde a V. S. I. mil anos. Casa, 13 de Setembro de 645.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 866 r.

C

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA PEDRO MENDEZ DE SÃO PAYO

?, 20 de Janeiro de 1646

Louvo a grande curiosidade do senhor Conde, e tanto mais é de estimar quanto menos ordinaria é em seus iguais. E eu lhe sou servidor afeiçoadíssimo polas muitas notícias que tenho de seu merecimento, por quantas cartas aqui tem escrito nestes anos ao P.<sup>e</sup> Assistente passado João de Matos, Fr. António de Magalhães e Fernando Brandão, que cada um mas mostrava sempre, e inda de sua pessoa, assi do P.<sup>e</sup> Mestre Fr. Manuel Pacheco, augustiniano, seu grande afeiçoado, como de Monsenhor Corsi, vicelegado de Avinhão, que foi embaxador extraordinário do Gão Duque em França, porque, inda que se não visitaram, me contou, como muito informado, de quão lustrosamente se tratava, acrescentando ainda que tinha tão fermosas cores de rosto que em outrem pareceriam postičas. Veja V. M. se sei assás deste seu patrão. E eu lhe houvera escrito, e oferecido-me por grande seu súbdito, mas numa destas cartas falando em mi, lobriguei que me não conhecia bem, e desejei que resuscitasse seu pai para que visse quanta mercê e honra me fazia, quando eu valia inda menos que hoje, dez vezes ou vinte. E contudo lhe fiz sempre as absências que, se não devia a ele, eu me devia a mi. E hei querido escrever a V. M. esta longa leitura para que quando o vir lhe possa dizer que não foi meu silêncio causado de descuido ou vaidade portuguesa de esperar que ele o rompesse, porque não sou destas semsaborias, mas de justa causa. E para que este tão curioso senhor fique bem prático e possa ler de cadeira na matéria da proibição dos livros, darei aqui ùa notícia que pode ser folgue de ver, e V. M. lhe mande, metendo-lhe dentro esta mesma lista de V. M., à qual acrescentei os números para com ela diante escusar muitas palavras, e inda muita leitura.

A proibição dos livros ou é feita pelo Papa na inquisição de Roma – e esta vale em todo o mundo, e assi quem quer que os ler, além do pecado mortal, incorre em excomunhão – e destes tais livros só o Papa pode dar licença, ou é feita polas inquisições particulares de Castela ou de Portugal, e esta só obriga no distrito das ditas inquisições, fora da qual cada um pode lê-los sem pecado nem censura. E destes podem os mesmos inquisidores dar licença. E qual inquisidor o negaria ao senhor Conde dos livros que eles lá têm proibido? E assim me parecem supérfluos nesta lista todos os nomes riscados, quanto para nomeá-los na licença do Papa, que nem os viu, nem conhece, nem sabe se contém heresias, e é mais barato pedi-la lá ao senhor inquisidor geral seu primo. E inda muitos destes nem que sejam proibidos sei, mas quando o sejam, sei de certo que o não são pelo Papa.

E assi não temos que perder tempo nos 2, 3, 6, 10, 11, 12.

Quanto ao n.º 8, Machiavello, não dará licença o Papa a nenhum homem deste mundo,

porque havendo-o eu lido vinte e oito anos, e sabendo-o de cor em modo que poderia escrevê-lo sem variar a sustância, haverá seis anos que o Papa Urbano me revogou a licença, dizendo que a nenhum homem do mundo a concederia, e que, se a concedesse, a minha licença tornasse a valer. E sei de certo que não se dará nem a um Rei, nem a um Cardeal.

Porém a República de Veneza tão aventejada em saber a todos os outros governos, alcançou do Papa licença para estampar deste Machiavello os *Discursos Políticos e Militares*, tirando-lhe certos capítulos que eram contra o domínio temporal do Papa, e ficando somente o que era bom e santo e político, e mudando o nome com um fingido das mesmas letras, que sendo o nome verdadeiro Nicolò Machiavelli se fingiu um nome que diz «Discursos políticos de Amadio Niccollucci», livro tão excelente, que em poucos dias se venderam todos, e eu comprei um por boa dita para presentá-lo ao Secretário d'Estado Pedro Vieira da Silva, com intento de que em cada regra deste livro veja quam pouco sabem em Portugal de governo e quanto obram contra as regras da arte, e que realmente só a nação italiana naceu política, como se vê em Mazerino e Richelieu que inda que francês tinha alma italiana. Este livro pois deixo de apresentar ao secretário e presento ao senhor Conde, que se saberá bem aproveitar dele, estudando-o como o *paster noster*, para que este senhor deva algũa cousa a quem lhe deve poquíssimo, e que em ser cousa tão pouca e de tão pouco papel, conheça que não há mercancia nem regateria, mas ânimo só de que ele juntando a sua muita experiência o saber deste florentino, se esteja interiormente rindo de seus companheiros, quando os vir botar por esses trigos de Deus muitas vaidades e cerimónias, que quando se apertam entre as mãos se desfazem em ar. E assi da marca (a)<sup>2</sup> não há que tratar.

O *Divórcio Celeste*, n.º 5, notado com o sino de Salamão ✠ não li nunca, porque presentando-mo um amigo de Frandes, e vindo a nau a Nápoles, por erro, o colheu o Cardeal Filomarino, Arçobispo, e o mandou ao Papa com outros livros mais meus. O Papa se escandalizou tanto lendo as blasfêmias deste livrinho que mandando-mos tornar todos por Monsignor Albizi, seu assessor do santo officio, mos mandou entregar todos e dizer-me que ele me tinha por tão bom cristão que me escandalizaria de tantas velhacarias, como tinha aquelle livro, e que folgaria que eu o não quisesse ler, inda que se me comprehendesse na licença. Eu respondi que mais agradecia esta lembrança que todas as licenças e assi que o mandassem queimar, que eu não queria nem inda vê-lo. Pelo que deste número quinto não há que tratar porque se tendo eu licença o Papa mostrou gosto de que eu não o lesse, como o concederá a ninguém? Todavia se veja se usariam os inquisidores de Portugal esta modéstia e temperança do Papa, senhor do mundo.

Quanto ao n.º 9, sinalado com estes tres ós © se advirta, que do Marino são permitidas todas as obras excepto o Adonis, que inda que se proibiu com pretexto que era muito desonesto e cheio de amores torpes, masculinos e femininos, todavia a verdadeira causa foi que

---

<sup>2</sup> Sinal de difícil reprodução tipográfica.

nas casas ilustres de Itália não meteo a Casa Pia, ou fosse por descuido ou por malícia. Sendo pois o Cardeal Pio cabeça da congregação do índice dos proibidos se vingou fazendo proibir o mais engraçado livro que têm Itália. Todavia, sendo proibido pelo Papa, só ele pode dar esta licença.

Merlin Cocayo notado com as aspas X n.º 14, é um livro tão escuro que ninguém o entende. E eu, com dez anos de Itália e saber mais línguas que muitos, o não entendo, e tenho por erro que o senhor Conde gaste nele o lugar que pode encher com um bom livro.

Ficam logo para pedir-se licença, e V. M. procure negociá-la para os livros seguintes, que com a ausência de meu amo me falta o meio, que o secretário João Baptista Ferrari por si só não basta.

it. Historia Tuani.

it. Historia Concilii Tridentini, in qualibet lingua.

it. Adoni del Marino.

it. Bodini Respublica et alia opera, in qualibet lingua.

aos quaes accrescento

it. Joannis Sleidani, Historia de statu religionis et imperii.

it. Novelle del Boccaccio intiere, stampate in Geneva, en Italiano.

it. Historia del Guicciardino, stampata in Geneva, che è intiera.

it. Annales Reidani per Vossium.

it. Michaelis Haiminsfeldii Goldasti, Opera politica, tomis duobus, in folio.

it. Cambdeni Annales, rerum Anglicar.

Cuido que, se estes se concederem ao senhor Conde, será bem servido, porque são os que há mister um grande senhor que se há-de empregar em governar. O Amadio leva o meu criado, e V. M. o presente a o senhor Conde com boa vontade que lho mando, que para servir ao secretário Pedro Vieira terei ocasião em algũa livreria velha que se puser em leilão, porque nos livreiros há muitos tempos não aparece, e V. M. perdoe e escuse os erros desta carta, porque a estou escrevendo sábado à meia-noite, depois de espedaçado por que hei escrito para cem partes, e inda que na escritura e notas haja erro, na sustância cuidoo que vai bem. E V. M. me mande como a seu.

Grandíssimo servidor  
Dom Vicente Nogueira

E para prefazer ãa dúzia se peçam mais dous livros italianos, grandíssimos políticos, convém a saber:

It. História do interdito de Venesa, escripta polo mesmo que escreveu a História do Concílio.

It. História da origem e procedimento da Inquisição de Veneza. E este é o mais de todos importante livro, e que deverão ler sempre e reler os reis que quiserem saber bem quanto devem e podem fazer em defesa de seus vassallos inocentes, e não consentir que se façam injustiças com nome de justiça, mas aprenderem dos príncipes de Itália quanto estimam a vida do menor súbdito.

E estes dous se acharão a comprar, mas escondidamente.

Nesta Chancellaria, 20 de Janeiro de 1646.

\* A.N.T.T., Miscelânea Mss., tomo IV, fl. 375

C

G.B.; L.S.; J.R.C.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 2 de Fevereiro de 1647

Esta de V. S. de 25 de Outubro, mostra estar esperando algum bom efeito de Roma. Mas acaba-se V. S. de desenganar que é hoje a mesma que em tempo de Petrarca e, inda mais atrás, de Cornélio Tácito e assi que não dará de si nenhum bom efeito se não quando Deus tomar a mão, movendo eficazmente corações tão lentos e interessados.

Estou esperando que V. S. me avise ter-me desempenhado com S. Majestade e mandado-lhe a Lisboa os dous volumes da *Harmonia Universal* do Padre Mersennio, dos mínimos de São Francisco de Paola encadernados ao modo do que de cá lhe vai para que tenha a matéria bem inteira e tudo em meu nome. Os Palatinos que fizeram violencia à viuva, dos livros mostram haver tido mais cobiça do barato que de lê-los, pois separados poucos, hão posto todos os mais em venda, mas tão excessiva que não se contentam (como eu hoje para V. S. lhes dava) a 50 ou 60 por cento, mas querem a 300 e 400 se contudo posso, hei com cinquenta escudos de prover a V. S. de livros italianos ordinários, mas clássicos e conhecidos, com que, à boca chea, tenha a melhor livraria que deles haja em Lisboa, e com os quais V. S. seja tão erudito como os muito latinos, porque tudo o bom, ou a maior parte, esta traduzido.

O Cardeal Espada com ser de humilíssimo nascimento tem caprichos e bizarrias como se fora de grande estirpe. E tem todos os escreventes de Roma a copiar-lhe tudo quanto há bom, escrito de mão, e de que não pode haver os originais. E por não destruir ignorantemente (como Filipe 2.º os livros do Escorial fazendo-os dourar e cortar a margem e inda a leitura) tem feito ãas nobilíssimas estantes pegadas nas paredes e forradas para não serem húmidas, douradas e com grandes galantarias. E sabendo que em encadernar livros já ãa vez encadernados se gasta o livro e – ao menos fica mais feio, com pouca margem – nada do que compra encaderna, mas o conserva no estado em que o houve. Porém a ruim vista que causam as encadernações velhas e várias remedeia com corrediças e cortinas de orme-sino encadernado com suas franjas e tiradouros e me dizem que é ãa belíssima vista parecendo a sua livreria um sacrário.

Pareceu-me avisá-lo a V. S. para que de nenhum modo trate de querer livraria uniforme toda de ãa ligatura, porque a lançará a perder excepto nos que compra em papel. Mas inda nesses louvaria o barato da encadernação, comprando por cada diferença outro livro [?] que sendo os Papas curiosíssimos da Vaticana, o fazem assi, e na livreria do eleitor Palatino, que o eleitor de Baviera presenteou ao Papa, com serem cada um de sua feição e muitos de muito ruim, nem a um só se tocou. Principalmente que naquelas estâncias régias de V. S.

as cortinas encarnadas, rouxas, verdes, ou azuis farão excelente vista, e não se rirão nem mofarão os doutos estrangeiros como os eu vi no Escurial estarem em sua língua conde-nando a imperícia espanhola.

Vou obrando com grande atenção o catálogo destes livros que tenho por de V. S. e estou por mandar-lhe as duas folhas de Teologia – com ã pouca de vaidade (fique entre nós) – de minha boa eleição, e vá um exemplo ou dous para que com a lembrança deles V. S. forme verdadeiro conceito do fim que tive no ajuntá-los.

Prado e Vilalpando foram dous jesuítas muito doutos não só em Teologia, mas em boas letras e matemáticos com os quaes Felipe 2.º, 3.º gastaram vinte quatro mil cruzados na impressão de um comentário de Ezequiel, em três tomos de fólio, dos quais o terceiro contém a descrição da cidade de Jerusalém, e templo de Salamão com os mais curiosos tratados de matemática que pode haver. Estes comprei em Lisboa por trinta cruzados a um frade domínico, e lá estão em Madrid na negra galeria del Ciesco. Desejava eu muito ocasião de ter este volume só, porque os dous primeiros contêm mais de pregações e fraderia. Trás-me a fortuna um em Piasa Naova, pede-me dous escudos, lanço mão à bolsa e trago-o e faço encadernar ricamente por um. Diga-me V. S. por meu amor se V. S. na sua livraria tem este livro em três cruzados por que há-de invejar a quem o tem inteiro mas em trinta. Vá outro semelhante. Jerónimo Osório, o moço, cónego de Évora, estando em Roma e cuidando fazer-se bispo por este caminho, fez ã nobilíssima edição das obras de seu tio Bispo do Algarve e suas, em quatro volumes, que se vendiam a dous mil reis. Comprei-os neles e vi que perdi o dinheiro porque os três últimos eram teologias e pregações de dúzias, e que se houvera estampado só o primeiro volume era obra insigne porque contém a vida do autor – muito para ler-se –, a história d’El-Rei D. Manuel, as cartas e outros excelentes livretes. Trás-me a boa sorte em Praça Navona este volume, somente pedem-me um cruzado, dou-lho e trago-o em suma de acertos semelhantes, e os que, por espedaçados, outrem não estimeria são os que me serviam pola bondade, são os que me serviam pola bolsa e só me não serviriam se, como livreiro, os comprasse para revendê-los. Porque livro espedaçado ninguém o compra e eu para me fazer senhor deles sou quem mais os descredita. Heis aqui senhor as artes que a necessidade ensina aos mendicantes para que com quatro tostões não invejem as livrarias dos muito ricos e muito engomados, e que ali lançam muitos mil cruzados. Quando no rol de V. S. achei na sua livraria as obras de Scoto em doze volumes cuidei esmorecer de riso, e agora ao escrever me não estou pouco arreganhando, lembrando-me a raiva e graça com que o Condestable meu amo, avô do nosso Rei se impacientava contra seu sobrinho, o Duque de Alcalá, de vê-lo gastar dinheiro em livros scolásticos, e dizer-lhe que ele os haveria queimado se foram seus, porque não só eram livros impróprios de um grande senhor, mas inda desnecessários no mundo. E que se haviam de proibir e se concedessem ao menos só a frades ociosos que perdessem neles o tempo e o miolo. E se V. S. se achasse aqui nas conversações dos mais doutos e eruditos, e inda nos camarins dos cardeais, onde eles se atrevem a falar livre, lhes vira escarnecer dos

livros desta matéria. Pelo que se com V. S. valho, aparelhe-se para fazer das tais obras algum grandioso presente a quem muito o estime, como a alguma comunidade de S. Francisco, e que nunca se presuma que V. S. o dá por tê-lo por inútil, antes como se privara a sua livreria de ãa jóia, que inda no dar tem lugar a arte, para se armar mais contra a ingratidão e granjear melhor o coração do acipiente, mas arte muito encuberta, porque se um gabasse o que dá seria tido por ventoso e não glorioso e antes há-de extenuá-lo e dizer que é cousa pouca, etc.

Resolvo-me em mandar a V. S. o meu catálogo de teologias, no qual nem nomeado achará Scoto com ser um mar de ciência, se não só ãa apologia que se fez entre os Dominicanos e Franciscanos sobre sua morte e se foi sepultado vivo. E já lhe não mandarei catálogo nenhum até o geral de todos, para que V. S. o examine ou faça examinar muito rigorosamente por livreiro e criado de que tenha confiança, que o mandar ãa vez os de matemáticas, outra os gregos, outra os teólogos. É para ver assi em geral quam de seu gosto serão os livros, entendendo quem tem neles um jardim de várias flores, mas não para frades, mas para o que de cada ciência e faculdade poderia escolher um scientíssimo dela, e enfim o que eu nestes doze anos de Roma, trocando e comprando, pude achar mais singular. Na primeira banda achará, sem preço, dous livros, porque o não têm, e assi irão de graça a quem for comprador da livreria, que é um missal e um *fortalitium fidei* dos quais abaixo darei conta e nem levarão preço os livros do governo dos Jesuítas, porque todo o grande lhes toca e assi vão dados.

Ferdinando Brandão anda juntando seus papeis e memórias para as contas do Senhor Barão e me disse que, porque esperava dá-las claras, pedia a V. S. que o não condenasse sem ouvi-lo, e eu lhe disse que V. S. é tão justo que a um inimigo não negaria, o que tanto o fosse. Eu lhe não quis dar a carta em que V. S. o despede do negócio de Dom João de Sousa até tentar eu o vão e provar se posso alcançá-lo, mas moralmente será impossível se o Brandão o não alcançou. O caso, Senhor, é que o Fontané é um homem de palha do qual o Papa não faz conto nenhum, e se o seu secretário, que ouço dizer ser cobiçosíssimo, o não avivar e a Senhora D. Olímpia o não bafejar, é cousa muito difícil pola grande repugnância da sua ordem. Contudo verei, saberei e avisarei.

Em a passada pedia a V. S., se fosse sua a livreria, me desse licença para apresentar ao Príncipe os Matemáticos. Mas foi proposta de primeiro bosquejo, porque quando despois meti o caso em deliberação me pareceu que pois pretendo fazer serviço a V. S. lho devo fazer inteiro, sem condições nem lições, e que a vaidade que eu tenho de fazer presente ao Príncipe pode V. S. ter e com as mais ventajas de um grande senhor a um pobre clérigo, principalmente que inda para presentear eu, é mais proporcionado, quatro livros que ãa livreria inteira. E para estes quatro, sempre terei ocasião, que ontem no correio de Veneza me avisa um dos meus pensionários ter achado a *Astronomia* do mouro Gebre, sobre Almagesto de Tolomeo, livro que há cinquenta anos procuro, e nunca vi de meus olhos, e que lhe vá carta para o nuncio o aceitar, e mandar-mo.

Veja V. S. se me pode faltar ocasião de dar gosto a Príncipe e também do Cataldo (de quem V. S. tem já o Euclides) de vinte tantos livros quem escreveu encadernar-lhos em quatro grandes de folha, e assi façam a V. S. muito bom proveito todos os Matemáticos em quem creia, quem tem pouco que cobiçar os três ou quatro de Jesuítas novos que aí lhe disseram que inda faltam, porque de algum que aqui vi belamente impresso em Anveres, direi o que o nosso grande Pedro Nunes dos livros de Orontio Fineu, lente, matemático de Paris, que não vira mentiras mais bem enfeitadas.

Pois V. S. quer que meta franceses, italianos, portugueses, castelhanos. Irá tudo, e o tudo será poquíssimo porque tiradas as três línguas scolásticas, hebreu, grego e latim, das vulgares só fiz grande massa de italianos que todos V. S. lá tem, e só tenho o que depois me acreceu, em que irão muitos que V. S. tem e não para que mos compre segunda vez, que não os comprei senão para mi, mas para que em algum evento, que a livraria houvesse de ser d'El-Rei a tenha copiosa quanto eu. E assi levarão certo sinal secreto para V. S. entender que não serão seus que eu cuido que só ler o rol e entendê-lo bem há-de ser a V. S. de grandíssimo gosto e notícias porque ponho os títulos tão inteiros e longos que só eles podem ser matéria de conversação e discurso e dos mais preciosos e que inda que mo não custaram eu estimo em muitos escudos, faço presente, sem preço algum, e vá um exemplo com que acabo a carta.

Por três vinténs me veio a mão, o livro inteiro de S. Francisco de Borja, que ele imprimiu em Medina del Campo no ano de 1552 e que com grande fúria a inquisição de Castela proibiu no ano de 1559, quando o Santo estava em Portugal servindo e consolando e ensinando ao Infante Cardeal D. Henrique. E é verdade que o tinha eu já em italiano e latino, mas no original castelhano julgue V. S. se daria eu de boa vontade (e quem quer que é da arte) dous, três, quatro e seis escudos. Pois deste tal livro, que achei como um tesouro na terra, hei-de fazer presente a V. S. ou o conhecesse ou o não conhecesse. E assi todos os que V. S. adquire sem preço, estime-os em muito inda que eu o não informe, porque desdiz da ingenuidade de galante homem louvar o que dá, que parece que é vendê-lo muito mais caro, e que cada «buhonero alaba suas agulhas»; mas vá à historia de Borja que é digna de V. S. a saber e ma agradecer.

Fr. Bertolomeu Carrança de Miranda, frade dominicano biscainho grandíssimo letrado e grande santo, como consta de seus livros, e que em Alemanha era o terror dos luteranos, foi feito Arcebispo de Toledo por Filipe 2.º, e apenas o houve feito quando se arrependeu – tiro eu de uma só palavra de António Perez – que El-Rei se persuadiu que o frade contentando-se de dez mil cruzados de alimentos lhe daria a ele graciosamente cada ano os 190 mil. Como quer que seja, o tal Arçobispo foi preso pola inquisição como luterano havendo menos de três anos que era Arçobispo, nos quais dando tudo a pobres não deu ao rei um tostão. Logo que o prenderam veio com suspeições ao Arçobispo de Sevilha D. Fernando de Valdés, inquisidor-geral de artigos terríveis se não que o Arçobispo havia pretendido Toledo, e raivado de que tirassem a um frade do caldo e cela para a maior prelacia da

crisandade e outras cousas aromáticas. E nomeando testemunhas acertou de ser um o Padre Francisco de Borja duque quondam de Gândia, ao qual nomeava como a seu confessor e íntimo amigo em toda sua defesa. Foi tanta a raiva do inquisidor de ver que S. Francisco soubesse a injustiça daquela prisão e processo, e que a todos testificava a santidade e grande fé daquele prelado, que havendo sete anos que o livro de Borja corria por cousa divina, sem nunca ninguém tropeçar em palavra dele, o fez proibir com grande estrondo em 1559, de que o santo sabendo-o em Portugal, deu muitas graças a Deus, sem nunca se queixar, nem justificar, e só dizia que quando a inquisição lhe mandasse que o queimasse o faria, sem perguntar-lhes de que. Este livro, Senhor, que V. S. terá, leia e releia que é tal, que quiçá o moverá mais que todos. O pobre frade, estando preso vinte anos em Espanha e treze em Roma, em 33 de processo não foi convencido de um pecado venial, e no cabo condenado de suspeito de veemente. Mas quando na Minerva onde morreu comungado e ungido, mandou chamar todos os cardeais e ministros do Santo Ofício, protestou e pediu fé ao secretário como naquele momento que se partia para dar conta no tribunal de Deus protestava ir inocente de tudo quanto o acusavam, e ser falso tudo quanto contra ele se processara, e que todos os pecados pedia a Deus lhe perdoasse, mas que lhe não lhe perdoasse nada de que foi acusado.

Junte V. S. este dominicano ao Santo Savonarola queimado em Florença, e quanto vai dos juízos de Deus aos da terra, inda os que nela são tidos por mais inculpáveis. Cuido que inda que mal escrito não enfastiou a V. S. este pedaço de história com ocasião do seu livro. Já esta noite chega a nossa lista a quinze folhas da minha mão, mas pouca leitura porque vai tudo largo. E que Deus guarde a V. S., Roma, 2 de Fevereiro, 1647.

*Vicente Nogueira.*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 625 r.-628 r.

O

G. B./ L. S.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, 6 de Março de 1647

Pela via do mestre das postas recebi neste correio uma de V. M. de 11 do passado, e havendo-a também recebido do P. Nuno da Cunha não vinha com ela a que V. M. diz me tinha escrito no dia de antes por aquela via, o que atribuo a descuido de lhe ficar por erro ao fechar do maço, o qual eu sinto porque em todos correios estimarei ter cartas de V. M., e muito largas, inda que seja com a tenção de as queimar depois de lidas como V. M. me manda, o que farei por obedecer a V. M., mas muito contra minha vontade. E de tudo o que V. M. me advertir me fará um muito particular favor, porque como não tenho mais que de acertar no serviço d'El-Rei meu Senhor desejo de ouvir a todos e tomo mui bem o que se me diz sem ser amarrado a minha opinião. E quando isto é geral com muito mais razão estimarei ouvir a V. M., pois conheço em V. M. o zelo do serviço d'El-Rei que Deus guarde, e reconheço seu juízo.

Da altura em que tenho os negócios da minha embaixada não poderei ainda dizer nada, porque os vou solicitando e verdadeiramente que com advertências que V. M. me apontava no fim desta sua carta. Esta semana que entra terei audiência do Senhor Cardeal, em a qual espero tomar alguma resolução.

Assi é como os castelhanos cantam de seu Rei haver concedido aos holandeses tudo quanto lhe pediram, e para mexer este caldo está na Haia Monsieur de Servient e, segundo se diz com esperanças (se bem eu duvido muito) ao menos de que se ponham em campanha os Holandeses.

Piombino e Portolongone não querem os castelhanos ceder a França, e sem estas praças não querem os franceses vir na paz, e de novo deu o Duque de Longa Vila em 14 do passado 59 capítulos para a paz, em que vão dois tocantes a Portugal, e se entende que a guerra continuará esta campanha. E a Catalunha a vai governar o Príncipe de Condé que se veio a despedir de mim, e se parte em brevidade. E há quem diz que se deterá ali pouco, e que passará a Itália. E outros que o ir a Catalunha é para obrigarem a Espanha a fazer logo a paz na forma que França quer. Muito mais pudera discursar nesta matéria se não tivera hoje grande tarefa para Holanda e Munster.

O casamento d'El-Rei de Castela com sua sobrinha filha do Emperador é concluído, e El-Rei mandou dar conta por carta a sua irmã rainha de França, que gastou agora cem mil escudos em uma comédia que vimos domingo.

Como não tenho recebido outra carta de V. M. não sei que é isto que V. M. me diz do Fidalgo bolonhês, e com aviso de V. M. poderei responder, a quem beijo as mãos pela mercê que me fez com as novas que me dá. Guarde Deus a V. M. como pode.

Paris e Março, 6 de 1647.

\* B.N.L., cód. 2667, fól. 27 r.-27 v.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, 30 de Março de 1647

De 4 do corrente é a carta com que me acho de V. M., em que V. M. me avisa da companhia de Génova de que há alguns dias tive notícia, e a dei a Portugal donde espero ordem do que se há-de fazer para se poder impedir. E creio que pera isto alcançarei que esta coroa concorra com nosso requerimento e também nos de Holanda tocantes ao Brasil o faz. E creia se poderão vir a acomodar, se bem com a morte do Príncipe de Orange poderão vir a ter alguma dilação por se esperarem novidades. O filho mandou a esta Corte o seu estribeiro dar conta a El-Rei e às Rainhas de França e Inglaterra da morte do pai.

A carta de V. M. para S. M. tenho encaminhado por um criado que mando a Lisboa. A que V. M. me escreveu rompi ao fazer desta como V. M. me ordena. E creia V. M. que se em Portugal não houvera tantos que folgam de desfazer nos honrados, que inda houvera de haver quem imitasse, em parte com que nos contentáramos, o Conde D. Nuno Álvares.

Nenhuma notícia temos que o Senhor Cardeal Barbarino haja de voltar a esta Corte, e quando venha o fidalgo bolonhês com muito gosto lhe mandarei dar o dinheiro que pedir para os livros que V. M. lhe encomenda, e em tudo o mais estimarei servir a V. M.

Aqui se fala mais em apertos de guerra que em tratados de paz e o Príncipe de Condé partiu sábado para Borgonha donde se deterá poucos dias e logo partirá pela porta a Catalunha donde diz que estará até 15 de Abril. Dê-lhe Deus bom sucesso e guarde a V. M. como pode. Paris e Março, 30 de 1647.

\* B.N.L., cód. 2667, fól. 43 r.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA D. JOÃO IV

Roma, 8 de Abril de 1647

Senhor:

Porque por Livorno e via marítima, respondo larguissimamente a todas as cartas e mercês que hei recebido de V. Majestade, nesta serei brevíssimo, apontando matérias consideráveis, nas quais vá V. Majestade e seu alto conselho prevenindo razões e remédio, em caso que chegue ocasião de havé-las mister.

Este Rei Católico, esta tão cego de ódio contra V. Majestade e esse reino, que a troco de fazer ùa grande vingança, em nenhum outro interesse repara. Nem cuide o mundo, que ao fazer da paz se lembra ou da república cristã – tão vexada e ameaçada do Rei dos turcos – ou de dar restauração e quietação a seus vassallos, destruídos com quase oitenta anos de infelicíssima guerra. Nada disto lhe lembra se não o desejar ir a esse reino a abrasá-lo, despovoá-lo, e fazer escravos os naturais dele, transplantando-os e vendendo-os. E assi com serem hoje Piombino e Portolongone duas espinhas que lhe atravessam os olhos, não sou por degraus, para perder o reino de Nápoles, mas que lhe impedem a livre navegação para três riquíssimos reinos seus: Nápoles, Sicília, e Sardenha. E por tomados com má fé, quando se estavam concluindo as pazes, entre as duas coroas. Contudo oferece a El-Rei de França, que como não se compreendam V. Majestade nem Portugal nas pazes e tréguas, que de muito boa vontade lhe fiquem pacificamente. E todos cuidam, e eu temo, que esta oferta nos abale muito nação tão interessada, e que em tudo tem pola primeira lei seu próprio interesse, principalmente se é certa a morte do Príncipe de Orange que era quem nos estados de Holanda fazia as partes de França, muito em que pez, aos framengos, que estão doudos de contentamento de haverem alcançado de Filipe 4.º o que não sonharam com seu avô, nem se atreveram a pedir a seu pai. Dous grandes inimigos tem esse real estado, e que perpetuamente o estão fiscalizando: um é, ante El-Rei Católico, o Marquês de Castel Rodrigo, o outro é ante os holandeses, os portugueses, que fugidos desse reino, ali se têm feito judeus. Do Marquês me consta que desde a felice aclamação de V. Majestade nada tem pretendido senão desocupar-se o seu rei de tudo, só pera seguir essa guerra. E a troco disso, nada tem deixado de fazer com ele, e no mesmo tempo com os stados, em ordem a pacificá-los entre si, e ligá-los e conjurá-los contra Portugal, para efeito de que, guerreando ele por terra, eles por mar, desocupados de todos outro cuidado, se façam senhores do reino e suas conquistas, fazendo-lhes cessão da Índia oriental, onde preguem o calvinismo, e baptizem nele aquelas dilatadas nações, passando-as de um inferno, a outro inferno. E estes são os santos intentos daquele católico monarca, tão desmascarado já de todos. E

daquele santo Marquês, que aqui fazia vida de beato, confessando e comungando cada semana, mas que nem assi, enganava os italianos. Dos judeus de Holanda, que parece um corpo desprezado e desprezável, é notório e certo, ser ãa comunidade muito rica e estendida, por cuja mão negoceam, não só os Judeus de toda Turquia e Berberia, mas cristãos de toda Europa, e até alguns cristãos-novos de Castela, e Portugal. E assi como estes – quando V. Majestade foi feito rei esperavam se lhes abria caminho de tornarem à pátria e que V. Majestade lhes concedesse o que Castela lhes ofrecia, fazendo-se V. Majestade capaz de suas queixas, e querendo ouvi-los de justiça, assi desenganados com o tempo, e irritados com verem que nesta guerra do Brasil se usavam com eles – sendo moradores antigos de Holanda, e muitos deles ali nascidos – rigores não usados com Judeus tudescos e polacos a que ali se dava quartel, fizeram tais queixas, terremotos, e ofertas de suas fazendas aos estados, para efeito de encontrar nossas conquistas e comércios, que há sido estes um dos grandes fundamentos dos estados se encarregarem da guerra do Brasil, servindo-lhes de penhor o não haverem perdido o arrecife, que se o não tiveram, muito fácil era o acomodamento polo pouco proveito que nunca terão no Brasil, enquanto nós e os naturais lhe queimarem os canaviais e impedirem as moenda. Mas todos os engenhos usurpados são dos judeus, e eles os interessados mais que a república, e como tais eles são os que dão suas fazendas para a guerra, eles os medianeiros, por quem o Marquês promete fazer Holanda de ouro, com senharear pacificamente quanto os Portugueses ganharam nestes cento e cinquenta anos, e quando aqui escreviam de Holanda o que contra aqueles Judeus se fazia no Brasil, se julgava por conselho pouco são comprar por tão pouco preço inimigos que nos podem render a parelha.

Chego ultimamente, ao aviso mais vizinho e mais sustancial (porque tudo o derriba, deve V. Majestade ter mais pontualmente sabido, dos embaxadores e ministros que o servem naquelas partes) e é, que os castelhanos tem requerido ao Papa que ponha interdito neste reino e execute nele a justiça e leis canónicas, por muitas e legítimas causas, e principalmente por duas: a primeira, pola violência usada (por mais cores que se lhe dê) com o ministro que ali tinha a Sé Apostólica, em grande opróbrio dela, fazendo-lhe sair contra sua vontade e a do Papa, que ali o tinha para representá-lo; a segunda, e inda maior, pola dízima dos bens eclesiásticos que V. Majestade, sem intervenção nem consentimento dele, goza. Alegando ser contra os concílios – e sinaladamente contra o tridentino – que nem espontaneamente e dando-a os próprios eclesiásticos consente que a receba o príncipe secular, e que quando se replique, que estas solemnidades e licenças não intervieram, pola pouca correspondência e acesso que dá a V. Majestade o Papa, não admitindo seus embaxadores, nem reconhecendo-o por rei, e juntamente por ser guerra defensiva, na qual servem até os castiçais e turíbulos das igrejas, que como se chamará guerra defensiva? O virem os galiões de V. Majestade, não a guardar suas costas, mas a fazerem guerra em Itália e a assaltar Toscana nas barbas e vizinhança do próprio Papa, com escândalo de todas as nações que o culpam de não usar de suas censuras que são as armas da Igreja.

Estes requerimentos não pude haver, nem me atrevi a pedir à pessoa que mos contou, por ser muito alta e muito vezinha à fonte. E o mais que pude e soube fazer foi desfazer-lhe

os motivos com que já em tempo do Papa Urbano se falou nesta dízima, quando era mais fresca e que a prudência daquele papa a dissimulou, conhecendo não poder fazer de menos um rei novo, que tudo achou roubado, assolado, vendido, e empenhado que lançar mão ao que os bons vassallos eclesiásticos queriam tirar da boca, por dar ao seu rei, ponderando-se também então não redizirem-no a ãa desesperação com que a Igreja o perdesse, a ele e ao reino. Porque é imaginação cuidar que o povo deixará de seguir seu rei, onde quer que o levar. E assi que Inocência – que é a norma da mesma prudência – não se meterá em debuxos que lhe caíam na cabeça e a seus sucessores, quando todos estão acusando Clemente 7.º de não achar algum meio no matrimónio de Henrique 8.º com que se perdeu Inglaterra. E que ele N. se lembrasse quantas vezes, ante o Papa presente e seu antecessor, se tratou das desordens que passavam na legacia de Portugal, governando-a este datalhino, e como houve muitos votos, que o mandassem vir por amor delas, polo escândalo e mau nome que dava aos ministros apostólicos, confessando seus amigos e proteitores que ele excedia, e que era indigno do lugar que tinha. E enfim, me fui engenhando, a persuadi-lo, com que a Igreja se não faça de juiz, parte, e que ouça bem por sua obrigação os requerimentos e pretensões de rei católico, mas que de nenhum modo atropele, nem condene sem ouvir, não sendo matéria de zombaria censurar um reino tão.... católico, e tão apartado de Roma, e tão vizinho pola mar a França, Inglaterra, Holanda, Alemanha, partes onde hão-de festejar muito toda a rotura que virem entre pai e filhos, a qual se deve com todo extremo escusar. Isto soube esta manhã de sábado, seis de Abril, e me vim logo a casa a escrevê-lo, com a memória fresca, para mandá-lo em maço ao Marquês de Nisa, depois de amenhã no ordinário de Paris, por onde chegue a V. Majestade e não serrarei até então o maço polo que pode crescer de novo.

Júlio Degli Oddi, auditor do Cardeal Sacchetti, me mostrou ãa carta fresca, de França, que lhe escreveu Zongo Hondedei, que nesse reino esteve por auditor do colector Pallota, e hoje é em França secretário do Cardeal Mazarino e grande seu valido, porque deixou aqui um grande officio de colateral do Campidoglio, por ir a servi-lo. E parece que lhe havia escrito o dito Oddi que se espantasse muito, como nos avisos de Munster, não se via fazerem os franceses muita diligência, para compreenderem Portugal e seu rei nas pazes, ou tréguas endo seu confederado. E a resposta é a seguinte: se não nas palavras ao menos no sentido: que a coroa de França não tem obrigação nenhũa a El-Rei de Portugal por não haver dele recebido amizade nem ajuda alguma, nem inda diversam. Antes, todos os maus sucessos que as armas francesas receberam em Catalunha foram causados d’El-Rei de Portugal estar metido em seu reino e cidade, a juntar dinheiro sem fazer guerra a Castela, com o que El-Rei de Castela – como se não tivesse guerra com Portugal – mandava todas as suas forças a Catalunha. E isto todos estes anos, por mais que França instava e lhe pedia se aproveitasse da ocasião, pois nunca podia tê-la tão favorável. Além do que sem propósito, e sem necessidade, se meteu em querer lançar os Holandeses do Brasil, e fazer guerra aos inimigos de Espanha, a quem devia fazer carezas. Pelo que ele, Júlio, se não espantasse se visse Portugal excluído de França. Porém que nem com tudo França se não obrigaria nunca a não socorrer e ajudar ao dito rei, mas isto tudo sem obrigação. Mas

que deste conceito e destes interesses que ele não descobrisse nada se não ao Cardeal Sacchetti, porque ele lho dizia confidentemente. Eu mostrei ao dito que isto eram escusas e pretextos de seu amigo, ou por melhor dizer de Mazarino, que como romanesco, com pouco temor de Deus e pouca vergonha do mundo quererá assassinar um rei legítimo que Deus – da sua mão, sem ajuda de França – intronizou. E que quando morreu Richelieu, bom francês, eu me doí muito, vendo que havíamos de negociar com ministro tão temporal e interessado. E que já me começam a sair certas as suspeitas, porque desde então vi atreverem-se os holandeses a descobrir mau ânimo contra Portugal e mandarem socorros e armadas ao Brasil, até darem carta de marca e licença que vão pechelins de Zelanda piratearem nossos mares, e que não só o ano passado se viu em Portolongone, um bem poderoso socorro de galeões de Portugal. Mas que já nos avisos deste presente ano se começava a falar em outro semelhante com outras razões verdadeiras e notórias, de que V. Majestade há feito muito e muito, por onde se lhe devia diferente reconhecimento. Mas são franceses, gente muito para se não depender deles se não em extrema necessidade, mas hoje tão favorecidos da fortuna, que só dous príncipes de sangue de Áustria e casados em Áustria, que parece se não haviam nunca de afrancesar, se hão declarado por neutrais, que é o mesmo que franceses. É um o Duque de Baviera, cunhado do Emperador e primo com irmão de seu pai e sua feitura, que sem prepósito o fez eleitor tirando-o aos Palatinos com que se tem levantado todas as guerras do mundo; e o outro é El-Rei de Polónia, cunhado do emperador e seu primo com irmão, o qual tem renunciado e remandado a El-Rei Filipe o tusão, e pedido a El-Rei de França o hábito de S.<sup>to</sup> Espírito. E – o que todo o cristão deve de sentir – tem retornado o seu dinheiro aos venezianas, e feito nova paz com os turcos para que eles seguramente se senhoreiem de Cândia e destruam a cristandade. E até o Grão Duque tem declarado-se neutral, em modo que sem V. Majestade o procurar nem cometer nisso um pecado venialíssimo, lhe vai Deus consumindo este seu enemiciíssimo adversário, e pondo-o em tão miserável estado que fogem dele, como de um apestado, tornando-se contra ele seus maiores parentes e amigos, e inda que nos secretos de Deus, não pode julgar nada a baixeza humana. Como tudo suspeitar com razões veríssimas, bem pode cada um, sem tornar-lhe o officio e jurisdição. E eu quero cuidar que a raiva e ódio que este rei tem a V. Majestade lhe castiga Deus com faltarem-lhe todos. E se eu visse a V. Majestade ajustado com os Holandeses, e seguras suas navegações, quanto da parte e guerra de Castela, tomaria pouca pena, porque já os castelhanos provaram muitas vezes, se chegados à espada temos muito que temer deles. E isto em tempo que não estavam conhecidos por tão cobardes e mofimos, como hoje. E quando os Holandeses, oxalá pudesse V. Majestade hoje tomar-lhes o arrecife, e mandar-lhes tudo em Holanda, como o negócio poderia ajustar-se. Mas enquanto estiver por eles, eles e nós teremos muito trabalho. E se eles se atreverem a mandar roubar seus vassallos, razão seria que se lhes fizesse no arrecife ãa dura guerra, que eu vi aqui cartas dali, que morriam de sede sem terem água que não fosse chovidiça, e tão peçonhenta que quando a bebiam fechavam os narizes. Veja V. Majestade se então os apertaram, antes que lhes chegassem tantos socorros, como deixariam de haver caído? E se insistirmos, a longo andar venceremos, mas é

o mal, que só com o que nos roubarem no mar, se podem enriquecer a si, e empobrecernos a nós. Principalmente nestes princípios, em quanto a vilanagem da gente do mar não escarmentar nas perdas próprias e desprezarem os avisos e admoestações.

Em Nápoles se espera por momentos a armada marítima de Espanha com seu generalíssimo o bastardo Dom João de Áustria, com tanta pompa e vaidade que despejou o Duque de Arcos, vizorrei, seu palácio para alojá-lo e se tem ordenado ãa nova imposição de vinte cinco mil cruzados cada mês, para seu sustento, que se tirarão com grande trabalho por estar ali tudo consumido. E em frandes se tem posta outra de vinte mil cruzados cada mês para sustento do seu governador o Arquiduque Leopoldo, a quem saiu já a receber até Francoforte o Duque de Amalsi Piccolomini que há-de ser seu lugar-tenente na campanha. Do Marquês de Castel Rodrigo se não sabe o emprego. Sospeitam que será em Roma, ou fazendo-o embaixador, ou fazendo-o Cardeal. E qualquer destas cousas seria de dano por ser este homem, quanto se pode entender, o mais fidalgal inimigo desse Reino, e de muito aventajado saber e capacidade que Dom Francisco de Mello, e de melhor consciência e mais limpas mãos de arrependimento de não haver-se ido servir e obedecer a V. Majestade como a seu filho persuadia e ofrecia o Conde de Castelvillano. Mas enganou-o muito o entendimento, cuidando como seu ídolo o Conde Duque que o reinado de V. Majestade era cousa de poucos meses de dura. Se como aqui se entende, a guerra grande de França, este ano, é em Catalunha. De crer é que as armas de V. Majestade não estejam ociosas, mas que façam a seu adversário tão dura guerra que se reduza a pedir a paz e aceitá-la com todas as condições. Que se assi o houvera feito há anos, em outro estado estaria. Mas não há-de parar a soberba castelhana até se ver só rei de Castela. Até aqui escrevo Domingo 7. Se no consistório de amanhã houver alguma novidade, a acrescentarei ainda, e algũas poderá avisar de nossos portugueses, dignas de saber-se, mas cuido que outros as escrevem. E por isso as deixo. E também porque minha condição, natureza, e costume, é mais de dizer os bens que os males, excepto quando chegassem a certo grau que a consciência e a honra me obrigassem a contá-los. Porque olho a do próximo quasi com tanto cuidado como a minha. ãa nau vinda de Lisboa e chegada a Livorno e duas que vinham em sua conserva, ingresas, são entradas em Génova. Não hei tido inda carta nenhũa porque a de Livorno trazia os maços para Génova onde os mandou, e dali chegarão no fim desta somana. Estimarei me venha já resposta de ãa que escrevi a V. Majestade .

Em 16 de Fevereiro, em maço de Diogo de Sousa, que cuido se daria em mão própria pelo Padre da Companhia Bento de Sequeira<sup>3</sup>, e quando não seja inda mandada, sirva-se V. Majestade de mandar se me escreva posto que seja por menor pessoa que secretário de estado. E direi a V. Majestade o que em meu tempo passava em Madrid, e era que além dos secretários ajudantes de câmara – que era primeiro D. Bernabé de Bivanco e depois D. António de Mendonça, pelos quais respondia a cartas de pouca importância El-Rei, e sobre matérias de pouca

<sup>3</sup> À margem: «tudo o que hei escrito até estas riscas, poderão ver as pessoas a que V. Majestade quiser comunicar o reparo, com que deve atalhar-se o não publicar-se aí nenhum interdito. Mas o que se segue até o fim é a V. Majestade como a confessor».

importância, e leves, como de livros presentes e cousas que não merecem tratar-se em conselho – assistia sempre um oficial maior da secretaria de estado, que era D. Andrés de Prada ou Jerónimo de La Torre, e quando El-Rei queria escrever, não lhe era necessário mandar à secretaria de estado, mas ali na câmara ou retrete se escrevia, e selava com o selo pequeno. O que era cómodo igualmente para El-Rei e para o secretário. E aqui os Cardeais, que até nisto querem ser bogios dos reis, têm sempre um ajudante de câmara, de boa pena e habilidade, a que dão título de soto-secretário, mas não que dependa do secretário. E por este escrevem tudo o que é de seu gosto e muitas vezes aquilo, que não querem que ele saiba. E quando o cardeal dita algũa carta em que queira ele mesmo ser o que taixe as palavras, este soto-secretário é quem a escreve, porque também se desprezaria o secretário que se lhe estivessem contando as palavras, como se houvesse nestes mestre ou aio. E por isso, hoje não é em Roma seu officio o mais estimado, porque cada cardeal quer escrever a seu gosto, riscar e borrar a seu arbítrio sem estar com respeitos e continências. E mande V. Majestade advertir bem no que lhe escrevo, inda onde parece que caduco, porque cuido muito no que devo dizer-lhe, e nada ponho a caso, mas tudo com mistério, e tal mistério que contém muito serviço seu. E quando eu tenha seguras as orelhas de V. Majestade, então saberá quantas cousas lhe calo até então, que não é acerto descobrir-se hoje, e como nem todos o servem bem, mas com fins muito interessados e muito cegos. E os tais renegam de quantos podem entendê-los, e maliciosamente vão de muito longe fazendo-lhes a cama. Enfim, quando V. Majestade se servir de responder-me a um scrito que vai dentro desta carta e me ordenar a quem devo remeter as cartas secretíssimas para que lhas dê em mão própria, saberá não digo só as obras, mas as palavras e muito dos pensamentos, dos que o não servirem com muita limpeza fidelidade, porque nela não conhecerei pai nem irmão mas só a V. Majestade como a quem Deus me deu não só por rei e senhor, que este vínculo me é comum com os mais vassallos, mas por meu honrador alimentador e benfeitor universal, como o mesmo Deus é testemunha que todas estas obrigações lhe presento cada dia no altar por V. Majestade toda sua família e real estado. Que ele conserve e aumente como seus reinos e vassallos hão mister. Roma, 8 de Abril, 47.

De V. Majestade

fidelíssimo vassallo e humilíssimo criado

*D. Vicente Nogueira*

\* B. A., cód. 51-IX -7, fl. 273 r.-274 v. ; cód. 51-X-16, fl. 294 r.-295 v.; cód. 51-IX -7, fl. 72.

C

L. S.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, 29 de Abril de 1647

Recebi a de V. M. de 8 do passado com um paquete para S. Majestade que no mesmo dia remeti na forma que V. M. me apontava. A 8 e 29 de Março e em 5 de Abril escrevi a V. M. respondendo a suas cartas, por sinal que uma que V. M. me mandou por via do Padre Nuno da Cunha me foi dada solta por via de Génova muito tarde, mas as respostas que eu mando a V. M. vão soltas no correio e francas por Leão. E assi não sei como não tem chegado alguma a mãos de V. M. E esta vai em maço do Abade de S. Nicolau por um extraordinário que se lhe despacha desta Corte, em a qual não há mais novas de a de ser chegado a Catalunha o Príncipe de Condé, e entendermos que terá hoje posto sítio a alguma praça.

Suas Majestades partem segunda-feira à Picardia. Deve de ser a esperarem as novas da confirmação da paz ou da continuação da guerra.

Cada vez que V. M. me mandar o rol dos livros que quer, lhos mandarei a troco de eu mandar pedir outros de Roma. Guarde Deus a V. M. Paris e Abril, 29 de 1647.

\* B.N.L., cód. 2667, fól. 59 v.-60 r.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, 24 de Maio de 1647

Pela que recebi de V. M. de 29 do passado fiquei certificado de haver V. M. recebido certas cartas minhas, mas sentido de V. M. se não persuadir que o poderei servir na compra dos livros que daqui quizer a troco de outros que também quizerei dessa Corte, pois certifique-se V. M. que com grande gosto o hei sempre de servir em tudo o que me mandar. Muita mercê me fará V. M. em me mandar uma lista de seus livros com um signal nas margens dos que forem mais estimados, e no correio que vem mandarei outra dos que tenho, que até agora são em pequeno número. Se V. M. tem notícia que os Lusíadas do nosso Camões foram traduzidos em italiano me fará V. M. grande mercê de mos querer ali buscar, porque bem sabe V. M. as obrigações que lhe tenho, por me faltarem só nesta língua, tendo-as em português, castelhano e latim, e de novo os traduz aqui o Padre Macedo que V. M. bem conhece, e com esta vão as oitavas que tem feito para que V. M. me mande claramente seu parecer, porque como não sou latino não o posso dar.

De Veneza se me mandou a 1.<sup>a</sup> e 2.<sup>a</sup> Década de Barros traduzidas em italiano, e se não pode achar a 3.<sup>a</sup>, pelo que peço a V. M. não queira tomar por trabalho fazer diligência em ma achar.

Com o Padre Nuno da Cunha falei uma só vez em minha vida, e assi tenho com ele poquíssimo conhecimento, e esta rezão me tira saber falar em suas cousas, mas castelhano, é certo, não é.

Se V. M. tem o conhecimento que imagino com o Geral de S. Francisco, peço a V. M. me faça mercê querer-lhe falar apertadamente para que ouça e defira a um religiosos terceiro de S. Francisco que tem passado a essa Cúria por procurador do Padre Fr. Martinho do Rosário, comissário-geral em Portugal, porque é forte cousa que não queiram naquele reino quatro provinciais ter prelado superior, obedecendo à da Piedade, que é a província mais reformada. E faça V. M. isto por me fazer mercê e por serviço de Nosso Senhor, e não será pequena também para mim lembrar ao geral a pessoa de Fr. Francisco de Sousa para quando Fr. Martinho acabar os seus três anos, porque não conheço em Portugal religioso de tão boas partes como Fr. Francisco, a quem Diogo de Sousa e seu primo encontram por favorecer um Escoto – de quem V. M. terá muita notícia – e queira V. M. que se não saiba em nenhuma forma que eu escrevo a V. M. sobre estas duas cousas.

As laranjas por que V. M. me pergunta se chamam da China. Quando D. Francisco Mascarenhas veio da Índia trouxe uma planta somente, e hoje há tantas que no mês de Novembro pus no meu jardim 40 pés que custaram 40 cruzados, e verdadeiramente tem razão de

as gabar o Senhor Cardeal, e já hoje se vendem laranjas destas à porta da Misericórdia e as árvores em redor de Alvalade e de Chelas. Com que tenho dado bastante notícia a V. M. que Deus guarde como pode. Paris e Maio, 24 de 1647.

\* B.N.L., cód. 2667, fól. 79 v.-80 r.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

**Amiens, 13 de Junho de 1647**

Nesta vila d'Amieins donde vim em seguimento da Corte e donde hei tido minhas audiências de alguns destes senhores ministros, recebi a de V. M. de 20 do passado, com outra para S. Majestade – que por Nantes lhe remeti – e dê-me V. M. licença para lhe dizer que nenhuma razão lhe acho a deixar de escrever a S. Majestade tudo o que julgar importante e conveniente a seu serviço, porque com vir no sobrescrito da carta que se dê em mão própria se dará, e o segredo ficará bem guardado por se não poder crer o como El-Rei que Deus guarde o sabe ter.

Por todas as vias me chega que S. Santidade se vai dispondo a haver de fazer justiça a Portugal, e com a chegada do Marquês de Fontané veremos se se acaba este encantamento, o que o Marquês há-de procurar porque tem boa vontade e leva ordens, e S. Santidade não quererá esperar que a paz geral se faça prompto, porque sabe que está bem de espacio, segundo se entende, e sobre isto escrevo hoje ao Padre assistente.

Confesso a V. M. que não tenho em Paris melhor hora que a em que recebo cartas de V. M. e em que as leio. E razão é que V. M. me conserve na posse em que meu pai que Deus tem estava, e segure-se V. M. que em o seu serviço procurarei sempre parecer seu filho.

Desejando estou me acabe de chegar o rol dos livros de V. M. e para conforme a ele me prover de alguns, sem embargo de não saber línguas. Mas como desejo de fazer em Portugal uma livraria pública é necessário ir provendo de todas as ciências. O capitão Manuel Fernandes Vila Real – que ao presente se acha em Roão – traz entre mãos fazer uma cronologia em castelhano, e agora com a aprovação de V. M. se aplicará muito mais. E eu lhe tenho avisado o que V. M. me escreve. De Madrid me chegou o livro do Conde Dom Pedro impresso de novo por Manuel de Faria com umas novas notas do Marquês de Montebelo, e de Álvaro Ferreira de Vera, em que louvam o que lhes pareceu, e o Montebelo os seus parentes e amigos. E o Faria diz algumas cousas que pudera escusar.

O que aqui temos de mais consideração é chegar sábado um correio do Príncipe de Condé por que avisa que até 20 do corrente espera estar dentro de Lérida, com que se recuperará a perda de Armantiere. O exército de França se vai engrossando de maneira que não poderá já o Arquiduque Leopoldo obram [sic] facção grande.

Guarde Deus A V. M. como pode. Amieins, 13 de Junho, 1647.

\* B.N.L., cód. 2667, fól. 88 r.-88 v.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Amiens, 29 de Junho de 1647

Recebi a de V. M. de 2 do corrente com outra para S. Majestade que li na forma que V. M. me permitia, e depois a cerrei e tenho para mandar na primeira ocasião que se oferecer e tudo em mim ficará com o silêncio devido e com a obrigação que em toda a ocasião confessarei a V. M. e confiança com que V. M. me trata. E na carta não achei cousa por que houvesse de a deter, e o que sei dizer a V. M. é que em Portugal me não pareceu bem, nem aprovei (tendo muitos que me seguiram) o termo que no Brasil se teve com os Judeus de Pernambuco, e o que se usou com eles foi sem ordem de S. Majestade. Isto é certo, e há cousas que como nos princípios se começam a errar, há nestes grandes destrezas para os tornar a encaminhar, e estas nem todos as têm, e V. M. bem sabe que há muitos para o mal, poucos para o bem.

Do sucesso do Conde camareiro-mor não tinha notícia. E como é familiar não é muito que o mandassem chamar. E me lembra ouvir contar que já o Conde de Atouguia seu avô fora em outra ocasião chamado à inquisição, e diz que contava ele esta história galanteiramente, e conforme as notícias que me têm estes dias chegado por moradores, são hoje grandíssimos os rigores que a inquisição de Castela usa com os judeus, principalmente com os portugueses.

Da maior parte da relação que V. M. nesta sua carta me faz da Senhora Olímpia tinha eu algumas notícias, e sabia dos desgostos que passavam outra mãe e filho, mas ainda assi estimo ver tudo por carta de V. M.

Aqui passamos neste Amiens com poucos entretenimentos, donde chegaram deputados do Duque de Baviera, e foram bem recebidos e hão tido largas conferências com o Cardeal e com Monsieur de Leona. Veremos o que dela resulta. O que se pode sentir é a dilação da paz e irem-se os hereges senhoreando de toda a Wesfalia e se a guerra dura (como se entende durará) serão senhores de tudo.

O exército de França em Flandes se vai bravamente engrossando, e cada dia esperamos a rendição de Lérida. Guarde Deus a V. M. como pode. Amiens e Junho 29 de 1647.

\* B.N.L., cód. 2667, fól. 100 v.-101 r.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 15 de Julho de 1647

### Sobre os livros

Esta é a lista dos livros que tenho, vulgares, juntados nestes doze anos, em toda a ocasião que se me ofereceu de achá-los raros e baratos, porque com a notícia dos bons tratei de ter poucos, e que o fossem. São muitos deles feitos vir de fora. Outros, mais raros e que nunca se acharão a comprar, me foram presenteados, que todos eu tinha pensamento de presentear ao Príncipe Nosso Senhor por ser muito vário o conhecimento que de sua lição tiraria, mas deixei de fazê-lo, por não saber o como se receberia este serviço, e se seria escarnecido em lugar de agradecido. Agradecido, digo, com mostras de boa vontade, não com pagamento, que seria, em esperá-lo, mais vil mercador que os muito regatões, pois cuidaria da condição que Deus me deu, que não seria Alexandre mais doador de cidades. Ofreceu-se-me também outra não menor dificuldade na execução, que tratando com o meu encadernador quanto me levaria por encadernar-ma polidamente, na forma de algumas dúzias, que daqui tenho mandado a S. V. Majestade, se não envergonhou de pedir-me duzentos cruzados, que era, como dizemos, custar tanto a mecha como o sevo. E o que é mais, que me confessou que os livros ficariam perdidos com pouca margem, e muita leitura perdida, e assi que era melhor deixá-los feos e mal vestidos, pois não é fazenda de vestir, mas de enriquecer o entendimento e que, como é polícia, nos que se compram novos, fazê-los bem vestir. Assi é pequice e próprio de ignorantes danar o livro para que faça boa vista. E assi estão estes que comprei e houve positivamente encadernados sem nenhum enfeite, mas de tal modo que nem um melindre terá nojo de lê-los. Os preços em que os arbitrei há muitos meses, bem favoravelmente – antes que o Cardeal então e hoje príncipe Pamfílio se quisesse entender neles – são os que vão à margem, que são júlios ou paulos romanos, de que dez fazem um escudo de moeda, e quinze um escudo de ouro. E quando na partida se põem um meio com este sinal  $\frac{1}{2}$ , ou só ou acompanhado, é um vintém. E tão desinteressadamente procedo, que livro que se começou a vender em oito cruzados e quando o comprei valia doze, inda que hoje já tem subido a quinze e dezasseis, e dizem chegará neste ano a vinte, meti nos doze que é a História de Malta. E assi, inda que aqui se achará muito miunçalho, de dous, três e quatro júlios – como se disséssemos reales – e alguns de vintém, se compensam com os que passam de dous e três tostões, deixo que alguns são tão raros, que se fazem tresladar de mão e se dariam por eles muitos cruzados, e aí vão metidos sem esta estimação, como é a *conjuracão dos barões de Nápoles* em dous cruzados, o livro de luzato *sobre os Judeos* em doze vinténs, o livro de caixa dos Padres da companhia – que eles têm sumido – em onze júlios, que se compraram pelo triplo, e de cada matéria são os que eu soube de melhores e só deixei guichardino, macchiavelles, histórias do

conclíio, e religião, porque valem aqui a quatro seis e oito escudos e nenhum custará, de Geneva, a V. S., escudo e meio, em modo que é cómodo seu, que eu os tirasse da lista. Dos mais meto a V. S. ingenuamente todos e muitos que aqui se não acharão por nenhum preço, nem sei se lá os tem o Senhor Cardeal Mazerino, com haver com rede varredoura levado tudo o de aqui. E estes são os poetas antigos toscanos, as vidas dos provençaes. E quando esteja mais ocioso procurarei dar a V. S. notícia para que veja as riquezas que terá neste livros mas será depois que de todo sejam ou seus ou meus, porque antes seria louvar minhas agulhas.

Se V. S. se dignasse de aceitá-los por presente, lhós daria como um púcaro da Maia, cuidando que fazia mais muito que eu, e lhe pediria cuidasse que pode ter muitas ocasiões de fazer-me mercês de mais valor, não saindo-lhe da bolsa, já seja ajudando minhas necessidades quando se visse em conselho ante S. Majestade, já enculcando-me para alguma ocupação compatível com meus perpétuos estudos, polos quais confesso que deixaria todas as medras que o não fossem, porque as minhas oito horas de estudo desejo me acompanhem ate à cova. E assi, se com V. S. posso valer acertadamente este serviço, espero resposta para executá-lo, e sem cerimónia nem comprimento me ofereço perdendo o bicho ou remorso que sua generosidade lhe opuser, de que será obrigado a dar-me, mas porque se neste temor se fixar eu lhe não ofereço nem ãa folha de papel.

Mas se V. S. se contentar dos títulos e quiser rigorosamente satisfazermos, sem me ficar obrigado em cousa apreciável, mandando copiar o rol e preços me remeta este meu original, e eu com toda a pontualidade, metendo-os bem acondicionados em um caixão ou dous, os entregarei a quem V. S. me ordenar, que poderá bem ser Ferdinando Brandão, nosso comum amigo, que tem em Livorno e todas as partes e por boas correspondências e cuido que quando V. S. com seu alto juízo for vendo cada livro e o útil que dele tirará, qualifique e aprove a minha eleição, e que julgue que daquilo que parece, no pouco e no nu, cousa desprezável pode tirar grandes riquezas e conhecimentos com que lhe fiquem pigmeus todos os grandes senhores seus iguais. E porque me não fica cópia com a pressa, não faço ãa aprazível descrição de cada livro, que para ela fiz os números antecedentes. E quando V. S. se contentar de mandar-me aqui pagar os cento e tantos escudos de ouro que se me montam, seja com toda a sua comodidade e gosto, mas inda insisto em que não desisto de desejar que os receba em presente e donativo gracioso.

Roma 15 de Julho 47<sup>4</sup>

\* B. P. E., cod. CVI/2-11, fl. 593 r.-593 v.

O

L. S.

<sup>4</sup> A carta não está assinada. Como deixa presuposto, teria anexa a lista dos livros que D. Vicente Nogueira pretendia vender ao Marquês. Na página 592 r. – a que antecede a missiva – encontra-se um pequeno papel em que se escreve: «São 420 livros, montam 1833 júlios, que fazem cento e vinte dous escudos de oiro e 3 júlios, ou 183 escudos em dinheiro. Mas é muito melhor mandar daqui pistolas de Espanha, ou de Itália, para que se ganhe nelas a quinze por cento, e sacando-se de lá, ou remetendo-se daqui o dinheiro se perdem trinta a trinta e cinco por cento» – Cf. B. P. E., cod. CVI/2-11, fól. 592 r.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Amiens, 19 de Julho de 1647

Recebi a de V. M. de 24 do passado com outra para o Doutor Velasco, que domingo lhe encaminharei por via da Rochela, e não mando que a resposta torne no meu maço, porque poderá acontecer não me achar já em França, mas com certeza o não posso dizer.

Sabido tinha do provimento da conezia de Évora e do modo porque fora provida, e quanto dinheiro andara na praça, e em toda a parte este é o que vence.

O que podemos esperar da negociação do Senhor Marquês de Fontané sei mui bem e o tenho escrito ao Padre Nuno da Cunha, mas espero que com poucas lembranças defira S. Santidade sem que o Marquês se canse muito, o qual tem outros muitos negócios que tratar do serviço de seu Rei.

Dias há que sei do judeu que assiste em casa do grão-cancilier donde está contente e estimado, e assi duvido o queira largar. O Padre Frei Francisco de Santo Agostinho falou com ele e diz que fala mui bem português. Tanto que me recolher a Paris procurarei fazer com todo o cuidado a diligência na forma que V. M. me aponta, e do que resultar avisarei a V. M.

O Senhor Cardeal Barbarino se acha em Paris e me dizem que com pouca saúde. Dê-a Deus a V. M. e o guarde como desejo. Amiens e Julho, 19 de 1647.

Depois desta feita recebi outra de V. M. de 15 do passado, e não estimou pouco o Padre Macedo ouvir o que V. M. diz no primeiro capítulo dela – e com razão – e já estimo ter-lhe dito há dias, termo-lo assentado que havíamos de empimir de uma parte o português, e da outra o latim, e com esta remeto a V. M. cinco outavas escritas já nesta forma.

As duas Décadas de Barros traduzidas em italiano tenho, e me vieram de Veneza, e estimo saber que se não traduziu a terceira, nem *Os Lusíadas*, os quais tenho em castelhano, que mas deram nesta Corte. Da história de Fernão Lopes traduzida não tinha notícia.

Fico com alvoroço esperando a lista que V. M. me diz, e assi cesso de mandar a minha e os três livros que V. M. aponta poderemos escusar, assi pelo custo, e se acharem aqui muito mais baratos, como porque são proibidos na nossa terra. E enquanto não vem a lista, não tenho nisto mais que dizer, e advirta V. M. que venha declarado o custo.

Beijo as mãos de V. M. pela mercê que me fez no que me diz em rezão do que obrará em favor do Padre Fr. Francisco de Sousa, religioso de grandes partes, e de quem o Geral e Monsieur Tigute e Cardeal têm muita notícia, ficando eu certo se não descuidará V. M. nesta matéria, e no interim, vindo o Geral a Roma, lembrar-lhe que é rezão conservar os

três anos ao Padre Fr. Martinho comissário-geral, e não querer que valha mais o dinheiro que contra ele levou o Padre Cavalgante que a rezão e justiça.

\* B.N.L., cód. 2667, fól. 108 r.; 109

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

**Amiens, 25 de Julho de 1647**

Recebi a de V. M. do primeiro do corrente, e chegando a Paris direi muito pormenor ao Padre Fr. Francisco tudo o que V. M. me diz, e ele escreverá a V. M. a determinação em que estamos sobre estas obras, e com o parecer de V. M. poderá ser mudemos os Elogios dos Gamas que determinávamos fazer na Gameida, e de tudo com particularidade avisarei chegado o Paris.

Ao capitão Vila Real mandei a memória dos livros para os comprar logo, e lhe avisei por maior o que V. M. diz. Em Paris lho direi mais particularmente.

Já tenho escrito a V. M. que espero pelo rol dos livros italianos, com os preços à margem, porque sem dúvida comprarei um golpe deles e a paga será na forma que V. M. assentar: ou mandando daqui outros, ou crédito para António Mendes Henriques os pagar. Irão por Leorne, fazendo-se primeiro seguro como faço de tudo o que aqui mando.

A tradução dos Lusíadas pelo Bispo Fr. Tomé de Faria comprei aqui, mas diz Fr. Francisco e outro religioso da Piedade que aqui tenho que não é boa obra.

Sobre os nossos negócios nessa Cúria não tenho que dizer a V. M. mais que sentir o ruim estado em que V. M. me avisa que estão. De Portugal não faltam novas vai em quatro meses, e por horas as esperamos, e eu sempre ocasiões de poder servir a V. M. a quem Deus guarde. Amiens e Julho, 25 de 1647. Sirva-se V. M. mandar ao Padre Fr. Manuel Pacheco carta que com esta vai.

\* B.N.L., cód. 2667, fól. 115 v.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, 2 de Agosto de 1647

Voltado de Amiens, recebi nesta vila as cartas de V. M. de 10 do passado, mas cuido foi erro da data por haver de ser de 8. Mas nisto vai pouco e muito em que V. M. me dê sempre novas suas e me mande em que o sirva.

O capitão Vila Real escreve largo a V. M. e dá rezão de tudo o que lhe toca e sobre que V. M. me tem avisado e dirá como tem já comprado um ou dois dos livros, os quais em ãa caixeta mandarei a casa do senhor Cardeal Barbarino ao seu secretário, para, na primeira ocasião, os remeter a V. M. E agora farei com Vila Real que faça diligência com o judeu que está em casa do Grão Concilier na forma em que V. M. me tem escrito.

Já tenho avisado a V. M. que assi a carta para S. Majestade, depois de vista, como outra para o Doutor Velasco hei remetido há muitos dias.

O livro do Conde Dom Pedro saiu em Madrid há menos de um ano. O Marquês de Monte Belo – e, por outro nome, Feliz Machado – senhor de entre Homem e Cávado, casado com ãa Orosco, filha do Marquês de Mortara, quer por aqui que dos Oroscos e Machados descenda todo o género humano. Do Álvaro Ferreira de Vera tenho pouco conhecimento, mas é português.

Com esta remeto V. M. uma cifra para V. M. me poder escrever por elas o que lhe parecer conveniente e indo-me para Portugal a levarei comigo porque vendo-me V. M. escrever algũa cousa que importe que S. Majestade saiba, o faça V. M. para lho eu ir advertir. E não tem V. M. que me lembrar quanto convém terem os reis notícias de tudo o que se passe nas cortes dos outros príncipes, porque o sei mui bem. E se todos os reis de Portugal, neste particular, imitaram ao nosso rei D. João 2.º não lhe faltaram. Mas tudo se muda se bem devera haver cousas que se não mudassem.

Primo segundo de minha mãe é o Marquês de Castel Rodrigo, mas com isto se está que o não quisera neste tempo ver cardeal. E assi aprovo todas as deligências que V. M. nesta matéria me avisa, que o Padre Mazerino entendo não haverá dúvida sê-lo porque sei o empenho que nisso se mete e o que a Rainha o deseja. E assi cuido o não poderá estorvar Panzirolo. E inda que os dois Mazarinos sejam feitos cardeais, nem por isso entendo casará o primeiro. E só irão imitando o Cardeal Rochilieu. E no sobrinho e sobrinhos que estão em Provença farão a casa, segundo ouvimos.

Com maior calor entrarei a fazer a livraria pública que determino em Lisboa, pois V. M. tanto me aprova. Mas bem sabe V. M. que isto há mister muito tempo pelo muito que os

livros custam. De Madrid me vêm agora todas as obras do grande Lope, e são 45 livros que não tinha, e fico esperando pela lista dos italianos. E assi me irei provendo.

O padre Macedo escreve a V. M. e dá razão do que determina escrever, e manda mais algũas oitavas traduzidas. Muitos nos hemos de aproveitar das que V. M. me escreveu.

Sinto entrasse em Roma o Bagtaline porque tanto apertará até que alcance audiência, e na qual entendo não falará com tanta verdade como o seu auditor. Mas S. Santidade é de crer que não dará crédito a um homem que nunca professou mais que sem justiças e tomar o que lhe devam.

Destas revoltas de Nápoles e Cecília não podemos deixar de espertar a S. Santidade para que nos faça justiça a qual é tão clara. E as cousas de Portugal tanto por conta de Deus que guarde a V. M. como pode. Paris e Agosto, 2 de 1647.

\*B.N.P., cód. 2667, fol. 121 v.-122 r.

C  
I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, ? de Agosto de 1647

Recebi a de V. M. de 15 do passado com outras para S. Majestade e o rol dos livros e ãa memória sobre eles. Cada dia me vai V. M. insinuando mais as muitas razões que tenho para haver de servi-lo, e assi juro a V. M. como honrado que hei-de buscar ocasiões em que mostre a V. M. quanto me lembro da amizade que meu pai que Deus tem professava com V. M. e com o senhor Paulo Afonso. E para isto ser assi não é necessário aceitar os livros sem paga conhecendo mui bem a vontade com que V. M. me faria mercê deles a qual estimo como se recebera os livros, e não deixo de aceitá-los por cerimônia, se não por ser assi conveniente para melhor poder servir a V. M. Mas em nome da Marquesa aceito os doze espirituais castelhanos, porque há muitos anos que não quer ler outros, e de Madrid lhe tenho mandado vir alguns, e se V. M. tivera mais conhecimento da Marquesa com maior razão me dissera dela o que me diz. E assi como aceito os doze sem paga, aceitara os demais se não julgara por conveniente o contrário. Mas todos aceito pelos preços que vêm no rol, livrando a V. M. de todos os escrúpulos e o rol torna com esta ficando-me outra cópia. E V. M. os mande acomodar em dois caixões com seu encerado por fora e entregá-los-á a Fernando Brandão, nosso amigo, para que por via de Liorne mos remeta a Lisboa, mas em boa ocasião de nau, e lhe advertirá V. M. que mande primeiro por minha conta fazer seguro do que me custaram, que V. M. lhe dirá. E se alguns destes livros forem defesos em Portugal, mande-os V. M. em caixa apartada advertindo a Fernando Brandão escreva a seu irmão os tire sem irem à alfândega por mos não tomarem na inquisição. E na ocasião em que forem os livros que serão remetidos à Marquesa – de que se tirará conhecimento do [...] que se lhe remeterá com um rol dos livros tidos, para por eles se cobrem os cento e tantos escudos que se montam nos livros – irei, do correio que vem por diante, remetendo logo a V. M. e lhos entregará aí António Pereira da Silva, seu correspondente. E agora darei a V. M. de novo as graças de me querer largar estes livros, porque juntos aos meus fico tendo por hora bastante livraria, se bem cada dia vou comprando de novo. E como tenho encadernado todos de ãa mesma maneira e com as minhas armas, foi acertado não bulir V. M. na encadernação e, como torno o rol, me irá V. M. avisando dos livros de que posso fazer mor cabedal, estimando muito que me largasse V. M. o do Mestre de Dante, porque com estes raros hei em Lisboa de fazer inveja aos curiosos – e se em algũa hora os houve em Portugal – de livros: é hoje e são os condes de Penaguião e de Atouguia, o de Arcos, o Marquês de Aguiar e seus filhos, D. Rodrigo de Meneses filho do Conde de Cantanhede, João Hunoz da Cunha, D. João da Costa, D. António de Meneses, Rui de

Moura Teles e outros muitos. E eu fico copiando o rol dos livros que tinha, que também mandarei a V. M. para V. M., me dizer os que lhe parece que vá comprando.

O Príncipe meu senhor é bem curioso e estima bem livros e destes meus se servirá quando tiver gosto. Diga-me V. M. que livros são os que tem mandado a El-Rei que Deus guarde, tornando a dar as graças a V. M. de me largar tais e tão bons livros, e por tão acomodados preços, segurando a V. M. que tenho muito na memória toda a mercê que V. M. me fez nesta sua carta e na memória que com ela vinha, e assi mereço a V. M. me diga com toda a confiança, e para isso lho mandei pelo correio passado ãa cifra, o em que por hora El-Rei pode acomodar a V. M., e com o aviso disso saberei por onde hei-de caminhar.

Emprimindo o P.<sup>e</sup> Estrada a sua segunda Década avise V. M. a Fernando Brandão porque lhe tenho encomendado me compre duas. Também lhe tenho pedido o livro do Conde D. Pedro que aí emprimiu Castel Rodrigo. Lembre-lho V. M. para que mo mande com os de Estrada. Dois do rol, que tocam aos Padres da Companhia, me mandará V. M. aqui em direitura por via do Brandão, porque indo a Lisboa ficarão em poder dos padres, porque todos os que até aqui tenho mandado, primeiro que os mandem à Marquesa os manda ao senhor inquisidor-geral ver pelo Padre Manuel Cordeiro, e se me ficarão com alguns? E assi é necessário usar de toda a cautela e eu como não sou familiar, nem o determino ser, não tenho todos os privilégios, sem embargo de ser tão grande servidor do Santo Ofício como aqueles senhores sabem e têm experimentado em algũas ocasiões. Mas com isto se está que não aprovei o que no Brasil se usou com os judeus. E o tempo está de por hora dissimular muitas cousas e de se buscar em muitos meios pelos quais sem se encontrar o serviço de Deus se favoreça esta gente. Pelo menos eu, da minha parte, assim o faço por entender que convém ao serviço de El-Rei e do reino, e basta o mal que nos têm feito sem que queiramos experimentar outros de novo. Esta matéria é mais para praticada com miudeza e consideração e com olhos no serviço de Deus e do reino que para escrita. E assi paro.

O general dos holandeses no Brasil foi à Baía com 1500 homens e, não se atrevendo com a cidade, tomou ãa ilheta quatro léguas da Baía a que chamam Taparica, sem matar a gente que dizem, porque a não havia lá, como que o governador avisou a Portugal, donde há quatro meses que não temos cartas. Mas por um navio que chegou do Algarve sabemos que a rezão desta tardança é por estarem em Lisboa todos os navios embargados por causa de ãa armada grande que se preparava para o Brasil. E por horas esperamos navios de Portugal com certeza de tudo. E creia V. M. que sentiram os franceses isto e que não querem ver os holandeses com tanto poder e inda o secretário Zongo escreve outra cousa. E creia V. M. que temos feito de nós pedaços por grangear o romanesco, e eu principalmente. E que para isto se não tem perdido ocasião. Mas Portugal pode chegar até donde pode. E é rezão que chegue. E os ministros entendem quanto hemos feito, inda que digam em algũas partes outra cousa, mas a rezão de estado a tudo obriga.

Em Holanda tratamos fortemente de nos acomodar com aquela gente. E, no correio que

vem, espero sobre isto algum recado porquanto despachei um correio pela posta ao nosso embaixador.

Li a carta para Sua Majestade e tornei a serrar e lhe irá domingo. E a resolução de Cecilia. Mas quiséramos que a revolta de Nápoles se não apaziguara com tanta facilidade, porque, se for por diante, podemos esperar em Portugal grandes sucessos. O livro dos judeus venha aqui em direitura com os dos padres da Companhia.

\*B.N.P., cód. 2667, fol. 122 v.-124 r.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, 23 de Agosto de 1647

Duas juntas recebi neste correio de V. M. de 22 e 29 do passado com outras duas da mesma data para Sua Majestade que tenho encaminhado por via de Baiona serrando primeiro a que vinha aberta e pondo-lhe sobrescrito. E por todas fiquei entendendo particularmente os sucessos de Nápoles. O que eu agora quisera fora que em Castela se pusesse dúvida no confirmar os capítulos acordados pelo Visorei e verdadeiramente El-Rei fica em Nápoles outro rei de Inglaterra, se bem este vai hoje levantando mais a cabeça.

Por muitas vezes notei em Portugal, sobre algũas matérias, que não convinha apertar os povos. E vendo estes sucessos de Itália inda o votarei com mais largueza oferecendo-se ocasião. Se bem em Portugal não é isso necessário porque verdadeiramente temos rei que ama o povo e é também amado dele. Confesso a V. M. que senti a morte do pescador pela galhardia que mostrava e veremos o que resulta da chegada de D. João de Áustria com tão grande armada, havendo a de França também passado para essa parte. E creia V. M. que hei sido de parecer – e por vezes o escrevi a Portugal – que convinha vir-se a nossa armada, com tempo, juntar com a de França e inda espero venham alguns navios, porque tornei a apertar. Os ministros não falam aqui tanto em que por nossa culpa se não tomou Lérida, porque sabem que tenho com que lhes responder. E creia V. M. que hei feito de mim pedaços pelos contentar e granjear e que dissimulo quanto posso cortando muito por mim por ser assi necessário e escrevendo sobre tudo a Portugal com muita largueza e desengano e Deus lhe porá a virtude.

Do Brasil chegou navio à Rochela que passa a Holanda com aviso de que chegara à Baía a salvamento o primeiro socorro de 400 homens que partiu de Lisboa com bem de mágoa dos Holandeses e com as primeiras cartas de Lisboa (que já não podem tardar) saberemos se partiu a que se aprestava, que chegará a mui bom tempo.

Ao capitão Manuel Fernandes Vila Real li o capítulo da carta de V. M., a que responde e da razão de si e dos livros. Eu estimo que V. M. vá inda achando alguns que se vão ajuntando aos italianos, cuja lista original tenho remetido a V. M. e ordem para mos mandar a Lisboa por ordem de Fernando Brandão. E são os livros 920 que importam júlios 1833, que fazem escudos de ouro 122 e 3 júlios de que com esta vai letra que V. M. mandará cobrar e avisar-me do recibo, e juntamente de quanto importa os mais que V. M. tem achado para mandar segunda letra, e ando tal com livros que vendo esta carta de V. M. busquei a biblioteca de Gesnero e a achei e comprei por dois dobrões, mas não tenho achado o ano permissivo de Vecciestum e o sinto pelo que V. M. me gaba. Um letrado tem um e diz que o não

dará por quinze dobrões. E faço estas compras só por curiosidade, sem saber línguas. E quando a primeira vez me parti para França se me vendia toda a livraria de D. Fernando de Alvia por trezentos mil reis a prazos. Mas como eu ainda então andava com os olhos fechados, sem ver mundo, o não comprei, de que me tenho arrependido. E cuido que a comprou Sebastião César.

Aqui tem impresso um livro o Padre Macedo que brevemente mandarei a V. M., e entretanto mando a dedicatória que me têm feito para que V. M. me diga o que lhe parece. Com a tradução de Camões vai mui adiante. Com três meses espero lhe dê fim para se começar a imprimir.

A todas quantas cartas hei recebido de V. M. tenho respondido. A ãas em maço de Fernando Brandão, a outras no de El-Rei Cristianíssimo, e outras franqueadas até Leão. E assi espero as haverá V. M. recebido, de que espero aviso de V. M.

Diga-me V. M. se o que Vecchietum disse de Portugal é no mesmo livro do ano permissivo, ou em outro e como se intitula. Guarde Deus a V. M. Paris e Agosto, 23 de 1647.

\*B.N.P., cód. 2667, fol. 133 r.-133 v.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, 30 de Agosto de 1647

Com grande queixa me deixa V. M. pois me pergunta nesta sua carta do primeiro do corrente se quero que continue com o favor que me faz em me escrever todos os correios, e se V. M. se acabasse bem de certificar do que as estimo não fizera semelhante pergunta. E para que V. M. veja que não hei faltado em lhe escrever, vai com esta uma lista das cartas que escrevi a V. M. do mês de Maio para cá, umas em maço de Brandão (em que daqui por diante irão todas), outras soltas no correio, e outras no paquete do Cristianíssimo, as quais, espero, haverá V. M. recebido. E nelas acharia V. M. resposta a todas as suas por que me pergunta, que todas recebi, se bem umas mais tarde do que deveram chegar, e algumas juntas, que foi a causa de V. M. não ter as respostas a seus tempos. Juntamente escreveu a V. M. o capitão Vila Real dando rezão dos livros e o Padre Macedo, do Camões. Do Judeu por que V. M. perguntara, não há que falar, porque está em casa do Grão-Canceler com grande ordenado.

A carta para o Doutor Velasco será chegada às suas mãos, e algumas das de S. Majestade, porque para todas não é ainda tempo.

Pelo correio passado remeti a V. M. uma letra de 61 pistolas de Espanha para paga dos livros italianos e, porque se perdesse aquela carta, vai com esta 2.<sup>a</sup> via da letra, remetendo ao que naquela carta e em outras tenho escrito a V. M. sobre os livros.

Muito me alegrara de que a prática de Nápoles se fazer república fora mui por diante por ser o que mais convinha, e não sei como os moradores daquele reino hão-de querer tornar a ficar d'El-Rei católico, por mais promessas que se lhe façam, depois das cousas terem chegado tanto adiante. Também em alguns povos da Andaluzia, inda antes de sabermos do sucedido em Nápoles, houve revoltas por não pagarem tributos (como não pagam), com que se tem dissimulado até seu tempo, e fazendo-se os napolitanos república logo teriam para os favorecer franceses e todos os Príncipes de Itália, e cuído que o Papa primeiro que todos, por serem mui patentes as rezões que têm para isto, mas eu confesso a V. M. que receio que tudo parará em haver muitos enforcados em Nápoles, não sendo mais que povo, sem homens capazes e de bom conselho por que se governem.

O Senhor Cardeal Barberino anda tão bem que 2.<sup>a</sup> feira o vi passar por esta rua, mas mais quisera que estivera em Roma quieto e sem moléstias. Guarde Deus a V. M. Paris, e Agosto, 30 de 1647.

\* B.N.L., cód. 2667, fól. 140 v.-141 r.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, 6 de Setembro de 1647

V. M. sofrerá queixar-me a V. M. de V. M. mesmo, pois me diz nesta sua carta de 12 do passado que escritura sua me poderia ser de moléstia, quando com verdade posso segurar a V. M. que sempre espero com alvoroço os correios de Roma por receber neles cartas de V. M., porque tanta é a estimação que delas faço. A que com esta vinha para S. Majestade que no sobreescrito dizia escrita em dez de Agosto, tenho encaminhado. E pela que escrevi a V. M. no correio passado em maço de Fernando Brandão, em quem iam todas as mais, mandava a memória de todas as que hei escrito a V. M. de Maio até agora, as quais espero terá V. M. recebido por irem ou em maço de Brandão ou de El-Rei de França, ou soltas no correio, em nenhũa do Padre Nuno da Cunha. E nelas respondia a todas as que de V. M. tinha recebido, escrevendo largo sobre tudo. E mandei ãa cifra para as cousas que o pedissem e letra para a paga dos livros. Esta foi também no correio passado e era a segunda via. E tudo espero que V. M. houvesse cobrado, de que me mandará aviso.

Estes dias tenho feito grande emprego de livros latinos e franceses. E o primeiro do mês comecei com o Padre Macedo a ver se podia aprender algum piqueno de latim – porque eu me contento que seja pouco – porque dizem na nossa terra que «negro velho não aprende língua». E começo não por nominativos, mas a construir por quinto *cursis*.

O Padre Macedo tem acabado o segundo canto de Camões e começado o terceiro e eu escrito a Holanda por ver se nos querem lá tomar, com bom partido, a empresão, por ser excelente a de Astartam, e por aqui nos não haverem de deixar empimir algũas oitavas em que se não fala bem dos franceses.

A somana que vem remeto por via de Leão a Fernando Brandão três livros em ãa caixa dos que aqui emprimi agora o Padre Macedo, dos quais Brandão entregará um a V. M. que me avisará lisamente do que lhe parecer.

De Roma me escreveram ãa cousa que tenho a grande novidade de que havendo o Cardeal Ursino e o Duque seu parente posto as armas de França por serem juntamente às de Portugal muito grandes. Diga-me V. M. o que nisto alcança e lhe parece, que eu bem o sospeito pelo que há meses me tocou aqui um ministro. E juntamente me dirá V. M. que talento é o de Ursino.

Não acho aqui mais que um chacónio dos papas, e por não quererem por ele menos de sete dobrões – preço mui grande – peço a V. M. me queira aí buscar este livro e que seja da última empresão, e comprar-mo e mandar-mo a Lisboa com os mais livros avisando-

-me do custo para o remeter logo a V. M. que me avisará juntamente o que aí valem as obras de Barónio da primeira impressão, porque aqui valem muito e com o que V. M. me avisar me resolverei a comprá-los ou não. Guarde Deus a V. M. como pode. Paris e Setembro, 6 de 1647.

\*B.N.P., cód. 2667, fol. 145 r.-145 v.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, 13 de Setembro de 1647

Recebi a de V. M. de 20 de Agosto, merecendo a V. M. ter-me em diferente opinião do que vejo nela e pudera-se V. M. segurar que não sou dos que usam dos termos de que usou o fidalgo da carta do Padre João de Matos, e que conheço o ânimo com que V. M. me escreve as cousas sem ser necessário que V. M. faça tantos protestos. E que inda que é verdade que sou servidor do Santo Officio, não sou seu official, nem deixarei de conhecer em todo o tempo a rezão. E com estas poucas rezões entendo respondo bastantemente a ãa grande parte da carta de V. M.

Estimo que V. M. haja recebido a minha carta do primeiro de Julho, porque com isto terei esperanças de que iria V. M. recebendo as mais e veria que não faltei em responder a todas as suas.

Os banqueiros todas as vias buscam para ganharem dinheiro. E assi me não espanto de escreverem por Castela a nova das duas vagantes. Mas é triste cousa que estejamos em tempo de haverem de se dar a quem mais der por elas. A nova da vitória escrita pelo nuncio de Castela não tenho até agora, desejando bem de que fosse certa.

Sei de certo que se tem sentido aqui o preso, que sendo Marquês de Fontané e mais membros franceses em Itália sobre os negócios de Nápoles pelas mesmas razões que V. M. me aponta. E assi se mandou ordem para que a armada naval não parecesse lá salvo pedida e rogada e declarando França que não quer de Nápoles um palmo de terra. O com que estão mui contentes é com a declaração do Duque de Modena que hoje deve ter entrado por ãa parte no estado de Milão e o Príncipe Tomás por outra. Dê-lhes Deus bom successo e ao preso que lá temos.

Já sei o que sempre me parecendo ser falso o que ãa pessoa me escreveu de que juntas com as armas de França puseram os Ursinos as de Portugal, pois não tinha aquilo nenhum propósito.

Sobre os livros italianos tenho escrito a V. M. e dos dois que V. M. queria se achou só um que já está entregue ao secretário Róta. O de Pultraconia, na forma em que V. M. o pede, se não pode achar nem Carmesim o imprimiu.

O Padre Macedo segue na tradução inteiramente o parecer de V. M. e em poucas oitavas que tinham nove versos lhe tira um.

Assi como V. M., me dão a mim cuidados os negócios com os holandeses, e creia V. M. que trato quanto posso porque nos acomodemos. E o embaixador o trata por sua parte com o mesmo cuidado, não sendo pequeno os partidos que oferecemos. E com esta mando

a V. M., em francês, a arenga feita aos Estados pelo embaixador, que os Estados sentiram se publicasse pola ter abraçado o povo e a província de Utreque. Queira Deus dar-lhe bom sucesso.

Segunda-feira me fez mercê o Senhor Cardeal Barbarino de vir honrar esta casa, e na mesma manhã havia eu tido audiência do Senhor Cardeal Mazarine.

Quando os livros forem para Lisboa, faça V. M. que Fernando Brandão os faça segurar com outras encomendas que mais há-de mandar, minhas, inda que vão em boa nau, por ser este o costume que tenho em tudo o que mando, porque como não mando por mercancia, uso deste modo.

Chegou navio de Lisboa pelo qual recebi várias cartas de 6 de Agosto, mas as d'El-Rei me faltam inda, por virem entregues a um Padre da Companhia. Nas nossas fronteiras tinha havido alguns encontros com os inimigos, ficando os nossos sempre com o melhor.

Em vinte de Agosto partiram, fermosos, vinte navios de guerra com o seu general António Teles, feito Conde para o Brasil, mas antes quisera um bom concerto.

Morreu muita gente honrada na nossa terra como o Conde de Alegrete, do Conselho de Estado, D. Carlos de Noronha, Presidente da Mesa da Consciência, D. Cristóvão de Portugal, filho segundo do Marquês de Aguiar, moço forte e galhardo, e o Conde dos Arcos, meu parente, de 22 anos, sem filhos e de grandes partes que me tem com bem de sentimento. O pobre velho de seu avô, o Visconde, diz que está lastimoso e não menos sua mulher que é neta de D. Carlos. Morreu mais Dona Ana da Silva, filha do Senhor de Belas, a mais formosa moça de Lisboa, com que se prova não perdoar a morte a nada. O Conde velho da Castanheira ficava morrendo e o mesmo o Conde velho de Penaguião, e D. Afonso de Meneses. Seja Deus louvado e guarde a V. M. como pode. Paris e Setembro, 13 de 1647.

Dois homens vieram de Madrid a Lisboa por espias. Foram descobertos e presos.

\*B.N.P., cód. 2667, fol. 149 r.-149 v.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, 20 de Setembro de 1647

Espantado me deixa dizer-me V. M. no seu escritinho de 16 de Agosto que não havia naquele correio recebido carta minha havendo eu escrito a V. M. em 2 do mesmo Agosto. E Brandão e Fr. Manuel Pacheco me respondem às que lhe escrevi no mesmo dia. A de V. M. me não lembra se ia no maço de Brandão se no d'El-Rei, mas de muitos correios a esta parte todas vão no de Brandão e assi continuarei. A de V. M. para S. Majestade de 6 de Agosto mandei em 18 deste a Bordéus, para ir por criado meu que vai em uma barca expressa a Viana com cartas e avisos que me importam. E eu não havendo de novo cousa que o impida me determino partir desta corte por todo o mês que vem.

Por este correio nos chegaram novas de que as revoltas de Nápoles iam em maior crescimento, e tanto que já se não achava modo de acomodamento, e que El-Rei de Castela não quisera confirmar os capítulos concedidos pelo Viso-Rei. E me lembra escrever-me V. M. que se os não confirmasse perderia Nápoles. E parece que por todos os caminhos quer Deus favorecer Portugal, pois Milão, entendo, não passarão muitos sem que lá se vejam imitações de Nápoles, entrando os franceses e o Duque de Modena com tanta força.

No correio passado avisei a V. M. como tivera novas de Portugal. Depois me escreveram de Ruão a que V. M. verá da cópia junta. Belo general e almirante são os que vão ao Brasil: dê-lhes Deus bom sucesso, e eu com tudo isto sou de parecer do concerto, e poderá ser que agora, com as armas nas mãos, se faça alguma cousa. Todos os homens de negócios estão contentíssimos porque, diz-lhes, fez S. Majestade grandes favores dizendo-lhes vissem as mercês que queriam, e até os de França estão contentes com este aviso. Guarde Deus a V. M. como pode. Paris e Setembro, 20 de 1647.

\* B.N.L., cód. 2667, fól. 157 r.-157 v.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, 27 de Setembro de 1647

Muito estimo dizer-me V. M. nesta sua carta de 2 do corrente que havia recebido duas minhas com a cifra e rol dos livros, com que se ficará V. M. certificando que não podia eu faltar na estimação que faço nesta nossa correspondência que de minha parte procurarei conservar em todo o tempo, desejando que haja em que poder servir a V. M., porque o de que muito me preso é de verdadeiro e de agradecido e muito amigo de honra. E dou muitas graças a Deus de que se vá conhecendo isto de mim a toda a parte a que chego, e de que na nossa terra se saiba com quanta verdade sou servidor de meu Rei e da nossa pátria, e amigo de fazer bem sem enganar a ninguém. A carta para a Marquesa li e o rol dos livros que V. M. lhe manda, que sei há-de estimar como V. M. verá chegando a sua resposta. Tudo se fechou na forma ordinária e se lhe pôs o sobrescrito como V. M. apontava e encaminhou, domingo, por via de Bordéus. E pela mesma mandei ao secretário Pedro Vieira as novas de Nápoles para ler a Sua Majestade. E quanto mais vejo os sucessos das duas cecílias e os princípios que vão havendo em Milão tanto mais graças dou a Deus pela felicidade com que nos eximimos de Castela, tornando-nos ao natural que nosso senhor nos há-de querer conservar. As mais cartas que vinham de V. M. as pessoas para quem eram que devem responder.

A minha carta, que V. M. me diz não achava, não continha tais negócios que pedisse tanto sentimento e com ãa antífona ao nosso português Santo António seria logo achada, e não sofro dizer-me V. M. que seja tão solitário, porque os homens de tão grandes partes e talento como V. M., hão se de deixar comunicar de outros tais sujeitos. E se eu passara a Roma, como algũa hora cuidei, não sei se deixara ser a V. M. tão encartado.

Começo, em nome da Marquesa, a dar a V. M. as graças pelos livros que V. M. lhe manda – que passam muito dos doze – e que V. M. falou na sua primeira carta. Mas, é certo, lerá todos, porque só os de devação lê, porque todas as tardes que pode gasta com as freiras da Madre de Deus e todos os dias, no oratório, quatro horas ao menos. E dou graças a Deus de me dar mulher que, geralmente, tem ganhado a opinião em Portugal e ãa notável estimação. E casei dando-se-me mui pouco dote e sem ser por amores, oferecendo-se-me no mesmo tempo, com pessoa de grandíssima qualidade, todas as mercês de El-Rei que eu por um rol nomeasse e demais quarenta mil cruzados em móveis e dinheiro, a que me não quis sujeitar e me não tenho arrependido. Dou a V. M. estas contas por pagar, a V. M. a confiança com que me trata.

Confesso a V. M. que estou com grandes desejos de me ver em Lisboa com os livretes italianos e com os mais que aqui compreí, porque hão-de ser muitas as invejas que lá hei-

-de fazer a muitos curiosos. E antes de vir para aqui esta segunda vez acabei um lindo quarto baixo, no andar do meu jardim, em que determino pôr os livros. E se V. M. vira hoje as minhas casas achara nelas grande diferença e lhe pareceram as melhores do nosso lugar, porque sou mais curioso que meu pai neste particular de casas e de as adereçar, que no mais o não posso igualar, desejando muito de o imitar.

Muito estimo os mais livros que V. M. me vai ajuntando, e o Príncipe meu senhor lerá todos os que quiser, principalmente este que V. M. tanto gaba do Ayo e lhe tenho outro, castelhano, feito por Sayavedra, idea de um Príncipe perfeito com empresas, que há parecido mui bem, e não sei se o viu V. M. Os *Discursos* de Nieculvey tenho, que, em nome de V. M., me mandou Pêro Mendes de Sampaio, por sinal que escrevi a V. M. os agradecimentos e não tive resposta.

Do provérbio grego da carne de tartaruga fico esperando que V. M. me avise e o rol dos mais livros que vão para Lisboa para acrescentar no que V. M. me mandou, e com esta remeto a V. M. outro dos mais que tenho comprado, para V. M. me dar seu parecer nesta matéria e muito estimarei que V. M. me queira mandar (se é que o tem) o tratado que me diz fez em Madrid sobre o como se há-de formar ãa livraria, assi por ser de V. M. como por mo gabar muito Fr. Francisco. Os dois livros dos Padres da Companhia faz V. M. bem em mandar em direitura a Lisboa, no caixão, aparte dos livros defesos.

As Décadas do Padre Estrada, assi em latim como traduzidas em França, tenho já em Portugal. E à conta de V. M. fica comprar-me a segunda, tanto que sair, e o livro do Conde D. Pedro. E parece-me que Brás Nunes Caldeira, ou Frei Manuel Pacheco, sabem quem vende um. E o dizer que os comprasse Brandão era para que os pagasse e carregasse na minha conta e despesa e não pelo ter por mestre nesta arte.

V. M. haverá cobrado a letra que lhe tenho remetido para a paga dos livros e de novo me mandará ãa memória do que têm custado os que mais comprou e do que custaram as caixas, cordas e enceradas, para de tudo mandar segunda letra com algũa licença para alguns que mais se forem comprando.

Estando da outra vez neste reino, mandei pedir a Fernando Brandão me houvesse um breve para ler e ter todos os livros defesos. Mandou-mo – tirando Machiavelo, Bodino e outros de astrologia, judiciaria – assi para mim como para o meu bibliotecário, mas somente para enquanto estivesse em França. E escrevi, depois disto, a Pêro Mendes de Sampaio mo confirmasse para Portugal na mesma forma, inda que custasse muito. No fim de muitos tempos me mandou ãa licença somente da Inquisição, por cinco anos, para alguns livros nomeados. E como tenho papéis em Lisboa não me lembram todos. Uns eram *Tuanos* porque mos tinha tomado o senhor inquisidor-geral, e a *História do Concílio*. Assi que se V. M. achar modo para se me alcançar um breve será cousa que muito estimarei, porque o Bispo meu parente é tão escrupuloso que ãas Horas de Nossa Senhora que mandei à Marquesa, em português, as tomou e lhas não quis tornar. Mas, por isso, há em Lisboa muitos fidalgos que lêem Machiavel sem licença nem escrúpulo e o têm. Mas eu não

sou assi e a cousa que muito estimarei será o breve no forma em que se me passou para França e lá deve estar registado. E Brandão, que mo mandou, dirá donde. E venha o breve com declaração de se poderem ler e rezar por livros em linguagem, eu e a Marquesa.

Muito estimarei que V. M. me queira mandar aqui o livro que me diz lhe veio de Holanda das cerimónias dos índios, se é em português ou castelhano, porque em Lisboa não o poderei ler se não com licença, que será difícil de alcançar de meu parente D. Francisco de Castro. Guarde Deus a V. M. como pode. Paris e Setembro, 27 de 1647.

\*B.N.P., cód. 2667, fol. 159 v.-160 v.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

**Paris, 4 de Outubro de 1647**

Recebi a de V. M. de 9 do passado com os róis dos livros e outras memórias, mas é tanto o que hoje tenho que responder para Portugal e outras partes que mal poderei ser nesta largo, e o que toca a novas do reino me remeto às memórias juntas em que V. M. verá as fidalguias usadas de Castela. Mas graças a Deus que permite que tudo se descubra e de ter tanto por sua conta a Portugal. A S. Majestade tenho remetido por Bordéus, em 29 do passado, a carta de V. M. de 9 com versos e tudo o mais.

Grande inveja me faz V. M. com a livraria que de novo compra, mas eu com ir pouco a pouco espero chegar a ter número considerável. V. M. haverá recebido a letra que lhe mandei – que verdadeiramente me não lembra ao certo de quanto era – e V. M. me avisará quanto falta para satisfazer a conta que recebi, de que fico de acordo em que se montam escudos 198 e um júlio para logo ir segunda letra. E V. M. me fará mercê mandar a lista dos livros que compra e tem, se for possível.

O Marquês de Monte Belo é Felix Machado, senhor de entre Homem e Cávado. Deram-lhe o título em Itália por casar com uma filha do Marquês de Mortara, que V. M. mui bem conheceu, e eu tenho notícia que não era grande fidalgo, como dizem na nossa terra. Este tal Montebelo fez umas cotas ao livro do Conde D. Pedro, demais das de Lavanha, e das de um fulano Ferreira de Vera, português, e Manuel de Faria traduziu tudo em castelhano, e de Madrid me veio.

Em Ruão há carta de Lisboa de 8 de Setembro, que é a mais moderna, em que dizem haver chegado barco da Ilha Terceira com aviso de haverem chegado ali três naus da Índia, e que os do barco diziam que vindo já ao mar viram entrar na ilha nove ou dez navios que se entende ser o resto da frota do Rio de Janeiro. Ambas estas novas não são grandes.

A Tolon espero que tenham chegado os nossos três galeões e que em breve se juntem com os de França. Guarde Deus a V. M. Paris e Outubro 4 de 1647.

A Marquesa me pede com grande encarecimento lhe haja um breve para rezar o officio divino e o de Nossa Senhora e os salmos e orações e Evangelhos em linguagem. V. M. me fará grande mercê querer ver se poderemos alcançar isto, e breve para eu ter livros defesos. E inda que isto custe eu darei tudo por bem empregado. E se for necessário falar V. M. sobre isto com Fernando Brandão o fará, e com o Marquês Del Bufalo, porque me escreveu grandes cumprimentos.

\* B.N.L., cód. 2667, fól. 166 v.-167 r.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Morete, 11 de Outubro de 1647

Recebi a de V. M. escrita dois dias depois de V. M. haver feito 61 anos, que inda é menos idade que a do Papa, sem embargo de ter hoje menos anos do que tinha o dia que foi exaltado ao pontificado tanto à custa dos senhores barberinos que o fizeram. A carta que V. M. escreve a Sua Majestade li e lhe encaminharei na primeira ocasião que se oferecer, e cuidado será por um gentil-homem que trato mandar a Portugal, ida por vinda e com toda a brevidade, por importar assi. Do mais de que V. M. diz a Sua Majestade tocante ao Duque de Modena há que o tratado que fez com o seu plenepotenciário, o Senhor Cardeal Mazarine – com o título de plenepotenciário de El-Rei Cristianíssimo em Itália – se obriga, em nome da tal majestade, que em caso que o Duque não possa senhorear-se de Cremona e cremones, em pagamento do que El-Rei católico lhe deve, Francesco obriga a não fazer paz com Castela sem que primeiro esta pague ao Duque tudo o que lhe está a dever. E bem se vê nesta notável novidade o que os senhores italianos devem ao Senhor Cardeal, e não menos lhe devem os catalães em os mandar governar pelo arcebispo seu irmão, o que hei estimado muito, porque com isto será [a] Catalunha assistida com os franceses – que nos convém. Para a guerra irá Paslim ou o governador de Perona e não o Duque de Bellão/ Bellano.

Seja V. M. certo que Paulo Jardim, ursino, não tem brevet para ser embaixador de Portugal. Sobre o Arcebispo de Évora não digo sim nem não.

O Conde Maurício não quis aceitar ir ao Brasil, nem os Estados acham muita gente. E o nosso embaixador vai sendo bem ouvido, e há tido várias conferências com os comissários que se lhe nomearam. E eu bem desejo composição por ser tempo de nos empregarmos só contra Castela.

Vejo que recebeu V. M. a letra dos escudos 189 de moeda. E porque pago assi, acho tudo o que me é necessário – o que não acontece a muita gente da nossa nação – e espero que V. M. me avise do que mais devo, comprando-me esse livro saído de novo de Agripina, seja bom ou mau, e o que o capitão Vila Real mandou a V. M. E o que de novo mandará fazer eu serviço a V. M.

O livro Vecchiette não comprei pelo não achar por nenhum dinheiro. E tenho escrito a Holanda mo mandar vir de Alemanha. E hoje avisarei como se achará em Francfort pera lá se buscar. E enquanto me não vier resposta não trate V. M. de comprar aí outro.

A livraria de D. Fernando Alvia será impossível tirar-se ao Bispo do Porto, porque, a querê-la ele vender, lha comprara eu sem dúvida. E se no tempo que ma davam por trezentos mil reis eu estivera com a curiosidade de hoje, mal a largara.

Tenho mandado a V. M. o rol de todos os meus livros, e de novo não comprarei nenhum sem parecer de V. M., salvo alguns poucos que em Paris estão para sair. E assi como os for comprando irei avisando a V. M. E fico esperando que V. M. me mande o rol dos seus livros. E como eu pago a Fernando Brandão o porte das cartas, assi das que vão como das que vêm, não se lhe dê a V. M. de que o maço seja grande e à margem de cada um dos livros que a V. M. parecer que eu devo comprar venha um sinal com declaração das partes em que me será mais fácil achá-los. A biblioteca de Gesnaro que comprei é um só tomo, mas muito grande, e sinto tê-lo mandado com outros por não poder ver se tem tudo o que V. M. me aponta. E não tenho comprado o que falta – porquanto me vendiam aqui todas as mais obras – e senti agora tê-lo mandado, visto o que V. M. me diz. Mas farei diligência logo por comprar o outro, pois V. M. o gaba tanto.

O Marichal de Gasião é morto no sítio de Lans e o Duque de Baviera tem rompido a neutralidade com Suécia. Ambas as coisas se sentem aqui bem.

Como a Corte se acha em Fonte Neblo, me passei eu a este lugar de Morete por ficar mais perto e poder continuar os negócios. Guarde Deus a V. M. Morete e Outubro, 11 de 1647.

\*B.N.P., cód. 2667, fol. 170 v.-171 r.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, 15 de Outubro de 1647

Com a de V. M. de 23 do passado vinha o paquete para Sua Majestade que brevemente lhe remeterei, se bem confesso a V. M. que estive para lho dilatar pela ruim obra que V. M. me faz ao lhe dizer que me dilate a licença para me poder recolher a minha casa. E se V. M. soubera as rezões que tenho para me não ser possível fazê-lo, creio pelo que lhe mereço que outra cousa escrevera. As mais novas que V. M. dá estimei muito pelo que foca a Nápoles e Cecília e lhe era necessário que estes povos se acabassem de persuadir do pouco que tinham que esperar de Castela, em rezão de lhe haver de cumprir a palavra, e de que não faltaram os sóis castelhanos com a vingança quanto antes puderem.

Já V. M. saberá como o de Modena estava sobre Cremona com oito mil infantes e três mil cavalos com esperanças de render brevemente aquela grande cidade. E o Príncipe Tomás lhe segura a campanha com três mil infantes e dois mil e quinhentos cavalos. E diz fazem aos naturais, depois, gentil tratamento para assi os obrigarem.

Depois do que o Núncio de Munster escreveu a Roma se foram os negócios pondo em outra altura, principalmente depois da chegada dos holandeses mais isto se está que se entende que está tudo de espaço.

Conforme a resposta que o Duque de Braciano deu, entendo que de boa vontade fora embaixador de obediência, mas eu entendo convir que esta primeira função seja feita por um português.

Torno com esta a V. M. a carta de Holanda – da qual não tirei nada – para ir a Sua Majestade por estarem os negócios em muito diferente estado do que aquele Doutor os pinta. A sua armada está muito devagar. O Conde Maurício não quis aceitar a jornada. Francisco Barreto e os seus brigaram valentissimamente ficando todos com muitas feridas, e os seus dois pataixos tinham dez peças muito piquenas, e os três dos inimigos a 25. E ainda assi confessam em Holanda o valor com que se pelejou da nossa parte.

O Padre António Vieira é tão vivo que fica em minha companhia e é um grande sujeito. E começámos a entrar em alguns negócios de importância. Os de Holanda vão bem e entendo que não haverá dúvida em que juntaremos conserto, ou para melhor dizer, ãa boa paz com os Estados, o que o Marquês de Castel Rodrigo trata quanto pode de estorvar, mas parece-me o não conseguirá. E no correio que vem poderei falar a V. M. nisto com mais certeza.

O Capitão Vila Real está em Ruão, mas virá brevemente e tanto que chegar buscará os

livros do rol de V. M. e falará ao mancebo de casa do chanceler e fará aviso a V. M. sobre tudo.

Fica-me a nossa conta e eu devedor a V. M. de escudos 8 e 7 júlios que pagarei ou descontarei nos livros que V. M. quer.

A Leão Mandarei encomendar a 6.<sup>a</sup> e 7.<sup>a</sup> parte de Frei Lucas visto dizer-se então acabado e para a 8.<sup>a</sup> mandarei a V. M. Ûa memória visto haver de falar nela na Índia e lhe pode V. M. segurar que sou hoje em Portugal o maior devoto que tem toda a religião de S. Francisco, porque verdadeiramente a amo de coração.

Os livros de Monsieur Filou tenho todos como V. M. haverá visto no rol que lhe mandei, e assi todas as quatro partes do Atlas Maior belamente encadernados e dourados, sentindo só não saber línguas para os poder ler, e sexta-feira mandarei pedir a Astradam o que V. M. me diz do Brasil.

Fica-me a cópia da profecia de Vicchiety que o Padre António Vieira folgou de ver e tem muita notícia deste livro pelo ter em Lisboa o Bispo do Porto, e quando me não venha outro de Alemanha então me valerei do de V. M., e estimarei queira V. M. buscar-me o almanaque de Ruélio Bevincasia visto de ser nele o que V. M. me relata.

Fico advertido de que tornando a remeter dinheiro a V. M. será em nome de mercador daqui pelas razões que V. M. me aponta.

Aqui imprimi da outra vez a 12 Década de Couto do primeiro governo de meu pai que remeterei a V. M. por via do Senhor Cardeal. E achando V. M. nela algũa memória que sirva para Fr. Lucas, lha dará V. M. Também por via de Leão tenho remetido a Brandão cinco livros dos que aqui imprimiu o Padre Fr. Francisco de que V. M. cobrará um e me avisará do que lhe parece.

Tenho remetido a V. M. a lista dos meus livros ficando esperando com alvoroço a de V. M. E hoje com dobrado, pois V. M. me faz mercê dizer mos largará como há feito dos italianos. E não pode V. M. crer o que hei estimado isto por ver que fico tendo a melhor livraria de Portugal. E pô-la V. M. em S. António era pior que vendê-la aos livreiros de Roma. Na minha lista poderá ser ache V. M. muitos livros da sua, mas esta me não queira V. M. dilatar porque a mim não se me dá de pagar muito porte, e avisar-me do modo porque hemos de fazer esta compra e do mais que nisto se ofrecer. E desde aqui lanço mão pela palavra de que me largará V. M. estes livros, mas por estarem em Portugal cada vez mais apertados em proibir livros, havendo proibido de novo as Refucas e Petrónio Arbitu e Epulco me fará V. M. mercê querer procurar com todas as **veias** ãa licença para os livros proibidos. E quando não seja para os ler todos, ao menos para os poder ter por me não desfazer de tantos livros como tenho comprado e sem saber se eram proibidos.

A carta de V. M. para o senhor Cardeal se lhe levou logo e se procura resposta e eu fiz esta hoje por me ir pela manhã com o padre António Vieira para Morete, tendo diante

mandado pedir audiência ao Senhor Cardeal Mazarine. Guarde Deus a V. M. como pode. Paris, 15 de Outubro de 1647.

O Príncipe de Condé tem posto sítio a ãa praça de Aragão e Leopoldo levantou o que tinha posto a Dismundé que foi grande descrédito.

\* B.N.P., cód. 2667, fol. 173 v.-174 r.

C

I

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 21 de Outubro de 1647

A esta gratíssima de V. S. respondo no mesmo dia que a recebo, que é sábado 19 do corrente Outubro, brevíssimamente. E sempre V. S. acha novos modos de obrigar, honrar e fazer mercês, polas quais de novo também lhe faço mil humilíssimas somissões.

Já apareceu a carta de V. S. que faltava, de puro bem guardada.

Bem pagou Deus a V. S. o desinteresse com que escolheu os verdadeiros dotes da Senhora Marquesa, quero dizer suas raras virtudes, com acertar tanto na eleição, que uma boa mulher é dom do céu, e é começar cá a gozar da glória que se espera no outro mundo. Um jesuíta, confessor dum fidalgo genovês que estes anos esteve por embaixador da sua República ao Emperador, e de sua mulher, me certificou que estes bemaventurados, em dois anos, se lhe não acusaram de pecado mortal, nem de muitos veniais advertidos. Vergonha de nós os clérigos, a quem no juízo hão-de arguir este casado, e espero eu que V. S., com tanto maior mérito quanto nas ambições e mandos de palácio são maiores os motivos e tentações.

Diz Aristóteles que a carne da tartaruga, se se come em pouca quantidade, embrulha tanto o estômago que vêm agastamentos, vascas e suores, que parece quer rebentar a tal pessoa. Porém que, se a come em grande quantidade, que logo causa vômito e despeja o estômago inda de tudo quanto nele dantes havia; e fica sã, robusta e com vontade e apetito de comer. Donde tiraram os médicos uma conclusão que ficou em provérbio no sentido que direi, depois que escrever as palavras, em tal modo que V. S. as pronuncie melhor que eu, e em modo que admire aos muito gregos:

Chelónis crías i fagín, i mi fagín.

Testudinis carnem aut comedere, aut non comedere.

Como se dissessem: a carne da tartaruga, ou se há-de comer de todo, ou de todo se não há-de provar. O *che* não há V. S. de pronunciar como francês, nem como italiano, mas como os castelhanos pronunciam *xeme*, medida de meio-palmo, *xeringa*, e como *xarife*, com *x*, ou com jota – *jarro*. Pois deste provérbio se servem os políticos. E culpa Maquiavelo muito os que não sabem ser ou de todo bons, ou de todo maus. E traz o exemplo de Baglion, tirano de Perúgia, que, indo o Papa Júlio 2.º com toda a sua corte imprudente e cegamente a meter-se em seu poder, não soube valer-se da ocasião, e fazer-se senhor de grandes estados e nomeado do mundo. E que o não deixou por bom cristão mas por pouco coração se prova, porque no mesmo tempo tinha amizade torpe com sua irmã carnal – e

não sei se com sua própria filha – pois por este crime lhe cortou depois a cabeça Leão 10.º na praça de Roma, que cuidou foi um dos Cardeais que ele hospedara.

E se a V. S. parecer sem sabor o provérbio e narração, eu o havei danado com a minha ruim expressiva. Mas sei eu bem que se D. João de Áustria tivera um pouco de sal italiano na moleira, ou um pouco de espírito com que fizera descabeçar o Visorei, que hoje fora solenissimamente rei de Nápoles, e mais firme que a penha de martos. Mas eu lho não haveria nunca aconselhado quando o não fizera por zelo e justiça, se não por ambição da coroa. Mas a frialdade e samsaboria austríaca nunca ganhou reinos se não pola breguilha, se se pode alegar vila mediana, a quem Deus perdoe.

Recebi a letra de V. S. e a cobrei. E cuidou que V. S. me ficou só a dever oito escudos e sete reales, de que se tirará o que houver por mi espeso o Sr. Capitão Vila Real, que até agora me não avisa mais que dos *Salmos* e duns rois de livros que lhe pedi, que, se são do Padre Fr. Luís Jacob, me não venham porque os tenho já.

Sabendo que agradecerá V. S. até um púcaro de água, e vendo que nunca me falou neste Niccollucci, ou Machiavelli, lho acenei alguma vez, temendo que se fosse perdido. Porém não o era se não a carta de V. S., da qual fico nesta satisfeito. Além dos livros de V. S. de que já lá tem nota, lho mando dos que de novo lhe comprei, em que há qualquer galanteria. E dos da viúva, se eu tivera crédito e licença de V. S. – e inda só licença –, me não houveram escapado das mãos, em que V. S., com noventa escudos, se fazia senhor de mais de 200 de livros clássicos. Mas sabendo-o gente de palácio, vieram, e em corpo e em alma lhe levaram os dous caixões, e andei lá a litigar, com que fiquei às boas noites.

Esteja V. S. certo que nem Brás Nunes nem o Padre Pacheco sabem mais de livros que eu, e pois digo a V. S. que não há o «do grande direito em Roma», crea-mo.

Sobre a licença dos defesos, tenho uma leitura longa, que há mister muitas horas, mas havei ganhado poder V. S. ler de cadeira a quantos inquisidores e revedores temos.

Só com *D. Quixote*, e com o *Tesouro dos dinime* ou cerimónias judaicas, me sucedeu finar-me de riso a primeira vez que os li. E agora o mando por um criado meu, muito prático, a pesar per Monsenhor Valeran para que, sendo preço compatível com o milho cortesão, vá a V. S. nesta posta. Mas eu muito mais zelarei que V. S. tenha licença para lê-lo, porque então o fará diante da Marquesa, minha Senhora, porque se não fartarão de rir de tanta cegueira em tão bons entendimentos, e depois disso chorá-la, e ultimamente desfazerem-se em agradecimentos e júbilos a quem – podendo fazê-los nascer judeus fanados em Salonique, e inda em Lisboa – os fez cristãos verdadeiros, sem que o merecessem mais que nenhum de quantos aí são sambenitados. Mas aqui não há se não tremer e dizer: «O Altitude divitiarum».

Convidaram-me os frades domínicos a que fosse sábado ouvir a primeira pregação de um rabino famoso de Ferrara, chamado Jehudá Albeni, que vem opôr-se a uma sinagoga que vagou haverá dous meses, por morte dum doutíssimo mestre meu, chamado Rafael Cohen, que quer dizer sacerdote, e são todos descendentes de Aarão.

A sinagoga é uma grande sala altíssima, armada de damascos azuis e brancos, com sane-

fas de brocatel encarnado e amarelo. Não havia caber, porque estava lá toda Roma. E, por eu chegar tarde, fiquei em pé, e tão estreito que não podia mover-me. E se afogavam as gentes, e até aos telhados vizinhos se tiraram as telhas para dar lugar aos ouvintes. Eu perdi muito em não ouvir o exórdio, mas as duas horas e meia me pareceram curtas, tal é sua eloquência e a suavidade de sua voz, sem afectação, nem o cantar dos nossos apóstolos quando recitam alguma leitura. Em suma, concluíam homens doutíssimos que não passou dali Demóstenes ou Cícero. Os conceitos eram doutos e excelentes, com bastante agudeza, mas não despuntavam; a idade, quarenta e cinco anos; o hábito era o chapéu amarelo na cabeça e um *talèt*, que é um manto, como os da Ordem de Alcântara ou de Calatrava, de burato branco, aberto por diante, mas sem cordões. Disseram-me que estava numa tribuna, encoberto, o Duque de Guisa. Mas da mais nobreza francesa não creio faltou nenhum. No toscanismo, é outro Boccaccio: nada de pronúncia lombarda, nem do gorgear dos fiorentinos, mas tão docemente como se se houvera criado nas antecâmaras de Roma, que é só a parte de Itália onde se fala bem. Muito desejei a V. S., para que visse homem qual nunca viu. O argumento era por que razão Deus, em todas as festas daquela lei, misturava sempre o doce com o amargo, e somente nesta dos tabernáculos ou choupanas tudo era doçura, tudo alegria. E a solução foi que porque nas outras se representavam os prémios terrenos, e nesta, só os do céu. Pois foi, Senhor, sobre esta simplicíssima urdidura tecendo tão excelente matéria que, se fora cristão, venceria todos os nossos castroverdes, pedrosas, florêncios e hortênsios.

Eu o mandei hoje chamar e vem amanhã a este meu estudo, onde lhe hei-de oferecer nesta sua oposição o favor do Cardeal Sacchetti, meu senhor, e dos mais amigos meus, e facilitar-lhe o ajustamento com que venha três dias na semana a estar duas horas cada um. Porque em nada admito enfarinhadura, mas saber de hebreu mais que o melhor deles, e de álgebra e grego, onde ninguém chegou. E esta é a ideia que me proponho para que nunca descaia muito. E eis aqui, Senhor, porque sempre gasto mais do que tenho, espendendo mais nos mestres que nos criados.

No assassinato d'El-Rei Filipe mandar matar o nosso, se mostra muito neto de seu avô, que sempre usava deste juguete – como se viu com António Perez, Isabela, rainha de Inglaterra, príncipe de Orange e Henrique 4.º –, muitas vezes em vão tentado até que ultimamente, muitos anos depois, acabou da última. Mas desengane-se ele e todos, que João 4.º está imediatamente na protecção do Altíssimo, e sem pau nem pedra, nem inda diligência sua, vai Deus mortificando este adversário, mas inda com mais clemência do que ele merece. O justicado havia sido criado antigo e secretário do Marquês de Gouveia.

O descrédito do governo que aceita os Bispados *per motu proprio* a cabo de sete anos, havendo cinco que lho oferecia Urbano, não cabe em letras. E assi o deixemos. Mas é tal a importunidade dos negros bispinhos, que não dão lugar a razão nem consideração. Oxalá não se compre com tantas riquezas outros tantos inimigos.

Com grande extremo hei sentido não suspender V. S., desde que lho pedi, a compra dos livros nem querer antes dela ouvir-me, porque – inda que pera tão grande senhor é débil

motivo o de gastar a metade menos – é contudo grandíssimo o de escolher bem e não comprar alhos por bugalhos.

E doe-me mais porque com a metade do que V. S. haveria espeso somente nos já comprados neste catálogo me comprava toda a minha pobreza de livros, em que há de toda a profissão, não a parte mecânica, mas aquela mais nobre que pode convir a um príncipe. Por que não se pagava o condestable de seu sobrinho, o duque de Alcalá, ser grande scotista e gabar-se de que tinha todas as suas obras. Mas *Dios nos libre de hecho és*. Irei mandando a V. S. a pedaços os cataloguetes, para que V. S. trasladados mos torne, e verá se de filosofia, história, humanidades, pode haver jardim mais vário. E então disporá conforme sua conveniência, que esta será sempre meu fim principal, que o secundário será sfugir a destruição de livrerias que aqui vejo, em morrendo um douto, vendendo-se muitas vezes para envolver cominhos o que ele estimava joias, e tinha razão, porque o eram.

Quanto ao catálogo de V. S., maravilhou-me muito a riqueza de tantos e tão excelentes livros, realmente dignos de tal senhor. Mas inda me maravilhou não menos a confusão e caos – e falo com V. S. como com meu amo – e que, com ter felicíssimo natural e grande juízo, lhe há faltado a felicidade de ter um douto pedagogo que, como Chiron Fénice, Aristóteles ou Demétrio Falereo, o guiasse a ser um eruditíssimo Príncipe. E deixando lamentações e hipérboles que não servem, e certificando que nenhum douto que hoje viva poderá reduzi-lo à ordem sem os suplementos que abaixo direi, ordene V. S. ao Padre Macedo, ou Sr. Capitão, ou alguma pessoa douta que deseje agradar-lhe, que, com dois lacaios de V. S., em uma casa esteirada, assentado em uma cadeira baixa com um bufete baixo diante, vá em vários montes separando cada língua de por si, em modo que numa parede inteira, assentados uns sobre os outros, estejam todos os latinos de fólio, de 4.º, de 8.º, de 16.º, assi estampados como manuscritos. Mas nenhum livro se há-de meter, que não lho dê na mão um lacai e lho tome dela o outro, vendo bem que não se troquem os lugares. Noutra mea parede meta os castelhanos e na segunda meta os portugueses; noutra, italianos e franceses, e na parede em que ele está também outros diferentes, como gregos, hebreus, arábicos, etc. E isto será obra de duas horas, porque o comandante só com a primeira folha tem visto quanto há mister, e em mil livros lhe sobeja ainda tempo.

Entra logo o trabalho de seus lacaios, e é irem em cada monte metendo os de fólio uns sobre os outros, com as cabeças todas a uma parte, e passando de vinte, ir fazendo montes de tantos, e estes não chegados à parede, porque inda sem encosto, sendo grandes, estão firmes; e logo os de 4.º de per si, mais chegados à parede; mas encostados de todo a ela os de 8.º e os de 16.º que, por pequenos, quando passassem de seis, cairiam. Feito isto em cada língua, se começarão a levar só os de fólio ao exame, onde o comandante irá vendo um a um e fazendo então montes de cada um nas matérias seguintes, *verbigratia*, na língua latina:

1.º – Teologia, em que se compreende os livros de escolástica expositiva, santos padres, livros espirituais, teologia moral ou casos, bíblias naquela língua, controvérsias contra

judeus, mouros, herejes, vidas de santos, histórias eclesiásticas, exortações às virtudes e viver cristão, pregações, etc.

2.º – Jurisprudência, em que se compreendem leis romanas, direito canônico e civil, leituras, conselhos, decisões, tratados, vidas de jurisconsultos, histórias de várias formas de judi, ordenações, mas latinas, etc.

3.º – Medicina, em que se compreende não só a curativa, mas a preservativa, cirurgia, virtudes de ervas simples, textos de Hipócrates, Galeno, Avicena, livros de anatomia, livros de exercitações corporais.

4.º – Filosofia, em que entra a divisão de natural, sobrenatural, platônica, aristotélica, química, paracélsica, as lógicas, *Ramea* de Melantão, os cursos de filosofia, os tomistas, escotistas, etc.

5.º – Matemática, geometria, álgebra, aritmética, astronomia, astrologia, música, não de cantar mas de compôr, livros de arquitectura, fortificações, arte de navegar.

6.º – Histórias, primeiro *teoricem*, quero dizer, os autores que dão preceitos e ensinam compô-las; e depois as mesmas, começando polas cronologias, sem as quais tudo é cegueira, e depois as histórias universais, e depois as particulares, geografias, atlantes, Ortelios, Laerto, muito dicto, e todas as navegações, etc. Ultimamente, livros políticos, já de ministros que andaram com a mão na massa, já de homens ociosos, que desde o seu canto cuidam governar o mundo, livros de alvitreiros.

Ultimamente, humanidades e antiguidades gregas, romanas, necessárias para a inteligência dos autores antigos, milícias romanas, gramáticas, vocabulários, etc.

E entrem com os poetas, que é uma profissão muito excelente quando chega ao grau de Virgílio, Homero, mas em descendo dali, é como os melões que, em não sendo esquisitos, não valem nada.

Ao separá-los, se vá lançando de uma banda tudo o que for escrito de mão, porque tudo o que é manuscrito, inda que seja de diversas matérias, se há-de meter em uma estância particular, como cousa de diverso género, e nestes tem V. S. grandes riquezas, mas também com tanto senhor quando V. M., no alto da lista põem latina, e antes de começar a escrever os livros põem no meio:

*in folio*

Já se entende que todos são *in folio* até se topar o seguinte sinal:

*in 4.º*

*in 8.º*

*in 16.º*

E advirta mais quem escrever a lista que os nomes hão-de ser na língua em que estão, *exempli gratia*:

*Titus livius cum commen. variorum.*

E quando é em língua portuguesa, ao alto da lista basta meter : «As Décadas de João de Barros» sem dizer em que língua. E quando as tais se escrevem na lista italiana, não é necessário dizer em que língua, que já se sabe que são as italianas, e assi, basta dizer: «Gio. de Barros, *Decada* 1.<sup>a</sup>, 2.<sup>a</sup>» etc.

E advirta-se que no nome do autor há-de começar o título do livro:

«Fernão Lopes de Castanheda, *História da Índia*»,  
«Gullielmo Budaeus, *De Asse*,» etc.

Nada disto tem o catálogo de V. S., e está cheio de tais equívocos, que eu me não atrevo nem posso entendê-lo. E se os não houvera, tornara-lho a V. S. da minha mão tão bem ordenado que parecera a livreria de V. S. o dobro do que é. Que o ser pelo A. B. C. é catálogo pera o criado que, quando lhe pedirem o livro, vai correndo ao C pera saber onde o achará, mas não pera pessoa douta e curiosa, que quer ver juntas as matérias. Ora fornido o catálogo de todos os livros de fólio, sem ficar nenhum de nenhuma matéria, começar os de 4.º com a mesma ordem até ao cabo, depois os de 8.º, depois os de 16.º. Nestas quatro formas de fólio, 4.º, 8.º, 16.º, tem V. S. disposta bem sua livreria.

O papel que fiz em Madrid era cousa bem ordenada, e como um relógio. Mas nem o tenho à mão, nem o tempo me deixou fazer se não este esboço, e inda às panderetas. Só pedi-rei que se V. S. não tem executado a compra em que ficava de Platão, Plutarco, Cerdas, Homero, a não faça sem ouvir-me, porque quem pode, dos três Platões – de Cornário, Ficino e Serrano, todos três greco-latinos – aconselhar a V. S. qual seja o melhor; quem dos Plutarcos – sendo bem melhor o de Henrique Stefano que este fantástico de Paris que comprei polo Roaldo, de que estou arrependido por mil erros que se aparecem logo ao lume da água, e se V. S. o quisesse como o tenho em seis tomos inda lhe estaria em menos dinheiro que o daí –, em suma, Senhor, é cousa infinita, e eu, com o Consistório desta menhã, fiquei inda mais falto de tempo, e sem poder escrever, nem ao Sr. Capitão, com havê-lo bem mister.

A Sua Majestade escrevo em mão própria a que V. S. lhe remeta inclusa, e de fora lhe mando essa notável carta do Duque de Baviera, e esse folheto de quatro regras do que aqui se soube esta menhã e que trouxe de Palácio, onde se fechou a boca aos Cardeais novos, e se lhe abrirá no primeiro.

\* B. P. E, cód.CVI/2-11, fl. 533 r.-534 v.; 579 r.-582 v.

O

C.R.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, 25 de Outubro de 1647

Recebi a muito breve de V. M. de 30 do passado com outra para S. Majestade que li e lhe tenho remetido em 25 do corrente pela Rochela. E crerá Deus que no correio de amanhã me avise V. M. que tem em boníssimo estado o negócio em que avisa a S. Majestade ficava. E o Padre Nuno da Cunha trabalha, mas com pouco fruto até agora. E grande gosto fora o meu se vira encaminhados os negócios de Roma por via de V. M. e muitas razões tenho para dizer isto.

O Senhor Cardeal António fica nesta corte e eu lendo as memórias de Comines, senhor de Argenton com os escólios de Vitriana. E antes de receber esta carta de V. M. havia dias que andava nesta ocupação.

Já tenho remetido a V. M. a lista dos meus livros ficando esperando pela dos de V. M. E por não ter chegado aqui o capitão Vila Real não mando a justa dos preços do rol dos livros que V. M. quer, mas não tardará. E em chegando, irá.

O Príncipe de Condé ganhou em Catalunha a Ager e o Arqueduke Leopoldo em Flandes a Dismundo que isto é a guerra. Guarde Deus a V. M. como pode. Paris e Outubro, 25 de 1647.

\* Bibli. Públi. De Évora, Cód. 106/2-4, fl. 116 v.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, 12 de Novembro de 1647

A de V. M. de 21 do passado não respondo à margem por ser necessário ficar-me, em razão do que V. M. diz do modo por que hei-de formar a minha livraria e fazer o catálogo dos livros, juntamente pela história da carne de tartaruga e pelo como V. M. me ensina que hei-de pronunciar algũas palavras. As histórias de V. M. sempre são aplicadas conforme ao juízo que todos lhe conhecemos e se D. João de Áustria tivera os espíritos de outro de seu nome pode ser que se aproveitara da ocasião que Nápoles lhe deu, melhor do que Bagtalion, tirano de Perúsia, se soube aproveitar da pessoa do Papa Júlio segundo que teve em seu poder. O que receio é – conforme ao que V. M. diz na sua relação que tenho mandado a S. Majestade – que o pobre povo de Nápoles venha a ser escravo dos espanhóis, como V. M. diz também, que com certeza se não podiam alcançar as cousas de Nápoles. Poderá bem ser que sejam os espanhóis os que publiquem que o partido de El-Rei é o que vai estando em melhor estado e trago tanto no sentido estas cousas de Nápoles que sempre ando vigiando se chega algum extraordinário de Roma com algum aviso.

Pelo correio passado tinha remetida a V. M. letra de cem escudos para a compra dos livros da viúva, e mais sinto eu o trabalho que este negócio tem dado a V. M., que o levar os livros D. Camilo. A letra cobrará V. M. por conta dos oito escudos que da primeira compra lhe fiquei devendo e para se pagar de alguns que me avisa ter-me comprado depois disto. Mas a lista não veio com esta, como V. M. cuidava. O resto assentará V. M. por conta do que hei-de pagar por toda a livraria de V. M. cujo rol fico esperando. E não repare V. M. em meter nos meus livros alguns dos que V. M. terá, porque sendo de diferentes impressões e por diferentes autores as notas ou comentarios, terei dois ou três jogos. E Quando todos venham a ser uns, me desfarei deles em Lisboa, ou a dinheiro, ou a troco de outros livros.

Muita mercê me fará V. M. de se não descuidar do livro do Conde D. Pedro impresso por ordem do Marquês de Castel Rodrigo porque é estimado em Portugal, e são raros os que se acham. E eu fui tal que um que tinha dei a Gaspar de Faria. E também com a licença para os livros defesos, assi para mim como para a Marquesa, espero que V. M. se não descuidará porque bem conhece os escrúpulos dos nosso inquisidores, principalmente de meu parente e inquisidor-geral, ficando contudo esperando pela larga lei [?] que V. M. diz tem sobre este propósito.

Saiba V. M. de Monsieur Valeran, por quem me remeteu os dois livros, porque até agora não tive novas deles e estou esperando estes dois despreósitos dos judeus.

Se me achara em Roma também fora acompanhar a V. M. e estar encuberto, como o

Duque de Guisa, a ouvir a pregação de judeu, mas já que não pode ser, contento-me com a relação que V. M. me dá.

O assassinamento que El-Rei de Castela mandava fazer ao nosso, fiz estampar em Paris excelentemente para que mais claramente constasse da virtude de aquele Rei e de aqueles ministros com que havia de ser executor. Conheceria V. M. muitos anos pagem bem piqueno do capelão-mor D. João da Silva.

Brandão me escreve o mesmo que V. M. em rezão de que de Portugal se mandava ordem para se aceitarem os bispados por *motu proprio*, mas atrevera-me eu assegurar que tal ordem não veio. Perdoe Deus aos bispos que andam fazendo sair esta voz. E saiba V. M. que em tempo de Urbano fui eu só a causa para se não aceitarem naquela forma, e El-Rei me agradeceu por duas cartas a réplica que lhe fiz nesta matéria com a qual se conformou o que agora há. E digo a V. M. em segredo: é que El-Rei manda aceitar os três bispados antigos por *motu proprio* contanto que o Papa, no mesmo instante e tempo, proveja os mais bispados e arcebispados à nomeação ou petição d'El-Rei como sempre foi costume. E ainda sobre os três manda fazer um protesto e em caso que o Papa não venha nisto, em nenhũa forma aceitará os três por *motu proprio*. E V. M. se segure que El-Rei conhece mui bem a ânsia com que os bispos nomeados desejam de o ser de todo.

Por muitas vezes tenho dito a V. M. que desde a hora que recebi sua carta em que me dizia que parasse com as compras de livros, o fiz.

Bem sabia eu que havia V. M. de dizer do catálogo dos meus livros o que agora leio na sua carta, mas quis antes receber a censura que deixar de o mandar a V. M. A curiosidade de ter ãa livraria grande que puder mostrar em público em Lisboa entrou em mim depois que vim a França esta segunda vez. Assi que os muitos livros que antes tinha não estavam concertados, nem inda estantes feitas com perfeição. E como a maior parte dela está em Lisboa – porque aqui comprei os fui logo remetendo em caixões para lá – não posso fazer o catálogo na forma em que V. M. aponta. Mas, levando-me Deus a Portugal, se fará logo. E para isto guardo esta carta de V. M., e entretanto buscarei pessoa a quem haja de entregar todos os meus livros para os ter na forma que convém. E neste muito tempo, haverá algum para V. M. buscar o papel que fez em Madrid, e para o mandar copiar e remeter-mo, fazendo-me sobre esta matéria as mais advertências que lhe parecerem, e entre os livros de V. M. aceito os Plutarcos em seis tomos.

A carta para Sua Majestade remeti esta tarde dez de Novembro por via de Nantes e juntamente os mais papeis, e não o resumo das cartas de Holanda por estarem as cartas em diferente altura do que aquela gente diz, a qual verdadeiramente fala como apaixonada, e antes de acabar esta poderá ser mande a V. M. novas de Holanda mais frescas, e as cousas estarem mais claras do que João Pinto diz.

A Rainha de França não tem aberto as mãos de Portugal como V. M. lá viu nos avisos de Setembro. Veremos daqui até o correio o que mais posso dizer a V. M. nesta matéria.

Muitos dias há que me faltam cartas do senhor Barão, e assi não sabia que tinha posto

dúvidas às contas de Brandão sobre o que lhe escreverei no correio de domingo. E bem sabe Fernando Brandão que nunca eu pus dúvida em conta que me tocasse e me ele mandasse. Mas de meus cunhados sou cunhado e não pai, e assi não posso com eles tudo o que quisera. Guarde Deus V. M., Paris e Novembro, 12 de 1647.

\* B.P.E. Cód. 106/2-4, fl. 131r.-132 r.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, 22 de Novembro de 1647

A posta que havia de chegar sábado não tem chegado até esta hora e, sem embargo disto, escrevi a V. M. pelo extraordinário que daqui se despachou domingo, às quatro horas da tarde em resposta do que a noite antes tinha chegado com aviso da nova República Napolitana. Bravamente se abraçou em Paris esta nova e com rezão pois para tudo é de tão grande consequência. Agora esperamos as novas da chegada da armada naval francesa e esquadra de Portugal a Nápoles. E verdadeiramente entendo que era este o tempo em que em Roma pudera aparecer um embaixador de Portugal. E eu o não quis lembrar a El-Rei nas cartas que lhe escrevi quarta-feira, porque não me viesse a cair em casa esta ocupação determinando partir-me para ela até 20 de Janeiro o mais tardar para me poder embarcar nos princípios de Março.

Aqui saiu uma gazeta esta semana da última proposta que Francisco de Sousa Coutinho fez em Holanda aos Estados – a qual, com esta, envio a V. M. –, os quais andam mui enfiados, e muito mais os judeus por saberem que em 20 de Outubro partirá a nossa armada para o Brasil. Do Recife chegaram cinco navios a Holanda com mil caixas de açúcar. Os Judeus dão muito boas novas, mas o certo é que há grandes doenças entre os holandeses e que se passam muitas para os portugueses.

El-Rei de França está sangrado três vezes de bexigas, mas com melhora e sem cousa que dê cuidado. O Padre António Vieira partiu hoje para Holanda, donde passará a Portugal.

Aqui é vindo embaixador de Mântua e se diz que a tratar casamento daquele Duque com Madamuzela de Longa Villa. Guarde Deus V. M. Paris e Novembro, 22 de 647.

\* Cód. 106/2-4, fl. 137 v. -138 r.

C

I

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, ?

Tendo a nação italiana grandes virtudes (tomando esta palavra na significação de cá), todavia entre eles têm, como tudo o deste mundo, alguns azares. E o maior deles é serem muito dados ao vinho, como aqueles que começam a usá-lo desde o peito das amas, com tal generalidade que de mil se não achará um que o não beba, e quiçá nem de dez mil, do que nascem grandes absurdos. O primeiro, não ter-se por desonra o tomarem-se do vinho; segundo, fazerem apostas (e não entre fidalgos sós, mas inda entre senhores) qual bebe mais vinho sem cair; terceiro, andarem sempre com o bafo fedendo a vinho; quarto, nas conversações gastar horas na qualidade dos vinhos, e não mandarem-se uns aos outros outros presentes, em modo que quem os trata tanto de dentro como eu, os tem por mais vinosos que os tudescos e que todas as outras nações, e nas mulheres passa o próprio, e peor nos moços mancebos que, nos convites, gritam se se lhes bota alguma água no vinho; quinto, terem tal ódio à água, que não se entra em terra de Itália onde a primeira advertência e aviso não seja que se guardem da água daquela cidade, porque mata logo; e perguntando eu uma vez a um se a água daquele seu poço era de bom sabor ou salobre, me respondeu que havia sete anos que morava naquela casa, mas que em todos eles a não provara e que «para quê havia-de prová-la?». Seculares, eclesiásticos, prelados e sacristães, todos, ou mais ou menos, começam deste pé. E até os médicos, nas febres mais ardentes, cuidariam que matassem, se dessem água que não fosse avinhada, e nisto digo pouco, contando-se por grande milagre que o Cardeal Colonna, sobre haver bebido assaz vinho ao jantar, no cabo dele, bebera um pucarinho de água pura.

Daqui nasce em nenhum jantar provarem doce, nem quente nem frio, mas acabarem em azeitonas, alcaparras, queijo salgadíssimo, para que lhes fique a boca doce com o vinho. E nos banquetes, em que são mais que pródigos, fazem uma tortada de fruta do tempo e meterão vinte pratos de várias conservas que tornam a sair inteiras, sem tomarem mais que uma colher de confeitos de aniz, e muito vinho em cima.

Confesso a V. S. que me fez isto horror e asco e que, inda quando por força e vergonha mo fizeram provar e me acostumei a beber seis onças ao jantar e seis à ceia – que em todo o dia não excedo dum quartilho –, que não me hão podido fazer tomar-lhe sabor, mas bebê-lo como purga, sem água nenhuma, mas essa, ou pouca ou muita, pura de per si. E para mi o mesmo é o mais regalado vinho que a zurrapa, com o que dava grandíssimo desgosto nos convites em que me achei nos primeiros anos, até que, de dez para cá, nunca jantei fora de casa. E todas as queixas nesta longa doença foram que bebia de por si a água, e

não avinhada, e foi necessário, por amor do Cardeal, de sujeitar-me, mas já cessou este tormento. E os médicos darão mais fácil licença para provar *caviari* – que é ovas salgadas de atum, que parecem sabão de Portugal – ou *bottarga* – que é ova de mugem salgada –, que um bocado de cheirosa perada ou cidrada. E assi, quando se presentam doces a algum senhor, os mandam guardar dez anos na repostaria para convites, ou vendem-se ao confeito, porque dizem que fazem ruim beber.

Toda esta longa lenda hei dito a V. S. para que saiba que só para minha pessoa importunarei as suas conserveiras e, verdadeiramente, serão importunidades que se não escusam em quem não tem dentes, mas só gengivas, e essas tão moles que, se os bocados de perada ou cidrada taladam, se se secam um pouco nos cantos, já me descalabram as gengivas, e assi, aqueles nossos diacidrões cobertos, peras, talos de alface, pêssegos, me não servem mais que pedras, porque hão-de ser doces tão húmidos e líquidos que por si se desfaçam na boca. E não basta serem em caixa, porque inda nestas de codornos vêm certos caroços ou godilhões, e nas de escorcioneira, certas raízes duras. Mas há todo o meu doce de ser ou ralado ou passado por um sedaço de sedas de cavalo, e que não exceda em muito açúcar, porque se encandilam as mesmas caixas de marmelada, em modo que é necessário um machado para encetá-las, do que se tira que todos os meus doces hão-de ser em caixas de barro grosseiro de Talavera, chãs no fundo, e largas até dous dedos da boca, que há sempre de ficar capaz de entrar colher, da forma que o Padre Fr. Pedro Baptista de Nossa Senhora da Graça mas manda, metida cada caixeta desta conserva numa de madeira, como as ordinárias de marmelada, feita pola medida da de Talavera. E a de Talavera há-de ser coberta a boca com rolha e panos da índia, nos quais por fora na roda, além da atadura, se empaste alguma massa sem fermento. E a buceta de pau há-de ser atada com cordel, para que se não possa abrir, e desta maneira chegam aqui os doces tão frescos como em Lisboa ao fazer-se. E porque neste ano já se não pode fazer nada do que eu hei mister, tirado as cidras que vêm em Dezembro e Janeiro, delas só tratarei. E aqui se fazem duma mesma cidra três sortes de conserva: da superfície muito delgada que é só o verde ou amarelo, se rala muito subtilmente uma cousa, que é ao sabor muito forte e aromática e, de ordinário, feita a conserva, é de cor verde escura. Mas como é subtil, não é muita a que se faz, e chama-se *tutto cedro*; levada a escorça de fora, se rala toda aquela carne branca até chegar ao âmego, e desta é a cidrada ordinária. Mas quando se chega ao âmego, se lhe tiram as pevides e cascas que dividem os gomos, e do sumo cozido com açúcar, na têmpera que dirá algum boticário prático, se faz um doce muito líquido, que se pode beber e se chama *agro de cedro*. Mas importa acertar-lhe bem a têmpera, porque é aqui a medicina mais estimada no verão, e dum regalado sabor. Em todas estas três sortes de cidra, desejarei se lance muito cheiro, não só de água de flor, mas almíscar com âmbar proporcionado, porque, inda que eles cá, ao provar de qualquer conserva em que haja cheiro, o abominam e lançam da boca, dizendo que é mau para a cabeça e lhes causará gota coral, eu estou criado ao nosso modo e me estou rindo destes despropósitos. E fará-me V. S. mercê de mandar-me empregar nestas

sortes de cidradas só trinta cruzados em tudo, sejam muitas caixas ou poucas, e cinco cruzados em pivetes, e cinco em pastilhas. Mas também nisto sou diferente: porque nem os pivetes hão-de ter ouro, torceduras ou invenções, mas só de bom cheiro, e as pastilhas sem ouro, chavões nem labores, mas pequeninas e grossas, porque se trazem aqui na algibeira no inverno, numas caixinhas de prata, e quando se chega onde há braseiro, cada um as tira da sua banda, o que se não pode usar nas fantasmas ou estolas que daí se mandam. Também quisera que num caixãozinho de madeira se me metessem doze púcaros de Estremoz, doze de Montemor (de uns pedrados de pedrinhas amassadas no barro), e doze da Maia, que nenhum de todos passe de dous quartilhos, nem seja mais pequeno de meio quartilho, e os mais deles de um quartilho e de meio, e não sejam de beijo voltado para fora, mas ou direito para cima, ou voltado para dentro, por que não vazem a água para os cantos da boca, e não sejam os de Estremoz dourados ou brincados, mas de boníssimo barro e cheiro. E se houvesse forma de V. S. me mandasse fazer em Estremoz três barris de duas canadas cada um, ou inda de três – sem asas, mas lisos e redondos para se poderem enfaixar, quando se tiram pola menhã, cheos de água serenada, e se metem numa caixa cheia de lã – seria grande mercê. Mas hão-de ser cheos no fundo, que se tenham bem em pé. E por não virem vazios, se podem encher: um, de confeitos de rosa, e os dous de arroz da índia, do miudinho e negro. E assi mais uma cantarinha de Montemor e uma da Maia de três ou quatro canadas, cheas de cacos de Estremoz, e mandar-se acomodar tudo com tanta palha ou estrume que, inda que botassem a caixa por uma ladeira, não se quebrasse dentro nada. E eu cá os guardaria enquanto vivesse como relíquias, porque me mortifico em beber água por vidro, excepto as de canela, jasmim, rosas, limão, etc. E com esta caixa, veja V. S. a quanto chega a confiar de sua grandeza e benignidade minha pequenez. E quando vivia a Marquesa de Castel Rodrigo, fazia vir naus desta louça, porque tinha galerias com partileiros cheios dela, e sempre por meio da sua família baixa se proviam os da minha condição. Mas agora padeço, e já não tenho mais que doze púcaros da Maia que, a poder de perfumes, conservam inda algum cheiro. E quando, em boa hora, chegar o ano que vem, e começarem as ginjas, rosas, peras, pêssegos, cidra e flor de laranja, então mandará V. S. fazer-me caixas de Talaveira de isto tudo, e de marmelada de sumos, e ruiva, ou sumo de marmelos, tudo muito ralado, brando e cheiroso, até quantia de trinta mil reis da moeda corrente portuguesa – dos quais, os quatro mil serão para pastilhas e pivetes, e os vinte e seis, empregados nos sobreditos doces – e me passará V. S. letra sobre mi mesmo, para que eu saiba de quantos escudos lhe sou aqui devedor, polo preço da praça. E se embarcará tudo a Livorno a consignar a Lourenço Bonacorsi, e isto já no fim do ano, porque até então me irei engehando com as cidras de agora.

Se V. S. está cansado de tanto fastio, perdoe-o a um convalescente, grande aguado, e que não cuida senão em beber, e que está discorrendo sobre se tem V. S. no seu singularíssimo palácio de Lisboa algum poço de escolhida água, ou ao menos alguma nobre cisterna de água chovidiça, porque cuidaria em que não fossem mais frias as do castelo de Lisboa, onde

me eu ia a encher, quando estava viúva a Torrigiana, que depois casou com Pedro Sanches Farinha. E pois saiu o trunfo de água, diga-me V. S. se tem fonte na Vidigueira (que em Alentejo não são muito ordinárias; e nem inda onde muitas, são muito escolhidas; que, quando bem minino, passei por Estremoz, e, se me não lembra mal, é a água bem salobra), ou se tem no seu Castelo poço ou cisternas, que os antigos sempre se preveniam com fazê-las, e me dizem os frades do Carmo que o provincial Fr. Martinho Moniz fez uma grandiosa que ocupa toda a claustra de Lisboa, com a qual se entretinha meu pensamento quando, nestes caniculares, me abrasava a febre, e corria com a memória todas as águas que vi ou ouvi celebrar. E eis aqui, Senhor Excelentíssimo, tudo quanto meu corpo só cobiça de Portugal, e a alma só conversar a V. S., para que se desse uns fios na minha grosseria, e visse quão pigmeis lhe ficam todos os nossos gigantes.

*Vicente Nogueira*

\* B. P. E., cód. CVI/2-11, fól. 561 r.-562 v.

O

C.R.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA D. JOÃO IV

Roma, 25 de Novembro de 1647

Senhor:

No correio passado escrevi tão largo a V. Majestade que bem pudera e devera, dar-lhe este de folga e porque também em toda a somana não saí de casa, com os dós, pêsames e outros embarços. Mas esta menhã de Santa Caterina, foi o primeiro dia que saí a dar conta ao meu antigo Senhor, o Cardeal Sachetti, da morte de meu irmão, e novos cuidados em que ela me mete. E dele soube todas as cousas que meti nessa mea folha, e inda que me proibiu dizer, que dele saíam. Com V. Majestade não corre nenhum risco, a quem só o digo nesta carta, para saber que são de bom original, livre e despaixonado, acrescentou-me mais o que eu não sabia: e é que o Duque de Guisa é doutíssimo em todo género de letras em tal grau que ele, Cardeal, sendo de profissão legista e que toda sua vida exercitou judicaturas, duvida se é tão bom Doutor, como o Duque. E que eu me assegure que ele não falou nunca com homem de maior engenho, nem mais eloquente e bem falado. E assi está o Cardeal de opinião que já o Duque não sairá de Nápoles, mas que será governador perpétuo. E que não podiam os Napolitanos acertar melhor em nenhuã eleição, assi para conservar-se em sua liberdade e república, a respeito da Espanha como de França, contra o qual se o vissem rei de Nápoles, se ligaria todo o mundo, o que não tem lugar sendo só protestos. Enfim Espanha está, como merece o ódio que tem a V. Majestade, que cinco anos há que estariam em paz, e senhores de tudo o que então possuíam, mas cegou-os seu pecado, e inda não sabemos, onde suas desaventuras a chegarão, que a razão está pendendo de um cabelo, com a segunda injustíssima abjuração do protonotário, sobre a qual esta inquisição lida há muitos dias, para que não seja só o Conde Duque quem lhe haja tirado reinos, mas também as cousas de tribunal, que se preza, de não ter superior neste mundo. E o Papa confessa não sê-lo mais que no nome. Mas que no mais eles o não conhecem. Não fala Roma se não no protonotário e, se a minha cabeça não estivera tão fraca, e pouco para escrever, digno era o caso de V. Majestade o saber. E quem mo contou me disse que se V. Majestade o soubesse, que lhe faria abrir bem os olhos. E que se eu quisesse mandar-lhe o breve, mo daria em grande secreto para trasladá-lo. V. Majestade em tudo me diga sua vontade, porque até seus acenos serão obedecidos.

O Marquês de Fontané, não obstante estar o Papa em cama e sangrando – que aqui é sinal de gravíssima doença – o apertou por audiência, e lha deu sexta-feira, confessando que só o negócio de Portugal é o que o apertava, e que se nele – que é o primeiro em que

havia de falar – lhe desse resposta favorável, que em 2.º lugar falaria nas cousas de Nápoles. Mas que se em Portugal lhe respondesse mal, que se levantaria, sem falar em al. Isto sei originalmente, mas não o que passou, e o refiro a V. Majestade para que de certo saiba ser bem servido em França. E o mesmo me consta por avisos de Munster e Osnabrug, concordantes com este.

Vi carta de Madrid que supõem morrer meu irmão Paulo Afonso sem testamento, cousa de que muito duvido, mas que se fosse certa, me tocaria a pouca fazenda que nesse reino tinha, no qual sou tão desamparado, que nem pessoa tenho a quem mande procuração para tomar-me a posse dela, se me pertencer. E assi a mando em branco ao Marquês Almirante, senhor que me não conhece se não por cartas, para que ma sobstableça em algum criado seu, homem de negócio, que possa ao menos avisar-me do que lá acha. E inda que nas matérias de justiça, não é necessário falar a V. Majestade – pois a faz integerrima a todos, e eu podera calar –, contudo, faria agravo ao muito que devo a V. Majestade se de tudo quanto me toca, lhe não desse meudíssima conta, como a meu único dono, amo, e senhor. E guarde Deus a V. Majestade como seus reinos e vassalos havemos mister. Roma, 25 de Novembro de 1647.

De V. Majestade

Fidelíssimo Vassalo e humilíssimo criado  
*Dom Vicente Nogueira*

\* B. A., cód. 51-IX -6, fl. 194 r.-194 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA D. JOÃO IV

Roma, 2 de Dezembro de 1647

Senhor:

Com grande receio estava, de que saísse certa a suspeita de V. Majestade de que se não achariam a comprar a maior parte dos livros de música que desejava, da enseña da pinha, e o mesmo mostravam os livreiros daqui. Mas quis Deus, e minha boa fortuna, que revolvesse de tal maneira toda Veneza o comissário, que de cento e sessenta e duas partidas do rol de V. Majestade se acharam as cento e sessenta, e só faltam duas de não grande importância, mas ainda as ficam buscando, e são os *motetes* a quatro vozes de Theodoro Leonardo, e as *lamentações* também a quatro vozes de Domenico Borgo. Todos os mais estão já comprados, e hoje vai ordem pera os embalarem, embarcarem e mandarem súbito a Pesaro, donde em chegando aqui, os farei registrar, encaixar, e entregarei a António Mendes Henriquez pera, que postos em Livorno, partam com a primeira nau inglesa, ou forte, que estiver à carga pera Lisboa.

V. Majestade pois está já servido dos livros da pinha, mande à pessoa a quem tem dado este cuidado, que das duas listas que depois lhe mandei – ãa impressa, e outra de mão – tire em róis separados tudo o que lá não tiver nem houver metido nesta. E que se me mandem, porque com a mesma brevidade e diligência procurarei servir a V. Majestade. E assegure-me estes grandes músicos de Roma que é inda maior ventagem a que fazem suas composições eclesiásticas às de Veneza, da que fazem os madrigais venezianos aos romanos. E pois até neste grande ornato da música Deus quis aventajar a V. Majestade, é razão que na de sua capela e câmara não falte cousa algũa imaginável desta arte e profissão, tão usada, praticada, e exercitada dos maiores reis, e mais valerosos que houve na antiguidade, como desusada depois que os Godos e mais nações setentrionais desfizeram o império romano e barbarizaram o mundo, o qual depois de tantas centenas de anos vai já abrindo os olhos, e resuscitando as artes liberais, e sciências, que se não eram de todo mortas, ao menos dormiam. E os Achilles, e os Alexandres Magnos tão celebrados e maravilhosos em suas vitórias, e os Epaminondas e Alcibiades, não se contentavam com entender os secretos da teórica, e composição, como V. Majestade, mas cantavam eles mesmos, e eles mesmos tocavam por sua mão os instrumentos, com tanta destreza e perfeição, como se o tiveram por officio. E em nossos dias, foi nisto extremado o bom imperador Ferdinando Segundo, grande contrapontista e compositor e que se queixava aos seus músicos de não haver dotado-o a natureza de boa voz, inda que era bem entoado, e assi se servia do violão, que tocava por excelência, não só com quebro, mas com mil maneiras de glosas, e brincos. E me conta músico valido seu – porque os não que-

ria Tudescos seus naturais, mas só Italianos – que nas noites longas do inverno, depois de haver despachado com os seus secretários, estava ãa hora e duas a tanger madrigais, e também nas sextas do verão, depois que havia repousado, e que quando mandava tocar certos madrigais, que ele e todos sabiam de cór, que já entendiam que era o derradeiro. E que eram estes, ou *Liquide perle*, ou *vestiva i colli*, ou cousa semelhante, a qual acabada se levantavam em pé a fazer-lhe reverência e a esperar que ele se retirasse, e então se iam. Mas o bom Garcia de Loaysa, mestre de Filipe 3.º, como não sabia outra música que canto chão, esse só ensinou ao discípulo, e estava tão destro nele, que quando algum prelado na missa desentouva algum ponto logo o notava, e isto quanto a estes. E quanto à espineta de Florença, divisão do tom, e mais secretos, nunca escreverei a V. Majestade com interlocutórias, por maiores que sejam minhas diligências, até que tenha resposta definitiva, com que V. Majestade fique servido, e satisfeito, porque o mais é só avivar-lhe os desejos em que os príncipes, quanto maiores, menos são pacientes, querendo, como semelhantes a Deus (quanto cabe na humanidade) serem servidos num instante. E assi quando calo algũa cousa não presuma V. Majestade que é por descuido, ou acaso, mas porque não tenho causa digna de avisar-lhe. Por mais que faça e cale, o livro de Mersenino, que eu cuidava se embarcasse inda em Novembro, e que chegasse a essas reais mãos antes do Natal, não partirá até meado Janeiro, porque até então não se crê que de Livorno sairá não pera Lisboa, não estando inda nenhũa à carga, nem sabendo-se qual será, e se assi é, não duvidarei que vá então esta grande livreria de música de Veneza. E se V. Majestade por França me avisasse dos que lhe contentam na lista de Roma escrita de mão, sem tardar muito em escolher, também iriam, porque no dia que tiver carta de aí, não tardarei vinte quatro horas em embarcá-los, que hei tido, pera saber bem servir, vinte anos da escola de Madrid, onde em bom hábito e foro me conheciam os reis e me conversavam todos os grandes, não desajudando-me a dos treze de Roma, com seus Papas e Cardeaes. O que não digo com sombra de vaidade, porque só a tenho de saber-me V. Majestade o nome, e honrar-me sobre todo o merecimento, mas para que V. Majestade me não tenha nunca ocioso inda que o emprego seja em serviços muito humildes e rasteiros, e que tenham muito de mecânicos, porque até neles procurarei acertar<sup>5</sup>. E por se acaso V. Majestade quizer que vejam seus conselheiros o estado da saúde do Papa, e quam poucos meses se cuida que durará, o escrevi na meia folha seguinte, que pode cortar-se desta. Guarde Deos, a V. Majestade como seus reinos e vassalos lhe pedimos e havemos mister.

Roma, 2 de Dezembro 1647

De V. M.

Fidelíssimo Vassalo, e humilíssimo criado  
*Dom Vicente Nogueira*

<sup>5</sup> À margem: «Dos dous antifonários que daí se pediam se não achou nem inda rastro. Eu, contudo, retenho a lista e memória, por se acaso».

Não há cousa que mais prejudique a saúde que desgostos, principalmente se são domésticos, e entre pessoas amadas, e assi desde que Soror Ághata, irmã do Papa, se lhe queixou da cunhada dona Olímpia, com ódio do filho querer desfazer a casa de Pamfília, e levantar a sua Masdalquina, nunca mais o velho teve um momento de saúde. E inda que verem-no retirado, se atribuía a arte, não era se não doença, e tal que seu médico Fonseca o sangrou. E sospeitando-se que era pedra, e que convinha sair, inda que fosse numa cadeira, saiu. Mas em lugar de achar quem clamasse «Viva o Papa Innocencio», não ouviu se não clamores do povo, «Padre Santissimo, panhota grande, que morremos de fome», cousa que lhe deu tanta pena, que mandou súbito aos silheteiros que o tornassem a casa, até dentro da qual vinha ãa viúva, clamando com um pão na mão, em modo que o Papa, chegando à Câmara, começou a gritar «que não era só Papa Urbano o enganado, e que ele o era mais, e que ninguém lhe falava verdade, se não o povo, quando se lamentava». Tornado à cama raivoso e rabujento, passou quinta-feira 28 sem poder urinar. E quando, à sexta 29, se conheceu que não podia, foi necessario notificar-lhe o perigo em que estava, havendo trinta e seis horas que retinha a ourina, e ele se dispôs a ordenar as cousas tocantes a sua casa, provendo tudo quanto estava vacante nos seus, e dando quitações a dona Olímpia e todos seus devedores. E ãa que deu aquele dia a Fernando Brandão era da melhor letra que nunca escreveu. ãa abadia de nove mil cruzados deu ao Cardeal Ludovisio, o officio de penitencieiro – que val outros nove mil – deu ao Cardeal Justiniano, ao minino Cardeal Masdalquino deu ãa de mil e quinhentos cruzados. E enfim se nesse dia se succedesse outro Papa não acharia nada que prover. Dizem que pediu a dona Olímpia quisesse fazer ãa doação, *mortis causa*, de tudo que tivesse a seu filho, mas não a poudo vencer, mas ela si, que o venceu, a que nem o nomeasse. Assegurados pois os interessados, começaram a aplicar-lhe remédios, com os quais, depois de trinta e sete horas de retenção, ourinou e se quietou. Mas muitos crêem que acabará em breve, e pronóstico há que o ameaçava morrer três dias depois do de Santa Catherina, mas compriu-se num accidente mortal. Foi misericórdia de Deus não chamá-lo, porque dizem que nunca Roma esteve em tanto perigo de ser saqueada, estando cheia de franceses e soldados de outras nações, que chamam de fortuna e com a fama de Nápoles chovem como moscas ao mel. E com a emulação de fazerem Papa da sua facção, virião, e se passaria muito mal, e inda que se tem por certo que este papado durará pouco, contudo este acidente servirá de despertador a todos. E já se fazia juízo dos sujeitos capazes: e de criaturas de Paulo 5.º há só Roma..., Milanês, bom Cardeal, e quiçá o melhor de todos, mas em quem Barberinos nem queriam ouvir falar, e por isso quiçá Deus os traz feitos ciganos; dos de Urbano, Sachetti, Rocchi, Altieri – que foi vereador de Burges; de Inocencio só Justiniano, porque o que tinha o papado infalível, que era Chequino, cardeal datário, com estes arcediagos, e conesias de Portugal que em sua casa vendiam estes judeus portugueses, tem perdido o papado e a honra, e quiçá sem culpa sua, mas de um sobrinho, e cunhada, infamados de públicos ladrões.

Em Malta se levantou o povo contra os cavaleiros, seguindo as pisadas de Sicília e Nápo-

les, que este mal como contagioso, se pega. E do mesmo modo se fez ãa grande comoção em Génova, mas – como sábios e outro miolo que os castelhanos – perguntaram logo ali ao povo que queria, e respondendo que três onças de peso maior no pão, disse o senado que si, e logo, e que se não partissem até se lançar os pregões. Contando o povo contentíssimo foi clamando que vivesse o real senado. Mas se isso pusera no Conselho de Filipe 4.º, e inda do 2.º, haviam de votar que se cortassem vinte cabeças, e que ficariam sãos, pera que outro dia escarmentassem. Mas assi lhes sucede em Frandes, e vai sucedendo em Nápoles. E isto é quanto nesta semana se sabe aqui de novo, e ficar governando Milão o Senhor Conde de Haro – no interim que de Frandes chega a Marquesa de Caracena – porque o Senhor Condestable, como filho daquele grande pai, prudentemente se torna a sua casa para que lhe não morra Milão nas mãos, como Nápoles nas do Duque de Arcos, e todavia não está Milão tão perigoso.

\* B. A., Cód. 51-IX-6, fl. 351-352 v.

O

L. S.; G. B.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Lisboa, 19 de Janeiro de 1648

Dom Vicente Nogueira:

Estando na Vidigueira, o mês passado de Dezembro, escrevi a V. M. largo, por duas vias: uma por Holanda, outra pera ir com Luís de Sousa na nau ingresa que vai a Liorne. Depois disto me foi forçado vir a esta corte antes do tempo que detriminava e achei inda Luís de Sousa, o que estimei, por poder tornar a escrever a V. M. pelo que de novo se tem oferecido. Chegaram muitas cartas dessa cúria por via de Holanda e outras muito [?] as de 16 de Dezembro pela nau de Liorne chegada a Setúvel sem eu, por nenhuma destas vias ter carta de V. M. o que me tem bem espantado. Uma noite destas dizia eu a Sua Majestade que suspeitava iriam ter a inquirição, do que ele não duvidava porque me não persuado que V. M. deixaria de me escrever. Também do Padre Luís Brandão me faltou carta antes. Há aqui algumas do mês de Outubro em que se diz que havendo S. Santidade concedido breve em favor do Conde de Vila Franca, o soubera o Padre Assistente e fora logo a S. Santidade e o fizera recolher. Eu, inda que há estas cartas, me não posso nem hei-de persuadir que o Padre Assistente nos haja de fazer tal treição havendo-nos fiado dele e havendo-nos começado a fazer tanto favor, e estávamos tão obrigados, e assim ficamos em notável cuidado com grande sentimento da tardança por estar S. Majestade pronto para nos fazer mercê ordenar se guarde e execute o breve que nos chegar, vindo só praticular em favor do Conde e não geral. E a assim que o breve que nos vier não há-de falar mais que no Conde na forma da súplica que mandei a V. M., com o crédito dos quatro mil cruzados que sei tinham chegado a essa cúria em 16 de Dezembro e com que andamos contando os dias, porque como temos agora El-Rei propício temos alguma mudança se houver tardanças.

Minha irmã, a senhora Condessa de Vila Franca, teve uma carta dessa Cúria, de 21 de Outubro [?] e se lhe diz se supicava espedindo o breve, mas como foi escrito em 21 de Outubro e depois houve outras de 16 de Dezembro sem ele vir, tememos houvesse a mudança de que se avisa, o que nos será grande dano. Também a mim me mandaram de França 24 exemplares do papel que se lá imprimiu e fez em Roma – que V. M. terá visto – os quais aqui tenho repartido com grande cautela pelas muitas diligências que os inquisidores fazem por eles, depois do que Manuel Álvares Carrilho lhes foi levar sem que esteja proibido, mas deve cuidar alcançara pera que ser inquisidor. Mas o que a nós nos convém é que venha breve particular, porque geral, sobre poder ou não poder, não sei se se deixará executar. E pera isto haverá tempo depois de [...] o do Conde e de se ter guardado como

guardara. E o mesmo será se vier outro em favor dos Padres da Companhia, e assim Senhor meu, que não há mais que manos a lavar, como lá dizem por ser por cá boa a maré. E saiba V. M. que contra mim é todo o ódio dos padres e logo estarão contra os meus livros se a licença tardar muito. Pela misericórdia de Deus não terão outra coisa por que possa pegar.

Diogo de Sousa é nosso primo treceiro e se a V. M. lhe parecer, nos poderá ajudar em alguma coisa. Aqui vai carta de minha prima que V. M. lhe dará.

Se houver tempo farei copiar as cartas que tive do P.<sup>e</sup> Luís Brandão por – se acaso for verdade o que se nos tem escrito – se possa ver o como se mudou, tendo-nos escrito tam diferentemente. Poderei também mostrar o que ele cá escreveu a El-Rei.

Ao embaixador de França escrevo mande os favores que puder alcançar por se acaso necessários, se bem espero que sem eles nos terá V. M. já remetido tudo e na forma que os inquisidores não tenham mais que obedecer ao que S. Santidade se lhes ordenar.

Comprei pera mandar a V. M. o livro que saiu de Jorge Cardoso, mas disse-me [...] Soares o mandara também e assim parei eu em o fazer. Em seu lugar vai a quitação [...] 3220410 que entreguei a Jerónimo Nunes Peres por conta da letra e procuro co[...] outra partida com toda a brevidade porque trago este pagamento muito diante dos olhos [...] o pode V. M. ter por certo.

Não dou novas por me faltar tempo e por Luís de Sousa haver de dar todas muito particularmente ficando eu mui pera tudo o que for servir a V. M. a quem Deus guarde como desejo. Lisboa e Janeiro, [...]

[Post Scriptum] Está Sua Majestade com muito cuidado por lhe não acabar de chegar o caixão que tantos meses [...] em Liorne e que também eu, Francisco d'Almeida temos parte. E esta somana me chegarão todos os livros de Campanela de que mandei memória a V. M. que me tornou com o que S. A. pe[...] tente e os bulários me não deixe V. M. de mandar visto até agora não terem [vindo].

\* B.P.E. – Cód. 106/2-11, fl. 219 r.- 219 v.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 10 de Fevereiro de 1648

Hoje domingo da septuagésima, 9 de Fevereiro, me levanto duas horas antemenhã para escrever a V. S., porque sendo amenhã 2.<sup>a</sup> feira poderia ser de consistório e perder eu todo o dia, com ele, porque acaba às duas horas e três despois do meio-dia, com tal desordem em começar tarde, que alguns cardeais regalados – como Moltalvo e Cueva – vão mui bem jantados. E havendo antontem acabado o catálogo dos livros de V. S. que me levou treze dias contínuos de não sair de casa e trabalhar como um negro, determinava ontem somar as contas e hoje apontar muitas avertências, inda que supérfluas algũas, porque sem elas se entenderá.

Mas amanheci ontem, sábado, com tal dor de cabeça, que desesperando de poder somar, as mandei com um par de tostões a um famoso contador público I. Paulo Roquete de cujas contas se servem aqui todos, e até esta hora mas não tem mandadas. Irão com o catálogo a V. S. para que por si as mande rever, e se nelas houver algum erro contra V. S. ou contra mi, o mande emendar, que inda que com a dieta de ontem cessou a dor de cabeça não ficou tão robusta que queira eu quebrá-la, como estes treze dias. E dê Deus boa viagem ao catálogo, que eu sentiria mais perder-se do que se crerá. E como cousa importantíssima consultei a Monsenhor Valeran, correio-mor, a forma da caixa em que há-de ir metido para que se não destrua – se de lata, se de pau – e enfim toda a diligência humana se há feito, porque fiquei tão enfasiado do trabalho, que inda que se me dessem dous meses de tempo para fazer outra sem trabalhar mais que duas horas ao dia, me seria molestíssimo e antes de entrar na livreria direi a V. S. como dos seus vinte cinco escudos e baiques 32 que me ficavam despois da compra das linhages do Conde Dom Pedro, lhe hei comprado os belíssimos chacões em dezoito escudos, e lhe mandei vir de Veneza ãa boa história de nossos tempos do Gilholi, lembrando-me que V. S. mandara comprar outra que em Alemanha tinha saído semelhante, e que eu lhe pedi e adverti, que de história e cousas políticas não fizera conto nenhum se não de penas italianas, porque aqui os remendões e os mariolas as entendem melhor que os letrados de toda a outra nação, tão natural é nesta a profissão. E vêm de Veneza duas: ãa para V. S., outra para mi em 26 libras ambas que valem pouco mais que reales além do porte e custos que inda não sei. Mas será tudo pouco. E assi os chacões como o Gilholi em papel, e o João Lúcido – *De temporibus* – que é do Senhor capitão, hei-de meter nũa tela de calhamaço com sobrescrito para V. S., e no caixãozinho de livros de música d’El-Rei o meterei amenhã – avisando a P.<sup>o</sup> Vieira que assi cerrado o mande logo à Senhora Marquesa. E foi conveniente porque não cabiam no caixão de V. S. que está em casa de Ferdinando Brandão. E se estas

chuvas e são derem lugar de partir a barca armada de Livorno, chegarão no mesmo tempo a Livorno, donde inda acharão a nau Flor-de-Maio, que com todas as suas pressas, fará muito se no último de Fevereiro der à vela. E o caixão d'El-Rei conforme à ordem que se me deu, entrego aqui a António Mendes, o qual o manda a seu irmão Francisco Mendes que ali o embarque. E porque quando António Mendes o manda à barca, me há-de avisar, farei que Francisco Brandão mande o de V. S. que é tão calaceiro de seus folguedos e comodidades, que nada obra se não com espora.

Além desta conta de V. S. dos cem escudos que aqui me mandou, sou devedor a V. S. dos quinze que lhe custaram os dous livros de música de Mersenio que deve ter já mandados a El-Rei e assi mais de tudo quanto tiver comprado o Senhor Capitão do que ele dê a nota a V. S. avertindo que cada libra daí é um tostão de Roma de três júlios cada um, em modo que cada escudo são tostões 3 1/3. E este é o preço em que Barberino e seus criados e todos me contam as libras. E assi mais, ou V. S. esteja em Paris como desejo, ou seja já passado à Rochela, me mande polo mesmo vigiar se usados e a bom preço se acham de Mercúrio francês, os tomos que nomearei, porque, em Bologna, fez agora o meu respondente compra da *História depois da paz* em dous tomos, e dos mercúrios que a seguem os primeiros vinte um tomos, tudo em quinze escudos que são cinquenta libras. E estimaria ter os mercúrios que me faltam, convém a saber o tomo 22, 23, 24, advertindo que no preço se não passe de escudo por volume e que vão continuados os meus, sem ficar nenhum vazão. Quero dizer que se se achasse o 25 e 26 se não compre se não se acharem primeiro os 22, 23, 24. E leve-mos V. S. a Portugal para dali mos mandar com tanto que não venham na caixa das conservas para que me não cheguem perdidos e emelados como as *Monarchias* de Fr. António Brandão, que se o desastre acontecera nos Britos, me dera menos pena. E se algum outro livro se me comprou e não veio por Barberino, é melhor que V. S. mo leve a Portugal e indo todos. Segundo a má conta que me dão até agora, é verdade que o Cardeal não é partido de Génova, cousa que já começa a não louvar-se, porque ou não devia sair de Paris, ou vir em direitura a Roma. E agora passemos ao catálogo e ou como cego me engano, ou V. S., nem ninguém, viu cousa mais bem acabada, ainda com três erros que tem, que eu emendaria se de novo o copiasse, do que Deus por sua misericórdia me livre, e os direi, porque lá se não gloriem de que eu os ignorei. O primeiro é que nos livros sagrados meti não só a história sagrada, mas inda a história religiosa, e eclesiástica, cousa que deve entrar no catálogo de história, fazendo ali suas distinções; o 2.º que no número das partidas erradamente pus número em 12 dos miúdos, que têm preço, por pequenos, e que não chegam os dois vinténs dou a V. S., de nenhum dos quais fiz conta nem número. E ãa vez, descuidando-me, pus doze, mas sem prejuízo algum de V. S. nem do catálogo, e assi V. S. o não emende e só entenda que se as partidas que paga se diz serem mil e setecentas, que não paga mais que mil e seiscentas e oitenta e oito; o 3.º é que em cada título deverá começar pelo autor mais antigo e acabar no mais moderno, o que não fora tão dificultoso como a outrem, mas era necessária muita detença e manufactura. Quanto ao mais eu me não

envergonharia que o grão canceller Seguiet, os rigaltios, os puteanos, os naudeos a vejam, antes folgaria. E por esta vaidade suportei trabalho que por meus pecados e por muito dinheiro não suportaria, escrevendo-o de mão própria, que é como se me arrancassem os poucos dentes que tenho.

O catálogo vai em dezoito folhas de papel divididas em ternos de três folhas cada um para que todo o livreiro possa encaderná-lo. Cada banda – além da escritura que ocupa a coluna do meio – tem três colunas antes da escritura, e três depois, nas quais três depois a primeira tem o lugar da impressão, a 2.<sup>a</sup> o nome do impressor, a terceira o ano, e isto quanto às depois do nome. E quanto às que estão antes dele, a mais chegada contém o número dos livros daquela partida que quasi sempre é um, mas onde são dous. se entende ser dous volumes, se três, três, se 12 – como no Plutarco – são doze os volumes, se sete – como nos surinos – são sete os volumes. A segunda coluna contém os preços em reales singelos sem menção de escudos nem baroques em modo que o livro que me custou dez escudos o conto em 100 que são reales. E porque sucedeu custar um vintém mais e se havia de escrever  $\frac{1}{2}$  meio e o lugar é estreito meto em lugar de meio esta só risquinha «–» em modo que onde V. S., depois do número dos reales, vir um só ponto «20.» quer dizer que não são mais que vinte, e onde nada houver depois do número, é da mesma maneira. Mas onde houver ãa risquinha como «20 –» quer dizer vinte reales e um meo real que é um vintém. Isto tem sempre lugar, excepto no princípio da lista nos livros 40, 41 que tinha eu escrito por erro 80 baroques, e para reduzi-los a júlios foi necessário borrar a cifra, mas tão mal que parecem meios. E assi onde diz «80 80» são só oito como adverti ao contador, cujas contas recebo em que vejo montar-se treze mil e seiscentos e oito júlios  $\frac{1}{2}$ , porque da folha de italianos e causa de escrevê-la falarei abaixo. Livros realmente proibidos são poquíssimos e todos os notei com este sinal da cruz †, como dos quais convém benzer-nos. Livros que hajam mister expurgados, e em que haja que riscar, são muitos. Mas os que eu de certo conhecer sinalarei com ãa cruz sem cabeça, com (sic) quem diz mea cruz e é ão [?] que se pinta santo Antão T, e esta mesma T porei em alguns que eu entender que hão mister riscar-se ou duvidar se são proibidos, e assi é sinal de ler-se cautamente, e ao menos de riscar-se lhe o nome, que não esperasse a licença. Até os números 600 meti sinais, mas vendo que é processo infinito e que dos mais deles só o nome se deve riscar, daqui em diante notarei só os que souber ou presumir serem proibidos. Fiz mais outro terceiro sinal – e é ãa estrela – naqueles poucos que me reservo, não por únicos, mas por ser-me totalmente necessários que os haverei de comprar, e não sei se acharei e não chegarão a vinte escudos. E todos V. S. achará por pouco mais do em que estão, e se quiserem muito mais, tenha V. S. por fazer-me mercê paciência de perder quatro ou cinco ou dez escudos, conhecendo quão bem servido é nesta compra.

A estrela será de oito raios ☼ e quiça em papelinho aparte notarei os que são para que V. S. – que me não conhece nem experimentou nunca minha verdade – veja que nada se me pagou da romanescaria, e procedo como na idade de ouro. Se nos proibidos – que para

mi são tão boa fazenda como os mais – V. S. quiser suspender a paga até ter licença, faça-o, porque em tudo é senhor e patrão, sem repugnância nenhũa, mas sumo desejo de acertar-lhe o gosto.

Chegando aqui me dão a carta de V. S. fresca de 17 do passado a qual responderei e depois responderemos ao fadário dos livros no qual digo que nenhum reseruo para meu uso mais que dos gregos as quatro partidas, digo nove seguintes que não passam nem inda chegam a vinte escudos.

	<b>reales</b>
	<b>Ou júlios</b>
1266 – Marci Antonini vita per casaubonum .....	8 – 18
1290 – Herodutus gl .....	f – 20
1294 – Dionysius halycarnasseus 2. ....	f – 40
1303 – Turcogrecia .....	f – 20
1345 – Athenaeus gl. ....	f – 29
1346 – Casauboni animadversiones .....	f – 15
1347 – Pheotque bibliotheca gl. ....	f – 30
1461 – Noni dionysiaca gl cum com <sup>te</sup> etc. 2 .....	8 – 18
1462 – Heinsque ad Nonum Aristarchus sacer .....	8 – 18
	198

São livros ordinaríssimos estampados em França ou seus derredores, e os quais V. S. totalmente se comprar polos mesmos preços, faz bom negócio, e se por menos tanto melhor negócio fará. E se comprar por mais, nunca será por muito mais, e se acomoda assi sem descomodar-me a mi e se V. S. me não fizer este favor nem por isso deixe de efectuar a compra.

As cifras são «gl» greco-latino, «G.» greco, «L» latino, «comm.» comentarios ou comentários.

As primeiras doze folhas em quatro ternos, são todos latinos, e tirados os de direito canónico e civil que não comprei de prepósito, mas por contrapeso em que me pez, e por isso são poucos e espalhados. Em tudo o mais há muito de bom, e muito de boníssimo, e pouca cousa ordinária, e inda o ordinário não do mais corriqueiro.

Do quinto terno de Grego não tenho que dizer a V. S. pois já lá o teve, e da justificação dos preços não tenho que alegar mais que o que lá achou o senhor capitão nos poucos que perguntou. Pois o Platão de Serrano de que lhe queriam nove mil reis, tem V. S. em oito cruzados – que é pouco mais de um terço –, e o de Ficino três mil reis que V. S. tem em três cruzados, muito menos que a metade, e cuido certo que na singularidade de muito livros singulares deste terno, se V. S. aí os quisesse comprar todos, os não acharia por dous terços mais, e sem encarecimento lhe custariam a metade mais.

No sexto terno estão os hebreus, e inda que as partidas não chegam a sessenta, só em 19 entram trinta formosíssimos volumes de fólio quais os não tem melhores os mazerinos, e que

podem com fermosura alegrar a vista, encaderná-los aqui por minha ordem. E entre os de 4.º, ao número 1512 está a lógica de Algazeli tão alegada de Santo Tomás, traduzida em hebreu do original arábico por Moseh Almosimo, manuscrita com tal perfeição que se desejou muito para apresentar a esse grão canceller e que eu lhe abrisse preço, e aqui a meti em dous terços – menos do que me pediam por copiá-la –, porque tratei de fazer a V. S. ãa célebre livraria, e assi nestes poucos hebreus como arábicos e de línguas se achará em três cruzados – 1560 – livro pelo qual em Espanha para a livraria de Viena do Emperador me afrecia Seb. Tegnagel tudo quanto eu quisesse, fossem 10, fossem 20 escudos. Mas eu então me tinha por mais rico que ele, e com cortesia mostrei não entender o lanço. Em suma Senhor, *ecce Rhodus, ecce saltus*. V. S. discreto e sábio é, e em terra de sábios está, não me crea nada, faça todos quantos exames for servido, que espero ache não haver folhagem, antes que faz prudentíssimo emprego. Suposto sempre seu nobre pensamento e se hoje fosse vivo Júlio Cesar que como diz na sua vida Suetónio – cap. 44 – determinava: «Bibliothecas graecas et latinas, quas maximas posset, publicare, data M. Varroni cura comparandarum ac digerendarum», entendo que me empregaria, por não haver nestes cinquenta anos feito se não manejar, ler e conhecer livros, e muito destes me foram apresentados, mas suposto que não havia de dá-los a esse preço, mas ao justo inda os punha menos do justo, porque se trata de não perder, que não há razão que na venda o ensine. Assi tratei de que o ganho fosse moderadíssimo e tão inferior ao dos livreiros, que o têm por ofício e comem dele, que se visse a ingenuidade e gentileza com que certas matérias se devem tratar entre certas pessoas. Vão mais outros exemplos de que V. S. julgue meu desinteresse. Menasse ben Israel, envergonhado de ver que vale tanto que lhe mando cada ano, a título de não querer comissão, como os mesmos livros que me compra – porque de nenhũa parte são os livros tão caros como de Holanda – me presenteou a sua bíblia castelhana encadernada em tábuas e couro vermelho. Porque este tal livro, impresso em Ferrara de muito ruim letra gótica, dava eu – morto Fr. Luís de Sotomaior em Coimbra –, aos frades domínicos, quatro mil reis, e não quiseram por pouco, que muito é logo, que eu o meta em quatro escudos? Se para os frades o deixarem entrar aqui, inda foi necessário regalá-los. E assi nenhum escrúpulo tenho pola bondade de Deus que acusar-me neste contrato, nem me lembra que me confessasse até agora dele: *Sed non in hoc justificatus sum*, porque quem sabe se diante daquela majestade tem algũa deformidade o estar eu com desejo de fazer boa venda, escrevendo meses inteiros, e perdendo nela mais tempo do que devo ao meu estado de sacerdote, e não mercante. E se excedo em gabar a V. S. os livros, para que além da paga, queira tê-lo muito obrigado, como despachador para minhas pretensões. Por onde Senhor, V. S. muito livremente e só com o olho na sua utilidade e conveniência, veja se a livraria lhe convém, sem lembrar-se de ser minha, nem de criado da sua Ilustríssima casa. E se acha, ou espera achar outra melhor, assi junta, vária, e nobre, e da qual logo comece a gozar-se, deixe-a. Mas se depois de todas as considerações vir que lhe está bem – e se contenta de pagar-ma efectivamente nesta cúria, dentro de oito meses, que me escreveu, me escreva ser a livraria sua, para que eu, encaixada, a entregue à pessoa que me constituir como seu procurador, ficando nesta entrega

celebrado e findo o contrato. E V. S. senhor do livros, e eu acredor seu no preço. E – ou seja a Ferdinando Brandão ou a António Mendes Henriques ou em suma à pessoa que V. S. me nomear – sem dilação lhe entregarei encaixada, fiando de mi o não haver-lhe de faltar, nem um mais pequenino livro, dos que entram sem preço, porque até nestes que se dão grátis me empenho, como nos pagados. E a quem V. S. der a incumbência ordene, se não-de ser só cubertos com encerado, ou se inda com palha e segundo calhamaço. E se se não-de assegurar em Livorno, ou embarcar-se à boa ventura de alguma famosa nau-forte ingreza, porque inda que outrem haja de administrá-lo, eu como servidor de V. S. serei o fiscal, o lembrador, e inda a espia. E quanto mais depressa V. S. se resolver, tanto mais desafogadamente se fará o embarco, em modo, que por páscoa ou espírito santo esteja V. S. já com o seu estudo bem ordenado. E inda que desta minha pobre livraria, *omnis gloria ejus ab intus*, com tudo inda no exterior não desdirá nem V. S. terá vergonha de abrir as corrediças e mostrá-la. E tenho concluído esta parte sem me ocorrer mais nela que dizer, só pedir-lhe perdão de tantas palavras supérfluas, bastando a tal entendedor um aceno.

E se eu for tão pouco ditoso que V. S. se arrependa da compra e não se contente dos livros e preços, faça-me mercê de pôr mão de livreiro, cobrir com delgadíssimas tiras de papel branco as estrelas, e sinais de † T em todo o catálogo em modo que fique branco tudo, até a folha italiana na qual também se escassem todas as estrelas, e cortando V. S. a mea folha dos livros que grátis lhe apresento, meta em seu lugar a folha italiana, para que tudo possa apresentar em meu nome a El-Rei com a carta que irá no que vem condicionalmente, porque sempre com V. S. faço mais voluntariamente partido que com outrem e só tratarei d’El-Rei quando V. S. se descontente da compra. E porque estou rebentando de dor de cabeça, guarde Deus a V. S.

Roma, 10 de Fevereiro de 1648.

Perdoe-me V. S. o mau remate, que venho morto do Consistório.

*Dom Vicente Nogueira*

e assi nem de Nápoles posso dizer-lhe nada nem do Papa.

Um livro de 8.º, grego, risquei por escrito duas vezes em que iam 3 reales de erro. E alguns números dos de fora, e que não importam, iam errados mas sem prejuízo, e que só seguem não ser as partidas 1670 mas 1649. São enfim cousas feitas com pouca saúde e com muita pressa. V. S. emende que só o que lá achar isso é e será.

\* B. P. E., cód. CVI/2-11, fl. 617 r.-622 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 17 de Fevereiro de 1648

Segunda-feira passada 10 do corrente de Fevereiro mandei a V. S. a lista dos livros com os seus preços, desejando e esperando que lhe contentem, para ter um grande ornato de ânimo, e um estudo de curiosidades não muito ordinárias. E estou com tanto gosto de que V. S. me haja de ficar muito obrigado, e muito senhor meu, que cada dia vou melhorando-lhe a compra, cambiando-lhe alguns livros, em outros de melhor impressão, porque a minha condição se não aquieta, se não com ter o extremo de cada matéria. E os que hei melhorado são os seguintes, que nomeio a V. S. para que lá se não embaracem quando virem que não corresponde a lista, que é assi verdade, mas é porque são melhores. Cuido que a número 45 tem V. S. em fôlio a *História dos Padres da Companhia* de stampe de Roma, a primeira parte, e a segunda parte em 4.º a número 92, de Colónia. Inda que eu estava bem fora de tornar-me de novo a carregar de livros, comprei agora ambas as partes in fôlio de Anvers, com ãa apologia contra os theatinos que se gabam que Santo Inácio quis sê-lo, e que o seu Santo Caetano o não quis asceitar e inda que me custaram mais me fiquei com as desiguais e sem apologia por servir a V. S. Também a número 461 do Bispo Miedes o livro *De sale*, comprei de folha e melhor tratado, e me fico com o de 4.º e o Fracastor, de 8.º, a número 416 o mudei por um bellissimo de quarto, e esta folha fique a V. S. para meter nos índices que tem quando haja de conferi-los. E tenho já concertado com Chequino encadernador do Papa, que venha estar aqui os três dias primeiros da Quoresma para ir pegando folhas despegadas que poderiam perder-se, escolando pergaminhos, acomodando todos em modo que quando se desencaixarem estejam todos moentes e correntes. E o mais que V. S. faça, será mandar rotulá-los todos de ãa maneira, porque inda que alguns, e os mais vão muito bem, contudo, em muitos, lhe punha eu na cabeça um rótulo da minha letra faminta, que me bastava para conhecê-los. Mas V. S. mandará que deles se não faça caso se não para trasladá-los, antes com um canivete, sotilmente, se lhe raspem e lhes façam um título por mão de rotulador muito polido o qual comece na cabeça do livro e se acabe nos pés. E advirta-se que se algum dos meus (serão pouquíssimos) começa desde os pés o rótulo, que foi erro e que se lhe deve borrar e fazer-se-lhe de novo para que nenhum fique desordenado e não chegue tanto aos pés, que não fique um dedo de branco, no qual, quando a livraria esteja assentada, mande V. S. pôr o número da mão do mesmo rotulador porque inda que o meu índice, que é distinto por matérias, há-de servir a V. S., é necessário outro polo A. B. C. que sirva ao seu bibliotecário e a todos, o qual acuse somente os números.

Lembro a V. S. que não deixe de comprar livro algum dos gregos que me ficam – e são estrelados –, porque são livros clássicos e sem os quais ficaria muito manca a biblioteca; e assi mais as histórias de Curopalates, George Frantz, Constantino Menasses, grecolatinos que, com os que tem, lhe farão cem escudos da *História Constantinopolitana* que se há-de imprimir, e será ãa bro.... Também compre V. S. o catálogo dos escriptores da Companhia feito pelo seu Padre Allegambe in fólio de Anvers por Meursio – *Catalogus scriptorum Societatis Jesu*. Philipp. Alegambe. Ant. Meursey – que aqui me vendeu o autor em três cruzados, sem o qual não pode estar nenhũa livraria. E assi mais o *Epítome da biblioteca* de Gesnero de João Jacomo frisio tigurino, que não só contém o que gesnero conhecia até ao ano de 48, mas também tudo o que depois saiu até ao ano de 82. E se se achar um caderno mais de continuação do Verdier, V. S. o compre. E se achar as *Pandectas* de Gesnero, que é a segunda parte da *Bibliotheca* – de que V. S. já tem a primeira – por nenhum preço a deixe, porque não há preço que não valham as duas juntas. E assi como me forem lembrando alguns importantíssimos livros os escreverei a V. S. para que os procure levar daí. Dizem aqui os livreiros que os onze Aldobrandos valem aí cem cruzados, e cento e cinquenta em Alemanha, mas aqui quarenta e inda menos. E agora saiu o tomo doze de pedras preciosas e metais que vale três ou quatro cruzados, pelo que V. S. se não embarace aí neles, nem inda cá, porque ouço dizer, e já o sospeitava, que não trás nas pedras mais que o que diz Boodt nem nos metais mais que o Cesalpino – livros que V. S. tem – e são os originaes de Aldo-brando. Antes, se V. S. me der licença e comissão de quarenta ou cincoenta cruzados – que era o preço de uns textos bons de leis de asura em penha em meu tempo em Coimbra, e hoje valerão mais pola mudança da moeda, e crescimento das cousas –, com vagar e comodidade, lhe irei com eles comprando textos não só de leis, mas também de cânones excellentíssimos e as partes de Santo Tomás para a teologia, e os galenos latinos, pois só os tem gregos, e inda um bom missal e breviário em modo que se um desembargador, que for ver o estudo de V. S. quiser ver um texto, não suceda a vergonha que sucedeu esta semana aos doutíssimos bibliotecários de Barberino, que estando mostrando aquelas grandezas a uns fidalgos tudescos muito doutos, veio o discurso a haver necessidade de verem um lugar de Fabio Quintiliano autor que não havia na tal biblioteca, com que ficaram os tudescos rindo-se, e vermelhos meus companheiros, sendo livro tão clássico na retórica latina, como Cícero e de que não só V. S. tem um muito primo, mas me ficou outro. E estes são os acertos desta casa, ainda nas cousas de curiosidade. E inda quando V. S. se não servisse da livraria não a mandaria eu a El-Rei, sem estes livros primários das sciências, e fundamentais, como o são na jurisprudência *os textos*, na teologia *as partes de Santo Tomás*, na medicina, Hipócrates, Galeno e Avicena, de que Hipócrates está aqui greco-latino, e o Galeno, mas é como se não fora, por ser só em grego. E assi o havemos mister em latim. E que, quanto ao avicena, tem-no V. S. não só em arábico e em latino, mas também em hebreu cousa que não sei se tem – e se terá – Mazerino. Ao que V. S. por me fazer mercê acrescente lá, todas as leis que andam em língua portuguesa – *ordenações velhas, e novas, extravagantes; regimento da*

*fazenda, artigos de sisas; regimentos dos coudeis* –, porque pretendo que tenha V. S. a melhor cousa do reino. Estou esperando a resposta de V. S. de sim ou não, para começar a encaixar, com vagar e comodidade, em modo que não vão a Livorno com preça, a embarcar-se com a água pelo pescoço, mas irem estar ali com muito vagar, esperando embarcação tal que só V. S. quisesse assegurar-los.

Os dilúvios que de novo têm começado, e as tempestades impossibilitam passar o Livorno os livros de música de El-Rei, e os italianos e chacões de V. S. E já não podem passar a Lisboa na nau de Flor-de-Maio que estava aprontando-se para sair neste mês. E assim ficará tudo para a que se puser a carga na primavera com tempo para V. S. fazer o seguro em Lisboa onde já então felicemente estará. Mas o sim ou não de V. S. estimarei me venha presto, para eu com muito vagar fazer tudo o que convém.

Já pedi a V. S. me fizesse comprar – inda que fossem usados e muito usados –, por até um cruzado, cada volume de mercúrio francês dos que agora nomeo: 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, porque todos os de antes tenho, e não se compre inda que se ache algum em quanto se não tem achados os que vão diante, e leve-mos V. S. a Lisboa para dali mos embarcar.

Estou contentíssimo de haver-se-me achado em Bologna um Boccaccio, dos proibidos, creio que na primeira impressão, dizem que em fólio do ano de 1480 e que será como o Dante de V. S., e inda que o preço é desabalado, pois pedem 20 escudos. Espero do meu bom amigo e comissário que com suas garatujas mo alcance em quatro. Livro é que nunca vi e sempre desejei, porque dos permitidos, o melhor que há é o que V. S. la têm, em dez ou doze reales, da edição de Lionardo Salviati, ordenada do Pp. e grão Duque.

Diga-me V. S. se El-Rei ou o Príncipe, se deleitam com extremo da pintura, porque por poucos escudos posso haver de um empenho o livro da coluna trajana, que consta de 130 quadros de mão de Rafael de Urbino e seu discípulo e companheiro Júlio Romano, obra tão divina, que a começou o grande Rei Francisco, mas não se acabou se não 30 anos depois. É presente régio para quem o entende, principalmente se o acompanhar com as vidas dos pintores em três tomos belíssimos que me foram presenteados por quem os comprou de lanço por oito escudos, e inda que não estão com pobre encadernação a têm bastantíssima com a qual os presentaria por não diminuir-lhes a margem sendo a grande a maior fermosura do livro, e nessa só olham cá, e não na capa. Mas se se não deleitam, nem o estimam, é lançado no mar, e se eu não houvera feito tantos empenhos para este meu estudo somente, o houvera já comprado, porque com eu não entender de pintura, me estou mirrando em ver estas, como o fazem os grandes pintores.

Dos livros que tinha duplicados e de alguns que me vêm de fora e de outros que me presentam, com os italianos que me ficam, se V. S. compra a livraria hei-de fazer ùa enana, e tão enana que terei de matemáticas só treze livros, e de cada profissão doze ou treze, mas tão bem compassados, que tenha V. S. que rir do que ensina a pobreza e a arte engenhosa.

Neste ponto recebo a de V. S. de 24 de Janeiro e com muita dor minha me confirmo, em

ser perdido o maço de V. S. com o grande de El-Rei incluso dentro, sobre o qual tem escrito a Génova Ferdinando Brandão, a ver se com dinheiro pode resgatar-se dos castelhanos, que os desbalizaram. Queira Deus apareça, porque me figura a imaginação duas cousas: uã que me respondia ali El-Rei a cousa que muito me importava a segunda que não ficaria registro na secretaria, do qual seja fácil o reformar-se. Alegro-me que inda o meu rol geral – partido em 10 – haja de achar a V. S. em Paris e que, desde ali, me haja de mandar a resolução de ser sua a livraria, e a quem devo entregá-la como procurador seu, e também de que V. S. haja comprado os onze Aldobrandos, que deve haver achado de algum bom lanço, e sempre é uã nobilíssima despesa. E avise-me V. S. se quer que lhe compre o tomo doze, porque o farei em papel para que V. S. o encaderne a seu gosto, igual com os outros. E vejo ir os negócios de Holanda em modo que há-de ficar o nosso Rei tão inteiro senhor do Brasil, como o é de Portugal. Seja Deus mil vezes louvado, que tão visivelmente vai guiando as cousas do 4.º Dom João que sem dúvida é o tão desejado e esperado do Vecchietti. Ao Padre assistente mandei o bilhete, queira Deus confirmar-nos tão grande perda de navios e, ou V. S. haja de ser senhor da livraria, ou eles mande – com papel branco, mas bem grosso, por mão de livreiro – cobrir com tiras muito delicadas os sinais de estrelas, cruces e meias cruces que eu, escusada inda impertinentemente, meti nos róis. E não é necessário trasladá-los V. S. que eu o faço num papelinho aparte.

Digo uã e mil vezes que me carregue V. S. os quinze escudos dos livros de música que comprou de Mersennio, e que já lhe pedi que em meu nome, os mandasse a El-Rei que já terá por Francisco Vieira recebido então o famoso do mesmo autor sobre o génesis, no qual está a música dos antigos gregos e hebreus, e cuido que se algum dia fez de noite em Livorno, sairia nele a Flor-de-Maio, que para levar os livros italianos de V. S. e inda os de música de El-Rei, não há havido um só dia em que poder embarcar-se em Roma.

Pois V. S. com o maço de El-Rei me mandava as cartas do comissário sobre Fr. Francisco e tudo há corrido a mesma sorte, não há se não ter paciência, e que quando Sachetti estava para perguntar e saber de Monsenhor Farnese o despacho, lhe sucedeu uã inconsolável dor, de achar-se morto de morte supitanea (de que Deus nos livre) na cama seu irmão Alexandre Saccheti, camarada de Valdestain em Alemanha, e que na milícia ia diante do Piccolomini, que pola gota deixou a guerra, e se veio a servir da chave dourada ao Emperador e ultimamente à Pátria Romana, onde se não ouvem se não desaventuras. E o trovão da noite passada matou a um frade do convento de Monte Santo e deixou aos mais sem juízo, caídos e espavoridos. Mas vivem e vão tornando em si. E já lá saberá de V. S. uã freira que fugiu com dez mil cruzados em moeda havidos dos judeus em penhores de ouro, prata, jóias que tinha pedido emprestadas para uã comédia, que haviam de fazer no mosteiro. Queixo-me a V. S. do Senhor Capitão Villareal se esquecer de me mandar o rol de tudo o que aí me tem comprado, e do que disso me vem na cáfila de Barbarino ou do que fica para com V. S. ir a Portugal e do preço que cada cousa lhe custou, e não na moeda portuguesa, que há tido muita diferença e alteração, mas em libras ou francos que são iguaes aos tostões de Roma

de que 3 1/3 fazem um escudo e dez fazem ãa pistola ou dopia de ouro. E se me houvera avisado pudera eu dos chacões, História de Gigliolo, buceta do catálogo e porte, ajustar as contas até o mínimo quattrim. V. S. me mande a nota de quanto aí tem por mi desembolsado para que eu agaste o de cá, e andemos ajustados.

Não está em mão do Papa N. S. fazer graça nenhũa, antes duvidar e embaraçar tudo, com tal extremo, que indo na súplica da reseigna dos meus três benefícios que se me obrigavam tantos lugares de monte – não em lugar de pensão, mas em caução e segurança de paga – a não quis passar por mais que o datário e sotadatório o apertaram, com o que me parece que sem faltar a palavra algũa e salvo sempre o primor, me ficarei senhor dos meus benefícios, de que desejava desfazer-me porque o não sou estando absente, administrando-mos, como Deus sabe, o irmão e cunhado deste amigo Thomas de Veiga, aos quais, para que eu lhos desse por três vinténs de pensão, importava fazerem que me não rendessem dous; e assi no benefício de Arraiolos me dão no primeiro ano quasi sessenta mil reis, no segundo cinquenta e dous, no terceiro trinta e seis, no passado, que foi o quarto, vinte sete com erros contra mi até no somar, por onde a este andar me mandará este anno dez ou doze mil reis. E do de S. João cujos frutos no primeiro ano me valeram setenta e cinco mil reis. Do segundo 3.º e 4.º – que são já três anos – me não tem mandado um vintém dizendo não ter feito inda as contas. Do de Santa Maria há menos de um ano que houve a posse, e assi daqui a três ou quatro saberei quanto rende. Pelo qual desemparo desejo já a V. S. em Portugal, para pedir-lhe que, por obra de misericórdia, cometa a algum de tantos honrados criados dos antigos dessa casa, que queira administrar-mos, que não consiste em al que em hauer cada anno as pautas dos frutos dos priostes de Beja e Arraiolos e do trigo – que é o principal – saber se é melhor venda em Lisboa, escrever a algum amigo que o ensaque e encarrete polas Alçaçovas a Alcácer do Sal, de onde vem ao terreiro de Lisboa. Aliás que tudo se venda em Beja e Arraiolos de onde há muitos homens naturais que por pouco prémio o fazem, e eu crerei que em cada parte destas se V. S. tem renda, tenha a mesma comodidade, por meio de alguns seus criados ou conhecidos que isto é em Alentejo defronte de Lisboa, e não entre Douro e Minho ou Trás-os-montes. E quando tenha de V. S. esta mercê e licença, me hei-de safar destes mercadores que se se desesperarem dos benefícios me hão-de fazer deles mau pesar inda pior que dantes e entretanto crescerá o Senhor Dom Simão, e mudará Deus a dataria e nos aviremos bem. Por onde – inda que mostro muito desprazer, e realmente me fazem falta os dez mil reis cada mês – o levo com paciência em esperança de que terão os benefícios disso estando V. S. em Lisboa, que inda que Diogo de Sousa me promete e oferece administrar-mos a senhora Dona Maria sua mãe, que é corta e bem arrecadada, não hei querido obrigar-me por ter ele tão bem olho aos benefícios, e também porque hei experimentado de certas pessoas de condição estreita serem do alheio maos arrecadadores, ao revez dos liberais, que são tacanhíssimos da fazenda de outrem, quando largos na sua. Eu sou pouco cosmógrafo em Alentejo, mas se a Vidigueira cai muito perto de Bégia, quem

duvida que possa algum official de V. S. encarregar-se deste cuidado, com aceitar para luvas ãa dízima como a de El-Rei, que esta minha gratidão a tal trabalho nem diminue minha fazenda – antes ma acrescenta – nem diminue a mercê e amizade que V. S. me faz. Antes incita mais a diligência do tal ministro. V. S. por meu amor me valha neste caso que é dar-me um cavallo na guerra, pois o presente D.<sup>o</sup> Duarte é tão galante que não dando-me conta de três anos do beneficio de Beja e dando-mas tão ruins do de Arraiolos, me diz que do açúcar que me embarcou lhe fico devendo cem cruzados, quando por boas contas ele me há-de dever 400 ou 500, mas isto é estar absente.

Tem o rio crescido hoje até o curso, que é o terceiro dilúvio deste invernososo ano, e meu amo Barberino inda em Génova esperando para partir-se só vento da terra, porque o do mar é travessia. E se com os nortes vem a Roma será honra sua, mas se alí se detém com Bichi e António – que aqui se murmura (mas eu não o creio) – serem alí vindos, eu lhe não louvarei a saída de París, pois é mostrar que como abutres vinham à carniça de ser morto o Papa, ou movidos de um pronóstico despropositado que dizia que a 27 deste haveria sede vacante. Cousa que Deus poderá como Senhor fazer, mas a boa disposição de N. S. mostra que temos ali Papa para largos dez anos.

Tão pouco se podem crer as novas de Nápoles dadas polos franceses como polos espanhóis, porque de ambas as partes se mente desacotoadamente e sem vergonha algũa. O que com verdade se pode dizer é que o povo vai sempre melhorando-se na cidade e fora e que a pouca fé, verdade, palavra e juramento do Duque d’Arcos, fizeram ao seu Rei perder irremediavelmente o melhor e mais rico reino que o sol alumia, e que se o Marquês de Velez – que com semelhantes regras ou despropósitos perdeu Catalunha – não houvera escarmentado e seguira as pisadas do Arcos, houvera também perdido Sicília, que hoje está mais obediente ao seu Rei que nunca e tão satisfeita do governo italiano do Cardeal Trivultio que, estando livres de todos os tributos, voluntariamente estão sustentando a armada marítima dos espanhóis e castelos de Nápoles.

Mazerino, cardeal de Santa Cecília, deve de estar já em Barcelona. E se se aplicar de veras ao governo e não se divertir em bagatelas, dará muita satisfação, porque é romanesco e de grande habilidade, e seu irmão rebentava polo ver sair de Roma, uns dizem polo muito que gastava e jogava, outros que por tirá-lo de ocasiões que o desacreditassem. Assegura-se que os presentes em ordem ao capelo passavam de cinquenta mil escudos que é a sua renda de quatro anos, e depois disso houve noite em que se fez perdição de 20 escudos jugando até pola manhã. Que cousa para contada na nossa terra? Pois até na liberdade de Roma se murmurava.

Se a nossa poentíssima armada, sendo senhores de todo o português e gentio, e mentimentos da terra, não tem nestes quatro meses de ventaja tomado todos os recifes, tamarcas, paraibas e os rios grandes, e inda polas barbas ao General Sigismundo, nossa mofina será grandíssima e me darão licença os nossos que diga que eram mais soldados seus avós nas índias orientais do que eles, inda que não tão bons mercadores. Mas quererá Deus que

não cheguemos a tais termos, e que a glória portuguesa ressuscite, em não acharem – as relíquias que lá chegarem, da armada holandesa – um palmo de terra onde desembarcar, e que então os componham a dinheiro.

Torno a dizer a V. S. que é cá inaudito haver-se traduzido em latim a *Roma Subterrânea* que V. S. já tem, da qual se V. S. puder desfazer-se procure a italiana, e crea-me que com eu ser tão bom latino como o melhor, a hei-de entender melhor em italiano quanto mais V. S. e a marquesa minha Senhora que não é bem engatinhem a aprender «musa muse». E lembra-me que em meu tempo eram notavelmente boas italianas as senhoras D. Violante Eugênia, mulher de D. Nuno Álvares Pereira e sua irmã D. Ana mãe de Sebastião César. E não sei se a Senhora Condessa, fermosíssima mãe de V. S. E eu p.<sup>r</sup> mi não acho ãa Roma italiana nos oito escudos, que me tenho taixado para ela. Com Diogo Lopes de França farei tal diligência, que se há no mundo Camões de Baião seja de V. S., porque em Roma não conheço quem com mais fidalgal diligência nem verdade mais pura trate as cousas que sobre mi tomo de absentes como V. S. o experimenta na licença dos proibidos e Fr. Francisco de Sousa. E para isso aceito poucas comissões porque me custam muito cuidado e muito desvelo por usar da palavra do Conde Duque.

Muito folgo que V. S. tenha tudo o de Lope. Era o maior poeta que teve nem terá Espanha, mas inda melhor homem que poeta. E tirado algũa fragilidade da carne – a que comumente são sogeitos os tais grandes engenhos – no mais não tinha tanta malícia, como um minino de cinco anos, e a sua pena bendita não havendo nunca escrito ãa sátira e chovendo contra ele muitas cada dia.

Se houvesse de escrever a V. S. cartas sem erro, nunca lhe chegaria nenhũa, mas como o trato sem cerimónias, nem inda as torno a ler por não perder tempo em, emendá-las e assi vão sempre à ventura.

Mandei pedir ao Senhor Capitão Vila Real um rol de quantas obras de Campanela se acham em Paris e dos seus preços, mas suas muitas ocupações o fazem não satisfazer a curiosidades tão sobejas.

Nem o Papa nem nenhum príncipe italiano, tem melhor encadernação que «à la paduana», que é nos livros de folha e quarto serem com cartão cuberto de pergaminho, e os de 8.º, 12.º, 16.º só de pergaminho. Os de fólio a seis vinténs, e se é fólio muito grande ou livro muito grosso, oito. Os de quarto, a três vinténs e quatro. Os de 8.º a real e os pequenos a trinta reis. Outros se cobrem só de cartão sem pergaminho e se chama «à la rústica». Entende-se isto nos que são em papel, mas nos usados nem um ceitil gastam, mas conservam-nos como os acharam.

No meio deste escrever li todo Panegírico do nosso reverendo Padre M. Macedo, e não vi cousa tão aguda, engraçada e bem razonada e de admiração. Em muitos passos não podia ter-me de riso começando na página n.º 3. A dedicação das estátuas verei mais devagar, que entre pensamentos meus pouco ordinários e parece-me mais dificultoso compor boa prosa que bons versos, porque estes com o número enganam a orelha, mas a boa prosa

vai logo ao exame do entendimento que se não deixa engodar da música. E guarde Deus a V. S., Roma, 17.

Onde nos impressores vais este sinal de aspa «X» é que o livro de cima chama o impressor de baixo e ao revés.

*Vicente Nogueira*

\* B. P. E., cód. CVI/2-11, fl. 634-641 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 30 de Março de 1648

Pola carta última de V. S., em que me mandava que sem esperar mais respostas suas, encaixasse os livros, me resolvi a fazê-lo. E inda mais por mostrar-me Ferdinando Brandão cartas de Livorno, que alí de súbito e sem imaginar-se, estava à carga para Lisboa ã nau ingresa chamada Farfax, fortíssima, de trinta peças de artilharia, a qual, inda que dizia partiria a 4 de Abril, se cuidava que nem a quinze como é ordinário, e dizer-me que logo logo eu encaixasse e que ele daria quanto dinheiro fosse necessário. Com tanto, por não querer o oficial a menos que a dous escudos e meio – das que concertáramos a um e meio – as fui comprando assi como ia enchendo-as, a dous escudos ou pouco mais, e cuidando que bastariam quatro, são já cheias cinco e inda ficam livros para ãa sexta, que poderá ser mais pequena, porquanto cada caixa destas é de sete palmos de comprimento, três de largo e mais de três de alto, das que se não movem se não com quatro mariolas. Resolveu-se Ferdinando em que além dos encerados vão cubertos de palha e calhamaço em modo que lhes não chegue água algũa. Disse-me que conforme a ordem de V. S. não só quer assegurar-los de Livorno a Lisboa, mas daqui a Livorno com ser viagem de 24 horas e eu não atrevido-me a contradizê-lo por ser matéria de gosto e fazenda alhea lhe disse que obedecesse a V. S., procurando ao menos que no preço e na dita se aventajasse. Com que crece ãa galhardíssima espesa, que sobre a ruim moeda de Lisboa, vem a ser inda maior. Contudo se Deus, como espero, os leva a salvamento V. S. terá gosto inda quando lhe custasse o dobro em Paris.

Mas estou muito dorido de V. S. me não responder com a pressa que eu lhe escrevi em 10 de Fevereiro quando lhe mandei a lista inteira, dando-se na mão do próprio Valerano e contando-se-lhe os 18 reales do porte que carreguei a V. S. e cuidando eu que em 40 dias me viesse a resposta larguíssima do que a V. S. tinha parecido esta peça, são passados 50. E tem isto um maior inconveniente e é não me atrever a mandar os italianos que ofreci apresentar-lhe em quanto os não aceita, contudo *Jacta est alea*, e os livros se posso, são em Livorno até cinco ou seis de Abril. E os cinco caixões que já estão cheios são das matérias seguintes:

Vai cada um marcado de todas as cinco partes, e no número

1.º – É todo de livros sagrados, eclesiásticos, teólogos, em que vão todos os de folha e muitos de 4.º;

2.º – O resíduo dos sagrados em 4.º, 8.º, 16.º – e assi mais todos os riquíssimos hebraicos – e os poucos que tinha caldeus, arábicos, etiópicos e línguas peregrinas orientais;

3.º – Todos os gregos de 4.º e quasi todos os gregos de fólio;

4.º – O resíduo de gregos em folio e da mesma língua todos os de 8.º e 16.º e assi mais todos os de matemática e todos os de medecina menos oito volumes de fólio;

5.º – Os oito de fólio de medecina, e toda a história latina, e toda a filosofia natural e moral, e todos os livros castelhanos de 4.º, franceses, tudescos, etc.;

6.º – Para o sexto ficam todos os humanistas e poetas latinos, e os castelhanos e portu-gueses de 8.º.

Eu determinava mandá-los tão ajustados que ao abrir cada um contassem os criados de V. S. os livros, e os assentassem antes que abrissem outro caixão em modo que tudo andasse como relógio, mas não foi possível inda com cem olhos a deixar de haver algum enleio.

Um livro me reservei mais que é, nas matemáticas, o 546, de preço de quinze reales – *Geographia* de Ptolomeo, latina, de Mercator – ao cerrar esta carta, porque o tem V. S., de P.º Bertio gl. em pouco mais de seis cruzados que vale doze, como doze tostões. V. S. o note na lista e contas.

A Holanda tem vindo de Polónia muitos mil cruzados de livros hebreus, mas os poucos de V. S. lhes não devem nada. E dos onze primeiros tinha V. S. já oito e eu, para que tivesse os três que faltavam, lhe comprei hoje o Rabot que é a glosa magna, e lhe conto em dous escudos que V. S. lá escreva porque não vai em nenhum rol, e o *Ralbag* ou *Levi Ben Gerson*, manuscrito de quase 300 anos, lhe presento e notei na margem com estrela, que já com V. S. quero acabar todas as minhas esperanças não grangeando novas ambições ou amizades. E porque estou sem cabeça nem ainda pés, guarde Deus a V. S. Roma, 30 de Março, 48.

*D. Vicente Nogueira*

O Yalcut não comprei por ser ãa farragem ou farrageal e querer doze escudos sendo só dous tomos.

Emprestado até que venha dentro de três meses de Holanda, o livro 1486, que vale quatro escudos, e é o testamento velho de Pagnino e Montano hebreu, latino, sem o qual ãa hora não posso estar. E eu o mandarei a V. S. antes do termo.

\* B. P. E., cód CVI/2-11, fl. 623 r.-624 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 4 de Maio de 1648

Duas de V. S. me chegaram juntas tresantontem. Ûa de 27 de Março e outra de 3 de Abril e a ambas responderei nesta, brevissimamente, porque ando de xaropes, purgado da somana passada, e esperando 2.<sup>a</sup> purga dentro de três dias, com poquíssima saúde. E quanto a faltarem a V. S. cartas minhas, na seguinte meia folha, meto nota de quantas lhe hei escrito, desde a minguada posta de dez de Fevereiro. E nem Brandão – que as mandou – nem Valerano duvidam que V. S. as terá hoje na mão todas, e do mesmo modo a lista dos livros que naquele dia consignei ao correio Manchini. E acrescenta Valerão que dentro de um mês virá aqui o Manchini e que o meteremos na cadea. Veja V. S. que desprepósito e como remedeia a sua bajouge. E que V. S. escreva a algum amigo de Leão, que peçam aos oficiais de aduana façam passar a caixa que alí deve estar reteuda cuidando que não leva só papéis mas jóias. Em suma, se não aparecerem a carta e rol, V. S. mande por cada livro fazer-se a soma. E inda que passe muito dos 1360 escudos e onze júlios e meio, tudo o mais é dado e presentado grá-tis. Mas será um fastio, que o não vale a livraria. E toda esta fraqueza de cabeça me naceu de estar quinze dias rompendo-a por fazer um bom rol que houvesse de vir a perder-se, para que nem V. S. conhecesse quantas sortes de serviços lhe desejei fazer nesta venda, nem eu tivesse o gosto de vê-los logrados. Enfim não sei nisto que diga mais, que pedir a V. S. se em Paris está o correio Gabriel Manchini que mandá-lo V. S. chamar e saber dele onde deixou a caixa, que em Roma lhe entregou o oficial maior de Monsenhor Valeran no dia que o notou da sua mão. E quanto às nossas contas eu me louvo a olhos cerrados, no que os contadores de V. S. lá joeirarem de minhas cartas, porque sou tão homem delas que nada me fica escrito, e a memória é tão fraca como as forças do corpo. E assi o que eles sentencarem aceito e V. S. o execute retendo-o, que com a mente ocupada em não ficar folha de papel fora do negro rol, me esquecia de notar o que agora com clareza pudesse responder-lhe.

Os Concílios do Lubre em 37 volumes é livro de tanto dinheiro que juntos todos os livros portugueses duvido que os igualem e assi sempre V. S. fez bom negócio. E suponho que lhos dão ricamente encadernados como os de meu amo, aliás não faria bom negócio.

Cuido que os savonarolas tem V. S. nos que lhe presenteí tudo quanto há e assi fez bem em não comprá-los. Só dous livrinhos me reservei, por não serem meus, e é um do Arçobispo de Comp [?] Ambrosio Catevino, escrito contra o Savonarola e outro de Fr. Tomaso Neri, florentino em defesa sua contra o Caterino. E quando mandar a V. S. o rol da livreria que de novo hei feita, para que de tudo o dela se sirva ou dado ou comprado, poderá acenar-me e será servido.

As profecias de Rocacelsa não me lembra haver visto. As de Merlim si, manuscritas, em Castela, que vêm a ser quase o nosso Bandarra. Em V. S. comprar nos cinco livros, as Pandectas de Gesnero – que é a 2.<sup>a</sup> parte da sua livraria, porque os primeiros dous tomos é a primeira parte – fez a maior compra que podia e esteja muito contente de saber que em Roma só Barberino e eu as temos. E V. S. será só em Portugal. Os breviários se não compraram, nem os textos, nem partes de Santo Tomás, mas saiba V. S. que os de leis em cinco volumes de *Agura em penha*, que eu vi comprar em Coimbra haá quarenta e dois anos em quarenta e cinco escudos, lhe achava aqui em doze, nem duvido que quando V. S. esteja de assento em Lisboa lhe cheguem muitas ocasiões de comprar livros de graça.

Aqui se vai sussurrando, que há carta de Amsterdão que a armada holandesa desbaratou a nossa, mas são novas de judeus mal afeitos e mentirosos, e mais creio todas as de V. S.

Quando eu julgava que V. S. devia segurar os livros de Livorno a Lisboa, entendia que era a seis e sete por cento, como os meus açúcares. Mas dizendo-me Brandão que seria a onze ou doze me parece tão exorbitante que eu os cometeria a Santo António principalmente em tal nau ingreza de João Andrea, que não surca o mar outra mais brava. Contudo, perguntando-me o Brandão que faria, lhe disse que «o que V. S. lhe manda», mas eu o sinto grandemente porque se aos cinquenta ou sessenta que V. S. perde na moeda, acrescentar os embalos, aduanas, fretes, seguros, lhe vem a custar o dobro e a amargar-lhe o que desta casa saiu a boníssimo preço. Os livros estão em Livorno esperando que a nau chegue de Génova. Deus os leve a salvamento e sejam de muito gosto de V. S. Eu tinha desgosto de parecerem-me mal vestidos, mas estão-no tanto pior os do Condestable Dom Fradique Colona, que agora vendeu à viúva princesa de Butera, neta de Dom João de Áustria, com ser livreria de seis ou sete mil cruzados, que apalpei ser impossível nas grandes poder atender-se, aos que só se faria em cento ou duzentos volumes, e assi havendo-me agora provido de alguma centena de raros livros castelhanos se conhecem entre os meus, polos mais esfarrapados. O livreiro que os comprou é o mais rico, e tem só assoalhado os espanhóis porque tardará anos em vendê-los todos, e eu me provi de muitos que nunca pude haver em Madrid ou Lisboa, e de alguns que nunca tinha visto. Quando tenha enchido a parede vazia, mandarei a Lisboa a V. S. a lista de todos, e sei que terá gosto sua muita curiosidade. Muito me contentou o sermão do Padre Macedo, e mais contentaria aos que o ouviram, quando se acompanha a matéria com a acção, que supponho será bizarra como de quem se criou nas bizarras da Companhia de Castela que o recitar dos nossos de Portugal tem muito de cantado e afectado.

A que escrevo a El-Rei vai aberta para que julgando V. S. que me pode ser de dano a não mande e ma torne, que não quisera dizer verdades que me prejudiquem, e inda que o são evangélicas as que digo sobre os bispados, quem sabe se lhe tomarão o faro às avessas, que estes grandes cardeais e políticos se maravilham haver entendimento tão simples, que de veras queira bispos, quando tantos imigos terá em seus encontros principalmente quando hoje é senhor daquela fazenda sem um pecado venial. E então se lhe derem o dízimo há-de ser com muitas pragas e virem-no a tirar do sangue dos pobres que é dos

esmolados, porque os prelados em Portugal não têm de pastores mais que o nome, que tudo o mais é pura vaidade e cuidarem que consiste em terem melhores tapecerias e melhor prata – tanto ao revez dos de Itália – que nenhum come se não em barro e estanho, inda que nascesse entre baixelas de ouro. E torno a encarregar a consciência de V. S. em tornar-me a carta se tiver ãa mínima suspeita de que podem caluniá-la, pois de V. S. faço mais confiança que de nenhum outro português meu natural com quem tivesse muita amizade e intrinsicheza.

Só Deus pode julgar os interiores, pois nem a igreja se mete neles, excepto os inquisidores de Portugal que saiem da regra. Mas o que mostra este meu amo em todas as suas acções depois que veio é ãa suma inquietação com tal vida que se pode mais invejar a de um forçado de galé, porque os tais têm hora determinada de comer e de dormir, e este pobre senhor a não tem, saindo incógnito às horas mais desprepositadas, e não falando com nenhũa de quantas pessoas tem em casa, sendo todas de mais e melhores partes que eu, e já seja de andar com grandíssimo medo, já de arrependimento desta vinda a Roma desprepositadamente, já de haver vindo bem, mas com a causa de Nápoles haverem-se-lhe mudado as cartas na mão eu o compadeço. E inda que ele recebeu a primeira carta de V. S. e lhe respondeu, e a minha licença se me é acabada, não me dá um momento de negociá-la, sendo cousa ordinária nem a de V. S. que não é ordinária.

Por outra parte o Papa se lhe entende que lhe tem posto cem espias e que não manda dinheiro a Nápoles ou embaixador que não saiba. E há quem imagina que lhe há -de fazer um duro jugueto, porque não se contentam os franceses com que ele o seja, mas querem que faça mil desprepósitos, contra sua honra e contra seu decoro. Por onde se julga de todos a suma imprudência o ter-se vindo meter em Roma e louvam a An.º andar fora entretendo-se até que Deus mude o mundo. Com tanto tenha V. S. uma pouca de paciência, entendendo que eu me não descuidarei em servi-lo com todo o coração como a senhor e amo meu a quem Deus guarde. Roma, 4 de Maio de 1648.

*Vicente Nogueira*

Escuse-me V. S. com o seu secret.º até tomar tempo.

Memórias dos dias em que hei escrito a V. S. desde 10 de Fevereiro – inclusivé curtas e abreviadas –, porque supunha que quando ãa de dez se perdessem não podia ser maior a desventura e todas são em datas em 2.ª feira.

Fevereiro:

10 – Mandei a V. S. a lista inteira que importava mil e trezentos e sessenta escudos e oito reales e meio, e em sua companhia ãa papa El-Rei queixando-me que fosse perdido e quiça roubado o maço grande seu que V. S. me mandou em 10 de Janeiro.

17 – Que V. S. mandasse comição e ordem para lhe comprar com comodidade textos de cânones e leis, Suma de S. Tomás, galenos em latim e dos mercúrios os 22, 23, 24; e este é certa que se não perdeu pois V. S. me respondeu não só aos ditos livros, mas inda me mandou os três mercúrios que me chagaram; também falava em campanelas.

24 – escrevi a V. S. e ãa muito secreta que me mandasse a Lisboa.

Março:

2 – Escrevi a V. S. com ãa para El-Rei, mas estas não partiram nesta posta por causa de Ferdinando Brandão que as mandou na seguinte.

9 – Que tornei escrever ajuntando qualquer cousa.

16 – Escrevi a V. S. e lhe mandei duas para El-Rei: ãa pública de cousas de Nápoles e Sicília, e outra de cousas domésticas, *mortadellas palas cauli fior* etc...

23 – Escrevi, mas não me lembra que, porque não notava mais que isto.

30 – Escrevi a V. S. que com os livros que de novo lhe comprei que importam em 539 júlios me fica já a dever dinheiro e que de novo por conta nova lhe hei comprado o *Rabot* em glosa magna em 20 giúlios ou reales, e que me deixe emprestado o Testamento Velho interlineal de Pagnino até me vir de Holanda, e que com reservar-me dos espanhóis a 2.<sup>a</sup> parte da *História de S. Domingos* que por desacompanhado lhe não serve, e a 3.<sup>a</sup> década de João de Barros e a geografia latina de Tolomeo os quais com todos os mais importam reales duzentos e sessenta e sete, me fica a dever líquidos 13330 – e tantos, e que lhe presento grátis o Levi Ben Gherson sobre o pentateuco manuscrito, e lhe mandei a nota das matérias dos cinco caixões que já estavam cheios – e ãa nota impressa dos livros hébraicos que me mandou da Holanda Menhasse Ben Israel.

Abril:

6 – Escrevi sobre o negócio de Dom João de Sousa, sobre a licença dos livros proibidos para V. S. e Senhora Marquesa minha Senhora um, aviso importante sobre o cardeal Albornos falsa amizade francesa, haver gastado no encaixar os livros que entreguei encaxados a Brandão, cento e quarenta e sete giúlios ou reales e que V. S. fosse com sua comodidade considerando o como em dous de Dezembro possa estar em Roma o preço dos ditos livros com a menor perda sua.

13 – Doendo-me de não ser chegado lhe inda o catálogo que levou daqui o correio Manchini em 10 de Fevereiro, e que os mercúrios fossem sem necessidade vindos a Roma com tanto custo de escudos 3  $\frac{1}{2}$  que com outro tanto pudera eu ter ãa mostra de etc., e que seus livros eram chegados a Livorno (o que não era verdade, mas já hoje 4 de Maio o é) e que se a Senhora Condessa sua mãe é viva etc. lhe dou novas do canonicato de Évora de Monsenhor Dias Preto do negócio de D. João de Sousa e dos mais.

21 – Escusando-me com V. S. do falso aviso que lhe mandei de estarem já os livros em Livorno, por um equívoco de Brandão; para el Rei mandando-lhe o capitulado de Nápo-

les; para Pantalião Figueira ãa carta aberta em resposta da sua prometendo-lhe as alvízaras do seu ofício de secretário da consciência.

27 – Que os livros são verdadeira e felizmente chegados a Livorno, maravilhar-me do estilo da Senhora Condessa, que não cheira nada a femenino; que logo que cheguem os 300 escudos do pincípio da paga, ou os cento para os livros, se lhe comprarão, porque de novo estou já empenhado com Fernando Brandão em cento e dez cruzados, e com o cavaleiro Rui Lopes em 90 laranjas da China. 2.<sup>a</sup> carta de Pantaleão sobre os benefícios em que dá a entender ir o secretário lembrando-se das comendas que me importa que apareçam os róis para que confirmem os seus contadores se está bem feita a soma por J. Paulo Rochetti, mando os traslados das cartas fradescas a Barberino, que me não mande o mercúrio 25 se não por Lisboa; que comprei o atlante iluminado no mês passado e, neste, o teatro geneo-lógico e muitos raros livros espanhóis da livreria da princesa de Butera e ãa plenipotencia d’El-Rei Filipe a seu filho, Dom João de Áustria.

\* B. P. E., cód. CVI/ 2-11, fl. 642 r.-644 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 11 de Maio de 1648

Nada se me oferece que escrever a V. S. não tendo neste correio carta algũa sua, se não avisá-lo que a teve Ferdinando Brandão, e que por ela me alegrei de sua boa saúde e juntamente mandar a V. S. o capítulo em que começa ãa carta que me escreve de Amsterdam o principal de todos os rabinos que – inda que parecerá aos portugueses desprepósito e judiaria – é na mente dos políticos de Itália um evangelho humano. E V. S., se lhe parecer digno de lê-lo El-Rei lho mande e se lho não parecer o deixe, que el Rei de Castela só isto temeu no princípio, mas quando viu a carniceria com que a nossa inquisição prosseguia e perseguia, se deu por tão seguro, que se tem por senhores ele e os seus de Portugal, do dia que se ajustem as duas coroas, não vendo no reino fazenda nem comércio que se sustente.

Por mais que este meu amo o dissimule, todos conhecem andar meio desesperado, se já não todo desesperado, do mau sucesso dos franceses em Nápoles, porque este devia ser o negócio, que tão fora de tempo e sazão o fez vir de Itália, mandado ou não mandado. E este se vai despintando em forma que há pouco que esperar. Que seria pois se a isto se juntasse o ter feito esta casa todos os desembolsos, e achar-se hoje, com o dinheiro perdido, e com pouca honra ganhada. Como quer que seja eu me compadeço de ver este homem tão fora de feição se bem ele nem de outrem nem de si mesmo se compadece, e me arrependo muito de ser português e primoroso em haver deixado o serviço e esperança de Saqueti, por um homem tão desprepositado, e tão sem fundamento em cousa algũa. Enfim não há quem não dé algũa cabeça, mas esta minha foi grande e sem remédio. Nesta somana determino negociar com ele as licenças de V. S. e da Senhora Marquesa e quando queira mais governar-se pelos rigores, da boa cabeça do assessor Albisi [?] irei correndo todos os cardeais da inquisição começando do Cueva (a quem por V. S. só falaria) e espero que alcançaremos o pretendido e com tanto guarde Deus a V. S. Roma 11 de Maio, 1648.

*D. Vicente Nogueira*

[À margem]: «riu-se aqui muito na antecâmara do Papa quando se leu a lista do auto-de-fé passado a culpa de um que sentia mal dos poderes do Papa, e do procedimento do Santo Ofício, igualando ãa matéria de heresia e um sentimento de erro particular no qual sentimento estão não só todos os italianos, mas inda os portugueses de miolo.

P. S. – mostrou o Cardeal Palota a muitos cardeais juntos ãa carta de Lisboa de amigo seu – bem cristão-velho – em que lhe diz que a prisão de Duarte da Silva tão rico e havido por tão bom cristão, fez tanto abalo em todos os cristãos-novos que das fronteiras de trás-los-montes, beira, alentejo e algarve são passadas a Castela mais de duzentas casas de mercadores. Veja V. S. que dor esta. E foi cousa engraçada o irem quatro familiares a dar rebusco em Cascais nãa nau ingresa, e dar ela à vela levando-os dentro, com que outro dia escarmentem de ir a tais diligências. Num reino muito pacífico e muito rico, seria erradíssimo o procedimento que ali se usa. Veja V. S. que será nos que estamos como Bolatines bailhando na corda. Deus alumie entendimentos tão cegos, que eu não quero crer que só se peque de malícia e desejo de roubar, ou de ganhar bispados.

\* Biblioteca da Ajuda, cód. 51-X-16, fl. 202 e 202 v.

O

L. S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 1 de Junho de 1648

Não tive esta semana carta de V. S. nem havia matéria que requeresse escrever-ma. Contudo quis dizer a V. S. como fico sempre prontíssimo a seu serviço, e porém com tão pouca saúde, que amenhã 2.<sup>a</sup> feira do Espirito Santo tomo a 3.<sup>a</sup> purga de xalapa, cartamo e rui-barbo nomes que só ouvidos enfastiam, e tão bom dia se forem espeques para a saúde se melhorar. Por isso me não dispuz à licença de V. S. nem à informação antecedente do Marques del Bufalo que a está esperando, mas em passando esta purga, a farei tão doce e facilitada que se alcance.

Está-se encadernando um dos três volumes dos Távoras nobremente, como as encadernações dos com que sirvo a El-Rei para presentá-lo a este meu amo. Mas não será se não quando o Marquês esteja prevenido para que o negócio não seja outro que fregir e comer como dizem na nossa terra dos cachuchos, os grandes gulosos.

Até não ter alcançado a licença de V. S. não falarei na da Senhora Marquesa minha Senhora, porque como aquela é de livros nomeados e todos vulgares, creio me será muito mais fácil. Mas estou perplexo em os que hei-de nomear, porque não quisera me ficara de fora nenhum de seu gosto. E os que determino são os seguintes e V. S. avise logo os que mais quer que se peçam:

- Horas inteiras de Nossa Senhora porque com a palavra «inteiras» se entendem não só salmos penitenciais e officio de defuntos, mas as paixões de todos os quatro Evangelistas que tudo tem as que lhe presentare;
- Epístolas e Evangelhos de todo o ano com os sermões de Fr. Ambrósio Montesinos que já lhe presentei ao princípio e inda que é emendado na inquisiçam de Castela, e alí permitido, contudo cuidoo que proibido en Portugal;
- A 2.<sup>a</sup> parte do Vilhegas que contém a vida de nossa Senhora e de todos os santos da lei velha, que aí só se proíbe, como que fomos todos judeus;
- Os cinco tomos do *Spelho da Consolação* dos tristes que em bom Português é todo o Testamento Velho comentado por Nicolao de Lyra, e assi mais todas as antiguidades judaicas de Josefo e a sua Hist., livro precioso que nunca alcancei senão nesta livraria do condestable Colona por boa fortuna minha para mandar a S. E.;
- Se para seu entretenimento e rir (que nem tudo ha-de ser chorar pecados e S. João Chrisóstomo tinha debaixo da sua cabeceira para ler, quando despertava de noite, as Comédias de Aristófanes, eloquentíssimo, mas elas tão desonestas e inda sujas como

- V. S. lerá nas italianas que tem na sua livraria) quiser Lazarillo de Tormes, Celestina e sua ressurreição, Diana e algum outro semelhante V. S. me avise com tempo para que tudo se meta ao fogo e ãa só panela;
- V. S. me mandou três volumes dos Távoras bastando dous para o Senhor Cardeal e para mim. Do 3.º em nome de V. S. hei-de fazer presente a Fernando Brandão, porque de nenhum outro português pode a amizade ser-lhe de maior serviço, e tem de italiano o agradecer até ãa só sireija – tão diferente da nossa cobiça, que tudo avalia a dr.º e segundo a valia é o agradecimento.
  - Ó Senhor Excelentíssimo que livro, que ouro, que jóias, que tesouros, e que grande homem aquele Vizavô de V. S. Digo senhor que não cuidei que tais escrituras havia em Portugal, e que eram bem mais dignas de trazê-las cá o bispo de Lamego, que uns que trouxe da livreria de D. Pedro de Alcáçova da secretária de seu avô, que sendo grandíssimo ministro se soube fazer grande senhor, ou ao menos grande fidalgo. Li os tais livros do princípio até o fim, sem achar neles nenhũa substância nem negociado importante, excepto um bem ridículo, em que se gastavam muitas mãos de papel, do qual eu acabei de entender um secreto que fique entre nós, porque me não apredejem. E é que El-Rei D. João III era uma posta de carne ou um homem de palha sem saber, sem valor e que só com a capa de fradelho e reformador de padres ganhava crédito na plebacha, e entre a nobreza lisongeira, que cuidam estar o remédio do mundo em saírem ou não saírem os frades de S. Vicente. O negócio dito era havendo de vir à corte um Dom Duarte, filho bastardo d’El-Rei, que ele fazia Arçobispo de Braga (e cá faria um Emperador Rudolfo cozinheiro ou pedreiro) o ver como lhe haviam de falar a Rainha sua madrastra, os infantes seus tios, os Duques, os Condes, os Marqueses, os fidalgos, os desembargadores, os prelados os clérigos os frades, cousa para se disputar deles quando estivessem muito ociosos.

Mas tornando ao livro, é preciosíssimo nas escrituras que trás, boníssimo nos discursos que as furtadas faz o tio de V. S., com rara modéstia e ãa temperança, como pudera escrever ãa donzela e com discurso assaz político. Alguns defeitos lhe notei que, emendados, o melhorariam muito. Mas os da impressão não têm conto nem número, e dizendo-se isto ao Padre Mestre Fr. Francisco Soares, disse ser inda maior a culpa tendo V. S. cinco frades em casa que é um convento inteiro, no que louvo muito a caridade e hospitalidade de V. S., mas culpo-lhes a eles.

Estive com propósitos e inda não estou fora deles de ir notando a V. S. os erros de cada folha, para que pelo meu rol nũa somana ociosa os fosse emendando; e inda que os mais deles são fáceis de acertar, algum é bem dificultoso e que o mesmo Senhor Álvaro Pires festejaria porque tocam no seu texto. Como quer que seja em língua portuguesa não temos melhor peça política, e o livro mostra ser V. S. régio no ánimo, com quatro dedos de margem, e letra grandíssima, e folguei grandemente de ver as cousas do senhor Rui Lourenço tão injusta-

mente caluniado. Enfim que homem houve nunca grande em qualquer matéria, que escapasse dos dentes da inveja e maledicência, mas *conscia mens recti famae mendacia risis*.

Muito me importa que V. S. vá depressa a Portugal para com seu desengano eu sair desta cancelaria, já seja para servir a S. Majestade – se para isso ainda presto – já para me servir a mim mesmo metendo-me num recolhimento onde não saiba nem haja mais mundo que Deus e minha alma, porque morrerei de aflição se cuidar que posso ver um ano inteiro os despropósitos que hei visto nestes três meses, e inda que parece que só desacreditam e fazem odioso ao autor deles, e não aos que notoriamente o não são, contudo o que ouço nas minhas costas e inda na minha bochecha, sinto mais que bofetadas, e o peor do caso é que mentiria se o negasse e seria infame se o confessasse.

Veja V. S. se caminhando estreitamente entre dous precipícios posso viver com gosto, ou ao menos sem perigo. E se Papa Inocência não fora homem muito medroso, já tivera feito alguma carafesea, porque se lhe conhecem bons desejos, mas inda vê aos franceses com algum vigor. Que Deus nos livre se os visse caídos. V. S. me diga quando se embarcará para Portugal para que eu antecedentemente e com vagar (porque depressa tudo erro) vá preparando a proposta que El-Rei mandará julgar sobre as minhas pensões, e também a do que se deve considerar em caso que queira empregar-me em seu serviço, que são os dous negócios que V. S. por sua grandeza benignidade e cristandade há-de tratar com afeito de cousa própria, porque lho merece meu amor, e a grande reverência e respeito que tenho a sua altíssima qualidade e singularíssimas virtudes, das quais vivo tão enamorado que sinto não haver conhecido-o e pretendido que El-Rei me mandasse servir subordinado a V. S. nestes três anos nos quais cuidaria que V. S. houvesse tirado grandes utilidades de minha e companhia e confessasse ter eu na minha grosseria e ignorância muito da pedra de amolar, que é aguzar e ilustrar os que a tocam ficando ela sempre no andar primeiro, cousa de que Sócrates soemente se prezava e de que eu tenho algo.

Se no relógio de horas em que tanto me cansei (mas inda mal, porque mais e V. S.) não está feito nada de empenho, de sinal, nem compra de algum usado, V. S. haja tudo por revogado e não dito, nem sonhado, porque é já tão pouco o tempo que naturalmente me deve ficar de vida, que é melhor não contá-lo. E já V. S. deve saber que não é isto cumprimento nem cerimónia, mas desejar-lhe descanso e não cuidados, e assaz me pesa que inda para V. S. apresentar a outrem, o de que me fez mercê lhe há-de ser necessário fazer novo custo em nova caixa, mas a quem o apresentará V. S. que o não tenha por grande donativo, quando o Cardeal Mazerino com relógio de ouro regalou aos maiores camaradas de meu amo. Do livro da filosofia de Eustachio de S. Paulo que o Senhor Capitão me manda polo P. M. Soarez não me meta o custo porque inda que me fica, por de melhor letra, mando a V. S. o que eu já tinha inda que seja de Génova e já o tenho atado com os italianos cruzados que lhe irão.

Estimou grandemente Fernando Brandão o presente do livro, e sente muito os erros dele, e diz-me que, se eu quiser ser o corrector e V. S. gostar, que ele o fará imprimir aqui

em forma e letra pequena, com que seja um brinco, e eu digo que com os meus rivetes, sem mudar período inteiro mas letras somente e acentos e quando muito ãa palavrinha, ficara o livro tão melhorado que o não conhecesse o entendimento, que o gerou, mas quer se não a lesina ao menos a prudência económica – que se haja seu dono desfeito primeiro da impressão de Paris, parte por venda, parte por troca parte por presente, e então na 2.<sup>a</sup> impressão que eu dedicaria a V. S. com ornato e galantaria mas grave, veria V. S. como ninguém que tivesse o primeiro quereria carecer do 2.<sup>o</sup>. Mas havia eu primeiro de mandar a V. S. um longo rol com espaço em branco de perguntas que me havia de satisfazer, porque ser tão espaço de notícias o autor que não nomee todas as filhas e seus matrimónios e descendentes faz a obra muito faminta, e a crónica de gerações e todos os livros genealógicos metem até as descendências muito bastardas.

V. S. me diga se nisto tem alguma dúvida ou impedimento que eu esperaria em lugar muito legítimo dar ãa notícia ao mundo desde o Senhor Estêvão da Gama até hoje dessa família, que fosse como ãa coluna rostrata. E guarde Deus V. S., Roma, 1 de Maio<sup>6</sup>.

Feche V. S. essa e mande-a a El-Rei que me vai muito em madurá-lo para daqui a 4 meses.

*Vicente Nogueira*

Vá ãa graça que calei a El-Rei da patifaria francesa ou romanesca, para prova do como França quer só empenhar seu nome e autoridade e não seu dinheiro. Para a guerra que se sustentou até agora em Abruzzo, emprestaram ao embaxador suas armas o Duque de Bracciano e Card. Ursino seu sobrinho. E como os espanhóis tomaram tudo, pediam agora os ursinos ao embaxador suas armas e queriam citá-lo, por cousa que não importa, a metade da pensão de um ano. Foi necessário compor a cousa Barberino da sua bolsa e tomar sobre si o pagar as ditas armas para que tudo saia da fazenda barberina que, como bens de igreja, nunca chegam a muitos herdeiros.

\* B. P. E., cód. CVI/2-11, fl. 586 r.-587 v.

O

L.S.

<sup>6</sup> Esta carta – que não se encontra mencionada no vol. III do Catálogo dos manuscritos da B. P. de Évora – tem a data de 1 de Maio, sem indicação de ano. Como acertadamente notou Lopes da Silva, confrontando-a com a do Marquês para Vicente Nogueira, datada de 26 de Junho de 1648, chega-se à conclusão de que o mês de Maio foi ali posto por lapso. A carta será de 1 de Junho de 1648 – Cf. D. Vicente NOGUEIRA, *Cartas de D. Vicente Nogueira*, Publicadas pelo Director da Biblioteca Pública de Évora, A. J. Lopes da Silva, Coimbra, Imprensa da Universidade, sep. do «Arquivo de história e bibliografia – vol. I», 1925, p. 58, nota (I); Carta do Marquês de NIZA para D. Vicente Nogueira, Roma, 26-6-1648 – B.P.E., cód. 106/2-4, a fól. 268 r.-268 v.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA VICENTE NOGUEIRA

Paris, 5 de Junho de 1648

Não tive neste correio carta de V. M., e assi servem estas regras somente de avisar a V. M. como as recebi de Lisboa de até 8 de Maio em que me avisam do parto da Rainha nossa senhora, em 16 de Abril, de um infante, com que todo reino ficava contentíssimo. Aqui se está imprimindo gazeta de todas as mais novas que mandarei a V. M.

Tinha chegado a Lisboa nau de Leorne e recebidos – em minha casa – uns quadros e escabelos que Fernando Brandão me mandou e porque imagino que iam na mesma nau os dois caixões de livros italianos, fico com cuidado da Marquesa me não falar neles e assi se sirva V. M. de saber de Fernando Brandão se iam os livros na dita nau. O inquisidor-geral ficava sangrado seis vezes, e era morto o regedor João Gomes da Silva.

Do Brasil chegaram às ilhas e a Lisboa oito ou dez caravelas. O governador que lá estava vem preso, e governava aquele estado António Teles, conde de Vila Pouca, que foi por general da armada. Tinha provido bem a Baía e estava fazendo um forte real com quatro bastiões na ilha de Taparica, donde os holandeses estiveram. Tinha despachado cinco galeões ao Rio de Janeiro para ali se juntarem com Salvador Correia de Sá que tinha mais três. E, com todos juntos, passaria logo a Angola donde, esperamos, terá bom sucesso. E entretanto o nosso embaixador em Holanda não se descuida, e estamos com esperanças bem fundadas de que haverá bom conserto e brevemente. Nesta corte estão todos mui contentes com a vitória que em Alemanha alcançou o Marechal de Turena.

Em Flandres ganharam os franceses ãa praça e perderam outra, e com isto me parece que se não obrarão mais façções este ano naquelas partes. Guarde Deus a V. M. como pode. De Paris e Junho, 5 de 1648.

\* B. P. E., Cód. 106/2-4, fl. 257 r.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Paris, 26 de Junho de 1648

Recebi a de V. M. do primeiro do corrente com outra para El-Rei que mandei quarta-feira e folguei de ver nela o que V. M. relata de Nápoles. Estamos esperando novas do que sucede depois da chegada do Cardeal Grimaldi o qual julgo se não devia embarcar sem grande probabilidade de haver de achar os ânimos mui dispostos para novas alterações. E o que me espanta é o modo porque os espanhóis vão tratando o Condestable Colona e se desta vez a nobreza se unir com o povo, poderemos ter mais que ver que da primeira. E os senhores barberinos poderão esperar que recuperarão o que têm despendido e ainda o que se obrigarão a pagar das armas aos Ursinos. O Príncipe Tomás chegava ontem à noite a Tolon para logo se ir em seguimento de Grimaldi com o resto da armada

Os livros que V. M. me aponta determina nomear para a licença da Marquesa me parecem os com que ela se contentará, sem V. M. se cansar com Celestina nem outros semelhantes, porquanto não lê mais que os de meditações, e vidas de santos e cousas devotas, orações, ofícios, evangelhos e epístolas e nos que V. M. me nomeou deve entrar tudo.

Muito estimo que V. M. me gabe tanto o livro dos Távoras e que esteja tão satisfeito de meu avô e bisavô, porque dizia minha mãe, tendo disso grande vanglória, que ninguém tivera pai e avô como ela. E se o senhor Álvaro Pires não morrera tão moço muito lhes houvera de parecer. Os erros da impressão temos considerado e bem o sente o Padre Frei Francisco, porque foi o que correu com ela. E não é pequeno favor o que V. M. e Fernando Brandão me querem fazer na segunda impressão e em tal forma os que imprimirem foram 500 livros somente e todos estão já em Portugal, porque a impressão fez-se à custa de meu primo Rui Lourenço e creio que brevemente se desfará deles porque uns havia de dar e outros vender e os demais mandar à Índia e Brasil assi que enquanto se fizer a segunda estará desfeita a primeira e eu lho avisarei domingo. E no que V. M. reparou de se não falar nos casamentos das filhas tinha eu aqui reparado com o Padre Fr. Francisco, e assi será conveniente meter, na segunda, todos os mais, quando foram, tantos e tão lustrosos, porque só meu bisavô casou cinco filhas com Dom Diogo de Castro, Dom João de Alencastro, Dom Lourenço de Almada, Luís da Silva e Luís de Alcáçova. E filhas de meu tio estão casadas quatro: a primeira com o morgado da Oliveira, a segunda com Dom Álvaro Manuel, senhor da casa da Talaia, a terceira com Alexandre de Sousa, a quarta com Dom António da Silveira, neto de Dom Álvaro da Silveira e hoje seu herdeiro, filho de seu filho segundo que na Índia casou com uma neta de Fernando de Albuquerque que foi governador, de que também é herdeiro – por não ter outro herdeiro – Jorge de Albuquerque seu filho, que hoje

está em Lisboa muito rico, sendo conselheiro da Índia. E assi espero aviso do que V. M. sobre isto assentar com Fernando Brandão.

Por horas estou esperando resposta das cartas que escrevi a Lisboa pedindo apertadissimamente licença para me ir e vindo-me sair daqui por todo Agosto o mais tardar, para me poder embarcar antes do rigor do inverno. E em razão do que lá obrarei nos negócios de V. M. me remeto às obras, segurando a V. M. que pontualmente seguirei suas instruções.

Com muito gosto remeto com esta a V. M. cópia das boas novas que temos do Brasil, vindas por diferentes navios de aviso aos holandeses. E assi cremos que a perda que tiveram é muito maior do que relatam e como entendo não haverá dúvida em o nosso embaixador de Holanda se ajustar de todo com os Estados, havendo-me escrito ultimamente o Padre António Vieira que se do Brasil não chegasse aos holandeses algũa grande nova que se ajustariam connosco, e ela chegou-lhes tanto pelo contrário de que logo avisei ao embaixador, estando o correio já posto a cavalo para partir, porque os navios vieram a Rochela.

Avise V. M. a Francisco Nunes Sanches que já a sua letra fica paga e em meu poder. Guarde Deus a V. M., Paris e Junho, 26 de 1648.

\* B. P. E., cód. 106/2-4, a fl. 268 r.-268 v.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

(?), 28 de Agosto de 1648

A cópia acima se me escreveu de Lisboa para V. M. ver o que mais lhe parece se faça neste negócio. E porque hoje tenho escrito a V. M. outra carta, não digo nesta mais. Guarde Deus a V. M. Paris e Agosto, 28 de 1648.

Marquês Almirante

\* B. P. E., cód. 106/2-11, a fl. 616 r.

O

I

## DE MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

**Paris, 4 de Setembro de 1648**

Dom Vicente Nogueira:

De 3 de Agosto tive ãa carta de Marco António Nobilly, gentil-homem de V. M., em que me avisou da causa por que me faltavam cartas de V. M., a quem com toda a verdade seguro que, se junto com esta carta não recebera outras de Fernando Brandão e Fr. Manuel Pacheco, de 10 do mesmo mês, em que me avisam da melhoria com que V. M. ficava, e já em convalescença, inda que com muita fraqueza, que fora grande a pena que me acompanhara, porque me confesso por afeiçoadíssimo a V. M., como tal lhe desejo ver boníssima saúde para que com ela logre grande descanso. Hora seja Deus louvado que permitiu que vos livrasse de tal mal como o que passou. E para eu me confessar por amigo muito verdadeiro de V. M., não necessitava da lembrança que V. M. teve de mim do que na mesma carta se me avisa, e Fr. Manuel mais em particular. Mas V. M. querer acrescentar em mim obrigações sobre obrigações, desempenhar-me delas é o que hei-de procurar e que conheça V. M. quanto estimo esta lembrança. De negócios não tratarei nesta, mas pedirei a V. M. se resolva em não ler, contentando-se com que já tem lido, e com ouvir agora ler, e assi mais que não escreva de sua mão nem quatro regras, e as cartas que V. M. me escrever venham da letra de Marco António porque é belíssima e como tem tantos anos da casa de V. M. andarã visto no português, e com isto haverá lugar para V. M. me escrever muito largo e por todos os correios. Novas darei as que nos importam: primeiramente chegou a Ruão um navio em o último do passado, partido da ilha Terceira em 17 do mesmo. Dizem as cartas para os mercadores que por aquela ilha tinha passado para Lisboa a frota do Rio de Janeiro, e com ela 3 naus da Índia, que é uma nova de grande importância. E com o primeiro navio de Lisboa que se espera em Bordéus nos virão novas de ficar tudo reconhecido em paz. À Rochella chegaram alguns navios de Pernambuco, partidos de lá meado Julho. Dizem como começavam a faltar mantimentos aos holandeses e que estes não tornaram a cometer a campanha pelo mal que nela lhes foi a primeira vez. A armada naval de França fica em Provença, depois do mal que lhe foi em Nápoles. Dizem passa a Catalunha, que é o que nos importa e o que sempre se gritou, mas pode mais o Príncipe Thomas e Cardeal Grimaldi. Os rumores desta vila ficam quietíssimos, e eu estive com a Rainha ontem, dando-lhe os parabéns da vitória de Lands. Todas estas novas seja V. M. servido mandar ao padre assistente por eu lhe não poder hoje escrever. Guarde Deus a V. M. como pode. Paris, 4 de Setembro, 1648.

\* B. P. E., Cód. 106/2-4, fl. 4 v.-5 r.

C

I

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 28 de Setembro de 1648

V. S. não me acaba de conhecer no ponto do desinteresse, pois crea que seu parente o P.<sup>e</sup> Comissário Fr. Martinho, não é mais pobre de spirito que eu, e assi em lendo o que V. S. diz a Manuel Roís, que pagando-me cem pistolas de Espanha lhe passe letra delas e câmbios aos mais dias que puder, não hei querido presentar-lha, nem o farei se não em Dezembro, passado o termo que V. S. tomou, porque ainda então não estou certo presentar-lha, nem V. S. se dê por obrigado a prazo algum rigoroso. E os novecentos e tantos escudos a que sinalou oito de Dezembro me pague quando com muita comodidade possa, sem se atar a este dia, não temendo que lhe tire pola corda, que o emprego a que estão destinados farei em todo o tempo que chegarem. E V. S. esteja sem dar-lhe cuidado esta dívida da infelicíssima livreria, que parece é fatal das tais naufragarem, e já a que de Pádua – morto João Vincensio Pinello ia navegando a Nápoles, a seu sobrinho Duque de la Chilenza (Dux Acheruntinus) que importava quarenta mil cruzados – deu à costa na marca de Ancona, onde a vilanagem, roubando-a, a desfez e empregou em fazer encerados para as janelas, daqueles manuscritos de purg.<sup>o</sup> e carta real, juntados nãa vida inteira do mundo todo. E foi este o segundo naufrágio por que já em Pádua passara outro, quando morto o fidalgo, a república de Veneza, por denunciação dum criado espião, a quem deram por isso quinhentos cruzados, mandou visitar a livreria e tirar dela tudo o que erão secretos do seu governo, que o defunto tinha com grandes tesouros feito trasladar dos archivos mais escondidos, e passavam de mil volumes, notícia que dou a V. S. por fortificar sua constância e ânimo que me namorou, ouvindo-o num capítulo que me leu Fr. Manuel Pacheco.

Beijando as mãos a V. S. por me poupar nas que me escreve, presumindo que o hei sentido mais que V. S. não por dous ou três mil cruzados que V. S. perdeu tão injusta e desamorosamente, prevendo sua prudência o mau sucesso, por desobediência de seus comissários, mas por carecer nãa hora a sua livreria de hãa parte na qual iam algũas cousas muito raras. Mas V. S. não perca as esperanças de que por minha mão, se vivo um ano, terá outra muito mais escolhida e copiosa de livros necessários. E se eu tivera a má-nova antes, e não fora a minha doença tão terrível, V. S. fora hoje senhor de ãa famosa dum fidalgo de casa Gabrieli de capa e espada, de quem ninguém sabia em sua vida que devia de ser como o nosso camareiro-mor. E quando eu acudi a oferecer ao livreiro trezentos escudos de ganho, desde a cama, reservando todos os meus, já o livreiro tinha vendido a um seu amigo cem corpos. Mas eu fiz a segunda escolha que lá mandei na posta passada a que V. S. ma taixasse por Cramoisy, e ontem fiz a 3.<sup>a</sup> que V. S. me mande também taixar e – como compro sem necessidade, mas por gosto e capricho – não achará V. S. nestas escolhas livro ruim, mas ou

bom ou boníssimo, havendo na que se perdeu alguns em que eu hoje que os li e conheço, não gastaria dinheiro. Mas é o caso que nestes me obrigaram a tomar dez ou doze corpos faltos que não nomeio, porque os meto (para trocá-los) em escância particular para trocá-los ou vendê-los a quem faltarem. Já disse a V. S. que são seus os Henninges que foram meus. E antes que V. S. me responda estarão em livorno entregues a Manuel Roiz, com os espanhóis que V. S. escolheu da principesa de Butera – e não são idos, porque eu não sou ainda meu – e então lhe tornarei o rol do senhor capitão com a soma que deles cresce ou mingua, que eu já tenho dependurado o emprego dos juro com a tafularia dos livros. E V. S. se não descuide em fazê-los taxar de Cramoysi, que eu desejo muito que V. S. não compre em Paris nem ãa folha, porque lança dinheiro ao mar, havendo de ter tudo de Roma por menos e muito menos. As boas novas de Portugal estimo quanto devo, em fim tudo são milagres.

Da licença de V. S. lhe não direi nada até falar com o meu Cardeal, mas só dos livros que por proibidos se lhe têm tomados, que é o maior desaforo e insolência que nunca se viu e há-de ver o mesmo Cardeal e os mais da inquisição. Se pode V. S. estar sem licença em terra tão escrava, que nas obras de Lope achem que proibir sendo ele melhor cristão e melhor homem que os que o proibiram. Eu também irei com tento não comprando nenhum proibido, porque se acaso me aposentar ante V. S. acompanhado de algũa livraria não ache em que engasgar que inda que nunca me tocaram em livros porque viram que todos podia ter, daquela isenção nasceo o primeiro ódio. O papel do comissário é excelente. Importa que ele com o bom procedimento se ajude como El-Rei lho lembra. Ao Padre Macedo tenho muito que escrever, mas dou-lhe muitos pêsames da morte de seu amigo Santa Cecília, homem que só sabia sê-lo deveras, e que nesta cúria há deixado excelente nome de beneficência, magnificência, liberalidade e que, se vivera, seria senhor de Roma, mudando-se muito e melhorando-se-lhe a opiniaõ e teria mais aura em Roma que seu irmão em Paris.

Vão grandes embrulhadas entre Diogo de Sousa e assistente. Cada um vem aqui com suas lamentações, mas eu sigo a regra de S. Agostinho não querendo nunca ser juiz entre amigos. A P.<sup>o</sup> Vieira escreverei e darei satisfação comprida que V. S. lerá e emendará, e meu criado Marco António beija os pés a V. S. pois o honra sem saber-lhe o nome. Mande-me V. S. a folha, ou duas folhas, que me faltam da Senhora Condessa sua mãe que o P.<sup>e</sup> assistente grão curioso de todos os amadises e floriseles tem já lá as folhas antecedentes e espera isto que falta. Guarde Deus a V. S., Roma, 28 de Setembro, 48.

Dizem ser deposto da presidência de Castela Dom João Chumaceiro homem muito cristão e honrado e que dá a Castel Rodrigo.

*Vicente Nogueira*

\* Bibl. Públ. de Évora, cód. CVI/ 2-11, fl. 585 v.-585 r.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 19 de Outubro de 1648

Muito agradeço a V. S. o não faltar-me nesta posta com carta sua de 25 do passado, porque temia que fosse terceiro desfavor. Hora tenha V. S. tanto contentamento como mo deu com ela e inda que cuidava haver-me o azeiro curado da dor de estômago que me durava há tantos meses. Estes três dias a hei tido passante de três horas e amenhã mo começam a dar de novo, mas em pé, para o ajudar com algum exercício. E confesso a V. S. que nunca cuidei que doenças do corpo ferissem tanto o ânimo e lhe impedissem até o gosto dos livros espirituais, que são aqueles em que punha todas as minhas esperanças e contentamento e assi V. S. de nenhũa cousa deste mundo – tirada a alma – tenha tanto cuidado como da saúde ajudando-a muito com acostumar-se a exquisita dieta, que agora pago os 30 ou 40 anos dos excessos de Madrid.

Hoje, sábado, 17, véspera de S. Lucas, desesperado de haver de ter audiência deste meu amo, entre o qual e a minha estância não está mais que ãa câmara de um seu ajudante de câmara – que ma pudera abrir, e escusar-me decer cinquenta degraus, e torná-los a subir – me fui quasi sem fôlego a esperá-lo que se acabasse de vestir, e depois de lhe dar as graças do bem que fui curado lhe disse que V. S. quando não sabia que eu estava doente, me executava cada correio pola palavra que S. E. me dera da sua licença, e que até o Marquês del Bufalo ma mandava preguntar, e que ultimamente – para que S. E. visse a precisa necessidade de V. S. – me mandava mostrar a lista dos livros que em Portugal por prohibidos lhe tomou a inquisição. Leu-a muito devagar com grande maravilha de tanta imperícia, pois só dous livros daqueles eram prohibidos: s.o adónis de Marino e Alberto Crantzio. Ao que lhe repliquei que o adónis si, porque não tinha correição, mas o Crantzio o não era de nenhum modo. Mas de cada um dos outros – porque todos conhecia melhor que eu – diz que não se achará em nenhum deles palavra que notar, antes o Legado de Carlo Pascasio podia ler-se como Fr. Luís de Granada e tal e tal. Com o que o convenci de não poder V. S. levar livro algum a Portugal se ele me não dava a tal prometida licença. Eu lhe disse que não nasce de imperícia a generalidade da proibição, mas de tirania e ânimo de dominar e de serem rogados e adorados para darem licença deles, pois nenhum é do catálogo romano. Começou então a gaguejar de ver que inda que eu com grande modéstia lhe não concluía os silogismos, contudo conhecia não haver ele feito nada até hoje. Mudou então o tema dizendo-me que porque se não contentaria V. S. de fazer um rol de toda a sua livraria, e que inda que fosse de muitas mãos de papel lhe iria licença de todos, à qual pergunta lhe respondi com várias razões: a primeira, que antes de eu falar a S. E. me ofrecera o mesmo o

secretário João António Tomasi, e inda o assessor com ser um turco e de termos mais vilões que os nossos inquisidores, antes como formado na turquesa que eles, e que eu me não contentei porque não havia V. S. a cada livro que de novo comprasse pedir nova licença, e que era pouco crédito de V. S. a licença que em França usava geral, limitar-se-lhe em Portugal, principalmente havendo o meu exemplo no mesmo reino. E assi que S. E. se resolvesse ou a negociá-la para V. S. ou me desse licença para eu ir correndo cada Cardeal do Santo Ofício com um memorial como o que lhe dei, e que pediria ao Marquês de Buffalo que fallasse ãa palavra à Ex.<sup>ma</sup> S.<sup>ra</sup> D. Olímpia. Ficou chofradíssimo das minhas razões por mais que como pírolas lhas dourasse, e me disse que o meu exemplo não era adequado, sendo as minhas letras tantas e quantas, mas eu o convenci com dizer-lhe que era insufficiente a literatura só, quando em Portugal há cento, duzentos e mil maiores letrados que eu, e que V. S., sendo um dos grandes senhores daquele reino, é ainda maior na cristandade, sendo tanta sua consciência que mil léguas fugiria de livro que pudesse prevertê-lo. Repliquou que V. S. pedisse a licença para todos os livros que não fossem da primeira classe, nem da segunda, se *ex professo* tratassem de religião. Ou que no cabo do rol da sua livraria – na qual nomeasse quantos livros não tem, e pudesse imaginar – acrescentasse e assi mais para todos quantos livros de novo saírem, e que hoje não estão no índice romano. Eu me amarrei a que S. E. me fez prometer e empenhar com V. S. que na licença de França se lhe acrescentaria: *etiam valeat in Portugallia*, e que destes emplastos que S. E. me propunha, sempre ficaria lugar para valer-nos, quando o Papa totalmente negasse, e que tendo-lhe eu dito que o assessor como homem de ruim natureza, por acreditar-se ante o Papa que é da mesma, nestas matérias lhe não assoprava se não negativas e desconsoações. S. E. me respondera que perdesse eu cuidado que o assessor faria quanto ele Cardeal lhe acenasse, e que ele assessor diria ao Papa ser V. S. só merecedor de tal licença. E que eu não via que S. E. houvesse feito esta diligência, respondeu-me que amenhã por amor de V. S. quer passar pente e ir falar ao assessor, mas que eu lhe mandasse um memorial a São Pedro, para que ele se não esqueça, e em suma o negócio, como eu temia, começa agora de novo, e que eu não falasse ao Marquês que ele lhe falaria quando fosse necessário, porque se teme de que o Marquês saiba de mim termo tão descuidado e desordenado. Com tantas lendas haveri cansado a V. S., mas mais o mortifiquei com muitas cousas que deixo descrever-lhe, fundadas em minha verdade, honra e primor. E per aqui julgará V. S. quem governou a igreja vinte dous anos tão despoticamente, que fazia Cardeal a Giori que depois de andar vendendo *agua vitae* nas ruas de Roma, e de servir a um médico de ter-lhe a mula, e saracotear todos os becos, chegou a ser seu criado e lhe levava os livros ao estudo e cousas semelhantes, e inda peores. E por aqui julgue mais V. S. com que gosto servirei a tal homem, estando acostumado a oito ou nove anos de Sacchetti, que era e é um anjo em carne humana, não saindo-lhe daquela boca verdade nem promessa, que não seja evangélica, e por ela V. S. se assegure que terá licença inda que me houvesse de custar perder esta servição, e que inda que o Papa é da condição que é, lhe espero achar sação e conjuntura.

A Egídio Vautour, buscou Marco António mais criado de V. S. que meu, e achou que é ido fazer as suas vendimas em Genesano, mas falando com seu substituto – um clérigo grave, que lhe estava escrevendo – o avisou que inda que da carta que eu lhe mandei há meses, ele tivesse já mandado a Portugal a resposta – como o disse quando leu a carta – que eu lhe pedia que me desse um duplicado, para que eu mandasse a Portugal, e vissem que eu encaminhei bem o que se me encomendou.

Com V. S. tenho tanto amor e confiança que como se fora meu filho (pois o pode ser na idade) lhe pediria quanto dinheiro me faltasse, e assi o não pedir-lho é porque não é minha necessidade extrema. E com tudo beijo mil e mil vezes a mão a V. S. pola liberdade que me dá de passar sobre sua fazenda quantas letras hei mister. Mas sou nela tão limitado, que nem das cem dobras me hei valido, por ãa palavra em que V. S. encomendava a Manuel Roiz que, passando-lhe letras, fossem com o mais largo praso. E assi o que V. S. sinalou de 8 de Dezembro haja por espassado a quando V. S. com muita sua comodidade haja vendido a sua canela e drogas, que com os cem escudos que V. S. me mandará no fim de Novembro irei passando.

Nada me consolam as esperanças que V. S. me dá da sua livraria, porque sei que cousa é a inquisição de Granada. E porque sei que cousa é a cobiça de Filipe IV instilada-lhe do Conde Duque, e que pola posta lhe mandariam aviso da qualidade, capricho, e rareza dos livros, e que os mandaria levar a Madrid, a meter na galeria do cierco onde estão os malaventurados da confiscação passada. E quando isto não fosse – mas só se mandassem a vender em Madrid – dariam por eles quatro vezes mais, porque só ali se estima esta mercancia. E se V. S. os que tem duplicados, fossem quadruplicados, acharia ali cem compradores, e não temeria o que levando-os a Lisboa, e que lhe ficassem comendo-se da traça.

Livrou-me V. S. com avisar-me do Vecchietti de não fazer cá dele algũa compra errada. Mas folgarei de saber quanto lhe custou, e todavia se V. S. fia de mi que lhe saberei antes do ano do Jubileo fazer ãa excelente livraria de boníssimos livros, mas não daqueles raríssimos e custosos. E que, posta nãa balança, ache mais compradores que acharia a perda e lhe custe assaz menos (porque compro hoje com mil ventajes) peço lhe que não compre em Paris nem ãa folha de papel, porque tudo cá lhe custará menos e, se se embaraçar em muitos destes, não me torna conto ficarem-me cá como rifiuto ou reboutalho. E não passarei de mil volumes, mas entrarão os textos de todas as sciências – cousa de que eu fugia como de muito ordinária, e que V. S. deve ter como senhor de ãa pública livraria. E os mesmos que V. S. me mandar de suas compras tragam o preço que lhe custaram, para que eu faça proporção de quanto menos me convém cá dar por eles.

Nos caixões seis, diz o meu criado que não iam outros livros que os da lista grande, mas que um caixãozinho que com excelentíssimos livros eu muitos meses antes tinha entregado a Fernando Brandão, ele como homem descuidadíssimo não mandou a Livorno se não com os seis e que se embarcasse ali com eles (e que sabe bem que eram livros singularíssimos, que eu presentava a V. S.). Mas que não sabe se iam neles alguns mais que eu lhe vendesse,. E eu

sou tal que nada escrevia se não a V. S. E isto da caixeta esquecida e escondida do Brandão – para que eu me não doesse dela – me não disse Marco António se não quando agora lhe fiz esta pergunta, lendo-lhe o capítulo. E assi que inda a perda de V. S. foi bem maior, mas dói-me só dela o não ser bastante a providência e cautela de V. S. para remediá-la.

Disse a V. S. não haver em Roma barca de Livorno na carta passada, e é o caso que vindo de lá ãa carregada de passageiros e de fazendas, a saltaram duas galeotas turquescas e ãa setia de Tunes – por saberem que está este mar sem galés nenhũas – e levaram tudo. Mas sabendo-o o Marques Gabriel Ricardi, grande de Livorno, mandou reter todos os barcos até à saída de ãa galé bem reforçada, que mandou seguindo aos turcos. Mas chegou tarde e lhes tomou ãa só galeota, mas a fazenda e escravos foram cativos, escapando-se a setia e galeota. Mandou o grão Duque então que a galé se não recolha este inverno e que dê guarda às suas barcas. E assi polo patrão bom cristiano hei-de mandar a Manuel Roiz a caixa de V. S. com o conhecimento. E hoje lhe não escrevo por estar morrendo desta que tenho escrito até aqui de ãa assentada.

O Cardeal amanheceu hoje – domingo, dia de S. Lucas – em S. Paulo, porque está ali a cabeça deste evangelista. E foi dita que eu me prevenisse com mandar lá o meu criado com o memorial – de que mando a V. S. o traslado – para saber o que havia de negociar com o assessor, que é ali cónego como o Cardeal arcepreste. Deu-lho em tão boa sação, que logo o Cardeal foi à sacristia a buscá-lo e fazendo-se-lhe grande terreiro, começaram a discorrer e passear, lendo muitas vezes o memorial, em que estiveram mais de meia hora, com grande admiração que todos tinham, desejando de saber que negócio eu tinha que tanto os impichasse, porque viram todos ser o papel dado por criado meu. Inda não vi o Cardeal para saber o que tem assentado com o assessor que se fosse além dos três, tirarem a V. S. todos os de hereges que ex professo tratem de religião, também virei no partido, porque nem eu com poder ler todos, fiei nunca de meu saber, ler estes. E como isto é mais para livrar-se V. S. da servidaõ dos inquisidores, não hão-de poder embarçar a V. S. livro algum, mas mandar-lhos com o seu rol da alfândega ao seu palácio, e se forem tão baixos que se não fiem da palavra ou certidão de V. S., mas queirão cotejá-los e estarem nisso queimando as pestanas, tanto menos cortesia lhes deverá V. S., tanto mais gosto terá de ver-se com licença, que ãa vez concedida dura toda a vida porque inda que diga por anos limitados 2, 3, 4, 5, sempre, quando chegam, pode o secretário fazê-la prorogar sem o Papa o saber.

Chegando a carta ao fim da folha passada, quis chegar à igreja nova a dar graças a S. Filipe da saúde. Mas venho tão quebrantado que me estão refazendo a cama, da qual não sei quando me levantarei, porque fazendo noite e frio grande estou suando em fio. Contudo quis avisar a V. S. como hoje se entregou ao Patrão Jacome, bom cristiano, o caixão de V. S. para o entregar em Livorno a Manuel Roiz de Matos dando-lhe oito júlios ou reales do frete, que este é o estilo. E aos cento e três escudos e oitenta baiques que lá mandei a V. S. acrescentam as partidas desse papelinho que V. S. acrescentará nas escritas, que são justos os seis cruzados que eu sospitava.

E quisera que – como V. S. me escreve, que a provisão dos mestrados não tivera efeito – me escrevera o mesmo daquele título novo pois assi importa assaz mais ao bem público. E que começasse S. Majestade a fazer estanque dos títulos que tanto tinha apatifado o Conde Duque com tanto dano da coroa, vergonha e despeito dos títulos de Portugal o velho.

Estando meio despido, me chama o Senhor Cardeal e me diz que ele ontem fez o último extremo com Monsenhor assessor, e que depois de mil porfias e disputas lhe deu palavra que só se levariam a V. S., além dos três, «todos os Hereges de primeira classe e nenhum mais», e que inda desses havia ele Cardeal de nomear Erasmo, Melanchthon, João Druso, Henrique Stephano e alguns mais da primeira classe que V. S., por humanistas, pode desejar que se lhe permitam, aos quais V. S. acrescente da mesma primeira classe os que mais desejar e que isto tudo é inda em promessa do assessor, mas tal que lha cumprirá, porque de presente ele não pede nada ao Papa, e quando nisto houvesse de pedir-lhe algo, seria por meio do Marquês del Bufalo. Repliquei-lhe que quando seria mais fácil e desembaraçado dar-se a V. S. licença para todos os livros de hereges, como não tratassem *ex professo de religione*. Diz-me que não nos serviria de nada porque tem o Papa mandado que de novo nas semelhantes se ponha a cláusula com estas palavras «dum modo de religione non tractent ex professo nec incidenter» palavra que faz a licença não só inútil mas illusória, e que neste modo concertado com o assessor em não sendo hereges de primeira classe, não podem os inquisidores dar a V. S. nenhũa moléstia, e nem inda dos da primeira classe podem impedir-lhe todos aqueles que por de boas letras V. S. lhe nomear.

Senhor Excelentíssimo isto é quanto ategora hemos podido alcançar e oxalá pudesse eu na minha licença instituir o nome de V. S. – em quem seria mais justamente empregada – pois eu sou já um cadáver e V. S. começa agora seu mundo em serviço de Deus e d’ El-Rei e proveito da sua pátria, e espero que com muitas virtudes e merecimentos há-de deixar ãa gloriosa memória nada inferior à do grande Dom Vasco.

Na da Senhora Marquesa minha Senhora não falo palavra porque como hei-de mostrar os mesmos livros aos Cardeais – de que só é, em Castela, proibido as horas de nossa Senhora – estou certíssimo que me darão a licença. Duvidava eu somente que houvesse horas em castelhano, porque nunca as vira, mas tive dita de achá-las nos livros de butera, ou outros que hei-de nomear: as Epístolas e Evangelhos de todo o ano de Fr. Ambrósio Montesinos – livro que já presentei a S. Ex.<sup>a</sup> – do Flos Sanctorum de Villegas a 2.<sup>a</sup> parte, do testamento velho, e os cinco tomos de *Espelho de Consolação* que é toda a Bíblia antiga apostilada por Nicolau de Lira.

V. S. me não escreve nada das prisões de Castela e Itália pois lá prenderam a D. Carlos de Padilha – castelhano de Alexandria, que é tanto como castelhano de Milão – nem do que se tem concluído com Holanda, e inda que nisso guarde as regras de ministro bem pudera dar-se algo à amizade, de quem só duas cousas boas professo que são suma verdade e sumo secreto. Mas eu lho perdoo a troco de que V. S. me perdoe as prolixidades das conversas e os erros desta carta que lhe asseguro se compadecera de veras se vira as dores com que

quasi toda, inda que em diferentes dias, a hei prosseguido. E beijo as mãos de V. S. seu criado e capelão.

*Dom Vicente de Nogueira*

Chancelaria, 19 de Outubro, 1648

Mande-me V. S. logo rol dos autores da primeira classe que desejaria além dos que Barberino nomeou, mas era necessário que eu lhe assistisse são, quando V. S. o escrevesse, que estou tal, que temo morrer em pé, segundo a fraqueza e dores que se me renovam, na maior dieta que pode imaginarse. E hoje que jantei às dez horas, quanta mongana faria o tamanho de três castanhas ordinárias. E não provei água algũa. E de vinho só três onças que é a quarta parte de um quartilho, sem fruta nem conserva algũa. São as seis da tarde sem me deixar a dor que me começou quando jantava e por mais que saí e na igreja nova estive ouvindo os quatro sermões cada um de meia hora por divertir-me, é zombaria que parece me estão metendo um punhal pelo estômago. E por tanto, e também por amor de Deus, que V. S. me perdoe os dilates desta carta em que só de mentira (porque a não há nela) lhe não peço perdão, mas si de tudo o mais, que eu só a V. S. mandaria mas a ninguém outrem, conhecendo poder ser-me de vergonha e descrédito, mas com V. S. o muito que o venero e amo não temo nenhum.

\* B. P. E, cód. CVI/ 2-11, fl. 630 r.-633 r.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 23 de Novembro de 1648

Dous maços de V. S. me deram juntos, um de 23, outro de 30 de Outubro e queixo-me de que o mesmo passe eu com as cartas que lhe escrevo, que não faltando eu em nenhum correo de escrever chegam de duas em duas aí. Da minha saúde me não pergunte V. S. novas, porque sei da sua muita benignidade, que lhe darão pena. Contente-se V. S. com que em quanto eu viver serei sempre seu criado e seu mercieiro, e que nenhum destes officios me impedem as contínuas dores de estômago que me duram quatro e cinco horas depois do jantar, inda quando este seja um picadilho de capão ou vitela, que não passe de quatro onças, sem fruta, nem doce algum, e tomado sobre um guardanapo, bebendo só outras quatro onças de vinho. E já tentei em lugar desta grande carne, passar com duas gemas de ovo, e me achei peor. E é caso notável que na ceia, inda que além do picadilho, começo num prato de ameixas de Marselha cozidas, e acabo numa pêra ou pêssego assado e, além da conserva, bebo quatro onças de água bem fresca. Nem dor de estômago me vem, nem deixo de dormir bastantemente, cousa que maravilha aos médicos, e a que não sabem dar saída. E agora me mandam em [?]bano meter por trinta dias, em vinho novo em infusão, um saquinho ralo com dous arrateis de azeiro limado, e outro de pão sassafráz das índias também limado com ãa serra e losna e cuidam que bebendo-o por uso ordinário e caminhando a pé, sararei desta opilação. Mas se a doença – como eu temo e mereço – vem de causa superior, em vão se cansam as medecinas, e da que só compete e é paciência e conformidade me proverei, inda que não seja fácil, em quem se criou com grande liberdade até do entendimento.

Tenho obedecido a V. S., e oxalá não cansando-o, mas protesto de ser esta a última relação, inda que rebente de dores.

Diogo de Sousa se me queixa muito do assistente, e que em Portugal o põe em opinião de castelhano, dizendo que de noite os visita e ele responde que ao menos o não faz de dia como ele. O certo é que em o ódio entrando num coração, muda as cores a tudo. E estes dous naturais nossos se hão deixado apoderar dele em modo que não são estes os maiores inconvenientes eu o sinto na alma e fiz quanto devia a homem de bem, mas estão incapazes, e cada um cuidava ser eu da banda do outro, e assi os deixei ambos e sospeito que dos maus officios que em Portugal se faziam, naceu o mandar-se aqui por agente dos três estados do Reino este clérigo que inda está em Livorno, e já hei sabido mais dele, convém a saber, que não é filho do João de Melo Carrilho, criado do Marquês de Frechila D. Duarte de Bargaça, mas de um lente de medicina de Coimbra, criado da mesma casa de Bargaça

que se chamava, como o filho, Manuel Álvarez, mas sem o Carrilho. Este é freire da ordem de Aviz, e dizem que muito mofino opositor de cadeiras em Coimbra, e inda em Lisboa, em modo que fazendo-se protonotário apostólico – que aqui custa seis mil reis – era juiz na legacia. E toda esta relação me deu na casa de Jesus o clerigosinho do assistente que estava feito tesoureiro-mor da Sé de Lisboa, mas parece-me apaixonada, e assi suspendo a crença até vê-lo. O que sei é que ambas as prebendas de Lisboa saíram duvidosas aos criados do assistente, a conezia de Manuel Cardoso por provida do cabido em André Furtado coadjutor do Deão, o qual com ãa tintiva [?] tem o pobre Cardoso a risco de desnaturamento e o tissorado por haver vivido o de que se cuidava que morreria.

Estou esperando a lista de V. S. para apertar com a sua licença, e (salvo melhor juízo) seria de parecer que V. S. pedisse ao Padre Jacobo Sismondo, ou a Dionísio Petávio, Jesuítas, que lha fizessem, porque sendo doutíssimos neste mister acertarão melhor que eu inda quando estivesse são. E dela pende a da Senhora Marquesa, porque não bulo até ter desembaraçado a de V. S. Todavia S. E., com raríssima gentileza, me escreveu essa 2.<sup>a</sup> letra que mando a V. S. com a minha resposta aberta e não contentando-se com dar-me a honra de servi-la, quis que também eu tivesse o proveito, mandando-me um monte de doces<sup>7</sup> que serão excelentes e com os quais eu fico bem provido, os quais devem estar já em Livorno em mão de Lourenço Bonacorsi, ao qual sobre isto escrevi já ontem à noite, ordenando-lhe que mos despache e mande. E quanto ao negócio da Senhora Soror Leonor de S. Maria, já o tinha alcançado, e bem escondido do assistente, Federico Guerreiro. Diga-me V. S. se esta sua prima irmã é daqueles Meneses de Cantanhede e Arronches que deve ter spirito forte, a golpe de martelo, pois tanto se prevem contra a ambição de mandar e governar e pois os turcos começam já a encetar as viagens de Livorno a Lisboa, quão acertado é não mandar nem um púcaro de Estremós, sem assegurá-lo inda que se riam os mercantes<sup>8</sup>.

Pois V. S. está tão sequioso de pagar (qualidade não muito Portuguesa) já mandei ontem à noite o seu escrito a Manuel Rodrigues de Matos, para que aqui dê ordem a seu respondente Francisco Nunez Sanches. E eu me contentava por agora com os cem escudos dos livros castelhanos (que estão para embarcar em Livorno) para pagar a partida em que estão os *Elogios* do Jovio com retratos que comprarei por V. S. e para V. S. para que veja se tenho boa mão para procurador de absente, mas havendo mais de dois meses que está feito o pacto, o pobre vendedor não acaba de despedir-se e assi dilata de dia em dia.

Já tenho dito a V. S. que todos os livros que de novo junto, hão-de ser seus seja por venda, seja por doação. E assi nem V. S. se canse pôr o *Pranto da Igreja* de Álvaro Pelágio, nem pola vida de Cristo estampada e historiada do Padre Natal, dos quais o primeiro quando aí se ache, lhe há-de custar o dobro, e o segundo lhe há-de custar os dous terços

<sup>7</sup> À margem: «12 caixas de marmelada; 12 de pêrada; 12 de pessegada; três grandes de pêssegos cobertos. Este é o aviso de S. E., mas inda não estou certo que esteja isto em Livorno».

<sup>8</sup> À margem: «chamava-se o mofino mestre, em que se perdeu o segundo breve Nicolò Bianchi».

mais, e o que aqui tenho é ãa áscua de ouro. E quando eu empregue mais trezentos cruzados dos que hoje tenho pode V. S. consolar-se da perda passada, porque inda que não achará tanto ouro, não achará nem tanto cadarço, porque como menos pobre, sou mais mau de contentar, e só me descontentará ter V. S. muitos com que me fique menos cómoda a venda, suposto não ter V. S. livreiro em Lisboa que lhe vendesse os duplicados. E o que me escandaliza da tirania de Cramoisi não é quando, de um livro que vale um tostão, quer três; ou que valendo um cruzado, queira três e quatro, mas que do que vale 12 ou quinze cruzados queira 45 como do Natal, sendo assi que o triplo e duplo é sofrível em partidas curtas, mas em grandes é termo intratável. Contudo nestes meus rois, pelos quais beijo as mãos a V. S., inda que quasi sempre mete maior preço, contudo já o vi mais excessivo.

Mandei pedir ao Bispo de Oranges que administra o eclesiástico de Catalunha, que me comprasse um segundo volume dos *Annaes de Aragão*, para inteirar os meus cinco, que me estão em dez cruzados. Responde-me que isto se não poderá haver se não de Saragoza, onde se imprimiram, mas que ali os seis inteiros comprou ele por quarenta e cinco escudos, para apresentar ao Marischal de Schomberg. Julgue V. S. – inda que o segundo só me custe dez escudos – se hei feito má compra; e eu desejava antes só os dous últimos que são das empresas d’El-Rei D. Fernando, o Católico, em Itália e dera por eles os dez cruzados. E veio-mos a boa sorte meter na mão com os três mais. Em suma, não tem o mundo terra para fazer livrarias únicas e com pouco dinheiro se não é Roma. E se não diga-me V. S. se em cinquenta anos de Portugal vi nunca de meus olhos a *Ropica Neuma* de João de Barros que achei por três vinténs em Piazza Navona. E se a *Cosmografia* de Pedro Nunez em Português por um tostão e a *Década 3.<sup>a</sup>* de João de Barros, das antigas, em 8 reales. Concluo com pedir a V. S. que inda o que de novo sai, compre de má vontade, porque muito dele nem dinheiro vale.

Deste Papa ninguém espere graça, porque a mais justificada e que nunca se negou, nega ele com grande gosto. E ouço dizer que, com ser avaríssimo e cobiçossíssimo de dinheiro, inda é maior o seu contentamento em negar e isto com tal extremo que mais de trezentos mil cruzados de dispensações estão depositados, sem nenhũa sair. Julgue V. S. ãa tão extravagante como grão cruz de Malta – que é injúria do Grão Mestre – como a concederia este, inda que interviesse não digo crédito de mil escudos, mas de vinte mil. Assi que tenha ãa pouca de paciência Dom João de Sousa até Deus mudar as cousas como sempre se lhe pede.

V. S. avise se de Cádiz lhe assoma algũa esperança de recuperar o perdido que eu sem tela, me acautelo e encosto sempre à parte dos que ali não iam.

Com o Geral de S. Domingos imediatamente – por ser meu amicíssimo e comer das minhas marmeladas – tratarei com grande eficácia a s.<sup>ta</sup> pretensão de Fr. Pedro de Magalhães. Mas advirto a V. S. que este homem é doutíssimo e descretíssimo e que não crê muito em beaterias, e havendo visto a pouca honra que nestas recoletas ganhou seu antecessor, o Geral Ridolfi, e que ordinariamente são pensamentos de homens mal contentes e inda melancólicos, duvido que dê lugar a esta novidade, parecendo-lhe que em sua pessoa e cela

será santo quem souber usar das inspirações com que Deus está convidando a todos . Eu contudo o farei capaz de que aqui não há mais que o que se vê.

Itália está cheia de Bispos cristãos-novos, e não há mil anos que nesta inquisição de Roma era deputado o padre Manuel Ximenez, jesuíta e seu irmão Monsenhor Ximenez, Bispo de Fiésole, o melhor Bispado do Grão Duque que tem sua residência e palácio dentro da cidade de Florença, irmãos ambos do nosso contratador Tomás Ximenez. E agora vem de Madrid por Bispo de Ugento no reino, Agostinho Barbosa, não só cristão-novo, mas que por tal não se admitiu por tesoureiro na colegial de Guimarães. E contudo Fr. Francisco Suares ficará e inda mal enxovalhado e não porque é cristão-novo, mas por ser português, sem que baste quanto em seu favor suamos, porque o Papa é quem arriba digo, e não lhe deu Deus licença para fazer bem a ninguém.

Por todas as virtudes, gentilezas e fidalguias de que Deus dotou com tão larga mão essa alma de V. S., inda mais fermosa que esse corpo, que me perdoe e escuse as prolixidades da comissão que lhe mandei de doces, perfumes e púcaros, havendo-a por não mandada. E se mandada, de um convalescente antojadiço como molher prenhe, e qual eu não mandaria a meu irmão Paulo Afonso que Deus haja, e assi V. S. a retenha e não dê lugar que a Marquesa minha Senhora me julgue por demasiadamente atrevido, quando só de modesto e humilde faço profissão. E se eu tiver a dita de V. S. me tratar, confessará que justamente posso presar-me disso. Sobre o comissário e Fr. Francisco farei maravilhas com meu amo, e não só por mim, mas por os dous secretários seus, Tighetti e Agapito, que tenho muito ganhados e aos quais ele nas fraderias crê mais que se fossem evangelistas, e nestes dous dias se não pode dar alcance nem achar o Padre M. Pacheco, mas em aparecendo, se lhe darão as cartas de V. S. e saberei eu que parte me toca representar.

Muito choro a longa detença que V. S. faz em França, mas como seja para maiores aumentos de sua Excelentíssima casa, teremos paciência, os criados dela inda os tão interessados na sua ida. E guarde Deus a V. S. Roma, 23 de Novembro 1648.

*Vicente Nogueira*

[Notas à margem]

- Da caída de Mazerino, ou cedo ou tarde, nenhum italiano duvida, mas o que eu eficazmente pido a Deus é que não seja neste Pontificado, porque nos veríamos em peor estado que nunca, e não sei para onde então fugiria meu amo, a quem Deus vai bem de contado, pagando a boa eleição.
- Da conjuração de Castela já falam mais claro os castelhanos, e dizem que tendo-se por certo e notório que El-Rei não pode já ter filho, não é razão que se dê a sucessão a

El-Rei de Hungria, nem mais tudescos, e que se lhe dê à princesa marido espanhol e eu não vejo outro, tirado o nosso.

- O Marquês de Castel Rodrigo vai sempre descobrindo novos lanços e sutilezas. Conta-se aqui – não sei se é verdade ou mentira – que fez que seu amo provesse todos os bispados vagos e mandasse dar em lisboa a cada eleito a sua nomeação e que – tirado o provincial da graça e não sei qual outro Frade – todos os mais levaram as suas ao nosso Rei: Dom Pedro de Lencastre, Évora; Fr. João de Vasconcelos, Braga, etc. V. S. avise do que nisto há e me escuse com o Padre Macedo até que me sinta com melhor cabeça.
- Se os dous breviários passarem de seis escudos, V. S. mos não compre que não estou com tanto apetito deles que passe desta quantia e V. S. seja nas comissões tão pontual como em tudo o mais.

\* Bibli. Públ. de Évora, cód. CVI/2-11, fl. 583 r.-584 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 7 de Dezembro de 1648

Não tenho neste meu último quartel cousa que me dê gosto se não as cartas de V. S. pelo muito que por elas o amo, enxergando-lhe tantas virtudes quantas em nenhum outro igual seu. Mas olho, Senhor, em a humildade, e conheça V. S. que nada disto é seu, mas de quem lho dá, e irá sempre acrescentando, ao passo que V. S. lho agradecer, aventajando-se cada dia em amar a Deus e procurando destramente com toda a sua fama alta e baixa que, a seu exemplo, frequentem todos os domingos, confessar e comungar. E não julguem por demasiada menudear tanto, porque é opinião recebida de todos os teólogos mais práticos no espírito, que a comunhão de oito dias compete ainda aos maiores pecadores, como não tenham impedimento próximo e doméstico, que lhe anule a absolvição. Mas nisto que aponto a V. S. é necessário grande arte assi para se aceitar este conselho, sem cuidarem que V. S. se mete em mais jurisdição da que por amo lhe toca, como para não cuidarem que V. S. o faz por hipocresia e terem-no por santo. Porque é a natureza humana muito presumida da liberdade, principalmente nas matérias da consciência, e o mesmo intente S. E. com as suas fêmeas, que naquele sexo lhe será muito mais fácil, pola nativa piedade dele. E se V. S. vence na sua numerosa família o que eu nos meus dous gatos, cuide haver feito mais do que seu grande três avô nos descobrimentos de tantos mares e tantas terras. Faça a V. S. esta lembrança como paterna, porque me sinto em tanto extremo fraco, que pode ser a derradeira e cada dia me parece o último, porque em subir da missa estes 84 degraus faço muitos poucos e o último, que é na minha sala, me tem muitos credos de espaço a tomar fôlego. Não tenho estipulado o meu testamento porque esperava o emprego destes juros sem os quaes não há nada. E assi seis meses que este poderia tardar me bastariam para morrer muito consolado, mas se Deus o dispuser de outro modo, ele aceitará minha resignação e as poucas saudades que de cá levo.

A meus criados tenho dito por vezes que todos estes livros se mandem a V. S. sem tirar-se deles cousa algũa e que, quando os tenha, então mande ao Hospital aquela quantidade que for servido entre 300 e 500 escudos – quando não os aceite grátis – como é primeiramente meu ânimo e vontade.

E com tanto começo a responder à ultima de V. S. de 13 do passado que recebi ontem 5 de Dezembro. E dos descuidos do nosso amigo Brandaõ não há que espantar, porque são naturais, mas inda mal porque tão à custa de V. S. que cada dia me doem mais, e tanto que com dever-lhe muitas amizades, desde a perda da livraria lhe não vi mais o rosto, mas não deixa de ir lá cada dia criado meu a receber dele muitos favores.

Os 4 sermões da igreja nova eram cada um de meia hora, com bom motete no cabo, mas nem este gostosíssimo tratenimento me deixaram gozar meus pecados, sendo ãa delícia.

Se eu não estivera neste estremo, já mal ou bem houvera feito lista para os proibidos, mas nem tenho nenhũa de Castela, ou Portugal, e assi pedi a V. S. que por o Padre Jesuíta Dionísio Petavio se fizesse escrever ãa muito perfeita, porque nem Barberino nem Albizi têm dúvida algũa. E este capítulo, se eu morrer, mande V. S. ao Cardeal meu Senhor que eu fio de seu amor que nem morto me faça mentiroso. Quando achei horas em castelhano para S. E. fiquei doudo, cuidando que não havia outras no mundo, mas inda chegou o aviso a tempo, como o dos *Elogios* do Jovio, que me doeria muito haver já comprado.

Ou o Padre Manuel Soarez, ou eu (e isto é o mais certo) me não soube declarar nos livros da Companhia, dados-me enquanto eu vivesse pelo Padre G. Mutio de que tem curiosidade o Padre Serpa. Os livros são por todos quinze entre grandes e pequenos. Todos me deu o Padre Vittaleschi, tirado o nono que é o dos privilégios, que este têm eles escondido e com muita razão, porque em algum lhe diz o Papa que em sabendo-se fique anulado. Pois tive eu tal indústria que, por meu dinheiro, vim alcançar um que é quase o mesmo e deste posso eu fazer serviço a V. S. e Padre Serpa. Mas não é este o que lhe a ele serve, mas o sétimo, que se chama *ratio et institutio studiorum* e deste não tenho eu inteiro domínio. Eu tentarei o Padre Nuno de tão longe, que não advinhe ele os meios que hei-de intentar para ter V. S. o que eu cuido que nenhum homem nacido nem o mesmo Papa tem.

Aceito de V. S. os breviários, mas comprados nos seis escudos e 6 giúlios, porque se V. S. quiser usar comprimentos tira-me a confiança de haver-lhe de pedir (se viver) cada dia mercês e mimos por meu dinheiro que de V. S. não quero se não a V. S.

Parece que foi vontade de Deus (que seja mil vezes glorificado) que V. S. perdesse tudo, porque os chacões dos Papas, o livro do Conde D. Pedro e 13 dos Anaes – que eu, segundo minha lembrança, meti num caixão de oitenta escudos de livros de música – comprei para El-Rei, e por melhor despacho António Mendez Henriques mandou a seu irmão que de Livorno o embarcasse na nau Farfax. O tal irmão o embarcou na nau que tomaram os castelhanos, e assi para que tudo se perdesse se havia de ir ali. Todavia em alguns presentinhos que mandava às pessoas Reais ia algo para V. S. ou Senhora Marquesa muito claramente e nada sei se chegou.

Os dezoito livros são de V. S. e lhe irão os 500 ou 600 que mais tenho, que nada que posuo quero se não para V. S. Pois Deus me fez tão solitário que me não deixou neste mundo parente algum, e nem inda amigo senão V. S. em grau mais preeminente, e é certo que nem aí nem em Madrid V. S. achará a maior parte dos 18, porque os de esgrima de Carrança não vi nunca, e as crónicas de Castela são bem raras, e assi alguns outros como a *Crónica das 3 ordens* e as *Vidas dos Pintores de Bologna*, polas quais Cramoysi quer três pistolas, se vendiam aqui a quatro escudos quando começaram, hão decido a três e decerão a dous. Mas o que eu tenho em três volumes – e que tantas vezes ofreci a V. S. – é da segunda impressão de florença de 1568 em três volumes e é melhor não só que o de Bologna, mas inda do

tão gabado do Brandão que V. S. já tem. E este que custou oito escudos a quem mo presentou valerá 12, 14, 16, porque não se acha e é cheio de retratos ao natural e obra regia. Mas se hei-de confessar a V. S. um secreto, saiba que apresentar a certas pessoas é quasi quasi lançar ao mar, porque não está o mal em não agradecerem, mas cuidam inda que em aceitá-lo vos fazem muita mercê e assi não estou tão resoluto a mandá-los.

Dom Carlos de Padilha é nacido em Itália, filho de Dom Francisco de Padilha, castelhano de Milão, muito conhecido. Cavaleiros de Toledo cujo irmão, Dom Luís Gaitão, era embaxador em Savoia, parentes da Casa de Mejorada e cuida que primos da Duquesa de Abrantes.

Se Deus me dá seis meses de vida e inda quatro, V. S. terá e a menos custo, livreria muito notável feita por minha mão, e logo hoje embarcaria os que tenho, que são muitos e bons e bem moderados de preço, se não temera que V. S. se enfiasse, por duplicados, que esta é só a pena e desgosto que posso ter depois que sei que V. S. se não resolve a por mão de livreiro fiel os vender e cambiar, sendo assi que eu, com ser um pedinte, compro muitos duplicados por não perder os bons.

Mande V. S. saber se está o quinto volume 2' et 3'' *regni in 4.<sup>a</sup> monarchia pars posterior* nos Hennings, que o livreiro está cantente, mas duvida e com isto avisará da resolução.

De nenhum modo o Padre Macedo defenda por agora a Senhora Condessa que a seu tempo eu o solicitarei e ajudarei.

Quanto agradeço, reconheço e estimo a benignidade e gentileza com que V. S. se abaixa a aliviar-me com o seu poço da figueira e com a sua cisterna de Lisboa, que de meu fraco juizo havia de profundar tanto, que ficasse melhor que a de S. Roque, porque nunca o custo será tanto que se faça temer e a ventagem de V. S. se livrar da necessidade de neve não tem preço, e testifico que das cisternas do Castelo de Lisboa bebi água tão fria como a da neve.

Se eu me achara menos fraco, muito discorrera com V. S. sobre esta escusadíssima vinda do Doutor Manuel Álvares Carrilho e sobre as três cartas que me trouxe<sup>9</sup> que, ou manda-

<sup>9</sup> Eram cartas de D. João IV:

«D. V. N. eu, El-Rei, Vos envio muito saudar. Não era desacomodado o meio de que se usou em Catalunha, para suprir à falta de Prelados que me referis em carta de quatro de Maio. Isto, e a esperança de que Sua Santidade difirirá com brevidade ao que tão justamente lhe tenho mandado representar, é a causa de non lançar mão deste meio. Agradeço-vos o zelo com que mo apontais.

As gazetas e relações que me remeteis, e as Monarquias Lusitanas de Brito e Brandão que destes a Nuno da Cunha, vos agradeço também muito. Não perdeis ocasião de me dar gosto, e de me fazer serviço. Dias há que sou devedor à boa vontade do Marquês de Búfalo, e posto que té gora se não viram os efeitos do que por algũas vezes prometeu fazer em meu serviço, lhe desejo fazer mercê e assi lho direis se ele vos tornar a falar em meus part.<sup>es</sup>. Escrita em Alcântara ao primeiro de Outubro de 1648.

Rei»

«D. V. N. eu, El-Rei, vos envio muito saudar. Tive notícia que na livreria vaticana sta um livro com n.º de 5120 que tem alguns tratados de contraponto, e hũ deles se intitula: *Sequitur regula organi*: encomendo-vos muito que procureis ver este livro e mandar-me ãa memória de tudo o que houver nele, que toque a música. E este tratado de *Regula Organi*, me fareis copiar logo e mo remetereis com toda a brevidade. Tãobem se disse que se havia tomado pelo inimigo ãa nau que havia partido de Livorne, e porque entendo que nela me mandaveis alguns livros e papéis de música, tereis cuidado de me avisar quais eram pera se vos tornarem a pedir não sendo dos que já tenho. Escrita em Alcântara a 17 de Outubro de 1648. E se na livreria refe-

rei a V. S., ou suas cópias, inda que por mão de ruim português na ortografia, mas estou em estado que só o gosto de conversar com V. S. me fizera tomar pena, pois nem saio desta câmara se não é à missa por comungar e isso com o trabalho que Deus sabe. Nem pude visitar Manuel Álvares se não por Marco António com duas regras minhas a que me respondeu com grande lisonja como V. S. também verá. Todavia inda aqui me informam do que passa, e assi avisarei a V. S. com a verdade e particularidade com que o fazia a El-Rei quando cuidava que nisso o servia.

Este ministro desde Livorno mandou aqui tomar casas com aparatos, no que se entende que não acertou, porque se é mandado a suprir faltas, deverá colhê-las e estar primeiro em Roma, que se soubesse, mas no rebate que deu, me contam que Nuno da Cunha começou a correr todos os cardeais e ministros, prevenindo-se. E eu o creio porque vindo dantes a este estudo de três em três dias, há vinte cinco que a ele não veio, nem inda a dizer-me quem era este doutor, e isto sabendo que eu havia ido ao Jesus a buscá-lo.

Chegou o dito e fora da cidade – à porta do Pópulo – se meteu nãa quinta, enquanto se lhe armam e aparelham as casas, onde estando acompanhado de muitos portugueses acertou de passar-lhe o Cardeal Albonoz, com Cuera e Cesis pela porta e mostrando curiosidade mandaram um laçao a saber que forasteiros eram aqueles, a quem se respondeu que um agente dos três estados do reino de Portugal. E isto deu tanto cuidado (escusadamente a meu ver) aos portugueses, que foram todos de parecer, que o tal doutor não estivesse ali a dormir, mas que viesse dormir na cidade. Na quinta foi visitado também do Padre assistente e cuidou que de Diogo de Sousa.

---

rida achardes alguns outros livros desta profissão procurai vê-los e mandar-me memória com toda a clareza do que contiverem, com os nomes dos autores e das obras.

Rei»

«D. V. N. eu, El-Rei, vos envio muito saudar. Respondendo a algũas cartas vos tenho mandado escrever que folgo muito com elas; e que muitas tenho visto com atenção pelo que nelas me referis, assi de novas como do mais que toca a meu serviço e conservação do Reino. Responder-vos a todas não é possível, nem pela maior parte o pedem as materias de que tratais, basta saberdes que todas vossas cartas que aqui vêm me chegam às mãos, e com esta será memória das que se têm recebido, e das que se vos têm respondido nestes meses próximos.

Das advertências que me fazeis sobre algũas matérias faço muito caso, e em alguns efeitos o enxergareis, agradeço-vos-las muito. Alhea é de toda a razão a declaração de S. Santidade sobre os bispados e missionários de Congo, ou para melhor dizer de Angola. Não faltavam razões muito concludentes para S. Santidade emendar esta resolução se lhe foram propostas e creio certo que, ouvidas elas, mudara de parecer ainda que houvera muitos que lhe persuadiram outra cousa. Nuno da Cunha não é mancebo, tem achaques e muitos negócios e esta devia ser a causa de não poder acudir a este com a prontidão que pedia. Brevemente será nessa Corte um letrado enviado pelo estado eclesiástico do Reino, que, se chegar a tempo, se aproveitará melhor dos vossos livros e das vossas advertências. E se todavia partirem para Congo estes missionários, poderá ser que quando menos se cude, venham a Portugal e daqui a Roma informar os ministros da congregação de propaganda do pouco serviço que fizeram a Deus nesta obra; os livros, os brincos e o mais se recebeu, e festejou principalmente os livros, mas já vos mandei dizer que não é isto o que quero de vós, se não ocasiões de vos fazer mercê, e de vos ajudar em vossa necessidade. Folgarei que assi o entendais. Escrita em Alcântara a 17 de Outubro 48.

Rey»

\* Bibl. Públ. de Évora, cód. CVI/2-11, fól. 646 r.-646 v.

Estando já na cidade lhe mandou o Padre assistente – por seu secretário, o Padre Francisco Velho – um recado, que lhe diziam que os portugueses o tratavam de senhoria e ilustríssima e que lhe parecia que não convinha, antes em tudo portar-se muito modestamente por engelosir menos os castelhanos. E o doutor o recebeu muito discretamente porque me dizem que é homem muito lesto, e tal pareceu ao meu criado as vezes que lá tem estado.

Dali a dous ou três dias foi lá o assistente a dizer-lhe o contrário, e que ele se tratasse de senhoria ilustríssima por autorizar o serviço d’El-Rei, e para que assi o tratassem os Cardeais e embaixadores e o venceu, mas todavia seus criados lhe fallam de mercê no que eu vi que tem cervello e que não se deixará enganar de cabeças de vento.

Há quem cuida que esta novidade do assistente da ilustríssima fosse de propósito para que não dando-lha Diogo de Sousa se desgostassem, mas não tenho por tão simples – nem o Doutor nem inda o jesuíta que houvessem de empenhar-se em cousa tão de nada. Bem sei que os portugueses que andam ao redor dele o hão-de perseguir com mil lisonjas, e já o é fazerem-lhe trazer ao pescoço hábito douro, cousa imprópria de freires, que hão-de trazer só os dous de pano verde.

Eu hei sentido muito estar tão acabado que não pudesse vê-lo muito nos princípios para dizer-lhe verdades importantes. Hei entendido que este homem vem mandado às puras importunações dos bispinhos, que temendo-se demasiadamente das forças que vão de Frandes e Itália, passando em Castela, quererão por descargo de suas consciências achar-se quietos e pacíficos nos seus tronos. E há quem assegure que trás comissão para aceitar todos os bispados por *motu proprio*, quando de outra maneira não possa. Eu o não creio, mas se tal há, nenhum mal nos virá que não mereçamos. E assi como hoje se vendem aqui os benefícios, assi serão daqui a diante os bispados, e se gabará o Papa de haver alcançado deste levantamento de Portugal o que nunca se esperou nem inda imaginou. Eu desenganei já a El-Rei, que em o Papa não passar os bispados lhe fazia a maior amizade e favor que podia, mas isto não só se não entendeu lá assi, antes me deve haver sido de muito prejuízo, mas se acertei ou não, inda mal, porque o tempo nos há-de desenganar.

El Rei Filipe fez, à instancia do Papa, Príncipe de Salerno a seu sobrinho (marido da sobrinha Costança) o Príncipe de Piombino Ludovisio. E inda que lho dá com todas as isenções dos Príncipes antigos da casa real de Nápoles, contudo fica muito derrabado, e dos cinquenta mil escudos de renda lhe não ficarão quinze mil, mas inda assi é grande a mercê, que os 35 escudos dos casais têm já os castelhanos aforados e emprazados. Veja V. S. em que ocasião vem cá a pedir-se graças para Portugal e como nos concedera nada homem tão duro, que torna a mandar lá a continuar seus pecados os pobres dispensantes, e me dizem estarem na dataria esperando melhor ocasião trezentos mil cruzados de dispensações. Em suma, assi se gasta o dinheiro público.

Como Sebastião César está tão valido, dizem que se juntou com Manuel da Cunha e que eles dous são os autores desta missão. E quando estes dias passados cá veio de meu amo o Padre assistente e depois de uma grande sessão, ao sair, me disse que o Cardeal era bonís-

simo senhor mas de muito ruim escolha. Me disse grave pessoa que viera fazer diligência para que – pola morte do geral de São Francisco – fosse tirado o comissário Fr. Martinho e feito Fr. Diogo César. E se é verdade ou não, mal poderei sabê-lo do Cardeal por ser secretíssimo, mas que houvesse de desenganar ao assistente não tenho eu dúvida, porque está a matar por Fr. Martinho, mercê a estas mãos, que tão fixado lho tem na alma. E disseram-me mais – mas inda menos o creio – que passam de tres mil cruzados os presentes que o Escotto fez a Manuel da Cunha em certas dúvidas e juizos que lá vão. Também me disseram que os émulos de V. S. (é impossível não tenha muitos quem tanto merece) fazem quanto podem por entretê-lo em França, parecendo-lhe que nisso o mortificam muito. E não é dúvida que seja mortificação grande estar tanto fora de casa. E eu sou hum dos que nisso muito padecem, pois lembraria V. S. ao menos a El-Rei dar-se-me desengano nas comendas de meu irmão, que nem este hei merecido alcançar em dezoito meses, com todos os meus presentuchos inda que mal logrados na infelice nau de Pedro João em que a bom seguro V. S. perdeu perto de dous mil cruzados, por pecados meus e culpa ou descuido de Fernando Brandão.

Tentando – se ao Papa se receberia por embaixador de França o Cardeal Grimaldi, desenganou que de nenhum modo, estando escomungado por guerreal contra feudatário da igreja, que se quisesse fazer o Cardeal deste, que o aceitaria. E o Duque de Brachiano faz aí grandes instâncias com Mazerino para que lhe dêem esta embaixada, mas vai de romanesco a romanesco.

O Papa esteve ontem na sua vinha e em S. Pedro e anda mais são e robusto do que nunca esteve, e esta menhã está em consistório no qual se houver algũa novidade a avisarei antes de serrar o maço. E guarde Deus a V. S., Roma, 7 de Dezembro 1648.

\* Bibl. Públ. de Évora, cód. CVI/2-11, fl. 645 r.-648 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 4 de Janeiro de 1649

Com ser este inverno o mais enxuto e frio que hei visto em Itália, tardam contudo os correios de Lião como se diluvisse, e o que havia de chegar há três dias, inda até hoje, 3 de Janeiro, não é vindo. Eu, contudo, conforme meu costume começo escrever a V. S. assi andasse pontual Ferdinando Brandão em mandá-las. Antontem, dia de ano bom, estive em pé e saí de casa a 3.<sup>a</sup> vez à do nosso agente dos três estados Manuel Álvares Carrilho, com quem além de folgar muito de ouvi-lo – porque é discretíssimo e engraçadíssimo – sempre tenho negócios de amigos que me obrigam a levantar-me da cama contra a vontade e parecer dos médicos, que julgam não ter outro remédio que cama daqui até o equinócio, que aquescendo o tempo, já então estarei são, porque a Deus graças têm cessado há alguns dias as dores do estômago, e só a fraqueza é a extrema. E para tudo ir às avessas, com haver cinquenta dias que a nau Príncipe pudera deixar em Livorno os excelentes doces da Senhora Marquesa minha Senhora e os do frade com que eu (que sou muito guloso deles) me houvera bem ajudado, não quis o mestre desacomodar-se, mas ir primeiro a Génova, donde não temos nova certa, nem inda se estão lá, e inda que o mesmo agente me manda caixas de escorioneira, e outras talaveiras de marmeladas. Contudo estou suspirando pola perada de V. S. persuadido que há-de ser tão líquida e tenra que nenhum trabalho dê às gengivas, que de dentes não há memória mais que serem só três para maior tormento.

Debaixo de segredo descubro a V. S. (porque inda que se me deu sem esta cláusula, convém-nos muito escondê-lo) disse o Papa ao Marquês de Fontané que ele, como pai comum, desejava muito consolar Portugal e ajustar-se com nós outros, mas que o não havia de fazer por mãos e meio de franceses, mas imediatamente com ministro Português. E assi que ele, embaxador, não tomasse cuidado de Portugal porque ele o queria ter todo e que deixasse fazer aos portugueses, que o aceitariam melhor. Todas estas palavras formais – e quiçá mais apertadas – disse a simplicidade do embaxador ao agente, que comunicando-mas, como faz (e creio que contra a ordem do Padre Cunha) me pareceu que se nos abre um excelente caminho de poder-nos ajudar, negoçando cara a cara com o Papa e empenhando-o em tal forma, que nos não prejudique ser secretário de estado o Cardeal Pancirolo, espia e agente d’El-Rei Filipe e mais espanhol que ele. E para se efectuar não se achariam muitos homens de melhor jeito, porque as letras me parecem grandes, o modo muito aprazível e desenfastiado, e se cai em graça ao Papa – como espero – há-de ter bom sucesso, porque pode ter introdução com o Marquês del Bufalo, e com D. Olímpia, que não quererá que fiquem para outro pontificado os bons chapins, que saberá ganhar neste. E repartindo El-Rei entre os cardos vacantes a quanti-

dade que houver de apresentar, ficará fazendo seu negócio a pouco custo, e receber-lhe-ão seu embaixador, que de meu parecer, será V. S., inda que se empenhasse para tresnetos, porque há em sua pessoa conveniências para isso, e falo livremente com V. S. porque o tenho polo mais desinteressado e pouco cobiçoso de quantos Senhores tem Portugal, e porque tem V. S. merecimentos para melhorar sua casa, com que fique ãa das poucas primeiras, em que há-de reluzir seu entendimento e habilidade, para alcançar isto de um Rei que não rebenta de pródigo. Do que na matéria for achando-se será V. S. muito originalmente informado de mi, mas mostrando-se muito desinformado, porque não se desluisse o bom proceder deste amigo, o qual me consolou muito, no grande desgosto que tive do nosso escusadíssimo ducado, com dizer-me – como testemunha de vista – que quando o tal Duque foi a primeira vez beijar a mão d’El-Rei, cuidando-se que iria acompanhado de todo Portugal, o foi somente de dous, que apenas o metiam no meio, e estes eram Dom Rodrigo de Melo seu tio, e Pedro de Mendonça de Mourão seu parente. Tal foi o escândalo de todos no desacerto e agora pretende lhe mudem o nome do ducado em Cadaval, por ser Vilanova um lugar de camponeses sem homem de capa negra, e hei sabido mais que ao Marquês morto se fazia a mercê mas entrou em tal desvario que não queria sê-lo se não de Beija e inda não disse a V. S., mas quiçá lho direi algũa hora, quam indigna é aquela glotoa casa de todas as mercês e honras que lhe fizer a de Bargarça.

O Fontané se vai, e já disse a V. S. como condenou a Manuel Álvares Carrilho em quatrocentos escudos de dous cavalos murzelos que lhe vendeu para a sua carroça. São muitos os que desejam suceder-lhe na embaixada ordinária e principalmente o Cardeal Grimaldo, mas o Papa o não aceitará. Também se propõem o de Este, pretende-o também Ursino e seu tio, o Duque de Braciano, mas porque sabem estar longe de alcançá-la folgaria este último de sê-lo de Portugal e que o Cardeal fosse nosso protector, mas sendo romanescos, no que se entende toda a ruindade e vileza do mundo, não é tanto nosso desamparo que houvéssemos de vir a tal gente. E já avisei a Manuel Álvares – a quem o Cardeal visitou antontem – o como deve dissimular e não desenganá-lo nunca, porque com isto se ganha o beneficio do tempo e ele está bem nisto que é lesto e astuto e nada tem de desalumbrado.

Aquela armada, ou fantasma, que com tanto custo e espesa tão escusadamente se mandou ao Brasil nos tem rendido grande desprezo entre os holandeses e grande descrédito em todo o mais mundo. E não ouço pessoa algũa, que não julgue ser tão crassa a ignorância dos conselheiros que lhe fizeram a instrução, que merecem nome de traidores. E não se escrevem avisos nenhuns a Roma, donde não venham tomadias de caravelas portuguesas carregadas de açúcares. É lástima ver ao melhor Rei do mundo assassinado não de castelhanos, holandeses ou outros inimigos, mas dos mesmos portugueses a que ele está enchendo de honras e mercês. Deus lhe abra olhos tão cerrados e lhe dê um só homem de bem, que lhe fale as verdades esbrugadas, que só esse bastaria.

Até aqui tenho escrito Domingo, 3 Janeiro, ao meio dia.

Doppo che scrisi à V. E. il pezzo di lettera fin qui mi diede un dolore colico di fianco nel

lato dritto così intenso, che il Medico mi há trovato con febre, et havendomi applicato molti fomenti, ed nutioni, adesso ch'hormas sono 20 hore di dolore sto nell'istesso stato senz'alcun alleggerimento, e con tutto ciò hó voluto, benche fosse di mano e lingua altru i dir à V. E. come ho ricevuto la sua gratissima lettera delli 21 del passato, alla quale rispondendo, dico.

Che prima sarò probabilmente morto, che V. E. ritorni in casa sua, e così nado perdendo la speranza che mediante il di lei favore havessi da guoder'io l'aria della Patria, nela quale pensano li medici, ch'io potrei menar la vita un pezzo inauzi. Ma d'ogni parti puo caminare al Cielo chi sapessi inbrizzarsi bene.

Di questi miei libri, che son' assai, e forse non pessimi farò si portino V. E. com ordine, che lei dia all'hospitale mio herede da 300 à 500 scudi, posta la quantità nel di lei liberrimo arbitrio. E benche dopo d'haver io altra volta scritto quest'istesso pensiero, ho comprato piu'di 150 scudi di libri. Non voglio però alterare il partito con un tanto gran sig.<sup>le</sup>, e sig. mio, e tutto questo intendo se adesso mi morirò inauzi che V. E. si parta da Francia.

Il Prè At.<sup>o</sup> Pacieco deve andar in grandi negotii, perche ne anco con parecchie mie ambasciato viene da me, et il negotio di Fr. Fran.<sup>co</sup> di Sousa stà in mano di ministro, che mai la furnisce, che è Monsignor e Farnesio secretario della Cong.<sup>ne</sup> dei Vescovi, e Regalari. Io so di certo che il negotio sta bene, ma quando poi deva essequirsi no lo sà altro che Dio.

Tratta il Papa di mandare li tre Nuntii, cisé Mons. Segna bolognesi suo maggiordomo nuntio in Ispagna, persona molt'obligata á quella corona, per che sono piu'di 24 anni, che suo fratello maggiore è cavalliero dell'ordine di S. Giacomo di Castiglia.

Per nuntio all' Imperatore si manda Mons. Spinola Genovese, nepote del Card.<sup>le</sup> S. Cecilia dell'istesso nome, e novamente obligato al Rè di Spagna per haverlo fatto Arcivesc.<sup>o</sup> di Matèra del regio patronato di Napoli.

A Francia manda Mons. Maidalchini, nepote della Sig.<sup>a</sup> D. Olimpia frate domenicano, al qual é puoco tempo diedero un Vescovato. Qui si sospettava, che cotesta corona manderebbe in luogo del Marchese di Fontanè per imbasciatore l'Abbat'della Riviera, ma non è credibile, che il Patrone lo voglia staccare dal suo lato.

La signora Donna Lucretia non uscirá da Parigi inanzi Marzo, e già allhora sicuramente starà lá Monsig.<sup>re</sup> Rasponi per portarmi li breviari e libri, che V. E. per esso mi manderà, ma se prima Dio mi haverà chiamato resti costà il presente, che io gradisco, e gradirò come vicenda.

Piu robba havena che scriverle, ma li dolori e mala testa me l'impediscono, che però me ne resto col baciare le mani di V. E.

Roma, li 4 di Gennaio 1649.

Di V. Eccellenza

*Vicente Nogueira*

\* Bibl. Públ. de Évora, cód. CVI/2-11, fl. 531 r.-534 v.

O

L. S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 11 de Janeiro de 1649

Desde que escrevi a V. S. a passada, me não levantei mais da cama, se não foi esta manhã para escrever-lhe com menos incomodidade, porque inda que sou demasiadamente curioso de encostos e bufetes de cama e todas as mais delícias que aliviam aquele mísero estar, contudo hei provado que por meia-hora e até ã se pode durar nelas, mas se passa de duas e três como o eu costume com V. S. cansasse o corpo e esfriam-se as ilhargas. E assi, fazendo aquestrar hoje bem esta câmara, me vesti para tornar-me em acabando a tarefa.

Nos últimos quatro dias – a Deus graças – não hei sentido dor, nem de estômago nem do quadril, e assi em rigor estou são, mas é tão estrema a fraqueza e a inapetenza que, com ser poquíssimo o que como, é necessário metê-lo polos olhos, e só de água fria estou sempre sequioso não falando nem cuidando em al, lembrando-me muitas vezes ao dia o poço de V. S. que está ao pé do seu castelo. Mas também, passando do natural ao sobrenatural, estou imaginando qual será a deleitação com que se beberá a glória, e como desfará toda a sede, se cá a água elemento tanto gosto causa. Perdoe V. S. os disparates do meu discurso e compadeça-se do que padeço, passam já de seis meses.

E respondendo às duas de V. S. que hoje recebi escritas em dia do natal depois de haver logo remetido todas as inclusas, digo que ambas as novas do bilhete são importantíssimas e como tais Deus as confirme e verifique. A de Angola, é ganharmos um reino de cuja escravidão pendem todas as minas do novo mundo, e cujo contratador dava ao nosso Rei cada ano quinhentos mil cruzados e ganhava ele outros quinhentos e os particulares muitos milhões em modo que – ou tarde, ou cedo – nos hão-de rogar os castelhanos com as pazes, ou secar-se-lhes aqueles rios de ouro e prata. O do fisco em sua proporção é também importantíssimo e como se lhe acrescentasse ã pequena nesga, cresceria a olho o comércio e riquezas de Portugal. O Senhor Ex.<sup>mo</sup> Deus é o que por si governa as cousas daquele reino, e tanto quer que o entendamos assi que de propósito permite errarmos para ele obrar suas misericórdias.

Inda é maior a velhacaria dos genoveses que a dos mestres holandeses porque em Génova súbito descarregaram os seus azúcares, e em falucas os mandaram vender a Livorno, e não deixam sair para Livorno as naus até terem resposta da sua venda, em modo que os florentinos hão-de ficar com os almazéns cheos de fazenda, esperando o ano do Jubileu. E quando chegarem as conservas a Livorno, quiçá mandarei as enviem por terra – inda que seja comprá-las de novo –, porque está Itália em tal miséria que duas barcas se têm tomado de Livorno a Roma, ã polos franceses de Portolongone, e outra polos caste-

lhanos de Orbitello, e sofrem esta afronta um Papa Romano e um Grão Duque, contra tantas bulas da ceia. E é prática entre os mercantes que mais risco se corre desde Roma a Livorno, que de Livorno a Lisboa.

Estes capítulos de V. S. lerei ao meu g. porque são muito notáveis estas diferenças que se vêem entre os reformados e os regulares, e com tudo do pobre Rodolf esta foi a maior culpa, e pola qual Urbano e meus amos o perseguiram como a cão danado.

No meu breviário trago o ponto Eutero, bispo de Nebro e mais livros de V. S., mas como me largou os *Elogios* de Jovio, no mesmo momento desaparecerão, que é livro muito cobinado, e inda mais pelo bom preço, que erão só dous escudos ou cruzados.

Profecias de Roquecelsa não vi nem ouvi nomear se não a V. S. A *Guerra de Granada* de D. Diogo de Mendonça tinha na sua livreria o meu Cardeal e ma deu para emprestar ao assessor Albigi e custou sangue o tornar-ma, e tenho-a para presentá-la a V. S. com as poesias de Figueroa, ambos dedicados-me de Luís Tribaldos de Toledo, cronista-mor das Índias e doutíssimo castelhano.

Diz Marco António, meu criado, que tudo Fernando Brandão reteve, para que o diabo o levasse, na nau que tomaram os castelhanos, e que se lembra que iam os linages do Conde D. Pedro, o chacon novo dos papas e cardeais e o caixão das músicas d'El-Rei e as obras de S. Francisco de Borja. E eu não cuidava nem cuida tanto mal, antes presumo que algo disto deve V. S. achar em Lisboa, quando não seja tudo, mas ele insiste na sua teima.

Já avisei a V. S. que recebi de Manuel Roíz de Matos os cento e seis cruzados dos livros castelhanos da viúva Butéra e que os 18 reservados estão prontos a seu serviço, e quererá Deus cheguem os breviários que V. S. me fez mercê apresentar-me, que os corsários franceses levaram a caixa de Holanda a vender não a Portolongone de onde havia ordem de resgatá-la, mas a Tolon para que nunca mais haja remédio.

O Cardeal P.<sup>o</sup> Luís Caraffa, se for Papa, será um S. Gregório, ou um S. Leão, santo verdadeiro, sem fraudes, sem enganos, pobríssimo de espírito, sem cobiça de riquezas, nem pensamento nenhum mundano. Vassallo é de Filipe IV, mas tão fora de por ele fazer um pecado venial, como mil mortais. É o mal que meu amo – que nunca soube dar capelos a tais sujeitos, e deve haver rebentado de dor de haver guardado esta glória para o seu inimigo Inocência – fará todas as diabruras porque ele não chegue a ser Papa, e ùa cunhadinha que tem Colonna, por mais cortesias e humildades que Caraffa lhe faz, se presa muito de dizer que a não há-de enganar, que basta já para a casa Caraffa, ter havido um Paulo IV e que nunca mais caraffas. E em tal estado está com ele esta casa, que não me dão lugar de ter com ele nenhum comércio, sendo assi que quando o fizeram Cardeal me respondeu a carta, que envio a V. S. e que se eu não estivera com Sacchette o houvera de ir a servir inda que fosse de cozinheiro. Faz vida santa, e só pôr os olhos naquele rosto comprem os costumes. Seus creados confessam-se cada oito dias, e ele com todas aquelas ca[?] vai a todas as congregações dos jesuítas a sentar-se com Tomás da Veiga, Francisco Nunes Sanchez e mais cristãos-novos. Adoravam-se, ele e seu irmão Dom Tibério, Príncipe de Bisig-

nano e do tusão e o mais santo secular que Nápoles tinha e que, fugindo de Nápoles, aqui morreu. E contudo no mesmo dia saiu o Cardeal a todas as suas obrigações. Pois é dizer que tem a casa barberina quem mais faça por ela, quem mais a honre, quem mais a defenda? Quando fugiu meu amo, o proveu Inocêncio na chancelaria, como proveu a Sforza no Camerlengato. Que faria Caraffa? Vai-se lançar aos pés do Papa e agradecer-lhe a graça – que eram quasi dous mil cruzados cada mês – e pedir-lhe o livre daquele trabalho, e de ser instrumento contra sobrinhos do Papa Urbano ao qual deve tudo o que não é o capelo. Porfia o Papa que aceite, procura escusar-se. Quando não pode escusar-se diz-lhe: «hora Santíssimo eu o aceitarei, mas com condição que cada mês lhe hei-de mandar em França os rendimentos do seu officio». Ouvindo o Papa isto, foi dar-lhe ãa bombardada e cessar a porfia. Este é Caraffa, e deste dizem meus companheiros, que não sabem que milagres há feito no cardinalato. E eu lhes respondo que maior milagre que ãa vida tão santa e tão exemplar. E que nas capelas e consistórios vejam se não se vê ãa composição e devoção inimitável. (detive-me sem querer neste homem porque..... dele e não quisera parecer-me com outrem.

Ontem estive comigo desde o jantar até noite o Doutor Carrilho agente dos três estados, e me pareceu curta a sessão com ser de quatro horas – tais notícias me deu do que vai em Lisboa. E esta tarde Agostinho Barbosa, Bispo de Ugento, duas nas cousas de Madrid de donde chegou haverá oito dias e muito quisera comunicar a V. S. ao menos as que provavelmente pode não haver ouvido, mas estou tal que não sei como possa passar adiante e contudo o hei-de fazer, porque desejo não saber cousa algũa que a V. S. não participe.

É este Manuel Álvares grande demandão, segundo V. S. me escreve, mas ditoso demandão, pois à causa que por P.º Vieira solicitou contra os herdeiros de Lourenço Dias preto, e na qual alcançou sentença, que importa um conto de renda, creio eu, deve o haver vencido a quantos pretenderão vir a esta agência, com serem Luís Álvarez da Rocha que preside na inquisição, Manuel da Veiga tio e procurado [?] do Conde de Odemira, Martim Afonso de Mello, sobrinho do Bispo do Algarve, e outros homens de nome mais campanudo que, em suma, hoje só os dous secretários que despacham com El-Rei são os nossos reis, e eu quisera mais ter um por mim que a Rainha e Príncipe e mais conselheiros.

Eu devo muito a este homem na grande confiança que faz de mi, não a fazendo igual se não do Padre assistente. E cheguei a perguntar-lhe, se sabia o assistente quanto ele me comunica. Disse-me que não, do que folguei muito, e o adverti que no dia que o suspeitar se aparelhe para muitos desgostos, de que inda que eu seja seu parente, me há-de caber grande parte. Assi que, Senhor, nem as suas instruções me esconde e acha que nada perde, porque o advirto eu de muitos particulares que o jesuíta (não sei com que fim) lhe calava, como lhe tem feito muito dano em muitos despropósitos e vaidades em que o têm metido, das quais eu o não hei tirado, por não enemistar-me com este padre que é muito meu amigo, mas um génio muito estravagante e muito ridículo. E para que V. S. veja quão mal servido é El-Rei ainda nas cousas pequenas, saiba que na mesma nau em que veio este

agente, mandou um frade Agostinho – Fr. Luís Coutinho – a outro frade Manrique (que el Rei por muitas vezes mandou a Nuno da Cunha fizesse lançar de Roma, em que ele nada faz) muitas certidões em que este Doutor Carrilho está declarado por público escomungado em Lisboa. E o tal Manrique levou estas certidões ao Cardeal Albornoz para efeito de que seja o tal agente repudiado e desonrado quem o elegeu, mandando um escomungado a negociar com o Papa. E inda que os castelhanos estão muito calados, eu cuido que é para quando vejam que o nosso negócio vai caminhando bem, nos lançarem água na fervura. E eu nada disto quis descobrir ao agente, porque não quero entrar nem sair nestas galanterias.

O seguinte sei de Manuel Álvares e é que 6.<sup>a</sup> feira, 8 deste mês, fez o Papa ante si ũa congregação de estado com os seguintes cardeais: Caponi, Spada, Pancirolo, e suas criaturas (Echino, Caraffa, Sforza), *super negotiis Portugalliae*. Não havia inda podido descobrir que resolução se tomou, nem inda o ponto que se disputou mas sospeita que poderia ser o que se segue: A Brás Nunez Caldeira – conhecido de V. S. – mostrou um personagem italiano ũa escritura longa de nossas razões, cousa muito excelente. Brás Nunes avisou a Manuel Rodrigues de Matos que seria bom imprimir-se. Aceitou Manuel Roiz fazer o custo, mas com condição que primeiro queria a vissem pessoas sabias e doudas por não perder o custo em algũa palhada. Mandou-se-lhe o original e satisfeito Manuel Rodrigues detornou o original mandando quinhentos cruzados para a impressão. Imprimiu-se o livro oito léguas de aqui, no bellissimo estado do Duque de Parma que se chama Ronciglione e Caprarola. Quando esteve acabado de imprimir, houve algũa espia que denunciou o livro como stampado sem licença. Manda o Padre M.<sup>e</sup> do Sacro Palácio um juiz e beaguins a Ronciglione onde não encontraram já livro algum impresso, mas só o original manuscritto e acharam só um impressor, que foi prezo, mas logo soltado. E os livros – que eram quinhentos – estão escondidos em Florença. Os castelhanos que estão com grande cuidado de acharem ao agente algum bico em que peguem desejavam lançar-lhe às costas esta grande culpa, mas como o livro estava já impresso antes de 15 de Outubro, e neste tempo estava o agente em Lisboa, cessa todo o receio. Se antes de cerrar esta carta me avisar certeza do que na junta se assentou, V. S. o saberá, e também o que houver de novidade no consistório de amenhã.

O Agente se pôs em grandes alturas, e vaidades escusadíssimas, que podem danar mais depressa que aproveitar. E cuido eu bem que o conhece assi, mas como vem sotoposto às ordens do Padre assistente não se atrevera a sair delas. E eu não me atrevi a aconselhá-lo por não meter-me em desgostos. E o agente é homem de assaz bom discurso, mas como a natureza é liberal e esplendida também se inclina, e não faz caso de forrar cinco ou seis mil cruzados como o prior de Sedofeita com a sua tacanhice e assi tem tomado um palacete em que já habitou cardeal e por aluguer de hebreus. Aparelhou cinco ou seis estâncias tão nobremente como V. S. pudera de damascos bellissimo com bons bufetes, escritórios, cadeiras, cousa de príncipe. A dous mocetões que trouxe vestiu de veludo e deu espadas com as quais em casa o servem de gentis homens. Tomou um clérigo por capelão e secre-

tário, outro por seu veedor, três lacaios de boa libré e da mesma o cocheiro e quatrocentos escudos deu ao Fontané por dous belíssimos cavalos.

Tendo notícia disto, o Cardeal Ursino – que com o Duque de Bracciano, seu tio, desejam muito entrar nas nossas embaxadas cuidando que nós como alemães ou polacos haveremos mister servir-nos de romanescos – o foi o dito Cardeal visitar e esteve com ele um meio-dia inteiro. E o doutor que é próprio para ãa destas comédias, estava cortejado de mais de trinta portugueses como V. S. pudera. E tudo foram senhorias ilustríssimas. E daqui a poucos dias mandou o Duque visitá-lo com um presente de príncipe e era um porco montês e um veado façanhosos, e dez ou quinze pares de starnos que são ãas perdi- zes muito estimadas de pés negros, postos nãa tranca, e outra de outros tantos frascos de vinho moscatel, como pudera a V. S. E ultimamente o foi visitar o dito Duque, mas antes disto sabendo-o eu, lhe disse que ele Doutor andasse muito atento com estes ursinos por- que não só são romanescos e de muita invenção, mas mal vistos de Dona Olímpia e Papa, porque cuidam que se comunicam escondidamente com o preverso Pamfílio. E ele me pro- meteu fazê-lo assi, mas hei sabido que lhes há feito um presente nobre de doces esquisi- tos<sup>10</sup>, perfumes, águas de âmbar, almudes da de seor..... cousas que inda que de não grande valor, eram melhor empregar-se em Marquês del Buffalo e Cardeal Masdalquino. Mas são despropósitos deste Jesuíta que mais dão que ajudam, o qual vive com tantos ciúmes de mi que deseja muito que eu não cheire nada dos seus negociados. Mas quer a sorte que não dá ele um passo que eu o não saiba. E assim vim a pescar ãas notícias que dou a V. S., sem tomá-las sobre mi por evangelhos, mas que quiçá o são: e é que havendo-se morto em Lisboa o Padre António Mascarenhas por cuja contemplação aqui ou favorecia ao Padre comissário Fr. Martinho ou ao menos o não contrariava. Logo que faltou este afilhado, o tal assistente procura quanto pode polo Scoto. E sendo morto também em Madrid o Geral de S. Francisco veio logo este assistente a falar a Barberino. E para que eu não tivesse má suspeita, me disse que ele não tinha nada que negociar, mas que vinha chamado do Car- deal e eu me mostrei muito crente. Entrou e esteve com o Conde mais de hora e meia. E ao sair, por mais que o encobria, vinha muito raivoso e dando comigo quatro passeios na sala me disse por vezes: «Grandes virtudes tem este Cardeal de V. M., mas eleição e escolha eu a não vi peor. E sempre se inclina ao peor». E eu lhe respondi: «*A quod natura dat nemo negare potest*». Contando depois isso a um homem muito discreto, e perguntando-lhe que seria, me disse o seguinte por palavras quasi formais, que escrevo mas não creio. A Manuel da Cunha, por ãa comissão e sentença que se deu, se fez um presente de três mil cruzados, e com ele e com a estreita amizade que passa entre ele, Sebastião César e Fr. Diogo César, procurava o assistente que por morte do Geral fosse vacante e expirasse a comissão de Fr. Martinho. E sobre isso foi falar a Barberino cuidando vencê-lo e persuadi-lo, mas como vós

<sup>10</sup> À margem: «e entre estes um boião de arroba e meia de dia cidrão ou cidrada, que a minha espia não soube bem distin- guir».

o tendes também aferrolhado, e Barberino é amarradíssimo e não achou nele o que queria, por isso o restar raivoso e não é outra cousa. E contando eu tudo isto ao Padre e Fr. Pantaleão que é um santo religioso e discreto, assaz me disse que não duvidasse de nada disto, porque há sabido quiçá por carta de crédito que se fossem necessários vinte mil cruzados para os negócios do Scoto que lhe não hão-de faltar. E que ele não chega a parte onde não ache tudo já arrombado, em modo que até Monsenhor Farnese – que tanto estava em nosso favor, de Fr. Martinho e Fr. Francisco de Sousa – ele o tem por mudado ou alterado quiçá à instância de Francisco Nunez Sancez que é quem aqui tem a bolsa do Scoto. E me avisou mais, que eu me não abrisse demasiado com Fr. Manuel Pacheco, porque ele tinha certos indícios ou sospeitas. E me acrescentou que o Doutor Carrilho é o maior de todos os escotistas, e me deu um memorial de quantas injustiças fez em Portugal contra o comissário e assi mais ãa notável certidão de todas as cinco províncias em honra e abono do comissário contra aquela infame difamatória que eu mandei a V. S. que escreviam as cinco províncias contra Fr. Martinho. Mas nem isto do Pacheco creio, sendo verdade que há muitas semanas que me prometeu estaria saído o negócio de Fr. Francisco e agora me vê poucas vezes e não fala nisto. Nem do Carrilho creerei que se atreva a nada, porque na sua instrução lhe manda El-Rei que em nenhũa matéria de frades, por mais justa e santa que seja, ele de modo algum se entremeta porque se terá disso por muito mal servido. Mas se contudo escondendo-se de mim (que sabem, e me tem por mais criado de V. S. que os seus actuais) ele e o Padre Nuno se conjurarem a negociar contra os nossos, que poderá contraminá-los? Todavia polo Cardeal de la Cueva e outros amigos – e com a vigilância de Fr. Pantalião – estaremos atentos que tudo é necessário contra aquele mau Scoto. Polas causas que não digo me dispensei no secreto de V. S. com o Doutor mandando-lhe mostrar o bilhetinho das duas novas duvidosas, e o adverti que não andasse com barrete polas ruas, como os nossos zotes de Lisboa. E ele me torna o bilhetinho e me escreve o que V. S. verá de que julgurá sua capacidade.

É dita de P.º Vieira que V. S. não queira este natalic, porque me não ocorreu outrem a quem melhor o presente. E espero que será V. S. senhor dos 16 livros dos Jesuítas, principalmente se se oferecesse passar a Portugal cousa de que os médicos me prometem longa vida.

Hei feito hũa grande compra de livros para a qual, se comprar, Brandão me emprestou já cinquenta escudos. Dentro de duas somanas mandarei a V. S. a lista, e inda mal porque não vive a primeira livraria que esta quasi toda é de outros, e tanto serviria a V. S. inda quando tivesse aquela.

Muito me importa estar V. S. em Portugal para ver se hei-de ir eu também viver e morrer lá. Porque se me desenganar que não, verei em que outra terra de Itália me convém fixar minha habitação, se em Pádua, Veneza ou aqui vezinho em Tivoli, e assi peço a V. S. me diga muito claramente quando estará em Lisboa e, juntamente, se quer que lhe faça dous ou três caixões de excelentes livros que lhe irei escolhendo e mandando Manoel Rodriguez de

Matos ordem a Francisco Nunez para que em seu nome os receba, e a Livorno lhos mande seguros, que de meu parecer V. S. não arriscará nunca um só vintém, que assi determino fazê-lo eu sempre. V. S. não acaba de mandar-me o rol feito polo P.<sup>e</sup> Petavio ou Sismondo em que se acabe este encantamento da licença, e eu estou rebentando por ela, porque, Senhor, a negociá-la ficaria em Roma quando me importasse a salvação em outra parte. Guarde Deus a V. S. como desejo. Roma, 11 de Janeiro, 1649.

*Vicente Nogueira*

[Nota à margem] «Nada do que digo a V. S. se saiba em Lisboa, porque o que lá se escreve por segredo não entendam que se vaza cá por outro cano, que esta é a confiança que de mi se faz».

\* B. P. E., cód. CVI/2-11, fl. 535 r.-538 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 1 de Fevereiro de 1649

Vem um criado da posta, que chegou hoje, domingo, depois de jantar, 31 de Janeiro e me diz não haver carta de V. S. para mi<sup>11</sup>, cousa que eu não esperava, estando V. S. em vésperas da partida. Mas de todo o modo me remeto a escrever para que quando amenhã todos estejam fervendo do trabalho, eu me ache descansado, que não estou para nada e inda estas regras escrevo cercado de fogo porque vai em quatro meses que as minhas mãos estão enregeladas, sem bastar nenhũas martas para aquecê-las.

Tenho grandes indícios para sospeitar que o nosso governo padece grandes enganos, porque se se estivera estudando cousa que retardasse em Roma nossas esperanças, não se pudera achá-la mais a propósito que esta missão do doutor Carrilho. E sei bem que a pessoa tem ãa grande habilidade e engenho, e que vindo em ocasião, negociaria maravilhosamente, mas na presente foi grande erro, principalmente subordinando-o ao padre assistente, que dá com a bola polas ervas, como qualquer pecador, e tão desinformado de Roma que fui eu o primeiro homem a quem ele ouviu – com grande espanto seu – quão aborrecidos são do Papa os Ursinos, e quanto rodeo nos causaria a sua interposição. E inda mal porque já se vai vendo que indo o Cardeal Ursino ao Papa a pedir-lhe audiência para o Carrilho para pagar-lhe parte dos seus escusadíssimos e perdidíssimos presentes, lhe respondeu o Papa, deixando-o envergonhado: Monsig.<sup>nre</sup> de donde vos toca por officio meteres-vos nos negócios de Portugal, ou pedir audiências? E respondendo ele que como comproptector de França, lhe respondeu que França era França, e Portugal, Portugal, e que já dissera ao Marquês de Fontané, que cada um tratasse seus negócios e não os alheios. E o padre assistente, que dantes falava cada dia ao Papa, não pode agora haver ãa audiência porque sospeitam que a quer pedir para o Carrilho e o mestre de câmara lha nega, dizendo-lhe que o Papa está indisposto<sup>12</sup> quando todos os ministros entram cada menhã a negócios, e com alguns deles passeia duas horas na galeria. Em suma, Senhor, estes dous romanescos cuidam que Carrilho é quem governa Portugal<sup>13</sup> e que na sua relação e informação está ser um

<sup>11</sup> À margem: «Enganou-se o tal criado, porque até hoje 2.<sup>a</sup> feira 1 de Fevereiro, antes de jantar, não é inda vindo. E bem sei que terei de certo carta de V. S. sendo tão pontual nisso como em tudo o mais. E inda que dizem não partirá hoje a posta de Leão, eu contudo mando lançar esta carta porque de nenhum modo fique, importando-me muito tê-la V. S. inda em França por não ficarem-me cá em remolho muitos tempos estes seus caixões».

<sup>12</sup> À margem: «E está tão indisposto que a esta hora está em consistório público».

<sup>13</sup> À margem: «E quem o não o cuidaria vendo-o aqui com mais alturas que o Bispo de Lamego. Despropósitos do assistente, em que lhe faz mal a ele e mais mal ao rei e aos bispinhos».

deles embaixador e outro protetor. E, à conta de alcançarem o intento, se lhes dá pouco que o Carrilho perca ou ganhe o negócio. Enfim é lástima o que se vê e eu inda que pudera bem aconselhar ao Carrilho – não digo só por prática e experiência individual – achei-o já tão metido em pompas e excessivas vaidades e tão sujeito ao assistente que não quis encarregar-me de província tão pesada e da qual não havia de ganhar mais que o ódio que rendem as verdades. E assi inda que os veja dar com a cabeça polas paredes, não farei mais que calar e rir e nem dos conceitos de D. Olímpia e Marquês del Búfalo os aviso, porque o padre assistente diz não poder nada esta cunhada, e outros semelhantes desatinos, que oxalá lhe não cheguem polas espias. Mas tudo isto seja tanto só para V. S. que me não prejudique.

Tenho feito o esboço do rol – mas não posto-o em limpo – dos livros que V. S. quer que lhe mande, sem esperar resposta sua. Inda que são exquisitos, sempre os vou melhorando, e tão melhorados, que aquele excelente Plutarco grecolatino, com os dous livros de Roaldo – que eu determinava conservar até à morte, porque só ele é ãa livraria inteira, e que Cramoyssi não queria dar por um ceitil menos de quinze escudos em papel – o dou a V. S. nos mesmos quinze escudos, mas ligado em seis volumes que custaram de encadernar seis patacos<sup>14</sup>, pasmando Roma da curiosidade de quem dividiu em seis partes bem compassadas o que todos têm em duas, e assi mais tudo o que tinha reservado-me de excelente passo a V. S. porque se for a Portugal lá mo emprestará V. S. e se me for a morar em Tivoli, Frascati, Albano Marino, da livraria Barberina, mo emprestarão. E até gora são volumes de folha cento e vinte e sete, contando por um todos os quinze, das obras do matemático Cataldo que ligadas à rústica, para que V. S. as possa ligar em quatro ou cinco volumes de fólio, nobremente. Cuido que eu só tenho inteiras em Itália, como as regras dos jesuítas, por as quaes desejo só ir a Portugal para as dar a V. S. com ãa traça minha. Os de quarto são cento e oitenta e seis. Os de oitavo, cento e oitenta e dous, os de 16.º, vinte seis, e isto sem entrarem os textos canónicos e civiles, o bulário até Inocência X, e o chacão dos Papas, partida de cinquenta escudos, na qual inda não estou ajustado de todo, mas quasi quasi. E isto é quanto aos vendidos, porque dos que presento a V. S. lhe mando um rol para que V. S. veja se me esqueceu algum dos que lá lhe tenho em minhas cartas prometido, que com a doença não quereria haver faltado a meu dever. Mas uns três pequeninos que vão metidos num maço que aqui por infamíssimos (mas não proibidos, porque nunca chegaram a vender-se em público) se vendem a peso de ouro e que nem por raros quis me escapassem, mando a V. S., não porque lhe aconselhe os leia – sendo de torpe argumento –, mas para que nos dous fidentianos veja o riso dos entremeses de Itá-

---

<sup>14</sup> À margem: «Despois de aberta esta, torno a duvidar de mandar a V. S. este Plutarco, porque tirados os dous livros de Roaldo, um da vida de Plutarco, e outro de 72 erros deste grande homem, nada tem mais este livro tão caro que o grande de Francfort em dous volumes que dou a V. S. em oito cruzados, que é quasi a metade menos. Contudo, cuidarei em qual escolheria V. S. se aqui se achasse. Este Plutarco de Roaldo não sei que tenha ninguém em Roma, porque todos os curiosos o vêm a ver, como se fora outra cousa de mais sustância».

lia e de seus equívocos. E o outro é feito contra o doutor Estêvão Roiz de Castro, médico e poeta famoso que de Portugal passou a Itália, e contra sua mulher, filhos, filhas, noras e toda a mais família, mas creio serem testemunhos falsos dos florentinos de inveja deste grande sujeito que foi dos grandes homens que saíram de Portugal, mas a quem faltou a prudência de saber acomodar-se com os italianos e ser deles adorado, como outros de menos letras o são e tidos por filhos do Sol.

Dentro de oito dias os terei encaixados e com licença do Sacro Palácio para saírem de Roma. Só esperarei ordem de V. S. de a quem aqui os hei-de entregar – como a procurador seu – para desde aquele dia não correr-lhes eu nenhum risco, que estou tão medroso do mau sucesso passado de V. S. que tremo de ouvir nomear mar. E assi V. S. por fazer-me mercê sem dilação me mande livrar deste cuidado, avisando também a quem receber as caixas se quer lhas cubram só de calhamasso, ou se também de palha, e anseo. E se esta carta acha a V. S. inda em França, lhe torno a pedir de novo mande logo ordens muito claras e expressas para que estes cosminos, por seus interesses, lhe não lancem sua fazenda no mar segunda vez, e que antes detenham as caixas em Livorno, esperando clareza de V. S., que embarcá-los ao benefício da cega fortuna.

O que V. S. não entregasse em Paris a Monsenhor Rasponi e Senhora Clarice sua mãe me faça mercê levar a Portugal e mandar-mo de lá. E principalmente me mande V. S. o testamento velho interlineal Hebraicolatino de Pagnino e Montano – que por ser de V. S. lhe mandei neste caixão passados dos livros castelhanos da Princesa de Buttera, livro in folio que está cuberto com ãa folha de papel enserada escrita da minha mão, o qual livro era o primeiro volume da Sagrada Escritura, sendo o segundo o testamento novo grecolatino interlineal, que se perdeu nos de Málaga. Mas agora que fica a V. S. desacompanhado, me mande logo este hebreu que, por só, valerá dous ou três escudos, mas V. S. nas contas mo meta em quatro, pois ambos lhe custarão oito escudos. E esta foi a mofina de haverem-mo roubado os franceses na nau gato, que vinha de Holanda.

Ontem tive carta de Bonacorsi de Livorno em que me diz ter já na mão um caixão das conservas, e que mo mandará quando lhe chegar o outro. Veja V. S. a mofina, vindo ambos na nau Príncipe Henrique, e são tão sacomardos os mercadores que inda sendo o Bonacorsi nobre, me não explica se o que tem é o caixão da senhora Marquesa minha Senhora, se o do frade Agostiniano Fr. P.º Bautista. Que, se mo dissera, lhe escrevera a necessidade que padeço, para que logo mos mandara.

Quando V. S., sem grande descomodidade, me fizer mercê de mandar-me os novecentos e tantos escudos, serão muito bem-vindos, e não por avançar quarenta ou cinquenta de renda, mas para poder ordenar o meu testamento, sem as dúvidas que antes do emprego me faz o Hospital. E assi serão sempre bem-vindos, e perdoe-me V. S. lembrar-lhe isto que me obriga a pouca saúde e o desejo de fazer ãa boa instituição, e não ficar a memória tão patifa, como a de D. Manuel de Meneses que aqui morreu vindo à sua demanda matrimonial com a sogra de D. Filipe de Sousa.

Até aqui escrevi de ãa assentada domingo à noite por sinal que fico estesado, e V. S. perdoe tantos erros como haveos cometido.

Somos em 2.<sup>a</sup> feira, 1 de Fevereiro, e faz o Papa consistório, no qual se não houver algũa novidade notável, se passará ao sólito<sup>15</sup>, e se a houver avisarei a V. S. ãa palavrinha. De Mercê peço a V. S. me responda logo a esta a quem entregarei os caixões que me pesam mais que aos faquins, que os hão-de acarretar e guarde Deus a V. S. e lhe dê felicíssima viagem. Roma, 1 de Fevereiro 1649.

D. Vicente Nogueira

Os livros de que faço serviço ao Senhor Marquês de Nisa são os seguintes, e ficam já atados em ãa fita para que se não desatem se não na sua livraria.

Roma, 1 de Fevereiro de 1649.

#### DE MÚSICA, LATINOS

- 1 – Franchini Gaffurii, *Musicae utriusque practica*, Brexa, 1497, in fólio.
- 2 – Ludovici foliani, *Musica theorica*, Venetia, 1529, in fólio.
- 3 – Stephani Vannei, *Recanetum musica aurea*, Romae, 1533, in fólio.
- 4 – Sebaldu Heideu, *De arte canendi*, Norimbergae, 1540, in 4.º.
- 5 – Blasius Rossetus, *De rudimentis musices*, Venetia, 1529, in 4.º.
- 6 – Joannis Paduani, *Institutiones musicae*, Veronae 1578, in 4.º.
- 7 – Joannis Fabri Stapulensis, *Musica demonstrata*, Paris, 1551, in 4.º e, juntamente, Henrici Glariani, *Geographia*, Paris.
- 8 – Petrus Aron, *De institutione harmonica*, Bonon, 1516 in 4.º.

---

<sup>15</sup> À margem: «Hoje, quinta-feira, 4 de Fevereiro, me manda Fernando Brandaõ esta carta, dizendo que lhe esquecera mandá-la a V. S., e que eu a envie sábado o Livorno a Manuel Roiz de Matos. Veja V. S. que bom despacho e quanto sofre quem deve dinheiro a mercantes, tendo-lhe dito meu criado Marco António que só esta carta me importava chegar a V. S. com muita pressa e parece que por isso se esqueceu. Estamos em 6.<sup>a</sup> feira, 5, sem que daí chegue nem o ord.º desta somana, nem o da passada com que os castelhanos com aviso de Venesa das revoluções daí se prometem grandes fermosuras».

## DE MÚSICA, ITALIANOS

- 9 – Gaspar Spalato, *Trattato di musica*, Venecia 1531, in fólio.  
 10 – Gio: Maria Artusi, *Imperfettione della musica moderna*, Ven., 1600, in fólio.  
 11 – Giulio Cesare Barbetta, *Intavolatura di libro*, Venecia 1585, in fólio e juntamente  
 Don Nicola Vicentino, *L'antica musica ridotta alla moderna*, Ven. 1555.  
 12 – Pietro Aron, *Il toscanello con l'aggiunta*, Venecia, 1562, in fólio.  
 13 – Fr. Ludovico Zacconi, *Prattica di musica*, Venecia, 1596, in fólio.  
 14 – Gio: Maria Lanfranco, *Scintille di musica*, Brexa 1533, in 4.º.  
 15 – Fr. Illuminato, *Thesoro illuminato*, Venecia 81, in 4.º.  
 16 – Don Pietro Poncio Parmiggiano, *Theorica e prattica di musica*, Parma 1591, in 4.º.  
 17 – Fr. Pietro Cianciarino, *Introduttorio di musica Piana*, Venecia, 1555, in 4.º.  
 18 – Fr. P. António, *Pagano trattato sopra il canto fermo*, Venecia, 1604, in 4.º.  
 19 – Luiggi Dentice, gentilhomio napolitano, *Theorica e prattica di musica*, Roma, 53, in 4.º.

Todos estes havia juntado Monsig.<sup>re</sup> Cortelli, avogado consistorial, grande curioso deste estudo. Mas tinha-os muito mal vestidos e desencadernados, e eu determinava, se El-Rei os aceitasse, fazer ãa galharda espesa em encadernar-lhos. Mas tendo-os S. Majestade, todos os presento a V. S. assi como os comprei, deixando-lhe a liberdade de fazê-los encadernar a seu gosto, mas advirto sempre, que mande V. S. que lhes não cortem nada de margem, e quando muito grossura de um vintém, porque nada faz mais agradável a leitura, que muito branco nas margens.

E vire V. S. a folha.

Para a Ex.<sup>ma</sup> S.<sup>ra</sup> a S.<sup>ra</sup> Marqueza minha senhora.

Fr. António Sobrino, fraile menor, *Vida espiritual e perfeccion christiana*, Valência, in 4.º.

E assi mais, para V. S., os seguintes:

1 – *Vite di Pittori scultori et Architetti*, di Georgio Vasari, tom 1.3., in 4.º, Firenze, 1568.

Um maço de folhas soltas, latinas, in 4.º; Um maço de folhas soltas, italianas, in 4.º, nas quais quiçá se achará algũa que seja curiosa.

2 – João de Barros, *Da Ásia*, a 3.<sup>a</sup> Década, Lisboa, 1563, in fol.

3 – Doutor Pedro Nunez, *Sfera e tratados de cosmografia*, Lisboa, 1537, in fól.

- 4 – Bernardim Ribeiro, *História de menina e moça*, Lisboa, 1559, in 8.º.
- 5 – António de Castilho, *Cerco de Chaúl e Goa vizerrei Dom Luís de Taíde*, Lisboa, 1573, in 8.º.
- 6 – *Doutrina Cristiana* de Belarmino, italiana e chaldea, Roma, 1533, in 8.º.
- 7 – D. Diogo de Mendonça, *Guerra de Granada*, Lisboa, 1627, in 4.º.
- 8 – Francisco de Figueroa, *Poesias*, Lisboa, 1625, in 8.º.

Estes dous foram da livreria barberina, mas obriguei-me a fazê-los vir de Madrid, e assi V. S. os possua sem cuidado.

E num macete serrado e selado, três livretes não proibidos, mas desonestos e, contudo, buscadíssimos nesta Santa Roma.

9 – *Verveceidos*, contra o doutor Estêvão Rodriguez de Castro, grande médico e grande poeta nosso, 8.º.

10 – *Fidentio cantici dos amores*, com o seu discípulo Camilo, 16.º.

11 – *Endecassylabi fidentiani*, poesias florentinas arremedando Fidêncio, 8.º.

Um breviário para freira franciscana não vai, por não ser inteiro e o tornei.

Se de algum outro nas cartas fiz oferecimento a V. S., mo avise, porque a minha memória vai já muito esfarrapada, e há mister ser muito ajudada para não cair em faltas.

Torno a pedir a V. S. instantissimamente mande quão em breve puder ordem expressa de a quem hei-de entregar estes seus caixões de livros porque metidos e serrados pejam esta sala. E quanto mais cedo chegassem a Livorno melhor poderão navegar-se dali. Mas mande-os V. S. assegurar com muita clareza para que estes mercantes não tenham com que escusar-se.

\* B. P. E., cód. CVI/2-11, fl. 649 r.-651 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 8 de Fevereiro de 1649

Inda que nas passadas descubri a V. S. a novidade dos médicos me mandarem à natureza, para restaurar-me nos ares em que na[s]ci – e que o não faria sem licença de S. Majestade e inda seu contentamento – me pareceu acrescentar de novo um famoso lugar de Cícero: *ubi non sis qualis fueris, non est cur esse velis*, que é como se dissêssemos em Portugal, que se eu naquele reino, houver de estar com algum abatimento, e quando bem sem abatimento, houver de estar com menos lugar do que aí tive, que neste caso quero mais morrer e logo, fora da Pátria, que verem-me nela meus émulos e invejosos atrasado e mal visto. Porque eu, Senhor, inda que me conheço bem em mi maiores males que em todos os outros, seria mais que cego e inda ingrato a quantas rnercês e dotes de Deus hei recebido, se não conhecesse também muitas e grandes partes quais não vejo maiores em muitos, já seja nos estudos e grande literatura, já na política, teórica e prática, e nũa notícia meudíssima e indivídua de toda a terra em que hei estado.

E pois vai em trinta anos que os castelhanos, e tal como Dom Baltasar, me andava enclaudando para secretário de estado em lugar de J.º de Ciriza, qual devo ser, para todo o officio de pena de Portugal. E pois o Senhor Visconde, do talento que conhece no Severim quando com ele foi escrivão da misericórdia, se satisfez tanto, que diria ou faria se me ouvisse discorrer nos interesses da presente Europa. Por onde esteja V. S. certo que, se me negociasse algum officio e ocupação, lhe seria eu de grande honra, mostrando seu grande acerto. E já disse a V. S. que nem minha idade e disposição, nem meu ânimo, se applicaria já a nenhum officio de judicatura, inda que fosse chanceler da suplicação, ou desembargador do Paço, mas si a qualquer dos tribunais de consciência, fazenda ou ultramarino, nos quais não seria inferior a nenhum dos que se alí acham, antes bem igual aos melhores, e isto quanto a officios de Lisboa.

Mas quando S. Majestade tiver tanta abundância de sujeitos que venha eu a sobejar-lhe, se me honrasse com algum beneficio pingue com que eu pudesse, sem vaidades, sustentar-me e ter quatro tostões que dê de esmolos, quiçá me seria melhor e em tanta abundância do seu padroado, e dos dons que de Bragança e Vilareal lhe cresceram, que não tinham os outros reis é de crer que sempre tenha grandes ocasiões. E se fosse em Lisboa algũa das suas igrejas – S. Martinho, S. Nicolau, Madalena ou semelhantes – inda que a renda seja pouca e maiores as obrigações de tratar limpamente. Contudo, dando-me S. Majestade aí os que lhe custa em Roma a tença que tenho sua e outros bicos, me bastaria. E Há aqui de ventaja achar-me presente para as ocasiões que se ofrescessem de informar-se El-Rei ou V. S. de mi.

Mas quando não houvesse ocasião de nada disto, nem antes que eu fosse vagasse Óbidos

ou Sedofeita, que só resultam da provisão dos bispados, neste caso me podia S. Majestade prover em algũa cómoda igreja na qual eu esperasse a vagante das ditas ou de algũa outra equivalente, digna de um pastor velho.

Em as do padroado há S. Majestade e V. S. de fazer tudo porque Manuel da Cunha além de ser meu inimigo grátis, e somente por respeito do Conde Duque, do qual alcançou o Bispado de Elvas, por quanto fez por pôr-me na fogueira, não terá gosto nenhum de verme no reino, ignorando qual ânimo me tem Deus dado em seu respeito e do inquisidor-geral e semelhantes.

É impossível, de tão longe, advinhar os acidentes e contradições que se oferecerão e muito fácil a V. S. com sua indústria satisfazê-las e vencê-las. Por onde me remeto a sua muita prudência, assegurando-o do meu agradecimento e único amor, pois V. S. em vida e em morte, há-de ser senhor de tudo quanto eu possuir. Mas quando V. S. achar que El-Rei me tem algum fastio ou nojo, por terem-no ganhado os inquisidores, e que lhes pareça melhor morrer eu neste desterro, V. S. não se oponha contra a corrente de tão caudaloso rio, nem gaste sua valia em opor-se a minha ruim fortuna, mas cedendo sabiamente ao tempo. Então pode dizer a El-Rei que suposto minha grave idade e doenças, não seria grande perda sua mandar-me dar aqui em Roma sessenta escudos<sup>16</sup> ao mês, e inda cento, pois pouco lhe poderão durar estas más fadas, pagando-se-me com a pontualidade que até qui, e mandando-me para isso carta que eu envie a Duarte Nunez da Costa. Que desde aquele dia em diante me mande acudir a razão de cem escudos ao mês, pois que com esta resolução a tomarei do lugar vezinho, onde habitarei.

Mas se V. S., com seu grande saber, encantasse tanto a El-Rei, que me quisesse em Portugal, importaria publicar a V. S. o officio ou beneficio, para que eu saísse de Roma, não suspenso com esperanças, mas certo do sucesso. E a saída deverá ser antes de S. João, porque inda que o sair mais tarde seja com perigo maior, e eu me haja de sojeitar a ele, todavia seria muito maior a mercê se chegasse antes, e seria conveniente que se me mandasse de socorro – por via de Manuel Rodriguez de Matos, porque a de Hamburgo é muito tardia – quinhentos ou seiscientos cruzados, para a viagem e qualquer presente<sup>17</sup>. E inda que também em Outubro poderia sair de Roma para embarcar-me em Livorno, todavia o navegar em inverno é maior moléstia e maior perigo. E assi espero que V. S. haja tentado meu remédio e sondado o que aí tenho de graça e favor. E não se canse V. S. muito quando aí me ache em pouco crédito, ou estimação, mas si que se canse em alcançar resolução quanto mais depressa puder, porque neste mesmo tempo – como se de aí estivesse desenganado – irei cá tentando se acho algum lugar nestes derredores que se assemelhe ao temperamento de Lisboa. E quando tudo falte irei continuando nesta galé, na qual me hei prescrito tal liberdade, que passam meses sem entrar na antecâmara. E raive ou não raive Barberino, hei feito da sua servidão beneficio simples. E

<sup>16</sup> À margem: «Nisto torno a falar abaixo».

<sup>17</sup> À margem: «Nesta matéria vá V. S. muito curto e muito desinteressado, porque se não diga que quero ãa no sacco, e outra no papo».

como estou certo que conhece minha humildade, e o não atribue a soberba (vício que nem de vista conheço) assi me não dá muita pena que o atribua a preguiça ou poltroneria, sabendo-se que das vinte e quatro horas as catorze ao menos emprego em estudar. E até – como se nos derredores de Roma não houvesse lugar quente de inverno – me vou aparelhando para nela passá-lo, principalmente havendo-me o Cardeal em tempo que a todos diminui os aposentos, dado ãa estança de cinquenta palmos em quadro, não contígua destas, mas sobre elas, onde posso ter todo o meu fato sem pejo algum, e inda fazer na chaminé, a um canto, provisão de carvão e lenha com que esteja como nãa estufa, à qual, se a provisão menstrua de aí fosse cem escudos, teria ãa belíssima carroça, e um ou dous lacaios, com que me desse a toda a boa vida, estudando toda a noite, e estando em cama até o meio-dia, que fosse a dizer missa, ou comungar, que é o que aqui fazem estes cardeais Cueva, e outros regalados, por entenderem que em Roma é matar-se quem madruga, cousa que eu continuo há quinze anos, mas com tal dano da saúde, que isto me tem morto. Mas se a mercê d’El-Rei não chegasse aos cem escudos ou cruzados, sempre ficaria manco havendo de valer-me de empréstemo.

Até aqui tenho escrito sábadó à noite 6 de Fevereiro sendo só chegado o correio da somana passada, que trás cartas de V. S. de 8 e estamos esperando o de quinze que de razão já havia de estar aqui desde antontem.

Torno a continuar a escritura domingo 7, à noite, que sendo o primeiro dia que saí de casa, me fui visitar o Doutor Carrilho e, vindo, achei ãa carta de S. Majestade, 15 de Dezembro, lançada dentro da porta por ãa bússula ou buraco feito para isso, com outra de Pantalião Figueira na qual, como V. S. verá, me diz que vem por via de V. S., cousa que muito me espanta, porque esperava que V. S. a acompanhasse com algũa sua, e não posso entender quem me mandasse o tal macete. E se acaso foi o Padre assistente, pudera-me queixar dele de que as novas de Angola mandadas-lhe de V. S., para me também mostrar, inda cá não chegassem, vendo-as todos nestes três dias. Neste ponto chega um gande maço de V. S. do qual por ser tão tarde não poderá haver o seu o Padre Fr. Manuel Pacheco, mas lho darei pola menhã, e o Padre assistente é que mandou a de S. Majestade como vejo desta de V. S. E se a V. S. falta carta minha, é culpa do Brandão ao qual eu as enviava por forrar as postas, mas não o farei daqui em diante, mas assi como as mais das vezes pago das que vêm de Paris o porte desde Leão a Roma, porque daí se franqueam até Leão, (o que não foi hoje, porque aí se franqueou até Roma) assi irá sempre criado meu a levá-las à posta e paga-as até Leão. E V. S. me não fala já em sua partida e aqui me dizem que V. S. está novamente embargado a não deixar a embaxada, que é a peor nova que posso ter. E quanto à petição de Fr. João Correa farei todo o esforço para que vá despachada como V. S. deseja. E se cá estiveram já os doces, nada nos prejudicariam para a pretenção, porque como há já recebido presentes meus, ele e seu companheiro, teria confiança para continuá-los, e inda para regalar ao Padre Marin que nos faça um perfeitíssimo rol dos proibidos. E enquanto não chega a licença – que está próxima – V. S. os guarde cerrados sem nenhum escrúpulo

porque o Padre Francisco Soares da Companhia, o maior letrado de nossa idade, não tendo eu esperanças tão certas da dita licença, me assegurou podê-los ter até havê-la.

Beijo mil e mil vezes as mãos de V. S. por haver sido meu maior promotor ante S. Majestade da grande mercê que me há feito. E o chamara meu só promotor se Pedro Vieira, também por amor de V. S., não houvera feito no caso a sua parte, e remado sem remo. Eu, Senhor, estimo a mercê por grande, mas por mil vezes grande o estilo da carta com que se acompanhou, cujo traslado mando<sup>18</sup> para que veja quanto devo a V. S. que com suas relações e seus ofícios, (e inda importunações) me tem causado uns tão óptimos alimentos, e com os quais eu passarei em Roma – ou seus contornos – abastadamente, os poucos dias que inda me restarem, que todos empregarei sempre em servi-lo como V. S. verá.

Diga-me V. S. quanto estará inda em Paris, donde não vejo a hora de vê-lo fora, assi polo interesse de meus negócios que pendem da sua ida, como polo maior meu interesse que é ver a V. S. longe dos tumultos que aí se começam a complicar de que aqui temos meudíssimas, mas apaixonadas relações. E estes, se teme, crescerão tanto que venham todos os estrangeiros a padecer algum risco dessa marmalhada do povo. E se V. S. já tem ordenado se lhe frete navio na Rochela, bom seria não perder segunda vez tan tas espesas. Mas sobretudo obedecerá V. S. à necessidade pública de S. Majestade. Mas suposto haver V. S. de estar Deus querendo este Março em sua casa, não tenho nada que acrescentar-lhe mais que a palavrinha seguinte.

Tendo S. Majestade feito este acrescentamento tão fresco, não convém já em quanto eu viver tratar-se-lhe de mais tença, porque esta é tão considerável que não lhe custará menos de 300 ou 350 mil reis que para sairem de sua fazenda é ãa muito galharda espesa, principalmente sendo feita de mera graça sua, e tão mera que inda que nada me dera eu não teria nenhũa justa queixa, e assi devo agradecer-lhe muito o que me fez, e nada queixar-me do que não fez, e sou tão justo juiz contra mi, como é razão o seja todo homem de razão. E inda que se me dera cem escudos ao mês, em dous ou três anos – que é o mais que verisímil vivi-rei – não ficaria ele mais pobre e ficaria eu também acomodado que pudesse ter ãa carroça com que lhe faria muitos serviços que hoje não posso por falta de pés. Contudo, não havendo de tê-la se não em Roma e desejando viver ou em Portugal ou em campanha muito largamente fico acomodado. E tratar V. S. de maior aumento nace do muito que Deus pôs de caridade e bondade nesse coração, mas em mi cheiraria a cobiça – vício de que sempre estive longe, e nesta idade me seria abominável – pelo que neste ponto imponho silêncio a V. S. para que El-Rei não cuidasse que por eu desejar mais, estimava menos o menos.

Na matéria de officios ou benefícios, não tenho que acrescentar ao já dito se não que se V.

<sup>18</sup> Num pequeno papel, colocado entre o fólio 656 v. e 657 r.: «D. V. N. Eu, El-Rei, vos envio muito saudar. Avisaram-me que tivreis ãa grande infirmitade, e senti-o, porque vos desejo toda a saúde. Escrevei-me como estais, e se há no Reino algũa cousa que vos possa adiantar as forças. Pela carta que será com esta, mando escrever a Duarte Nunes vos proveja do primeiro dia de Janeiro, que em boa hora vem, em diante cinquenta cruzados por mês, folgarei que os logreis por muitos anos. Escrita em Lisboa, 15 de Dezembro de 1648.

Rey»

S. achasse vago ou próximo a vagar, o de guarda-mor da Torre do Tombo, que não seria dos que eu pior serviria, principalmente se me desse a habitação nas casas da mesma torre, donde sempre a estivesse cultivando e ordenando conforme ao engenho que tenho divisivo e architectónico, e cuidaria não ser muito inferior a Damião de Goes, que é o maior homem que teve aquela ocupação. E quando – ou neste officio, ou em algum dos tribunais nomeados – S. Majestade se servisse de empregar-me em algum lugar supemumerário e quisesse que, até vagar o ordinário, eu servisse sem salário, inda me estaria bem porque nenhum chega ao que me ele hoje dá, e sem crescer-lhe gasto teria mais um voto, que não seria quiçá o ínfimo de todos. Como quer que seja, eu ponho tudo nas mãos de V. S., tão resignado nelas que se nem ãa só palavra espende por mi, inda assi me há já feito mais bem do que hei recebido de outrem depois da minha ruína. E enfim se V. S. e Pedro Vieira não acharem conveniente bulir em nada, eu próprio me sotoscrevo nisso, tanto fio da mercê e amizade de ambos.

Com V. S. – como com o mais estudioso grande senhor do nosso reino, e que todo o seu deleite tem em fazer-se douto e sciente, e em fazer-se mecenas dos tais – se pode discorrer como com o livreiro mais mecânico. E vão dous casos muito notáveis os quais descobri nesta somana de que estou gloriosíssimo e V. S. seria muito deste velho destampado. E seja o primeiro tocante a Cramoisi, que deve ser um astutíssimo mercante, e o 2.º dos plantimanos.

Imprimiu-se em Francofurt no ano de 1599, pelos Wechelos, um excelentíssimo Plutarco grecolatino, em carta real, em dous volumes, um das vidas outro das mais obras, com todas as notas e comentarios de Stefano, Craserio, Xilandro e outros doutos, e valia esta obra de cinco escudos a sete ou oito. Vem o bom do Cramoisi e compra os tais plutarcos, que ao menos seriam mil, e faz aí com um douto homem chamado João Roaldo que faça dous livros doutíssimos um da vida de Plutarco – com grandes discursos mas muito a propósito – e outro de 72 erros que ele achou neste grande homem. E se estes dous livretes se imprimissem de por si ninguém se lembraria de outro Plutarco que do de Wechelo, como eu desejei, e assi os mandei tanto pedir a V. S. que me respondeu não haver-se nunca impresso de por si. A estes dous livros ajuntou mais um livrinho, *De Fluminibus*, que sospeitam ser de Plutarco e o tinha estampado Maussaco, filho de um senador de Tolosa. E deste aumento que são só três mãos de papel que estampou tão semelhante ao de Francofurt, assi na letra que papel, e sai com os seus plutarcos de quinze escudos que lhe não devem estar em dez. Quando eu li o que acrescentou Roaldo namorado da obra, e de ver tão fermoso corpo como ligado em seis volumes, não pude conter-me de comprá-lo a um rigoroso livreiro que mo fez amargar com que lhe havia de dar dez escudos em dinheiro e tais livros grecolatinos em acrescentamento que eu estimava em três ou quatro. Mas até antontem não tinha caído na cousa que, conferindo folha a folha, achei que não se fez em Paris mais que acrescentar-lhe o Roaldo e Maussaco e fiquei benzendo-me da indústria de fazer vir de Alemanha o papel e caracteres para cuidar o mundo que a obra era toda sua. E porque inda deve de ter alguns sós de Francofurt, os mete em papel na sua lista em trinta libras que são nove escudos.

Na bíblia régia o que há mais estimado é o volume acrescentado de Arias Montano de todas

as cousas curiosas da república hebreá com nobilíssimas estampas abertas em prata por Filipe II. E há neste volume ãa ametade que contém um vocabulário de todos os sentidos místicos e isto é o que fazia a bíblia régia cobiçada de todos. E a última que se comprou custou a meu pai cento e cinquenta escudos da mão do mesmo Plantino pola de André Ximenez.

Quando agora me não precató, acho que quando Francisco Rafelengio, genro de Plantino, feito reformado, se acolheu a Holanda e pôs sua impressão, levou todas as planchas e figuras e imprimiu em um pequeno livro de quarto todas aquelas obras de Arias Montano com título de nove livros das antiguidades judaicas, com todas as mesmas figuras da bíblia régia, em tal modo que quem o tem não há mister comprá-la, e com três ou quatro escudos deste livro escusa aquela grande obra.

Mandou o Senhor Cardeal meu senhor a Leão Alácio, seu gentil-homem e escritor grego da Vaticana, que fosse ver as bíblias novas de dez volumes de que lhe deu um jogo a Rainha e outro o Cardeal Mazerino, as quais desde a barca se levarão à livreria Barberina que está em Monte Cavallo<sup>19</sup>. E dizem ser cada volume tal que há mister um mariola. Foi Leão e veio tão descontente da obra que disse ao Cardeal que era indigna de estar em nenhũa livreria e que a régia de Arias Montano era mil vezes melhor, e que ele não creia tal barbaria, se a não vira. E apertando o Cardeal, lhe disse que só na língua grega – que é tão comum como a latina e francesa – nas primeiras cinco regras do Génesis, achou seis erros, que não faria um menino. Que julgasse S. E. quais seriam os das línguas hebreá, samaritana, caldea e thiópica, e assi que S. E. estimasse em muito a régia de Filipe II porque – quiçá como se fosse feita por anjos – não teria nem um só erro. Eu ao menos que hei lido muitos tomos dela, não me lembra de achá-lo.

Do dito, Senhor, se tira que V. S., inda que a achasse com muito cómodo a não compre, quanto mais sendo seu preço 500 ou 600 libras. E julgue V. S. quais estão os impressores em Paris que donde Roberto Stephano, tusano, vascosano estampavam divinamente, hoje tudo são erros indignos de achar-se em obra que, dizem, passou de setenta mil cruzados. Peço a V. S. perdão de leitura tão longa, prolixa e desenfaixada. E guarde Deus a V. S., Roma, 8 de Fevereiro, 1649.

*Vicente Nogueira*

\* B. P. E, cód. CVI/2-11, fl 654 r.-657 v.

O  
L.S.

<sup>19</sup> À margem: «E dos oito volumes da Régia, os cinco são do texto sagrado, o sexto é a interlineal de ambos os testamentos, o sétimo gramáticas e vocabulários das línguas hebreá, caldea, syra e grega, o oitavo é o dos sentidos místicos e das antiguidades judaicas com as quais V. S. escusara bem a Régia se não achar em Lisboa algum frade, que lhe dê em vinte mil reis como ma dava um carmelita».

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 15 de Fevereiro de 1649

Até esta hora, que são as cinco da tarde, domingo de entrudo, não é chegado o correio de Leão, e eu começo a escrever porque não espero que haja de receber carta de V. S., ou esteja com El-Rei em S. Germão, ou não seja saído de Paris, pois a perturbação pública tirará a vontade e inda a faculdade de escrever.

Muito quisera que V. S. houvera partido-se antes destas revoltas, e não tanto polo meu interesse, como polo amor que tenho a V. S. que me faz desejá-lo com sua honra mil léguas de todo o perigo, mas achando-se já nele, não sei se lhe estaria bem não ver o fim desta tragédia, pois é de crer que façam nela os espanhóis a parte e figura do trafiquino, que nas representações italianas é o que tudo embrulha e revolve. Todos os homens prudentes daqui pasmavam que um reino tão cheio de nobreza, saber, valor e cristandade, se deixava governar de um Romanesco, que nenhũa destas qualidades tinha, ao menos em grau considerável, e que ãa mísera viúva se descuidasse tanto de suas obrigações, que cuidassem se havia de casar com ele, cousa que eu ouvi inda que nunca a cri nem temi, porque a tenho por ãa muito santa Rainha. E eu creio que se apartasse este homem de si, não só se quietariam os Parlametos, mas inda melhoraria o estado público da cristandade, pois os Venezianos cuidam que a guerra do turco em Candia é Mazarinada, e a esta casa Barberina muito lhe importa viver esse cardeal, com o qual tem tantos interesses, mas não me cego com nenhũa paixão e contra mi próprio julgo como contra inimigo.

Se esta achar a V. S. na Rochela, peço-lhe muito que quando tiver em Portugal cumprido com suas obrigações, e se vir descarregado de todas, beije a mão de S. Majestade por tão grandiosa esmola como esta que às instâncias e lembranças de V. S. me tem feito. E fique por fiador de que a emprega num pobre honrado e que sabe fazer lusir seu nome e estimação em toda Roma como apalpam o assistente e agente. E se o primeiro lá o não escreve será por não gastar tempo em cousas tão pouco importantes. E quando a V. S. e ao grande amigo Pedro Vieira parecer que é ocasião de tratar-se do tribunal ou benefício competente, V. S. com sua muita prudência e saber o tentará, e assegure V. S. que o pensamento de repatriar é só pola saúde e vida – que todo o homem deseja estender – havendo-me os médicos avisado muito tarde e para mi muito fora de tempo, pois não tivera lançado aqui minhas raízes e sepultura, nem houvera disposto tão mal de 3 benefícios, que aí me renderiam o tresdobro e teria comodidade de servir um amigo. Mas senhor nem a vontade dos homens é imutável, nem o futuro se pode adivinhar, e assi não se atribua à inconstância esta mudança, mas a causa tão grande como sete meses quasi inteiros de cama e haver saído

deles e dela um cadáver, e tudo o que suceder de bem deverei a V. S., e o que de mal a meus pecados e deméritos, que o merecem muito maior.

Não tardarei mais em entregar os livros de V. S. que em avisar-me a quem, porque não só estão em ordem, mas o rol feito com muita clareza e inda curiosidade que deleitará a V. S. E se neles achar algum que já tenha, não lhe de fastio, mas com ãa risca o corte, que com amo e senhor tão único, nenhũa dificuldade prejudica e eu quero mais perdê-lo ou dá-lo de esmola que gravar a V. S. no que não for de muito seu gosto. E neste caso ou o dê em seu nome ou no meu, ou o faça vender por meu a algum livreiro que o não compre para si, se o não pagar em alguns livros portugueses dos que eu não tenho e posso desejar. Porque da livreria que me fica – que são 300 volumes entrando os faltos – hei-de mandar também a V. S. o rol, porque já desde agora, inda que eu morra em Roma, são tão seus como os comprados. E Marco António, criado de V. S. e meu testamenteiro, fará o que me deve de boa criação, e desde agora o ofereço a V. S. para, em Roma, o servir de remeter suas cartas e solicitar o que for de seu gosto, porque o há-de fazer com tanta suficiêcia como qualquer mercador e com mais verdade que qualquer mercador. E ontem me escandalizei bem de um que sendo nobre mo não pareceu no termo, e este é Lourenzo Bonacorsi, que me escreveu ontem de Livorno ãa carta de desafio, em resposta de mandar-lhe eu perguntar o caixão de doces que me avisava ter já na sua mão se era o que a Marquesa minha Senhora mandou entregar a seu irmão Nicolau, ou se era o que do frade Agostinho lhe remetia Diogo Duarte de Sousa. Mas eu lhe respondi polas mesmas consoantes dizendo-lhe que me não escrevesse mais, porque eu avisava a Lisboa que nada meu se remetesse de meus amigos a ele, mas somente a Manuel Rodriguez de Matos, agente de El-Rei, ou a Francisco Mendes Henriques, meus naturais. O que seja de aviso a V. S. para se não fiarem dos cumprimentos que la fará o irmão, que, enfim, florentinos são a Fez de Itália.

Ha indícios e sospeitas que ao Cardeal Albornoz, embaxador, por não degenerar de seus valentes antecessores, vêm capitães e soldados bravos de Nápoles para assaltarem ao doutor Carrilho, mas para dar o golpe e esconder a mão, não alojam em sua casa, mas na do Príncipe Ludovico que – por sobrinho do Papa – é tão segura como a sua. Porém hão-de fazer lenha em ruim mato, porque está já bem prevenido e avisado com espias nos dous palácios, e provido de vinte quatro bocas de fogo, e não o hão-de achar descuidado, e pode ser que da empresa saiam mais enlameados que das duas passadas. É lástima ver como as melhores cabeças da nação castelhana são hoje levíssimos cascaveis, e se não diga-o Roma sobre Albornos.

Diz-me neste momento – que é 2.<sup>a</sup> feira, 15 – um secretário de meu amo que tem carta de 24 de São Germain, que o Parlamento tem mandado pedir a El-Rei que lhe perdoe com certas condições, e que El-Rei lhe respondeu asperamente não querer fazer partidos com seus vassalos. E se é assi, muito terão que doer-se os castelhanos que sobre esta rotura fabricarão grandes castelos, mas sair-lhes-ão de vento. E eu o estimaria muito, por ver a V. S.

mais depressa no seu palácio de Lisboa que, ou me engano, ou é a melhor cousa dela começando desde a bondade do ar, sítio, vistas etc. E guarde Deus a V. S. como desejo. Roma, 15 de Fevereiro, 1649.

*Vicente Nogueira.*

\* B. P. E., cód. CVI/2-11, fl. 658 r.-658 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

**Roma, 22 de Fevereiro de 1649**

Não tive carta de V. S. nestes dous correios, e do último me não espanto porque nenhũa trouxe de Paris, mas só da corte que está fora. E hoje me disse o Senhor Cardeal que entendia que V. S. com os mais embaixadores estavam retidos em Paris. Como V. S. tenha saúde, isto é o que mais nos importa aos criados que dele dependemos. Muito sinto este acidente polos descómodos de V. S. que já ãa vez e outra fez gasto de despedido. E temo que agora lhe suceda o mesmo, principalmente que aqui entre os portugueses há cartas de Lisboa que El-Rei manda que V. S. fique inda em França. V. S. me avise que havemos de crer disto. Já por vezes tenho pedido a V. S. ordene a Manuel Rodriguez de Matos que me nomee pessoa em Roma à qual como procurador de V. S., entregue os caixões de livros, para que a tal pessoa os embarque a Livorno mais diligentemente que Fernando Brandão. A memória não mando, mas espero que contente – por clara e em sua proporção – melhor que a passada. E hoje, que é a 3.<sup>a</sup> vez que saio de casa, quiçá acharei ao Padre Mestre Marin que nos faça um bom índice para a licença. O Doutor Carrilho inda não teve audiência nem inda o padre assistente. Até agora não se vê esperança de negociar e já todos conhecem que o mandá-lo cá foi mais importunidade dos bispinhos que conveniência de S. Majestade a quem convinha só tratar de aceitar-se-lhe a obediência porque então tudo o mais correria chaamente. Vai já em quatro meses que os doces chegaram a primeira vez a Livorno, mas inda Bonacorsi lhes não achou sasão. Guarde Deus a V. S. Roma, 22 de Fevereiro, 1649.

*D. Vicente Nogueira*

\* B. P. E., cód.CVI/ 2-11, fl. 660 r.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 8 de Março de 1649

Chegou o correio de Lião, ontem 6 de Março. E esperando que V. S. me escrevesse desde essa corte de S. Germão cartas de 13 de Fevereiro, vem sem nenhũa para mi de que fico maravilhado por haver-me escrito na de cinco, à qual agora respondo, que não era então mais largo, por ficar com muita ocupação e que assi o escusasse com Fernando Brandão e Padres Frei Pantalião e Pacheco, como o fiz. E respondendo à dita, digo, Senhor, que me escreve V. S. que se partirá dentro de 15 dias, que vem a ser a 20 de Fevereiro que é a maior brevidade. Mas inda quando assi seja, tem V. S. o dito correio de 13, e do mesmo dia de vinte, em que pode dar-me novas de si e satisfazer às lembranças que lhe tenho feitas, quanto mais que me disse o doutor Carrilho, que na resposta que V. S. lhe manda escrita em Paris no primeiro de Fevereiro, lhe diz V. S. que em todos os correios lhe escreva – linguagem de quem não está com tanta pressa, nem com a partida tão vezinha. E acrescenta mais o dito Doutor, que quando aí fica o secretário do Conde de Penharanda, solicitando as pazes e esperando que venha seu amo, que como hei eu de crer que V. S. haja de deixar desemparada a embaxada, quando só ela se devia mandar de Portugal nesta ocorrência, e isto tem tão estendido-se entre os Portugueses, já seja por ele, já pelo Padre assistente, que não discorrem nas suas ouciosas conversações em nada com maior disputa que em o de serviço que nisto se fará a El-Rei. Porque inda que com nenhum falo, tenho espias de tudo o que falam e é certo que haverão escrito muito disto a Portugal, por onde digo e inda protesto a V. S. que com nada me importar tanto para meu desengano, como ter a V. S. naquele Reino. Todavia me vai mais que tudo na honra de V. S. e em seus acertos se não desluzirem com ãa jornada intempestiva. E acrescento que inda que V. S. ficasse tão só e desacompanhado que retenha só dous gentis-homens e dous ajudantes de câmera ou pages, e quatro lacaios e ãa só carroça, fica mais autorizado que com ãa grande corte. E não importa nada que a licença d’El-Rei seja concedida já começadas as turbulências do parlamento, porque mais é permitir a ida de V. S. que mandar-lha, e deve V. S. a si mesmo, quando não fora interesse d’El-Rei e Reino ficar aí até os castelhanos concluirem seu negócio – ou bem ou mal – e não se aproveitarem da ausência de V. S. para nos fazerem algũa zombaria, porque vivo com grande medo de franceses e romanescos entre os quais venha o demo e escolha.

E não me detenho mais neste ponto, porque nunca crerei que V. S. seguirá outro conselho, pedindo-lhe perdão de dar-lho sem mo pedir, que essa é a diferença e ventage dos que somos seus criados, e algo pudera acrescentar em confirmar a ficada, mas creio que sobeja já o dito, e isto quanto a isto.

Como V. S. me deu em tantos correios pressa que lhe mandasse os livros que me não fossem precisamente necessários, separei para mi um terço – em que entram todos os faltos, e os que V. S. me escreveu tinha, ou escusava – e os dous terços, que passam de 500 volumes e quiçá chegam a seiscentos, tenho já postos em ordem, para encaixar e entregar aqui em Roma, encaixados por minha mão, a quem V. S. ou seu comissário de Livorno me mandarem. E cuida terá V. S. grande gosto, porque é quasi tudo grão limpo do pão e da vassoura, e inda o meunçalho se pode reputar cisco de ourivez. A memória soleníssima como a passada, com seus preços, e inda mais moderados, mandaria a V. S. se não fossem muitas folhas de papel grossíssimo, em que se montaria muito porte, e o que pior seria, perder-se, sendo feita de minha mão, no meio de tanta fraqueza. Todos os correios passados pedi a V. S. me mandasse fazer entrega, a quem lhe parecesse. E lho torno a pedir de novo para despejar a casa e, quando começar o verão, ter cubertas de guadamecins as duas paredes que eles me pejavam. E mandando pedir a Manuel Rodriguez de Matos licença para lhe mandar tudo o que se me oferecer enviar a El-Rei ou a Pedro Vieira. Me disse que de muito boa vontade, mas que no sobrescrito se pusesse só «Aos Senhores Jacobo, Georgio Man e Thomas Forster», ingresses muito seus confidentes, porque com isto vão seguros das velhacarias e roubos dos castelhanos de Orbitelo e Portercole. E quando ele tiver ordem de V. S. para mandar aqui receber os caixões, levarão até Livorno este nome e ali, quando se embarquem, se porá o de V. S. E muito me pesa que não assegurasse o caixão de livros castelhanos, inda que não fosse mais-valia que de três vinténs porque, se por ser o navio fortíssimo, V. S. quer lançar o seu dinheiro no mar, que escusa poderá ele ter, em qualquer sucesso da fortuna. E nestes novos livros, que hão-de passar de quinhentos cruzados, lhe ordene V. S. muito claro que lhos não embarque sem segurá-los, que é menos mal custarem-lhe a V. S. cinquenta ou sessenta cruzados mais, que perder quinhentos, sobre mil e trezentos que é o património de muito homem nobre de Portugal. E se esta achar a V. S. inda em França, não deixe de responder-me antes de se embarcar. E não me descuido nada das licenças em modo que, se posso, se haverão negociado esta quaresma para que V. S. e S. E. tenham consolação e contentamento. E torno a dizer a V. S. que se não perderá tempo, porque não sei quanto me durará<sup>20</sup>.

<sup>20</sup> À margem: «*No son solos ruiseñores los que cantam entre las flores*, quero dizer que não são só os nossos cristaõs-novos os que usam maus termos e desprimores, mas podem com eles correr parelhas os senhores bonacorsis, que se presam de fidalgos florentinos. Pois mandando-me de Lisboa a Senhora Marquesa, minha senhora, aquelas trinta e seis caixas de requissimas conservas com 3 mais de pêssegos por Nicolau Bonacorsi a seu irmão Lourenço, a quem também o frade Pereti mandou outras 36 chegando em Novembro a Livorno, inda até hoje, 9 de Março, não são partidas de Livorno. E inda que lhe descontemos o mês de Génova, há muito que podiam estar aqui. E quando me deu aviso que estava ãa destas encomendas em sua mão, foi tão saccomardo que me não avisou qual. Mas, enfim, as tem hoje ambas e aconselhou-me que as mandasse vir por terra, despesa grandíssima e impossível, e pude eu sospeitar que queria as mandasse eu vender em Livorno. E para livrá-las do perigo dos castelhanos o avisei lhe possesse sobrescrito a Piermathei. Disse-me que o faria, mas agora faz um arroído feitiço, dizendo-me que cometa a outrem minhas cousas, mas inda não acabam de partir os doces e mos faz comprar muito ruins a oito vinténs e dous tostões o arratel de doze onças, pelo que nada V. S. encaminhe se não a Brás Ruis de Matos que

Louvo em V. S. o grande amor que tem às virtudes e às letras – dote raro e de que V. S. é devedor a Deus – que quando outros espendem suas fazendas em cavalos, trajas, e cousas peores que estas (pois estas não passam de vaidades) V. S. está tão desejoso de saber e enriquecer sua alma de todas as sciências que não repara em custo. E, o que é mais admirável, que parece que como enamorado nada lhe lembra tanto como os livros, pois não tem paciência para examiná-los antes de comprá-los, mas antes sem reparar muito na conveniência compra alguns custosíssimos e fermosíssimos à vista, mas de pouquíssimo proveito, e que com outros de menos custo ficaria melhor servido e sejam exemplo estes dous tomos de Sandéro da Flândria Ilustrada, tão fermosos e tão caros que se pode dizer por eles que não há mais Flandes. Pois em língua castelhana, por seis cruzados e menos, achará V. S. dous tomos dos Condes de Flandes compostos pelo nosso português Manuel Sueiro de Anveres, tanto mais doutos e discretos, que ensinam mais a V. S. nãa folha, que Sandéro em vinte. E a História do Brasil tão cara. Eu a não vi ainda, mas sei que os doutos de Holanda a têm por tão lisongeira e pouco verdadeira que há ganhado Barleo pouco crédito com ela. E inda que louvo a V. S. o tê-la, mais louvara os trinta cruzados que nestes três livros empregaria, empregá-los nos Anais de Baronio ou Bzovio. E, do Lotichio, *Rerum Germanicarum*, digo o mesmo. E de todos estes livros que V. S. ultimamente comprou, lhe compraria eu somente, se fosse seu bibliotecário, o *Opus Geometricum* do jesuíta Gregório de S. Vicente, e a doutrina de S.<sup>to</sup> Agostinho de Jansénio, e o curso de Filosofia de Scoto do Padre Minorista J. Pontio, e as *Propriedades e virtudes médicas* de Abderaman Aegyptio só pelo título, e as memórias do Duque de Ruão, que é um pedaço de ouro e que eu sei de cór, como o Machiavello. Pelo que peço a V. S. que – se tem esperança que possamos ver-nos – que não compre livros até então. E, se a não tem, que me vá sempre mandando as listas e que ouça primeiro meu fraco parecer. E pois falamos em livros, peço a V. S. me compre o tomo 25 do Mercúrio, que é só o que me falta, com que – e com os dous da *História da Paz* de P.<sup>o</sup> Matthieu – tenho todos os 27 da obra inteira, que valem mais vinte sete mil reis que os trinta e dous mil que custaram a D. R.<sup>o</sup> de Melo trinta e duas repúblicas que aqui em Roma acharia por menos de seis mil reis. Também pedi a V. S. me comprasse a *Theologia Natural* de Raimundo de Sabunde, em latim, livro de quatro ou cinco reales, se é que tem algũas adições ou com.<sup>to</sup>, porque se é só a obra esbrugada do Sabunde, eu a tenho belíssima, de Veneza, e só as notas, comentário, e adições me dão cuidado. E também este Mercúrio e Sabunde se V. S. mo não mandar polos barberinos, com os breviários, pode levar quando em boa hora for a Lisboa. Tenho achado a política do secretário Navarrete, e não a primeira impressão que é desventurada, mas a segunda, com a consulta inteira do C.<sup>o</sup> Real a El-Rei, sobre o remédio da Monarquia de Espanha, como eu desejava e o estranhei

---

os mande a seu filho que é via mais segura. E ponto aos transtornados doces. O galante do Bonacorsi tem mandado as conservas que vinham a Acciavoli e..... e retém inda as que S. E. mandou entregar a Nicolao Bonacorsi e as... Mereceria dar-se lá as graças ao dito Nicolao do bem que cá se tem portado seu irmão Lourenço. E isto sei ao cerrar da carta».

ao autor, e também a crónica franciscana da província de Castela, e inda que caros, é menos da taixa e venda de lã. Que é pasmar como não vem forasteiro a Roma que não traga os melhores livros da sua terra. (Lea V. S. a margem antes de voltar)<sup>21</sup>. Anda o diabo solto entre os franciscanos de Portugal (de que sempre tiro os da piedade que não são frades mas anjos) e como cuidam que com a morte do Geral expirou o comissariato (porque de quantos decretos e breves Fr. Pantalhão tem mandado por V. S., e por não V. S., nenhum tem inda chegado, e assi não sabem que dura o ofício até S. Santidade, na congregação, mandar que acabe) com isto é fama pública que o Scoto – e seus cúmplices – tem posto aqui créditos de 20 escudos, e serem vinte ou mais não asseguro, mas pode-se bem suspeitar que há aqui dinheiro, e muito dinheiro, porque todos solapadamente são scotistas. E haverem corrompido a Monsenhor Farnes, secretário da congregação, não hei ouvido, nem o crerei, mas de que se fazem com ele grandíssimas diligências, há muitos indícios. E inda que nas matérias do comissário nos dá todas as boas palavras, não pode tirar dele Fr. Pantalhão um decreto famoso em que à congregação mandou que em tantos meses estivesse em Roma o Scoto, que é o que chamam de *personali camparendo*. Com tanto nos vemos em talas, porque nas congregações, os secretários são mais absolutos senhores que os Cardiais, e que o mesmo Papa. E inda mal, porque em Castela e Portugal se vê o próprio e assi, por mais que o fizéssemos, sempre Farnes nos mudará os metais na mão. Com tanto hei tido ãa sessão com o meu cardeal, muito portuguesa, na qual lhe disse nossas sospeitas e temores serem tais que inda nos encubríamos do poder do comissário Gaspar Coelho. E lhe dei ãa carta do comissário com um memorial, no qual lhe pede que, suposto ser impossível fazer-se em Portugal, nesta ocasião, eleição canónica – por serem todos os 4 provinciais que antes de Dezembro acabarão seu triénio, eleitos nulamente, e simoniacamente – S. E., como protector, queira nomear esta vez 4 provinciais *autoritate apostólica*. E que para conhecer quam desapaixonadamente ele comissário nisto procede, nomea de cada província os mais beneméritos sojeitos em número de quinze, dos quais se faça provincial, definidores e custódio. E para provar seu intento manda dos visitantes de cada província ãa certidão como não está capaz nenhũa das províncias de poder votar na eleição e que assi requerem ao eminentíssimo protector o faça. Vem mais um arrazoado do Scoto em favor do comissário, no qual confessa do César, provincial dos Algarves, que tinha posto seis mil escudos em Roma. Enfim, tudo evidências da impossibilidade da eleição em Portugal. E o Cardeal assi o crê,

<sup>21</sup> «Nos caixões irão metidos com os vendidos também os presentados de que mandei já a V. S. a lista. Anteontem me deu o Senhor Cardeal meu senhor, por sua mão, com grandes desculpas de haver aberto o maço, o livro do Padre Fr. António de Serpa, de que nestes dous dias hei lido quase doze folhas, que é toda a prefacão da obra e as três da dedicatória, tão verdadeira como gloriosa e devida bem ao Conde Dom Vasco, que foi o primeiro Europeu que pos os pés na Índia, porque Bacho Thebano, filho de Júpiter e Sêmele, floreceu no tempo fabuloso e não no histórico, que é dizer que não foi. E Alexandre Magno não passou do Rio Hyphalis ou Hyphanis como confessa Arriano, muito aquém de Calecut. E quanto à obra, no que tenho visto, me parece pia, douda e aprazível, em muita honra de Portugal e com mil conceitos predicáveis que servirão muito aos que o estudarem e quando haja lido mais, direi o mais».

mas como conhece quanto o Papa lhe tira ao olho, me disse que mais facilmente nomearia ele, em razão de seu ofício, os provinciais que comunicar o negócio ao Papa. Que polo ele Cardeal não fazer o remeterá à congregação de regulares na qual inda que ele Cueva Ginete, e outros, hão-de seguir o seu voto, que não sabe o que farão os outros. Eu lhe disse que ele o podia bem fazer sem o Papa, mas que é descobrir-se às calumnias e apelações dos Scotistas, e juntamente que não quererá o secretário Maraldo passar os breves sem comunicá-los ao Papa. Com tanto me disse o Cardeal que o deixasse comunicar o negócio com o embaixador de França para ver se com a autoridade do Geral passado Fr. Benigno, o Papa quisesse cometer e remeter tudo ao protector . E nisto estamos. E haverei esperança de poder com o meu Cardeal nomear a Fr. Francisco de Sousa por ser o primeiro e mais digno daquela província. Muito tinha que dizer a V. S. da sessão que o Padre assistente teve com o Papa, 3.<sup>a</sup> feira, 2 do presente, mas não há tempo nem cabeça. E também não tenho certeza se esta carta achará a V. S. em França e se não se perderá, principalmente quando nem V. S. escreve. Guarde Deus a V. S., Roma, 8 de Março, 1649.

*D. Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl.522 r.-523 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 27 de Março de 1649

Em quasi três meses não hei recebido de V. S. outra carta que ãa de onze regras, começadas em Paris e acabadas em S. Germão. Sabendo que nos dous primeiros as há e muitas de V. S. para o Padre Nuno da Cunha, que inda que mas não mostrou sei tudo o que continham, até o diário que V. S. lhe mandou do que em França ia sucedendo. E inda que não sendo eu ministro de rei, mas só simples criado, não esperava que V. S. me comunicasse negócios de seu ofício. Esperava, contudo, que V. S. me respondesse a quantas perguntas lhe hei feito sobre as caixas dos livros que tantas vezes me escreveu que lhe embarcasse, sem esperar que visse e aprovasse as listas, ao que logo obedeci que era tê-las preparadas, para na hora que V. S. me escrevesse a quem o fazer e despejar esta estanca deles e cobri-la de guadamecins. Mas não fazendo em quatro meses outra cousa que pedir a tal ordem a V. S. ma não deu. E seria dificultoso de crer que por falta de memória, não havendo nenhũa 2.<sup>a</sup> feira sem lho lembrar . Pelo que, se V. S. não quer os livros e tem mudado conselho, era bem avisar-mo, para que eu cessasse cá na diligência de buscá-los e comprá-los, contentando-me daqueles poucos que me bastarão para o que me restar de vida. E não fazia muita dificuldade em mandá-los sem V. S. aprovar todos, pois se algum não for de seu gosto ou já lá o tiver com dar V. S. nele ãa risca, o haja por não escrito, pelo que V. S. me faça mercê de avisar sua vontade, que já os livros, há dous meses estariam em Livorno, e seriam em Lisboa quando esta letra, se V. S. se servira de responder-me, que entregá-los sem ordem de V. S. seria arriscá-los eu, o que não seria de nenhũa proveito seu.

Hora V. S. seja mui felicemente chegado a essa sua pátria e palácio, onde haja achado com perfeita saúde e muito contentamento a Senhora Marquesa minha senhora, e esses meus Senhores seus filhos. E goze depois de tantos anos de ausência, quasi contínuos, as comodidades e regalos de que carecia por mais bem servido que fosse de criados. E haja achado em S. Majestade o conhecimento e reconhecimento que seus serviços merecem, que quando não tivera outros, que labutar com franceses e romanescos a fé – que não são de desestimar –, porque para a minha condição, não há tormento igual ao de não achar nos outros a minha verdade. E não vejo já o dia de deixar esta galé da cúria, para que não sendo já criado possa dizer a meu amo algũas, que inda não ouviu de ninguém, porque me tem tão enfiado que lho não posso encobrir, ultimamente com faltar-me ao que tínhamos assentado na matéria do Padre Comissário Fr. Martinho, cuja carta lhe dei com as fêz dos quatro visitadores das províncias Portugal, Algarve, Capuchinhos, Terceiros, em que certificavam as culpas dos provinciais e a impossibilidade de fazer-se em Portugal eleição nenhũa canônica,

sendo simoníacos os vocais e réus de gravíssimos delitos e assi que deviam esta vez ser *apostolica autoritate*, feitos em Roma por ele protector, para o que de cada provincia se lhe nomeavam quinze sujeitos – os melhores e mais inculpáveis – para que visse como em tanto numero não havia paixão nem engano. Ele ficou persuadido dizendo-me que mais facilmente os faria só, que falando ao Papa, sabendo que o Papa não gosta de dar-lhe gosto. Repliquei-lhe que se o fizesse, com falar ao Papa ficava o negócio de pedra e cal, porque não há então para quem apelar, mas que sem isso que folgaria muito o Papa de desfazer-lhe quanto houvesse feito. Conheceu minha rezão e disse-me que trataria com o embaixador de França, que informando-se, do Padre Fr. Benigno de Génova e outros dous, os melhores da ordem, pedisse ao Papa que mandasse a ele protector fizesse a dita nomina.

Não me pareceu mal o conselho e nisto ficámos assentados. Mas porque os velhos são muito desconfiados, lhe pedi que nada disto entendesse o Padre Nuno da Cunha, porquanto inda que até agora o tínhamos por confidente, contudo depois da morte do Padre António Mascarenhas o achávamos muito scotista. E que de Lisboa se entendia estar muito afeiçoado à mesma parte seu irmão, o capelão-mor. Respondeu-me que Nuno da Cunha era a alma e os olhos d’El-Rei, e como queria eu que ele desse nesta nomeação desgosto a El-Rei. Repliquei-lhe que o commissário era parente d’El-Rei mais que Nuno da Cunha, mas El-Rei tão justo e igual que a nenhũa das partes assistia. Mas que deixava o arbítrio livre a todos os ministros do Papa, e que eu vira na instrução do doutor Carrilho um capítulo expresso em que El-Rei lhe mandava que no negócio destes frades que por nenhũa das bandas entrasse. E assi que S. E. nada comunicasse a Nuno da Cunha, porque eu o tinha nesta causa por muito sospeito e apaixonado, como poderia entendê-lo de seu companheiro o Senhor Cardeal de la Cueva. Ficando nós pois no apontamento de que o Embaixador de França falasse ao Papa, para que dele saísse cometer ao protector este negócio, naturalmente seu. Deixei passar seis dias esperando que ele me chamasse e desse conta do que achara no Embaixador, e vendo que ia o negócio em longo, entrei com muita humildade, dizendo-lhe «*Vengo a sapere da V. E. che la pattuito col sig.<sup>re</sup> ambasciatore*». E ele, como um homem furioso, se foi correndo a um escritório onde tinha metido os papéis e tirando-os me disse as palavras seguintes: «Non ho parlato al sig.<sup>re</sup> Ambasciatore ne lo voglio parlare, e V. S. pigli tutte queste scritture, delle quale io non voglio sapere niente, che io non mi voglio nemicare col suo Re, ne in queste cose mi voglio mettere, se il sig.<sup>re</sup> Ambasciatore non mi lo manda a nome della Maestra Cristianissima et il Padre assistente ancora a nome del suo Re, del quale è ambasciatore, e più che ambasciatore». Tomei com muita cortesia os papéis, e não lhe respondendo palavra, se saiu comigo bufando como um touro. Chamei Fr. Pantalhão e lhos entreguei e que contasse a Monsignor Tighetti meu companheiro o que passava, o qual se maravilhou muito, por ter assentado com o Cardeal o mesmo que eu. E se sospeira que logo mandou chamar ao assistente, a quem crê como ao Evangelho, e que ele lhe deu tal informação que não só não leu os papéis para verificar o que lhe eu dizia, mas nem inda a carta do commissário, que me tornou a entregar assi serrada e selada como

lha eu dei. Com tanto se encarregou Fr. Pantalião de, por meio do agente de França, procurar que o Embaxador, em nome do seu Rei, mande a Barb.<sup>ro</sup> avertido primeiro que não passe isto com notícia do assistente.

Vendo eu pois a pouca palavra deste homem, que a rompe como quem bebe um púcaro de água, e temendo-me que o faça na licença dos livros e me deixe em vergonha com V. S. me provi de meio para havê-la sem ele a sonhar nem Monsignore Albizzi e inda que estou fazendo ãa muito curiosa lista para lhes apresentar, quando fizessem a grandíssima baixeza de não concedê-la, tantas vezes prometida. Espero em Deus havê-la sem eles inda que me houvesse de vender, quanto mais que é tão alto o meio que não me custará mais que os doces que S. E. me mandou e inda não estão em Roma, que é o que me dói. E quando presente em cima os do frade que também virão juntos, muito grande negócio haverei feito. E da licença das *Horas de Nossa Senhora* – em que engasgava por dizerem que é escritura sagrada em língua vulgar – e do *Espelho de Consolação*, ma hão prometido para S. E. com tanto que eu presente aqui os mesmos livros para se cometer da congregação a algum teólogo o revê-los, que este homem e o seu Albizi são nela os fiscais, os escrupulosos, os negativos e aqueles de quem todos fogem, e em que peze aos quais espero servir a V. S. e mandar-lha antes que o saibam, se acaso forem tão ruins.

Com o Padre Geral de S. Domingos procurarei negociar a pregação e presentadoria do Padre Correa. E me faria logo a graça se não tivera publicada ãa ordem sua de limitar o número, por serem excessivos em todas as províncias e mais na de Portugal. Mas que o primeiro que seria feito seria este meu encomendado. E que eu lhe deixasse a petição e certidão para não poder esquecer-se, mas que eu o não apressasse em cousa que ele não pode abreviar. E o Padre se console com paciência e boa esperança.

E é mofina haver Lourenço Bonacorsi de Livorno mandado quantos doces e encomendas vinham para estes judeus, e as que vinham para este cristão-velho e inda com o nome de Sua Excelência e de seu irmão não são vindas inda a Roma, que é circustância para conhecer bem florentinos e agradecer-se-lhe bem a diligência.

Muito tinha que escrever a V. S., mas caem-me os braços quando vejo que me canso em balde porque ou se perdem, ou se não respondem, e assi acabo esta desejando que guarde Deus a V. S. muitos anos.

Roma, 27 de Março de 1649.

*D. Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 661 r.-662 r.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 15 de Maio de 1649

Enfim depois de quatro meses de desconsolação e carecer de cartas de V. S., foi Deus servido que me chegasse esta gratíssima sua de 6 do passado, já de Nantes, com a embarcação vezinha. Haja o mesmo Senhor dado-lhe felicíssima viagem e boa chegada e achado com boa saúde e gosto toda essa ilustríssima família. E inda que me dizem que chegou ordem que V. S. se detivesse, sempre as tais são arbitrárias e condicionais, se assi conviesse à honra e serviço d'El-Rei, mas se nas barbas de V. S. lhe houvessem de fazer algũa mortificação, ou algũa paz ingrata e iníqua, e menos mal que seja à reveria.

Nesta carta serei brevíssimo, porque nos três dias do espiritu santo farei ãa muito longa e meúda que quiçá chegará inda primeiro. E contudo tocarei os pontos em que V. S. me fala.

El-Rei nosso Senhor me fez, véspera do Natal, mercê de ãa ajuda de custo de trezentos cruzados, havendo só nove dias que me tinha acrescentado as mesadas de 30 a 50, que é bem rara benignidade em quem tão poucas ocasiões tem de servi-lo muito. Bem creio que V. S. e Pedro Vieira são os culpados, e assi com a proporção devida, venero tais meus benfeitores. Se V. S. não julgar que em Portugal posso viver muito honrado, não se lembre haver-lhe remoqueado cousa algũa e nem inda consulte o caso com Pedro Vieira, com terme eu por tão bem-visto dele, como o inquisidor seu irmão, porque me zune sempre nas orelhas o dito antigo: «ubi non sis qui fueris, non est cur esse velis», além do que como nestes quinze anos de Roma não ouvi nunca, nem no rosto, nem nas costas, palavra de que me fizesse vermelho. Habitudo a tanta estimação, rebentaria se aí achasse o contrário e querria mais pouca saúde e inda morte que muito pequena ignomínia, principalmente sendo eu quem por minha vontade e pés me fosse a buscá-la. E assi não dou liberdade a V. S. de boquejar nada sobre minha tornada, se não vencida toda esta dificuldade, antes havendo de ficar em Itália, e estando resoluta a nunca ter carroça, (com que haveria mister mais trezentos cruzados cada ano) não hei mister maiores alimentos que os presentes. E nem inda se El-Rei mos desse lhos aceitaria. Veja V. S. que homem sou e quam diferente de muitos. E também acrescento que se Deus encaminhasse a tornada, que haviam os causadores dela – V. S. e o amigo – de ganhar honra e não vergonha, e isto quanto a isto.

Enfim chegaram os doces na semana santa e podendo, tornados de Génova, chegar a Roma antes do Natal, vieram no princípio de Abril e tal como devem ser os focinhos de Bonacorsi (e digo devem, porque nem de vista o conheço) todos refervidos e maltratados. Enfim como entretidos três meses e meio num almazem húmido e afogadisso. Os menos prejudicados foram os do frade, por vindos em escudelas de talaveira. E sendo em todos

setenta e duas peças, apenas pude tirar vinte quatro para estes dous meus amos e Geral de S. Domingos e Padre Secretário Marin. Todos os mais ou dei a pessoas muito inferiores, ou vou comendo e muito avinagrados, e inda parte deles os mandei concertar com açúcar e passar em vidros, por ãa freira que, em torre de Specchi me faz muito serviço. Essa carta para o frade Agostinho me faça V. S. mercê de ler, serrar e mandar-lhe, porque também ficará V. S. com mais conhecimento.

A maior compra fez V. S. nas 17 libras que eu nunca tive. Dera eu por eles aqui cento e quarenta – que é seis vezes mais –, mas devia estar enforcado quem a tal se reduziu, que eu grandes acertos tive, mas nenhum igual.

Sem falta nenhũa acharia V. S. em Lisboa a parte dos livros da Princesa de Buttera que lhe vendi. E os poucos que me reservava e V. S. mais pediu lhe irão vendidos nesta segunda livreria, que já está encaixada e com a ordem que V. S. me manda de entregá-los a Francisco Nunez Sanchez lhos mandaria hoje, mas não hão-de sair de minha mão sem eu ter nela já a licença dos defesos para V. S. e minha Senhora, na qual por ruindade dos dous em cuja mão está tenho trabalhado mais do que vale toda a livreria. Mas com a industria e paciência se vence tudo e há V. S. de tê-la e gozá-la em que peze a todas as promessas e mentiras de Roma.

Daqui a Livorno não há segurar, nem é já necessário porque está o mar limpo, e quando estivesse sujo, haverei passaporte de ambas as embaixadas de Espanha e França sem custo algum. E assi se riu Francisco Nunes quando meu criado, ontem, lhe levou a carta de V. S. de falar-lhe em seguro. O presente para V. S. vai muito diminuido, como lerá nas costas da lista inclusa, mas com pouca culpa minha. E pudera ir muito acrescentado se eu soubera que o Padre Nuno da Cunha estava oito dias fora de Roma a convalescer. Porque houvera ido com os 15 livros da companhia ao Padre Geral a tomar licença de presentá-los a V. S. e ma não havia de negar, nem dilatar. Mas eu espreitarei outra ocasião. O Cardeal Carafta me mandou dizer que, quando o eu avisar lhe pedirá esta mercê.

Em todos os livros do Buttera pôs neles, muito mal escrito da sua mão, o que dava por cada um, e conheci sua grande curiosidade em dar cinco reales por a *Menina e Moça* e dous outros polas quatro folhas de António de Castilho do cerco de Goa e Chaul, que sendo leitura portuguesa e de pouca sustância se mostra quanto professava amar as letras.

Com as compras que V. S. fez, faz e fará é impossível que não ache nestes caixões muitos duplicados. Mas não lhe dêem nenhum cuidado, que com riscar-lhes o preço inda fico ganhando, que os dou de presente a V. S. para que faça V. S. seus presentes deles, que é algũa glória principalmente que nenhum cuidoo será indigno de apresentar-se.

Nem Francisco Nunez me pagou as cem dobras, nem eu fiz por isso com ele diligência algũa e assi inda está inteira a dívida dos 918 escudos e tantos baroques. E com vender-se hoje os lugares de Montes a cento e dous, que se vendiam a cento e sete, oito, nove e dez e poder eu ganhar alguns nos nove. V. S. não se canse muito com pagar-me, nem o faça se não quando estiver tão descansado e desempenhado como eu o desejo. E diz o direito que

«creditor non debet ire cum saceo», e V. S. vê de parte e officio onde há gastado patrimónios que podiam sê-lo de muito homem honrado.

Em passando a primeira página e meia começou a cansar-se e apressar-se a pena e assi o conhecera V. S. na ruim letra e peor nota de que lhe peço mil perdões. E também neste momento recebo cartas de Lisboa de Pedro Vieira com ãa de El-Rei de 13 do passado que não sei por onde chegou.

Muito me alegro chegassem tantas minhas a V. S., porque as tinha já mandado desempenhar em Leão e que me tornassem por via destes banqueiros Arigone e Michelino. E em lugar delas me mandaram, sem ordem e sem prepósito, ãas com sobrescrito a Cristóvão Soares de Abreu em S. Germão, fazendo-me desembolsar um par destes tostões, que eram melhor empregados em dar de comer a seis pobres, em tempo que andam, de fome, morrendo pelas ruas por culpa pública. E agora trouxe debaixo um de S. Lorenzo com os ossos das canelas íngremes que parece ãa morte, de que se teme algum grande contágio.

A morte de D. Manuel M.<sup>as</sup> foi pena de suas grandes insolências e soberbas. Deus lhas haja perdoado, pois a todos nos importa a salvação de todo o Bautizado. Diga-me V. S. se estes Eças são dos arrais de que Dom Diogo foi casado com a Senhora D. Branca, filha do Senhor Conde de Castel Melhor, Rui Mendez. À Senhora Marquesa beijo as mãos, e que de um *agnus dei* de Pio V partirá com S. E. o Senhor Pedro Vieira a quem o peço, e guarde Deus a toda essa progénie de V. S. Roma, 15 de Maio 1649.

Vicente Nogueira

Para o Senhor Marquês num maço mal cingido.

In fólio:

- Franchini Gafuri, *Prattica musicae*.
- Ludovici Foliani, *Musica theorica*.
- Toscanello di P. Aron.
- Fr. Ludovico Zacconi, *Prattica di musica*.
- Julio Cesare Barbetta, *Intavolatura de Liuto*.
- D. Nicolo Vicentino, *L'antica musica redotta alla moderna*.
- Gio: Maria Artusi, *Delle imperfettioni della musica moderna*.
- Gio: de Barros, a 3.<sup>a</sup> Década da sua *Ásia*.
- Doutor Pedro Nunez, todos os seus tratados portugueses.

Em 4.º:

- Diálogo de Dom Pedro Pontio, *De theorica e prattica musica*.
- Introductorio de canto chão.

- Faíscas de Música de J. M.<sup>a</sup> Lanfranco in forma oblonga.
- 3 vidas dos Pintores de Vasari da 2.<sup>a</sup> impressão, com os retratos.

Em 8.º e 16.º.

- Menina e Moça de Bernardim Ribeiro.
- Cerco de Goa e Chaul de António de Castilho.
- Doutrina Cristã do Cardeal Bellarmino em caldeu e italiano.
- Três livretes atados com um nó cego, para ler só o senhor Marquês inda que nenhum deles proibido.

E num massinho para a Excelência da Marquesa, minha Senhora:

- Fr. António Sobrinho, Da vida Espiritual.
- Um missalzinho para poder, quando ouve missa, lê-la e meditá-la.

Dos livros músicos que ofreci a V. S. apresentar-lhe os que S. Majestade tivesse já e não aceitasse, vão a V. S. só os da página atrás, porque me sinalaram com cruces onze, que lá não havia, e eu os vesti de ãa libré e mandei nãa caixinha em que vão também estes para V. S. e Senhora Marquesa. Mas peço a V. S. mil perdões de lhos não vestir e mandar-lhos nus e crus assi como os tinha Monsenhor Cortelli, avogado consistorial, que sendo curiosíssimo de música e tendo centenas de cruzados de cravos, órgãos, violões e instrumentos, tinha os livros tão pedintes, sendo exquisitos e raríssimos como se vê de faltarem a Rei e tal Rei.

Tendo-me dado livremente meu amo, da sua livreria, os dous livretes dedicados-me aí *Da rebelião de Granada* e *Versos do Divino Figueróa*, e querendo cá presentá-los agora a V. S. pareceu a grande personagem que eu dilatasse o mandá-los, para onde chegasse (se algũa vez for a terra incógnita, ou incógnito) poder provar que meu pai se chamava Francisco Nogueira e eu me conformei, principalmente se V. S. aí os achar. Ambos são impressos em Lisboa, o primeiro é de 4.º e o segundo de oitavo, que é melhor que o de 16.º.

Se dos três atados V. S. se não rir, pelo menos (munda mundis) não se escandelize, pois se não escandalizaram nem proibiram Urbano e Inocência. Mas não sei se lhe achará muito sal porque joga de equívocos, que alguns nem eu entendo bem.

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl 540 r.-542 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 19 de Junho de 1649

De hoje a oito dias escreverei a V. S. muito largo, porque inda será a tempo que vá a carta na mesma nau que vai esta, mas se acaso a não achar, não é bem que a V. S. se dilate aviso tão de seu gosto e do meu como é ter-se-lhe concedido a licença tão geral para ler todos os livros defesos como a que tinha em França e até pera o seu bibliotecário. E o secretário mesmo nesta hora em que a despachou, veio a esta casa e diz que amenhã me mandará o despacho, mas que V. S. a não assoalhe, contentando-se de assegurar sua consciência, e mostrá-la só aos inquisidores quando for ocasião de necessidade, porque agora revogou o Papa ãa a um irmão do Cardeal Raggio, ao segundo mês de concedida, porque foi ostentá-la em Génova de onde vieram logo petições alegando o exemplo. E assi V. S. a feche no seu escritório e a quem lhe perguntar se pode ler tal livro, ou lhe não responda, ou – se o apertarem – diga que tem licença para lê-lo em modo que cuidem ser particular e não geral. E o mesmo secreto tenha quem V. S. *per modum provisionis* em quanto eu não estiver em Portugal fizer seu bibliotecário, porque, estando-o, quero que V. S. me honre com este título, que todos os de criado dessa ilustríssima e Excelentíssima casa me hão-de ser de muita honra. E V. S. dirá que lhe sirva fulano de bibliotecário em quanto eu lá não estiver, porque a mi tem provido em primeiro lugar, e se esses inquisidores fossem eruditos e bem informados haviam de pretender o que hoje por ignorância despresavam.

A Senhora Marquesa minha Senhora se concederam as epístolas e evangelhos de Fr. Ambrósio Montesinos, do Flos Sanctorum de Vilhegas a segunda parte, e o Espelho de Consolação em cinco tomos, que lhe mandarei. Negou-se-lhe para sempre as Horas de nossa Senhora em vulgar, e assi as pode mandar queimar ou meter na biblioteca de V. S., que não crerá os trabalhos, medos e aflição de espírito, que me custou esta negociação. que nunca cuidei ver nem alcançar e asseguro-me e o juro *in verbo sacerdotis*, que nenhum Cardeal a haveria sacado, nem embaixador ou príncipe, porque só minha dor, vergonha e empenho teriam dado no trincho deste negócio do qual podendo escrever resmas, escreverei ãa só página quando tenha tempo, para que V. S. veja quam bem tem empregado quanto dinheiro me tem dado e quantas mercês me tem feito porque o mesmo secretário pasma e não crê como minha indústria haja feito isto sem cheirá-lo o fiscalíssimo Albizi, nem o rigoríssimo Barberino despachando-se diante dele. Enfim, quando Deus quer tudo se vence. Queria a congregação dá-la só por seis meses, parecendo-lhe tempo bastante para V. S. mandar cá o rol da sua riquíssima livreria, mas com as diligências do secretário se concedeu por dous anos e ele mesmo o não crê. Valemo-nos do Marquês del Bufalo por

comprimento para apresentar o memorial, e eu acabo de escrever-lhe num bilhete o bom successo.

V. S. deve mandar-lhe um presente mais vistoso que custoso de cento até 200 escudos, assi porque devendo-se-lhe um reconhecimento polo passado, soube ele que Pedro Mendes e Brandão lho interverteram, como pola muita prontidão e vontade com que se dispos a fazer tudo quanto eu quisesse no serviço de V. S. e se – como o empreguei em somente levar ao Cardeal Spada um memorial de onze regras, e que lho não encarregasse muito por não meter o negócio em reputação, termo excelente desta corte, e com o qual se acabam e alcançam todos muito melhor – lhe mandara que corresse todos os Cardeais e se lhes ajoeslhasse, o houvera feito fidalguissimamente. E por isso lhe descubri todos os secretos desta negoceação da qual ficou admirado e é o mais real e verdadeiro de quantos italianos hei tratado. E quando V. S. me mandar o presente para ele, me mande a lista até do menor alfinete, porque para ver minha ingenuidade lha hei-de meter na mão como que V. S. ma houvesse mandado só para eu sabê-la, mas não para ele a ver. E dos doces que V. S. me mandar partirei com o meu frade, que é o primeiro homem do mundo e que eu sentia a morrer, que em que lhe peze, o fizessem Geral de S. Domingos, porque o não haveria podido engeitar como engeitou o Arcebisnado de Avignon, quando agora o deram a seu irmão menor o vigário geral Fr. Dominico Marini. Mas fez S. Domingos Soriano milagre no Padre Turco, ressuscitando da febre maligna aos onze dias. E se me faltava este secretário ficava eu perdido de todo e V. S. não ganhado – porque inda que meu amor vai sempre machinando remédios contra todas as mudanças – a fé que se topa com paredes duríssimas.

A livreria de V. S. que agora lhe mando são setecentos volumes menos sete. Cuido que será de sua satisfação em tudo, menos nos duplicados, mas inda neles, sem custo algum seu, melhorará a livreria de V. S. Haverá dez dias a entreguei a Francisco Nunez Sanchez que a mandou meter em casa dum famoso faquim para embarcá-la a Livorno. Mas que o não fizesse sem avisar-mo, porque queria eu vendê-la ou queimá-la, se meus pecados houvessem impedido a licença de V. S., que era a que só me detinha em Roma, donde sairei (e se posso antes do ano santo) já seja para Portugal, já – se lá me não quizerem – para Tivoli, onde hei ido ver um mosteiro e levei comigo a Fr. Manuel Pacheco sem lhe descobrir meu intento. E os aposentos que me dão são depois da sala comum aos Monges e a mim cinco num andar, belíssimos: Dous ao nascente, dous ao norte, um ao ponente e a sala ao meio-dia. Tal quarto que nele viveu anos e morreu o famosíssimo Cardeal Santa Cecilia Sfondrato, nepote regnante do Papa Gregório XIV que era Comendatário. O que entreguei a Francisco Nunez são três caixões grandíssimos dos em que vêm vidros de Venesa – mas de um deles fiz cortar um terço no alto em modo que ficam só desiguais na altura –, pregados, liados, cubertos de calhamaço e palha e despachados do Mestre do Sacro Palácio em modo que só há-de fazer o custo da aduana de Roma e embarco a Livorno e de Livorno a Lisboa o frete e seguro. E primeiro lá terá a licença que eles lhe cheguem, em modo que da alfândega irão a casa de V. S., mostrando-se só ao frade o rol sotoscritto do Sacro Palácio.

Cuido que montaram, o que neles me pertence seiscentos e cinquenta ou sessenta cruzados pouco mais ou menos, mas com as taras dos duplicados, não chegarão a V. S. a seiscentos cruzados. Quanto ao que V. S. me pergunta se recebi cem dobras de Francisco Nunez Sanchez à conta dos novecentos e dezoito escudos, digo que não. E nem ele quis dá-las, nem eu instei em recebê-las. E cuidoo que já o avisei a V. S. Mas inda na carta ou processo que escreverei na posta seguinte darei, com menos pressa, novas. Os livros que V. S. me mandara é o testamento velho de Pagnino interlineado de hebreu e latino por Arias Montano, em fólio, que é a metade da Bíblia de oito cruzados porque a outra se perdeu em Málaga; o tomo 25 do Mercúrio, e o Geógrapho Nubiense e o mais direi então. De tudo o que aqui aceno escreverei com mais tento e acerto na posta seguinte. Guarde Deus a V. S. e a S. E. cuja mão humilmente beijo. Roma, 19 de Giugno, 1649.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/ 2-11, fl. 549 r.-549 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 26 de Junho de 1649

Nunca quem faz algum serviço deve engrandecê-lo com palavras, antes extenuá-lo para não se suspeitar que quer vender bem suas agulhas. Porém não tem esta regra lugar onde a amizade é tão grande que exclue todos os cumprimentos e cerimónias, e onde as obrigações são tão grandes que nunca o serviço pode igualá-las e satisfazê-las. E suposto que a meu amor parece nada o que tenho feito, contudo tenho grande vaidade de haver vencido um negócio tão espinhoso e tão desesperado com a diligência, paciência, secreto, dissimulação e manha, quais duvido concorressem em caso semelhante. E contá-lo-hei para que V. S. tenha contentamento de ter criado tão industrioso e que tanto acertasse aqui o trincho.

Não é em mão de quem hoje governa fazer graça nem prazer algum, sendo sua condição a mais negativa que poderá achar-se, nem imaginar-se. E assi me persuadi que se a licença se houvesse de negociar na congregação do Santo Ofício – na qual de necessidade está presente – nos despedíssemos de esperá-la, sem inda lembrar-me do vilaníssimo e fiscalíssimo assessor Albizi, que é o homem que só em Itália se assemelha aos nossos inquisidores, o qual já seja por ingrátissimo aos barberinos, já por sua boa natureza estava com lanças amoladas, esperando esta ocasião para arengar contra nós. E também este meu amo que tanto mostrava desejá-la, e que tantos gabos me tinha dito de V. S. e feito tantas promessas, na congregação nos havia de encontrar só por sustentar um breve de Urbano tão escusado como as mais cousas suas, em que manda que «nulli in partibus Hispaniae concedatur licentia prohibitus», porque tendo-me muitos meses assegurado, que fecharia a Albizi num signo samão e *che ridurlo sarebbe pensier suo* (termo com que os italianos exprimem o que está em sua mera mão e poder) e vendo não chegar nunca este termo, me declarei com ele dizendo-lhe que se S. E. me não havia de fazer a graça me desenganasse, porque eu me fazia vermelho todas as vezes que tomava a pena para escrever a V. S. Vendo-se pois nestas talas me disse que ele tinha o dia seguinte que fazer em S. Pedro (é ele arcepreste daquela Basílica) e que eu mandasse Marco António esperá-lo à porta da igreja, e lembrar-lhe ir ao coro a falar com Albizi, o qual não só o fez, mas foi acompanhando o Cardeal até a estacada a fazer a espia inda que de longe – porque eles se alongaram – para que os não ouvisse. Via contudo que toda a meia hora se gastou em gritos e mostras de porfia e que, vitorioso o Albizi, o Cardeal tornava como galinha molhada e por isso o não vi aquela noite. Mas pola manhã cedo me fui à sua câmara onde não entra gentil-homem algum, mas só os vilões que o servem de ajudantes de câmara, e acabando-se de vestir lhe perguntei que tinha assentado com Albizi e me disse que Monsenhor não quisera ouvir falar em licença

geral, mas que só viria em particular por mais copiosa que fosse. E que eu pedisse a V. S. a lista de quantos tinha e de quantos desejava. E eu com a minha sobeja sinceridade cuidava que falavam de siso e por isso insistia tanto com V. S. que por Sismondi Petavio ou outro tal douto a fizesse. E só me doía que a cada livro que V. S. de novo comprasse, fosse necessário nova licença e ficar V. S. sempre decepado e sojeito a mil escrúpulos de consciência e aos desses santos Padres daí. Mas o que cuido é que queriam exemir-se com este pretexto da lista e não se contentando já por grande, já por pequena, cansarem-me até que lançasse todo o cuidado e os livrasse de minha importunidade. Contudo por ensecar o negócio me fui ao meu amicíssimo Padre Marini – que é secretário do papa na congregação do Índice – a que me fizesse o catálogo, e porque cuido que o não descrevi inda o farei agora: é este Padre J. Baut.<sup>a</sup> Marini irmão do Marquês Marini pagem d’El-Rei D. Filipe III e hoje mestre de câmara do Cardeal Justiniano e seu primo segundo, genoveses da ilha de Xio e Senhores dela por centenas de anos, antes que Piali lha tomasse em vingança da perda de Lepanto. Era o avô de todos, irmão do primeiro Cardeal Vicente Giustiniano, geral de S. Domingos e o pai primo com irmão do 2.º Cardeal Justiniano Benedetto, e primos deste terceiro Cardeal Horatio. E quanto às letras doutíssimo e Mestre por Salamanca onde estudou e há 22 anos que serve o ofício de secretário sem salário, sustentado sempre do Marquês em cuja casa está, sem querer prelatura na religião nem fora. E ultimamente repudiou o Arcebispado riquíssimo de Avinhão e fez-se desse a seu irmão menor Fr. Domingo que foi vigário geral da ordem de S. Domingos. Com a ocasião de fazer a lista, entendeu ser quererem-me fazer o jogo magno e ser tudo com o fim de dilatoriar e que eu procurasse por via do Marquês del Bufallo Paneirolo ganhar a Albizi. Mas eu o desenganei que Albizi convenceria ao Marquês, pois lhe prometera que «ne que il Noghera ne il Brandani certo la oterriono» e que eu de empenhado com V. S. e envergonhado não sabia já que escrever-lhe e que determinava, como falido, perder sua amizade e não escrever-lhe mais. E que ele se resolvesse a valer-me neste último extremo. Disse-me que tentássemos a licença no Índice onde só livros de heresiarcas e de herejes em matéria de religião não podiam dá-la, mas si todos os que podia V. S. ler em França e que há aqui ãa ventaje e é que nesta congregação se não intimou nunca o breve de Urbano, por onde podem concedê-las inda em Hespanha. E que eu procurasse ganhar o voto de Ursino, e que ele haveria outros três ou quatro. Eis meto ao agente Carrilho a quem Ursino prometeu maravilhas e as faria, porque é apaixonadíssimo no de que se encarrega, antes passa muitas vezes a despropositadamente querer vencer. E começando eu a correr os Cardeais caímos em que sendo os cinco notados com cruzes<sup>22</sup> da inquisição, haviam logo naturalmente de opoer que sendo as primei-

---

<sup>22</sup> À margem:

– Spada +  
 – Barberino +  
 – Ginelte +

ras licenças daquela congregação, se lhe remetesse esta, com que ficávamos mais perdidos. E inda mais que Albizi, scandalizado que o quizessemos fugir, se queixaria ao Papa e faria vir ao índice alguma inibição. Contudo resolvemos tentar a fortuna, e fizemos o memorial. E para acertá-lo o emendamos cinco vezes até que ficou na simplicíssima forma que V. S. achará, mas com grandíssima arte e sustância, pois sem nomearmos Portugal nem tomá-lo na boca – o que bastaria para espertar o breve de Urbano – necessariamente se vê ser a licença em Portugal, pois se diz ser V. S. do Conselho de Estado e que assiste a El-Rei, o que não é em Guiné.

Este memorial assentamos que levasse o Marquês del Bufalo a Espada – que é o que tem o selo e principal da congregação – e que ligeirissimamente lho encomendasse, como por comprimento e cousa de nenhũa importância, mas ao Marquês disse que apenas desse lugar ao Cardeal que lhe perguntasse por onde se negociou a licença passada. Mas que, se o perguntasse, pusesse a mão na testa como quem quer lembrar-se e lhe dissesse que como há anos que se houvera e era cousa de tão pouca sustância, que se não lembrava. Contanto o Marquês, que neste e em todos os negócios é finíssimo servidor de V. S., o fez e em sua presença o emaçou o Cardeal e mandou ao secretário para que o propusesse na primeira congregação do Índice, que se faz de 15 em 15 dias sempre na 3.<sup>a</sup> feira e então se deteve mais de um mês. E enfim me veio ver o Secretário e me disse que o dia seguinte o proporia – que era 3.<sup>a</sup> feira, 8 do corrente Junho – e que eu encomendasse o negócio a Deus porque só nele podíamos esperar. E eu me não contentei com confessar-me e comungar, mas da minha mão dei ao meu confessor – frade 3.<sup>o</sup>, e bom frade – esmola para ãa missa que diante de mi disse a S. António. E inda que quando se embarcou a infelice livraria de V. S. eu tinha feito a mesma diligência e sucedido mal, contudo avivei a fé e perseverei na esperança e o santo ma premiou com setenas, pois se V. S. perdeu então fazenda, e muita fazenda, agora ganhou quietação da consciência e santa liberdade e satisfação de ter o que outrem ninguém tem (nem cuidado terá) em Portugal. E o modo não imaginado com que o santo encaminhou a obra mostra ser somente sua. Tendo este Palácio da cancelaria apentos belíssimos para tempo da calma, vence a vaidade a Barberino, fazendo as congregações nũa galeria posta ao poente, onde dá o sol do meio-dia até noite, e tão quente que podem nela cozer-se ovos e isto polas estátuas, pinturas, jaspes e outros ornamentos, com que os pobres cardeais estão como nũa estufa a suar os boubentos. Começou pois a congregação às três horas depois do meio-dia e até às seis horas durou um negócio grande que levava para propor Fr. Lucas Wadingo, cronista franciscano, que é consultor. E quando

---

– Carpenha  
 – Ursino  
 – Raggi  
 – Justiniano +  
 – Este +

o houve acabado, abriu o secretário com muita fleima a bolsa de veludo bordada de ouro e tirou um maço de memoriais em que, entre trinta, era um o de V. S. como que queria despachá-los. Os Cardeais que estavam rebentando por saírem daquele forno e irem-se a mudar camisa, pediram a Espada e Barberino que deixasse os memoriais para a congregação seguinte porque eles não tinham já cabeça. Respondeu o secretário que SS. EE. fizessem o que fossem servidos, mas que ele lhe encarregava a consciência de andarem as partes rebentando por despacho e risco de lerem sem licença. E que se estavam suados e cansados delegassem seus votos no Senhor Cardeal Espada para que ele, com vagar e frescura, os despachasse em sua casa como se fosse a congregação inteira. Ficaram todos muito contentes para irem-se e Espada disse modestamente que a ele lhe bastava dar o seu voto e que eles cometessem os mais ao secretário. Concordaram, e se comprometeram em ambos, e que tudo haviam por firme e rato. E eis aqui o fim da sessão. E indo a casa o Cardeal ia tal que se escusou pedindo-lhe que viesse a manhã seguinte pola fresca, e que despachariam com muito vagar e quietação.

Vinda a manhã, o frade com a arte que sabe usar em tudo o que tem por justo (porque sendo grande letrado, é inda mais santo) achou ao Cardeal muito mais rigoroso, quando só, do que o é nas congregações plenárias, parece que por dar boa conta da concessão. E assi inda que concedeu a licença na amplitude que a de França, contudo não queria passar de seis meses, dizendo que por mais grandiosa que fosse a livraria de V. S. bastava este termo para se lhe fazer a lista e que quando V. S. a mandasse lha concederem, limitada, mas por mais tempo. Disse o frade que só para chegar a Portugal eram necessários os seis meses, e que a concedesse ao menos polos três anos que a concedeu à Senhora Marquesa (da qual logo tratarei). Enfim, nunca quis passar de dous anos, que se começam desde o dia da congregação.

E quanto à Senhora Marquesa minha senhora tinha eu dado ao secretário todos os quatro livros para que, como testemunha de vista, certificasse que só as horas são em Castela proibidas, mas todos os mais permitidos e só em Portugal se proibem por amor de cristãos-novos. E contudo nunca o Cardeal consentiu nas horas, antes disse que o secretário avisasse a S. E. (palavras formais) que as queimasse, porque nunca jamais nem o mesmo Papa lhas consentiria.

E eu queimarei as que tinha para apresentar-lhe. E como já lhe mandei as epístolas e evangelhos lhe mando agora os cinco volumes de *Espejo de Consolacion*, que é, em suma, toda a sagrada escritura e não nua, mas vestida com a glossa de Nicolao de Lyra, porque o Fr. João de Dueñas se propos encerrar tudo isto naquela obra.

Eis aqui em suma o que se há feito, que se houvesse de menudear encheria muito papel fino de razões. Na mesma sessão concedeu o Cardeal ao irmão menor do secretário Arcebispo de Avignon a mesma licença de V. S. com limitação de que só em França lhe valesse, sem poder alcançar-lhe que durasse ao menos em quanto vem a romana *ad visitanda Limina*.

Eu tenho esta licença tão encoberta que nem ao mesmo agente quis descubri-la porque o não descubra a Orsino nem a outrem. E assi sabem dela somente pessoas que a não hão-de revelar: Cardeal Espada, Secretário Marin, o seu official maior que a escreveu, eu e meu criado Marco António. Porque se chegar à notícia de Barberino corro risco de mandar-me às mas horas, porque haveria de rebentar que fosse tal minha indústria e agência, que sem ele o cheirar e passando-lhe polas mãos, eu alcancei o que ele nunca poderia alcançar e entenderia que só por enxovalhá-lo. Tão baixos são os seus pensamentos.

Resta agora que V. S. a tenha tão secreta como se fosse falsa ou furtada, e que só a vá mostrar, por acto de obediência e não para que se registre, ao senhor inquisidor-geral e ao frade que despacha na alfândega os livros para que nenhuns de V. S. se retardem, nem abram. Pois a V. S. só os cinco seguintes se lhe proíbem: heresiarcas, hereges que tratem de cousas da fé, Molineo, Machiavello, Astrólogos advinhadores. E que inda a estes mostre V. S. desejar que o não divulguem, porque V. S. não quer que o invejem de um tão singular privilégio. E não somente V. S. a não assoalhe, mas nem a confesse a quem lhe perguntar. Antes nunca responda diretamente, armando-se de equívocos, que só neste caso são lícitos, porque se ao Papa por meio de Albizi ou Barberino fosse esta licença soplada, não só a revogaria, mas se mandaria intimar à Congregação do Índice o breve de Urbano, com que ficássemos mais maltratados, que está Barberino tão pregado daquele importante breve, como se com ele se remediassem todos os males da igreja. E torno a pedir a V. S. o secreto, porque não mande cá nenhum fidalguinho com grande dinheiro algum memorial em que alegue o exemplo de V. S., que cortariam o fio às esperanças e confiança que tenho de perpetuar a V. S. esta licença. E não se desconsolle V. S. do curto tempo, porque sendo já ãa vez esta concedida, o secretário, a seu tempo, a proporá tão acomodadamente que se nos renove por outro muito maior.

E V. S. me faça mercê de constituir-me seu bibliotecário *in capite*, por achar em mi os requisitos da sua licença e em quanto eu não for a Portugal *per modum provisionis* o proveja em algum seu capelão ou clérigo não idiota, mas exprima que servirá só durante a minha ausência. E se esses magnates, césaes, lencastres, saldanhas e meneses soubessem quam seguramente leriam proibidos, dando-lhes V. S. esta honra, a bom seguro que se me antecipariam em pedir-lha, mas sei que não haviam de ordenar tão bem a livraria como eu.

Perdoe-me V. S. fazer-lhe amargar as licenças com tão comprida lenda, a qual quiçá lhe não descontentará polas muitas notícias que lhe dou de particulares, que aí ninguém sabe nem aqui português algum, e inda dos italianos são poucos, os que metem a mão nesta massa. E todavia, depois de bem lida e notados na mente de V. S. os pontos, me queime esta carta que vai tão clara que me não ganharia amigos se a lesse outrem que V. S. a quem Deus guarde. Roma, 26 de Junio de 1649.

Vicente Nogueira

Esta posta leva só as licenças e as lendas delas e, tendo muito que escrever na que vem, porque cuida o agente que inda será a tempo, falarei a V. S. sobre os seus livros mais largamente. E agora lhe digo que em onze deste mês de Junho entregou meu criado Marco António a Francisco Nunez Sanchez os três caixões, concertados de calhamaço, palha, cordas e todo seu adereço, para que ele os embarque despachando-os na aduana e para isso lhe dei o catálogo despachado do mestre do Sacro Palácio. O rol dos livros consta de partidos 635 entre grandes e pequenos, que custam outros tantos escudos. E afora isso os caixões e adereço são vinte escudos, inda com grande regatear. É verdade que nos livros heide deminuir muitos escudos de duplicados – que eu presento a V. S., porque não é razão que se por erro ou inadvertência os embarquei V. S. os pague – e quando a V. S. não sirvam, por um criado ou livreiro seu mos fará vender como então avisarei.

E quanto ao que V. S. me pergunta se à conta dos 918 escudos que V. S. me devia hei recebido cem dobras de Francisco Nunez Sanchez, digo que não. Nem um só vintém, porque se escusou. Nem eu o apertei. E certo que me houvera ele feito boa obra, porque estou tão cheio de dívidas que me envergonho, dando-me El-Rei tanto dinheiro. E assi quando V. S. tivesse comodidade de socorrer-me seria obra de misericórdia, e não de só justiça, como as dívidas ordinárias V. S. me fará nisto toda a mercê e pressa que sem perda sua puder usar. E guarde Deus a V. S., Roma, dia, mês e ano ut s.<sup>a</sup>.

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 546 r.-548 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

**Roma, 26 de Junho de 1649**

Depois de escrita a que de licenças e com licenças juntamente vai, me chegou de Amsterdam ãa letra de quasi quatrocentos florins de pagar a Francisco Nunez Sanchez, e outras mazelas, com que todo o outro homem se daria por falido e eu não, porque tenho a V. S. por meu patrão e Senhor e assi como sempre me desviei de falar-lhe em dinheiro, assi achando-me com tantos esparavões, lhe peço que tendo comodidade de socorrer-me com quinhentos escudos com pressa, mos mande, cuidando que na sazão e oportunidade, os agradeço como dádiva e não como paga. E se eu hoje os tivera livres, dão-me por eles ãa livraria que vale mil e que, dando-a eu em seiscentos cruzados a V. S., ganhava eu cento e V. S. duzentos, que os outros cento gastaria nos fretes e seguro. E é quasi toda de história. E por mais que a vou entretendo até vir-me daí remédio, não espero poder embaraçá-la tanto tempo. V. S., polas chagas de Deus, me perdoe esta moléstia que lhe dou, devendo dar-lhe o coração, que a necessidade tem cara de herege, ou de mil hereges, e quando cuidava comprar lugares de montes, que com os dez que já tenho bastassem para duas capelanias, vejo que será assás se deixo ãa bem dotada. Guarde-me Deus a V. S., Roma, 26 de Junio, 1649.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 563 r.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 28 de Junho de 1649

Para ir sempre todas as minhas cartas mal mastigadas, se ofereceu saber que hoje, véspera de São Pedro, embarca Francisco Nunez os três caixões de V. S. (que poderão já estar em Livorno, pois os teve em sua mão já dezoito ou vinte dias) e com isso me encaprichei de fazer esta buceta de presente a V. S., e nela vão somente o catálogo dos seus livros que vão nos caixões metidos por minha mão, de que deixei fora dous que escreverei na margem<sup>23</sup> e além dos catálogos vão os cinco espelhos de consolação para S. E. que cuida há-de contentar-se muito de tal leitura e fazer-se com ela ãa grande santa. E vão mais dous livros de Matemática, mas da muito arrabiada, e à qual eu não chego, que meu mestre e amiguíssimo Santini, lente de matemáticas, quis que eu em seu nome presentasse a S. A. o Príncipe. V. S. lhos dará ou mandará, que eu lhe não escrevo por não enfastiá-lo. E se o fiz a vez passada mandando-lhe uns dous livros políticos, não sabia então que ele se molestava com cartas e que por isso não respondia a elas, mas em seu lugar, quando V. S. tenha ocasião, me lhe ofereça por afeiçoadíssimo e humilíssimo criado e isto quanto a isto.

Vai também na mesma buceta ãa carta que achou cerrado já o maço do agente Carriho na qual antontem pedia a V. S. de mercê me soccorresse com a maior pressa que lhe não fosse de escómodo, com quinhentos cruzados que me livrariam da forca, ou ao menos me cortariam o baração da garganta, e no maço do agente vão as licenças dos defesos e suas grandes lendas.

Não podiam não ser furtados os quarenta livros que V. S. comprou em liras 18. Eu os seistapreára e dera por eles cento e oito e, inda vendendo-os a livreiros, ganharia. Eu hei tido muito boas sortes e em que fazendo muito serviço a V. S. hei também ganhado dinheiro, mas nenhũa que se lhe iguale a esta.

Torno a V. S. quantas listas me fez taixar em Paris para que veja quanto mais caro compraria ali que em Roma. E inda que em alguns pequeninos ache algũa ventaja em Paris, bem a amarga nos grandes. E inda nos não grandes lhe custa aqui quatro giulios que em Paris quatro liras ou francos. E os pintores que dava a V. S. em 24 liras, são os míseros novos de Bologna que aqui se vendem a quatro escudos. E a História de Gilholo que V. S. tem em 15 ou 16 júlios, lhe dava Cramoisi em dez liras que é qualquer diferença.

---

<sup>23</sup> «Honorio Reggio, *De statu ecclesiam Anglicanam*, 199. É livro de religião que V. S. não pode ler e assi mande descontar mais 5 reales ou júlios; Abderrahmanus, *De naturalibus proprietatibus*, 342. Descontem-se 3 reales que ficou fora por erro, e foi acerto, pois que V. S. o tem e lhe havia custar a metade menos, pois o comprou onde se imprimiu».

Todos os mais papéis que vão a V. S. na caixa lea, mas somente seja só para V. S. debaixo do sagrado secreto de nossa amizade, o bilhete daquele ministro meu amigo que lido mo queime e avise. E o primeiro capítulo é sobre o soar-se aqui que o Papa tomou Castro sem se lhe defender, de que tiram que a guerra fingida é para darem em Piombino e Porto Longone e desarraigar de Itália estes franceses vezinhos. O segundo é sobre mandar aviso Manuel da Costa Brandão a seu irmão Fernão da Costa como lhe envia um crédito grande de Sebastião César com ordem que pague a todos os pensionários. E diz Fernando da Costa que o seu aviso diz que seja só pago seu cunhado Ferdinando Brandão e não quer mostrar o aviso original, mas mostra só um traslado feito da sua letra, que diz o que ele quer. Mas tudo isto não importa nada, mas si e muito o terceiro, porque deve ser algũa calúmnia contra V. S., da qual não creerei nunca ser autor ou inventor o dito Carrilho, porque, ao menos por meu respeito, se mostra de V. S. servidor, mas não sei se é algum sopro de França porque tem frequente correspondência com aquele residente do qual fui grande amigo, e não de palavras, mas de obras e de dinheiro que lá ficou e como nacido nos ares do Brasil, não tenho dele inteira confiança. V. S. me decifre este secreto que descobriu a Brandão e nos prejudicou em França. E sem mostrar donde o sabe (porque não convém a minha honra) aclare lá esta partida, que eu conheço a V. S. por tão cauto e prudente, que não digo a Brandão, que é um mercante, mas nem a mi nem inda a seu próprio filho diria nunca cousa de prejuízo do público, sendo V. S. e sua Ilustríssima casa nacidos só para honra e aumento de Portugal. Muito tinha que escrever a V. S., mas como foi este rebate com espaço de duas horas, já V. S. na letra e nota conhecerá depressa e me conhece, que com ela tudo erro e atropelo.

E tornando a livros, torno a pedir a V. S. que nem ãa cartilha compre sem dar-me vista. E tinha muitas notícias a dar-lhe destes seus, mas não é possível e inda assi oxalá cheguem a salvamento. A Francisco Nunez aviso que o seguro se faça de seiscentos e cinquenta cruzados, pois a fazenda os val[e], ou V. S. desfalque ou não desfalque. E com tanto grande Deus a V. S. Roma véspora de S. Paulo, havendo o Papa feito consistório em que declarou por seu legado, para ir visitar a Milão a Rainha de Espanha, ao Cardeal Ludovisio, Arcebispo de Bolonha.

*D. Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/ 2-11, fl. 550 r.-551 r.

O

L.S.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Lisboa, 29 de Junho de 1649

Afirmo a V. M. com toda a verdade que depois que cheguei a este lugar empreendi por muitas vezes começar a escrever a V. M. sem o poder conseguir. Umas vezes por ocupações e outras por falta de saúde.

Em Sanazar me embarquei em 26 de Abril e cheguei a Cascais o último do mesmo mês, sem haver na viagem cousa que desse o menor cuidado. Sua Majestade com as suas muitas ocupações não há sido servido – até hoje, véspera de S. João em que faço esta – que lhe beijasse a mão, parecendo o contrário a tudo a conselheiro de estado. Mas os poderes de Jão Roiz de Sá, Conde camareiro-mor, são mais poderosos que toda a rezão, mas com isso se está que não poderão tirar-me o estar na minha galaria e o concertar os meus livros. E quando passo pela ribeira e pela padaria ser melhor visto das regateiras e sapateiros do que é esta grande personagem. O que me dá pena é o haverem-me obrigado os médicos a sangrias, purgas et pozemas, e pirolas e a duas fontes que abri 2.<sup>a</sup> feira, 21 de Junho per rezão da vista que totalmente ia perdendo, que isto e os grandes empenhos em que tenho a minha casa foi o que me granjeou sete anos que estive fora dela. Mas creio que brevemente acabará ele de conhecer que o servi muito como devia. Mas para que digo que brevemente o conhecerá se o conhece já hoje? Porém ãas agulhas muito ferrugentas são as que procuram que ele dilate o declarar este conhecimento no qual a Rainha que Deus guarde e o Príncipe estão mui bem. O referido desculpa o não dar rezão a V. M. dos negócios que trouxe a meu cargo, dos quais não posso tratar se não depois de beijar a mão a El-Rei. Em o fazendo segure-se V. M. que não perderei ponto e o que procurarei será que a pensão de V. M. se acrecente por entender ser isto o que lhe mais convém, que o tratar de vir ver Lisboa vejo para isto muitas dificuldades.

Os papéis das contas de V. M. com o parente de Tomás da Veiga entreguei ao meu agente e com elas fui buscar o tal Casmino que lhe respondeu esperava ãa certidão de Arraiolos e outra de Beja. E que, em chegando, ajustariam as contas das quais me não descuidarei e se farão com toda a devida consideração e avisarei a V. M.

Agora entrarei a responder à carta que recebi de V. M. depois de chegar a este lugar, de 27 de Março. Maravilhado me deixa dizer-me V. M. que em quase três meses não recebera mais que onze regras minhas, ainda que em todos eles raro foi o correio em que não escrevesse, mandando com muita clareza o modo por que V. M. havia de entregar os livros, e escrevendo sobre isto a Fr. Nunes Sanches e a Manuel Rois de Matos. Estou desejando que chegue algum navio de França, ou de Itália, para ter aviso de V. M. de ter recebido estas cartas, porque seria grande mortificação minha de as ter escritas e de mas furtarem.

Vejo o que V. M. passou com o seu cardeal acerca do negócio do comissário-geral, e confesso a V. M. que ando tão enfadado de frades – e são eles tão pouco agradecidos – que não quero cansar mais a V. M. em lhe encomendar este negócio só em particular encorrido a Fr. Francisco de Sousa e com o geral de S. Domingos a pretensão de Fr. João Correa. E em V. M. favorecer estes dous frades me faz particular mercê.

Quando cheguei a este lugar não achei nele a Bona Corsi e assi não pude fazer com ele a diligência que era rezão, visto o mau termo que seu irmão de Liorne teve com os doces. E estou bem enfadado de se dilatar o haver nau pera Génova ou Liorne porque se me dilata o remeter a V. M. púcaros da Maia e Estremos e panelas de flor, mel e açúcar rosado que já tenho previnidos. E se se dilatar o haver naus, não irão tão frescas como eu quisera. Entretanto se poderá também fazer perada que irá em patangonas. E é este ano pouquíssima a fruta que por estas partes há, mas muito o trigo e vinho. Também na ocasião em que forem os doces, mandarei algum outro emprego para me ir desempenhando da minha dívida. E segure-se V. M. que enquanto não tiver pago que não aquietarei.

Com grandes desejos estou esperando a licença para os livros defesos, porque é grande o aperto que cá vai nesta matéria, principalmente os que caem em mão de Fr. P.º de Magalhães – que me tem infinitos, sem acabar de se resolver em mos dar. E em poder do Padre Manuel Cordeiro, que morreu apressadamente, estavam 327 livros que com trabalho recolhi, que a mesa manda agora ir a Fr. Adrião Pedro, trino. E o rol mando com este a V. M. para que ria um pouco.

Os meus livros tenho já armados, mas não na parte onde de todo hão-de ficar. E agora lhe ando fazendo a lista de que mandarei a V. M. cópia tanto que de todo estiver ajuntado. Tenho achado até hoje 21260 corpos, mas os mais escolhidos que hei no lugar. Chegando o resto dos de V. M. acabaremos de aprefeiçoar a livraria. E os que himos topando dobrados vou vendendo a meu primo Rui Lourenço de Távora. E no primeiro navio remeterei a V. M. a Bíblia Sant Panini, e encomendo a V. M. se não descuide de fazer diligência pelo Chacão dos papas, da última impressão, e pelo *Elogios* de Paulo Jóvio com estampas.

O Padre Fr. Francisco de Macedo se está morador em Tilheiras em o mosteiro que ali têm os Padres Franciscanos de sete ou oito frades por lhe deixar aquele sítio o príncipe negro cuja a quinta era, e na igreja – que é pequena e lindíssima – tem duas sumptuosas sepulturas. Frei Francisco continua em apurar o Camões e tem já feito sete cantos. E hoje, 29 de Junho, me mandou pedir os comentos de Manuel de Faria sobre Camões e Lacerda sobre Virgílio e os poetas gregos e latinos por rezão das notas que há-de fazer na mesma tradução. E a somana que vem começamos a ter nesta minha livraria ãa academia de homens doutos sobre esta mesma tradução de Camões para que seja apuradíssima. E tudo o que na academia for saindo irei remetendo a V. M. E como eu não tenho grande gosto de andar por as ruas, nem as fontes me dão lugar, todo o entretenimento me é necessário para passar em casa sendo os dias tão grandes como são. Mas confesso a V. M. que estão estas minhas casas tão fremosas e tão bastantemente adereçadas para o lugar, que pouco me

lembra o andar por ele. E depois que cheguei tenho continuamente três homens a copiar-me papéis de mão, porque me empresta Dom António da Cunha todos os que foram de seu tio Dom Rodrigo. Este moço, Dom António, é muito bem entendido. Sabe muito bem o italiano e é muito gentil poeta.

El-Rei achei na quinta de Alcântara quando cheguei, e ainda lá continua, mas dizem-nos que se virá no fim deste mês. Mas hoje, 29, veio a relação para vir sentenciar os 18 homens que vindo em leva das cadeas do reino para a de Lisboa se alevantaram no barco com o juiz de fora de Vila Franca, que os trazia, e o mataram.

O Conde de Odemira tem concertado para casar suas filhas nobremente, com que Francisco Soares – avô das moças – ande bem contente. E tudo ele merece porque é um dos mais honrados homens com quem nunca tratei e de quem sou particular amigo. A mais velha, com o Conde da Feira, a segunda – a que dão 60 mil escudos de dote – com o Conde de Vila Nova que haverá dois meses que enviuvou, a quem não ficaram filhos. E o Conde de Odemira não se espera mais que acabar estes casamentos para também se casar, porque está muito rico e muito mais valido. E come comigo com toda a amizade. E ultimamente teve ãa grande herança que lhe deixou Nuno Álvares, filho de Pedro Álvares Pereira.

O Marquês de Laganez mandou sair de Badajoz toda a sua cavalaria, alguma infantaria, e com ela o Marquês de Mertara que veio para a parte de Olivença donde deribaram três atalaias em que havia a cinco [?]. E o Conde de Sam Lourenço em tendo aviso saiu de Elvas – de que o inimigo teve aviso – e se recolheu. De ali a dous dias mandou o Conde a Albuquerque donde, com um petardo, rompeu a porta e entrou e queimou todos os arrabaldes, que são grandes, e se recolhe a gente com ãa grande pressa sem lhe sair ninguém ao encontro.

A nova companhia vai muito por diante preparando os seus 20 navios de guerra que sairão por todo Agosto, e neles o Conde de Castelmelhor, meu cunhado, que vai governar o Brasil. Também se aprestam 4 navios para andarem na costa por razão de alguns piratas.

Õa tarde destas estive lendo as conserveiras a memoria de V. M. sobre os doces e logo se fizeram ginjas em conserva. O mau é não termos navio que as leve.

Ontem, 27 de Junho chegaram três naus: duas de Liorno, e ãa de Génova. E por elas me disse o capelão-mor tinha cartas de Roma de 15 de Maio. E assi me tem com cuidado não as haver recebido de V. M. até esta hora, sendo força acabar esta para mandar, porque se há-de partir pela manhã o navio de França. A Fernando Brandão me fará V. M. mercê dizer como estou sentido de não haver recebido nenhũa carta sua e lembrar-lhe as letras de meu filho Dom Simão para as pensões, porquanto fez já sete anos e toma amanhã em casa do Bispo de Targa a primeira tençura por despacho que deu o cabido.

Ontem se pôs por parte da Inquisição um novo edital contra os livros defesos com que venho a ter maior necessidade da licença.

Ontem aconteceu um caso notável de que soube a esta hora. E foi dar-se Francisco Brandão – irmão de Fernando Brandão – com uma faca, duas cotiladas pela garganta e

duas facadas pela barriga de que fica mui arriscado. Eu mandei saber de seu cunhado se havia algũa cousa em que os pudesse servir, e me não atrevo a dar esta nova a Fernando, nem tenho tempo para mais. Guarde Deus V. M. muitos anos. Lisboa, 29 de Junho 1649. Sei que chegaram a El-Rei nestes navios encomendas de V. M.

\*B.N.P., cód. 1977, fol. 24 v.-27 r.

C

I

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 4 de Julho de 1649

Não tem número nem conto o muito que hei escrito a V. S. de um mês, em tal extremo que não aponto já no meu diurnal as cartas nem as vias e faço assaz em lembrar-me das 3 caixas de livros e de ãa buceta que ultimamente se entregou a Francisco Nunez dia de S. Pedro e no mesmo saíram para Livorno onde tudo deve ser arribado. E na buceta iam dous livretes de matemáticas do príncipe e um Espelho de Consolação de S. E. com os róis dos livros de V. S. e dos meus e inda que diminuí o preço de alguns por fugir mais de parecer-me nos ganhos com os livreiros. Contudo V. S. não remate as contas destes três caixões até lhe eu mandar inda outra última estimação deles, porque a hei-de fazer muito meúda e com a pena da orelha. E não porque me tema de haver enganado a V. S. em excesso considerável, mas para me mostrar inda menos interessado, do que o sou. Porém nem por esta dilação deixe V. S. de socorrer minha pobreza, com mandar-me quam brevemente puder quinhentos escudos ou cruzados à boa conta, porque para desflorar ãa famosa livreria e tirar dela perto de 300 volumes (é verdade que mais de 200 meúdos, de 1, 2, 3, 4, 5 reales, mas curiosíssimos e raríssimos) foi necessário tomar muitas mesadas adiantadas, e se antes me não chega socorro, me verei em cerco. Tive boa sorte em comprar livros que faltam a V. S. e que eu nunca antes lhe poude mandar, como são os textos de leis, não com a grossa ordinária de Accúrsio, mas ãa mil vezes melhor e com a qual eu estudei e é a de Gottofredo, e os de cânones sem grossa. E para a Teologia os textos dele, que são os primeiros de S. Tomás, e assim mais os famosos concílios universais grecolatinos de Roma, em quatro tomos, que em França se vendem a 50, 60, 70 libras a V. S. os darei por muito menos de 36, mui novos e bem encadernados e muitos Padres gregos e latinos e infinitas curiosidades. E se se me ageita comprar ãa famosa livreria de história avaliada em quinhentos cruzados, há V. S. de enriquecer a sua livraria, que possa estar ao par das melhores de Portugal, e inda de Roma. E se não na quantidade, pois as há de 30 e 40 mil escudos, mas si na qualidade, não havendo em tantos milhares nenhuns melhores que os bons de V. S. Que essa é a glória que tenho de prover-lhe tudo escolhido e selecto e oxalá não houvera V. S., antes e depois de conhecer-me, feito tantas compras apressadas, que eu lhe teria todos tão escolhidos ao tabuleiro, que quanto mais douto fosse quem na livraria entrasse, tanto mais tivesse de maravilhar-se, que para os ignorantes que têm só os olhos na encadernação ou ser de muitas ou poucas folhas, não é a livreria de V. S., nem eu quereria que o seja. E assi por isso como para ordenar-lha bem e fazer a V. S. o mais erudito e noticioso príncipe que tenha, não digo Portugal, mas Europa, me bastaria conversarmos um ano, e que sem ser eu como

o sapato de Aristóteles, nos seus acumes e sotilezas no que deve saber um grande senhor muito dado ao saber e muito mecenate dos scientes, não restaria V. S. inferior a Alexandre e por isso – e para confusão desse reino – em não me porem perto do Príncipe, teria grandíssima ambição de ver-se em V. S. ser eu, inda que bronco e grosseiro, hábil para aguçar em despertar e despavilar os mais sonolentos.

Hora Senhor, além do caixãozinho dos livros de música e dos três grandes de livros e da buceta em que vão as cousas tantas vezes referidas, que haviam de embarcar-se em Livorno na nau que de Génova havia de vir a Livorno a tomar isto e ãa caixa para Pedro Vieira que, por mofina minha, Manoel Rodriguez de Matos, por vaidades portuguesas, deixou de embarcar quando ela ia carregar a Génova. Ficou tudo isto em Livorno, porque a nau não quis tornar a Livorno, e se foi de Génova em direitura a Lisboa, onde, ou bem perto, deve estar já hoje. Consola-me Manuel Rodrigues de Matos com dizer-me que na somana que vem se parte a nau Victória em que mandará tudo. Deus lhe dê boa viagem e eu lhe escrevo que assegure por V. S. – nestes três caixões, caixinha e buceta – seiscentos e setenta escudos e vai o seguro a cinco e seis por cento. E quando partiu a nau com a livreria grande, corriam a um e meio e dous em modo que por vinte seis escudos perdeu V. S. mil e trezentos.

Na letra e no estilo verá V. S. qual estará a minha cabeça, mas nem assi deixarei nãa palavra de dizer-lhe que, se lá vir para mi jazigo de em breve poder ir com honra a Portugal, que V. S. o tente, já não fosse por mais que para meu desengano. E que quando não lhe suceda bem que me alcance com boa graça de S. Majestade licença para pola saúde me retirar a Tivoli ou Frascati ou algũa outra cidade aqui vezinha, onde em casa minha ou em algum convento de monges ou frades possa viver os poucos dias que me restam. E se o bispo de Ceyta estivesse tão propínquo a sair de Veneza que pudesse ser antes de começar o inverno, poderia eu ali, sem ninguém o imaginar, servir a S. Majestade com acerto, deixando-me o tal Bispo bem instruído e bem introduzido nos amigos e inteligências, vivendo eu no público como um de muitos homens grandes que desgostosos de suas pátrias escolheram aquela habitação e estão ali com estimação. Mas isto é em segundo lugar que o primeiro é estar onde V. S. e onde o sirva de bibliotecário e a S. E. de capelão e diretor de suas devoções que até para isso tenho algũa habilidade.

Muito tinha que contar a V. S. de ãa ribalderia que me fez P.<sup>o</sup> de Laval, a quem em dez anos de amizade fiz muitos e muitos serviços, não fazendo se não louvá-lo a El-Rei sem nunca receber dele nem um invitar-me a ãa comédia sua. E agora descobrindo-lhe um gosto que El-Rei tinha de receber de mim um instrumento, me furtou o aviso e quis ele fazer o presente por ambição de se fazer seu valido. E cobiça de cuidar que por instrumento de cem escudos lhe há-de dar meio reino, ou pagar-lhe suas dívidas, polas quais há meses que está fugido nãa igreja, e tem tão movido o agente Carrilho – e não sei se Nuno da Cunha – que temo apadrinhem a El-Rei o haver de aceitar-lhe o instrumento. Mas eu não cuido que sabendo El-Rei o que nisto passa quererá aceitá-lo, nem aprovar desprimor e agravo feito a tão honrado criado seu. E sabe o que passa, porque preveni eu a S. Majestade

com a verdade e papéis eriginais, que poderá mostrar a V. S. o secretário Gaspar de Faria Severim. E com parecer muito mal a todos os italianos o ver que ele se valesse do secreto que debaixo de sigilo lhe descubri para querer-se-me adiantar, são tais os nossos naturais que o fomentam, parecendo-lhes que me pode ganhar o lugar de graça que tenho; como que lhes haja de ser-lhes de mais proveito um estrangeiro, que um natural. Enfim com dizer que este homem é romanesco, fica saneado de tudo quanto há vituperioso no mundo.

Fico fazendo o quarto caixão de livros para V. S. de que arriba tratei, e brevemente lhe mandarei a lista. E inda que não seja feita com as solenidades, bastará para que V. S. se não embarace lá com compras, e guarde Deus a V. S., Roma 4 de Julho, 1649.

Vicente Nogueira

Vire V. S. a folha que fica o mais importante.

*Sub naturali et nostrae amicitiae sigillo.*

Havendo-se agora provido infamemente e simoniamente o canonicato de Évora em um fulano Pedra, moço e pior que moço, nacido em Lisboa, mas de pai e mãe estrangeiros, e um grande arcediagado de Cerolico num velho destampado que nunca soube latim e escassamente ler e escrever, por haver vinte dous anos que serve a um duque Altens, homem que ninguém de vista conhece em Roma, mas daqueles alarves que, caçando – vivem sempre em campanha – provisões as mais indignas, que neste pontificado se não feito com serem todas as mais de antes indigníssimas. E dizendo-se que foi o canonicato *pretio appretiato*, foi de parecer o Padre assistente que o agente fosse queixar-se ao Papa de tal maldade e quam justa causa haveria de não se lhes dar a posse e que se lhe nomeasse Fernando Brandão por autor destas velhacarias com o sotodatário, depois que ao Papa, por outras menores de António Mendes com o Cardeal datário este fez que não crea nem faça nada com o datário. E altercando-se esta matéria num congresso do mesmo assistente e P.<sup>o</sup> de Valladares, seu companheiro, p.<sup>dor</sup> de Portugal e do agente e de mi em casa do agente, se tratou de ser Fernando Brandão espia contra nós. E então disse o agente que perdoasse Deus ao Marquês de Nisa fiar tanto de Ferdinando Brandão, que lhe escrevia os secretos da Embaixada e tantos males do Cardeal Mazerino e Rainha Regente que bastariam para nos fazerem quanto mal pudessem. E que por isso não podíamos ter um mínimo favor e que ele o sabia porque Ferdinando Brandão, como castelhano e inimigo nosso ia ler as tais cartas na antecâmara do Embaixador de França a todos os Monsignores francezes que súbito o escreviam a França, e dava o traslado a P.<sup>o</sup> Mazarino que o mandasse a seu filho e que todos os Monsignores lho disseram e o diziam e diriam nas barbas, e muito disto. E então vi não ser a calúnia de Cristóvão Soares como suspeitava. E eu respondi a verdade e o que deve um bom criado: que Ferdinando Brandão me mostrou sempre as car-

tas de V. S. e que nunca lhe dava novas que não fossem a nosso favor e tais que o não mortificassem, como o mesmo Brandão me dizia que nada lhe cria deles e que se ele, agente, houvesse tratado a V. S. que não creria nenhum monsenhor nem inda o mesmo embaxador, se tal lhe contasse; que com V. S. me não ter em pior conta do Brandão o via tão moderado e tão acautelado, que nenhum deles padres Jesuítas o era mais, com grande maravilha minha e inda vergonha de que um mancebo de tão poucos anos e tão alto estado – e por isso mais livre – fosse tão temperado na pena que podiam suas cartas para mi ler-se em Piazza Naova, e que da língua e mentiras e paixão do Brandão tudo creria e inda alegar falso com cartas de V. S., mas que achar-se nelas palavra que escandalizasse a Mazarino nem inda ãa mosca, eu sei que tal não há e que ele Padre assistente dissesse o que neste ponto sentia. E enfim, houve ãa firme crença que tudo eram mentiras do Brandão, que a mi me doem muito porque sempre lhe estou devendo dinheiro, mas devo-me mais a mi e à minha verdade e a honra de V. S. que a todos os dinheiros e empréstimos do mundo e por não dever me desejo já fora de Roma e V. S. me livre deste inferno.

\* B.P.E., cód. CVI/ 2-11, fl. 556 r.-557 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 10 de Julho de 1649

Não faço outra cousa que estar escrevendo a V. S. com tanta ânsia de que lhe cheguem estes benditos livros e lhes não suceda desgraça qual a passada, que não se me aquietará o ânimo até este termo que Deus me deixe ver, e S. António a quem hoje se bem indignamente disse ãa missa votiva. Os três caixões de livros entreguei a Francisco Nunez Sanchez no dia onze de Junho, e ele os houve por recebidos em mão dum famoso mariola que chamam Salóne e é mais conhecido em Roma que o Papa. E quando Francisco Nunez os houve de embarcar para Livorno dia de S. P.º, lhe levou Marco António ãa buceta para V. S., na qual vai o *Espelho de Consolação* para S. E. e as 2 licenças de ler os proibidos com a comprida lenda do que se passou no alcançá-las. E assi nos três caixões como na escatola ou buceta vai só, por marca, o nome da «Ilustríssima e Excelentíssima família Gama». Partiram com felice tempo e não duvido que estarão já em Livorno. E hoje, 6.<sup>a</sup> feira, 9 de Julho, não é inda vinda a posta de Génova, na qual espero carta de serem chegados os livros a Livorno e se chegar antes de fechar esta, darei a boa nova a V. S. E assi a Francisco Nunez como a Manoel Rodriguez de Matos escrevi muito claro que V. S. manda que de nenhum modo lhos embarquem sem segurá-los, e que o façam em quantidade de de seiscentos e setenta escudos, por mais caros que corram os seguros. E que, se se não acharem a cinco por cento – que é preço caríssimo – que os segurem a seis, que estou tão escandalizado do passado, que não posso lembrar-me sem dor, porque então corriam os seguros a um e um e meio e de nenhum modo chegavam a dous. E, podendo V. S. com vinte ou trinta escudos escusar um desembolso tão grande, foi tal o descuido do comissário e as vaidades e pontos destes cristãos que se não fez nada. Nem eu até saber que o hajam feito me dou por contente, porque sei o desamor com que tratam a fazenda alheia – nem pode ser menos, quando tanto atendem e cuidam sempre em crescer a própria.

Sei que hão-de contentar os livros ao entendimento e juízo de V. S. – quando não aos olhos –, porque me atreverei a dizer-lhe que não achará livro que não seja em seu género ou boníssimo ou ao menos bom e que com outros dous ou três caixões, que meu ânimo lhe anda traçando que V. S. terá a melhor livreria de Portugal. Não digo a maior – que o será a de Fr. Egídio em Coimbra, e algũa desses famosos colégios da Companhia dali, Évora ou Lisboa –, mas melhor que elas na variedade das matérias, na eleição dos bons autores, na rareza deles e em não entrar imaginação de cousa que alí se não ache. Muito quisera que se detivera ali a nau Victória da companhia dos mercantes para que os livros cheguem, que para a bolsa de V. S. é bom o seguro, mas não para o seu saber, virtude, estudos e curiosi-

dade, que se há-de deleitar tanto deles que não há-de saber sair da tal lição se não polos cabelos como a mi me sucede os meses inteiros.

Depois que V. S. haja feito o desfalco dos duplicados, que já tão largamente lhe hei escrito, dispondo deles na forma que mais lhe contentar, em que me remeto em seu arbítrio, faça outro segundo desfalco, que agora lhe mando de trinta e sete escudos e seis júlios, e nele me não remeto a seu arbítrio, porque é capricho do meu. Porque inda que V. S. me perdoou já por carta sua todos os excessos que eu cometer no preço dos livros que lhe vendo e me faz doação dele, quiçá em remuneração de algum trabalho e serviço que lhe faço. E que os que compram e vendem se enganam, melhorando-se quanto podem, não atando-se quem comprou um cavalo em cem cruzados, a não vendê-lo o dia seguinte em duzentos. E que o livro – o livro que hoje comprou em dous vinténs – o vende ali no mesmo instante em dous tostões. Contudo, inda que sou livreiro de V. S., sou livreiro fidalgo e inda que ganho, tenho atenção a dá-los em tanto menos do que os daria um livreiro ordinário, que venhamos V. S. e eu a partir com pouca diferença este ganho entre nós. E na primeira livreria, quando nossa amizade não era tão crecida, iam os preços mais rigorosos (mas inda aquém dos livreiros). Porém agora com havê-los posto mais moderados, tornando a revê-los com óculos de longa vista, inda os de[s]ci mais. E para que V. S. se fizesse prático, podendo fazê-lo a vulto o fiz com fastio, meudamente, e em muitos contra o próprio entendimento, mas forçado do negro primor, como no *Plutarcho* que inda que em nome me custou doze escudos, em efeito foi muito mais, porque o livreiro os não quis em dinheiro, mas em livros ao seu modo. E eu estava tão namorado que me pareceu lho furtava, porque determinava morrer só com aquele livro, encadernado por três escudos, sobre quinze que em Paris custa em papel. Contudo me reduzi a doze escudos. Mas quando V. S. o veja, sei que lhe parecerá o mais fermoso Plutarco que haja no mundo. *Arias Montano*, das antiguidades judaicas, é livro que depois que se imprimiu tirou a venda às bíblias régias, porque tudo o que nela há de sustância está ali. E eu o pus em quatro escudos, duvidando se o meteria em seis. E agora o reduzo a quatro patacos. Os autores da *Caballa*, em que há alguns proibidos, daria aqui tal curioso dez escudos, eu o pus em seis e agora vai em quatro e meio. A *Náutica Mediterrânea* de Crescêncio é livro que aqui se não vê nem acha, três e quatro escudos se dariam voando, fiz-lo encadernar e remendar pelo livreiro do Papa e pareceu-me que era bem moderado em 25, agora lhe tirei os cinco júlios e fica em vinte. A viagem de Ferrar.<sup>te</sup> era livro de 15 e 20 escudos por único e por original, vai em seis. Em suma, V. S. se haja por bem servido e cuide que ganha muito nos preços inda do que lhe parece mais desprezível. E quite-me e dê-me o que lhe levo mais do justo, para que eu não tenha de que confessar-me nesta nossa venda, que assi o digo ao confessor e ele me assolve, dizendo que *scienti et volendi non fit injuria* e que pois eu tenho certeza de V. S. que me dá o em que excedo, se tal volta excedo, que não tenho de que acusar-me. Oxalá assi se purifique a minha consciência nas boas sortes que tenho em comprar, folgando todos de me venderem mais um livro por dous júlios que a um livreiro pola dobro e quatrodobro, por amizades, esperanças etc. e fei-

taçarias que lhes faço. E na compra ganho mil vezes mais que na venda, pois se a honra consentisse vender não faltariam compradores.

Torno a repetir (inda que sem necessidade, por ser V. S. muito lembradiço) o secreto das nossas licenças, não sendo necessário para aqui virem mil memoriais, alegando o exemplo que só o suspeitassem. E já um frade impertinente se veio favorecer de mi para o Cardeal Barberino (julgue V. S. para quem!) em ãa licença que pede Dona Maria Clara, mulher de Júlio César, nora de P.<sup>o</sup> César o Cativo. Pois os livros gabo cá a V. S. de Dom Aleixo Piamontes os secretos; *Thesouro de Prudentes*, de um manco, que ai era mestre dos meus criados, chamado Gaspar Cardoso de Sequeira; os três *Livros curiosos* – que título e que livro será?; a primeira parte do Vilhegas, e dizendo eu que emendasse o memorial e dissesse a segunda que era só a proibida, que a primeira – que é Vida de Cristo e Santos do Testamento Novo – é mais que permitida, zombou da advertência e que era aquela Senhora tão sábia que não podia enganar-se. E o que eu dela posso testeficar é que não vi em minha vida melhor nem mais fermosa letra de mulher. E também o dar-me V. S. a honra de seu bibliotecário, que me hei-de prezar tanto dela como Demétrio Faléreo de sê-lo dos setecentos mil volumes do grande e virtuoso Rei de Aegito Ptolomeu Filadelfo. E se tornara Portugal o hei-de servir actualmente com grande glória dessa casa, e se não tornar consolo-me com sua memória.

Pedi a V. S. nestas cartas passadas (que por meu mal podem estar inda em Livorno) que me fizesse mercê de prover-me com a maior pressa possível à boa conta dos nossos quinhentos cruzados ou escudos de moeda de dez reales, postos nesta corte, para tapar bicos e buracos de dívidas e no dia que me chegar ãa resolução de um absente, fazer-me senhor de bons livros de histórias e algum que poder acompanhar de presente o Atlas de P.<sup>o</sup> Vieira. Se eu for tão mal andante que as cartas não cheguem antes desta, muito temo que possa perder ãa bela ocasião não estando já aqui o dinheiro, porque eu pago hoje até amenhã duzentos e cinquenta escudos a Ferdinando Brandão, não sei donde, porque se cair se não ache dívida minha.

Fico fazendo um famoso caixão para V. S. – nada inferior aos três – e com ele e o seguinte das famosas histórias me retirarei desta mercadoria para ir-me [se] a Portugal com ãa livreria de mil escudos que valha o dobro. E se para Tivoli, ou estes derredores, a levarei de má vontade, porque entre frades só servirá de vaidade, e não a destino para V. S. porque em serem quasi quasi os mesmos que os de V. S. verá que são os que julgo por melhores e o são realmente. Muito mal me sucedeu um tentativo que fiz ao assistente, em modo de aconselhar-me se pediria licença ao seu Geral para passar em V. S., só por sua vida, os 17 volumes da Companhia e saiu-me como um leão, dizendo-me mil despropósitos de quanto dano seria que seculares imperitos das religiões soubessem os secretos delas, principalmente sendo ministros e conselheiros de estado, que iriam nele acusá-los de que fazem tal e tal cousa contra a própria regra. Mas eu o convenci de que todos estes Gerais cessam em um grande senhor e grande cristão, dotado de tantas virtudes e saber e que fiaria eu dele o que fiaria do seu Geral. Enfim, esperaremos o novo. E porém inda nesta cólera e negativa foi

com tanta honra de V. S. que dariam todos os senhores e fidalguinhos daí muito por serem louvados com os vitupérios de V. S. Mas se eu fosse a Portugal os havia de levar comigo, que isto posso fazer em que lhes pese e depositá-los na livreria de V. S. em minha vida. E se V. S. sem minha licença os mandasse trasladar – que nenhum lhe chegará a cruzado – com 6400 reis teria o que não tem príncipe da Europa, tão ciosos vivem estes homens. E só por amor de V. S. e de que lhe hei-de ser do maior gosto que nenhũa outra conversação deste mundo (e quiçá de grandíssimos proveitos) desejo ir aí, que se V. S. estivesse absente, ou eu o não gozasse, mal ano, que eu fosse aí a ver esses mostaches ou focinhos, tão diferentes da minha inclinação em todos os tempos e tanto mais aborrecíveis hoje, que vou acostumado e mal acostumado a trazerem-me em palmas. Por sinal que indo eu esta menhã cedo para um gosto de S. Majestade com só Marco António bater a ãa porta de certo palácio que está desalugado, me lubrigou desde as suas vidraças o Cardeal Rochi (que segundo a presente justiça é tido polo sucessor de Inocência X) e em continente as abriu e saiu a debruçar-se sobre o balcão com o seu barrete vermelho e inda sem punhos nem colar, e cuidando eu escapar a benignidade e favor, fingindo não havê-lo visto, atravessei a rua e cosendo-me com a sua parede ia passando, mas ele em altas vozes começou a gritar-me e envergonhar-me de tal assunto em modo que houve Marco António de alegar-me com o exemplo de Absalão quando *sollicitabat corda virorum*, que outra letra diz *roubava*. V. S. me avise do que em matéria de mudança daí posso esperar. E se é nada me quietará este ânimo que começava já a inquietar-se com esperanças vãs, e em modo que até as desenganar, não posso acertar na eleição do retiro se há-de ser Tivoli, se Frascati, se Albano, porque esperar polos bispos é vaidade na idade em que estou, inda que tresantontem disse o Papa ao agente Carriho que o apertava «gia siamo in procintu», palavra de que o Padre Assistente está muito confiado que esta noite nos despacham, mas o Papa está tão posto em cerco, que tendo tomado palavra a D. Olímpia sua cunhada que ontem faria ãa doação a seu filho o Cardeal Pamfílio de 60 escudos de renda, que ela tem ganhado nestes seis anos, mas como isto é em que lhe pese, não foi poderoso para achar um notário em toda Roma, donde não há rua sem vinte. Exemplo maravilhoso da miséria humana e para que ninguém inveje aquelas alturas. E temem-se grandes roturas, sabendo-se que o Papa não tem ruins inclinações e que obra-ria bem se o não enganassem. Enfim são Histórias largas. O presente para o Marquês del Bufalo não esqueça a V. S. e não seja nem mais nem menos do que lhe disse, porque hei pesado bem o que convém a V. S. No que convém, muito tenho que dizer, mas acabo porque as horas me obrigam. Guarde Deus a V. S., Roma, 10 de Julho, 1649.

Vicente Nogueira

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 554 r.-555 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 17 de Julho de 1649

A primeira carta, e última, que hei tido de Cristóvão Soares residente de França, escrita em 2 de Maio, começa com estas formais palavras: «Domingo 25 de Abril deu à vela o Senhor Marquês de Niza, vencendo todas as dificuldades opostas, que não foram poucas. Permita Deus que vença também as do mar e os monstros da nossa terra, que será o mais, chegando a bom salvamento a sua casa». E não eram necessárias tão preñhes palavras para me metere-m em cuidado, porque já mo tinham causado antes certos pronósticos – por não chamar-lhes ameaços – que o assistente e o agente me faziam muito doridos, ao que mostravam, dos desgostos que V. S. poderia ter quando chegasse. Mas que houvessem estes de ser tão pesados e sensíveis como o dilatar-se a V. S. o ver a face do seu Rei e nosso, eu o não imaginava, pois como a bem-aventurança da alma consiste em ver a Deus, assi a do vassalo em gozar da vista de seu Senhor não menos que da sua graça, por onde me compadeço do estado presente de V. S., como do maior trabalho que nunca tive, tanto me hei transformado no seu amor. E desde que aqui se publicou o não haver agradado a S. Majestade a ida de V. S., não hei podido quietar meu ânimo, com trazê-lo há bem de anos assaz regulado em temperar-lhe a dor de quanto vê neste mundo, sinal que me doem mais as de V. S. que as próprias.

Senhor meu, V. S. não tem menos de grande cristão e de grande sábio que de grande senhor. E assi que lhe pode sugerir minha ignorância que aí não tenha presente? Só lhe lembrarei como velho, e inda mais como clérigo, o que sem sê-lo consolava aos filósofos gentios, que não tinham conhecimento de Cristo e de suas desonras, dores e mortes, nem inda quasi de Deos. Mas todavia, com só o rastro da providência se estender até ao cair ãa folha da árvore, faziam da necessidade virtude, e se conformavam com a vontade divina, envergonhando-nos a quantos somos bautizados no sangue de Cristo que, como cegos – ou, por melhor dizer, como cães – imos morder a pedra, sem querermos enxergar que por mais ruim que esta seja – falsa, mentirosa e invejosa – contudo é atirada de mão que não pode errar. E que por mais inocentes que estejamos no que se nos opõem, que por outra parte merecemos mil vezes maior castigo por um só pecado venial e inda levíssimo, e isto senhor quanto ao de dentro.

E quanto ao de fora, obrigado é V. S. e devedor a sua honra de inteirar a S. Majestade dos motivos verdadeiros e forçosos de sua viagem, da nenhũa perda que nela recebesse seu serviço, antes pelo contrário, do que se haverá ganhado em sabermos arreganhar os dentes onde convém à autoridade pública. Mas tudo com tanta temperança, modéstia e humildade que fiquem envergonhados os que por autores cuidassem que V. S. havia de

tonar e relampaguear contra eles, vendo que os despreza a tal grau que nem os nomea. E nem V. S. consinta aos mais amigos (não só a criados e parentes) nomearem, ou queixarem-se de ninguém, ou agravarem-lhe a sem razão, pois tanto mais ganhará em verem a V. S. tão diferente de todos os mais agravados. Nem da Majestade Real V. S., instantemente, queira tirar mais do que lhe conhecer de gosto, que este cuidado que é o verdadeiro modo de negociar em que S. E. se mostre muda, antes mudando a prática, em quem cuidasse que com ela a lisongeava. E se a V. S. descontentarem estes despropósitos, atribua-os à velhice, que eu algo podera dizer do que ouço, mas de que serviria em dano já feito e seta já atirada, além de não ser obra de homem de bem fazer o mexeriqueiro, excepto no caso de atalhar o não executado.

Cuido que quanto hei escrito a V. S. nestes três meses vai tudo junto com esta carta, que assi havia de ser para que eu não possa ser socorrido de V. S. com algum dinheiro estando enforcado por ele e em estado que me não lembro de maior aperto. E não estivera nele se houvera vendido este jurete que tenho de 18 mil reis, mas a negra honrinha de saberem estar destinados para o hospital de S. António e o triunfo que fariam os nossos naturais de minha prodigalidade – que assi chamam ao trato limpo em que nasci e fui criado – me tem causado a aflição, porque os cristãos-novos, mancomunados com Tomás de Veiga, em agradecimento de tais três benefícios, inda que se me ajoelham, como se eu soubera que cousa é vaidade, quando porém chega o negócio a quatrins me fazem iniquidades e perrarrias inauditas. Vá um exemplo com que V. S. me perdoe falar-lhe em dinheiro. Manda El-Rei a Duarte Nunez de Hamburgo que, para minha convalescência, me mande logo contar aqui trezentos cruzados. Duarte Nunes – que igualmente chama estes que aqui se me dão, cruzados, escudos e ducados – escreve que me dêem aqui trezentos ducados além dos cinquenta ducados que cada mês me pagam. Eis levantam que ducados são de sete júlios e assi me não quiseram dar mais que duzentos e quinze, sem aproveitarem razões evidentes. E para desfazer um erro destes – ou ãa malícia – são necessários dous ou três meses de esperar a emenda de Hamburgo. E entretanto os meus trapos no geto dos hebreus, pagando cada trinta dias escudo e meio por cento e convertendo sempre os renditos em principal sorte. Por onde não vejo já a hora de desempenhar-me e ir-me meter num monte onde só fale com os meus livros, já que vejo ir-se-me desfazendo as esperanças de ir acabar nesse reino. E inda se pudesse, nessa livraria de V. S. na qual deve V. S. consolar-se muito de todos os seus desgostos, vendo-se também acompanhado de quem lhe fale verdade e não o lisonjeie nem o engane. E torno a pedir a V. S. que quando V. S. não possa comodamente pagar-me tudo, que seja parte, e que já não é para comprar os juros baratos, mas para meu comer e a credores, porque já por muito tempo estão arrecadadas e consumidas as mesadas futuras mas muito em secreto, para que não fujam de mi as livrarias, antes cuidem que nado em ouro. E a do dono, que está em Florença, vou com interlocutórias entre-tendo até ver se em Agosto posso ser socorrido de V. S., mas parece-me impossível. E por isso não acabo de fazer para V. S. a quarta caixa que pudesse ir a Livorno antes de partirem

as três, que espero estejam já ali, onde queira Deus se assegurem, que eu inda estou com temor das palavras que risco no bilhete de Francisco Nunez Sanches.

Senhor meu, com a saúde de V. S. e sua vida e paciência, sou certo que se há-de restituir em grande graça de S. Majestade e ver nessa casa todos os grandes aumentos que merece. Mas é impossível que as virtudes de V. S. não sejam invejadas e odiadas de quantos não chegam a possuí-las – e, que digo – possuí-las, nem a olhá-las. Pelo que V. S. com seu retiro, livros e estudos se desvie muito de conversações que lhe não podem render se não ao menos tiçoadas no purgatório, que é a moeda com que a bem livrar se pagam as palavras ociosas. Mas a arte de V. S. e sua destreza se há-de empregar em que não cuidem seus iguais que V. S. o faz por despezá-los, já de imperitos, já de viciosos. Mas que por qualquer outro respeito, inda que seja o de beato ou hipócrita, que eu não tenho maior consolação que quando acerto de fazer algum bem e se cuida de mi que porque o sou, porque Deus mo há-de pagar conforme a intenção que lê no coração e inda, em cima, polo gosto com que recebo o ser mal reputado. E isto quanto a isto.

Chegando aqui esta carta me dão duas de muito gosto. Ûa é serem chegados a Livorne os 3 caixões de V. S. com a buceta de S. E. em que vão as licenças e o *Espelho de Consolação* e que, embarcados na nau Victória, irão inda em cima assegurados. E inda mal polo passado. A outra carta é do fidalgo de Florença, em que diz que a necessidade em que se acha o faz decer dos quinhentos e três escudos aos que lhe eu profiro. Mas que eu queira mandar logo desembolsá-los, porque se ele não se remedeia brevissimamente não lhe está bem fazer baixa. E vem isto em tempo tão estreito que não vejo remédio para não vender cinco lugares de monte ao menos, e digam quanto quiserem, que eu não reparava em perder em cada lugar sete ou oito escudos mas *nel que diran?* De Brandão me safei antontem contando-lhe Marco António duzentos e cinquenta escudos. Pelo que temo que se hoje lhe pedisse o dobro ou quasi, se assombrara pensando que foi para o colher debaixo em maior quantidade, cousa que para a minha ingenuidade é ùa morte da qual V. S. me livrará se logo que receber este aviso, inda que não parta nau, me mandar por França ou por Holanda letra de quinhentos ou seiscentos cruzados para tapar estes buracos. E se além disso a V. S. lhe não fosse de muito descómodo mandar-me, quando primeiro possa, o resto, será grandíssima mercê porque inquieto em não saber como hei-de testar em quanto não tenho feito o emprego tenho tudo no ar a risco de ùa morte apressada, se não súbita. E já digo que não só deixe V. S. todos os duplicados, como é razão e eu lho peço, mas inda nos preços ríguosos dos que notei. E inda se a V. S. parece que faço pouco, farei mais. Que certo aos princípios desejei que V. S. mos aceitasse em presente e não vendidos, mas temi que o julgasse por vaidade e por isso não insisti, no que julguei que não venceria a V. S.

Em matéria de livros me atreverei a assegurar que tal caixão como o que lhe fico fazendo sem entrar livro de Florença, não haverá visto, porque de livretes meúdos confesso que nunca os tive tão extraordinários e raros, que os de Florença são obras famosas por boas e por grandes, entrando os seis Salianos, que precedem a Barónio e os sete Bzovios

que a seguem até o ano de 1563 em que se acabou o Concílio quando era já nacido a Senhor Conde D. Francisco meu senhor, pai de V. S. e que em mandando a V. S. os nove Barónios que lhe faltam tem todo o jogo de 25 tomos inteiro, que não se acham em muitas dúzias de livrarias. Não falo nos novos Súrrios nem nos sete tomos de Germania Illustrata, Hungrias, Inglaterra, etc., em suma, dentro de três meses espero tenha V. S. tal cópia de bons livros, que haja muito que ver e admirar e tanto mais quanto mais entenderem os senhores mirones, e com tanto guarde Deus a V. S., Roma, dia de S. Alexo, 1649.

Dera a V. S. muitas mais, mas hei tomado a meu cargo que as saiba S. Majestade do agente a quem para isso as comunico e não sei se o refere ele lá assi, que certo o deve, mas não sei se são todos tão homens de bem como eu, e sim sei que o não são.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 552 r.-553 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 8 de Agosto de 1649

Tendo escrito a V. S. ontem, bem longe de imaginar-lhe doença, chega neste momento meu criado Marco António e me diz que encontrando no corso a Manuel Álvares Carrilho lhe deu novas frescas vindas de França das mortes do Bisconde e Condessas de Vilanova e Atalaia e haver V. S. tido grave doença para livrar-se da qual se fizera duas fontes. E inda que aqui se tem por remédio tão ligeiro e inda por acto tão positivo de fidalguia que ninguém o estranha, todavia nos biocos da nossa terra, onde quiçá as não tratam com tão estrema limpeza, argue ser muito molesta a causa que a tanto obrigou, mas inda que as não aconselharei sem muita necessidade, consolarei muito a quem as tem já com a experiência própria, e é que dando-me nos primeiros quatro anos de Roma certos vertigens e vagados de que caía como gota goral, abri ũa no braço esquerdo e foi a Deus graças, o mesmo que não sentir mais em todos estes doze anos um mínimo acidente. E assi quererá o mesmo Senhor que V. S. fique são de toda a sospeita e eu lho rogo e rogarei sempre.

Se eu me temera que V. S. tão depressa havia de adoecer, houvera-lhe prevenido os costumes e cautelas que aqui usam desde o maior cardeal até o mais baixo faquim. E é que em toda a doença até muitos dias de inteira convalescença se não deixam visitar de alma vivente e que mais recusam as personagens grandes e altas que as baixas e baixíssimas. E que quando lhes conto o costume daí em achar-se um doente cercado de visitas e estarem muito de propósito conversando, que pasmam e nos chamam nomes, dizendo que onde um tem mulher e filhos, ou bons criados, que porque há-de ouvir outrem com quem haja ao menos de atender para responder-lhe, e que naquele estado toda a pessoa que não é muito inferior ou sogeita, dá molestia. E se V. S. não tem provado esta liberdade, dê-lhe Deus muita saúde para não havê-la mister. Mas quando acaso adoecer, ponha-se neste extremo – e queixem-se embora os madraços que não o serão pequenos os que disso se tomarem – e quiçá, ao exemplo de V. S., o seguirão os que tiverem siso ou miolo. Se a doença de V. S. (como deu a entender o agente, mas eu o não crei desse entendimento) é dor de ver El-Rei mal impressionado de seus émulos em vir-se sem licença, espantar-me-ei muito que quanto V. S. tem lido e visto lhe não hajam ensinado que só pelos pecados e ofensas de Deus devemos tomá-la e que não tem o mundo cousa que deva abater a alma racional criada a aquela semelhança. E inda que fosse perda de fazenda, de honra, de mulher, de filhos, em suma, de cousa que esteja em mão de fortuna, principalmente sabendo V. S. sua inocência e que não errou por vontade, mas por enganar-se o entendimento como humano, e que se S. Majestade está hoje persuadido de algũa falsidade ou

calúnia que o tempo, pai da verdade, a desfará e aclarará, porque esta pode bem eclipsar-se, mas não perder para sempre sua luz. Um tio, inda que no 4.º grau, de V. S., tendo na morte de Filipe II perdido quem de pobríssimo fidalgo o fez conde de Castel Rodrigo, comendador-mor e grande senhor, achou inda em cima feito senhor do mundo ao Marquês de Denia, a quem ele tinha feito mil agravos, e este com a mão de seu amo Filipe III começou a perseguir e a vingar-se do português com ânimo de, a poder de desgostos, o matarem. Mas ele como homem de bom entendimento natural (que de letras nada tinha e apenas sabia bem-escrever) se fortificou tanto de paciência que fazer-lhe injúrias era fazê-las a ãa estátua, e para que rebentassem seus contrários, deu em vestir-se de galas – que nunca usara se não em ocasiões de palácio – e a encher as mãos de anéis, com ãas botinhas brancas muito atacadas (parece-me que o estou vendo) e em fazendo dia sereno ir-se à casa do campo a pescar à cana naqueles tanques tão alegre e contente como se só então vivesse e, enfim, mostrou o tempo ser ele homem tão de bem que o mesmo Lerma e o mesmo Rei o fizeram Marquês, o fizeram Vizorrei, o fizeram grande e, em suma, lhe deram mais que seu primeiro amo. E assi se V. S. mostrar grande serenidade nesta adversidade, pondo um cadeado em sua boca para se não queixar e nem inda por acenos, e inda maior nos ouvidos, para não consentirem cousa que haja de azedá-lo e doer-lhe, e andar com o rosto muito alegre e prazenteiro, mostrando grandíssima esperança e confiança em sua consciência, mas inda maior na Majestade real e em sua magnificência, virão a desfazer-se todas as névoas e V. S. a ficar resplandecente como sol e que possa aplicar-se-lhe a letra *ut magis luceat* quando sai de entre nuvens. Bem sei que V. S. se rirá de que lhe diga o que sabe melhor que eu, mas sofra-me despropósitos quando nadem de mero amor. Hora, Senhor, nos criados de V. S. inda que honrados e bem nascidos importa inda mais a cautela do silêncio e saberem que V. S. os castigará pela menor palavra que boquejassem. E com tanto não tendo mais que dizer-lhe se não que S. António – meu avogado e inda (*si fas est dicere*) parente – é e será de mi rogado e importunado até saber que tem V. S. recuperado a saúde e o gosto e que não tome pesadumbre de nada deste mundo, que com isso será, senhor dele e possuidor do futuro. E guarde Deus a V. S., Roma, 8 de Agosto, 1649.

Vicente Nogueira

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 558 r.-558 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 5 de Setembro de 1649

A última carta que de V. S. hei recebido é a de S. Nazar de 13 de Abril, do embarcadouro. E desde então para cá não vi mais letra sua e oxalá fora a causa descuido ou esquecimento. Mas como as más novas sempre me chegam presto, pouco depois me vieram as peores que podiam, de ficar V. S. com pouquíssima saúde, rendido nessa flor da idade ao remédio das fontes, que ainda aos velhos, como eu, são penosas. Puz em segundo lugar o haver V. S. achado em S. Magestade pouco gosto da sua saída de França, porque tenho tanto conhecimento da grande cristandade e saber de V. S. que haverá bebido esta amargosa purga como dada da mão de Deus, que assi trata neste mundo aos que tem predestinados para as bemaventuranças do outro. Pelo que espero que V. S. – com sua paciência, bojo e silêncio – vá satisfazendo e vencendo as calúnias e maldades com que a inveja haja procurado alhear-lhe aquela graça, que sendo El-Rei não só justíssimo, mas benigníssimo, inda no meio da sua maior indignação *misericordiae recordabitur* por imitar até nisto a Deus. Nem V. S. na defesa de sua inocência, honra e verdade se esforce a querer convencer a ninguém de mentiroso. Deixe muito dela a Deus que sabe tirar dos maiores males os maiores bens e console-se com tomar ao mesmo Senhor por testemunha de sua boa intenção e de que se V. S. se enganou como homem, que foi porém como se enganaria todo o homem prudente e honrado que se visse naquela ocasião e procurar que se lhe não imputem os erros, que sem V. S. ter neles parte, depois succedessem, porque seria sobeja malícia atribuir-lhe o que nunca podia entrar-lhe em pensamento.

Realmente e verdadeiramente creio que foi lanço do céu para que V. S. abra bem os olhos do entendimento e despreze tudo o de cá com ver que servindo a El-Rei como ao mesmo Deus (e oxalá não fosse mais) o ache diversamente impressionado, e lembre-se dos Afonsos de Albuquerque, dos Duartes Pachecos tão abatidos de um boníssimo Rei Dom Manuel que lhes pos diante os Lopus Soares, os Diogos Lopes de Sequeira, os Dom Duartes de Meneses. E, que digo, lhes pôs diante? Os deixou morrer de vergonha, que dos Nunos da Cunha e Antónios Galvões não trato, porque foram já nas fezes de Portugal com um Rei que nada tinha de tal se não a coroa e que com prestar para pouco, a seu exemplo transformou os portugueses – que até então eram de ouro – nos de ferro e chumbo que desde então correm. O que entendo *ut plurimum*, que quer dizer «pela maior parte», nem ninguém o entenderá de outra maneira, vendo-se inda nestas escorralhas muitos sujeitos singularíssimos iguais aos melhores dos antigos. Do que tudo V. S. tire um maior amor às virtudes e um grandíssimo fastio de tudo o que delas discrepa, que com as verdadeiras se pode reputar quem as tem, por senhor de tudo sendo-o dos afeitos próprios e nisto estudavam os estóicos.

Haja levado Deus a salvamento a nau Victória que havia de partir de Livorno no fim de Julho, porque inda que os três caixões se asseguraram na valia de 670 escudos, a gritos meus, sentiria V. S. muito a perda, que eu teria em malograr-se-me os presentuchos e cartas que nela iam, que sendo nadas, inda assi é tanto mais nada a minha bolsa, que não me atrevi a segurá-los. E temo que pola minha má fortuna perigue a nau e perdoe Deus a Manuel Rodrigues de Matos, que por mera vaidade portuguesa deixou de embarcar cousas que tinha, de Abril e Maio, para acompanharem as mortadelas, a risco de que caiam na boca dos holandeses que aqui se diz estarem sobre a barra de Lisboa.

Como não hei feito nestes cinco meses se não estar escrevendo a V. S. e mandando-lhe róis de livros, licenças dos proibidos e razão de não haver recebido as cem dobras de Francisco Nunez nem cousa algũa de Manuel Rodriguez de Matos (e não falo nos cento e seis escudos que recebi dos livros da princesa de Buttera, porque são de conta particular, que não entra com a geral) fica-me pouco que dizer por não repetir o que V. S. já sabe melhor que eu, havendo-o já tão bem avisado que neste último caixão e caixeta que Francisco Nunez mandou a Livorno, se importam cuido que duzentos e setenta e dous escudos e que de tantos se faça seguro quando se embarcar, que não sei quando será nem inda se estão já em mão de Manuel Rodriguez.

Não negociando V. S. com El-Rei imediatamente, não pode haver descoberto nele se de eu tornar a Portugal tem gosto ou desgosto, para que conforme a isso eu me resolva em qual parte de Itália me convém ir morrer. E se o eleito de Tângere estivesse tão vizinho a sagrar-se como era razão, não cuidaria eu fazer pouco serviço em suceder-lhe no lugar. Inda quando meu pai fosse sapateiro da paderia. Visto haver só em oito dias que ali estive e ãa só vez que falei no supremo senado, que ali chamam colégio. Onde assiste o Doge com todos os sábios, capos do Conselho de dez e quarantias. Dado tal satisfação (diziam eles, por sua graça, admiração) que nas minhas costas mandaram, nãa gôndola mais ligeira, o secretário do senado a ringraciar o Cardeal Sacchetti de haver mandado-lhes tal orador, e chegando eu a casa achei no alto da escada o Cardeal com os braços abertos, esperando-me e abraçando-me pola honra que lhe tinha feito. E o Senador Marinho Georgi – que eu não conhecia – me mandou um bellissimo bilhete louvando a língua e franqueza, e um fecho de açúcar refinado de que, tornado a Bolonha, me vesti e todos os criados. Mas fique entre nos esta rebolearia e sirva só de V. S. descobrir a vontade d’El-Rei polo amigo Pedro Vieira, porque mais me mortifica a suspensão e dilação que a negativa, sendo já nesta idade poucas as más fadas. E do que V. S. e Pedro Vieira assentarem me convém me avisem para que eu o execute a olhos serrados. E um dos maiores interesses de repatriar seria o ser aí actual criado de V. S., estando nessa casa, ou indo a ela cada dia como a vencer distribuição, por mais ocupado officio que tivesse, e ordenar-lhe ãa régia livraria, que fosse a admiração de todos os doutos e curiosos de aí e de fora daí na qual V. S. estivesse sempre conversando e aprendendo dos maiores sábios que há tido o mundo e ensinando com seu exemplo a seus filhos a saírem uns heróis aventajados nas letras, mas em tudo o mais iguais aos cadetes do primeiro Conde D. Vasco, que foram em tudo excelentes – tirando um que

só entre tantos degenerou, que até o colégio de Cristo foi sujeito a este acidente. E tenho raiva de V. S. não ressuscitar os nomes da sua ilustríssima família e principalmente o de Estêvão, sendo-lhe progenitor, e tendo nele tal tio como o do governador tão bizarro.

V. S. se não canse com Sebastião César, que me envergonho de ver que lhe não posso com 30 cartas tirar quarenta mil reis que me deve, e fazer-me gastar sete ou oito, nas censuras. E quando as tenha, antes de fixá-las, hei-de mandar mostrá-las a Nuno da Cunha, doutor Carrilho, e judeus, seus agentes – como fiz a Tomás da Veiga que com isso então me pagou o que se me devia – para ver se consentem meter-se na lista dos trapaceiros e maus pagadores quem é lá Bispo e Conde e o maior fidalgo do mundo. E isto a quem, se os ele dera de esmola, não pagava a centena das obrigações da sua casa à minha. E se o faz em vingança de ãa verdade, que me arrependi de haver-lhe escrito, não leo eu no livro do duelo que o agravado se desafronte com não pagar o que deve. E aqui verá V. S. os homens que o mundo premea. E que caridade usará com os pobres quem não usa justiça com o acreedor pobre. Quando V. S. tenha tempo e lugar de regalar o Marquês del Bufalo, lho deve a ãa simp.<sup>ma</sup> vontade. Que então lhe conheci de servi-lo em muito, mas virá lista feita por criado de V. S., porque não só fujo da culpa, mas inda da suspeita dela. E pelas que teve de Pedro Mendez e Ferdinando Brandão me acautelo tanto.

De livros daí, me é muito necessário o Testamento Velho hebraico, latino, interlineado de Pagnino e Arias Montano, que a V. S. ficou salvo, porque me ficou cá emprestado quando a perda grande, onde foi a mal o companheiro. Estavam ambos em oito escudos. Este me torne em quatro. Também cuido que um geógrafo Nubiense, que V. S. comprou para mi em Paris. Donde nunca cá chegaram os breviários de que V. S. me fez mercê, mas já Cristóvão Soares tem descoberto estarem em Leão de França, e chegaram tarde a Itália por ter o Conde de Alets, inda mais que a peste, cerrados todos os portos de Proença.

Do pouco ou nada que de Roma e desta casa chegar a V. S. me mande lista para eu saber se se perdeu algo. E tenho para mandar a S. E. todos os seis abecedários espirituais do Padre Ossuna, livro a que tive muita devação quando li em S. Teresa que o ler aquele livro lhe abriu os olhos da alma, que em Roma tudo se acha.

Da livreria do fidalgo de Florença me despedi na posta de ontem, querendo mais perder livros que a pontualidade de pagar no mesmo dia, oito antes do termo, cento e cinquenta escudos a Francisco Nunez Sanchez, com que diz de mi as maravilhas que eu não digo do Bispo Conde. Todo este segundo domingo, 5 de Setembro hei gastado nesta carta oxalá não enfatiado a V. S. a quem Deus me guarde. Roma ut s.<sup>a</sup>

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 559 r.- 560 r.

O

L.S.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Lisboa, 12 de Setembro de 1649

Em 3 de Agosto recebi juntas sete cartas de V. M.: dois de Maio; 19 e 26 de Junho; 4, 10 e 17 de Julho e outra sem data, e com estas mais alguns papéis, vindas todas na nau Vitória que no dia de antes tinha entrado a salvamento, com cuja entrada tive grande contentamento pelas boas novas que recebi de V. M. e por estas haver tantos tempos que me faltavam. E pode-se V. M. segurar que sempre que V. M. mas dê me fará nisso muito particular favor, porque em todo o tempo há V. M. de achar que sou o mais certo servidor que tem. Hoje, 3 de Setembro, me levantei mais cedo do costumado para tomar duas horas e nelas começar a responder, o que não fiz estes dias por haverem sido para mim ocupados por se haver recebido o Senhor Conde Capitão, meu cunhado, com a Senhora Condessa que foi dos Arcos, neta de D. Carlos de Noronha, filha herdeira de seu filho D. António de Menezes que morreu na armada de França. Era esta senhora o melhor casamento que tínhamos no lugar, muito fermosa, muito discreta, sabe latim e italino e faz versos, e tem sete mil e quinhentos cruzados de renda.

Com as cartas de V. M. me trouxeram logo do navio a boceta com os *Espelhos de Consolação* – de que a Marquesa fez grande estimação – e com os dois livros para o Príncipe, que se lhe entregaram e estimou muito, porque os não tinha. Trouxeram-me mais outros livros, a saber: *Menina e Moça*, e os de música, e os mais juntos a estes, por que beijo as mãos a V. M. que sempre me está enriquecendo. E à Marquesa deram o missal e outro e ela dará os seus agradecimentos à parte, e eu com todas as veras os dou a V. M. para a licença para os proibidos, porque, a faltar-me, não tinha mais que pôr a fogo a livraria pelos apertos que por cá vão. E poucos dias há que ao Conde de Cantanhede lhe cortaram livros de grande preço, cosidos em ouro, que lhe tinham chegado de Holanda, sem serem heréticos. A licença mostrarei somente ao Bispo. E isto para que me mande entregar vinte livros que me ficaram no secreto da Inquisição que, a não ser esta a rezão, nem ao Bispo a mostrara por guardar inda com mais vigor o segredo que V. M. me encomenda. Os três caixões de livros não tenho inda em casa, mas um criado anda já com o conhecimento para os cobrar, o qual me mandou de Leorne Manuel Roíz de Matos, e a conta dos gastos que com eles fez entrando o seguro de que passou letra sobre mim, que aceitei, importante 40185 reis da nossa moeda, entrando o seguro que a seu tempo pagarei pontualmente aos chacões a quem vem a pagar.

Não tenha V. M. cuidado de virem muitos livros dobrados porque tenho quem os tome todos, e são tantos os que os querem que receio ficar mal com alguns. Assi que, em se triando, serão vendidos conforme aos preços de V. M. e por mais – se eu puder – e a conta

com o dinheiro remeterei a V. M. E tem o rol parecido mui bem a algũas pessoas que o viram e ùa delas foi Francisco de Melo, o filho de Garcia de Melo, que é um fidalgo mancebo de mui boas partes. Com estes três caixões e com o quarto que V. M. me diz me ficava compondo, acabarei de aperfeiçoar a minha livraria que ainda não tenho em ordem. Isto por duas razões: primeira, por não ter achado quem ma componha na forma que convêm e eu desejo; segunda, por não estar na casa em que há-de ficar para sempre, nem ter estantes com que há-de ficar, que tenho dilatado fazer pelo pouco dinheiro que por cá há. Mas de ùa e outra cousa tratarei no mês que vem.

Cristóvão Soares de Abreu me tinha avisado como Manuel Álvares Carrilho lhe tinha escrito que eu havia escrito a Fernando Brandão grandes males do Cardeal. E por estas de V. M. vejo como o tal Carrilho foi passando avante com a prática. Mas viva V. M. mil anos por haver acudido pela minha verdade. E como V. M. tem conhecido esta, seguramente podia afirmar não ser eu o homem que semelhantes cartas houvesse de escrever. E bem diz este dito do Carrilho com o Brandão estar mal comigo pela sequidão com que eu lhe escrevia e – o que seguro é – que Brandão (sem embargo de que o não tenho por bom) não disse o que Carrilho escreve, ao menos naquela forma. A Manuel Álvares me parece escreverei quatro regras para que saiba o como deve falar em mim em matéria de tal parte. E inda me não chegou se escreveu a El-Rei sobre ela. Mas o que sei é que por cá se não faz caso de sua negociação, e que dizem o mandam vir, e igual fora não o terem mandado, como eu escrevi ao secretário Pedro Vieira.

Estimo que El-Rei mandasse a V. M. ajuda de custo. E me não espanto de que andassem esses demónios tão desfalcados, porque os conheço muito bem. Parecia-me que V. M. procurasse que na dataria se pusessem até 600 ou 800 cruzados de pensão para V. M., no que se fosse provendo. Porque estes, juntos ao que V. M. já tem, será o bastante para V. M. ir passando. Dir-me-á V. M. que não quer falar nesta matéria. E eu digo, Senhor meu, que não está o tempo para estes pontinhos, e que V. M. fale logo nisto ao Papa e ao Cardeal datário e que peça as pensões e os benefícios simples que puder até 800 cruzados, e inda algũa prebenda grande que vagar, pelo que adiante direi. E trate de passar alegremente sem ofensa de Deus, porque tudo o mais é zombaria. E creia V. M. que lhe falo como amigo, e grande amigo.

Por aqui vou passando sem ter ainda falado a El-Rei nem me queixar. E com El-Rei me não ter visto, nem por isso deixa de me cometer papéis e de me ser afeiçoado. Mas o camareiro-mor usa dos traços que pode para que eu não chege à vista d'El-Rei. E como o camareiro-mor se tem declarado tanto comigo, declarei-me também com ele e já lhe não falo. Nem a Marquesa corre com sua mulher. E com isto cobrei mais amigos, porque se não pode crer os poucos que este fidalgo tem, de todos os estados. E é o único homem com quem não falo – assi dos que andam junto de El-Rei como dos demais –, porque com todos os deste reino trato. Mas deste tenho recebido tão ruins officios que tive esta demonstração por acertada. No lugar me fazem favor e conhecem geralmente que sou homem de bem e que presto para algũa cousa. Às noites se juntam nesta minha casa, na galaria, os fidalgos

que há e jogamos o ganha-perde. Dentro de oito dias vou para ãa quinta porque mandam o médicos tomar à Marquesa os mostos nos joelhos. E, meado Outubro, partirei para a Vidigueira donde passarei um mês, tendo ãa novena que prometi. E com estas ausências poderá ser esqueça um pouco de tempo ao camareiro-mor que tem grande raiva da minha casa ser luzida e de que tenha mais criados que todos, e melhor vestidos, e nas paredes melhores quadros, e os meus cavalos andarem mais gordos, que esta foi sempre a nossa terra, na qual juro a V. M. me enfado, assaz sem embargo de ser nela muito bem visto.

A minha tenção é que o Senhor D. Vicente seja o bibliotecário e senhor da livraria do Marquês de Niza, sem embargo de entender que não serei também afortunado que haja de ver V. M. em Lisboa e para o interim não acabo de achar ãa pessoa de meu gosto, porque de tudo cá temos falta e curiosidade muita. Dom António da Cunha, sobrinho e herdeiro do Arcebispo D. Rodrigo, filho do seu irmão – o da Índia – que é um fidalgo mancebo de muitas partes, se me tem ofrecido com Francisco de Melo pera me porem em ordem os livros, e lhes hei-de aceitar o ofrecimento. E agora trago três homens a copiar livros e papéis de mão, e me acabaram dois livros de cavalarias de D. Gonçalo Coutinho, e eu tinha já o primeiro e, sendo muito bons, não chegam aos de minha mãe.

Já avisei a V. M. como havia achado aqui a parte dos livros da Princesa de Botera e os dois caixões dos italianos. E prouvera a Deus que assi achara os que tomaram os castelhanos. A lista dos que V. M. agora me mandou – de música – mandei comunicar a El-Rei. Mas como tinha todos, fiquei-me com eles.

Assi é como V. M. diz de que devia estar enforcado o homem que por 17 libras me vendeu tanto livros, porque na verdade dizem o estava e só daquela maneira se podem comprar. Trará Deus a V. M. a este reino como adiante direi, e então terei os livros do Padre da Companhia. E era agora assistente de melhor condição que o Padre Nuno da Cunha.

A *Menina e Moça* e a *Década* de João de Barros e todos os mais livros estimei muitíssimo. Viva V. M. mil anos por tanto favor.

V. M. me fazia grande mercê nos livros dobrados, mas como eu os tenho, não os aceito. Todos se venderão por conta de V. M. e espero não terão ruim venda.

Dom Diogo de Sá – que matou D. Manuel Mascarenhas – é filho de D. João de Sá, que era irmão de D. Diogo que foi casado com a irmã de minha sogra. E a mãe é filha do Morgado d’Oliveira, que V. M. conheceu.

A *Rebelião de Granada* e versos do divino Figueroa buscarei aqui. E provavelmente se acharão. E assi importa pouco que o Senhor Cardeal os não desse, ainda que os tinha prometido.

Tendo escrito até aqui me fui – domingo, pela manhã, 5 do corrente – buscar o secretário Pedro Vieira a sua casa, por ser dia em que não vai ao Paço. Estivemos devagar. Pratiquei-lhe a pouca saúde com que V. M. passava e os desejos que tinha de a vir cobrar a sua pátria e morrer nela, mas que tinha V. M. tanta confiança nele que primeiro de tudo me encarregara lhe comunicasse este pensamento, e que em falta poderia V. M. servir em Veneza, vindo-se o Bispo de Ceita. Falámos, enfim, devagar e folguei eu de ver o como o

secretário o fez. Disse-me respondesse a V. M. o que estimava querer-se V. M. recolher ao reino. Que V. M. o fizesse logo e que ele segurava o bem que havia de ser recebido d'El-Rei e de todos os ministros. E que havia de ser o primeiro que entrasse a V. M. pela porta. Como isto vi, pedi-lhe desse conta a El-Rei. Disse-me o faria, mas que El-Rei lhe havia de responder o que já me tinha dito, porque era afeiçoado a V. M. Que o de Veneza lhe parecia também conveniente, mas que o primeiro muito melhor por a vinda do Bispo não estar tão apressada e até na necessidade que El-Rei tinha de V. M. para algũas notícias e para lhe ordenar a sua livraria, a qual vai fazendo com muita curiosidade e grandeza juntando todos os livros de Vila Viçosa com os do Marquês de Castel Rodrigo e com outros muitos que compra. E já tem três ou quatro casas cheias. Isto passei com o secretário com que tive grande contentamento porque espero ver na Primavera o Senhor Dom Vicente Nogueira neste reino, donde experimentará que sabe o Marquês de Niza ser bom e fiel amigo. V. M. vá dispondo com todo o segredo a jornada para aquele tempo e eu irei avisando do mais que for alcançado, e terei falado a El-Rei e o farei neste particular com o modo que devo. E V. M. não se descuide entretanto de alcançar as penções e benefícios que puder, e ainda algũa prebenda grande que vagar, que V. M. depois renunciará em quem lhe parecer. E quando estas se dão com tanta facilidade em Roma é certo alcançará V. M. as que pretender. Neste particular não tenho que dizer mais a V. M. se não que é grande o contentamento com que o fico esperando e não proverei propriedade de bibliotecário porque todos os livros hão-de ser de V. M., para V. M. dispor deles e do mais que há nesta pousada como for servido.

Bravas dificuldades foram as que V. M. venceu para poder alcançar esta licença dos livros. E só o cuidado e traças de V. M. podiam ser poderosos para eu hoje a ter na mão. O presente para o Marquês del Bufalo fico preparando – e lhe irá pela primeira nau que houver – da valia que V. M. me aponta. E assi lhe pode V. M. fazer dar a entender e que então lhe escreverei. E poderá ser que agora o faça também falando-lhe em outro negócio de que abaixo dou conta.

Depois que aqui cheguei se não ofereceu nau para Génova nem Leorne, que tenho sentido por haver isto sido causa de faltar todo este tempo de remeter a V. M. o com que fosse dando satisfação a minha dívida. E fazendo-o por letra é ãa destruição por causa do valor da moeda. E hoje se me dobra o sentimento vendo o aperto em que V. M. ficava, segundo me avisa nestas suas cartas. Logo falei com alguns mercadores pera procurar ãa letra de 500 ou 600 cruzados pera V. M. com eles escusar fazer a venda dos lugares de montes, o que até agora não pude achar, mas cuido mandará Manuel da Costa Brandão sobre seu irmão Fernando da Costa que remeterei por França e Holanda. E se as cartas de V. M., escritas em Junho – em que V. M. me fala nesta matéria – me não chegaram todas juntas e tiveram vindo mais cedo, já esta diligência estivera feita, porque será grande o meu sentimento se V. M. passar o menor descómodo nem de faltar no gosto de desflorar as duas livrarias e pagar a Francisco Nunes Sanchez a letra de Holanda. Mas, como digo, todas as cartas de V. M. me chegaram juntas no princípio deste mês.

Com grande raiva estou de que só quando eu tinha que embarcar para Itália faltassem naus em quatro meses, e que ainda não saibamos quando as haverá. Julgue V. M. com isto a que tempo chegará o açúcar rosado flor, e mel açúcar, que tudo estava preparado para se embarcar com os púcaros, pivetes e pastilhas. E já agora estou em dúvida sobre mandar estes doces. E o mais certo será irem só os do tempo em que a nau partir, que se não sabe quando será, que tal está tudo como isto. E eu com grande pena porque quisera que todos os meses partisse ãa nau para V. M. receber regalos e experimentar que cá sei acudir pontualmente a minhas obrigações. E farei – quando a ocasião se ofereça – doces ao modo de V. M., e outros para V. M. poder repartir com esses amigos, principalmente com o Padre Marine. Rogar a Deus que haja nau é o que convém e é grande o trabalho com que este ano se fazem doces pela grandíssima falta que houve de fruta, sendo rara a que se acha sã. Melões são muitos e bons.

Himos apurando o Camões, e diz o Padre Macedo que até dia de Janeiro poderemos começar a impressão. E já desejo se comece por entender será obra de estima neste reino e nos estranhos. E às pessoas de juízo tem aqui parecido a tradução por extremo bem.

Lembrado estará V. M. da grande afeição que sempre me conheceu para Fr. Francisco de Sousa. Esta semana pode nunca diminuir, pois não se diminuem neste religioso as partes. Ele escreve aqui a V. M., a que me remeto, e manda duas cartas para o vigário-geral e procurador da cúria que V. M. quererá entregar. A mim, senhor D. Vicente, não se me dará nem do comissário-geral Fr. Martinho nem de outro nenhum frade. E só em ver Fr. Francisco de Sousa provincial da sua província tenho gosto. Fr. Martinho é tal que depois de me dever a mim tudo – e a Fr. Francisco muito – e ele o ter nomeado em primeiro lugar, o não quer agora, por fazer um Fr. Manuel da Esperança ser secretário, decípulo de Fr. João de S. Bernardino. A este frade não quer o geral da província e todos a Fr. Francisco – e ainda os da banda de Escoto – que está preso em Leiria, porque conhecem que só Fr. Francisco pode apaziguar o que vai na província. E foi grande o gosto que houve quando com a chegada desta nau Vitória se disse que vinha nomeado por provincial. E foram grandes os gabos que todos os fidalgos diziam desta eleição e sei a estimará El-Rei. Mas mais do que os contrários digam em contrário – conforme tudo o referido – V. M. há-de tomar este negócio tanto em sua conta que Fr. Francisco venha de Roma nomeado provincial. E em caso que as eleições se mandem cá fazer, que venham duas cartas para o comissário-geral – ãa do Cardeal protector, e outra do vigairo-geral – em que lhes digam se lembre de que está Fr. Francisco de Sousa diante de todos para provincial. E que o mesmo escrevam ao visitador da província. E juro a V. M. aos santos evangelhos que tenho estar Fr. Francisco diante de todos para o lugar. E se assi não fora, nem por eu ser seu amigo falara tão apertadamente em seu favor. Com o comissário-geral trato pouco por se lembrar pouco do que me deve e por mostrar ter muita carne e sangue. Neste particular mereço a V. M. fazer tanto ou mais que pela licença para os livros proibidos. Vai mais ãa carta para Manuel Álvares Carrilho que V. M. pode dar, se lhe parecer.

Por muitas vezes tenho escrito a V. M. que lhe perdoe todos os erros que houver nas nossas cartas. E assi pode V. M. nesta parte passar sem nenhum escrúpulo. A conta destes três últimos caixões não ajustarei até novo aviso de V. M., visto o que V. M. me diz nesta sua carta de 9 de Julho, estimando todos os livros que V. M. nela me diz ter comprados. Os concílios universais e particulares até Urbano 8.º tenho até 36 tomos, empessão do Louvre de Paris. E com poucos mais livros que compre terei a melhor livraria do nosso lugar, por as de Fr. Isidro e Dom André estarem fora dele. E se V. M. a vier a meter em forma, não faltará nada nem eu tivera mais que desejar. Mas é pouca a curiosidade que por aqui vejo de virem a ela que assi vai tudo o do mundo.

Pêro Vieira me não falou, no dia que o vi, no Agnus Dei de Pio 4.º, mas a primeira vez que o vir lho lembrarei por a Marquesa o não querer perder.

V. M. pode estar certo que por mais instrumentos que Pedro De La Valle mande a El-Rei nem por isso há-de ser mais lembrado – ao menos para levar grandes prémios, segundo entendo.

Por esta carta de V. M. fiquei sabendo do provimento da conesia de Évora em fulano pedra. E depois, soube, dera mil cruzados de alvíçaras e que era só meia conesia. Este moço não conheço, mas por cartas que tive deste reino estando em França, o recomendei muito a Fernando Brandão.

V. M. me diz na sua carta de dia de S. Aleixo que eu estava obrigado a inteirar a S. Majestade dos motivos que tive para me partir de França. Seja V. M. certo que o tenho feito, e com tanta largueza e verdade que não há quem ma tenha contrariada, e que por tal a teve todo o conselho de estado. E Sua Majestade a tem bem conhecida. E a não ser assi não andara eu passando pelo Terreiro do Paço, nem El-Rei me cometera negócios por decretos assinados por sua mão. E com ãa só palavra que eu houvesse dito, tivera já subido as escadas do paço.

Com Diogo Duarte se têm feito apertadas diligências sem o podermos trazer a contas. Mas já esta semana me mandou dizer que esperava ãas de Arraiolos para com isso se concluir. E que se eu queria à conta duzentos mil reis que os buscaria. Respondi-lhe que si, porque desta gente é grande cousa cobrar. Apertarei até que entregue esta partida, e logo porque demos fim às contas por ser certo que quem à conta quer dar 200 mil reis que muito mais deve de dever. E no fim desta direi o que se tiver feito até àquele dia. O cuidado com que fico é no modo porque remeterei a V. M. este dinheiro, porque por letra é grande perda, para esperar por nau para ir embarcado será grande dilação, e assi me não acabo de resolver. Considerá-lo-ei e aconselhar-me-ei e avisarei. E V. M. se haverá por bem servido de lhe cobrarmos o de que não fazia caso.

O escrito de Manuel Álvares para V. M. rompi logo e fiz pouco caso dele por estar mui seguro na consciência, escrevam estes doutores o que quiserem. O que me dá cuidado é ter El-Rei mandado aos conselheiros de estado lhe proponham sujeitos para Vizo-rei da Índia, que sem dúvida quer mandar em fim de Fevereiro com mil e duzentos, ou quinhentos, soldados. E sou tal que a todos estes senhores lhes parece estar eu diante dos mais para a ocu-

pação, sendo ela a que em nenhũa forma aceitarei por muitas e grandes causas, que para isso tenho. A El-Rei me nomear e eu não aceitar – como não aceitarei – não é mais que a minha total destruição. E assi ando fazendo diligências com os conselheiros para que se esqueçam de mim nesta festa, com que ando assaz aflito.

O mês que entra tenho determinado passar à Vidigueira um par deles cassando, assi por razão de ãas romarias que lá tenho prometido e ver a minha fazenda, como por mostrar ao camareiro-mor que me atrevo a viver sem ofícios da Corte.

Tendo-me Diogo Duarte prometido, ontem, de dar por conta das contas de V. M. duzentos mil reis, me mandou somente cento e cinquenta mil reis, e estes em portugueses a 11300. Mas por menos os enviarei a V. M. E não foi possível ir a letra hoje, 12, por se não ter Hierónimo Nunez Peres acabado de resolver em a dar. Mas sem dúvida a dará sobre Francisco Nunez Sanches. E será de 200 mil reis por dizer Diogo Duarte que amanhã dará cinquenta mil reis. E creia V. M. que só o meu cuidado pudera arrancar este dinheiro e inda hemos de cobrar mais algum. E os 200 mil reis irão pelo primeiro navio que partir para França ou Holanda e com ela outra de Manuel da Costa Brandão sobre seu irmão por conta da minha dívida. Mas não ma dá de mais que de 300 cruzados, e como estes navios se partem e eu o faço pela manhã para Sintra e deixo estas cartas fechadas, é força esperar por outros navios que ficam para partir, sentindo que para Itália os não haja.

Esta manhã estive com Pedro Vieira e me perguntou se tinha já escrito a V. M. que se podia vir à pátria. Respondi-lhe o fazia esta tarde.

Se a essa Cúria chegar Fr. Fernando da Câmara, religioso terceiro, tio do Conde de Vila Franca meu cunhado, e Fr. João Pereira, guardião de S. Francisco de Enxobregas e o custódio da mesma província, V. M. seja servido de os não encontrar em nada sem embargo de irem contra o comissário-geral, porque devendo-me o que V. M. sabe, se pos a perseguir todos os meus amigos, e com grande excesso a Fr. Francisco de Sousa. E não pode V. M. crer a paixão e ignorância com que Fr. Martinho governa, sendo como cativo de um Fr. Manuel da Esperança. Gaspar de Faria escreve a Manuel Álvares Carrilho em favor de Fr. Francisco de Sousa e o mesmo, entendo, fará Pedro Vieira, de que se mostra muito quanto El-Rei estimará que Fr. Francisco de Sousa venha nomeado provincial, sem embargo do que, em contrário, escreverá Fr. Martinho. Espero que V. M. faça neste particular tanto quanto sempre lhe saberei merecer, sendo isto o em que mais empenhado me vi. Guarde Deus a V. M. como pode e desejo. Lisboa, em Setembro, 12 de 1649.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA FR. LUCAS WADDINGO

Roma, 17 de Setembro de 1649

M. R. P.

Uno de los maiores señores de Portugal, mas em virtud i saber (a mi corto juicio) el maior, es el Marquês de Nisa, conde de Vidigueira Almirante de la India, i embaxador extraordinário actual en Paris dei nuestro Rei. Ali, há comprado con tanto contento, los sinco primeros tomos de los Annales de V. P., que me manda le compre el sexto, si há salido: o le avise, quando se espera. I porque en la posta de ayer, no le pude razon desto, suplico a V. P. como tam antigo amigo, señor mio, nela dee tan clara i menuda, que vea aquella Exc.<sup>a</sup> quanto cuidado me da su servicio, aun en espacios tan cortos. I entre las perdidas, que me há causado la ausencia del Cardenal mi señor, no es la menor, carecer de la vista i conversacion de V. P. los miercoles que ivamos a la congregacion de la minerva i g.<sup>de</sup> me Dios a V. P. Cancellaria, 17 de Setembro de 1640 [49] de V. P. M. R.<sup>da</sup>.

Aficionadíssimo servidor

*Dom Vicente Noguera*<sup>24</sup>

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 594 r.

O

L.S.

---

<sup>24</sup> Na própria carta de D. V. Nogueira: «S.<sup>r</sup> mio. Mucha honra y favor me há hecho el S.<sup>r</sup> Conde de Vidigueira en querer passar los ojos Añales de mi religion, y espero que con piadosos aura mirado y perdonado los yerros y faltas que aura toppado en ellos. El sexto tomo se acaba de imprimir en Leon de Francia, y el 7.<sup>o</sup> se començara luego, y me escriven los impressores que para Mayo próximo estaran los dos tomos acabados. En el 8.<sup>o</sup> que aora compongo hallando de las Indias orientales y entrada en ellas de nós frayles hablo como devo de los antecessores de su ex.<sup>a</sup> Mucho me pesa de su indisp.<sup>on</sup> de V. M. y deseo servirle, aviendo ocasion. V. M. me mande con plena authoritydad.

Muy siervo y amigo de V. M.

Fr. Lucas Waddingo».

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fól. 594 r.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 27 de Setembro de 1649

Para eu servir de todo o coração ao P.<sup>e</sup> Fr. Francisco de Sousa me bastava saber quanto é do de V. S. este gravíssimo religioso. Tendo eu dedicado ao serviço de V. S. imediatamente depois das duas Majestades divina e humana, esses dias, poucos ou muitos, que aquela me der de vida. E este há sido o primeiro e maior motivo, com que desde então até aqui me empreguei em favor do dito padre. E tirado o mecânico da obra, que era o fazer memoriais e ser solicitador ante o Papa, tribunais, e ministros, porque não era decente ao que aqui cuidam de mim nem tão pouco era necessário, onde o fazia com tanta diligência, fidelidade e amor o Padre Fr. Pantalião Baptista. Não perdi ponto no sustancial da obra com o Cardeal Barberino, meu senhor, protetor da ordem, em promover a boa opinião que deste grande sujeito sempre teve e tem. Conhecendo-o por digno não só desse provincialato, mas de geral de toda a família. E assi estou eu bem seguro de que quando ele houvesse de fazer a nomeação, seria nele.

Mas é esta ãa corte tão extravagante – por não dizer corrupta – que nada nela pode menos que a razão e justiça. E se esta algũa vez vence, não é sem grandes diligências, indústrias, e gotas de sangue. E porque espero, dentro de oito dias, mandar a V. S. a boa nova deste provincialado apostólico e merecido-lhe as grandes alvíçaras que por si e por ele me prometeu, quero nesta noite, que hei furtado a tudo o mais, dar-lhe meúda conta do estado do negócio e como naturalmente se tem chegado a quanto se podia e nada que prejudique a terceiro.

V. S. me crea, inda o que parecer que afirmo, porque inda que o não digo de minha cabeça, quero que passe só por mera suspeita, tendo sempre a verdade o primeiro lugar.

Já escrevi a V. S. como presentando a este meu amo a carta do Padre Comissário Fr. Martinho com as fés e certidões do miserável estado de todas essas províncias ter chegado a tal extremo, que não se podia fazer eleição em Portugal que não fosse nula, e que era força haver de ser apostólica, para o que vinham nomeados dezoito sujeitos do maior merecimento, dos quais se escolhesse, e que ele quisesse falar ãa palavra ao Papa e nomear os ditos provinciais. Me respondeu que mais facilmente faria logo a nomeação que falar nela ao Papa, pois podia em vigor dos poderes da proteção. Repliquei-lhe que era tão poderosa e rica a parte dos provinciais que acabam, que logo que entendessem a sua nomeação a iriam caluniar com o Papa, o qual folgaria muito de mortificar a ele Cardeal desfazendo-lha nas suas barbas, porque teriam meio para isso os ditos adversários e que se eu apontava o falar ao Papa era porque, sendo-lhe comunicada a eleição se impediam todos os embargos, ape-

lações, e recursos. E assi que eu não aceitava a mercê que me fazia da nomeação, mas lhe pedia que buscasse outro algum modo. Contentou-se da minha razão e disse-me que lhe deixasse os papéis todos, e que ele faria que o Embaxador de França os levasse ao Papa. E que contando-lhe as simonias e defeitos dos provinciais, lhe desse os papéis e pedisse que acudisse à dessolação de tão graves províncias, remetendo-os ao proteitor e mandando-lhe que fizesse como lhe tocava a nomeação. E para maior cautela a comunicasse com Fr. Benigno de Génova, senhor da religião e feitura do dito Barberino.

Nisto ficámos muito conformes e contentes um domingo à noite. Deixei passar três dias e à quinta fui a saber o que tinha feito com o Embaxador, como me prometera. E sem responder-me foi correndo com grande cólera a um escritório, donde tirou todos os papéis atados do mesmo nó com que lhos dei – porque nem os desatara – e me respondeu as palavras seguintes ou equivalentes: «nem falei ao Embaxador, nem lhe hei-de falar, que não quero meter-me em fraderias, e V. M. tome os *seus papéis que* não quero saber deles e nem V. M. fale ao embaxador nem a Fr. Benigno, porque inda que ambos venham a mi, eu não hei-de fazer nada, e só se o Padre assistente, Nuno da Cunha, me falar tratarei do negócio, porque não quero desgostos com El-Rei, o qual só se fia em Roma de Nuno da Cunha, e de ninguém outrem». Eu sem lhe responder palavra, lhe virei as costas, e mandei chamar a Fr. Pantalião e lhos tornei contando-lhe a novidade que achara, ao qual pareceu (e cuido que o acertou) que logo que lhe falei, comunicou ao assistente a cousa, e ele – a quem depois da morte de António Mascarenhas acham pouco afeiçoado a esta família, e mais ao César e ao Scoto – devia de desviá-lo. E se não foi esta a causa, eu não descubri outra. Fr. Pantalião, que é um finíssimo negociante, tentou todos os meios e tudo e achava mal informado, porque estes mais ricos mercantes todos estavam com largos créditos regalando em modo que não achava osso são. E assi, se o negócio se cometia à congregação de regulares, inda que tivéssemos por nos todos os cardeais, bastava para danar tudo Monsenhor Farnese, secretário dela, estando sempre em braços com Tomás da Veiga, Francisco Nunez Sanchez e consortes. E se corresse por frades está aqui o cronista Fr. Lucas Waddingo, que é o maior adversário que tem o comissário Fr. Martinho e o maior amigo do Scoto e o mais endiabrado e interessado frade que tem Roma. Enfim, ultimamente alcançou Fr. Pantalião ordem do Papa para que o Vigário Geral de toda a ordem, chamado Dongo, houvesse de fazer esta nomeação e, com esta nova, veio a este meu estudo, segunda-feira, 20 de Setembro, pola manhã, a dizer-me que se o Senhor Cardeal Barberino quizesse (pois é tão afeiçoado e amigo de Fr. Francisco de Sousa) dar carta de favor para o Dongo, que ele iria com ela, e com os papéis do Papa esperá-lo a Florença, para quando o dito geral tornar de Génova procurar que ali nomeasse, antes de vir a Roma, porque se cá vem sem a obra estar acabada que Fr. Lucas e todos, em que lhe pes, o haviam de torcer. Eu lhe disse que inda que o Cardeal me tinha tão escandalizado com faltar-me na palavra e com governar-se por Nuno da Cunha. E que em todos estes meses nem inda no coche falava com ele, que por amor de V. S. e de Fr. Francisco lhe falaria e que dentro de três dias lhe daria a resposta. Mas

como eu me preso de certos pontos pouco usados, na mesma noite fiz a diligência, e achei muito ruim despacho, porém tão justificado da parte do Cardeal que não posso queixar-me dele. E abaixo, se tiver tempo e cabeça, farei a V. S. relação da sua resposta que sendo negativa, lhe fica inda muito devedor Fr. Francisco.

O dia seguinte de S. Mateus, antes de amanhecer, mandei a Araceli chamar a Fr. *Pantalião* que vindo, juntamente com o criado, lhe disse o que passava e que ele cuidasse noutro meio, porque o de Barberino não estava capaz de se tratar. Disse-me que se pudesse eu haver ãa carta do Cardeal Sacchetti, meu senhor, que Fr. Francisco era infalível provincial, porque nada lhe negaria o Dongo, olhando-o todos já como Papa. Mas que o tinha por dificultoso, porque Gaspar de França procurara havê-la e que lha não pudera tirar. E o mais que o Cardeal oferecera era que lha daria para um seu irmão que está em Florença chamado Esmeraldo favorecer ao dito Fr. Pantalião. No que eu vi que o Cristão-novo enganava ou zombava, porque o Cardeal não tem irmão em Florença, nem nunca o teve chamado Esmeraldo. Mas dissimulando-lhe disse que eu me ia correndo a casa do dito Senhor a pedir-lhe a carta, e que ele se fosse aparelhar para partir sem que alma vivente nada soubesse, porque antes da noite, ou teria na sua cela a carta, ou um lobo vivo. Tanto me prometo do amor e coração daquele anjo encarnado. Entrei no seu retrete com aquela liberdade que teria no de meu pai, e achei-o confessando-se. Retirei-me até que acabasse, e veio-se à porta a chamar-me. E informando-o, sem que me respondesse palavra, vai ao tavolino e sem chamar secretário se pôs a escrever da sua letra ãa carta ao Dongo, tão elegante, apertada e bem escrita como V. S. verá do traslado. E porque eu lhe encareci o secreto e o secretário a não pudesse ler, o chamou e lhe mandou que ali pusesse ãa nema e escrevesse o sobrescrito e selasse com sigilo volante para que o portador a lesse. Contanto se foi a dizer missa e eu doudo de prazer a mandei aberta e com esse traslado a Fr. Pantalião, avisando que partisse à mea-noite, para fazer tão grande a primeira viagem que lhe não anoitcesse na campanha de Roma e que – se lhe anoitcesse – se não despisse nem dormisse, porque com isto se segurava a saúde das mutações, que inda que o tempo vai frigidíssimo como não tem chovido inda se adoee e se morre à galharda nem se há visto ano de tantas mortes. Com tanto 4.<sup>a</sup> feira, 22 de Setembro, se partiu Fr. Pantalião com os despachos e carta de Sacchetti a Florença, a esperar que o Geral chegue de Génova, e que o não deixasse de acompanhar onde quer que fosse, até ter alcançado a nomeação, em modo que o Geral não entre em Roma sem termos a patente na mão, porque aqui não espero nada de bem. E eu espero por momentos esta boa-nova porque nunca em negócios grandes me asseguro antes do fim, sabendo quão facilmente se danam. De achar o meu Cardeal tão benévolo, que desejando eu que ao assinar como costumam metesse ãa regra da sua mão, a escreveu toda dela e com tão boa letra, escrita com vagar contra o seu costume, que pudera o engraçadíssimo villamediana, cuidar que era para pedir-lhe dinheiro emprestado, me pronostico o nosso bom-sucesso. Mas V. S. nada descubra ao Padre Fr. Francisco até que lhe eu mande a nova, porque segundo sou pouco ditoso inda poderiam meus pecados despintá-la. Mas

quando Deus nos der este bom dia então lhe lea V. S. todas estas prolixidades, para que saiba quanto deve a V. S. nesta restauração de seu crédito e quanto a estes dous amigos de Roma, que acompanhados da justiça da causa, dos merecimentos dele Padre, e da própria indústria, vencerão em cidade onde só o dinheiro val. Opositores de tantos milhares de cruzados (em verdade que hei ouvido que fazendo-se soma, chegavam a dezoito mil, cousa que imaginá-la faz arripiar os cabelos).

Fr. Daniel Dongo se fez eleger não digo simoniacamente com dinheiro dado d'El-Rei de Espanha, mas si violentamente com força de seus ministros que só punhais não puseram nos peitos dos eleitores. E ele lho paga tão bem que tudo governa – como o mais figadal castelhano – ao arbítrio do Cardeal Albornoz e ao de Fr. Lucas Vaddingo. E estes não inda disso, querem que ele faça ao proteitor quantos desprezos podem imaginar-se, a título de ser ele afeiçoado e obrigado à coroa de França, no que acham ao Papa tão de seu geito como se fora nacido em caramanchel ou talaveira. E vão dous casos por exemplo somente:

O officio de procurador-geral nesta religião é-o a quem toca resistir e impedir todas as desordens ou tiranias do Geral e assi foi desde sua instituição provido sempre polo proteitor e por patente sua. Pois a este santo Dongo concedeu o Papa o tal provimento, cousa que causa riso a uns, escândalo a outros. No convento real de Nápoles, que é de 300 llustríssimas freiras, há um convento dentro de trinta frades, cujo guardião foi sempre da provisão do protector *ab origine mundi* e até estando o Cardeal em França o proveu seu sustituto o Cardeal Justiniano. Pois agora, à instância dos espanhóis, cometeu o Papa o provimento a Dongo e, sabendo-o, as freiras chamaram o Núncio e por ele mandaram ao Papa grandes requerimentos que não as esbulhasse da posse imemorial, porque não haviam de aceitar bula nem patente que não fosse do protector. E ameaçando-as com censuras e braço secular o desenganaram e o Cardeal mandou dizer ao Papa e a Dongo que lhe nomeem o guardião que querem e que ele lhe dará a patente para se evitar os tumultos das freiras, que não havendo grande nem título em Nápoles que ali não tenha filha ou irmã estão a risco de mil desordens. E a eleição que Dongo fez a Catalunha, de prelados todos acastelhanados, tem aquela província toda revolta. E isto é ãa de cem causas de Barberino não querer saber o nome de Dongo e faltar a Fr. Francisco. Tenho-me cansado com tão longa escritura. Oxalá o não esteja V. S. de tão longa lenda, mas tudo nace do desejo de seu maior serviço e de querer que V. S. não tenha menos informação deste negócio, do que os mesmos que andamos com as mãos na massa. E guarde Deus a V. S. Roma, 27 de Setembro, 1649.

Vicente Nogueira

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 543 r.-545 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 3 de Outubro de 1649

Merecia meu amor e veneração a V. S., não ser a última letra sua, a escrita em Abril desde S. Názaro, mas que me chegasse algũa dessa casa, se quer escrita por um cozinheiro, por onde as tem de muitos dias de Agosto quantos mercadores aqui há, ao menos para que eu não ficasse cá em muitas faltas e pudesse mostrá-la, como esperança de que V. S. ao diante me escreveria longo, e principalmente não fazendo eu outra cousa que estar sempre escrevendo. Peço a V. S. que me não seja tão avaro de novas suas principalmente não tendo criado que mais as deseje nem a quem mais importem. Que eu com a boa-fé em V. S. prometi resolução em Setembro o mais tardar, a pessoa que muito me apressava e me envergonho de ver, quanto me enganei em não sinalar todo o ano inteiro. Se V. S. me fizer mercê de escrever-me, a terei por grande e, quando não, suportarei toda a dilação e vontade de V. S. desejando porém saber se lhe contentaram os livros da nau Victória, porque os últimos que estão desde princípio de Agosto em Livorno, bem sei que não hão tido inda ocasião de partir, e quando quer que a haja irão sempre assegurados como os da Victória. Guarde Deus a V. S. Roma, 3 de Outubro de 1649.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 526 r.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 12 de Outubro de 1649

Sendo o Portador desta o Padre M.<sup>re</sup> Fr. Manuel Pacheco, tão grande servidor de V. S. e tão grande amigo meu, e ao qual devo ser quem me alcançou a honra que tenho de ser criado de V. S., podia bem escusar de escrever-lhe, sendo ele carta viva como tão bem podia escusá-lo, porque em estes sete meses, não hei feito outra cousa, que escrever-lhe, e em cada carta algum ponto particular, aos quais todos V. S. deve responder-me, inda que não seja mais que com um sim ou um não. Contudo hei querido que leve ao menos como crença a presente, porque é tão estreita a amizade que com ele professo, que ninguém sabe de mi tanto como ele e assi o tenha V. S. por outro eu. E lhe hei encarregado que de V. S. me mande meudíssimas novas, e boníssimas, quais lhas desejo, assi da graça em que V. S. está de S. Majestade como da de sua saúde, da de S. Ex.<sup>a</sup> e desses meus senhorinhos, seus filhos. Peço a V. S. que quando tenha um par de horas desocupadas, as queira dar às minhas cartas e com ãa pena na orelha as vá lendo devagar, dando ãa risca debaixo de cada cousa sustancial, e cuidando se é merecedora de conceder-se ou negar-se, e notar isto num papelinho de fora para quando V. S. me queira responder, não lhe ficar nada no tinteiro, que com isso verá V. S. meu miserável estado, e como e quando deve remediar-mo, estando como mercador falido. E se não executado, é porque é notória minha temperança e ser obra da fortuna, sem intervir culpa e também porque, no trato exterior, mostro que lanço patacas ao mar. E dos maiores danos que padeço é o não fazer o meu testamento e poder vir a hora tão apressada, que haja de ficar senhor de tudo o criado que mais perto se achar, para que não me pareceu fazê-lo de palavras sem efeito também pende mais o saber eu, quando V. S. me desengane, e diga que não me vê aí nenhum bom jazigo, se me devo passar a Tivoli, se a Frascate, ou Albano. Porque estou já muito farto de Roma e suas mentiras, que tanto mais me enfastiam quanto menos as uso.

E não crerei da suma bondade e fineza de V. S., que haja deixado de sondar este vao e sabido a esta hora a vontade de S. Majestade no ponto de haver eu de tornar a Portugal e como, e a que. Que inda que para a saúde me será utilíssimo. Todavia, por ela só, nua e crua, sem ser de préstemo para algũa ocupação de servir a Deus, ou El-Rei, ou ambos, não acometeria viagem, tanto scómoda e perigosa, e a ocupação já vaga, que não é esta grande idade a propósito para pretensões, mas para da nau, despois de beijada a mão a El-Rei, ir a ela em direitura.

Todas as matérias em que tenho escrito a V. S. pudera repetir porque as fui notando. Mas de que serviria se não de cansá-lo e cansar-me. E assi acabo beijando-lhe humildemente as mãos com as de S. E. Roma, 12 de Outubro de 1649.

Depois de ter esta carta escrita e assinada. me avisou o Padre assistente que tivera carta de V. S. do fim de Junho, cousa que se me faria dura de crer, se me não mandara ãa certidão de idade do Senhor Dom Simão Gaspar da mesma data, para que a desse a Ferdinando Brandão que eu lhe haveria também dado se V. S. ma houvera mandado, como lha dei por mandar-ma Nuno da Cunha, escusando-se por não correr com ele. E certo não sei a que atribua tanto esquecimento quando os desejos de servir a V. S. são e serão sempre grandíssimos, se não é a mofina minha, pois nem este Padre, nem ninguém, se desvela mais que eu em servi-lo, no pouco que alcançam tão curtos braços. E contudo nem em duas regras V. S. me iguala com ele. Do que posso temer que nem inda V. S. se haja lembrado de mandar por algum seu contador fazer as contas dos dous benefícios de Beja de S. Maria e de S. João, e do de Arraiolos, com o cunhado de Tomás da Veiga – em quem os renunciei – não sendo necessário mais que certidões dos priostes, dos anos que o dito cunhado Diogo Duarte de Sousa os administrou, pola ida de António Roiz da Veiga ao Rio de Janeiro até 22 de Abril de 1648, que foi o dia em que os veigas começaram a gozar dos benefícios, cujos frutos até àquele dia me pertencem. Do que V. S. me fará mercê avisar ao Padre Manuel Pacheco. E inda se V. S. tem pejo que seus criados tomem este trabalho, pode substituí-lo, porque inda que as contas hão-de ser tais, como quem as dá, folgarei de saber o êxito delas. E se são de haver perdido os frutos desses três anos, consolar-me-ei com ser menor perda que a dos benefícios, havendo-os lançado no mar, e querendo Deus castigar-me como mau possuidor, com que eu mesmo os quisesse perder e me convidasse para isso.

E se V. S. por não haver tido ocasião de falar a El-Rei em meus particulares, houvesse lido-os ao amigo Pedro Vieira, e que ele destramente, insinuando-os a aquela Majestade, descobrisse se tem mais gosto que eu morra em Itália que em Portugal, ou ao contrário, lhe escreveria eu agora ãa palavrinha na matéria, ou faria que o Padre M.<sup>re</sup> lhe falasse, mas com V. S. se não digna de escrever-me ãa só cartinha de Portugal sendo tantas as de França, que queimadas fizeram um grande monte de cinza, fico eu estropeado, sem saber nem inda encaminhar este grande amigo, a que aí haja de dar algum passo ou palavra em meu favor. Em suma, este pertinaz silêncio de V. S. mal merecido de mi, e mal esperado, me tem cá causado, além dos danos ditos, outros, e inda que meúdos, contudo molestos, havendo eu prometido a Florença resolução da livraria que há tantos meses empato, e se me fazem as faces ruivas sempre que lá hei-de responder, do que tudo V. S. me livrava a tão pouco custo, como o de duas folhas de papel.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód, CVI/2-11, fl. 507 r.-507 v.

O

L.S.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Lisboa, 20 de Outubro de 1649

Pela nau que está de partida para Leorne, em que passam os padres da Companhia, escrevo largo a V. M. Estas regras, por França, não servem mais que de o avisar e de dizer juntamente como pela dita nau vão alguns dos livros que V. M. me pediu, e ãa caixeta com 12 dúzias de pastilhas, e outra com 6 de pivetes, um caixão com púcaros de Estremós e da Maia, outro com 24 palanganas de marmelada em caixas de pinho, 4 de mel e açúcar, 4 de ginjas, 4 de açúcar rosado, 8 de frol, 4 de pessegada e 2 de confeitos do Porto, e um crédito de 250 mil reis que já cobre de Diogo Duarte, e outro de 300 escudos à conta das nossas contas. Tudo irá entregue a um criado meu que passa na mesma nau. E não foi possível quererem-me dar os escotos para ir ãa via por esta de França.

O capitão Vila Real escreve aqui a V. M. dando-lhe um bom aviso. V. M. se aproveite logo dele e trate, sem dilação, de alcançar a graça. E vão grandes escritos de pessoas a pedi-lo, mas sendo ausentes e V. M. presente não haverá dúvida alcançá-lo, e é simples.

Chegou navio de França e dando nova do Senhor Cardeal ficar na bastilha. Se for certo haverá bem de mudanças. Não posso dizer mais pela nau serei muito largo. Acharam-se muito poucos livros dos do rol de V. M. a quem Deus... Lisboa e Outubro, 20 de 1649.

Os livros e púcaros e pastilhas e pivetes vão por conta de V. M. O do demais faço eu serviço a V. M.

B.N.L., cód. 1977, fól. 48 v.-49 r.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

**Lisboa, 18 de Novembro de 1649**

Pela nau que parte para Leorne escrevo largo. Estas regras servem de remeter a V. M. a 2.<sup>a</sup> via do crédito que por ela mando, a saber: 200 mil reis que hei cobrado de Diogo Duarte e 120 mil reis por conta da minha dívida. Do recibo e cobrança me dará V. M. aviso. E com a chegada do galeão da Índia que foi ter à 3.<sup>a</sup>, estamos esperando acudir com outra partida. Pela dita nau de Leorne vão a V. M. dous caixões por via do forragaitas em que mando os doces, livros, púcaros e pastilhas e pivetes, e digo o necessário.

Esta somana terei notícia serei chamado a palácio, porque se tem conhecido a razão que alguns, ainda que poucos, queriam encobrir a El-Rei. As cartas que com esta remeto fará V. M. entregar, que são do Padre Sousa, em que avisa do que por cá vai e das paixões desarrezoadas do comissário-geral, homem incapaz do lugar que ocupa. Afirmo a V. M. que pasmo do que lhe vejo obrar. Ele me não entra em casa, devendo-me o que V. M. sabe, há mais de 2 ou 3 meses. V. M. ajude a Fr. Francisco e deixe de o fazer ao comissário. Entrou a frota do Rio com 140 caixas, que é grande bem. Não tenho tempo para mais. Guarde Deus, Lisboa, em Novembro, 18 de 1649.

B.N.L., cód. 1977, fól. 51 v.

C

I

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 22 de Novembro de 1649

Confesso a V. S. haver causado em mim grande desconfiança, o ver-me seis meses inteiros sem carta sua, e haver-ma muito acrescentado o escrever neste mesmo tempo ao Padre assistente, sem dever-lhe, como é notório, nenhum serviço e a mi, inda que poucos e pequenos, todavia alguns. E assi quando partiu o P. M. Fr. Manuel Pacheco, dei a V. S. queixas de tão mal merecido ou desprezo ou esquecimento. E agora dou a V. S. muitas graças da honra e mercê que me faz nesta sua carta de 12 de Setembro de que também tive maior contentamento pola boa saúde que goza – e Deus lhe continue – e em toda essa Ilustríssima família. E pasmei quando li que a Marquesa minha Senhora, na flor de sua idade e fermosura, houvesse mister banhar os joelhos em mosto de que espero saísse com inteira cura. E bem se vê quanto o mesmo Senhor a ama, neste tratamento, pois para que se não desconheça de ser filha de eva, no meio de tantos dotes da natureza e de fortuna, a visita com dores e achaques que, se bem lhe debilitam os joelhos, todavia com a paciência, conformidade, e mais virtudes lhe fortificam e enriquecem a alma para que resplandeça inda mais que o ouro de seus cabelos, e que o cristal de seu rosto e mãos, que V. S. da minha parte lhe beije, dizendo-lhe que peço a S. E. que não perca tempo em escrever-me, sendo escusados os cumprimentos com os criados.

Grande contentamento tenho de ir a gosto de V. S. a licença dos livros, e inda que se se não alcançara, V. S. sabendo que fiz quanto pude, não faria comigo mudança algũa. Eu contudo a faria, condenando-me por mofino, na privação de seus favores, e perdoe-me V. S. a impertinência que usei em cansá-lo com escrever-lhe tantas meudezas daquela obra, que não pude vencer-me em calar-lhas, gloriando-me de haver meu amor achado modo de vencer negócio, que parecia ter mais de impossível, que de dificultoso. E no secreto que encomendei, não há outro fim que atalhar aos fidalguinhos virem cá com petições alegando o exemplo de V. S. cuja notícia, chegando ao assessor, pudesse pedir e impedir a dita licença, e sobre isso inda, bravar a Barberino e Espada, o que tudo se escusa com não mostrá-la. Mas bem pode V. S., por mostrar quanto crédito e autoridade tem em Roma, e inda mais por livrar de escrúpulos aos que sabem que V. S. tem e lê proibidos, confessar que há tantos anos que a goza, e que logo foi exhibi-la, e dar ao Inquisidor-Geral a obediência que era razão. E nem eles a vejam, nem saibam por quem V. S. a houve, por me não expor a importunidades. E isto quanto a isto, a que só acrescento que antes que se acabe esta primeira, terá V. S. a segunda. E será, se eu puder, por cinco anos, que para isso vou já dispondo o meu frade, e também o Senhor Cardeal Espada, ao qual nesta casa entretive hoje de conversação, enquanto se não começava a congregação, e meu amo dava audiência, por

pedir-lho ele assi, com que nem inda para a formalidade de dar o memorial, haja V. S. mister outra vez ao Marquês del Buffalo, ao qual não direi nada até V. S. mandar o presente, porque se só com haver-lho acenado me faço vermelho, quando no consistório lhe não posso fugir o rosto, como me meteria em mais empenhos? Tendo-me a idade e corte bem ensinado a não prometer cousa que não haja de mandar no mesmo dia para que, se intervier algũa tardança ou dilação, a não paguem minhas faces feitas papoulas.

Sebastião César mandou tal resposta ao doutor Carrilho, que posso esperar que antes do entrudo, terei aqui seiscentos escudos, assegurando-me o mesmo Doutor, que inda que se dilate no Papa a extinção da pensão e a expedição, ele fará com este mercante, me antecipe 300 ou 400. E com isso mandei o si à livreria do fidalgo de Florença, em que há raras riquezas de história. Mas sucedeu dois dias depois da posta tal acidente que, se soubera, me não haveria embaraçado com ela e estou com grandíssimo desejo que me não aceitem o lanço, polo caso seguinte:

João Carnillo Zacanho, nobre Romano, homem de grandes letras e secretário do Duque último de Urbino, não querendo pagar certo dinheiro e resistindo aos ministros de Monsenhor Palavicino, clérigo de Câmara, veio-o dar Monsenhor a sua casa com toda a sbirreria de Roma, a prendê-lo. E em lugar de ceder e obedecer, pos a mão no nariz ameaçando-o e disse: «eu vos prometo Monsenhor, que [?] pagueis em chegando sedia vacante». Não quiz mais o prelado para mandá-lo atar de pés e de mãos, e mandá-lo à cadea pública de torre de Nona e em continente lhe despojaram toda a fazenda sua, e de seus irmãos, e irmãs, e levar-se tudo depositar a casa do governador de Roma como crime de Lesa Majestade, e de mil confiscações. E dali se foi direito ao Papa que lhe respondeu: «mandai-lhe amenhã cortar a cabeça in ponte, e metei-lhe hoje confessor e confortadores»<sup>25</sup>. Indo a ordem ao Governador, veio ao Papa a representar o escândalo de ser julgado sem defesa. E só serviu de que a morte se dilatasse da 4.<sup>a</sup> feira ao sábado em que foi executado, sem lhe valer o ser só palavra – e dita *calore iracundiae* – sem deliberação, nem chegar a ser pecado mortal. E o mais que pode alcançarse do Papa foi fazer mercê e graça a seus herdeiros de dar-lhes os bens confiscados. E passou este caso no Março passado, acrescentando ãa cláusula, que fosse sem prejuízo dos ministros criminais, que o tempo mostrou ser, fazê-los co-herdeiros, pois em sete meses não hão podido tirar das unhas do fisco todo o móvel. E haverá oito dias que lhes restituíram oito baús encourados de livros, mas não muitas canastras e caixões, que seriam os dous terços da livreria. E neste terço não há dez livros *in folio*, nem quarenta *in quarto*, mas os mil e duzentos e cinquenta em 8.<sup>o</sup> e 16.<sup>o</sup> em que há pouquíssimo rifiuto, ou, como nós dizemos, rebou-talho, miunçalho si, mas tal livro de quatro folhas, que se acharia ãa pataca<sup>26</sup>.

<sup>25</sup> À margem: «Não há fugir à justiça divina. Tinha este desgraçado feito em vários tempos três mortes e de todas tinha saído abs.<sup>10</sup> e vem a pagar tudo nãa palavra, que por sem deliberação quiçá no juízo de Deus não chegou a ser venial tão longe esteve de m.».

<sup>26</sup> À margem: «Não é encarecimento, porque escudo e dous escudos se dariam em Madrid por um livrinho de só quatro folhas do Munhós, matemático de Valença, que foi o primeiro que conheceu ser estrela e não cometa, a que apareceu no ano

Deu-se-me ponto desta livreria polo mesmo livreiro que a taixou, e fui o primeiro homem a que se mostrou e nela estive estas três menhãs, com um buffete diante, e o dono e o livreiro a dar-me livro a livro, e metendo de banda os que logo escolhi que foram seiscentos, mas com olho em mais de trezentos dos restantes, sendo grande mortificação de quantos curiosos vinham, a de encontrar-me já senhor de tudo, não havendo lugar nem de verem sequer um livro, dizendo-lhes o dono que eram já meus, a que eu encolhia os ombros mostrando confessá-lo, sem saber ontem – quando inda os seiscentos reduzi a 314 – donde os havia de pagar, nem ter meu criado mais que cinco escudos e meio que deu de corretagem ao livreiro, e não tendo já que empenhar por estar todo o meu fato no gueto e até os relógios de que V. S. me fez mercê e presente, nem atrevendo-me carregar mais a Fernando do Brandão de quem sou devedor de mais dinheiro do que valho, mandei os títulos dos meus juros pedindo a Francisco Nunes 250 escudos com escrito do cavaleiro Rui Lopes, que as primeiras minhas cinco mesadas lhe pagaria, e ele foi tão galante, que inda com grandes lamentações, veio a oferecer cento escudos. Mas o que não acho nos portugueses, me sobeja nos Italianos, pois vendo o meu aperto e vergonha, o irmão maior do defunto, me disse que eu me não afligisse, que ele fecharia a livreria estes quinze dias, nos quais eu buscasse dinheiro que ele não venderia nem mostraria um só livro, para que eu, dos mil, escolhesse quantos quisesse, mas que passado o dito tempo eu lhe levantasse o impedimento pois via andar toda Roma cega polos livros, e não poder ele padecer mais tempo a necessidade com que os vendia.

E inda que para me virem no correo de Holanda de hoje, os dinheiros que V. S. me promete, era necessário sucederem muitos milagres juntos, e ao menos muito dificultoso. Contudo, sabendo que há oito dias que Francisco Nunez tem carta de Lisboa, mais fresca quatro somanas que a de V. S., mandei o criado a achar-se ao abrir de todos os maços, e a não havia<sup>27</sup>, rebentando eu por ela, inda que pagasse os quatro quintos de escudo de ouro que a passada, e inda que são duas as postas que hão-de vir, antes de vender-se os livros. Também não trarão o dinheiro se V. S. a caso (o que eu lhe não mereceria) se foi às suas romarias, sem primeiro o despachar, de que V. S. julgue se foi pequena a minha semsaboria, em não cobrar de Manuel Roiz, quando pudera, as cem dobras, com que não estivera agora enforcado. Mas se Deus assi o quer, seja mil e mil vezes louvado. Se tiver tempo mandarei o Rolsinho dos livretes que são de vintém até pataco. Porque alguns que passavam, deixei para o segundo e terceiro suor, se para eles houver forças.

---

de 72, ao qual tem seguido depois os maiores Galileus, Keplers, Bráhes, Stevinos, Vietas. E aqui o achei por dous vinténs, mas que livreiro o conhece nem lhe ouviu nunca o nome? E nem em Madrid o conheciam, até que eu comprando-o a caso, em seis quartos que é menos de 30 reis nossos, o vim encontrar alegado nos escritos de Tyco Brahe. E publicado isto, começaram a buscá-lo escrevendo a Salamanca, Valença etc. Este pois de novo encontrei aqui que é presente para o príncipe se de veras é matemático. Em suma, com choverem-me as boas sortes de livros confesso que de nenhũa me posso gabar tanto como desta se me não faltarem nestes dia duzentos cruzados polos quais fico meio enforcado, porque não sou dos que enforcam sua honra por todos os livros do mundo nem pedirei emprestado a quem não haja já conhecido por emprestador se perdesse a vida».

<sup>27</sup> À margem: «No de Veneza não veio nada. E temo muito que o mesmo seja nos dias seguintes».

Não tem o mundo fazenda mais cobiçável, que juro na fazenda do Papa, principalmente se são como os meus no sal, e dos que rendem somente a 4  $\frac{1}{2}$  por cento, e assi de Génova Madrid e do mundo todo, manda cada um cá o seu dinheiro porque vai em todo ele abaixando tanto a moeda, que há-de suceder-lhes o que hoje passa em Barcelona. Donde quem há mister em Roma um escudo de ouro – que são quinze júlios, paulos, ou reales – conta ali ao mercador quarenta e dous, que é outra cousa que os nossos nove tostões. E aqui, nos juro, nem conheceis almoxarife, nem pagais a ladroeira das justificações, mas todo o ano em dias de trabalho, das nove horas até o meio-dia, está aberta aquela tesoureria, onde está ãa mesa com ãa pipa de tostões e júlios e vinténs. E sem dizer mais que o nome, diz o que tem o livro: «deve-se-lhe tanto. E V. M. assine» e entretanto o tem contado já o outro. E sem se lhes fazer nem um comprimento de palavra, se sai. E os quartéis são de dous em dous meses. Grandesa e realidade é, que não tem exemplo no mundo.

Com esta consideração – ou eu haja de viver e morrer aí, ou em Roma – sempre desejarei ter aqui o pecúlio da minha herança. E se V. S., como espero, me fizer mercê de me pagar nestes princípios do ano santo – ou até Páscoa como o espero de sua muita cristandade, justiça e piedade – cuidarei que com essa dívida, a de Sebastião César e a de Diogo Duarte, e a parte da minha quanta puder estreitar-me, farei, em juro, dez escudos de ouro cada mês. Para comprimento dum testamento muito pio, com o qual já desde então, sem querer da terra mais riqueza, a entesoure no céu, e faça ãa boa morte que é o que Santo Tomás diz se deve só desejar e pedir a Deus.

Vamos ao nosso Fr. Francisco em que V. S. tanto me preme, como se eu cá em servi-lo dormira, e não tiver a revolto o mundo para vencer estes dinheiros, e cristãos-novos do Scotto, que tem tão ganhado a Monsenhor Farnese, secretário da congregação de regulares, que não obra cousa sem consultá-los. E sendo um homem que não presta para nada é tão valido do Papa, que na congregação estropaça aos Cardeais. E quando a matéria se vence contra o seu desejo, diz que quer comunicá-la com o Papa e como ele é o relator, torna com a resposta, que fabricou pondo-a em boca de N. S. E inda se o mesmo Papa lhe ordena algo, conforme a mente da congregação, a não executa, e zomba de tudo, e seja um exemplo este: lendo-se na congregação as culpas e infâmias do Scotto e, consultando-se, pareceu que para o justicarem ao menos a ãa galé, se lhe fizesse preceito de *personaliter comparendo*, para logo que pusesse os pés em Roma, o meterem em prisão. Calou-se o bom Farnés sem o descobrir a ninguém, e quando polos Cardeais se descobriu, há mais de nove meses, não se há podido acabar com ele que saia daqui a tal ordem. Tem também grangeado os mesmos mercadores a Fr. Lucas, o irlandês, que escondendo as mãos faz o mesmo que Farnés. E como tem às suas expensas, na sua cela e convento, a Fr. Benigno, não há estrada para que este grande frade endereite a religião. O que hei tudo contado a V. S. para que veja quanto remamos contra água, tendo só por nós a justiça e razão. E dos frades, a Fr. Francisco Suares comissário da Cúria, tão figadal de Fr. Francisco que a um cristão que lhe disse que a que propósito o favorecia tanto, sendo assi que há-de ser seu opo-

sitor na eleição, lhe respondeu: «não o serei eu seu, mas seu voto si, porque o merece melhor que eu».

Supostas pois estas breves e verdadeiras notícias, chegou da sua visita o Dongo, a Roma. E perguntando-me o Cardeal Sacchetti que havia de dizer-lhe no nosso negócio, quando Dongo fosse vê-lo e dar-lhe conta, eu lhe disse que nenhũa outra cousa, se não estar S. E. tão informado dos méritos de Fr. Francisco que sabia não estar-lhe ninguém diante e juntamente não conhecer, ele Cardeal, ali outrem, e assi que insistia na primeira petição. Tinha-me Nuno da Cunha dito em secreto (e como tal o dou a V. S.) que Fr. Francisco de Sousa era muito difidente e que se maravilhava que eu devendo a El-Rei mais que a meu pai o favorecesse na pretensão do provincialado. E que me desenganasse, que inda que cá o fizessem e levasse muitos breves, que El-Rei o não havia de consentir. Cousa que me fez arripiar os cabelos e por pouco a carreira, tornando-me confuso a casa. E todavia despois de grande cuidar, me fui ao agente a que me dissesse o que há na verdade. Respondeu-me ser grandíssima falsidade, e que Fr. Francisco era tão português como eu e que eu seguramente o favorecesse, porque nisso não deservia nada a El-Rei. Segura pois a honra – que a consciência já o estava – chegaram as cartas para Fr. Francisco, comissário e embaixador. Mandei chamar a Fr. Pantalhão e, esconjurado por mi, de que em pes a Fr. Martinho, há este amigo de ser provincial, lhe dei estas cartas para que as desse. E as do agente lhe levei, ao qual achei dispostíssimo a quanto eu quisesse, menos ir a *Ara celi* pedi-lo ao Geral assi por, na instrução, El-Rei lhe mandar que se não metesse em parcialidades de frades. Como porque o Dongo disse em Florença que ele não havia de fazer estas eleições se não informando-se primeiro muito de vagar com ele agente, e que se perderia esta confiança se ele fosse a fazer-se parte, mas que eu fizesse saber a Dongo que ele, agente, é tão desapaixornado que não lhe há-de pedir nada por alma vivente, e assi que não tem para que visitá-lo. Porém que se ele vicário há mister dele agente ãa e muitas informações, que ele lhas dará na verdade, e que o avisasse na igreja e lugar em que quizesse vissem, e que iria a ela. Levou este recado da minha parte Fr. Pantalhão a Dongo, e respondeu-me que muito mais gosto teria de informar-se de mim que do agente e que ele me viria buscar. Mandei-lhe dizer que eu faria quanto me mandasse, com condição que não viesse cá. Que me não convinha nas barbas de Barberino<sup>28</sup>, e que eu iria lá todas as vezes que me avisasse, mas que o não faria sem aviso seu, e que este esperava. Folgou muito desta resposta e disse a Fr. Pantalhão que esta somana despachava os negócios de Lombardia e Romanha, mas que logo que chegasse a vez aos de Portugal me avisaria. Com tanto, Senhor, estou esperando este dia para lhe tirar ãa nuvem que suspeito o faz temer e tremer. E é se El-Rei levará mal esta eleição de Fr. Francisco que deve ser-lhe causada dos scotistas terem esta opinião de Nuno da Cunha.

---

<sup>28</sup> À margem: «que é imicíssimo seu, e homem de tão ruins suspeitas que cuidaria vir cá o Dongo a fazer-me a espia para lisongear ao Papa. Que sendo este meu cardeal boníssimo e santíssimo, contudo a ambição o faz cair em mil baixezas, e seria minha destruição se o Dongo aqui pusesse os pés, mas Fr. Pantalhão me livrará deste fastio».

Entretanto vamos todos os amigos fazendo o possível. E veio aqui antontem o agente a dizer-me que Gaspar Coelho, agente do comissário Fr. Martinho – mas neste negócio meu parcial – lhe fora pedir, a favor de Fr. Francisco de Sousa, que dissesse a Fr. João de Deus que desistisse da pretensão do provincialato de seu tio o guardião de Lisboa, e que ele lhe respondera: «Senhor Doutor Coelho, eu desejo mais que vós fazer Fr. Francisco provincial, e nisto hei-de fazer tudo quanto puder. Porém fazer baixesa e desprimor, isso não. Nem por Fr. Francisco, nem por meu pai. E como? Vindo Fr. João de Deus por seu tio mandado, e com o seu dinheiro lhe hei eu de dizer que faça ãa treição ou rebaldaria. Não ma mandeis porque a não hei-de fazer».

Fr. Pantalião está finíssimo por Fr. Francisco, escrevesse-lhe Fr. Martinho quanto quisesse. E este é o estado do negócio que é estar Fr. Francisco quasi feito. Mas enquanto não tenho na mão a patente, ou breve, nada tenho por firme. E com esta longa dicheira respondendo a quanto toca a este capítulo. E quanto a que fossem de cá cartas do proteitor e vigário-geral para Fr. Martinho lá fazer esta nomeação, é diligência escusada, não podendo vir tal caso cá.

Beijo as mãos a V. S. polo conselho de que procurasse «pensão», «benefícios», ou algũa «boa dignidade» para renunciar, com a qual tivesse melhor sustento nesta última velhice. Mas V. S. está muito desinformado desta Cúria, com que satisfação as duas primeiras partidas, e como me não viu, falou, nem conhece mais que de cartas, e inda mal escritas, cuida que sou como os mais dos homens que trazem sempre diante dos olhos o que lhes é mais útil. Porém, quando me tratasse oito dias, oito meses, e oito anos me conhecera por homem que só lhe lembra o honesto e que saberá mais depressa sustentar-se dos dous vinténs da missa na misericórdia, e inda pedir esmolos de porta em porta que entrar no daiado de Évora, não digo com simonia (que não é isto grande virtude), mas nem inda com ãa intençaozinha pouco torcida de renunciá-la. Que se assi não fora quantas cousas houve aí em tempo dos barberinos com que fui acenado? Que mostrei escapar-me por descuidado, mas não era se não com cuidado e grandíssimo cuidado, e nisto satisfação a 3.<sup>a</sup> partida. E se nas duas primas me não dei bem a entender, digo que este pontificado – sem culpa algũa do Papa, mas com algũa de seus ministros – é infelicíssimo nas provisões, dispondo nelas os mercadores como lhes contenta, e gabando-se Hierónico, o qual tem dezoito benefícios simplex que a casa de seu pai Fernão da Costa, proveu num ano todos os três canonicatos que vagaram na Sé de Évora. E que se vagaram seis seria o mesmo<sup>29</sup>. E assi não se lembrando ninguém de ver nunca em Roma tantos cortesãos portugueses, tão ricos honrados

---

<sup>29</sup> À margem: «que este é o dano que se segue de dar natureza de português a romanescos. E este é o caso, que devia obrigar que se revogasse como o diz um escrito de Decimis: *quod privilegium revocatur, cum incipit notabiliter esse damnosum*. E que mais notável prejuízo que ter um cristão-novo muito pequenino e muito baboso, o com que tornariam aí muito contentes 18 cristãos-velhos. Mas não há zelosos que descubram a Sua Majestade estas verdades, que se ele as soubera eu sou bem certo que as remedeara».

e letrados (e esta é outra miséria, que estando o nosso Rei com guerra no mar e terra, fujam todos os mais para a igreja que para ir-lo defender) não se lembram também de provimentos mais vergonhosos em mancos, ignorantes, baixos e cheos de mil magagnas. Se V. S. logo a isso ajuntar ser eu criado de Sachetti e Barberino, tão validos do Papa, julgue se inda que eu fosse muito cego e cobiçoso, haveria avançado nem um benefício de trinta mil reis, que por milagre se alcançou para o filho do secretário Gaspar de Faria, a puras ameaças do agente, proibindo que ninguém o pedisse. Porque se o pedira um néscio lho dariam antes que a filho de tão grande ministro.

Deseja muito o embaixador de França que eu o visite. E eu conheço não haver tido nestes quinze anos aquele ofício melhor sujeito. Porque Conure era homem furioso. E contudo vivo tão enfasiado de tudo o que me pode tirar do meu estado, que fujo todas as ocasiões de ser tratado. E contudo por servir a V. S. e o Senhor D. João de Sousa – do qual se me professa tão estreito amigo – me vencerei, falarei ao Embaixador e procurarei despeitar e concluir. Que a carta d’El-Rei cristianíssimo para mais é que para ãa grande cruz titular. E pode ser brazão da melhor fazenda do mundo. E do que se for fazendo avisarei a V. S. com preveni-lo que até passados os reis não terei tempo.

Manuel Álvarez Carrilho foi mal informado por algum grande invejoso do merecimento e glória de V. S. Mas depois que o inteirei da verdade, é dos que melhores absências lhe fazem. E o Ferdinando Brandão, em cuja boca punham o mexerico, não conhece quem o inventou, porque sabe muito bem o como se deve fazer mal. E quando se não professasse por amigo e servidor de V. S., prezando-se muito disso, havia de ser tão inimigo de si mesmo e de sua honra, que lesse na antecâmara do Papa carta de tal personagem – como V. S. – e contra tal personagem como o Cardeal Mazerino. E quem haveria que lhe não cospisse nos focinhos, com que o agente se convenceu de ser falsidade e suposição. E não crerei que tal escrevesse a El-Rei porque nunca havia ocasião que pudesse obrigá-lo não sendo matéria da sua jurisdição. E tocando essa queixa a França, eu lho não perguntei polo não meter em desconfiança e temor de que V. S. saiba algũa cousa, mas ocasião haverá, em que de certo o saiba. E entretanto V. S. não lhe escreva nem toque tal ponto, porque não convém a sua autoridade, sendo a gerarquia de V. S. tão alta, que há-de perder de vista muitas cousas semelhantes, e girifaltes não calam a sapos ou lagartixas.

Se Diogo Duarte for homem de boa consciência – e não como este mancebinho, em quem renunciei os melhores três benefícios do Arcebispado de Évora – não cuide V. S. segundo o meu desapaixonado balanço que ele me paga com mil cruzados, nem também cuide que eu não fazia caso deles. Mas em cousas a que vejo pouco remédio ou dificultoso, olho para Deus que assi o permite, pedindo-lhe que me tire a impaciência, inquietação e memória. Porque não estou para fazer demandas, quanto mais absente. Inda que nesta nunca teria muito trabalho, não dando eu mais prova que apresentar os róis e listas dos priostes, e os conhecimentos do dito Diogo Duarte, com que fica convencido. E a ele toca provar os preços a que os vendeu e os custos dos carretos. E inda que não sou tão imodesto que

queira meter ao solicitador de V. S. em fazer esta demanda, porém sim em ameaçar-lha, não lhe passando partida que não estiver mais que líquida. Porque a esta gente lhes não devo cortesia algũa, se não roubar-me como furtados de aljubeira 85 escudos que lhe mandei contar por um criado dizendo-lhe que com eles comprava o não saber mais de tal gente.

Sobre o vi-reinato da Índia que V. S. tão justamente teme, se me oferece tanto que dizer-lhe que é melhor não tocar nada agora. E inda que na matéria de aceitá-lo, ou não aceitá-lo não quero dizer-lhe o meu parecer se não quando tenha tempo para prová-lo com verdades que atem de pés e mãos o entendimento de V. S. Lhe direi só ãa palavra evangélica, e é que se V. S. se contentar de não enriquecer no triênio mais que o que as suas rendas de Portugal lhe renderem, bem administradas pola Marquesa minha Senhora, tirando delas seus alimentos e de seus filhos, e que quando V. S. tornar sem trazer da Índia um vintém ache cá um cúmulo de tudo o que se houver poupado, que neste caso delibere bem se deve ou não deve aceitar. Mas se V. S. há-de aceitar ãa manga ou um ananás, ou admitir inda que seja por interpostas pessoas mercancia de um só vintém, ou consentir que criado seu avance com nenhũa indústria sua dous vinténs, que V. S. desde logo se escuse, e não se embarque se não o meterem na nau maniatado, porque se não for para fazer a El-Rei o maior serviço na restauração e reformação daquele estado – que lhe faria todo o outro vassalo – não tem V. S. para que passar o mar. E se não levar pensamento de fazer-se outro Afonso de Albuquerque e que El-Rei o haja quando tornar carregado de merecimentos e de vitórias de fazer Duque de Goa, desde aqui lhe digo que se escuse. E com todo o evento, mande V. S. ao senhor Capitão Vila Real que logo logo lhe traduza em bom português o prefácio das obras do Duque de Rohão que começa: «ce livre n'avoit pas este fait pour estre rendu public». Intitula-se a obra: «L'abregé des guerres de Gaule», Paris, chez Augustin Courbé, a la palme, 1640, 4.º. E mande-me V. S. um traslado com margem muito larga para que eu lha comente, que quiça não haverá lido cousa que mais lhe haja de aproveitar. E cuide aos dous exemplos de Lucullo, e Marques Spinola, homens primeiro capitães que soldados. Ajuntarei o terceiro de D. Fradique de Toledo que de reitor da Universidade de Salamanca foi tirado para general do Mar Oceano, e esperaria que pudesse V. S. ser o quarto, saindo da sua galeria para conquistador do Oriente (tão perdido hoje) como antes que o ganhássemos. Se me lesse bem atentamente e inda melhor, se sempre me estivesse ouvindo, que do bom natural de V. S. tudo me prometeria, não digo só na inteligência, mas inda no valor de que não se hão visto mostras, porque sendo sempre primogénito e inda unigénito de pai velho, não teve nunca ocasião de mostrá-lo, mas nele sei que venceria, inda muito mais do que é obrigado a seu sangue. Torno a encarecer que logo traduza isto o Senhor Capitão, porque fiado em V. S. hei revogado esta comissão a Cristóvão Soares de Abreu a quem já tinha pedido esta tradução com outro fim nem menos importante, nem menos necessário<sup>30</sup>.

---

<sup>30</sup> À margem: «NB. Nota-Bene».

Choro lágrimas quando vejo que ao melhor natural do mundo, como me pareceu sempre o de V. S. só polo sobescrito com que Deus o formou, que lhe não desse também um Aristóteles para mestre. Porque segundo o muito que V. S. vive namorado de saber, nada ignoraria nesta idade varonil, e inda que nenhũa há em que se não aprenda e possa aprender, contudo convinha haver V. S. bem aprendido a língua latina, mas bastantemente se suple o melhor dela, com a francesa e italiana, em que suponho a V. S. bem fundado. E se o não está, procure muito está-lo. Também choro que neste tão louvável intento de ilustrar sua casa com o nobilíssimo ornato de bons livros, não fosse eu o primeiro seu conselheiro porque com o que já tem espeso, pudera agora ter muito pouco que desejar, não digo das livrarias de Fr. Egídio, ou D. André, mas inda das mazerinas ou barberinas, porque se dos seus 30 mil volumes ou dos cinco ou seis mil das nossas portuguesas V. S. – de cada língua, sciência e profissão – tem os melhores que eles mesmos naquele grão número tem. Que há-de invejar-lhes a numerosidade e quantidade, não achando-se nela cousa que V. S. não tenha nesses seus poucos.

Eu, pois, conhecendo que na repartição das fortunas me deu Deus ãa tão limitada como a de bacharel, filho e neto de bacharéis (inda que subindo atrás, algo mais que bacharellice) me determinei a queimar as pestanas em saber, trabalhando mais que quantos homens conheço ou por vista ou por história, sendo inda hoje o meu estudar dez horas cada dia, como a outros meia. E vendo ser para isso necessário livros, desde idade de 14, quando apenas sabia latim, comecei a manejá-los com livreiros doutos, príncipes, comunidades. E com o muito estudo e lição (tirando nos de limitada profissão como Teologia, Direito e Medicina, em que só estudava os pontos que me pedia minha obrigação de ofício, já fosse de julgar, já de aconselhar) e nestas e em todas as mais sciências, a saber quais eram os mais louvados, singulares, ou paradoxos e contrários ao comum sentimento. E procurei vê-los, lê-los e examiná-los, precedendo muito tempo e dinheiro gastado (mas a Deus graças não perdido) em perfeito conhecimento das três línguas do título da cruz, mães de todas as mães. E posso assegurar (debaixo do secreto natural e fidalguia de V. S., que a toda a outra parte seria doudice, nem inda acená-lo) que não há homem que nestes cinquenta anos tanto haja lido. Porque deixado livros que por bons hei lido muitas vezes, há muitos que li ãa, muitos que a metade, muitos que um terço. E nenhum de quantos hei lido se me há passado sem ler dele tal parte que possa julgar do siso, juízo e fundo de seu autor, o que tudo V. S. verá. E admirara se Deus nos juntar. E mais digo que em dous meses que V. S. me trate saberá mil e mil cousas que o deleitem e lhe façam honra que não haverá ouvido tão bem declaradas e inda mastigadas com que o seu entendimento se espante, de quanto é o que nele estava vazio e cabe.

E assi choro que V. S. não começasse de meu conselho a comprar livros, mas muito mais que, depois que lhe intimei, os não comprasse, me não cresse, porque há lançado montes de ouro ao mar. E se inda aí achasse quem lhos comprasse, seria menos mal, porque empregado aqui o preço se encheria de livretes pequeninos, velhos e esfarrapados, que seriam verdadeiras jóias, e que lhe fariam ãa só notícia, que deles vestisse, grande honra e aparência verda-

deira em todo o conselho e conversação. E inda que «dios nos libre de hecho es». E no feito não há que renovar dores. Sirva esta zelosa lembrança de V. S., se achar ocasião, errar por minha cabeça, e vender primeiramente esses fantasmas dos concílios do Lovre. Porque se cobiça ter os provinciais, também nos nove tomos de Coloniae – que lhe custariam oito ou nove mil reis – os tem. Mas porque é ùa leitura impertinente e supérftua, não obrigando mais que a terra em que se celebraram, é a melhor eleição ter todos os universais, de Roma a Paulo V, graecolatinos, belíssimos que cuida mandei a V. S. em quatro mil reis, em que estão quantos desde Cristo se hão feito até ao tridentino. E em França, depois de impressos esses de V. S. do Louvre, tem crescido tanto a opinião dos de Roma que não fazem os mercadores se não comprá-los aqui. E se cá estivessem os de V. S. se venderiam a quinze e quiçá vinte escudos. As obras de Roberto Aflud que aqui se vendem a vinte e trinta escudos pude eu haver por dez, e inda menos. E, de meu parecer, deve V. S. lançar de si como os de Scoto. E o mesmo lhe dissera das de S. Tomás – tão caras – e que se contentasse com a sua Suma, porque na livreria de Príncipe e de Senhor, que só atende a qualidade e não a quantidade se há-de ter mira. Que tenha V. S. muitas centenas de livros que faltem a D. André e Fr. Egídio.

Eu todas as semanas vou desflorando tudo quanto acho de singular e assi crescem aqui livros raros, e alguns que desejei ver desde minino. E não digo comprar, mas ver somente e agora me vêm à mão. Lendo em Santa Teresa que começou a sua conversão e oração de ler ùa parte do abecedário Espiritual de Fr. Francisco de Ossuna, e em cinquenta anos em Espanha o não achei se não pedaços. Eis agora, morreu em Roma J. Baptista Gonfalonieto, secretário que aí foi do coleitor Blondo, patriarca em tempo do Arquiduque Alberto. E na sua famosíssima livreria acho todos os seus tomos – que são seis, muito bem tratados – por um pedaço de pão, que tal preço são dous cruzados, quando ele no princípio, por grande gabo, escreve da sua letra haver-lhe custado sessenta e quatro júlios. E porque estou acostumado a estes baratos de Roma me doi muito a carestia com que se me mandou de outras partes. E destes Ossunas hei-de fazer um presente a S. E. muito fermoso, presentando-lhe galinha gorda de pouco dinheiro.

Mais livros espero de V. S. que o Testamento Velho de Paganino hebreu-latino. Convém a saber, um é geografia nubense de Paris que cuida custou quatro tostões. E alguns duplicados que se não servissem a V. S. me mandasse e eram dous ou três, porque dos mais duplicados dezia a V. S. os trocasse com os seus – escolhendo o melhor – e vendesse, ou me cambiasse os mais. Dos que lhe pedia me tornasse era o *Theatrum Vitae Humanae* em um só tomo, de Paris, que eu estimo por melhor que o de muitos tomos, que vale vinte escudos e mais. E se V. S. se desfez do seu e se fica com o meu, dou-lhe parabéns de ter melhor livro por cinco escudos do que o eram os seus de 20. Mas se V. S. está mais namorado do seu teatro, torne-me o meu nos mesmos cinco.

Fr. Martinho me não nomee V. S. porque o que eu tenho sofrido, trabalhado e suado em suas cousas – inda que não é perdido porque foi em obediência de V. S. – me tem feito

escarmento, para fugir de frades e fraderias, pois raras vezes deixão de ser ingratos «et cum ingratum hominem dixeris omnia mala dixeris».

Na partida dos sessenta, digo, seiscentos escudos dos livros da nau Victória V. S. faça lá os contos e descontos que a mi me não lembram, nem tenho coração para revoltar papéis quando estou escrevendo com tal pressa [?] que ficará tudo sem resposta porque o agente – se o correio há-de partir à meia-noite – serra o maço ao meio-dia antecedente. E assi digo que V. S. faça lá com sua comodidade as contas, e que inda que montaram além dos seiscentos sessenta ou setenta cruzados, que creio virão a ficar em seiscentos vinte mais a menos. E a verdade em seu lugar.

Vendo-me sem resposta de V. S., nem esperança dela, escrevi por o Padre Manuel Pacheco a Pedro Vieira ãa longa em que lhe dizia me valesse e aconselhasse no ponto de tornar-me a Portugal se achasse inconvenientes. Depois que V. S. me escreveu, que El-Rei atendia a livros, lhe escrevi poucas regras no correio passado, inculcando-me para isso, e para o ofício de guardar-mor da Torre do Tombo, que vagou polo desembargador do Paço António Ribeiro, que se V. S. e o amigo me desejam aí, creio proverão em mi. Dou a V. S. mil graças de haver-se abocado a tratá-lo com o amigo, e tudo quanto tiver de boa sorte reconhecerei vir-me dessas mãos. E não digo mais com a pressa só que se nesta semana tiver um dia livre tornarei a ler a de V. S. e responderei o que aqui falta.

Deus nos livre de cristãos metidos em domínio e administração. Quando Francisco Nunez mandou a Livorno, partida a nau Victória, o último caixão e caixãozinho que mandei a V. S. importando cuidado que 272 escudos, escrevi a Manuel Rodrigues de Matos, e cuidado que o mesmo Sanchez, que o embarcasse para V. S. assegurando-o primeiro. São partidas depois disso duas embarcações sem que o dito Manuel Roiz se lembre de avisar-me se as mandou ou deixou, se segurou ou não segurou. Até que lhe tenho agora escrito mo avise, e temo muito os tenha ali em remolho como fez aos Atlas de Pedro Vieira que deixou em terra e não mandou quando as mortadelas. É necessário grande paciência, porque os achais quando pitos, flautas, quando flautas, pitos. Quero dizer, se os buscais como mercadores os achais fidalgos, e quando fidalgos os achais mercadores e sempre contrários. Se V. S. do forragaitas houvesse carta para o filho de Livorno seria quiça melhor.

V. S. se não canse em doces nem mimos, que não é razão que tendo dívidas e estreiteza de fazenda a perca em presentes. Pois dizem as leis que «donare est perdere». Só lembrei o do Marquês del Bufallo porque não presuma mal de mi, como do Brandão ou Pedro Mendes. E quando eu lá esteja, então gozarei desses mimos se Deus tem disposto que torne.

O Camões será cousa insigne, mas se hei-de tornar, nem a impressão dele se comece nem V. S. disponha sem mi a livraria, porque tardará e acertará que inda que esses dous curiosos fidalgos estejam muito práticos, nunca será tanto como um velho envelhecido nisso.

A mercê de bibliotecário aceito e sem vaidade nem mentira cuidarei que o não teve melhor Ptolomeo Filadelfo no seu Demétrio Phaléreo. Porque meço cá as espadas com os da Vaticana e com os desta Barberina, e não me lançam fora da igreja.

V. S. com poucos mais livros italianos viva contente da sua livraria, e inda mal porque os descuidos do Brandão com as vaidades do Nunez de Matos houveram lançado no mar os milhares de cruzados de V. S. Mas Deus o quis e sabe só o porquê.

Os meus de Holanda são chegados a Livorno onde fazem a quarentena da saúde por 40 dias. Vêm de lá assegurados a 5 por cento e caríssimos sobre modo, e todo o mal mereço por comprar livros fora de Roma.

Muito me escandalizo desse negro frade Magalhães ser tão vilão e rústico que corte os livros do Conde de Cantanhede e entretenha os de V. S. Daqui digo a V. S. que há-de ser muito valido e estimado, porque esses são os sujeitos que a nossa terra estimará e terá por santos. E se fora cortês e benigno diriam que não presta para nada. E já meu pai chorava que em Portugal como escravos só estimavam quem os governava *in virga ferrea* como Miguel de Moura, D. Pedro de Castilho, Brás Fragoso, Lourenço Correa, certos ministros, grandes enforcadores.

Pasmo de V. S. em tantos dias não ter tirado da nau Victória os seus livros, ao menos para me dar novas deles e do que lhe tinham parecido. A minha curiosidade não é tão paciente, talvez fiz abrir a alfândega de noite para não esperar a manhã.

Nunca cuidei ser cousa de tanto preço o *Agnus Dei* de Pio V, que escrevi a Pedro Vieira repartisse entre S. Majestade da Rainha nossa Senhora, Marquesa minha Senhora e sua molher, a Senhora Dona Leonor de Noronha. Não porque o não mandaria, mas porque o não haveria aceitado de Soror Urbana, monja de Torre Despecchi, a quem o deu Soror Ágata, irmã maior do Papa Inocência, a qual descobriu a seu grande devoto e criado meu, Marco António, que lhe davam por ele sessenta escudos. E sospeito que seria Crivelli, residente de Baviera e se cuidara ser tanta a minha carga, o haveria feito encastoar. E presentaria a ãa das três ditas senhoras, mas se ele o houvesse presentado à rainha somente, V. S. o haja por bem, que eu sinto muito não havê-lo prevenido para encastá-lo e mandá-lo nobremente ornado.

Pois V. S. não se enfastia dos duplicados nos que lhe mandarei da livraria zacagna. V. S. os confira com os seus, e sempre os peiores sejam meus e como tais venda. E muito mais tinha que escrever a V. S., mas estou caindo com sono o que me sirva de escusa. E guarde Deus a V. S. Roma, 22 de Novembro, 49.

Vicente Nogueira

Por amor de Deus me perdoe V. S. os erros desta que com a pressa nem posso emendar nem inda ler os despropósitos dela .

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 508 r.-515 r.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 29 de Novembro de 1649

Mandando 2.<sup>a</sup> feira ao jantar um maço para Cristóvão Suarez de Abreu ao Agente Manuel Álvarez Carrilho para ir com o seu, respondeu ao criado que já o tinha mandado, e com esta impertinente pressa – pois o correio parte à meia-noite – levou o meu criado o maço à posta de Leão erradamente e não por pagar dous tostões de francala até àquela cidade, mas polo mal que dali se remetem a Paris, de que tenho algũa prova. E era menos mal que ficara a Carrilho, que ficar eu em dúvida se chegará a V. S. prolixíssima carta minha de quatro ou cinco folhas na qual respondia a quasi toda a sua de 12 de Setembro, porque nunca mando segunda via que não tenho para ela nem cabeça nem escrevente. E depois dela recebi ãa de V. S. mais velha de 15 Julho em que se me lamenta dos rigores desse frade Magalhães, que não poderá deixar de ser aí muito estimado pola vilania e rigores de suas proibições. Seja Deus louvado que já V. S. está livre de ser seu escravo e o estará sempre, pois licenças semelhantes se discutem muito a primeira vez, mas dali por diante quasi se despacham por expediente.

Não cuido que o Camareiro-mor a alcançará, mas é só sospeita minha, do que vi na de V. S. em que vai outra maior grandeza e favor em que V. S. não cai (nem eu lho direi até V. S. provar seu engenho e me dizer se o conhece), depois que o hei despertado.

Em Roma não se queima livro, mas se metem no Arquivo do Santo officio onde ficam perpétuos, com o nome de seu dono, em tal modo que se daqui a quarenta anos V. S. ou seus herdeiros tiverem licença, lhos tornarão. Mas as cousas daí não se regulam polas do Papa, e devem ter-se por mais cristãos que ele. O livro que mandei a V. S. das juderias de Holanda, merecia bem ser proibido polo prejuízo que fará nos afeiçoados da lei cansada. E por isso, se me não lembro mal, escrevi então a V. S. que só o lesse à Senhora Marquesa minha Senhora quando algũa vez a quisesse fazer rir com aqueles grandíssimos despropósitos.

Torno a ler a carta grande de V. S. para ver se me ficou algo por responder-lhe, e a Cristóvão Soares escreverei 2.<sup>a</sup> feira que faça diligência por haver este meu maço, porque me vai muito em que V. S. receba aquela carta minha da 2.<sup>a</sup> feira e torno a dizer a V. S. que nem se canse, nem suas conserveiras em doces, porque estou acostumado já aos confeitos e más venturas de cá, e doutra qualidade são as necessidades que me dão cuidado e afligem. E estou tremendo o correio de Florença de amenhã. Não me traga algum *si* daquele fidalgo a quem há meses vou com arte dilatando, e seria menos mal se a nau Henriques que se espera de Portugal me trouxesse os quinhentos cruzados que pedi a V. S. como de esmola<sup>31</sup>.

<sup>31</sup> À margem: «Veio o correio e não me trouxe carta. Deve estar o fidalgo inda na quinta e esteja muito em boa hora até o Natal, com tanto que primeiro venha na nau Enrique dinheiro que tanto hei mister».

Havia meses que, com grande culpa minha, não tinha entrado em casa de Ferdinando Brandão, sendo assi que é tão verdadeiro e útil amigo meu que posso dizer que me sustenta com seus empréstemos, fazendo-mos com tão bom coração e tal facilidade que vai Marco António pedir-lhos mais confiadamente que ao tesouro de Barberino. E dos 250 escudos que pedi a Nunez Sanchez, e dar-me ele só 100 julgue V. S. se devo a este homem todo o maior agradecimento. Deixo-o mandar-me todas as somanas os melhores avisos de Roma e – o que é mais que tudo – fiar-me todos os seus maiores secretos. Pois ontem foi o primeiro que lhe entrei em casa por necessidade de desfazer com V. S. a meada ou embrulhada de Carrilho, ou Cunha, sobre V. S. lhe escrever cartas contra Mazerino, e mostrá-las ele na antecâmara do Papa, e dar delas traslados que se mandavam em França. E inda quem conhece o saber de Ferdinando Brandão e o primor com que guarda a fé humana, se ri muito de calúnia tão gota. E eu o disse inda peor ao agente. Contudo quis por sua boca que ele me dissesse o que nisto passa. E me disse que V. S. nunca teve carta que lhe falasse em Mazerino, para bem nem para mal, e acrescenta que se as houvera tido, as haveria sepultado, pola grande amizade e criação que tinha com ele, quando nem o respeito de V. S. o detivesse. Mas que isto é o menos, que por prejudicar-lhe dirão e farão, de que a ele se lhe dá poquíssimo assi por saber sua inocência, como por ter muito segura sua verdade e procedimento, ante o Papa e sua cunhada, que só lhes importa. E inda que não era necessário dizer a V. S. o porque me desconstrava tanto tempo de Ferdinando Brandão, lho direi agora para que V. S. veja quanto me deve. E é o caso que ele se scandalizou tanto que V. S. houvesse mandado mostrar a Portugal as cartas que ele daqui lhe escrevia a Paris, as quais de Lisboa se mandaram aqui e estão em Roma em poder de seus enemigos, que com elas desejavam muito fazer-lhe mal, que junto isto a ver, que a certidão do Senhor Dom Simão – que V. S. pudera e devera mandar-lhe por minha mão – lhe mandava pola de Nuno da Cunha seu enemigo. Que então disse a Marco António e a mi, à porta dos cesarinos, que no negócio da pensão se achava ùa revogação da procura, cousa que me deu tanta dor, como diria a V. S. o P. M. Pacheco, porque como há muitos anos escrevi a El-Rei, é este homem pessoa que saberá servir muito e desservir muito e que não convém nunca desobrigá-lo. Porém ontem o achei tão servidor de V. S. que me não falou palavra no enfado passado, e me disse que guardava a certidão para servir a V. S. muito inteiramente como o veria, que foi tirar-me ùa nuvem negra, porque tinha grande medo que este negócio se enturbidasse. V. S. o tenha por amigo e o estime por tal que é muito para isso.

Muito bom seria que El-Rei se não lembrasse de V. S. para o virreinato da Índia, mas se o nomear, como se poderá V. S. escusar disso? Mas torno a ratificar-me em que V. S. se examine primeiro muito bem e muito devagar se tem coração para não melhorar sua fazenda num vintém, nem em presentes ou peitas, nem em mercancias, e o mesmo à de seus criados. E se está bem firme e se se atreve vencer a cobiça, vá com a bênção de Deus e nada tema, porque seu entendimento, honra e aplicação me asseguram que será um milagroso Visorei, principalmente se tivesse como Scipião um Políbio à ilharga, quero dizer, um conselheiro amigo dessa alma e honra.

A Cristóvão Soares tenho pedido me traduzisse para V. S. e inda para S. Majestade o proémio da obra do Duque de Rohan, mas que mo mande primeiro para que eu, na margem, vá pondo ãa palavrinha que sirva como voz de fora. Asseguro-me que V. S. subirá com sua leitura muitos degraus de suficiência, porque é V. S. de excelente azo ou azeiro, não havendo mister se não encontrar com boa pedra na qual se dê bons filos para sair uma maravilha dessa terra. E tenho-lhe a boníssima dita ser inimigo declarado desse mancebinho, porque ao menos não lhe fará prejuízo, inda que vi homens tão baixos que nem isto bastava para livrar deles e de suas pestilentes línguas, não perdoando-lhes nem por inimigos.

Não acaba de chegar nova desta nau Henrique que se esperava em Génova por todo este mês de Novembro. Se Deus a traz, não é possível que nela não venha ao menos esse pouco dinheiro que V. S. tem recebido de Diogo Duarte, que bastaria para eu não ficar envergonhado com a livraria de Florença, na qual como se tivera a moeda na aljubeira tão desnecessariamente me empenhei, esperando que eu nadasse já então em tanto dinheiro que pudesse comprar mea dúzia de outras.

A conta desses três caixões da nau Victória faça V. S. polas listas e descontos. E sendo – como são – seiscentos cruzados, vinte mais a menos V. S. a liquide. E se Manuel Roiz (o que inda não hei podido saber por que é ele tão mimoso que não se digna de responder logo, se não com muitos vagares) tem mandado o caixão<sup>32</sup> que daqui lhe mandou Francisco Nunez no fim de Julho, já aí estará. E mil avisos lhe mandei que o assegurasse em escudos 272<sup>33</sup> e não duvido que o fizesse por vencer a comissão, que pola competência dela, entre ele e Fábio Orlandini agente do Brandão, se não fez o seguro, quando tanto convinha. E seria por dous vinténs, porque agora com estar o mar muito peor, me vem assegurados de Amsterdam a Livorno a cinco por cento.

Peço a V. S. de mercê queira que eu esteja satisfeito do que me deve<sup>34</sup> antes da Páscoa, pois pende daí não só o fazer eu testamento e dispor do pouco que tiver, mas a quietação de meu ânimo e vida na qual, fazendo perguntas não como cousa que há-de ser, mas como por discurso somente, não tenho achado quem não abomine o pensamento que me viesse de ir-me a Portugal. E porém nada que ouço me move, porque sendo em si boníssimas as razões, em meu respeito são ridículas, e parte delas se fundam nas espe-

<sup>32</sup> À margem: «Já respondeu que partiu o dito caixão na nau Pérsia em 11 deste, e quererá Deus esteja hoje em Lisboa como V. S. verá nessa carta».

<sup>33</sup> À margem: «não quis fazê-lo, nem há outro remédio que paciência».

<sup>34</sup> À margem: «e as partidas líquidas que V. S. deve são os seguintes.

Escudos de ds. Reales:

– 918 – 1  $\frac{1}{2}$ ;

– 600 – vinte ou trinta mais ou menos, como V. S. achar nos duplicados e nos abaratados;

– 272 –

– e o que se fizesse na venda dos que, por duplicados, que V. S. não quisesse. Porém, sempre suponho que os trocaria primeiro e com os que já tem, que o meu intento primeiro, como então disse, foi que V. S. melhorasse a sua livraria».

ranças que posso ter da fortuna de Roma, e parte em sair-me erradas as de Portugal como que em o sessenta e quarto ano de idade e desenganos, eu me deixasse enganar de moeda tão falsa como esperanças da terra, não me lembrando nada dela tanto como a salvação desta só alma. Que a serem duas seria menor o dano, mas sendo ã só – e essa quiçá, e sem quiçá, a peor de quantas conheço – seria doudice dous dias que só restam dá-los inda ao diabo.

Aqui se diz que dos três que em Madrid andavam em predicamento de ir por embaixadores a Constantinopla – Conde de Oñate, que é vizorrei de Nápoles, Dom Francisco de Melo, Marquês de Castel Rodrigo, se escolheu Oñate. E para que vá de boa vontade lhe leva a ordem seu irmão, que ficará no interim governando. Mas que em caso que não possa, leve o irmão a embaixada. A certeza disto não hei podido averiguar, mas o aviso que tenho por certo e me revolve o cervelo sem poder tomar pé, é o incluso que vem de casa do Núncio que está em Madrid. V. S. o discorra na sua galeria com esses fidalgos, que eu me asseguro que o façam com tanta e mais suficiêcia que os melhores de Madrid e eu ategora tinha tudo por fumo da imperícia e ligeireza castelhana, mas hoje suspendo este assenso e quero crer que tantos extremos de demonstrações tenham algum fundamento e subsistêcia.

V. S. me fará mimo e mercê de me não nomear mais o Comissário Fr. Martinho do Rosário porque tão pertinaz e cafre está em excluir a Fr. Francisco de Sousa e fazer esse seu Fr. Manuel que ontem, domingo do advento, chegando à mão do agente que tem sobre isso mil espias, um maço de cartas muito grande para Fr. Pantalhão, o abriu, como o faz a todos os semelhantes, e lhe diz nela, que ele Fr. Pantalhão não admita nem aceite nenhum outro provincial para a província de Portugal que ao dito Fr. Manuel. E parece que desde o dia que fez a nomeação até hoje não faz outra cousa que insistir no dito Fr. Manuel. E hei folgado muito do agente ter descoberto este intento, porque é tal Fr. Pantalhão que mo nega. Mas o agente Doutor Coelho e eu fazemos o possível por Fr. Francisco. E até este momento ele é o primeiro na opinião e esperança de todos. Mas Fr. Martinho merece que V. S. o almagre por ingrátissimo a quantos bens V. S., por si e por seus amigos, lhe tem feito e que sabe bem o Cardeal meu amo, sem os quais não sei onde e como hoje estaria, e por um frade muito indigno de seu claríssimo sangue.

Da livraria do Zacagno, além dos trezentos livros, tomarei só duzentos, porque não posso coalhar dinheiro, para mais sentindo muito não chegar a bolsa presente a prefazer novecentos. Mas são tão grandes as manchas que desta choupana saem neste Natal que importaram muitos meses do salário barberino. E foi dita dos curiosos que inda acharam consolação no resíduo que se comecerá a vender no fim desta somana. E quiçá vencerei inda os irmãos a esperarem até o Natal o estado de minha bolsa como me hão esperado estes quinze dias. É ã maravilha o que acho de exquisito, em livrinhos de um, dous, três e quatro júlios, de obras que conhecia de nome desde que me lembro, mas que nunca tive, nem vi e me ria comigo das livrarias de Fr. Egídio que V. S. me alega, nas quais tudo é

cousa ordinária que acha quem quer que com dinheiro na mão a busca<sup>35</sup>. Mas cá, há centenas e centenas que V. S., cheio de ouro, não há-de achar inda que lhas busquem em Veneza, Holanda, Leão, quiçá si, no ponte novo de Paris, se não as encontrou quem as conhecesse. O que V. S. só há mister é que eu lhe fizesse um catálogo do que tem e do que lhe falta e há-de comprar. Que em minha opinião será poquíssimo se se encher das obras desta livraria de Florença onde as há boas e de preço, como os sete tomos de Germann os dous de..... Inglaterra, Surios, Cidades etc. Enfim tenho dito a V. S. meu estado. Em V. S. estará o dispor o que mais convém a seu serviço. E guarde Deus a V. S., Roma, 29 de Novembro 49.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 520 r.-521 v.

O

L.S.

---

<sup>35</sup> À margem: «V. S. se me preze não da quantidade dos seus livros que não será nunca tão grande como essas de Fr. Egidio e D. André, mas si da qualidade. E me crea que em nenhũa de quantas ouve nomear achará muito que envejar e não me espenda um vintém em certos livros do Louvre ou semelhantes de grande nome entre indoutos, mas somente no que lhe aconselhar quem bem entenda do mester».

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 13 de Dezembro de 1649

Inda mal porque meu dito, meu feito. Pola inclusa de Manuel Roiz de Matos verá V. S. a sua boa agência, e que amigo tem nele. Eu lhe respondi o que se lê nessa cópia, e sempre cuidei que vendo já quanto V. S. por sua culpa perdeu, agora com seis mil reis lhe assegurasse não perder 108. Mas são casnimos, que se não doem da fazenda alhea. E como na perda passada dos seis caixões nunca tive esperança de cobrarem-se, ao contrário, a tenho grandíssima de que estes dous se cobrarão, porque mo assegura o Cardeal Barberino meu Senhor, e o embaxador Valencê confirmou hoje nela ao agente Carrilho dando-lhe cartas para a Rainha, conde de Briane e governador de Tolon, o qual não pode tocar na fazenda mais que inventariá-la e depositá-la e avisar à Corte para que lhe mandem a ordem, e é um letrado conselheiro de estado como o são lá os mais maistres de requestas. Por onde V. S. esteja descansado. Mas tenho tomado palavra ao agente que quando se faça restituição dos caixões a Manuel Roiz, lhe mandará expressamente que segunda vez os não embarque sem assegurá-los que por ele quiçá o fará mais, que por V. S. e por mi. E se eu cá tivera dinheiro quando fiz a entrega a Francisco Nunez o houvera mandado a Vincenzo Faleucci, correio-mor de Livorno, parente do meu Cardeal Sacchetti, e que ele alí os assegurasse. Mas sou muito pouco pidonho, e nem a português ou italiano descobriria necessidade algũa minha por maiores que sejam, tirado a Fernão Brandão a quem só as confio, mas inda com as faces feitas escarlata.

Quatro somanas há que não tenho carta de Florença – com grande contentamento meu – e sospeito que deve já haver vendido-se a livraria, que inda que está aqui, não quis perguntá-lo. Só sei que perdeu V. S., em eu não comprá-la, encher-se de mais e melhores histórias que as de D. Fernando d’Alvea nem nenhũas desse reino, exceptuando sempre as de El-Rei que não entra em comparação algũa.

Há dous meses que Fr. Manuel partiu sem haver novas dele, cousa que me tira o sono por levar papel meu em que estão todas as minhas esperanças. O agente me consola com entender que hoje estará nessa cidade. Se assi não é, não há se não dar graças a Deus porque tudo faz para nosso maior bem. Se acaso é chegado, V. S., em duas regras, mo avise por três vias, e inda lhe estranhe ser-me necessário interpor nisto a V. S.

Os últimos livros que haverei comprado em Roma serão estes do degolado Zaccagno que é na verdade cisco de ourivez. Cisco na meudeza e de ourivez em ser quasi tudo ouro e prata. E que cabendo nũa aljabeira, postos em catálogo enchem muito papel. Muitos livros comprei que já tinha, porque dos tão bons se fazem presentes muito estimados e inda quem por muito tapanho não souber dar, fazendo-se regatão ganhará.

Se V. S. me houvera tornado já o rol que lhe mandei dos que tenho, com muita facilidade o fora enchendo em seus justos lugares com estes, do qual aperfeiçoado lhe mandaria ãa cópia, que aí mostrasse à alteza do Príncipe para que, contentando-lhe algum, o sinalasse com cruz ou unha. Mas fazer um novo em que haja de trabalhar o que já lá está escrito, não me basta o coração.

Se se ageitasse a minha ida aí, levaria um par de caixões somente, que enchessem ãa parede da câmara em que dormisse, mas em que todos os grandes cultos e curiosos daí achassem pasto do seu humor.

Se V. S. se não tem desfeito dos seus muitos tomos do *Teatro da Vida Humana* (como eu desejaria para que o preço e lugar deles ocupasse com 30 ou 40 bons livros) me torne o meu de Paris em um tomo, que lhe mandei, em cinco escudos, que é só o bom e sustancial, sendo tudo o mais pallhada. E espero também da Bíblia de Pagnino, Hebraicolatina o Testamento Velho, e um geógrafo Nubiense que de Arábico traduziram em Paris Gabriel Sionita e Victor Xalaq.

Aqui me presentou um amigo a crónica *do* Condestable D. Nuno Álvares, de poucas folhas, os comentários de Afonso de Albuquerque, a 3.<sup>a</sup> Década de João de Barros, a 4.<sup>a</sup> e 5.<sup>a</sup> ambas de Diogo Couto e os seis primeiros livros da conquista da Índia de Fernão Lopez de Castanheda. Diga-me V. S. se se imprimiu o sétimo ou seguintes, porque inda que ele promete dez até à morte de Dom João de Castro, estou com sospeitas de que vi o 7.<sup>o</sup>. E se se estampou e V. S. o achar de lanço, mo compre por inteirá-los. E digo de lanço porque me diz o agente que aí são caríssimos os livros, inda os estampados aí. E que se não pode comprar livro de livreiro pedido por seu nome, mas somente acaso encontrando-o. E os que V. S. achando de lanço me compre (mas não doutra maneira) sejam os notados no papelinho e meto muitos porque se encontraram poucos e quiçá nenhum.

Muito havia que escrever a V. S. de grande serviço de El-Rei e inda grandíssimo, mas além da fraqueza desta cabeça e forças, caem-me os braços quando vejo que não só me não chegam respostas, mas nem inda avisos de ser aí chegado o que escrevo, e com tanto guarde Deus V. S. Roma, 13 Dezembro, dia de Santa Luzia, 1649.

Vicente Nogueira

Amenhã se começa o capítulo dos Jesuítas para a sua eleição sem os daí e o Papa morto santamente em 7 dias. O meu Padre turco, geral de S. Domingos, fez presidente – até o capítulo-geral da eleição que será em Junho – ao Padre Fr. Nicolau Ridolfi, privado mal e injustamente do seu generalato para fazer ao frade Mazerino. Violências deste mundo que Deus permite mas desfaz.

\* B.P.E., cód CVI/ 2-11, fl. 517 v.-517 r.

O

L.S.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Lisboa, 17 de Dezembro de 1649

Poucos dia há que por via de França e Holanda escrevi a V. M. largo. Agora o torno a fazer por esta nau inglesa que se pôs a carga em que passam o provincial e mais religiosos da Companhia, sendo um deles o Padre Doutor Luís Brandão, confessor da Marquesa – a quem devemos particulares obrigações – o qual, conforme a razão, deve fiar por assistente e em que V. M. terá um boníssimo companheiro, se se não detreminar a vir gozar dos ares da pátria, conforme ao que nas outras cartas tenho escrito a V. M., em razão do que passei com o secretário Pedro Vieira tocante a este particular.

Fui informado por pessoa que bem o sabe que as cartas que V. M. escrevia nesta última nau – que chegou de Génova – ao comissário-geral Fr. Martinho foram tomadas e se levaram a El-Rei. Referem que lhe dizia V. M. que logo mandara com um vilhete as caixas a Dona Olímpia. E que os caixões que ficavam em Génova haviam feito grande falta. E que V. M. que falara ao Cardeal Albornoz e que este remetera a V. M. ao De la Cueva, mas que estava muito velho. Tanto que os ministros aqui ouviram falar em Albornoz logo ficaram descontentes. Bem sei que sou eu a causa de V. M. tomar tanto à sua conta os particulares do comissário-geral, mas tem-me este religioso tão mal pago e é tão pouco para governo e tão levado de paixão e vingativo que peço a V. M. com todo o encarecimento que posso seja servido deitar-se totalmente de fora de suas cousas e não as favorecer, pondo toda a valia em obrar em favor de nosso amigo Fr. Francisco de Sousa que é bem diferente sujeito, e que ao comissário persegue por fazer tudo às avessas. A Fr. Diogo César, [?] custódio das províncias dos Algarves, que V. M. verá nessa cúria, queira V. M. encaminhar e assistir, porque é razão o façamos aos que estão perseguidos. E o Bispo de Coimbra e outros ministros me pediram recomendasse a V. M. este particular, e V. M. não pode crer quão incapaz é Fr. Martinho do lugar. E se o não experimentara não o crera. E o mais me remeto às cartas que aqui vão de Fr. Francisco de Sousa, e houve quem lhe aconselhava – mas eram pessoas que tinham pouco trato de V. M. – que as não remetesse porque as havia V. M. de mandar ao comissário.

Aqui estamos com o Bispo do Algarve menos, e com o inquisidor-geral doente, que é velho, com que se vai fazendo certa a profecia que diz que há-de ficar um só Bispo.

Com grandíssima pena nos tem aqui – e a mi com mais razões – a nova que por Génova chegou da morte do Senhor Dom Duarte que sua Majestade ainda não tem pública por esperar segundo recado. Mas ainda mal, Senhor D. Vicente, por a nova dever de ser mais que certa, e nam podia ela ser mais triste para este reino.

A Marquesa andou nestes dias tomando uns mostos por razão de ãas dores que trás nos

joelhos que já o ano passado a obrigaram a ir às Caldas, e anda muito falta de saúde. E por ver se com outros ares se acha melhor, detremino ir passar a Vidigueira um par de meses.

De grande utilidade me tem sido a licença dos livros porque foi causa de se me não abrirem na Inquisição os últimos três caixões, os quais eu também não tenho aberto por razão de andar fazendo novas estantes na minha torre que é a mais fermosa casa que tem Lisboa, e o seria muito mais com elas e com muitos quadros com que lhe não parece nada de parede. E tem nove janelas e o tecto mui bem dourado. E ando buscando ãa pessoa que me ponha os livros em ordem, como o estiverem darei aviso a V. M., e poderá ser o seja ainda nesta carta, se a nau se detiver, porque a começo hoje, véspera de Santa Teresa.

Hoje, 1.º de Novembro, vou continuando com esta carta, porque tanto se vai dilatando a partida desta nau com bem de martificação minha pelo que se me dilata remeter a V. M. os escudos que já tenho em casa sobre Francisco Nunes Sanches, e os caixões de doces e outras miudezas. Mas tudo [?] pronto para se embarcar.

O último do mês passado prenderam na Inquisição o capitão Vila Real com bem grande pena minha por muitas razões. Mas o que por cá se julga por fora não deve ser por judaísmo, se não por algum livro e por algũas palavras. A mi não sei como não têm dado também grande castigo pelo livro dos ditos judaicos que V. M. me mandou pelo que nisto têm falado como se eu fora um judeu, ou o trouxera muito encuberto para ensinar com ele. Mas nisto é melhor não falar. Servem [?] da minha licença me têm na Inquisição alguns livros sem mos quererem dar, e ultimamente me tomaram um que me veio de Génova intitulado *Portugal Convencido* que saiu de novo. E assi confesso a V. M. que se achara quem me comprara a minha livraria toda junta que a houvera de vender, assi por este caso e como por me livrar das grandes invejas que tem feito a alguns que andam junto d'El-Rei e que lhe vão dizer que me custou 12 mil escudos. Mas eles têm razão de terem inveja já porque é a melhor do lugar – e posta na mais fermosa casa dele –, quadrada, com nove janelas, muito bem dourada e cheia de quadros. E só me cansa não ter achado pessoa que ma ponha em ordem, o que ando buscando. E por esta razão não estão apartados os livros que vêm nos últimos de V. M. dobrados, e cuja tenho, a que não faltarão compradores, mas brevemente faremos isto.

Os padres da Companhia há dúvida por que via passaram a Roma por não quererem ir nesta nau que passa primeiro a Tituam a tomar trigo.

O Barão, meu cunhado, partiu ontem para o seu governo de Tângere.

O Conde Marichal, filho do Marquês Dom Jorge, é morto, e foi grande perda porque era um cabal fidalgo, e geralmente foi sentido e com razão. Ficou-lhe um filho de 3 meses de uma filha herdeira de Dom Fernando de Meneses e de Castel-Branco. Também morreu a Condessa de Vila Nova, neta de Francisco Soares, sem deixar hedeiros. E em seis meses enterrou o Conde de Vila Nova duas mulheres e contudo nam falta quem queira casar com ele. E não perdeu a morte ao Padre André Gomes, famoso pregador da Companhia.

Neste ponto recebo, por via de França, ãa carta de V. M., sem data, e a tudo o que ela contém tenho por mais respondido. O sentimento grande com que fico é de que neste

mesmo dia nos chegasse a certeza da morte do Senhor Infante que para nós foi a mais cruel nova que me podia chegar pela particular honra que S. A. me fazia, não falando na perda geral do reino. Para mi é grandíssima, seja Deus louvado. E se é certa a nova que juntamente se deu de ser morta a Rainha de Castela tanto que chegou a Espanha, bem mostra Deus querer que pague Castela as tiranias usadas com o senhor Dom Duarte. O luto que El-Rei toma, e as pessoas maiores do reino, é capa de capelo. As exéquias se farão na capela e pregará o Padre António Vieira. Ao Marquês del Bufulo detremino mandar um presente como V. M. me tem apontado, mas não poderá ir se não chegado o galeão da Índia que está na ilha 3.<sup>a</sup>. E amanhã vão 4 navios de guerra buscá-lo. E por duas razões o nam posso mandar se não antão: ãa, porque me trás com que o poder comprar; outra, porque virão nele algũas curiosidades que se comprem. O Marquês poderá ser seguro disto.

Continuo com esta carta hoje, 10 de Novembro, e com ela remeto o rol dos livros com que V. M. se fica. E eu tenho a maior parte deles como V. M. verá dos que levam cruz à margem que são os que tenho. E hoje me começa o Padre Macedo a pôr a livraria em ordem, e a casa está fermosíssima. V. M. me mande os tomos dos bulários pelo primeiro navio. E se não descuide de buscar o Chacónio das vidas dos Papas até Urbano 8.<sup>o</sup>. E os *Elogios* de Jóvio com estampas [ou] sem elas. E em cast.<sup>o</sup> mo deu aqui o Vila Real – poucos dias antes de o prenderem – de muito boa impressão. O Bispo Sebastião César imprimiu ãa suma política que mando a V. M. com os demais livros que comprei do seu rol que importaram 29<sup>do</sup>, e não pude até agora achar mais. E o rol vai junto. São cinco, e a suma política, e o que cá estava, e a glosa de Sancto Panino. Todos os que me vinham dobrados com os de V. M. me toma o Conde de Cantanhede. Irá rol. Os mais são os gregos. O teatro genológico que V. M. me mandou – e que não pudemos achar a 5.<sup>a</sup> parte – tem aqui Luís de Sousa, filho 2.<sup>o</sup> do Conde de Miranda, a quem ficaram os livros de seu pai que não são manuscritos. E porque esses ficaram ao Conde, que me emprestou o de D. António de Lima – que estou copiando. Esta somana me deu o Senhor de Belas o cancionero antigo de Portugal que se não achava, e o de Castela tinha achado em outra parte. Mais, me deu de mão as obras de Dom Manuel de Portugal. E o geral de S. Bernardo me deu a Crónica de Cister e a 4.<sup>a</sup> parte de Fr. António Brandão, livros que já se nam acham. E o que me custa muito é o copiar papéis de mão. Mas já que me meti nisto de livraria hei-de levá-lo ao cabo. E tenho até hoje 3000. E para acomodar mais nesta casa e não fazer outro andaime. E Dom Pedro de Lencastro, filho do Duque de Aveiro, me disse ontem que tinha 700 volumes, que para o nosso lugar é grande cópia.

Hoje, 14, irei dizendo o mais que se oferecer. Com estar [?] a V. M. um crédito passado por Jerónimo Nunes Peres sobre Francisco Nunes Sanches de validade 320 escudos, a saber, 120 por conta do que devo a V. M. dos livros, e 200 mil reis que tenho cobrado de Diogo Duarte de Sousa, por conta das que não acaba de ajustar, por mais que o meu criado o aperta. Mas quem dá 200 mil reis a conta, maior quantia deve de dever. E tudo é dizer que está esperando por uns papéis de Arraiolos. No que V. M. pode estar certo é o apertarmos até concluirmos. E do que V. M. já não fazia conta não foi mau acabar de cobrar esta partida. Eu não

pude por minha conta mandá-la maior por não ter acabado de chegar canela. Mas esperámo-la brevemente por haverem partido 4 navios – haverá 12 ou 15 dias – à ilha 3.<sup>a</sup> a buscar o galeão que ali foi ter da Índia. Em chegando – que quererá Deus seja brevemente – remetei a V. M. o outro crédito. V. M. me mandará recibo destes 120 mil reis, avisando-me juntamente do mais que justamente fico devendo de todas as nossas compras, abatendo o custo do que agora vai, porque afirmo a V. M. que não tenho tempo para cá o poder ajustar.

Andei estas noites com o Padre Macedo apartando os livros pelas matérias. E me fiquei com os 6 tomos dos Plutarcos de V. M. e vendo os meus ao Conde de Cantanhede, com mais alguns que vinham dobrados, se bem os hei-de fazer por [?] o bónus a V. M. por nam fazermos embarço.

Com esta torno a V. M. o seu rol, e na margem † nos que já tenho.

Em companhia do Padre Luís Brandão passa a essa Cúria Luís Álvés, criado meu que aqui e em França me escrevia, e que faz a letra desta carta, o qual – enquanto aí se detiver – poderá descansar a V. M. fazendo as cartas que V. M. me escrever, pedindo eu a V. M. o ajude para que venha provido – e bem provido. Pois o merece melhor que outros. Eu o recomendo a Ferdinando Brandão e V. M. fará o mesmo com as veias que lhe mereço. E por ele ser o portador, me não alargo em dar novas. Com esta receberá V. M. as Pregmáticas que saíram este ano.

Hoje, 26 de Novembro, vou continuando esta. 5.<sup>a</sup> feira, 19 do corrente, estando na Sé às exéquias que ali se fizeram por S. A., em que pregou Fr. João de S. Bernardo, me deram um escrito do secretário Pedro Vieira em que me dizia ser S. M. servido que naquela tarde lhe fosse beijar mão e a S. A., como fui. O Príncipe – afirmo a V. M. – me tem parecido ãa grande cousa, Deus o guarde, porque não há cousa de que não saiba e a aplicação em tudo é grandíssima e muito amigo dos homens. Grandes partes tem. Dê-lhe Deus vida. No dia seguinte comecei a continuar no conselho de estado, e ao sábado no de guerra que se faz todas as manhãs, e em que presido por Marquês e conselheiro de estado. E quando dão 7 horas entro todas as manhãs nesse, e sou o primeiro. E agora que são 5 da manhã, com candeia, estou escrevendo estas, porque me levanto todos os dias a esta hora e pouco mais. A El-Rei não tornei a a falar porque espero que se farão, 2.<sup>a</sup> feira as honras na cap.<sup>a</sup> que está gravissimamente armada e com notável autoridade. E quando torne a falar, direi de V. M. os males que V. M. me merece. E todas as minhas grandes culpas vieram a parar nisto e na grande alegria que houve neste lugar geralmente, vendo-me subir a palácio.

Por um navio que 2.<sup>a</sup> feira partiu para França remeti a V. M. a 2.<sup>a</sup> via deste crédito que agora mando, por entender que chegará primeiro que esta nau que tanto se dilata. Morreu em Elvas Tomé de Sousa, filho de Fernão de Sousa, senhor de Gouvea que estava casado com ãa filha de Dom João de Castel Branco, ora Veador d’El-Rei, e o melhor fidalgo que tínhamos neste lugar. E assi se não pode crer qual tem sido o sentimento, seja Deus louvado.

Luís Pereira de Castro vai por embaixador para França. Já tem nau fretada e se lhe estão fazendo as ordens. E fazem-no do conselho de estado, mas que não tomará posse se não da

volta. A Dom João de Meneses que é governador do Porto, filho de Dom Manuel, mandam para embaixador a Holanda, se lá o quiserem receber é o que importa.

Muito tinha que escrever a V. M., mas falta-me o tempo, porque às 7 de pela manhã estou já no conselho de guerra, as tardes levam-nas gente, e muitas temos conselho de estado. Às noites não me deixam porque se juntam na galaria minha os fidalgos que há no lugar a jogar o ganha-perde e o gamão, que são só os jogos que se jogam, e assi vou escrevendo aos poucos.

O priorado do Crato tem Sua Majestade nomeado no Senhor Infante Dom Afonso. Ontem passei escritos para haverem de casar meu sobrinho Dom João – filho mais velho do Barão – com a Senhora Dona Francisca de Gusmão, filha do Conde de Cantanhede Dom Pedro de Meneses, com um muito gentil dote, e é ela senhora de grandes partes.

Depois que degolaram o Duque de Caminha se foi sua mulher viver em Aveiro com a Condessa de Faro, sua mãe, donde estiveram anos, e haverá 2 que estão em Santarém, donde também vive o Conde de Unhão e a senhora Condessa sua mulher – Dona Francisca de Távora e Castro –, filha de Dom Martim Afonso. E da Senhora Dona Margarida se soube haver também com a Senhora Condessa de Faro que concertarão casar a Duquesa com o filho mais velho do Conde de Unhão, cujo casamento procurou impedir com todas as forças e por todas as vias Dom Francisco de Faro, tio da Duquesa, para se casar com ela. Mas não o pôde conseguir. Fica o casamento feito, entrando por ele, de novo, na casa do Conde de Unhão, grandíssima qualidade e doze mil cruzados de renda, que tantos tem a Duquesa por haver ficado por herdeira de Dom Dinis de Faro, seu pai, e Dona Britiz de Lara, sua tia. Os da casa de Aveiro têm tomado mui mal o casamento, mas ele está feito.

Faça-me V. M. lembrar a Ferdinando Brandão a expedição das letras dos 12 mil reis de pensão que foram dados no deado de Lamego a meu filho Dom Simão, por estar já hoje hábil para os comer indo em 8 anos. E sobre isto não escrevo a Ferdinando Brandão por ele me não haver escrito depois que parti de França.

Hoje, 4 de Dezembro acabarei esta carta por me dizer o Padre Luís Brandão se parte a 6 no navio catalão, em que vão as encomendas de V. M. E afirmo a V. M. que tenho pouquíssimo tempo para escrever tudo o que quisera.

Aqui chegaram 7 navios d’El-Rei de Inglaterra, e por General deles o Príncipe Roberto, seu primo, filho do Conde Palatino, ao qual Sua Majestade mandou visitar pelo Marquês de Montalvão. E se lhe tem feito prestes na quinta de Rui da Silva. E a somana que vem virá ver Sua Majestade.

A carta que com esta será para V. M. me trouxeram dizendo-me era de pessoa que se quer concertar com V. M. para se dar a execução.

Hoje comprei os regimentos das sisas e faz.<sup>a</sup>

Concertei estes dias, para casar, a minha sobrinha, a Senhora Dona Lionor, filha do Conde de Vila Franca com Dom Jorge de Ataide, neto e herdeiro do Conde da Castanheira, Dom António de Ataide, moço de lindíssima feição e belas partes e em que todos neste lugar

tinham os olhos. E como é primo 3.º de minha sobrinha, é necessário dispensação, que neste grau é fácil de alcançar, e se manda buscar por este navio por via de Jerónimo Nunes Peres, encarregando-se a Francisco Nunes Sanches, ao qual V. M. por me fazer mercê, quererá buscar logo e apertá-lo de maneira que esta diligência se faça sem nenhũa dilação, e que venha pelas vias que Jerónimo Nunes lhe aponta conforme a ordem que lhe dei. E a V. M. deveremos chegar esta dispensação no fim de Janeiro e entrada de Fevereiro, para poder ser o recebimento antes da Quaresma. E pedirá V. M. isto da minha parte com todo o encarecimento a Francisco Nunes Sanches. E com isto veja V. M. o que me ordena de seu serviço. E pelo nau ingreza direi o mais. Guarde Deus a V. M., Lisboa, 4 de Dezembro de 1649.

Somos em 12 de Dezembro sem podermos fazer arrancar esta nau de Leorne, com cuja tardança se resolveu Sua Majestade a fazer passar nela o Padre António Vieira, a cobrar os papéis que estavam em poder do Doutor Manuel Álvares Carrilho que se manda recolher ao reino. A instrução que leva é para não falar em nenhum negócio a Sua Santidade e para ter com V. M. muito particular correspondência por ser muita muita a confiança que Sua Majestade tem da pessoa de V. M., como me consta por experiência e ouvi esta somana no conselho de estado. Grande companheiro terá V. M. no Padre António Vieira e fio com grandes receios de que V. M., com a sua companhia, se esqueça de mi. O meu criado Luís Álvares vai em sua companhia para o ajudar no que lhe mandar.

Fica vago um bom benefício que é o deado de Lamego, em que meu filho Dom Simão tinha 120 mil reis de pensão de que Ferdinando Brandão ainda não tinha tirado as letras. Faça-me V. M. mercê querer-se ver logo com ele e falarem nesta matéria dispondo-a de forma que Simão não perca esta pensão, já que Ferdinando Brandão lha granjeou, e ter hoje idade para a poder gozar. E nisto não tenho mais que encomendar a V. M.

Luís Pereira de Castro ia sangrado 11 vezes e já escuso da embaixada de França cujo posto Sua Majestade nos tem mandado consultar. E anteontem dei já o meu parecer.

Luís Pereira ia já desconfiado dos médicos, e Simão César nomeado por embaixador de França.

Dizem-me agora não ser ainda certa a morte do deão de Lamego.

Diogo Duarte me mandou dizer ontem que a somana que vem daria mais 100 mil reis por conta do que deve a V. M. Se chegarem antes da partida desta nau mandarei logo crédito da tal quantia.

Agora me mandou o Prior de Cedofeita – que vem para mestre das infantas – um livro que imprimiu em latim da sua jornada. Guarde Deus. Lisboa e Dezembro, 17 de 1649.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 19 de Dezembro de 1649

Hoje que são 19 de Dezembro, já acesas candeas, recebo duas cartas de V. S.: ãa, de duas folhas, de 29 de Julho (faltam-lhe só dez dias para seis meses) e outra, de ãa só página, de 20 de Outubro. E não tendo para responder-lhe mais tempo que esta noite (porque ao amanhecer se cerra o maço) havia mister muito para dar graças a V. S. das muitas e várias mercês que me faz, e inda que nenhũas parecerão assas à generosidade desse ânimo, eu contudo as reconheço por muito maiores que meu merecimento e não me estendo mais nas regras deste agradecimento, porque as supre o coração. E quero-as empregar em não ficar ponto de negócio ao qual não responda.

Estas cartas, e as mais (que todas se darão a seus donos amenhã) vinham em dous maços, bem cerrados, mandados-me de Araceli de Fr. Pantalião, e é necessário exprimir esta qualidade porque como o Padre comissário Fr. Martinho se tem desacreditado tanto com mil despropósitos, andam à caça de suas cartas para lhas abrirem e fazerem-lhe com elas a cama. E ãa pessoa gravíssima lhe abriu haverá quinze dias ãa em que se ratifica muito em que não vá provincial de Portugal se não Fr. Manuel da Esperança. E assi já Fr. Pantalião que até aqui andava emplastrando a Fr. Martinho, não nega a verdade. E havendo eu sabido que ele e um doutor Coelho, procurador do Comissário, tinham negociado com Dongo que quando chegasse Fr. Diogo César e o Custódio dos Algarves como apóstatas e fugitivos os metessem em rigorosa prisão, o avisei a Paris, a Cristóvão Soares, e aqui ao agente Carrilho, o qual lhes escreveu que venham muito seguros, e que da [?] estalagem vezinha a Roma o avisei porque os irá buscar na sua carroça, e serão seus hóspedes até haverem melhoramento e ele e eu os serviremos por V. S. mo mandar a cujos acenos hei sempre de obedecer. Em Fr. Pantalião achei sempre fineza e amizade para Fr. Francisco de Sousa, e não posso testificar que use comigo trato dobre. E por isso tirei ao agente e assistente de escreverem contra ele a El-Rei. Mas desde que levou a Florença aquela notável carta do Cardeal Sacchetti, e tornou sem despacho e sem gosto do vigário geral nem causa suficiente, comeci a sospetar se me vende. E eu próprio, para desenganar-me, hei-de ir eu próprio levar esta carta de Fr. Francisco ao comissário da Cúria e saber o que nisto passa, porque não me cheira bem esta grande dilação, nem quisera que um dia nos achássemos assassinados. E do que achar será V. S. avisado até à posta seguinte na qual responderei a Fr. Francisco<sup>36</sup> com algum mais lume, que desde o

---

<sup>36</sup> À margem: «ao qual V. S. diga que eu não tive nunca fumos de Senhoria tendo-me por menos que m. E assi que me não use da cifra dos desconfiados porque o hei-de servir sempre como gande seu servidor e amigo».

Cardeal Barberino meu senhor até o menor pateiro está tido polo primeiro frade desse reino e o comissário confessa que só com ele não será opositor no generalato, mas si voto seu.

Já outra vez me vali com V. S. do mesmo lugar do evangelho que agora, nas palavras de Cristo a S. Filipe: «tanto tempore vobiscum sum et non cognovistis me?». Homem sou eu que houvesse de ser aqui *embaxador* de Fr. Martinho, ou mandar as suas *caixas* a D. Olímpia<sup>37</sup>, ou falar a Albornoz, (que faleceu esta menha e *requiescat in pace*) ou a *Cueva*, de V. S. como criado e amigo faria eu os dous primeiros riscados, mas nem inda os dous últimos porque sou tão rigorosamente fiel de um Rei (a quem devo mais que ao pai que me gerou) que nunca entrei em casa de Albornoz, nem com ele falei nunca, e o mesmo com *Cueva* inda que me mandou cento e cinquenta recados, lembrando-me quantos anos inteiros não passou dia que não estivesse no meu estudo. E quantas vezes nele almoçava sopas de vaca com coentros à Portuguesa, por Lourenço da Cunha que nesse reino está cónego de Braga, por seu caudatário Manuel Lopez, quartanário de Lisboa, por João de Matos, assistente, por o Cardeal Saccheti meu sempre primeiro senhor, polo próprio meu amo Barberino, sem que nunca me pudessem vencer. E não perdi nada com eles, e nem por isso faço mau juízo dos portugueses que sem cerimónia nem melindre iam a estes dous Cardeais. Mas teria-me eu em rouim conta se tal fizesse. E assi se enganou quem disse a V. S. ser minha a carta que ia para Fr. Martinho e, colhida, foi mostrada a S. Majestade. E se os ministros ficaram descontentes quando se falou em Albornoz, eu sei de certo não ser o de quem se descontentaram. E por acabar juro, *in verbo sacerdotis*, que nunca escrevi em minha vida a Fr. Martinho. E se acrescentara que nem por pensamento me passou fazê-lo inda juraria verdade. Mas como V. S. me não conhece mais que por cartas – e inda mal escritas – não me queixo de que não fizesse rebusso<sup>38</sup> a quem lhe contou diligências que em mi não cabem e longe estava eu se V. S. mo não mandara de meter-me em fraderias, porque fui sempre pouco aplicado a elas, e se fora vivo o R.<sup>mo</sup> Turco, geral de S. Domingos – que aqui, de um prioris, morreu em sete dias – com ser meu amicíssimo testificaría que nunca lhe pedi cousa se não a que me negou, do Padre Magalhães amigo de V. S., e a do Padre Correa que estava pendente.

Muito grande mercê foi a de tirar V. S. das unhas de Diogo Duarte os duzentos mil reis. E bem creio que o respeito de sua grandeza o envergonharia de andar com dilatorias. V. S. me faça mercê de encarregar a seu agente fazer-lhe as contas quam apertadas e estreitas puder ser, que eu me asseguro que inda assi vamos bem enganados porque com aquela gente não é possível menos. E se contasse a V. S. grescas de Manuel Roiz de Matos (nenhã comigo como comigo) se benzera e escandalizara do desamor com que embarcara os seus

<sup>37</sup> À margem: «à qual até hoje não falei nem ela me conhece mais que ao turco».

<sup>38</sup> À margem: «Se eu não tivera o meolo de chumbo, temera que me desse uma volta quando se atreveram a dizer a Fr. Francisco que eu mandaria suas cartas ao ministro. Tal aleivosia caberá só em frade e mal nascido, não em secular bem nascido e bem criado que a um inimigo guarda mais fé».

livros e poderia V. S. falar com o forragaitas para que em Livorno sirva seu filho Francisco Mendez a V. S. que quiçá o fará melhor e entre os cristãos-novos eu me serviria dos mais baixos e mais cominheiros, porque em sendo empolados, quando os buscais mercadores os achais fidalgos, e quando os buscais fidalgos os achais mercadores. E eu quando vejo o que sucedeu na nau Pérsia vejo que foi querer que se se perdessem suas caixas de seda, V. S. se não risse com ter segurados seus livros, ou quiçá isto seria pior de querer que quando a V. S. se restituam os livros se lhe restitua a seda, como se lhe há-de restituir.

Se de novo inda se houvessem de embarcar livros a V. S. já disse a Francisco Nunez Sanchez que se haviam de entregar em Livorno ao correio-mor Dali Vincenzo Falcucci, parente de meu cardeal Sacchetti, cuja verdade não lançaria no mar a fazenda se não segura e bem segura.

Já V. S. lá tem a licença dos livros que não custou nem um vintém mas si muito ingiuri-manço, por escondê-la de Barberino fazendo-se em sua casa e em sua presença sem que até agora a cheirasse o bendito assessor Albizi, que está à espera, segundo suspeito do secretário J. António Tomasi. E este era de quem meu amo se prometia que o meteria pelo fundo de ãa agulha, mas viu meu criado Marco António, que fazia bem a espia, suceder bem o contrário e tornar o Cardeal bem chofrado, e bem envergonhado. E está este bom senhor inda muito crente que V. S. a não tem, e nem se atreve a nomear-mo. O rol dos livros retidos não vem nem venha que se me cobre o coração sempre que vejo a suma ignorância em que aí se vive e em nada vejo tanto a grande arte italiana como em fazerem-se quando aí estão, tão insensatos e tão como nós, mas quando cá chegam para não tornar, é canas e touros ouvi-los.

Diz-me V. S. que me manda a Bíblia de Pagnino e eu além dela esperava o *Teatro da Vida Humana* em um tomo porque, se lhe não contenta tanto como o seu de muitos tomos, quisera que ma tornara e não dá-lo a outrem por nenhum dinheiro porque mais daria por ele os cinco escudos que polo grande de V. S. que lhe custaria quatro vezes mais, e também um geógrafo árabe [?] latino em par...

Não me diz V. S. das suas fontes o que eu folgaria saber para servi-lo com conselho, que a ãa que abri no braço esquerdo há doze anos devo a vida e sou grande doutor da matéria, e digo ao senhor Cardeal Colona (e é verdade) quando me conta a esquisiteza com que cura as suas, estando quatro criados sempre presentes e ocupados que eu com um só o faço tão limpa e tão perfeitamente como eles, ensinado do jesuíta Fábio Albergati, irmão maior do Cardeal Ludovisio que se cura a si mesmo. E já suponho que V. S. tem sempre ãa caixa de fios que poem sobre a bala de era, e inda polvorea a chaga – se lhe crecem os beiços – com pedra hume queimada metendo-lhe primeiro a bala para que não caia na chaga, mas só nos beiços, com o que a minha está sempre num ser e com tanta limpeza, porque a atadura é muito larga dessas beatilhas daí em que me manda Fr. Pedro Bautista embrulhados os bocados de marmelada, e tão estreita que nem estando despido na cama dá um mínimo ruim cheiro, inda a quem tocasse com o nariz no braço. Porque eu mesmo fugiria da gente, se isto não fosse.

Eu não cria ao Duque de Feria quando me dizia que lhe ficava melhor na cabeça, o que

ouvia ler, que o que lia. Mas experimentei-o quando vindo-me em Bologna, no ano de 38, um corrimento aos olhos, fazia que este meu criado me lesse, e é cousa maravilhosa, que deleite é tão grande e quanto a mente se aplica ao que ouve. E destes dous criados que me servem na câmara, quando tinha pensamento de ir aí, determinava dar a El-Rei Marco António para seu ajudante dela e por isso o neguei a Sachette quando mo pedia, escutando-me com que o queria fazer letrado. Porque sei que não terá El-Rei melhor criado e a V. S. um mocete de Tivoli de quinze anos já mui adiantado no latim, raro saber, modéstia e vergonha, excelente leitor que havia de aturar as quatro seis e oito horas de ler a V. S. para provar com V. S. se é certo o que dizia a todos o Duque de Alva que ele daria muito porque cada criado seu tivesse seis meses de noviciado em servir-me. Mas entre tantos pagens luzidos e bem afigurados de V. S. escolha algum que não passe de catorze anos e com a sua estantinha em pé faça-o ler-lhe, e haverá V. S. ganhado não só o poupar a vista, mas fazer-se muito lembrado de quanto lhe lerem. Prove-o V. S. e verá que o não engano. E sobre tudo o advirto que com lume de candea veja o menos que puder, e esta regra me deu o Grande Jesuíta Martim del Rio, autor famoso de tantos livros, aconselhando-me que de dia lesse, que de noite rezasse, charlasse, discorresse. Mas eu o não faço assi que dia e noite leio não fazendo-me ler se não quando estou doente e não vejo com óculos.

Se como diz Vitruvius a primeira parte do edificio é o sitio. E o de V. S. é o mais são, mais alto e mais fermoso de vistas que todo o outro de Lisboa, qual será sobre ele um tão nobre Palácio. Eu me ria quando me diziam que El-Rei Dom Henrique para na velhice se desmenconizar, se passara ao de Martim Alfonso de Sousa, que não me contenta nem com muio, tanto como o de V. S. que o goze muitos anos com grande contentamento de ânimo e pureza de consciência, sem a qual de que serve tudo o mais? Daquele homem folgue V. S. muito não ser amigo. E que real historieta lhe poderia contar dele que quiçá não haverá ouvido, mas só de boca na orelha e nem inda de cifra poderia fiar-se. Se ainda nos virmos não esquecerá altrimenti ficará para o vale de Josafat.

Sessenta mil cruzados de dote deu o Duque do infantado a sua filha segunda, pagando-lhe inda a corcova casando-a com D. Lorenzo Soares, segundo Duque de Feria. Parece-me excessivo dote para um viúvo, hipocondríaco e pouco menos velho que eu, nãa casa mal soalhada. Mas se os ascendentes se contentam contentemo-nos nós.

Com Ferdinando Brandão falarei sobre a pensão do Senhor Dom Simão. E com ser o homem que com seu dinheiro me sustenta, e que com seus empréstimos me livra de muitas vergonhas, a nenhum temo tanto, nem a outrem igualmente procuraria mais aplacar e contentar porque sabe ser grande amigo e grande inimigo, e por tal o conheça V. S.

Fiz-me vermelho quando cheguei a ver sua benignidade lendo às conserveiras minhas prolixidades e despropósitos e, Senhor Ilustríssimo, eu estava convalescente quando aquilo escrevia e tão melancólico como o noivo de riba, e V. S. me restituia a fama com essas serventes de que sou um homem muito modesto e encolhido quando são, mas quando doente, ou quasi, mais impertinente que todos como ali me mostro.

Tinha escrito a Cristóvão Soares encomendando-lhe certos livros, que já não havia de passar a minha livraria de mil volumes (quando cuidava poder ir aí para que me não vissem descalço de todo), mas com estes do negro zacanho mandei enquanto escrevo esta, contar os que enchem ãa só parede, das três que estão cheas quando vendi a V. S. a infelicíssima. E acho que são mil e duzentos e sessenta – que são quasi quantos aqueles – mas era a diferença que eram livros mais corpulentos e grandes, e cá muito meunçalho, e porém não de engeitar. E procurei muito em todos que fossem os que V. S. não tem porque como ou seja em vida ou em morte hão-de ser seus segundo meu muito considerado prepósito, seria possível que lhe ficassem poucos duplicados e inda desses se melhorasse com os meus. E se houvera comprado os de Florença, e os de Livorno e Holanda chegam amenhã, asseguro-me que nem nos de D. André nem nos de Fr. Egídio se achem a metade destes. E determino fazer deles ãa lista muito perfeita, sem preços, para que contentando assi inteira a S. Majestade ou ao Príncipe, ou por partes ou algo dela lhos presente, pois são comprados do seu, e deixarei de meter nela cento ou duzentos que eu não posso escusar para que eu não fique de todo desprovido, e se a sua curiosidade não se contentar de todos, alguns ou nenhum, então em lista à parte irão os preços para que V. S. me diga sua vontade.

Muito folgo que V. S. tenha tantos e tão bons copiadouros, porque espero haverei mister daí dez ou doze folhas que faltam no fim do terceiro livro do meu Castanheda do qual tenho os seis primeiros livros e não sei se me falta algum, que ele dez prometia e que chegaria ao virreinato de D. João de Castro. E meta V. S. em rol os livros que aí me compra, para que inda que eu os peça se me não mandem que se fossem duplicados, sendo portugueses, teriam aqui ruim despacho.

Dos nadas que presenteí a El-Rei em Abril, cuidaria ser tudo perdido, se no correio atrás me não escrevera Manuel Rois de Matos que tivera carta de Pedro Vieira ser tudo chegado. E não sinto não escrever-me este grande meu senhor e amigo, porque com quem pode ele ter mais confiança que comigo, feitura sua e seu beneficiado? Mas vejo queixar-se quasi todos os ministros, missionários de fora, de que são pouco respondidos em cousas que requeriam pressa. E a última carta que tem o agente Carrilho é de 10 de Junho cousa muito de acudir-se e de tomar-se um par de escreventes mais. V. S. polo serviço d’El-Rei e pola conveniência do amigo lhe instile isto como de si, sem mostrar de quem o sabe que não sou marca de censurar meus amos, mas só de lembrar-lhes, porém agora nem isso.

A eleição de Luis Pereira a França maravilha muito a muitos e inda o fazer-se muito de rogar. Realmente Deus é por nós e obra sua a conservação desse reino como a primeira restauração. Em Holanda não há quem se queira embarcar para o Brasil. Que seria se acabássemos já de lançá-los do arrecife.

Dos *Elogios* de Jovio figurados não há achar nova. Um tem certo curioso, assaz bem tratado e inteiro, mas faz-se de pencas em não querer dinheiro, mas tantos e tais livros que

vem a ser o duplo ou triplo. Se o venço, será para presentá-lo a V. S. mandando-lho também acondicionado. Que folgue El-Rei e Rainha de folheá-lo.

Se V. S. vir ao senhor Secretário Gaspar de Faria lamente-lhe o meu desgosto de ter concertado para apresentar a S. Majestade um címbalo ou clavo de rara invenção para dar-se-me no fim de Agosto. E tendo um criado que, manhã e tarde, vai o ver fabricar-se estamos no fim do ano sem acabar-se, tal é de farfante o oficial, mas que minha paciência o há-de vencer. Entretanto que nada lembre a S. Majestade, mas se ele se lembrar, que só lhe diga que eu me não esqueço.

Se por Fr. Manuel Pacheco e todas as seguintes importuno a V. S., por satisfação, escuse-me ante sua cristandade a extrema necessidade de dispor, e inda de comer, nacida de desejar que tivesse (como há-de ter apesar de tantos importúnios) a melhor ou das melhores jóias desse reino e corte. E considere V. S. minha velhice, desterro e adversidades.

Fico frio da prisão do capitão Vilarreal e contando-a aqui a um italiano que se achou ao abrir da carta em que mo dizem (é ele muito prático de Portugal), tem por impossível que não haja algum intento de desservir a El-Rei, pois há quatro dias lhe tiraram o mercante mais acreditado e agora um homem que ia despachado a cousas importantes, quiçá para nunca mais tomar, e nisto fazia várias ponderações. Eu lhe disse que «en cosas de la inquisicion chiton». E todavia maravilhou-me que V. S. lhe desse passagem por mais bom cristão que o conhecesse, quando sabe o ódio que aí corre contra aquela nação e que basta só ser dela para todas as desaventuras. E eu choro lágrimas de sangue quando me lembra o que vi naqueles horrendos cárceres, sem remédio humano e só há-de vir de Deus, e inda por milagre, porque naturalmente não é possível, inda que o Papa, Cardeais e toda a cúria sabem o que passa inda melhor que nós. Guarde Deus a V. S., Roma, 19 de Dezembro, 1649.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 527 r.-530 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 9 de Janeiro de 1650

Mui bons princípios de ano me deu Cristóvão Soarez, com ter carta de V. S. de 19 de Novembro, de haver já beijado a mão a S. Majestade e ficar continuando servi-lo no conselho de estado redintegrado inteiramente em sua graça, que é tudo quanto neste mundo deve desejar-se depois da de Deus, que onde nem com a imaginação podemos chegar, seja por largos anos esta boa sorte, e viva-os tão grande Rei, pois se com ãa mão magoa, com cento cura e consola. E quanto maior haja sido a calúnia e maldade dos émulos e inimigos, tanto mais se sinale V. S. em amá-los, por amor de Deus e em honrá-los, tratá-los e afagá-los por amor de si mesmo, cabendo esto só em corações tão generosos, sem consentir V. S. – e, que digo, consentir? –, Mas nem inda ouvir palavra algũa que cheire a vingança, amargura ou murmuração que de não falá-la, estou bem certo, não sendo este grão de grandes quilates. E o em que desejarei ver a V. S. bem vingado será em ser mais verdadeiro que eles, mais caritativo e esmoler que eles, mais estudioso e aplicado que eles, mais cortês e feiticeiro que eles. E se inda sobre isto for mais lustroso e limpo que eles, e tiver mais e melhores livros que eles, será o que diz o provérbio castelhano: «miel sobre hojuelas».

António de Saldanha me pareceu um muito gentil fidalgo e eu pólos, respeitos de V. S. e polos meus, lhe ofreci os poquíssimos serviços que podem fazer-lhe tão curtos braços. Foi milagre vir desse reino fidalgo algũ neste ano santo. E do que nestes quinze dias primeiros hei visto me não arrependo de haver desviado a V. S. desta romagem, porque mais se lhe esfriaria a devação do que lhe cresceria. E em suma nas cousas humanas se acerta mais vendo-as de longe que tocando-as e apalpando-as ao revés das de Deus. Não se sabe que venham personagens de nenhũa parte, tirando de Polónia, e inda os mais destes, por se não acharem nũa dieta convocada de todo o reino, em que se temem grandes desgostos entre a nobreza que não acodiou ao seu rei na guerra passada, com que foi forçado a fazer ãas pazes muito desiguais com os tártaros, de que seus vassalos se dão por muito descontentes. Mas têm eles a culpa com não acudirem ao seu dever, e desempararem o reino de que tanta fazenda comem, que há alguns de trezentos mil cruzados de renda, muitos de duzentos, muitos mais de cinquenta, até cento. Mas a obrigação de sustentarem milícia têm eles mudado em prodigalidades e delícias muito vezinhas à última ruína, servindo-se de baixelas de ouro, sendo o maior despejo dos brocados de Florença e sedas de toda Itália, aqueles Sármatas em Reino onde o Rei é tão pobre que por necessidade faz seus filhos clérigos, não havendo outro património que as abadias. Em suma, só Polacos se esperam, e nem inda se vêem.

Com ocasião de servir a V. S. e ao nosso Fr. Francisco, a tive de servir a Fr. Diogo César, obedecendo tão bem a V. S. que mo manda, à instância do presentado Bispo de Coimbra. E assi tendo dia dos inocentes ãa longa sessão cerrado na cela do reverendíssimo Fr. Daniel Dongo, vigário-geral, os dous terços dela foram sobre Fr. Francisco, e um sobre Fr. Diogo ao qual tinham muito enxovalhado Fr. Pantalhão e o Doutor Coelho, procuradores do comissário Fr. Martinho, a tal extremo que queriam que à chegada fosse preso por apóstata, como se fugira para Genevra ou Turquia, e não para o seu Prelado e Papa. Mas na pessoa de Fr. Diogo sua qualidade e suas qualidades deixei ao vigário tão inteirado, que não só ficou totalmente desassombrado, mas com desejos de que acabe de chegar, e com propósitos de informar-se dele nos méritos de Fr. Francisco, do qual me disse ter muita causa de maravilhar-se inda que o não conhecia mais que de cartas que lhe escrevera, sendo a terceira aquela que lhe dei e me leu. E a sua maravilha era que ninguém lhe falara nunca em Fr. Francisco que lhe não dissesse dele mil louvores e disto muito deixei-o eu espraiair e quando houve acabado o assaltei dizendo-lhe: muito mais razão tenho eu de maravilhar que sendo tão geral e tão louvável e tão verdadeira a fama das virtudes e merecimentos de Fr. Francisco que a todos pareça muito curto prémio um provincialado. Só V. P., que lhe não sabe exclusiva algũa, se anda torcendo e dilatando o fazê-lo e tem por menos inconveniente estar aquele corpo sem cabeça que dar-lhe a melhor que pode. E por aqui o fui apertando, e ele sempre escusando-se, que não sabia se sendo Fr. Francisco do bando contrário dos escotistas, os perseguiria e destruiria, e que ele de melhor vontade o daria a um homem de menos partes como não fosse parcial, que a um de muitas que o fosse, mas que ele o não achava. Ao que lhe respondi que ele se enganava muito em ter a Fr. Francisco por parcial e do bando contra Scoto, que eu lhe certificava não saber-lhe nenhum. E que se ele sabia não haver frade naquela província sem bando, que seria necessário tomar um anjo dos nove coros e dar-lha, ou um frade da província de Roma ou Nápoles que nem inda a nossa língua soubesse. Mas que se Fr. Francisco era tão grande religioso como ele Reverendíssimo me dizia, que como havia de crer dele que quisesse o officio para vingar-se, cousa que nem de um secular de bem se havia de temer quanto mais de um filho de S. Francisco. E que soubesse de certo que Fr. Francisco era pessoa de tal bondade e de tal saber que havia de borrar da memória – e inda das línguas – estas facções e ganhar com muita brandura os maiores adversários. E em suma que se este provincial não há-de descer do céu que eu não via outro. O homem é tão confuso e irresoluto, que eu me campadecia de ver aquele caos. Disse-me que Fr. Diogo era scotista, e que se tinha eu pejo nele que lhe não pediria informação nem parecer. Eu lhe disse que por mais scotista que fosse (do que eu tinha pouca notícia porque nunca fora muito fradinho) que era fidalgo de tão alto nascimento que eu não impediria que lhe perguntasse por Fr. Francisco e que sempre cuidaria que diria a verdade, mas que ele Reverendíssimo me dissesse se depois de Fr. Diogo concordar com ela teria ele mais dúvidas, medos ou escrúpulos. Disse-me que não. Pedi-lhe que se lembrasse do que passámos. Com tanto vim visitar ao comissário da Corte Fr. Francisco Soares que

diz, faz e trabalha por Fr. Francisco mais que V. S. nem eu o fariamos e está escandalizadíssimo da fraqueza do Dongo. E sendo feitura dele comissário tivera já mil vezes quebrado com ele sobre isto, mas dissimula por levarmos isto ao cabo, e inda com todas as promessas duvida e não de que faça a outrem, mas de que não fará nenhum, porque para nada presta. Descubri todavia com muito gosto meu que Fr. Pantalião nos não engana, mas tenha ou não tenha ordens em contrário, faz extremos por Fr. Francisco como eu o achei no vigário, porque como me nega não ter carta de Fr. Martinho em contrário, me causava escrúpulo. Mas a verdade é que o agente Carrilho lhas toma todas e abre para que se veja a insuficiência de Fr. Martinho. Descubri também tê-lo o vigário por bom frade no pessoal, mas de fraquíssimo governo (o que fique entre nós). O Coelhr.<sup>o</sup> é nosso apaixonado e pedi ao agente Carrilho que logo que chegue Fr. Diogo me mande a carroça, porque se com a sua boa informação não se faz Fr. Francisco é certo que o vigário não fará provinciais e deixará este cuidado ao Geral futuro, que é desatino inaudito. E a Fr. Diogo César servi valentemente não só com o vigário, mas também com o comissário e o há bem mister, porque tem cá publicado e chegado às orelhas do papa que ele trás créditos de quarenta mil cruzados e outras ridículas falsidades. Tudo isto leva V. S. a Fr. Francisco que eu não tenho nem tempo nem cabeça e assi deixo o melhor, como o inteirá-lo que Fr. Francisco está em graça d'El-Rei que tem dele boníssima opinião e seu irmão, secretário do mesmo Rei, num gravíssimo tribunal. E assi que não tema contradição alguma nem d'El-Rei nem dos frades.

Diz-me Cristóvão Soares que V. S. lhe manda róis de livros para lhe avisar os preços e inda que são estes em Paris exorbitantíssimos. Me maravilho muito de que V. S. não se informe de mi se são dignos de ãa livraria muito selecta, porque é melhor não ter livros que tê-los de dúzias. E quando haja feito catálogo destes meus que cada dia vão crescendo a dúzias, mandarei a V. S. o catálogo para que contentando-se El-Rei ou príncipe de todos ou de alguns, lhos presente francamente pois quasi tudo é de fazenda sua, e assi é tornar as fontes ao mar de onde saíram fazendo o amor aos melhores *Elogios* de Jovio que há em Roma, espero alcançá-los para V. S., queira Deus me suceda, que são os mais bem tratados que aqui vi.

Ontem comprei a *História Pontifical* de Ilhescas daquela belíssima 3.<sup>a</sup> edição do ano de 1574 em Burgos, do mais excelente papel e letra, e que há quasi oitenta anos se taixou em 44 reales. Julgue V. S. o que seria hoje. Se V. S. encontrar a 3.<sup>a</sup> parte inteira compre-ma somente, porque espero haver aqui todas as que se seguem à 3.<sup>a</sup>. Mas deverá V. S. mandar-me a lista dos que aí me tem comprado para que eu cá os não compre. Porém já não há quem espere vir nau de Portugal, e assi torno pedir a V. S. haja desses mercantes – a quem dá dinheiro para mi – letras duplicadas por Holanda, que se não hão-de vir sem nau, esperá-las-hei para o ano de 51.

Hão-de rir aqui muito na congregação quando ler o Cardeal Ursino a petição de Cristóvão Soares para ler as obras de Justo Lúpsio, mas são ignorâncias nossas de chorar. E eu

cuido que lha não hão-de conceder, porque é cousa inaudita em Roma que haja parte na cristandade tão imperita que se proíba livro deste homem, que se tem aqui como Fr. Luís de Granada. Mas tais são lá aqueles doutíssimos revedores.

Amenhã se espera promoção porque não clamam outra cousa Mazarino e Rainha que o nosso Abade da Riveira, mas com a morte de Albornos se entornou a festa porque é necessário que morra outro para prover em os dous camerais que importarão cento e sessenta mil escudos. Guarde Deus a V. S. que me perdoe os erros que com a pressa inda estes são poucos. Roma, 9 de Janeiro, 1650.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 524 r.-525 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 15 de Janeiro de 1650

Tendo pedido a Manuel Rois de Mattos que logo que se pusesse à carga para Lisboa embarcação de Livorno me avisasse, o fez tão pontualmente que me dão hoje essa carta sua em que me avisa fica ã de partida, em modo que tendo assaz que escrever a S. Majestade lhe escrevo quatro regras e muito mal escritas como faço tudo o em que entra pressa, e dela verá V. S. quem são franceses, pois tem o governador de Portolongone as sedas em sua mão e lhas nega. E eu não tenho dúvida que da corte se mande entregar tudo, mas a fé que havemos de suar na execução. Enfim é nação que só para enganar e roubar tem habilidade.

Não há somana em que – já seja por França, já por Holanda – não tenham estes cristãos de Roma cartas de Lisboa. Com que venho a doer-me mais, de que para me chegarem esses poucos vinténs que a V. S. pagou Diogo Duarte, seja necessário vir nau de Lisboa que é o mesmo que não vir nunca, pois passam meses e meses sem haver que carregar. Com o que eu não tenho já que empenhar se não estas faces, porque nem Fr. Diogo César que me podia entreter com os seiscentos escudos é vindo, antes quatro vezes há já saído de Holanda para França, e tudo por meu mal, e inda que os câmbios são exorbitantes muito mais exorbitante é minha necessidade tendo chegado ao extremo que me não lembro, inda quando só tinha os vinte escudos de Sacchetti.

Peço a V. S. de mercê – e se é necessário lhe peço por amor de Deus – me avise com resolução quando me haverá pago de todo, que se V. S. tinha por serviço e fineza largar eu da mão os livros, sem contante, mas com a palavra que lhe esperasse de Abril até Outubro, que será se depois do dito Outubro são passados já quinze meses sem eu ver um vintém nesta casa, pagando ela muito dos interesses do que se me empresta. E fico esperando que V. S. me avise quando de todo estarei pago.

Uns belíssimos *Elogios de Jovio* tenho já na mão para apresentar a V. S. iriam neste Patacho, inda que (por francês) pouco seguro se o negro aviso me não chegara tão tarde. Guarde Deus a V. S. e lhe haja dado muitos bons princípios de ano. Roma, 15 de Janeiro, 1650.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 518 r.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 29 de Janeiro de 1650

Duas cartas de V. S. recebi, juntas e francas, pola posta de França, ãa de 12 de Setembro e outra de 18 de Novembro, e a ambas responderei brevemente porque o tempo é pouco, e a cabeça com estes xirocos anda fraquíssima.

O negócio do Senhor Dom João de Sousa correrá felicemente com embaxador tão seu amigo, e tão grande negociador. Mas andam os diabos tão soltos em França, e ao que presumimos tão assoprados daqui, que nem ele está firme em Roma, nem inda o meu Cardeal. Antes não seria muito alvoriarem ambos um dia.

A Ferdinando Brandão mandei mostrar a de V. S. e responde o que sempre, da pensão estar segura e agora inda mais, muito agradecimento da primeira annata que V. S. lhe dá. Ele me sustenta, dando cada somana a Marco António o que nela se gasta, mas raramente o vejo, por convir-nos assi a ambos, e por ele e seus avisos não sou o menos informado de Roma, nem o peor.

O procedimento de V. S. é ouro refinado, e por mais que o queimem e persigam, nunca minguará do peso, e sei eu do nosso Rei e sua família, que tanto mais hão-de estimar a V. S. quanto mais seus êmulos procuravam desluzi-lo: *ipsi peribunt, tu autem permanes*.

Antes que o vigário geral partisse para Nápoles, indo visitá-lo Diogo de Sousa, se informou dele muito de propósito das fraderias franciscanas. E ele como bom fidalgo, e bem instruído, lhe disse: «Padre reverendíssimo eu sei pouco de frades, e faço profissão de não meter-me em suas cousas. Mas o que sei por notório em todo o reino é que é o primeiro frade nele Fr. Francisco de Sousa. E não cuide V. P. que por Sousa lho digo, porque não somos parentes, mas porque esta é a pública voz e fama». Maravilhou-se o vigário de que todos lhe dissessem o mesmo, e ele lhe replicou: «pois se esta voz é voz de Deus, que espera V. R.<sup>ma</sup> para fazê-lo provincial. Dele se espantarão o aceite, merecendo tanto mais».

Aqui publicou Fr. Pantalhão que o comissário Fr. Martinho tem lá feito vigários provinciais<sup>39</sup> e capítulos, mas que ele não sabe quaes são, e porém que há-de procurar confirmá-los polo vigário-geral e Papa. E se entre eles é Fr. Francisco, tudo lhe perdoarei. Mas se o deixou de fora, desengane-se que toda Roma o há-de contrariar e enxovalhar. E isto quanto a isto.

«Mala noche i parir hija», pois mandando apresentar a Francisco Nunez Sanchez o escrito de Hierónimo Nunez Peres para dar-me o valor dos oitocentos cruzados, respon-

---

<sup>39</sup> À margem: «não pode haver maior erro, quando o negócio estava posto nas mãos do Papa e Geral, mas é o Fr. Pantalhão tão negociante e rico que há-de fazer quanto quiser e cubrir o céu com ãa peneira» .

deu tantos despropósitos que o meu criado lhe disse que ambos o éramos de V. S. e que ele visse o que falava. E a resolução foi que ao pé do sinal do Perez havia V. S. de escrever a ordem dizendo que ele Sanchez me pagasse<sup>40</sup>. Pois ele, sem a tal ordem, não é obrigado pagar-me. Mas que se eu lhe desse fiança e me obrigasse *in forma camerae* (que é por-se um cutelo na garganta) a que V. S. aprovaria a tal paga, que ele me daria os escudos de ouro, a mil reis. E replicando-lhe que todas as letras que de Lisboa vinham se pagavam a 950, 960, 970, disse que era verdade, mas que isto se entendia dando-se aí primeiro o dinheiro. Porém que quando aqui se dá primeiro para lá depois se cobrar tarde e mal, que ele o não dá se não a mil reis, e que daqui a um mês o há-de dar a mil e cem reis, e mais a diante a mil e duzentos. E eis aqui o como se aproveitam estes judeus da mudança da moeda. E vendo eu a desonra de haver de dar fiador quando aí tenho dinheiro de contante, e que haver de obrigar-me *in forma camerae*, se a caso (como por mil casos pode suceder) daí me não viesse a aprovação, seria ficar assolado dos interesses e recambios, para nunca mais levantar cabeça. Me resolvi tornar a V. S. crédito que cá me não serviu mais que de desgostos, esperando eu que V. S. ao menos me mandasse letra dos quinhentos cruzados de Diogo Duarte capitulando inda o preço para que eu cá não houvesse de beijar os pés a esta cana-lha, por meio vinte mais ou menos em cada escudo.

Com tanto mandei avisar a Ferdinando – que pois sem dever-me nunca nada há tantos meses me alimenta – que tenha a paciência que meu amor lhe merece, até me vir daí algum remédio que tão caro é de chegar. E a V. S. peço de mercê esmola, que esses quinhentos cruzados de Diogo Duarte (se a caso os tem prontos) me mande empregar no melhor açúcar branco, mas comprado com indústria e oportunidade e vendo-se por pessoa de consciência e confiança pesar encaixar e embalar, se entreguem a Paulo Valério, pessoa bem conhecida, para que mo embarque a Livorno a Fábio Orlandini, que com o meu nome venham a Roma, mas assegurando-se pelos melhores seguradores, e sem seguro se não embarquem. Mas se isto se tratar por judeus, ou por a quem não doa, tudo irá mal. E se V. S. não tem prontos os ditos quinhentos cruzados, ou, tendo-os, estiverem já os açúcares em preços excessivos, espere-lhe ocasião, e não me mande nada por letra, que sinto mais perder-se-me o respeito em que aqui me hei sustentado que a sessenta e seis por cento da maldita moeda.

E quanto à dívida ou dívidas de V. S, já não tenho que lhe dizer, mas remeter-me ao que lhe ditarem sua consciência e honra, que é o tribunal em que só hão-de ser meus requerimentos representados.

Muito me importava haver chegado Fr. Manuel Pacheco antes que aí se provesse o officio de guarda-mor da Torre do Tombo, porque se houvesse de tornar a Lisboa, aquele e o de bibliotecário d’El-Rei e de V. S. me seriam muito a propósito. Porque o apontava a Pedro

<sup>40</sup> À margem: «e mandando-lhe mostrar a carta de V. S. para que a guardasse por ordem sua, disse que não era para ele nem queria guardá-la. E que eu em não receber dinheiro lhe fazia muita mercê porque ele tinha por lançado no mar quanto fiava de fidalgos. E que bem se via do escrito do Peres que ele queria se não pagasse e outros dislates semelhantes».

Vieira, do qual há um ano que não tive resposta algũa. E nem sei se lhe chegaram uns quatro livretes que lhe mandava, nem se a El-Rei ãas mortadelas. E nem de El-Rei tive carta se não ãa haverá quinze dias em que me responde à que lhe escrevi em Janeiro do ano passado, com o que confesso me caiem os braços vendo que nem um recibo se me avisa. E desejo já a resolução daí para retirar-me da corte e meter-me entre bons clérigos servos de Deus, onde só dele me lembre, pois ele só se lembra de mim. Guarde Deus a V. S. Roma, 29 de Janeiro, 1650.

*Vicente Nogueira*

Vire V. S. que inda não é findo o fadário.

Chegaram os meus livros de Holanda, mas caros mais quatro vezes que em Roma, muitos duplicados, alguns faltos. Enfim, cousa de judeus. Porém acertaram em assegurá-los e não lançá-los à fortuna como duas vezes os de V. S. Desejo que me chegue as listas que mandei a V. S. para fazer ãa que presente a El-Rei e Príncipe, para que, contentando-lhes, lhos doe, e pesa-me que V. S. como ma mandou das quarenta escudelas de doces, ma não mandasse dos livros e seus preços que aí me comprou para que eu cá ofrendo-se-me cada dia ocasião não perdesse o dinheiro.

Suponho que se V. S. manda criado, deve trazer o presente para o Marquês del Buffalo, com que não cuide que lho trusteei, como o passado em tempo de Pedro Mendez. E supponho mais que mandando V. S. criado não perderia a ocasião de mandar por ele muito açúcar que aqui lhe vendesse, para não dar tantos ganhos a estes mercantes se já acaso não é fatalidade havermos sempre de dar-lhos.

Fr. Diogo César não é chegado e eu o desejo como eles o Messias para pagar Brandão, e penhores, e ficar mais aligeirado. O Correio de Leão não é chegado e no passado, com grande maravilha, não houve cartas de Cristóvão Soares e eu as esperava, com a liberdade dos livros de V. S. e sedas de Manuel Roiz, o qual usa agora de ãa nova linguagem que eu lhe aprovo, porque importa pouco que lha desaprovasse. E é que os seguradores em Livorno são pobríssimos, e que se perdia inda mais o que se lhe dava. Enfim, escusas.

Vai já em 4 meses que Fr. Manuel aí chegou sem que em todo este tempo nem daí nem do caminho escrevesse. Eu julgo ser esse reino o Lethes dos antigos como se disséssemos de esquecimento e de sono porque todos dormem ao menos em respeito dos absentes.

Num aviso secreto vi que se faz liga de França, Portugal e Suécia. E, em outro, que é mandado de Paris no fim de Novembro um mandatário a Lisboa. E pode ser sobre isso, mas eu cuido que mais sobre os trezentos mil cruzados que tão escusadamente estão em Livorno, polas quais em França rebentam, e não hão-de ajustar-se até levar-no-los. E tão bom dia quando se seguisse o intento de coligação perpétua defensiva e ofensiva bem assegurada e estipulada, se inda assi bastar para atar nação tão interessada e tão injusta.

A carta de Fr. Francisco de Macedo não abri inda porque nem tempo tive. Muito se

deseja aqui o seu livro de graça que inda se não há visto porque o bem estreado a quem o entregou veio aqui muito contente a dizer-me que o perdera. Pasma quão obtusos somos nos negócios alheos e tão lincéos nos próprios.

Num caixãozinho que mando a El-Rei, de livros que me mandou lhe comprasse, me hei atrevido a meter um maço para V. S., que ocupa boa parte dele, no qual presento a V. S. os *Elogios* de Jovio que tanto desejava e tanto me custou de trabalho achá-los. E para a Senhora Marquesa minha Senhora os Abecedários de Ossuna a em seis tomos, a cuja lição Santa Teresa confessa dever a sua conversão e espiritualidade. E este caixão vai por via do forragairas, ao senhor secretário Gaspar de Faria que mandará a V. S. o maço.

Saiba-me V. S., dissimuladamente, de Pedro Vieira, se no ano passado recebeu de mi algum livro que inda estou com medo serem perdidos não obstante escrever-me Manuel Roiz de Matos que chegaram.

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 681 r.-682 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 5 de Março de 1650

Com a vinda de Luís Álvarez, criado de V. S., e passageiros da nau catelã chegada a Livorno, hei tido cartas de V. S. de várias datas e ãa longa começada nos primeiros de Novembro e continuada até muitos de Janeiro. A todas procurarei responder, e a tudo. E quando não seja por ordem, V. S. a perdoará a um velho muito doente e trabalhado.

Já disse a V. S., e lhe torno a dizer, que me não deve conhecer quem inventou escrever-me eu com o Comissário Fr. Martinho, ao qual fiz os anos atrás tantos serviços que com eles lhe conservei o ofício e a honra. Mas não era isto por seus olhos belos, mas porque V. S. mo mandou. E porque com isso imaginava que fazia provincial de Portugal a Fr. Francisco de Sousa e obrava eu com muito escrúpulo porque todos me diziam que era um sujeito de grandíssima ignorância e no qual, tirado o sangue, se não achava cousa algũa de merecimento. Porém ele deu a V. S. o pago que rendem as cousas mal feitas, que é com muita ingratidão, fazendo provincial ao seu secretário e outros mil desatinos que já estiveram desfeitos, e ele, quiçá privado do lugar que tão indignamente ocupa, se Fr. Diogo César, que tantos meses há saiu daí, fora cá chegado. Mas vem tão devagar que será milagre das minhas deligências e das do agente Carrilho, se cá não estiver o seu negócio perdido, porque polo comissário vêm cada dia frades carregados de papeladas – e quem sabe se também de dinheiro – e o Fr. Pantalhão é um vivo demónio, servindo-se contra nós até dos castelhanos. E oxalá não seja com prejuízo da honra de muitos mascarenhas fiéis e inocentes e, em suma, esperamos ao César como os Judeos ao seu messias.

Com o Geral passado dos domínicos tinha negociado e concluído a pretensão de Fr. João Correa, inda mais adiante do que então escrevia. Hoje está tudo ao contrário porque o Ridolfi que no interim governa é inimigo capital – e com muita razão – deste meu amo Barberino, o que bastaria para negar quanto lhe pedirmos. E assi até acabar Rudolfi, que é até o futuro capítulo geral em que se fará eleição, não temos que esperar, o que V. S. pode dizer ao dito Fr. João Correa, para que não cuide que eu me descuido, e desejando servir a V. S. com a alma e com a vida. Todavia lhe peço cometa a outrem todas as fraderias porque se me cobre o coração com elas, e não menos com ver como V. S. com sua sobeja bondade e paciência se lhes sojeita.

Com o P.<sup>e</sup> António Vieira hei tido já duas longas sessões, cada ãa em seu negócio, e fico assombrado do que neste homem tenho descoberto. Parece-me um milagre, parece-me um prodígio, e como no que até aqui hei vivido lhe não conheço igual, assi não espero já vê-lo no pouco que me restar. Não sei como na nossa terra o não têm inda apedrejado, porque

este é o pago que ela dá a todos os homens daquelas partes, inda quando não chegam a aquele grau. Eu atribuo isto a particular proteção do céu, grangeada dele com sua muita religião e santo zelo. Se merecera crédito ante S. Majestade muito lhe pediria que sempre o tivesse junto a si, e em tudo o ouvisse, pois tem com eminência as três partes que Nazianzeno<sup>41</sup> pede no conselho do Príncipe: *amor* ao mesmo Príncipe, *saber*, e *liberdade*, que raras vezes concorrem juntas. Mas deixemo-lo de golpe que sempre haveria que dizer dele.

Não faço se não importunar em França pola restituição do caixão e caixinha de livros de V. S. que Manuel Rodriguez de Matos por teima lhe lançou no mar sem querer segurá-los, em que não houve mais diferença dos perdidos na nau do estreito que haver naquela o Brandão prejudicado a V. S. em mil e trezentos escudos e nesta em duzentos e sessenta e dous Manuel Roiz. E assi como o Embaxador Valence aqui assegurou que logo os livros se entregariam a V. S. assi em Paris o Conde de Brienne a Cristóvão Soarez, mas com interlocutórias e dilações a Tolon e de Tolon se vai o negócio dilatando. E cuidoo que cheirando o residente que folgariam os ministros de poderem vingar-se do Matos, na contradição dos dinheiros do inf.<sup>te</sup> eu polas sedas do Matos faço como se foram de V. S. assi porque a justiça é a mesma, como porque lhe hei pedido que quando segunda vez os embarque, mos assegure sem replica. Terá V. S. grandíssimo gosto de ver os que são.

Ao capitão Vilareal, para ser preso, bastaria saber-se que El-Rei falava com ele, e o queria empregar. Que esse grande respeito tem à coroa aquele tribunal, onde há quatro dias lhe prenderam a Duarte da Silva um dos mais importantes vassallos e mais úteis, e isto sem mandar-lhe mostrar as culpas nem saberem o parecer e vontade real, cousa que se não atreve a fazer em Veneza a inquisição, com presidir hoje nela o Arcebispo de Pisa, Núncio do Papa, e ele por si conde d'Elzi, dos antiquíssimos no nosso Dante, e não fámulos ou pouco mais. E nem inda com potentados tão inferiores ao nosso Rei – como Toscana, Parma e Modena – fazem os inquisidores prisão sem comunicar-lha. Mas concluirei com o provérbio castelhano: *bien sabe el diablo cuyos mostachos tuerce*. Mas este capítulo queime V. S. porque sentir mal dos procedimentos daqueles homens é ante eles como sentir mal da Santíssima Trindade, e inda ante toda a vilanagem que tanto se presa das suas familiaturas.

Em toda a inquisição de Itália, que se tomasse a V. S. o livro do *Portugal Convencido* (cuido que é um impresso em Milão, contra nós e contra o Senhor Infante D. Duarte) sendo V. S. quem é, se haviam de fazer tais rumores contra ela, polo Príncipe e polo povo que haviam de arrepender-se e renegar de tal tomadia. Pois em Portugal nem V. S. há-de ter boca para querelar-se, nem há-de achar tribunal onde requerer sua justiça. E assi é o remédio sofrer e calar, se se quer viver em paz. O livro li e não toca nada em pontos de fé mas si em muitos falsos testemunhos, mas é tal que não merece ser respondido nem que se lhe faça esta honra. Trás no cabo um apêndix escrito em Milão por D. Hierónimo Mascarenhas, tão infame e indigno, que é de crer que com a treição e aleivosia que cometeu se

---

<sup>41</sup> À margem: «nuns muito elegantes versos».

tem borrado nele todo o carácter de fidalgo, e fica vilão como um mariola. Em suma, o livro é indigno de ler-se, mas havia-o de julgar o entendimento de V. S. de quem a igreja romana fia tanto e não tomar-lho contra sua vontade revedor ou inquisidor algum, não lhes devendo V. S. nada. Mas este capítulo, como o passado, sejam só para V. S. que não estão capazes destas verdades, as cativas orelhas daí.

Já disse a V. S. que não me enveje os sete mil volumes de D. Pedro de Lencastre nem inda os cinquenta mil do Cardeal Mazerino, porque se de uns e outros me dissessem que escolhesse de todas as matérias os melhores mil e duzentos, quiçá seriam os que V. S. tem. E se são os melhores, de que lhe servem todos os mais? Inda que muito custassem que de borra e rifiuto, como cá lhe chamam. E fez o P.<sup>e</sup> Possevino ãa biblioteca selecta dos melhores autores e livros que havia em cada profissão, mas depois sobre aquelas notícias, hão os doutos acrescentado muitas aventajadas com as quais se riem das livrarias muito numerosas, porque sabem que o mais é palha, reduzindo-se todo o grão a pequena soma. E acrescento que os mui curiosos inda livros bons omitem, se são ordinários e se acham a comprar sempre que se buscam. Mas de livros raros que, ou se não achão, ou eles nunca viram, fazem muita estimação.

E eu depois de quantas vendas hei feito a V. S. com os grandes meios que tenho em todos os livros de Roma (que é o teatro dos melhores de toda europa, e onde cada pretendente traz os melhores da sua terra) estou fazendo ãa lista que V. S. me presentara a El-Rei e Príncipe, na qual verão e ouvirão nomes que não são muito ordinários. E se lhes contentarem, lhes não custará mais que um si. E não podem negar-mo por ser comprada com sua fazenda, não minha. E creio dirá bem entre os grandes livros, porque só de meunçalho haverão mister, que é onde chegam as minhas forças e indústrias. V. S. terá gosto e notará alguns títulos mais peregrinos, o seu e meu Padre Macedo, que suponho será no meu lugar o bibliotecário *pro interim* – até aqui em 26 de Fevereiro.

Ao Conde de Odemira sobejavam razões de me fazer mercê e de deixar-me possuir o benefício que o Papa me deu, e de que tomei posse há tantos anos, com ãa justiça tão clara, que me mandou cometer lho renunciasse e que me pagaria os frutos decursos, como o tinha feito com Diogo Lopez de França. E eu o não fiz porque não sou Diogo Lopez de França e também o não fiz porque sempre determinei dá-lo a meu criado Francisco Vieira para um seu filho estudante, que é já clérigo da primeira tonsura. Se Josef Machado tem do Conde ordem de pagar-me os frutos decursos por juramento do mesmo Conde, mande procurações e logo se expedirão as bulas. E em caso que não hajam de pagar-se-me, quero renunciá-lo sem pensão algũa, no filho do Vieira. Mas para vencer ao Conde em gentileza, me faça V. S. mercê, encontrando-se com ele, de dizer-lhe que se Sua Senhoria me quiser pagar por sua fé, os frutos que me retém desde o dia da minha posse, que renunciarei o bem em quem Sua Senhoria quiser, com os 18 reis de pensão para o dito meu criado. E que quando Sua Senhoria ache que mos retém com boa consciência, e que não são meus, que

farei conta que o benefício me é fazenda perdida. E que sem pensão, antes pagando as bulas da minha bolsa, o renunciarei no dito criado, do qual Sua Senhoria terá quiçá maior compaixão, se Josef Machado me houver os frutos. No demais estamos avindos sendo os 18 reis para património do meu criado. E em caso que eu não haja de haver os frutos, quero renunciar o benefício no mesmo criado. Mas precedendo falar V. S. ao Conde para que nunca tenha queixa de eu dispor do benefício sem oferecer-lho a seu serviço e disposição e em todo o evento, lea V. S. essas duas cartas e, serrando-as, mande dá-las a Josef Machado e Francisco Vieira chamando-o V. S. para o informar da minha deliberação.

Já a junta de Estado de França tem julgado por bem tomada a nau Pérsia ingresa, tão gabada de Manuel Roiz que, contra o mandado expresso de V. S. e meus rogos, não quis assegurar os livros de V. S. que nela embarcou. Agora espera Cristóvão Soares, que instantissimamente tem nisso trabalhado, que julguem que se torne a V. S. o seu caixão e caixinha de livros que lhe hão-de contentar muito, mas teme que queiram vingar-se de Manuel Roiz nas suas sedas, o que eu sentiria, porque não levem de coelho os livros sendo ãa mesma a justiça. Eu seria de parecer que quando V. S. houvesse de mandar fazendas suas a Itália as mande assegurar em Amsterdam, em Matteo Lues, que é o mais rico dos asseguradores, mas o mais ditoso pois nada se lhe toma. Que os de Lisboa são já mendicantes, e se não fazemos paz com Holanda hão-de andar pedindo polas portas.

Fr. Manuel Pacheco estava inda em França em 24 de Janeiro com perda de todas as minhas esperanças – que não importam nada – mas muito grande do serviço de S. Majestade a quem importava que ele estasse aí como pudera, em Novembro. Mas isto tem quem por capricho seu. Anda por atalhos, que se ele fizera como todos a viagem por Paris, dous meses há que aí estivera, e já aqui houvera resposta do que levou a seu cargo. Mas o não haver escrito nem ãa só letra em quatro meses não tem escusa algũa para ao menos com carta sua ir consolando tantos desconsolados. Eu lhe escrevo essa que V. S. lhe mande dar e aplicá-lo a que escreva mais de aí do que do caminho.

Tendo-me já despedido de Francisco Nunez Sanches por tacanhíssimo e interessadíssimo e mandado a V. S. ãa cópia do crédito de Hierónimo Nunez Perez com a sua escusa, tanto martelou com ele Luís Álvarez, criado de V. S., que se contentou com que me pagaria sem fiança da aprovação de V. S., mas só um escrito meu em que me obrigasse que V. S. mandaria a dita aprovação e que ele faria algũa ventaja no preço, e foi um vintém em cada mil reis, pagando-lhe eu cada quinze reales a vinte e quatro e meio. E estão todos estes mercadores muito conjurados a que ele faz ãa grande cousa. E persuadindo-me todos que ganho muito na dilação com que daí havia de tornar o emprego e entretanto pagando eu aos judeus cada mês por cada cem cruzados, cruzado e meio. E assi cessa o que dizia a V. S. de mandar-me açúcar destes quinhentos cruzados de Diogo Duarte. Mas pois a boa dita e diligência de V. S. lhe tem tirado já outros cem mil reis – polos quais lhe Beijo mil vezes as mãos – empregue-mos V. S. em açúcar como lho dizia dos duzentos. Com Luís Álvares

ajustarei quantos escudos hei-de descarregar a V. S. em nossas contas e tudo irá muito claro num papel incluso que será como roteiro, para a morte e vida que tão vizinhas estão sempre entre os homens.

Nas laranjas me fez V. S. grande mercê. Queira Deus que cheguem sãs, porque todo o fato, embarcado em Livorno, vem navegando e se espera. E é cousa que inda se não viu em Roma e só se ouvia da boca de Barberino a quem as deu a provar a Rainha Cristianíssima e assi em nome de V. S. lhe hei-de apresentar as mais e melhores, e das outras mandar a mostra a Cardeais e prelados amigos, que todos desejam ver este milagre de haver laranja cuja casca verde se coma, e a dos gomos não amaruje. Logo logo das pvides farão cultura. Já em Lisboa são infinitas que as trouxe primeiro aí Dom Francisco Mascarenhas. Mas V. S. me faça mercê de examinar aos homens que vêm da China se acham já estas nossas muito degeneradas e inferiores no sabor, das que lá comiam, e também avisar-me se naquela espécie há a diferença das nossas doces e das nossas azedas.

Também das muitas conservas de que V. S. me faz mercê e presente estou com grande desejo cheguem, que inda que já lhes passou a sazão do Natal e entrudo, inda na coesma a terão boa. Mas são tão grandes as obrigações de presentear, que muito me houvera valido que Fr. Manuel chegará primeiro porque escrevia a Fr. Pedro Bautista me mandasse de bocados de marmeladas, que se não toquem, bem acomodados em beatilhas, vinte cruzados ou vinte cinco, e V. S. me fará mercê de mandar saber dele se mos manda, e não os mandando mos mande V. S. na primeira ocasião e os meta nas nossas contas, porque inda serão poucos.

Esperava que V. S. me houvesse comprado muitos livros dos que lhe pedia e quasi me não manda nenhuns, pois no rol cuido que não são mais de sete. Mas o que sinto mais é mandar-me o que lhe não pedi, como a Crónica de El-Rei D. João primeiro, composta por D. R.º da Cunha, que eu tinha cá como V. S. o viu no meu rol. E cá de livros portugueses não há curiosos e assi fica a despesa perdida. Que de S. Bento pedia a V. S. a Crónica composta pelo doutor Fr. Leão, que não cuido é esta *Benedictina* que me vem. E as Crónicas dos reis de Duarte Nunez de Leão estas pedia e um segundo tomo das pregações do Paiva, se acaso se achasse. E esperava que V. S., se lhe não serve o *Theatro Vitae Humanae*, mo tornasse, e mandasse um Geógrapho Árabe, traduzido em Latim polos maronitas Parisienses. Mas a Bíblia de Pagnino me chegara com muito gosto. Aqui me presentaram há pouco a 3.<sup>a</sup> Década de João de Barros e a 4.<sup>a</sup> e 5.<sup>a</sup> do Couto e os comentários de Afonso de Albuquerque e os seis livros primeiros da História da Índia de Castanheda e faltam-me 7.<sup>o</sup>, 8.<sup>o</sup> e a Crónica do Condestable Dom Nuno Álvares. Se de todos os livros que pedi a V. S. encontrar acaso alguns, mos compre. E digo acaso porque Deus nos livre de i-los pedir por seu nome a esses benditos livreiros que quererão quatro vezes mais do justo. E nos que V. S. me comprará seja a primeira e 2.<sup>a</sup> Década de Barros; a 4.<sup>a</sup> de João Bautista Labanha; a 6.<sup>a</sup> e 7.<sup>a</sup> de Diogo do Couto; o 7.<sup>o</sup>, 8.<sup>o</sup> do Castanheda; a *Arte Militar* de Luís Mendez de Vasconcelos; a Crónica d'El-Rei D. João 2.<sup>o</sup> de Resende e a do mesmo, sendo Príncipe, de Damião de Góis; a d'El-Rei D. João 3.<sup>o</sup> de Fran-

cisco de Andrade; a de D. Luís de Ataíde; o primeiro cerco de Diu de Lopo de Sousa Coutinho; os livros todos de Dom Agostinho Manuel, ainda que sejam velhos com tanto que sejam inteiros. Antes seriam melhores velhos e se dariam por menos.

Os *Elogios* do Jóvio tem V. S. já lá e a Senhora Marquesa os *Abecedários* do Ossuna, que nunca em Castela vi inteiros e aqui os houve por ãa fatia de pão, que só em Roma se acha o melhor de cada país. E oxalá houvera eu pudido juntar o ano passado menos de quatrocentos cruzados, que eu houvera comprado livros que valiam o triplo, mas estou sempre mal endinheirado porque sou mal arrecadado e mau arrecadador.

O livro do Conde D. Pedro que imprimiu o Marquês se não acha por nenhum preço e ingres prometeu quarenta escudos e nem com tão boa isca pescou. O chacon dos novos – que na almoneda do Cardeal Ubaldino, sendo muito rogado, comprei em 4 escudos, e nãa grande necessidade para comer vendi em 16 – não dece já dos 20. Mas ameaçam os livreiros que dentro de um ano valerá 30. E se eu tivera dinheiro logo o comprara para V. S., mas faço com os livreiros melindre de deixá-lo por caro, até poder.

Ferdinando Brandão é um homem muito bom para amigo – como eu acho no meu sustento – e muito ruim para inimigo. E assi louvo no nosso anjo o novo assistente Luís Brandão grangeá-lo e inda tratá-lo como parente, porque com isso tirará dele as utilidades que João de Matos, e não as contradições que Nuno da Cunha. E para que a pensão do Senhor D. Simão ficasse no ar havia aqui ãa derrogação e revogação do Deão de Lamego<sup>42</sup>, muito jurídica e bem ordenada, mas a contraminou o dito Brandão com ãa súplica e *fiat* signado e registrado três meses antes e assi fica segura, e se expedirão as bulas, moentes e correntes, no que V. S. me tem dous dedos de obrigação – por não dizer duas varas – que quando daqui partiu Fr. Manuel eu lhe disse quanto andava pairando com o Brandão, para que nos não desse com tudo na lama, porque é um homem temerário e furioso e que, se o não sabem governar, fará o que aí seu irmão. Mas eu com a minha paciência, fleima e dissimulação o reduzo sempre à razão. Como nisto me sucedeu e ele me diz que só a mi respeita e que seja eu só, nem creio nem descreio, mas que me respeita assaz o vejo e vi inda hoje, que negando ele a um homem ser seu compadre porque é cá um parentado muito custoso e molesto, e tendo feito quase juramento de não sê-lo, intercedendo eu, polo tal mo concedeu com algũa confusão minha de gravá-lo tanto.

Pasmei quando soube da carta de V. S. que Clemente Félix tivesse ânimo de comprar-lhe tal Plutarco para V. S. se ficar com a jóia dos seis volumes, porque inda que somos amicíssimos de criação nos estudos e o tenho por grande letrado e capacíssimo de tudo, não cuidava que entrava tão adentro das Histórias, políticas e letras humanas, nem que gostasse de livros tão custosos e exquisitos. Mas pasmei muito mais quando o provincial Fr. Diogo César me disse com grande gosto meu que a livreria do dito Félix valia milhares de cruzados, e que há nela muito que ver e que é das boas da nossa terra. Porque vejo que com a

<sup>42</sup> À margem: «Mas V. S. não mostre isto em nenhum tempo, antes queira que lhe pague como amigo».

translação da coroa passada da Casa de Áustria à de Bagança se tem alargado nossos corações e crecido os ânimos até em livros. E que donde um Bispo Castilho, tantos anos presidente do Paço, inquisidor-geral e duas vezes Vizorrei morreu com cem mil reis de livros que comprou D. Rodrigo da Cunha. Haja hoje um avogado da suplicação que tenha livreria de Príncipe. Quando saí de Portugal, tirado D. Rodrigo da Cunha e D. Fernando de Alvea, de particulares, e S. Eloi de livros de direito herdados de Lourenço Mourão e S. Roque de livros exquisitos do Bispo de Portalegre Lopo Soares d'Albergaria, de comunidades (porque a grande livreria de Francisco Vaz Pinto estava fechada) não havia cousa que o gato levasse<sup>43</sup>. Havia bem de língua castelhana e portuguesa ãa perfeiíssima livreria, que quasi toda eu desflorei, que tinha e vendeu por capricho ou raiva um João Coelho escrivão da chancelaria da Casa da Suplicação. Mas não chegava à que em Madrid, só castelhana sem livro algum de outra língua (tirado ãa Bíblia latina), tinha de cinco mil volumes Dom João de Saldierna no ano de 22, e hoje chegará já a sete ou oito mil volumes. E hei-me alegrado de que a nossa fidalguia tão bárbara em outro tempo que se presava de não saber fazer o seu sinal se não de ãa muito ruim letra fazendo, esteja hoje tão sólida e erudita que tudo estude e tudo queira saber, e empreguem sua fazenda em tão singular ornamento como livros, e não haja quem me diga que por isso não fazem as bravuras e proezas de então, porque este mal nace de outros princípios que as sciências e estudos nunca embotaram as armas. E se não digo bem desse traslado a Alexandre, e Júlio César, Sylla, Lúcio Lucullo, Marco Aurélio, Trajano e todos quantos grandes heroes teve a antiguidade, e nos modernos ao grão capitão Marqueses de pescara e vasto, El-Rei Francisco, e nos inda mais modernos, Maurício Príncipe de Orange, Ambrósio Spinola, Duque de Rohan o de Diguieres etc.

Beijo as mãos a V. S. pola mercê que me fez do livro político do Bispo de Coimbra que de tal autor não pode sair cousa que não seja muito boa, mas eu estimara igualmente outro livro que não poderá não ser ruim, pois a jornada do prior de Sedoitea – sendo ele um boníssimo eclesiástico – foi tão ignominiosa para esse reino. Quanto não crerá quem não houver tocado Roma nem lido as lágrimas com que a lamentava no meio de suas prisões o def.<sup>to</sup> infante D. Duarte em cartas a Manuel Álvares Carrilho, quasi acautelando-o dos atoleiros deste seu simplicíssimo antecessor.

Enfim chegou Fr. Diogo César sábadado da quinquagéssima na carroça em que à estorta o foi buscar o agente em cuja casa está hospedado à la grande, com o seu custódio e companheiro frade leigo. Eu o visitei no mesmo dia e fiquei seu escravo porque é homem para enfeitçar com sua humildade, modéstia e fidalguia. Logo ao Domingo se fez ãa longa congregação dos dous frades, agente e avogado, na qual se disputou *pro veritate* todo o merecimento desta causa para ver-se como por enemigos e exarninar-se a justiça. E achou-se que nos sobeja com todos os doutores da ordem Fr. Manuel Roiz, Portel, Sorbo etc. Consultou-

---

<sup>43</sup> À margem: «O médico D.º Borges tinha também muitos livros e muito escolhidos porque tinha muita notícia deles e boníssima eleição».

se mais sobre o tribunal onde se havia de introduzir a causa e achou-se que necessariamente ante o Papa na sua congregação de regulares, onde votam doze cardeais – os melhores – e outros seis gravíssimos prelados. E o mesmo seria sempre inda que aqui estivera o Vigário Geral que está e estará muitos dias em Nápoles. Ontem pola manhã me deu o agente conta de tudo o tratado e assentado, sem me encubrir nada nem do feito nem do direito. E espero que se nos há-de fazer justiça e compor-se a religião que tantos anos há que anda inquieta. Por Fr. Francisco não fará seu irmão Cristóvão de Sousa o que cá fazemos e faremos por ele os arriba nomeados. E não nos limitamos aos seus desejos, mas onde mais longe podem chegar seus merecimentos. V. S., a cujo respeito eu entro, não abra sua boca com ninguém, mas esteja com grande esperança<sup>44</sup> de que há-de ficar vitorioso e com grande glória sua e depressão de todos os que lha invejam vendo-se com toda a ingratição postrada a seus pés. Encarreguei-me de fazer que o meu Cardeal irá a congregação todos os dias em que se houverem de despachar seus negócios e para isso – e eu poder apertá-lo, porquanto vai a ela de má vontade – me deu Fr. Diogo cartas apertadíssimas das duas rainhas de França e Inglaterra e outros grandes personagens que trago na aljubeira para dá-las a seu próprio tempo. Em suma, temos justiça e meios de alcançá-la. Até aqui escrito em 4.<sup>a</sup> feira de cinza. Nem laranjas, livros e conservas tem inda chegado de Livorno. Nem inda as minhas listas que tanto hei mister para começar a que V. S. há-de apresentar a El-Rei e Príncipe. E como tão prático das cortes e humor italiano, acertadamente calei ao Cardeal Barberino o virem-lhe as laranjas porque havia de estar rebentando e mandando todas as horas lacaios a ripa e cansando-se a si e a todos em solicitá-las. E quando chegassem, estimá-las menos polo muito que lhe tem custado, com o que quando entrar o meu criado com elas sem esperá-las, há-de ficar espantado e contentíssimo. E por este mesmo respeito, nem um aceno hei feito ao Marquês del Buffalo, nem ele sospeitará nada até ver o faquim descarregando o presente na sua antecâmara. E quero mais que no interim me tenha em ruim conta<sup>45</sup> que perder-se com a dilação a graça e gosto do presente. Não é creível quam delicado e sutil é o espirito dos italianos, e quam fogoso na execução do que deseja. E hei-lhes caído tanto na natureza que com ser um pedinte me tem toda Roma por um Alexandre. E se doem de meu infortúnio, persuadidos que tudo daria se tivesse muito. Tanto val com eles erudita *liberalitas*, e o saber dar com todas as circunstâncias de acerto. E conheço muitos que com darem montes de ouro, passam praça de tacanhos. E é um deles este meu amo que nem no dar nem no reter sabe ter modo, nem sabe usar de nenhũa arte ou alquimia.

<sup>44</sup> À margem: «Contudo achamos tudo muito solapado do Cueva, e castelhanos que endoudecem por todo o nome Mascarenhas, quicã em gratidão dos poucos que têm em Castela, que dos daí não creio nem descreio nada, mas deve o nosso rei de andar muito vigilante sobre estes seus parentes, tão ambiciosos frades. Diz Séneca que a melhor fama da mulher é não ter nenhũa, e eu sou namorado dum primo de V. S. que desde que de Arronches se foi meter frade em S. Francisco até hoje o não ouvi nunca nomear. Diga-me V. S. se é vivo ou morto».

<sup>45</sup> À margem: «e si tem que me faz focinho, como esta manhã mo mostrou na capela desde o lado do papa, onde como Seu cap.<sup>am</sup> da guarda vai muito autorizado».

Não soffro que V. S. em 4 de Dezembro esteja fora da sua casa às sete da manhã. E menos que a tal hora se faça conselho de guerra porque aos conselhos, para bons, há-de haver velhos. E estes fazem assaz se começam a despachar três horas antes do meio-dia nos seis meses de inverno por donde em Madrid o regimento do conselho de guerra manda que às nove estejam em despacho e que, soando as doze, se levantem sem passar adiante, que o demais é desordem. E inda que V. S. é tão mancebo poupe-se muito e não faça os meus excessos com que a velhice se me antecipou e a saúde me falta como os dentes, e da orelha direita ouço mal, mas ninguém chegaria à minha idade com o meu desregimento. E entre as cousas que V. S. mais poupe seja a vista, tendo criado particular que só sirva de estar sempre lendo-lhe. Que se fará V. S. grande sábio com grande saúde, o que sucede a poucos, por ser notório que a lição é ãa lima surda que gasta os olhos e a cabeça. Muitos meses doente deles me fazia ler e certo que se me fixava mais, e assi mo certificava o Duque de Feria, que só conheci Dom Gomez. Pelo que V. S. não madrugue, e isto lhe diz o maior madrugador que tem Roma, e que três e quatro horas antes do sol nacido está já com a candeia acesa lendo, estudando, rezando, e meditando. E namoraria-se V. S. do bom e fácil modo da candeia de azeite de que com suma limpeza me sirvo, e facilidade acendo, sem mover o corpo mais que só levantá-lo sobre o cotovelo esquerdo, e sem despertar criado nem inquietar ninguém, nem esfriar-me. 5.<sup>a</sup> feita, 3 de Março.

6.<sup>a</sup> feira, 4 de Março: chegaram enfim a esta casa os 3 caixões a salvamento a esta chancelaria e Beijo mil e mil vezes as mãos de V. S. por tantas belas e fermosas conservas, presente realmente de príncipe a outro príncipe e não a um pedinte. Mas V. S. usa de sua grandeza não respeitando minha pequenez, e irei de cada cousa dando meúda razão, advertindo que o juízo será livre, para informação de V. S. e ficar prático inda na parte mecânica. E assi inda que cheire algũa palavra a ensino, receba-a V. S. em boa parte como de criado velho, entendendo que em meu ânimo não cabe (não digo ingratidão, que esta apenas cabe no diabo) mas nem inda agradecimento frio.

As laranjas chegaram fermosíssimas e entre tantas só cinco se gastaram, mas sem contágio das mais. E é excelente modo o de meter cada ãa em sua folha de papel<sup>46</sup>. Em nome de V. S. mandei três dúzias a meu amo escusando a tardança com a verdade (que esta fora a primeira nau que para Itália saiu depois da chegada); ãa dúzia ao Cardeal Sachetti com conservas; ãa ao padre Marin com conservas; meia ao Cardeal de Lugo com conservas; meia a Ferdinando Brandão; meia o Cavallier del Poço, grande fidalgo e grande simplicista; meia ao mestre da câmara; e as mais a quem ãa, duas, três. Em suma estas são as primeiras laranjas da china que viu Roma. E já agora das pividas haverá multiplicação. O Cardeal

<sup>46</sup> À margem: «em cada nau que vier para Itália, me mande V. S. ãa caixinha do mesmo tamanho daquela, com um cento ou menos, aquelas que couberem, metida cada ãa em ãa folha de papel em modo que nem se toquem entre si nem possam mover-se. E procure-se sejam grandes. E mande V. S. aí regatear e pagar o frete a consegnar em Livorno ao senhor Vincenzo Faloucci, mestre dela posta de Livorno, porque mais estimou estas o meu Cardeal, que todas as conservas. E o Cardeal d'Este mandou ao seu auditor me pedisse até ãa só se mais não tivesse».

Barberino endoudecia quando o meu criado lhas pôs na mesa, estando jantando, porque não havia ouvido palavra de virem-lhe, nem esperá-las.

Nos púcaros tive grande gosto, mas seria maior se deles me viera ãa caixinha do tamanho das laranjas, e só ãa dúzia dos da Maia, e ãa dúzia de Estremós e Montemor. E que fossem de vários tamanhos, de quartilho, meio quartilho e pequeninos. Mas todos são quasi de um tamanho. E quasi da Maia. Mas como quer que seja eu os estimo infinito. Na aduana os taixavam em dez mil reis. Mas com o criado lhos oferecer venderia num cruzado todos, se reduziram a razão. Não chegaram os quebrados a três.

As marmeladas chegaram excelentes, como daí saíram. A florada não tão bem<sup>47</sup>. A pessegada menos bem. E mal somente a conserva de rosa e ginjas. Mas o mal não é se não para apresentar-se, que para comê-las eu são boníssimas e oxalá as tenha sempre na mesa tão boas. É, senhor, o caso que se lhes despejou o açúcar enchendo-se dele as caixas com que as ginjas não pareciam conservadas, mas ginjas secas. E o açúcar rosado, e mel, e açúcar abaixou da superfície das palanganas um dedo. E das ilhargas se recolheu para o meio, deixando ao derredor um dedo de vazio, mas com passá-las inteiras em palanganas menores, inda dirão seu dito.

Todo este dano cessaria, com que não obrassem mais as conserveiras de V. S. palanganas em cousa que há-de navegar, mas aquelas caixas de talaveira que usa Fr. Pedro Bautista, em que há mil ventajas. A primeira é poderem-se serrar com papéis e pergaminhos tão fortemente que nunca lhes saia a calda, e com que fiquem sempre húmidas, brandas e sucosas; a 2.<sup>a</sup>, que se a qualidade da conserva se estreita e apartasse das ilhargas, não a vê o olho. Em suma, V. S. quando algũa vez houvesse de embarcar doces, sirva-se das caixas com o colo que baste para não se lhe desapegar os cordéis da rolha ou cerradouro e metam-se em buquetas de pau, bem ajustadas, as quais chegarão enxutas, pois não pode sair-lhes o açúcar. E se Fr. Pedro me não tem mandado bocados de marmelada e os quiser mandar, dê-lhe V. S. até 25 ou trinta cruzados ou V. S. mos mande<sup>48</sup>. E basta que seja ãa ametade marmelada ordinária com a outra ametade com bocados de perada ou cidrada, mas tudo mole para um desdentado. E que não fique um no outro, mas em grossas beatilhas, que cá servem de trazerem os pratos bem luzentes, e mande-mos V. S. na primeira nau assentando-os em nossas contas.

Na caixa dos pivetes os vi são todos na superfície e assi será de dentro. As pastilhas vinham pegadas em pasta. Saberei de algum perfumeiro ou da minha freira como poderemos reformá-las e se amolecendo-as em água de flor quente, e quiçá conviria vir cada ãa em seu papelinho. Em suma, não se perderão.

Nos livros meteu V. S. por erro a crónica de D. João primeiro e dos reis dous seguintes por D. Rodrigo da Cunha. E se meu amo a não tivera já, pouco importava, porque seria um

<sup>47</sup> À margem: «mas contudo de poder apresentar-se».

<sup>48</sup> À margem: «bocados de marmelada, perada, cidrada até dez ou doze mil reis».

bom presente. E nem eu a pedi a V. S. e está bem patente no rol de meus livros<sup>49</sup>. O nome da *Benedictina Lusitana* de Fr. João de S. Tomás me amedrontou, porque a crónica é escrita por Fr Leão, mas vi que V. S. comprou bem, e que o frade foi madraço no título, que devera dizer «crónica do patriarca monástico S. Bento e sua ordem no reino de Portugal». E se de quantos livros pedi a V. S. achou só aqueles, dê-me licença que chame os livreiros, não de Lisboa, mas de Castela. A Bíblia interlineal de Pagnino me fazia grande falta, porque perdi ãa belíssima que me vinha de Holanda quando inda inda não assegurava. V. S. mande advertir bem os livros que lhe peço não errando-se nenhum. A encomenda toda inteira dos três caixões por muito favor foi taixada em cinquenta e seis escudos, com que paguei de direitos cinquenta e seis paulos. E estou contentíssimo de tudo.

Inda Francisco Nunez me não tem pago os escudos 489 <sup>3</sup>/<sub>4</sub> que se montam nos 320 escudos do crédito de Jerónimo Nunez Pérez. Antes mos ofereceu em juro de boa finca e eu lhe mandei dizer que inda assi os queria. E nisto estamos que se executará a somana que vem, e com Luís Álvarez averiguarei nossas contas até o mínimo quatrim de todas as meudezas, mas à partida dos segundos livros que aí chegarão nos três caixões e importavam seiscentos e tantos cruzados, em que eu fiz ãa baixa de preços. E também dizia se não contassem os que V. S. já tinha, a que V. S. me respondeu que mos queria fazer bons porque achava curiosos que lhos aceitariam e inda se dariam por bem servidos. É necessário que V. S. a ajuste dizendo-me se passa de seiscentos cruzados e quanto passa, porque o não posso eu desde cá adivinhar, que tudo o mais está claro e líquido. E só esperava os tão suspirados róis<sup>50</sup> que tão escusadamente mandei mostrar a V. S. E Luís Álvarez me disse vinham com estes caixões, mas nem neles vêm, nem Luís Álvarez<sup>51</sup> me tem visto depois que chegaram com que padeço assaz desgosto.

Tenho pedido a V. S. as suas armas para lhe fazer aqui por elas as marcas dos seus livros. Tenho perguntado a V. S. se quer ãa excomunhão papal para lhe não furtarem da sua livreria e se quer que lhe presente cópia dos 18 retratos de modernos doutos que estão na livreria barberina. Mas são tão duras de chegar as respostas de aí que é necessário esperá-las com fleima e paciência e eu hei tardado ãa somana em escrever esta, com grande medo que se perca, que seria grande perda para a minha cabeça e meu gosto. E se esta não andara tão fraca, que já depois damenhã rompe a Quaresma, muito tinha que dizer a V. S. Mas quiça de tão pouca sustância como o de atequi.

Guarde Deus a V. S. Roma 5 de Março de 1650.

Vicente Nogueira

<sup>49</sup> À margem: «e portanto V. S. da sua mão lhe pôs ãa cruz bem grande».

<sup>50</sup> À margem: «Chegou um só e o que menos importava, sobre o qual têm crecido mais de mil volumes em modo que haverá que ver no novo que farei até meada Quaresma».

<sup>51</sup> À margem: «Luís Álvarez deve ter tanto que fazer que não tem entrado aqui mais que a noite que chegou e outra vez como ventoinha».

Este capítulo só para V. S. e também para o Senhor Pedro Vieira, para se executar *si et in quantum* a ambos parecer.

Muito me importa ter a última resolução de minhas cousas nas propostas que em carta ao senhor Pedro Vieira (por V. S. estar ou cuidar estaria na Vidigueira) levou Fr. Manuel Pacheco e não me vai tanto no *si* ou *não* como no *logo* para que eu me saia desta chancelaria por minha livre vontade, antes que nela veja Roma renovada algũa tragédia semelhante à de Carlos, Rei de Inglaterra, para a qual se caminha apressadamente e com a mesma justiça e razão. E é pago bem merecido de quem estando em França livre e estimado não teve sofrimento de estar sem mandar e mexer. Melhor o fez o Cardeal António que se está com seu sobrinho e sobrinha em Lião, sem temer nada. Mas isto são justíssimos juízos de Deus, que tira o juízo a quem quer castigar, e fez que por seus pés se vá passeando ao degotadouro. Queira ele mudar os corações. Mas Roma muito mal pronostica e se V. S. como aqui se cuida, é presidente do Conselho ultramarino, julgue se poderia eu votar nele tão bem como Francisco Vaz Pinto, que não viu tanto mar como eu. E não se dificulte por não haver lugar vago, que serei supernumerário, sem salário nem propina algũa, até vagar lugar ordinário no qual se converteria então este extraordinário e então me caberia o salário. Que com os meus bicos – e dar-me aí El-Rei o que esta minha doença lhe custa – me sustentaria, inda que miseramente, pois não há ocasião de comprar livros, nem despender em caprichos e superfluidades. E se totalmente não há que esperar haja-me V. S. licença de S. Majestade para, conservando-me em sua boa graça, me retire clérigo em algum mosteiro ou congregação em Roma, ou fora, a quietar-me e tratar só de minha alma. Já que não presto para servir em minha pátria. E o mesmo que digo do ultramarino, poderia ser na consciência ou fazenda, em lugar não letrado, porque com sê-lo (inda nos bartolos) como meus vizinhos, estou já muito velho e não aceitaria o desembargo do paço com encargo de tornar àquela sorte de letras, acostumado e habituado às morais, históricas, políticas e filosóficas nestes quinze anos, a cujo respeito aquelas têm muito de mecânicas. Mas isto só para V. S., que se o cheirassem os meus bacharéis pouco seria apedrejarem-me porque se doeriam destas verdades. (E até aqui domingo, 6 de Março).

\* B.P.E., cód. CVI/ 2-11, fl. 683 r.-689 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 12 de Março de 1650

Com escrever a V. S. um feito de muitas folhas em lugar de carta, no sábado passado, que deixou de ir por França parecendo ao P.<sup>e</sup> António Vieira que iria mais seguro por Holanda, inda me faltaram mil cousas a que satisfazer-lhe e o farei nesta, que irá atada ao maço grande. Mas V. S. chegando aqui não passe adiante até ter o dito maço, porque se perde o sabor e o gosto se se preverte a ordem das cousas e das notícias.

Pedro de Valadares, jesuíta, sobrinho de Pedro Vieira, me pintou de tão boas e tão falsas cores ao seu Geral Piccolomini que polo mesmo Valadares me mandou oferecer sua amizade, e que eu o visitasse ou ele me visitaria. Ringraciei-lhe tal abundância de favor, e que eu estaria sempre na sua cela (acrescentando-lhe à orelha como secreto, que seria quando estivesse fora daqui Nuno da Cunha) e assi será. E V. S., senhor dos quinze livros<sup>52</sup> da companhia, porque é o primeiro negócio que hei-de haver dele. E porque o não instrua e preverta com a negativa Nuno da Cunha, não quero que nem inda presuma saber eu o nome do Geral e terá V. S. o que não tem nenhum homem deste mundo que não seja jesuíta, e não excludo nem inda reis ou cardeais. E hei-de procurar que fiquem na casa de V. S. sem limitar-se à sua só vida que desejo passe dos cem anos, como algũas destes contornos.

Comprarei para V. S. o chacon dos novos em achando-o com algũa ventaje e quando tenha comodidade, porque por vida minha que mais vezes faltam nesta casa os vinte cruzados do que sobejam. Mas V. S. mo encubra, porque me não tenham por o que sou, quero dizer perdido. Mas não me envergonharia vissem o rol de minhas despezas, porque as não hão-de achar viciosas nem vã-gloriosas, desproporcionadas si em quem vive de esmolos.

Esses livreiros de Lisboa devem ser sapateiros e inda de calçado velho. No sensaborísimo e desatadíssimo livro da Lusitana Benedictina falta ãa folha inteira sinalada P.2., P.3 que no alto são páginas 115, 116, 117, 118. Começa a folha na palavra *logo*, e acaba o reclamo na palavra *começou a desfazer*. E em seu lugar meteu o achamboadíssimo encadernador a folha t 2, t 3 e inda voltadas que lá virão a faltar. Mas eu a mandarei quando, vindo o P. que V. S. me mande, o livro se desencadernar. É compaixão ver os ruins officiais daí, e porém jurarão serem os me lhores do mundo.

---

<sup>52</sup> À margem: «busque-os V. S. lá nos 7 [?] daquele prelado».

Luís Álvares não parece, para as nossas contas nem é necessário pois a minha memoria é claríssima e o ficará mais quando V. S. a mande ajustar ao seu contador, que eu não quero romper-me a cabeça, quando ele o fará até ceitis e V. S. a examine que achará tudo como é e ma torne V. S. rubricada da sua mão para que eu saiba precisamente o que é.

Se é rota a guerra com Holanda, haverá Deus cumprido os desejos de muita gente de aí e então o tempo descobrirá se acertaram, e inda mais a intenção, se era de servir a Dom João quarto se a Filipe 4.º – como aqui se crê com mais prudentes fundamentos – sendo evangelho o provérbio latino «nec Hercules contra duos». Pois que seria se os dous fossem o maior Rei do mundo e a maior república do mundo. E veremos se nos suceder ãa desgraça como a reparam esses bravos guerreiros, e tão bom dia quando não sejam os primeiros a mudar casaca. Bem de anos há que o Cardeal Mazarino escreveu aqui a Zongo Hondedei – antes de o levar para seu criado, carta que eu tive na mão e li –, que os portugueses eram cegos e locos, pois pelo pouco queriam perder o muito e não sabiam dar aos holandeses inda mais do que pediam, e que isso os havia de fazer pacificar com Castela e que choraríamos quando nos vissemos sem Brasil e sem Portugal também, e então choraria o nosso Rei haver metido no seu conselho para que o vendessem a ele e o enganassem homens que havia de ter degradados bem mil léguas da sua corte.

Guardede Deus V. S., Roma, 12 de Março, 1650.

*D. Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/ 2-11, fl. 694 r.-694 v.

O

L.S.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Lisboa, 20 de Abril de 1650

Em três dias recebi sete cartas de V. M. de 3 e 12 de Outubro, 22 e 29 de Novembro, 13 e 19 de Janeiro, e 11 de Janeiro – esta escrita já no ano santo. Muitos estimarei eu que V. M. tenha de vida e que os venha a lograr a este reino para eu de mais perto poder acodir ao serviço de V. M., com a vontade e gosto que em mim há para tudo o que toca a V. M. A estas cartas de V. M. irei respondendo conforme as matérias o pedirem.

Grande queixa é a que tenho de V. M. se persuadir que podia eu faltar em lhe escrever pelas vias que tivesse notícia. Luís Álvares, que a essa corte será chegado, terá dito a V. M. as vezes que escrevemos, porque eu, Senhor D. Vicente, não sei faltar a minhas obrigações e conheço tanto as que tenho a V. M. que fora ir muito contra o meu costume se agora me mudasse quando já me vejo velho. Restitua-me V. M. minha honra e persuada-se que em toda a ocasião há-de achar que sei acodir às obrigações de homem de bem.

Pela nau Catalana em que foram os Padres Luís Brandão e António Vieira, haverá V. M. recebido os caixões de doces e púcaros e o crédito de 320 mil reis em que ia a 2.<sup>a</sup> via, por haver ido a 1.<sup>a</sup> em um navio francês. E cada dia espero cartas de V. M. com aviso de ter tudo isto chegado a mãos de V. M. e que, de cá, chegassem os doces a gosto de V. M. e que espero aviso com cuidado. E, por amor de Deus, que me não culpe V. M. por lhe não haver acabado de pagar tudo o que devo dos livros, confessando eu a rezão de V. M., mas por vida minha que não me tem sido possível, por mais que o tenha procurado, por haverem sido grandíssimas as obrigações que sobre mim caíram depois que cheguei. E em menos de um ano tenho dispendido quinze mil cruzados que para o nosso lugar é ãa grandíssima partida. E para que V. M. se persuada que desejo de pagar-lhe, digo que estou vendendo duzentos mil reis de tença na casa dos V.<sup>os</sup> e ãa quinta em Santarém, porque quero ver-me até sem estas propriedades que com dívidas. Mas os gastos são tantos, e as mercês d’El-Rei tão poucas que é necessário vender por não ter já que empenhar. No fim desta carta direi a quantia de que é o crédito que remeto a V. M. nesta ocasião.

No cabo de cinco meses chegou enfim o Padre M. Frei Manuel Pacheco cuja tardança nos dava infinito cuidado. Ele deve escrever largo a V. M. dando rezão de si e de tudo o que por cá passa. E por esta causa o não faço eu, remetendo-me a sua carta. Fica no Carmo por ordem de El-Rei pelo livrar dos seus frades que fortemente tratavam de o perseguir. Mas todo o conselho de estado orou por ele em presença d’El-Rei – que também lhe está afeito. Cuido voltará por França em companhia do Bispo de Coimbra que se apresta para a sua embaixada. E Dom João de Meneses e José Pinto Pereira com maior pressa: o primeiro para Holanda, e o segundo para Suécia.

Por vias tenho escrito a V. M. o que passei com o secretário Pedro Vieira sobre o particular de V. M. se poder vir a este reino, e de como me disse que isso estava na vontade de V.M. porque S. Majestade o havia de estimar, e que ele havia de ser o primeiro que entrasse a V. M. pela porta. Estas cartas devem ser chegadas a V. M. e com elas haverá V. M. tomado resolução. E que esta seja a de V. M. se vir logo à pátria é o que eu estou desejando pelo grande interesse que terei de ter a V. M. neste lugar para mil cousas de que muito necessito. E terá V. M. em mim, em esta casa, quem mui verdadeiramente o saiba servir. E abaixo direi mais ãa palavrinha sobre este negócio, porque tornarei a falar com Pedro Vieira.

Espero que V. M. tome à sua conta fazer com Fernando Brandão me não ponha dúvidas à pensão de meu filho do daiado de Lamego, porque creio que o daião não tem revogado a procuração, visto as cartas que me têm escrito. De novo lhe tornei a escrever e espero a sua resposta para remeter a V. M. E verdadeiramente que não posso cair na razão de Fernando Brandão me não escrever depois que parti de França, havendo-lhe eu escrito sempre com toda a pontualidade e dando-lhe os pêsames da morte de seu irmão. Por vida de V. M. que queira saber o que nisto há, porque eu acho-me com a consciência segura.

Frei Manuel Pacheco me não viu há muitos dias, mas eu o buscarei amanhã, que são 2 de Abril, para saber dele se falou a El-Rei algũa palavra na vinda de V. M. E quando o não haja feito praticaremos acerca de como deve falar. E agora era V. M. necessário a El-Rei para mil cousas e para a livraria que vai ordenando, que será grandíssima por lhe ter metido a de Vila Viçosa e a do Senhor Infante, e a do Marquês de Castel Rodrigo, e muitos outros livros. E me queria agora comprar a minha, e não estou fora de lhe vender alguns livros, se mos pagar bem.

À Marquesa li o capítulo da carta de V. M. de 22 de Novembro a que vou respondendo. E me ordena diga a V. M. o que estima saber que passa V. M. com boa saúde. Ela a não trás perfeita, havendo-lhe feito pouco proveito os mostos que tomou este ano. Verei se há-de tornas às Caldas. Eu passei mais de um mês na Vidigueira e, por isso, se foram alguns navios sem levar cartas minhas. E confesso a V. M. que muitos mais meses desejava passar naquela vila donde tornarei passadas as oitavas. E o resto do Verão entendo passarei em ãa quinta do Senhor de Belas – que chamam a Panasqueira, pegado a Sacavém – em cujo mosteiro mandou El-Rei recolher a Marquesa de Montalvão com que o seu marido se despediu de todos os postos que ocupava, mas anda com boa saúde passeando por estas ruas.

Que seria dos meus livros se V. M. me não tivera mandado a licença que por duas vias hei recebido, e porque hei dado a V. M. mil graças. É o caso que puseram os inquisidores edital para se mandar à Inquisição rol de todos quantos livros ãa pessoa tivesse. Mandeí os meus e a licença ao Bispo e nada bastou para se me não escreverem os dois escritos cujas cópias aqui remeto a V. M., e à margem as respostas, e um de Frei Fernando de Meneses que ontem acabou a diligência. E so quinze livros achou que eu não podia ter. Estes levou e no mais se portou fidalgamente. Ao Inquisidor-mor disse eu – presente o capelão-mor – que havia de mandar os livros defesos ao Príncipe e vender os mais, porque em nada que-

ria ser súbdito de Luís Álvares da Rocha e Pero de Castiho. E a verdade é que nem com licença se podem ter livros em Portugal. E se achar compradores hei-me de ficar com mil livros e vender os demais, porque nem curiosos que os venham ver há. Só El-Rei é que anda com grande curiosidade, juntando quantos livros pode. E faz deles grande estimação, mas ainda assi não faço conta de lhe dar os meus, salvo por muito bom dinheiro.

Se V. M. se faz vermelho quando vê o Marquês del Bufalo, eu sem o ver, estando tão distante, me não faço menos vermelho só de o ouvir nomear por lhe não ter podido mandar o seu presente até agora, porque, esperando que chegasse o galeão da Índia para comprarmos algũas cousas, fomos tão desgraçados que se foi perder na costa de Galiza, e não me atrevo a mandar-lhe cousas de cheiro sem que primeiro V. M. me avise se serão bem recebidas e quais são os que poderei mandar e com isso irão logo.

Muito estimarei que o Doutor Carrilho haja dado satisfação a V. M. por parte de Sebastião César da qual entendo não estar hoje o Carrilho satisfeito pela ordem que lhe mandou a junta dos três estados para haver de se recolher ao reino, a qual ordem há muito se devera ter executado. E o melhor fora (como eu escrevi de Paris) que o tal Carrilho não fosse a Roma.

Notável é a justiça de Roma, digo no particular de enforcar, pois o fazem só por ãa palavra que se diz, como aconteceu ao que ameaçou para a sede vacante.

Senti cá muito que o crédito dos 320 mil reis que remeti a V. M. não chegasse a tempo de V. M. poder comprar os livretes que tinha escolhido do homem que enforcaram. Mas já V. M. haverá visto como não faltei em remeter o crédito por duas vias. Agora vai pelas mesmas outro de 220 mil reis. E assi irei remetendo o mais até darmos fim a nossas contas para V. M. ter o gosto de dar in N. comprimento ao seu testamento, e nisto porei o cuidado devido e que V. M. experimentará.

O Príncipe – Deus o guarde – é um grandíssimo sujeito. E poucos dias há se leu em conselho de estado um papel seu, latino, que todos julgaram por bellissimo. De todos os livros esquisitos que V. M. lhe mandar fará grandíssima estimação, principalmente dos de matemática. Dizem-me tem escrito mais de duzentas folhas de papel sobre certa matéria e tem todos os dias mais de seis horas de estudo.

Muito particular favor e mercê me tem V. M. feito no grande trabalho que há tomado por adiantar as pretensões de Frei Francisco de Sousa – a que ele se acha tão obrigado, como V. M. haverá lido nas suas cartas a que eu me remeto –, porque depois de eu lhe ler tudo o que V. M. me escreve nesta matéria as escreveu. O que posso assegurar a V. M. com toda a certeza é que se vier nomeado por provincial, ou por comissário-geral, que há-de ser mui bem recebido de El-Rei e de toda a Corte, por estarem todos aborrecidos do Frei Martinho do Rosário que já passa de três anos que é comissário-geral e cada vez pior.

O Bispo de Coimbra se acha mui obrigado ao aviso que V. M. fez se desse a seu irmão Frei Diogo César. E com a sua chegada a essa Cúria esperamos se acabasse de tomar a última determinação nestas matérias.

O que escrevi a V. M. em razão do que se tinha dito da carta que V. M. escrevera a Frei Martinho do Rosário, e mais pontos tocantes a isto, não foi porque cresse nenhum, mas por escrever a V. M. tudo o que alcanço, com a confiança que V. M. me tem dado e eu lhe mereço.

Tudo o que V. M. me diz acerca do que aí obram os mercantes se sabe aqui mui bem e se vê que só o dar os dons a quantos estropalhos há se aplicam os cabidos. E que não vêm com benefícios e prebendas de Roma se não os mais incapazes e os que os compram sendo cristãos-novos. E vendo-se, experimentando-se tudo, a nada se dá remédio sendo tão fácil como se considera. Eu estou(me) em minha casa, vou ao conselho quando me chamam. Nele digo, em poucas palavras, o que entendo que é o que tenho de obrigação. O Conde de Mira acudirá à sua, que é o por cujas mãos tude corre.

Muita mercê me faz V. M. em me dizer se determinava vir com o embaixador de França por razão do negócio de D. João de Sousa que é fidalgo de muitos merecimentos e a quem em tudo desejo ajudar. O embaixador é gentil pessoa e eu o tratei em França como ele haverá dito a V. M.

Diego Duarte tem entregue até hoje 300 mil reis, a saber: 200 mil que foram no crédito passado e cento que vão neste, de que lhe passei quitação com cláusula para se haverem de ajustar as contas. A estas não há chegado, mas passando a Páscoa as há-de ajustar em que lhe muito pez e bem creio que ainda deve mais dinheiro a V. M. E se forem outros cem mil reis estimá-lo-ei e que V. M. se persuada que se não tem feito má diligência.

Deus me tem livrado da jornada da Índia a que eu não iria se não atado de pés e mãos como V. M. me diz. O Conde de Aveiras, muito velho e doente, muito rico e regedor da casa da suplicação e do conselho de estado d'El-Rei, aceitou deixando tudo isto por tornar a ser 2.<sup>a</sup> vez Vizo-Rei da Índia, sabendo muito bem o miserável estado em que está e vendo o pouco socorro que lhe leva, não havendo até hoje, 2 de Abril, marinheiros nem cabedal para as naus. E com isto julgue V. M. o como poderá remediar o muito que há a que acudir. E eu fiz bastantes diligências por não ser nomeado porque sei mui bem que não pode nenhũa pessoa tirar honra desta jornada. O Conde se duvida poder chegar a Goa pelo como está falto de saúde. As mercês que lhe fazem são muitas, mas ainda assi estava melhor em sua casa.

O capitão Vila Real está ainda nas casas do Rossio com que não há lugar de fazer a tradução do prefácio do livro do Duque de Ruão que eu tenho de nova impressão de Astar-dam que logo me ponho a ler assi em francês, mal ou bem, visto o que V. M. me diz dele. E bem sinto não ter agora quem o traduza pelo interesse que tinha de ver o comento de V. M. E creia V. M. que se fora tão desgraciado que fora forçado passar à India que não havia de ser para ir lá mercadejar, nem para vir rico, mas Deus me tem livrado destes embaraços.

Por eu ter conhecido tudo o que há em V. M. é que estou pondo candeinhas a S. António porque ajuste as cousas de forma que possa lograr a V. M. nesta Corte. E só estas esperanças poderão ser causa de eu me não desfazer da maior parte dos meus livros por se não

poder crer a pouca curiosidade que há aqui deles e menos curiosos, não havendo pessoa que se canse a vir a esta minha torre a buscar um livro curioso. O Conde de Vimioso tiro desta conta porque sempre os vem buscar e sabe com perfeição as três línguas – latinas, italianas e francesa – e é um fidalgo de grandíssimas partes.

Toda a diligência faço para achar quem me compre os concílios do Louvre e cuido os virei e vender a El-Rei porque já me falaram neles. E agora com o conselho de V. M. me apressarei mais a venda. Os de Roberto Aflud me levou Frei Fernando de Meneses para a santa casa, havendo-me custado em Paris nove mil reis. Os bulários me mande V. M. em desconto das quatro Décadas que agora mando de que irá rol. A Marquesa fica com grande alvoroço esperando os livros do Padre Ossuna e não sabe quando chegará o dia de os ver por estar todos, no oratório, lendo livros espirituais.

A Bíblia de S. Panino, com outros livros, haverá V. M. já recebido. Agoa vão 4 Décadas – 3 de Couto e a de João Baut.<sup>a</sup>, todas em seis mil reis. E não são caras por se não acharem. Vai mais o seu *Theatrum Vitae Humana* que já estava na Trindade para se comprar e de lá o tirei e me fico com o meu. Não mando mais livros porque perdi a memória dos que da outra vez mandei e não quero duplicá-los.

Faça-me V. M. mercê ajustar o que ao justo lhe estou a dever de todas nossas contas, porque verdadeiramente me falta tempo para o fazer. No interem irei remetendo mais créditos que V. M. irá pondo em conta, porque nos de V. M. estou pelo que V. M. me disser. E é tanto assi que de nada deixo cá clareza.

Com esta vai carta do forragaitas para o f.º de Liorne correr com as nossas encomendas, e por sua via vai o caixãozinho que agora remeto de que aqui irá conhecimento.

Certo estava eu de que Fernando Brandão não poderia mostrar carta minha em que eu falara mal do Cardeal Mazarine, assi por lhe não ter nunca escrito palavra sobre tal matéria, como por entender que não é Brandão pessoa que houvesse de ir à antecâmara do Papa publicar o que lhe eu escrevesse. E o que posso segurar com verdade é que tenho em toda a ocasião mostrado que sou amigo verdadeiro de Fernando Brandão e que o mesmo se há-de achar em o tempo adiante e em toda a ocasião que se ofrecer. V. M. me diz que ele esta sentido por eu mandar a essa Corte cartas suas que lhe tornaram às mãos, e eu juro por vida de meus filhos que me não lembra que mandasse nenhũa carta de Paris a Lisboa que Fernando Brandão me escrevesse. Só a Pedro Vieira mandei algũas cópias de avisos que me dava sobre novas, ou negócios que tocassem ao serviço de El-Rei. V. M. pode segurar a Brandão que sou seu amigo e que assi o há-de achar. A certidão da idade de Simão que mandei ao Padre Nuno da Cunha foi sem reparar em que não corria com ele, e mandei-a tanto sem reparar que a não mandei a V. M. E sei mui bem que nenhũa razão será bastante para Brandão obrar cousa que lhe eu não mereça.

Hoje, dia de S. Francisco de Paula, antes de entrarmos em conselho de estado, falei devagar com o secretário Pedro Vieira sobre o que toca a V. M., e me disse como lera a carta que V. M. lhe escrevera por Frei Manuel a El-Rei, presente o Príncipe, e que El-Rei estimava

que V. M. se quisesse recolher ao reino. E que sobre o em que o ocuparia a V. M., se trataria. E eu lhe aponte o lugar de guarda-mor da Torre do Tombo. V. M. venha muito nas boas horas que – chegado cá e falando com El-Rei e com o Príncipe – não lhe há-de faltar lugar em que ocupar-se. E fiquei contentíssimo de saber a resposta que El-Rei deu ao secretário e espero a V. M. com grande alvoroço. Pela manhã avisarei a Pedro Vieira desta nau para que possa escrever por ela a V. M., a quem digo que tem aqui esta casa para estalagem com grandíssima vontade. E me avise V. M. do que quer lhe tenha prevenido todos os géneros vendo de minha afeição o gosto com que farei acudir a tudo.

Tudo nesta vida são mudanças e assi se tem mudado o Conde camareiro-mor, sendo o que maiores festas me faz e o que mais se conforma comigo no conselho de guerra. Mas, ainda assi, nos não visitamos nem andamos juntos. Mas é bem verdade que ando com pouquíssima gente e estou-me em minha casa, e tirei o jogo que dava às noites nesta galaria. E quanto com menos pessoas se trata melhor se passa. E a experiência mo tem mostrado. E a quem faço mais companhia é ao Conde de Cantanhede por ser um fidalgo em quem se acha muita verdade, amizade e cristandade, e assim pouco visto de alguns maiores, mas geralmente amado e que só ele basta para quietar o maior motim de Lisboa. É veador da fazenda e do conselho de estado e governador de Cascais e ontem partiu para a superintendência nas levas e conduções que se fazem nas comarcas de Santarém, Torres Vedras, Leiria, Tomar, Ourém e Coimbra para reforço do exército de Alentejo.

Espero que V. M. sem dúvida me mande pelo primeiro, e por duas vias ajustado, o que liquidamente lhe estou a dever de todas as partidas de livros, descontando o que tenho remetido e remeto agora.

A experiência me vai bem mostrando que não sou muito ditoso com encomendas da Índia, porque de uma vez tomaram-me duas estátuas de mármore e outros brincos, de outra cinco e alguns quadros e todos os livros da primeira livraria, e agora segundos caixões de livros. Mas estes é Manuel Roiz de Matos obrigado a pagarmos, visto não querer segurá-los como V. M. lhe ordenou por duplicadas cartas. Tanto ou mais tenho sentido estes livros que os primeiros, sem embargo de não ter a lista destes, os quais, me escreve Cristóvão Soares, tinha esperança de cobrar por assi lhe haver dito o Conde de Briana. E eu não creerei até os ver nesta casa, porque conheço mui bem o que são franceses, de que Deus nos livre. E como sou tão pouco ditoso com livros foi dita não se embarçar V. M. em me mandar mais quantidade.

Das duas fontes que abri fechei logo a da perna e me fiquei com a do braço com que me não acho mal. Mas também me não acho melhorado. Até agora não foi necessário deitar-lhe pedra hume, e só quando cresce algũa pouca carne lhe ponho uns fios secos. Todas as noites a lavo com água quente e pelas manhãs a limpo. E um só criado me cura com menos cerimónias que o Cardeal Colona. A minha vista não me deixa ler já às noites. E os dias tenho tanto a que acudir que são mui poucos os espaços que tenho para ler. E esta carta tenho feito até aqui por quatro vezes. E cuidando que tivesse a tarde de hoje – que são 3 de

Abril, quinto domingo da quaresma – para ir à Madre de Deus, me vêm chamar para conselho de estado em que há-de assistir El-Rei, porque andamos vendo como se há-de ajustar a saída destas duas armadas que aqui temos de El-Rei de Inglaterra e do Parlamento, sem pelejarem, sendo isto matéria que trás consigo grandes consequências. E ontem à noite houve grande conferência sobre a matéria em palácio, estando em duas casas de palácio: em ãa o Almirante do Parlamento com Jane Mendes de Vasconcelos; e em outra o enviado de El-Rei com António de Sousa de Macedo e o secretário Pedro Vieira e os Condes de Mira e da Torre. E o conselho deve ser esta tarde para nos dizerem o que se passou e assentou. E já ontem à tarde tivemos outro conselho de estado de que há dia tomou posse Sebastião César por razão da embaixada de França.

Um livro lhe vai duplicado a V. M. que é a quinta Década de Couto, mas não atentei na carta de V. M. se não despois do caixão fechado. E assi não houve remédio. E valem aqui tão caros os livros que me não atrevo a comprar todos os que V. M. pede, demais de esperar que seja V. M. mesmo o que os venha comprar.

Falei com Gaspar de Faria sobre o que V. M. me avisa do cravo. Disse-me que El-Rei escrevia a V. M. sobre esta matéria pelo que desejava o tal cravo.

Ao Padre Macedo nomeou El-Rei por seu coronista latino que é a pessoa que eu o havia apontado havia muitos anos.

Por França recebi agora aviso de haverem chegado a Roma os Padres António Vieira, Luís Brandão, com que tive grande contentamento, porque é também certo terá V. M. cobrado as encomendas que iam na mesma nau.

Ao Marquês de Montalvão mandou El-Rei recolher no castelo. Notável fortuna foi sempre a deste fidalgo, mas espera-se saia bem.

Vão este ano para a Índia dez frades da Província da Piedade, e fora toda a Província se os deixaram. São grandes religiosos e até estes quis molestar Frei Martinho ao embarcar. Mas não pode conseguir seu intento.

Ontem, 19 de Abril, 2.<sup>a</sup> oitava, recebi por França ãa carta de V. M. muito antiga, de 9 de Janeiro, a que responderei com toda a brevidade por não ter tempo. Ao Bispo de Coimbra e a Frei Francisco de Sousa o que V. M. me avisa tocante a um e ao irmão de outro em que eu tenho a maior parte para me alegrar e dar a V. M. as graças.

O rol dos livros que mandei a França a Cristóvão Soares não era meu, se não de Francisco de Melo, filho de Garcia de Melo, por haver muito tempo que já não compro livros, nem determino de os comprar se não por ordem de V. M.

Eu tenho todos os Pontificais de Ilhescas. Achando a terceira, de lanço a comprarei para V. M. Muito tenho festejado que o Padre Luís Brandão fique por assistente.

Andei buscando crédito para Roma sem o poder achar, e assi me consertei com Gregório Gomes Henriques, o qual escreve a seu irmão, o arcediogo António Mendes, que dá procedida da que lhe remeto em ãa nau que para Holanda partiu, em sete de Março, dê logo a V. M. os 220 mil reis. E se houver algũa dilação será enquanto lhe não chegam os cré-

ditos e fazenda que nesta dita nau lhe mandou. E nas primeiras que partirem para qualquer posto de Itália, Holanda ou França diz me dará letras porque já então terá chegado o procedido da nau de Holanda com o que não terá dúvida a cobrança. E o tempo está por cá tão apertado que creia V. M. que foi muito achar-se este pagamento nesta forma. E estes 220 mil são, a saber: 110 mil por conta de Diogo Duarte e 110 mil pela nossa dos livros. Para França fica nau à carga pela qual Gregório Gomes escreverá com a clareza que diz, e eu mandei por ela a 2.<sup>a</sup> via desta carta.

No caixãozinho, cujo conhecimento vai com esta, remeto o que V. M. verá do rol incluso. Pelos livros me mandará V. M. os bulários e das caixas de confeitos, flor e pastilhas se servirá V. M., desejando eu sempre que V. M. me mande para mostrar o desejo que tenho de o servir em tudo. A Marqueza manda a V. M. mil recados e meus filhos lhe beijam as mãos a quem Deus guarde como desejo. Lisboa, em Abril, 20 de 1650.

Cópia da memória do que vai no caixão a D. Vicente Nogueira que lhe há-de mandar Francisco Mendes Henriques:

- ãa caixa grande de pastilhas;
- duas de confeitos do Porto;
- ãa de flor;
- cinco livros.

B.N.L., cód. 1977, fól. 66 v.-72 r.

C

I

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 30 de Abril de 1650

Haja Deus dado a V. S. e toda essa ilustríssima família<sup>53</sup> mui santas e felices páscoas com todos os aumentos espirituais e corporais que pode desejar-se.

Esta escrevo a V. S. polos padres da companhia que se tornam a esse reino, e dentro de oito dias se partem a tomar a embarcação ou em Génova ou em Livorno, com bem grande perigo, porque esta santa nação francesa, com pretexto de fazer guerra aos inimigos, a primeira fazenda que rouba é a dos amigos, e andai lá litigá-la a Paris, que logo ali a desembaraçam. E quanto tem escrito, lidado e suado o residente pelos livros de V. S., e inda na última posta não tinha o decreto da liberação deles, e temia muito lho dessem contrário nas sedas de Manuel Rodriguez<sup>54</sup>, raivosos de não haver-lhes dado aquele dinheiro de Livorno polo qual não comem nem dormem. Pois é que nos compririam cousa algũa de quanto nos promettessem, ou que deixariam de por-nos em leilão, na primeira ocasião que tivessem. É lástima o ver a nossa imperícia e simplicidade, e como entendemos tudo ao revéz. Se não é tudo permissão de Deus para com milagres não imaginados mostrar que é toda a obra sua e toda a nossa bizzaria é não fazer pazes com Holanda, mas estarmos com eles num tão miserável estado que nos estão nestes anos esbofeteando e tomando embarcações, sem que tenhamos nem inda o atrevimento, para com o barrete na mão lhe pedirmos restituição. Mas em Roma, terra de liberdade e verdade, se sabe bem de onde aí nace tanto mal, e de onde aí tem El-Rei de Castela tantas espias, e donde daí chegam cada dia correios a Madrid com novas, não digo dos aprestos d'El-Rei, mas inda mais meúdas.

Enfim, se de Deus está nossa conservação, como o eu cuido, dêmos-lhe muitas graças.

Vai já em sete meses que daqui saiu o Padre M. Pacheco com ãa jornada tão bem estreada, que por atalhar oito dias que gastaria no rodeio de Paris, tem atrasado quatro meses de tempo, cegueira permitida de Deus para não se efetuar o negócio a que foi mandado, que é já tão público que de Livorno escreverão ao Embaxador de Espanha que dali partia, a título de vir tomar o jubileu, Manuel Rodrigues de Matos para fazer aqui junta com o P.<sup>o</sup> António Vieira e agente Carrilho e começarem a desembolsar e executar. Julgue V. S. se terão escusa os castelhanos em nos não terem contraminado. Eu o sinto a morrer,

<sup>53</sup> À margem: «Não cuide V. S. que com o nome família cabe maior título que ilustríssima, que nas dedicatórias ao grão duque Cosme I lhe nomeavam assi a sua. E a ele falavam por premática seus vassalos por excelência ilustríssima que a primeira alteza que se ouviu naquela casa foi dada a sua nora Joana de Áustria, irmã do Emperador Maximiliano 2.<sup>o</sup>».

<sup>54</sup> À margem: «Despois do escrito tive carta que o Duque de Orleães prometeu ao residente que tudo que fosse de V. S. e agente de Livorno se restituiria, e hoje estará já publicado o decreto».

não porque fizesse nunca conto do nosso domínio ali, sendo aqueles naturais os que são<sup>55</sup>, mas porque me parecia que se nos abria ali ãa tal porta e diversão que ali se passasse toda a guerra, ficando nós livres em nossa casa, só atiçando aquele fogo entre Espanha e França para que ali se rompessem as cabeças – pois a nosso respeito entre eles venha o demo e escolha – e deixássemos em branco aos franceses que tanto desejam meter-nos na dança, e verem eles os touros de palanque. E queira Deus não tomemos aí o faro às avessas e se errem de todo em todo<sup>56</sup> as instruções do Bispo Conde a quem já daqui assopram tanto vento e excelências tão escusadas que será maravilha não desvenecer-se. E é tão engenhosa a adulação que quer vender esta sensaboria, por serviço a El-Rei. E eu que sou um pobre sacristão, sem ter por avós feiras nem cantanhedes, a haveria regeitado só por não concorrer com Botelhos ou Caldas, que havendo de tornar à mísera mesa se contentavam muito daquela figura, ou máscara que representavam como é teatro. E assi com ser muito namorado do Bispo Conde por grandes partes e virtudes muito superiores que dele ouço (porque nem de vista o conheço) lhe escrevi ãa carta muito namorada, e muito como ele podia desejá-la, e aberta para que Cristóvão Soares visse a conformidade no negócio. Me escreveu tantas folhas sobre a negra excelência que lhe tenho pedido me torne a carta, que tão escusadamente escrevi, e está tão cego que culpa em Monsignor Ghigi plenipotenciário de Munster, o não aceitar a excelência, cousa que o Papa no consistório, lhe louvou, ante todos os cardeais, e de que lhe deu graças, por breve, escrevendo-lhe ser a excelência num sacerdote tão imprópria como se se pusesse espada ou se vestisse militarmente. E tem ganhado pouco crédito em Roma Monsignore Bagni de ouvi-la do Embaxador Morosini e não refutá-la. E que havia de fazer aqui o Vimioso D. Miguel de Portugal vendo o mau exemplo de Fr. Domingo Pimentel, se não querê-la e inda lamber-lhe os dedos. Mas a verdade é que poucos filhos de Eva se abraçam com o abatimento de Cristo nem ainda com a modéstia e prudência cristã.

Senti mais a tardança do Padre M. quando soube que com ela se haveria aí provido o officio da Torre do Tombo, que me estaria melhor que todos, ou só, ou com ter cuidado dos livros d'El-Rei e Príncipe. Porque são ocupações que ninguém envejaria, nem de novo me aborreceria e que cuido que não serviria peor que todos. E se dali escapasse, me contentaria mais com ir ser cura a Óbidos, que Bispo ao Porto. Julgue V.S. que espíritos tão acanhados. E quando nem assi ou assi se me aze o tornar a Portugal pedirei licença a El-Rei e ao meu Cardeal para recolher-me a fazer bem, em algũa companhia de clérigos, «que sempre un hombre no deve contemplar un corcho leve como pescador de caña» segundo diz o

<sup>55</sup> À margem: «vãos, vários, inconstantes e envejados, e naturalmente traidores e que nunca o reino durou tanto nãa família que pudesse chamar-se napolitana. E assi tiveram sucessivamente por reis: gregos, normandos, suevos, anjinos, aragoneses, austriacos».

<sup>56</sup> À margem: «E inda mal porque poderão errar-se segundo a sofreguidão com que daqui se escreve a El-Rei que excluamos os franceses e lhes tiremos a queijada, cousa para rebentar de riso antes de lágrimas. Deus nos dê siso e mostre quão perigosos estamos».

grande Lupércio. Mas tudo isto se retarda e não executa, enquanto não faço o meu emprego e testamento, que pende da satisfação de V. S. da qual começa o seguinte capítulo.

O serviço que fiz a V. S. em esperar-lhe os seis meses que me mandou (porque isso é o pedir dos grandes) conheci ser-me dispendiosíssimo, pois deixava de render-me dinheiro que no mesmo momento havia de empregar. Mas venci-me primeiro com saber que V. S. não é fidalgo português no mal pagar, e venci-me, porque desejava como desejarei sempre que V. S. visse de meu amor e servidão muitas mostras. E em tão curta fortuna só estas podia dar-lhe, e esperava que V. S. inda antes do termo me satisfizesse. E todavia lhe não falei nele – nem até agora que são já passados tantos mais seis meses –, mas recebeu V. S. também nisso perda, pois o escudo de ouro que valia então a oito e nove tostões está já a dez e meio. E Francisco Nunez ameaça havê-lo de poer cedo a onze e doze, que estes são os proveitos<sup>57</sup> que causa a mudança da moeda valendo-se dela os mercadores, que para um real de peoria condenam a os tristes necessitados em dez reales de perda por onde me resolvi em passar a Francisco Nunez Sanchez sobre V. S. letra de seiscentos escudos de ouro das estampas<sup>58</sup>, a pagá-los V. S. de hoje em três meses a Hierónimo Nunez Perez, com algum favor, em ser a mil e vinte reis cada escudo destes, correndo já a mil e cinquenta, e fazendo-se inda os mercadores muito de rogar. Mas Francisco Nunez ostenta muito o ser servidor de V. S., já seja por algumas mercês recebidas já por esperadas. E não quis reduzir-se a negoçar até fazer comigo que tentasse eu os mais mercadores, nenhũ dos quais se me queria contentar com mil e cinquenta, mas queriam que acrescentasse, ou o que mais montar a remessa. E então acabei de crer que só Francisco Nunez é o com quem podia e devia tratar.

V. S. me fará mercê de mandá-los satisfazer a seu termo, pois é tão cómodo de tempo, para quando se não achasse com o dinheiro pronto, o poder buscar. E não encareço minhas necessidades, nem quero nomeá-las, porque tenho a V. S. por tão Cristão e pontual, que só o devermos baste para não faltar-me. Mas peço-lhe de mercê que vá com a diligência possível juntando o resto, porque tremo das mortes súptas que vejo. E esta menhã por não alegar cousa remota, Dominico Belli, mestre de cerimónias do Papa (é officio aqui de tanta estimação que rende o dobro de um auditor da rota) esteve tomando tabaco com uns amigos muito contente e caiu morto haverá duas horas, o que seja advertência para V. S. proibir o tal tabaco a todos seus súbditos e criados, porque quasi nenhũa destas mortes súptas que tão frequentes andam, se vê se não nos tabaquistas<sup>59</sup>, mas da cobrança de V. S. pende o meu testamento e quietação da alma porque se hoje o fizesse, estando o principal em

<sup>57</sup> À margem: «e sobre isto mesmo lea V. S. um galante passo na crónica d'El-Rei D. Manuel que ele passou com seu discretíssimo sobrinho, o Duque Dom James».

<sup>58</sup> À margem: «São novecentos de moeda e se algum baioque mais, será ganho de V. S. que eu carregarei na conta».

<sup>59</sup> À margem: «E para que todos os tabaquistas, por mais viciosos que os bêbedos de vinho, que o que tomado ùa vez em jejum, ao levantar da cama, pode ser medicina, é baixaza e infâmia tomar-se algũa outra vez de dia. E não há entrado em nenhum Cardeal tal abuso, antes o Papa proibindo-o aos clérigos da sua igreja de São Pedro».

dívidas, seria, morto eu, ridículo a todos. E, se morresse sem testamento, quanto mais ridículo, e isto quanto a isto.

A S. Majestade escrevo pedindo-lhe licença para servi-lo, com estes poucos livretes que me restam, prometendo-lhe o rol na primeira embarcação, no qual me ficaram de fora, ou livros faltos dos quais eu me aproveito, como dos muito inteiros, ou os textos de teologia, cânones e leis que podem servir a meu criado Marco António, ou alguns vinte ou trinta hebraicos, que não se acharam por nenhum dinheiro bastando por agora na d'El-Rei outros tantos muito excelentes, mas que se acharam por dinheiro os quais todos enfim hão-de vir a V. S. menos os de mero estudo do criado. E se o Pedro Nuno da Cunha se fora agora com estes Padres na primeira embarcação, mandaria a V. S. os quinze da companhia para V. S. saber se se acham nos sete mil de D. Pedro de Alencastre, ou nos scrínios do Camareiro-mor, quando os não tem as livrerias mazerina, barberina, borromea, nem inda a do Papa e condestable. E disso teria eu mais vaidades, que de só volumes dourados de padres que Cramoisi juntará em oito dias. Mas adoeceu de veras o P.<sup>e</sup> Nuno da Cunha e assi fica aqui, mas já fora de perigo. E não me convém bulir a matéria dos livros estando ele aqui. E porque é tão suspeito – por não dizer malicioso, que só de ver-me visitar ao G. havia logo de entender que era por dar os livros a V. S. – hei deixado de ir a reconhecê-lo por meu amo, e defendido-me de muitas embaxadas que me mandou por Pedro de Valadares, António Vieira e outros que lhe têm dito de mi muitas mentiras. Mas no dia que Nuno da Cunha sair de Roma (o que fará cedo, e muito contra sua vontade) logo haverei a licença para que fique perpétuo na livraria de V. S. porque o Nuno se me tinha tão escandalizado que me tinha ameaçado, com que eu o não havia de alcançar, e que estranhava a V. S. querer saber até os maiores secretos das religiões, que até do Papa e Cardeais justamente se encubriam, e mil cousas desta qualidade, polas quais V. S. tenha paciência e esperança.

Se nós, os cristãos-velhos, fôramos tão zelantes do serviço d'El-Rei e do bem público como o são os cristãos-novos do bem particular seu, cada oito dias tiveram aqui os ministros cartas d'El-Rei, como as têm os mercantes, polo correio de Veneza, de Holanda e Lisboa, e não estaria o agente Carrilho sete meses sem carta e, em suma, só três vezes as há tido. E não se me diga que há lá muito que fazer, porque se não bastam seis escreventes tenham-se 24 e não saia pola barra navio sem vias muito duplicadas, que aqui tem o Duque do infantado todas as somanas despachos por Holanda, Inglaterra Génova e Sardenha, mas é lástima que pouco somos para trabalhar, que já eu tenho observado ser vício propriíssimo de portugueses a preguiça, guardando só a diligência para onde se podem forrar dous ceitis. Com isso, nem hei querido fazer os retratos illustres, nem o sê-lo para as armas pegadas nos livros, nem tratar com Brandão de imprimirmos as memórias dos távoras para as quais pedi a V. S. mas mandasse muito meúdas dos gamas para que eu, echando la loa, fizesse muito naturalmente um famoso monumento da casa da vidigueira. Nem mil outras cousas de muito serviço de V. S. e muita glória sua (que é o que só dura no mundo, depois da morte) porque vejo fazer-se tão pouco caso que nem resposta se pode alcançar, quanto

menos graças. E assi já daqui por diante hei-de descansar destes cuidados, e quietar-me deste exercício de escrever, que V. S. se maravilharia se soubesse quanto me é molesto e pesado, mas vencia-o com o amor a V. S. e ao esplendor de sua grandeza, desejando ser-lhe cronista. E nada disto se me luz na respondência das cartas, mas si, e muito nas mercês e mimos e doces, dos quais falarei, e largo, em tanta estreiteza de horas, porque nada faço de melhor vontade que nas mercês e bens que se me fazem. E começo pelos breviários que apareceram aqui dia de Páscoa nũa galé em que vinham dous gentis-homens despachados do Cardeal António e príncipe perfeito, que mos trouxeram assi emaçaos como V. S. os deu, e tão bem acondicionados, com tão excelente encadernação que pareceram duas jóias. O feito com o nome de Jesus à apostólica presenteí ao P.<sup>e</sup> António Vieira, que me prometeu não se servir de outro em quanto viver. O dourado me reservei para a aljubeira, mas é tão belo que serviria melhor a ãa princesa fêmea, sendo tal a doiradura, que leva os olhos de todos e eu, se adinhara, houvera pedido a V. S. mo mandasse só com folhas douradas e duas linhas de ouro. Mas diz ãa lei civil: «*quae superabundant non nocent*».

Os doces eram como feitos nesse palácio de V. S. no cheiro, no sabor, na vista, satisfazendo todos os sentidos. E na pessegada que chegou borolenta – e eu fiz por mão de criado perfeito diante de mi, tirar toda a musca para presentar – padeci grande engano porque ficando-me duas caixas por sem remédio, provei a primeira e vi ser das melhores conservas que nunca comi, e do mesmo modo a segunda e me ficariam todas para mi só. E do mesmo modo vinham excelentes todas menos algũas poucas de que se derramou ou referveu o açúcar. Pelo que fique por aviso a V. S. servir-se daqui por diante das panelas de talaqueira ou málagá do P.<sup>e</sup> Fr. Pedro Bautista, que conservam anos inteiros as conservas fresquíssimas. Mas que sejam na boca capazes de meter-lhes a colher e revoltá-la toda por dentro, e tapadas com beatilha dobrada, que sobeje por de fora, e rolha bem estreita ou pergaminho bem atado com cordel que não possa levantar-se porque cuidó que tem releixo. Chegarão boníssimas. E quanto às laranjas, tem pasmado Roma, onde nunca se virão. E não se há perdido pívide que não se semeasse. E estão com grandíssima curiosidade e esperança de enxertos. Mas ao Cardeal Barberino agradecendo-me o presente, disse que V. S. era quem lho mandava, e que a ele se devia o agradecimento, e que eu era quem lhe havia de pedir perdão de não mandar-lhe todas as 83 e não só os 36. Mas que repartindo-se por cardeais, prelados e senhores tão seus amigos, podia crer que o aprovaria, como o fez. Disse-me se poderia eu acabar com V. S. lhe mandasse ãas polas (diz elle que assi se chamam cá as varas que vêm para enxertar) eu lhe disse que o que V. S. não fizesse por um aceno seu, não faria por outrem, e que eu em seu nome as pediria a V. S. E contando-o a Fr. Diogo César me facilitou dizendo-me que V. S. as tinha já mandado a França por Ruão a um personagem francês para o seu jardim, como ele ali soubera de certo. V. S. me responda capítulo que eu mostre ao Cardeal.

Está aí tudo, com a peste da moeda, tão caro que nada devo pedir se me compre se não doces, porque inda que saem mais caros que os daqui são muito melhores. E eu nesta

minha extrema fraqueza determino usá-los muito, e não comer se não ovos e mongana que é a melhor carne que há neste mundo. E disto não saio, mas para cada sete dias gastar ãa panela das que digo me são necessárias cinquenta e duas, e para apresentar vinte, são setenta e duas.

Peço pois humildemente a V. S. que nos doces que com confiança de criado lhe pedir, não entre com spesa alguma mais que as mãos das suas conserveiras ou negras e com o fogo. Mas que o açúcar, a fruta, as águas de cheiro e os mesmos cheiros sejam todos à minha custa que inda na perfeição, e no poupar a fazenda, sem que se esperdíce. Vendo tudo algũa dona de confiança, fica a V. S. largo campo de fazer-me muita mercê e forrar-me muito. E os doces que V. S. há-de ordenar-me nestas seis dúzias de panelas podem ser os da margem fazendo-se a seus tempos e sazões<sup>60</sup>. E quando V. S. as tenha mandado encaixar – o que não poderá ser se não em Novembro – embarcando-se aí por minha conta e risco e pagando-se todos os portes e fretes por mi e metendo-se mais dentro ãa caixa de seis mil reis de bocados de marmelada metidos em beatilhas, que se não toquem, os quais podem ser comprados na confeitaria, inda que não sejam muito brancos. E o tamanho seja de cinco ou seis em arratel. E isto, Senhor, enquanto aos doces que de V. S. neste ano peço.

Mas se antes V. S. me fizesse mercê de mandar-me outras seis dúzias de boas laranjas, também todas e fretes à minha conta, lhe pediria que no fundo da caixa se me metessem quatro púcaros chãos de Estremós. Que nenhum passe de meio quartilho, mas algum de meio e os mais menores e de vários tamanhos. E quatro da Maia, do mesmo tamanho, e quatro de Montemor, duns que são amassados com pedrinhas, e mereja a água. Mas estes de Montemor, seja um de quartilho, outro de meio, e os dous mais pequeninos. E sobre estes, feito um sobrado com as laranjas, porque nestes tantos púcaros que V. S. mandou não há nenhum que não passe de um meio quartilho, e são todos de um tamanho. E eu que não bebo vez que passe de meio quartilho, não achei nenhum que me servisse, e foi necessário fazer um buraco em cada um para não levar mais, e parece feo à vista. Peço mais a V. S. me compre mea onça de pedras bazares de carregaçã, das mais baratas, e assi mais ãa bolsa das de couro para refrescar a água no ar, das que vêm de África, mas bem vedada e totalmente cosida que estando molhada não deite nem se vaze. E que seja em tamanho a maior que se achar com tanto que não seja odre mas bolsa.

V. S. (e inda mal) necessariamente estará necessitado do muito que há gastado, mas console-se e dê muitas graças a Deus de que haja sido tudo em serviço seu e do seu rei e pátria. E que o que daqui passou foi no lustre e esplendor da sua honra, e em intentos generosos, dos que immortalizam e fazem gloriosa a fama, como é juntar ãa livreria que verda-

<sup>60</sup> À margem: «marmelada: marmelada de sumos, mas para boca desdentada; perada, de cada conserva das três de riba doze panelas; dezoito de cidrada bem ralada; dezoito de pessegada, tudo bem cheiroso e sabroso sem cansar em que seja o açúcar o mais branco do mundo, porque na cor das conservas tenho poquíssima curiosidade como no sabor e cheiro sejam esquisitas, e principalmente em serem moles, líquidas e que não se façam açúcar candil com que me rompam as gengivas».

deiramente seja selecta nas matérias, na variedade, nas línguas e que não é seu empenho em cavalos, jogos, pagodes nem cousa que lhe faça a face vermelha.

Estando pois V. S. nesse estado, dispense um pouco com a grandeza e vaidade, não querendo fazer presentes nem liberalidades e acomodando-se a meu cómodo, e sem menudear as contas das compras. Basta que o contador de V. S. mas mande por maior, principalmente nas meudezas. E se V. S., como espero, me tem já mandado os bocados que lhe pedi na passada me comprassem, nem por isso deixe de mandar-me os seis mil reis pedidos de novo e estes e os outros venham logo, porque seguramente estarão já comidos quando vierem no fim do ano as panelas.

Aqui se acham muitos Chacões que apareceram neste ano de jubileu cuidando subiriam a 25 ou 30 escudos. Mas enganaram-se que até aqui tenho dado comissão para V. S., mas anda tão estreito o dinheiro que temo tornar a empenhar os relógios de que V. S. me fez mercê com outras meudezas que há pouco saíram do gueto.

Fui fugindo de falar a V. S. nas maldades, treições, aleivosias de Fr. Pantalião que não sai de casa do Duque do Inf.<sup>do</sup> donde diz blasfémias do nosso rei e que nos tem voltado contra Fr. Francisco de Sousa o commissário Soarez, de tal modo que é seu público inimigo e não quer aceitar cartas suas. E o Dongo me enganava quando me vendia o Fr. Pantalião por amigo de Fr. Francisco e só por tratar-se aqui tanto em seu deserviço, a duração de Fr. Martinho no commissariado, pudera El-Rei mandá-lo tirar do officio, mas os que aqui puderam e deviam tratar da sua reputação. Vem tudo aí tão dormente que não querem arriscar-se e comprar desgostos por seu dinheiro e dizem pola boca pequena que El-Rei é perdido por estes dous frades seus primos, e que com os demais fala por cumprimento, não crendo quam castelhanos são aqui os seus agentes. E, enfim, se El-Rei assi o quer assi o tenha, que eu lhe escrevo assaz e é menos a metade do que passa. E queira Deus que nem inda com toda a minha modéstia me reprendam como mal dizente, mas a verdade é que em Lisboa e em Roma vejo a El-Rei muito mal servido, muito mal e muito usando-se de ãa muito ruim escusa e é que ele assi o quer. V. S. se me não responder por suas occupações ao menos me mande por um criado avisar do recibo, e quando pagar a letra a Jerónimo Nunez Peres, além do conhecimento que ele fizer na letra, lhe faça V. S. escrever outros dous duplicados para mos ir mandando. A Senhora Marquesa minha Senhora e Senhores filhos b. a m. e a todos guarde Deus. Roma, 30 de Abril, 1650.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/ 2-11, fl. 690 r.-693 v.

O

L.S.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Lisboa, 12 de Maio de 1650

As três folhas atrás escritas é cópia da carta que mandei pela nau que daqui partiu haverá 20 dias para Liorne e o rol o é do que nela ia e o crédito segunda via do que foi sobre António Mendes Henriques a pagar a V. M., desejando eu que pelo primeiro esteja V. M. sem que seja necessário chegar este segundo que mando por França em companhia do embaixador Sebastião César de Meneses – que Deus leve a salvamento – e de França se deve corresponder muito com V. M. os dias que V. M. se detiver inda nessa Cúria por ir mui obrigado ao que V. M. obrou por seu irmão Frei Diogo César.

António de Sandanha, me dizem, é chegado, e não sei como me não trouxe cartas de V. M., esperando-as eu com alvoroço por terem elas boas novas de V. M. Pela primeira nau que partir mandarei outro crédito e açúcar rosado novo e tudo o mais de que souber que V. M. poderá ter gosto.

Tenho vendido a El-Rei – para a sua livraria que me dizem passa de sete mil corpos de livros – os trinta e sete que trouxe dos concílios, impressos no Luvre e dando-mos em preço sobre outros que também lhe quero vender em que entram os scotos, S. Boaventura, S. Jerónimo, digo S. Bernardino, por me aproveitar do conselho de V. M.

Fr. Manuel Pacheco, entendo, passa nesta companhia do Bispo. Eu o ajudei cá em tudo quanto pude em matéria bem relevante lhe fiz mui bons ofícios tendo grandes inimigos nos seus frades, mas não posso tudo quanto desejo.

Como nesta ocasião partem navios por toda a parte e eu escrevo para as mesmas, perdoará V. M. o não me alargar mais, estando sempre mui para servir a V. M. a quem Deus guarde como pode. Lisboa, 12 de Maio de 1650.

B.N.L., cód. 1977, fól. 75 v.

C  
I

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 19 de Setembro de 1650

Hoje dia de S. Pedro<sup>61</sup> me deixo ficar a menhã em casa, para começar a responder a ãa muito favorecida carta de V. S. de três folhas e meia de papel, na qual respondia a seis minhas. E o farei a cada capítulo dela pola ordem deles, e fico satisfeito da pontualidade de V. S. no escrever e em tudo o mais, pois não podia esta virtude faltar onde todas florece tão vivamente, e sobre o crédito dos 320 mil reis e caixão de doces, púcaros e laranjas tenho já escrito largo, e assi o não repito, como não repetirei nada que já la esteja.

Fr. Manuel Pacheco me tem tão escandalizado de sua má correspondência que farei muito em me não benzer de todos os frades polo ele ser. Pois cuidando eu que não podia ter aí melhor agente, lhe pedi que se encarregasse de meus negócios. E ele, quando V. S. me remete as suas, e Fr. Pedro Baptista do mesmo modo, nem ãa regra me escreve. E ao agente Carrilho é inda peor o que faz, pois havendo-o despachado em Outubro até agora, que no fim de Junho se torna aí, não escreveu nunca. E com tudo se nos não foi vender, descubriendo todos os secretos em Madrid temos muito que lhe agradecer, pois não querer embarcar-se em Livorno, nem inda ver Livorno, escrevendo-lhe a Florença Manuel Roiz de Matos que havia navio à carga para Lisboa, e ir-se embarcar em Baiona (onde nunca homem foi de Itália a embarcar-se) e tardar em chegar à dita Baiona quatro meses e dez dias. Sobre não escrever ãa regra de toda a viagem, indícios são de que ele fez muito errada viagem. Enfim, são frades ou fraudes, e deixemo-los nas más horas.

Quando eu estivera muito namorado de tornar-me aí, me esfriara de todo o que V. S. aí padece com os seus livros, e se a V. S. que é dos muito grandes senhores de Portugal se tem tão pouco respeito, e inda se tem muito menos a ..... com que gosto e confiança iria aí a me enxovalharem, desgostarem e molestarem, só porque se conheça que há quem na terra não conhece superior mais que no nome. Mas na verdade pode-se dizer o que D. Miguel de Castro dando com a mão na mesa dos inquisidores na qual estava sentado: «aqui não há rei nem rainha, nem papa nem papinha»<sup>62</sup>. Todos os tribunais do mundo têm superior na terra a quem pode queixar-se quem se sentir agravado. E por isso se não temem, mas só Deus. Porém onde o tribunal não tem na terra superior a quem se queixe o agravado, não basta temer a Deus, mas é necessário temer o tal tribunal. E assi é mais seguro ver-se e ouvir-se de fora. E quando inda não houvesse este inconveniente, mo pareceria

<sup>61</sup> Em linha superior tem escrito «29 de Junho».

<sup>62</sup> À margem: «Contou-mo o secretário que na mesma estava também sentado».

grande ir aí a ser requerente de ocupação quem em 64 anos o não foi nunca. E se se me fizesse mercê da da Torre do Tombo ou da de servir nos livros e curiosidades de S. Majestade teria com que responder mal ou bem aos que me perguntassem a que vou. Mas dizer-lhes a pretender ofício seria desdizer da boa opinião em que me têm. E assi espero que V. S. me aprove o não bulir-me, seguindo o provérbio italiano «quem bem está não se mova».

Ferdinando Brandão me mostrou a graça original da pensão do Senhor Dom Simão, escrita da mão do Papa, a qual se pode expedir a toda a hora que V. S. quiser. Mas porque ele deseja conservar a amizade do Deão de Lamego, que lhe é muito útil, e fazer esta expedição com muita graça sua, pede a V. S. que pois corre com o Deão, lhe peça ãa carta em que lhe ordene que expida estas bulas da pensão do Senhor Dom Simão. E é o caso que o Deão mandou aqui reclamar o consenso que tinha prometido. Mas o Brandão diz que lhe escreveu, que chegara tarde por estar já a graça feita alguns dias antes. E sabendo o Deão de certo que em que lhe peze, a pensão está firme. E cuidando que V. S. não sabe da revogação que cá mandou, tenho por muito certo que há-de mandar a V. S. a carta para o Brandão, muito perfumada, e fazer da necessidade virtude. E bem procurei eu (e também quiçá o P.<sup>e</sup> Luís Brandão) que sem esta dilação expedisse as bulas, mas é este homem tão mimoso que se não dobra se não com suas comodidades, e fico esperando a tal carta.

A Senhora Marquesa minha Senhora é grande serva de Deus, e grande santa, mas temo-me que maltrata muito sua saúde com as penitências, que são impróprias no seu estado, que é o de casada com um grande Senhor. E assi todo o seu jejuar e ajoelhar, se fora seu confessor, lhe houvera, com preceito, de converter em mais dez escudos de esmola, importando sua vida tanto a V. S. que é seu senhor e cabeça e tanto à criação de seus filhos e governo de sua família e fazenda, o que tudo padece nas suas curas e idas das caldas, principalmente que se tão moça começa a ser achacosa, pode-se temer que, na meia-idade, inda antes muito da velhice, caia entrevada. E V. S. tem obrigação de atalhar todos estes inconvenientes sobre que, com o P.<sup>e</sup> António Vieira tenho discurrido horas inteiras, e ele não tem por pecado mortal, nem quiçá venial, este modo de querer em casada, o que nãa freira seria quiçá perfeição, mas si, por grandíssima imperfeição. E Cristo que louvava muito as penitências do Bautista, não condenou nem teve por mal o luxo e vestidos deliciosos nos palácios, como é o de V. S. e dos seus iguais. E V. S. muito sem escrúpulo lhe ponha preceito nas penitências, não deixando-lhe fazê-las se não muito moderadas e muito ligeiras, que em al vai o ser cristã. Quero dizer, no estar sempre amando a Deus, com tê-lo vivo e presente na memória, com não fazer um venial advertido por quanto há no mundo, com ser paciêntíssimo nos erros ou culpas de seus criados, com a compaixão e doer-se do que não pode dar aos pobres, com o ser humilíssima enfermeira, até dos seus negros. Estas são as obras que Deus quer de ãa Senhora do seu alto estado, e não outras penitências.

Na tão nomeada panasqueira não estive nunca. V. S. haja tido nela boníssimo estio, que eu me lembro de outra quinta também vesinha a Sacavém, no fim do rio, mas muito doentia que é junto ao Rio. Era de João de Frias de Salazar, e não provei nunca água mais fria

que aquela, nem uva moscatel da grossa mais doce, mas diziam-me que tremiam ali de maleitas até os pássaros.

Mostrou-me Ferdinando Brandão um catre que daí lhe mandaram de pau santo, com os bronzes dourados, assas vistoso, e me disse que nenhum presente seria mais conveniente para o Marquês del Buffallo, mas parecendo-me cousa custosa, me disse que era cousa de cinquenta mil reis pouco mais ou menos. E quanto a cheiros, V. S. lhos não mande porque no que aí custam, vejo serem aqui mais baratos. Ao menos destes criados de Palácio, donde vêm os presentados a vender-se, deve custar à metade menos que em Lisboa, donde tudo está caríssimo ao dobro de quando eu lá estava. Mas esta é a pestilência da moeda alterada e tão antiga que as luvas de um vintém sobiram a dous, como em Damião de Goes se queixava o Duque dom James a El-Rei D. Manuel, seu tio.

Os Bispinhos, sem propósito algum, fizeram vir Manuel Álvares Carrilho a Roma, com o que empeoraram a sua pretensão, que eu vejo em tão ruim estado que eu terei por milagre alcançar-se porque o caminho natural é vencermos tanto Castela que nos rogue com a paz, o que ela não fará, inda que percam tudo, tirado Madrid, porque é gente sem saber nem juízo, e tal que não sabe voltar-se com o vento, mas irá com ele por proa sem ver que rompe velas e mastros, e que se perde de todo, e tem também certos bons portugueses que lhe estão cada dia renovando as dores.

Dormiu esta carta dous meses justos, pois neles não pude escrever ãa regra, até hoje 29 de Agosto. E não que me faltassem duas horas ociosas em que escrevesse ãa folha ao menos, mas são tantos os desgostos que héi tido e o coração tão inquieto que fogia de toda a cousa que pudesse dar-me gosto. E nunca sem ele escrevo a V. S. pelo que o venero e amo. As inquietações que me roiam e inda roem é ver minha pátria e meu Rei – que sem mentira nem lisonja é o melhor da cristandade – tão mal servido de seus naturais inda muito fieis (que dos Castel Rodrigos, Melos, Abrantes, Lencestres, Figueirós e semelhantes inimigos de rei e pátria quem se há-de espantar nem escandalizar que hajam incitado a El-Rei Filipe a valer-se até do turco contras nós?), mas dos muito fieis e muito portugueses me queixo com V. S. que, se deixem vencer tanto de seus interesses e pretensões, que por adiantar estas não reparem na reputação d’El-Rei, antes a desestimem e desajudem, quando seus avós, não digo fazenda, mas inda sangue e vida, punham em perigo e perda. Disto nace o não fazer o Papa mais conto d’El-Rei, que se o não fora e que cuide que se lhe quizer fazer ãa sem-justiça e agravo, que há-de prevalecer, por haver aí quem possa mais que o mesmo Rei contra todas as regras políticas que querem que este seja a cabeça do reino, não no nome, mas nos efeitos, como o são estes principotes de Itália que não consentem que se toque na capa de um criado sem primeiro lho fazerem saber\*.

Chegando a folha passada ao sinal\* me pareceu escrever outra de novo dando a V. S. as causas do meu desgosto. Mas se nas cousas do agente Carrilho gastei grande mea folha, só porque se me figura que informar a V. S. é informar a El-Rei, podia gastar no mais meia mão de papel, e inda que V. S. se não cansaria de lê-lo pola muita mercê que me faz e polo

muito que folga de saber muito. Contudo eu estou tão envelhecido, e ando com tanta fraqueza, que me não posso ter em pé. E o trabalho de escrever tive desde muito moço, por mais molesto que o de cavar nãa vinha. E parece que por isso tive sempre nele ocupada a vida. Oxalá me haja sido em desconto leve de pecados grandíssimos, e assi deixando a carta encetada de que vai só a mea folha do princípio, sigo a primeira lenda.

O que Cícero diz, em boca do filho de Aquiles, que «é bom ser filósofo, mas pouco filósofo», realmente se há somente de praticar em príncipes grandes, que por pessoas públicas, não podem entregar-se a seu gosto particular, tingindo-se e mergulhando-se muito nas sciências porque estas querem todo o entendimento inteiro. E até saber S. A. muito bem a língua latina e ter grande conhecimento de matemática, cosmografia, náutica e história, louvo-o e relouvo-o. Mas o dizer-se que lê bonacina e outros livros de casos de consciência eu o não quero crer. Não só porque é obrigado a empregar esse tempo em fazer-se grande homem de cavalo e exercitar-se em toda a sorte de armas, esgrima, saltar, correr, voltear, jogar a pela e a bola, tirar a barra e fazer-se agilíssimo, mas porque nem inda os eclesiásticos de espiritu lêem tais livros, mas só os meros confesores. E se eu contara a S. A. os longos discursos que comigo fazia seu vizavô, o grande condestable de Castela, contra o Duque de Alcalá seu parente estudar teologia e disputar nas conclusões dela, deixaria estudos tão impróprios e impertinentes, e saberia que sorte de livros tacam a seus iguais.

No negócio de Fr. Francisco de Sousa, esperava o vigário-geral Dongo resolvê-lo quando chegasse Fr. Diogo César, o qual aqui deu aos princípios grandes mostras de que faria por ele maravilhas, mas foram maravalhas, porque, segundo me remoqueou, queria que todos os interessados contribuíssem nos custos, dádivas e presentes e que ele, só por si, gastaria com outros conceitos impróprios do seu sangue. E como me viu pobre e que eu não tinha com que ajudá-lo, mais que com Barberino, como o fiz, retirou-se com ocasião de ãa longa doença de olhos, com grandes queixas a mi e a meus criados, que Barberino não fazia nada por ele. Mas era só a fim de cuidar que eu esperaria dele algum mimo e não me querer dever nada, porque, no mesmo tempo, mandou muito escondido de mi ãa carçada de presentes<sup>63</sup> e mimos ao mesmo Barberino. E tinha já feitos muitos a a um seu secretário Agápito e a alguns outros companheiros meus os quais todos cuidam que eu sou o mais presenteado. Mas sou tão honrado que podendo-lhes dizer que nem um bocado de marmelada hei recebido dele e, que digo, bocado? Nem ãa só folha de papel o não hei boquejado, nem inda acenado ao Cardeal nem outrem, porque não imaginem que eu me dou por queixoso, ou tive nunca olho a retribuição algũa. Sendo assi que não houve espécie de amizade que lhe não fizesse, por amor de V. S. e Fr. Francisco. Mas depois que vi a

<sup>63</sup> À margem: «Aos quais o Cardeal lhe tem agradecido, com mandá-lo muitas vezes a visitar nesta doença, e também na convalescência lhe mandou muitas dúzias de capões e frascos de vinhos esquisitos e que continuaria ao diante. Tendo-me ele mandado dizer polo meu criado que ele escrevera ao bispo conde seu irmão que Barberino era douto e despropositado que nada fizera por ele, e assi que nada fizesse nunca por ele, com outros semelhantes dislates».

baixesa de queixar-se, por não agradecer, nunca mais o vi nem verei, no que tenho muitos ganhos, porque além de ser de muitas palavras, sem nenhũa obra nem palavra, é perigosa às orelhas sua conversação, por muito desbocado. E assi já seja por sua ruim direcção, já polas vinte ã caixas de açúcar de Fr. Martinho e o mais que depois delas houver vindo, eu não me prometo ao P.<sup>e</sup> Fr. Francisco as ventajas que lhe desejo e merece sua muita religião e virtudes. Baste haver-me vendido Fr. Pantalião quando com a carta do Cardeal Sachetti que levou a Florença não quiz fazer provincial a Fr. Francisco, certificando-me o mesmo Dongo que Fr. Pantalião não quis que ele ali se resolvesse. E por isso não quis que ali fosse ouvido Fr. João de Deus, com o que o negócio se acabava. hei escrito a V. S. tão largo para que veja quanta razão tenho de não meter-me em fraderias porque só rendem, por bem fazer, mal haver.

O senhor Bispo Conde me escreveu. Todas as vezes que me escreveu, que mandava cá ordem para que ã pensãozinha de cem escudos do seu arcediagado dos quais me deve já duas anatas se me pagasse. Mas não há cá tal ordem, nem eu creio se me pagará, se não tirar os cedulões e os mostrar ao seu procurador que a isto cheguei para cobrar os dous anos e meio passados<sup>64</sup>, que então porque os rompesse e não publicasse, que é ã cousa muito ignominiosa e das que se opõem nas expedições dos bispados, se me pagaram. E se V. S. falar com S. Senhoria peça-lhe me mande ã letra aberta de Gaspar Malheiro para o mercador que cá tem os seus créditos me pagar os dous termos de Março e Setembro de 49, Março e Setembro de 50. Cada termo de escudos de ouro trinta e três e um terço, que são, por todos, cento e trinta e três e um terço. E quando não queira dar a V. S. a tal letra aberta, haja-me V. S. de S. Senhoria licença, escusa e perdão para eu usar de meu dinheiro sem que haja de queixar-se nunca, sendo V. S. testemunha deste meu humilde termo e da necessidade que padeço com tal atrasamento.

Em fazer-se Geral de S. Domingos o P. Marini não ganhei nada, porque nada daquele ofício lhe hei-de pedir como lho disse o dia de sua criação. E perdi um secretário do Índice, do qual eu dispunha no modo que V. S. via quando em que pez a Albigis Barberinus e inda Spadas se houve a licença de V. S. tão copiosa e tão autorizada. Todavia como de Geral não pode sair se não para Cardeal – como seu tio o primeiro Justiniano – tem-se-lhe tanto respeito que deram a secretária a quem ele votou que é o P.<sup>e</sup> Fr. Raimundo Capizuchi, fidalgo romano de alta raça, irmão do Mestre de Câmara do Cardeal Colonna, meu amigo, e que sendo todo este pontificado companheiro do Mestre do sacro palácio escreveu em todas as aduanas ou alfândegas de Roma, que só com um rol assinado por mi se entregassem a todo o criado meu qualquer caixa, fardo ou bala de livros sem abrir-se. Esta cortesia e confiança se faz em Roma a um pobre clérigo português, só porque o têm por homem de bem. Mas é porque aprendem do Papa e Cardeais a moderação com que usam de seus officios que parece

---

<sup>64</sup> À margem: «testemunha de tudo o P.<sup>e</sup> Nuno da Cunha que me disse ter ele usado com o Bispo não primores, mas reprimores. E assi nunca poderá queixar-se de mi se eu vir que zomba de mi e com delongas me vai engrolando dous anos».

tomam só para ganharem amigos e corações. Mas aí onde os officios só se pretendem para com eles fazer insolências e vexações, e mostrar-se que podem pisar tudo. Ainda sobre V. S. ter ãa amplíssima licença, com a qual haviam de folgar muito de não terem que cansar-se com a livreria de V. S. Estão com óculos longos buscando argueiros para o molestarem na cousa em que maior gosto lhe conhecem e na qual tanto tem gastado, que é a sua livreria. Mas esta é a diferença da nação italiana, sempre política e sempre polida aos biocos e cerimónias portuguesas. Se não dissermos que a de fidalgos grandes a não fidalgos grandes, querendo estes mostrar seus poderes e jurisdição em dar moléstia e enfadamento, como os tudescos da guarda em darem grandes pancadas, em apartar a gente podendo fazê-lo com só a língua. E se eu falara com eles lhes havia de perguntar se se tinham por mais católicos na fé que V. S., ou se se tinham por mais cristãos nos costumes. E oxalá fôssemos todos os eclesiásticos no nosso estado tão puros como V. S. no seu. Mas o prémio que aí se dá a essas virtudes e o respeito que se lhe tem, e ventages que por elas se lhe fazem é escrever-lhe tantos escritos, tão apertados e picantes, como que corra nos livros de V. S. grandes riscos a fé, e que os gravasse muito a consciência em dissimularem tão grandes males. Quanto folgara V. S. e se maravilhara se lhe contasse quantas cousas grandes deste jaez me passam polas mãos dentro de casa, sendo este Cardeal não só do Santo Officio, mas o principal que como chanceler tem o selo, e do qual um de seus secretários o é da sagrada congregação do Santo Officio, João Batista Ferrari, que desde este palácio está cada sábado mandando as ordens e despachos a todas as inquisições do mundo, excepto as de Castela e Portugal, que quiçá mais as haviam mister. Mas não são matérias de carta, mas só de dizer-se quando nos vissemos. E o P.<sup>e</sup> Geral ficou frio quando lhe contei que nem com a sua licença deixam de enfastiar a V. S. E disse-me que agora acabava de crer tudo quanto de aí lhe contavam. Pois nem seu alto sangue, nem sua boa consciência o livravam de mandar-se-lhe escritos e recados, só de molestá-lo. Deus se lembre de acudir a este e mais trabalhos desse reino, que tanto padece em tudo e (o que é peor) tão justamente.

As enemizades entre cristãos, quer Cristo se acabem antes de se poer o sol «ne occidat sol super iracundiam vestram». E assi me doia muito a houvesse entre V. S. e o conde camarreiro-mor, pessoas de tal qualidade e officio, que cada dia se haviam de encontrar. E se quando V. S. esta receber inda se não houverem visitado, terei disso muito gosto para que V. S. o ganhe pela mão, indo-o primeiro visitar. E quantas mais razões houver para V. S. o não fazer tanto mais lho louvarei e tanto mais carvões lhe poerá na cabeça. E inda que pareça nisto destampado, desejarei muito que V. S. erre esta vez por minha cabeça, e chame-me nomes quando, havendo-o feito, se arrepender.

A caixa grande dos livros de V. S. está já manifesta em Tolosa e mandados officiais do almirantado que se entregue a seu procurador em execução do arresto de Paris. A pequenina o é muito, e ia atada com a grande, porque se lhe meteram dez ou doze livros que não cabiam na grande e muito sentiria perder-se. Mas tal não espero. E já tomei palavra a Manuel Roiz que a não embarque segunda vez sem segurá-la, e prometeu-me fazê-lo, sem

já se lembrar de falimentos, que é sinal que eram só escusas da falta passada. E das suas quatro caixas de sedas, me diz não se acharem. Será o que for, que eu creio menos a este Casmeno que a todos os mais. V. S. o verá lá e ouvirá, e seguramente não achará nele o bom entendimento de seu pai, mas muita soberba, muita presunção, mas por dentro pão boro-lento, muita ignorância e muita tacanheria.

Sobre meus particulares escreverei ao P.<sup>e</sup> António Vieira. Valendo-se ele neles de V. S. lhe peço toda assistência, patrocínio e favor como para criado muito seguro. O certo é que se S. Majestade aí me tivera e escutara, quando a essa barra chegou o Palatino, que não houvera de entrar nela, mas lançá-lo como apestado, pois desde mil léguas se via que o que nos vinha a trazer era a nossa destruição. E a dous inimigos grandes que já temos acrescentamos um terceiro maior que os dous, e somos tão bem-aventurados e temos balança tão ajustada que escolhemos por amigo um falido que nunca há-de ser nada, contra ãa República tão poderosa e tão duradoura. Enfim, desde que a nova chegou a Roma toda ela nos julgou por muito cegos e mal aconselhados, pois não podendo sustentar-nos contra dous inimigos – como nem Hércules poderia – imos a fazer um mais. Deixo as semsaborias de altezas e outras imperícias tão ridículas a um palatino, de que há dúzias em sua terra, e príncipes cadetes do seu andar, cento e cinquenta. Mas senhor de casa, como seu irmão, e o maior dos langravios, Jorge, senhor de Darmstad Marpurz e Jena, genro do eleitor de Saxónia, filho de irmão do de Brandeburg, e rainha da Dinamarca, me ficou tão obrigado e agradecido da Exc.<sup>a</sup>, que me acompanhou, decendo as escadas até à porta da rua. E seu irmão o Landgrave Federico, que aqui se fez católico, e o Papa Urbano o fez prior da ordem de S. João, de Alemanha, dando-lhe a futura sucessão do velho, que está entrevado – sendo eu então criado de Sacchetti, me veio muitas vezes visitar só pola excelência que lhe dava por mandado de Barberino. E os príncipes de Orange Maurício e Henrique, em sua maior vaidade se faziam nomear «son Eccelenze». Mas ao mais velho, Filipe, que era do tusão, católico, e casado com irmã do príncipe de Condé, quando no casamento de Filipe 3.<sup>o</sup> veio a Madrid, vi falar-se por senhorias como a D. Pedro de Médicis e a D. Filipe de África (?) que eram os três aventajados entre os grandes. Mas era isto antes dos despropósitos do Duque de Lerma, com os quais em ãa, mais palheiro que cidade de Itália que se chama Modena, há hoje onze altezas, que é ãa formusura. Quanto à molher do Duque Hércules, de Ferrara, Renata, filha legítima de El-Rei Luís 12, e que esteve capitulada de casar-se com Carlos 5.<sup>o</sup>, antes de se casar com a nossa portuguesa, sendo sua irmã Ana, mulher do grande Rei Francisco, falavam por grande lisonja por «senhoria Excelentíssima» como mostrarei em cartas originais, o que só hei contado para que V. S. nada ignore e que nos conselhos de estado vote sempre muito curto em altezas e excelências porque é moeda que vale muito enquanto há pouca, e vale nada quando há muita sobre o que V. S. nos *Essais* de Montaigne achará um bom discurso. Mas como havia de sabê-lo o Lerma, buen cavallero, mas que de nada, sabia nada.

V. Ex.<sup>a</sup> me tem feito tantas mercês que nunca lhas poderei, justa e igualmente, agradecer. Porém não me teria por filho de meu pai se morresse sem que todos vejam minha gra-

tidão. E se desejava ir aí, essa era ãa das principais causas, esperando que como V. S. com seus merecimentos e indústria há levantado tanto sua casa, também com a minha aventajasse muito seu grande entendimento, e que só o ouvir-me e perguntar-me o fizesse mais prático e informado, que ãa longa vida, de lição muito continuada, com a qual V. S. forme conceitos que em toda a matéria política o façam tão agudo e acautelado que desde a primeira hora da chegada desse palatino visse quantas desaventuras se nos podem seguir. Mas espero que Deus e a felicidade do nosso Rei as hajam já desfeito.

À autoridade de V. S. e seu eminente posto, e à diligência que aplicou por meio de seus ministros e criados, reconheço o pagar-me Diogo Duarte já trezentos e dez mil reis, sem haver esperado demanda nem citação, cousas tão dificultosas, e inda impossíveis a um absente e a um velho, que só foge cuidados, que não me farto – e nas missas e orações – de pedir a Deus livre a V. S. de todos os que podem ser-lhe molestos, pois lhe devo a quietação que estimo inda mais que o dinheiro. V. S. me faça mercê de dizer-me qual é o criado ou ministro seu que em isto empregou e que qualidades tem, se casado ou solteiro, mancebo ou velho, porque inda que teve só por motivo servir a V. S., não se satisfaz meu ânimo sem que lhe mande sequer ãas luvas destas que tanto se estimam em toda a parte, em pequena mostra de agradecimento grande. E V. S. vá sempre espremendo este mercador, e que nas contas o apertem, pois tantos anos administrou os mofiníssimos benefícios.

Sem mentira, vaidade, nem amor próprio, cuido que não se acharão muitos que se me igualem na notícia dos bons livros, porque em toda a vida e lugar, este foi o meu maior estudo. E o já alegado condestable dizia, há já dúzias de anos, que P. Mantuano, seu bibliotecário, podia ser meu discípulo. Que dissera pois agora? Por pois poder gloriar-se Dom João 4.º que Ptolomeu o não tivera melhor em Demétrio Faléreo, desejava ir aí e sê-lo também de V. S. e instruir com minhas notícias algum sujeito mancebo que sucedesse neste cuidado, e acompanhar isto com a ocupação da Torre do Tombo que não é incompatível, antes simboliza. V. S. ouça, ajude e aquece ao P.º António Vieira que é dos que muito se enganam comigo e me amam, porque se isto se não executa presto, já chegará tarde, entrando eu a 15 deste mês de Setembro em 65 anos, que é já ãa muito longa velhice, em quem tem trabalhado (não digo que bem) mas mais que quantos homens neste mundo conheço.

Sempre tive por matéria digna de escrúpulo o dar ou usar de liberalidade quem deve e está empenhado, sendo esta tão louvável virtude própria dos que se acham abundantes e supérfluos, mas vício nos que faltam à obrigação de justiça, que é pagar. E assi pedi a V. S. há já meses, e quiçá ano, que não me regalasse desnecessariamente enquanto se não vê de todo desempenhado. Mas não o pude conseguir, pois além do presente grandioso de doces que me mandou na nau Ruchela, quando vieram os Jesuítas – não só de conservas, mas também de confeitos do Porto, púcaros, laranjas –, inda agora com estes livros me mandou ãa belíssima caixa de pastilhas e pivetes, ornada de cores, que guardo para com outras cousas fazer presente a um cardeal santo q.<sup>mo</sup> meu esperdiçado, mas só com a vista, pois nem

tenho liberdade para visitá-lo, nem inda para falar-lhe mais que com os olhos. Mas este presente há-de suprir todas estas minhas faltas, que ele sabe não serem de vontade, mas conveniência de ambos. E se, como estou certo que suas virtudes não podem deixar de subi-lo ao papado, o estivera de que seria eu inda vivo, bem cuidado que me meteria em seu serviço inda que fosse para lacaio. Este é o Cardeal Pedro Luís Caraffa, irmão do Príncipe de Besignano Dom Tibério, do tusão, e o mais opulento grande de Espanha que tem o reino. Este é o que sendo Núncio em Colónia converteu o Duque de Bulhão ao catolicismo. E este é o que, se mil anos fosse Nepote Barberino, não haveria nunca feito Cardeal, e aquele que, só por desonrar e desesperar a Barberino, fez logo Cardeal Papa Inocêncio em subindo ao trono, com que se acreditou tanto, que se fizesse vinte cardeais dos que fazia Barberino, se temperariam com este acerto. E esta caixa chegou perfeitíssima como a de flor e confeitos do Porto que era ã e não duas. Nem caberiam mais. E quanto às quatro Décadas, a V. S. se lhe afigurou que eu as desejava como prenhe. Pois podendo não passar em cada ã quando muito de seis tostões, deu quinze. Sendo aqui, quando se acham tão baratas, que tendo céu já cá do Couto a quarta e quinta, encadernadas juntas, e querendo encadernar a quarta como as de V. S. com folhas vermelhas, dava a quinta em seis vinténs ao encadernador e ma não quis, mas que lhos desse em dinheiro, o que não digo porque refuse mandar por elas os bulários<sup>65</sup>. Mas para que V. S. limite ao criado que comprar livros que, por nenhum português, inda que seja de fólio, dê mais que até dous cruzados. E aqui me trouxeram há oito dias três livros do Castanheda em um cruzado. E eu não passei de dar-lhe seis vinténs, e inda estão e estarão na tenda do livreiro porque valem inda menos os livros portugueses que os castelhanos. E comprei por três tostões a vida de S. Francisco Xavier de J.º de Lucena, que os val só o bezerro branco, em que está encadernada. Pelo que já daí não peço a V. S. se não achando-se até o dito preço os livros seguintes, mas se passarem não os quero: *Crónica dos Reis de Portugal* de Duarte Nunez de Leão – e chega desde D. Afonso Henriquez até Dom Fernando; a segunda parte da *Monarquia Lusitana* de Fr. Bernardo de Brito; a terceira e quarta de Fr. António Brandão; a primeira Década de João de Barros e a segunda do mesmo; a crónica d’El-Rei Dom João terceiro de Francisco de Andrade; o sétimo e oitavo livro somente do Castanheda, porque todos os mais tenho. E mande V. S. que inda que sejam usados os comprem, mas sendo inteiros, e se se achar a segunda parte das Pregações de Diogo de Paiva somente se compre até um cruzado, e um regimento náutico de Manuel de Figueiredo – também por um cruzado –, mas há-de ser o impresso no ano de 1613 e não o outro, porque só o deste ano me serve. E se dous livros que estavam para imprimir-se são já impressos, se me comprem com as mesmas cautelas, e são estes a segunda parte da crónica da Ordem de São Domingos de Fr. Luís de Sousa, e de Duarte Nunez de Leão a crónica d’El-Rei Dom João primeiro e seguintes reis. Mas

<sup>65</sup> À margem: «que os mandarei nos primeiros livros que forem e por isso no rol de nossas contas não falo nas *Décadas*, porque se ajustam com os ditos bulários».

advirta-se que não seja a feita pelo Arcebispo de Lisboa D. Rodrigo, porque estou escaldado de livros duplicados que é dinheiro perdido. Advirto também que as pastilhas, quando se mandarem, venha cada ãa metida em seu papel separado, porque das 12 dúzias que V. S. me comprou escaçamente pude tirar quatro para apresentar, que as outras vinham feitas em pasta. E indo a perfumeiro para concertá-las, roubou a metade e as que mandou não vieram negras mas vermelhas e desgraçadas que só serviram para este inverno, no meu estudo. Mas na caixa que V. S. me fez mercê, vinham tão justas com o algodão que nenhũa tocou outra. E nem de confeitos do Porto me mande V. S., nem da flor, porque não tenho dentes e as gengivas são tão de cera que por mais que a língua a humedeça inda me ferem.

Pedi a V. S. ãa mercê e lha peço humildemente de novo. E é que em quantas conservas me mandar fazer, polas suas conserveiras brancas ou negras, tudo seja à minha custa excepto mãos e carvão, pois só em V. S. ler as minhas chalangas e importunidades usa tanta benignidade e humanidade que nunca eu posso servir as mercês que nisso me faz. E os vasos sejam dos cubertos por cima com boca estreita como os do padre Fr. P.º Bautista, porque conservam e fecham a conserva em modo que de dous anos estão húmidas e não encandiladas ou secas. E mande V. S. ter um caderno em que se note por maior o custo, dizendo-se trinta caixas de perada, trinta de marmelada, vinte de cidrada ralada etc., tanto mandadas em tal nau. E lembre-se V. S. dos bocados de marmelada que lhe pedi se comprassem, mas que venham de tal modo arrumados em lençóis ou teadas de certo pano grosso da Índia muito raro e baixo que nenhũa toque na outra. E por muitos doces que venham nunca se perdem porque eu sou deles ãa laima. E também a estes meus italianos sabe bem o vinho sobre doces, tão amigos são dele.

V. S. se não canse nem envergonhe com estes forragaitas, porque nunca neles há-de achar nem a verdade nem o favor que em Francisco Nunez Sanches, o qual com ser interessadíssimo de sua condição a não mostra com V. S., antes sempre lhe faz mais barato o escudo de ouro trinta reis e quiçá quarenta do que corre na praça, cousa que espanta até a Fernando Brandão. E não sabem que pretensão ele tenha com V. S. porque lhe não vêem fazer estes milagres com outrem. Antes pois de receber esta carta em que V. S. me avisa do que havia tratado com os forragaitas – que até hoje não tem cá aviso nenhum – tinha eu passado ao dito Francisco Nunez sobre V. S. letra de seiscentos escudos de ouro que são novecentos de moeda, em último de Abril, a três meses de termo que se cumprem no último de Julho, a mil e vinte reis cada escudo de ouro, que daqui passavam então a mil e cinquenta e inda sessenta. E espero que V. S. me haverá feito mercê de satisfazê-los, conforme sua muita verdade e puntualidade e como lhe merece minha servidão e confiança. E peço a V. S. licença para, passado este ano santo, lhe passar letra do resto que V. S. me fará mercê ter junto. Porque para fazer pola Páscoa os quarenta lugares de Montes – fundamento e sustância do meu testamento – me antecipa Fernando Brandão mais de um ano das mesadas d’El-Rei, passando eu entretanto miseramente só com a parte de Barberino e pensão de Tomás da Veiga. E quando haja feito meu testamento e me veja descansado e

livre destes empenhos em que me hei metido, então verá V. S. quem é este Bacharel, filho e neto de Bacharéis. E então me confessará que não tem mais honrado criado, com serem-no muito os mais que já tem. E verá V. S. então quão bem empregou a fidalguia de procurar minha amizade sendo por todos os títulos tão seu inferior, não reparando em nenhũa vaidade, nem tratamento, no que conheci que não havia em V. S. só alteza de sangue, mas também de ânimo. Porque só nos muito grandes se engolem certos bocados em que engasgam quasi quantos grandes há, e só três vi escapar e ser nisto maiores que os mais: V. S., Conde de Lemos D. Francisco e o Marquês da Henojosa. Em suma, Senhor, ou eu aí vá, em que a V. S. lhe vai algũa cousa, ou morra em Itália, hão esses fidalguinhos de admirar em V. S. o ter bom olho e conhecer-me inda lançado num monturo.

Mando a V. S. o rolsinho de nossas contas – claras como água – e na partida dos 640 escudos e Baroques em que V. S. queria fazer-me bons os duplicados digo, Senhor, que faço a V. S. serviço dos ditos quarenta escudos e V. S., aceitando-o, os risque e me avise para que eu faça o próprio.

Perdoe Deus quem aconselhou a V. S. que comprasse o Roberto de Flud, autor meio feiteiro e mal-acreditado, despesa quasi tão desnecessária como os concílios do Lovre, e obras de Scotto, que são obras para ãa livreria régia como a do Escurial, mas não para livreria de grande Senhor, como a de V. S., Condestable e semelhantes, que não hão-de ocupar paredes com livros que se achem em livreiros por mercadoria.

V. S. devia cuidar que o obrar das fontes é como nos jardins cerrar um canal e lançar aquela água polo outro. Mas não é assi nas obras de natureza que tarda meses, e talvez anos em tomar aquela estrada, e inda tardam mais os efeitos em ver-se. Mas de todo o modo é certo que se eu a não fizera pouco despois de ter cinquenta anos não houvera chegado aos 65 nos quais sou entrado desde 15 deste Setembro. Convém trazê-las muito limpas, e sem nenhuns beijos, e em começando a crescer, dar-lhes com a pedra ãa queimada que são uns pós muito brancos com que anda sempre muito limpa, e sem os grandes aparatos do Senhor Cardeal Colona, lhe digo que anda a minha tão limpa como a sua.

Não acaba de querer ir-se este P.<sup>e</sup> Nuno da Cunha e inda que está notificado do seu Geral que se parta. Dizem que espera comissão d'El-Rei para correr com seus negócios<sup>66</sup> em lugar do P.<sup>e</sup> Vieira, e se convém ou não, o tempo o mostrará, que eu só o desejo ido para haver do P.<sup>e</sup> Geral para a livreria de V. S. os desasseis livros do seu governo que prometeu ao P.<sup>e</sup> Pedro de Valadares me concederia. O que eu não quero me embarace o Cunha e por isso os não tem já nela V. S., e por isso também não hei feito ao tal Geral ãa praticasinha que há muito mister.

---

<sup>66</sup> À margem: «ouço dizer que também o pretendente, o P.<sup>e</sup> Luís Brandão, sendo tão escusado num como no outro. Mas porque aí não há muito secreto, deixa El-Rei de saber muitos daqui, e bem importantes».

Chegando aqui esta carta em 19 de Setembro às quatro horas da tarde hei sabido nesta cama, onde hei estado com um bofetinho escrevendo, que no consistório desta menhã há feito o Papa um novo Cardeal chamado Astolli, moço romanesco e sem falta deve de ser véspora de algũa promoção grande dos oito capelos que ficam. E para que este preceda a quantos gravíssimos velhos fizerem, se fez esta promoção de um só. Dizem que se lhe dá com ordem que se chame Pamfílio adoptando-o na família. Os merecimentos são haver um irmão seu tomado sem dote por molher ãa sobrinha da Senhora Dona Olímpia, que o é hoje de tudo. O mancebo nem é de boa-fama, nem de bons costumes. Mas Deus melhora tudo quando ensalça a semelhantes dignidades. O ser a promoção de um só, será o que nela mais admirará<sup>67</sup>. Eu fico dela tão alterado que não me atrevo passar adiante, mas prometo de amenhã reler muito devagar a carta de V. S. e se inda nela ficar algum peca-dilho não confessado, de hoje a oito dias o escreverei a V. S. Que me perdoe carta tão longa e desordenada, ficando quiça por responder ao mais importante. Guarde Deus a V. S. e S. Ex.<sup>a</sup> e esses meus senhorinhos. 19 de Setembro 1650.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód CVI/2-11, fl. 698 r.-705 r.

O

L.S.

---

<sup>67</sup> À margem: «Deste capítulo mande V. S. o traslado ao P.<sup>o</sup> Vieira que me não atrevi a tornar a abrir o maço para esta nova».

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 3 de Outubro de 1650

Roma 3 de Outubro 1650

Deve-me o amor que cordialíssimo tenho a V. S., e o conhecer quanto seu gosto estava empenhado com Fr. Francisco de Sousa, o haver eu ido todo este tempo contemporizando com o P.<sup>e</sup> Fr. Diogo César, visitando-o e servindo-o como se me houvera feito algum mimo e favor. Que digo, mimo? Nem inda fazendo-me pagar duzentos cruzados. Mas, enfim, minha tolerância, paciência e sofrimento hão alcançado dele três cousas que espero sejam de V. S. estimadas. A primeira, ser acabado o comissariato de Fr. Martinho. E para que nisso consentisse, o Cardeal de La Cueva vai feito provincial dos seus arrábidos, e vai feito provincial dos capuchinhos um confessor da Senhora Marquesa minha senhora, chamado Fr. Diogo de Penalva; e o nosso Fr. Francisco vai feito difinidor, que é o mais que se há podido haver do Vigário Geral (tanto está sentido da variedade de suas amizades e cartas); provincial dos algarves um Fr. Accúrsio, mestre do mesmo César; e de Portugal outro frade que não conheço nem me lembra o nome. Tudo isto custou gotas de sangue, e não sei se de ouro. Mas atendeu o Papa, congregação e vigário a haverem de ficar as províncias quietas e fora do despropositado governo de Fr. Martinho. Eu bem procurei e desejei o provincialato a Fr. Francisco, mas suas cartas lhe hão feito o dano. Tudo isto me revelou Fr. Diogo em secreto até esta semana se passarem os breves apostólicos, que aí se devem logo executar. Nem V. S. o diga enquanto aí não são publicados. Já la quiçá o terá avisado Fr. Pantalão, que deve consolar-se com ficar-lhe nas mãos tantas caixas de açúcar de Fr. Martinho que lhe haverão sobejado da negociação, que já não devem tornar a esse reino, do qual têm aqui cartas de Ag.<sup>to</sup> alguns mercadores, mais solícitos de seus ganhos que do serviço d'El-Rei, ministros seus que deverão – se não cada semana, ao menos cada mês – gastar ãa menhá em responder. Mas se o P.<sup>e</sup> Vieira por religioso e retirado, não me sai mais diligente nas respostas, também o não cansarei com cartas que me custam muito escrevê-las. Esperando estou com longos olhos o pagamento que V. S. háverá feito dos novecentos escudos, pois pende deles o emprego dos primeiros nove lugares, tendo já promessa do Brandão de emprestar-me depois dos segundos o preço de sete sobre os meus alimentos de catorze meses, com que, cerrados os quarenta e feito meu testamento com o vagar e acerto que me for possível, já me resta das cousas humanas quieto todo o pensamento e espere a citação a aquele juízo particular que tanto faz tremer as mais firmes colunas, quanto mais ãa vida tão longa, tão relaxada e tão desordenada. V. S. por amor de Deus e chagas de Cristo me

valha como por esmola, certo que a não perde. Também esperava resposta de mil meudezas, a qual em sua tardança me mostra com quão pouco gosto V. S. anda do que vê e houve, mas com levantar o coração à providência de Deus e entender que ele quer tudo quanto passa, e que desses mesmos erros, desgraças e inda culpas, ele tira glória para si e salvação e bem para seus predestinados. V. S., como um deles, lhe dê mil graças e cuide ser tudo para maior proveito seu como realmente é. Sou devedor a V. S. de um bulário, mas quisera primeiro que vira se lhe basta um que cuida lhe vai na livraria de Tolon, e empregar-lhe os seis mil reis em cousa melhor. E falo em Tolon como em Livomo, porque já ali está patente por V. S. a melhor em livros e mais baratos em preços que daqui inda lhe foi, que foram os daquele tão santo e douto Milanese Paulo Josef Meronio, onde tive a boa sorte que Manuel Roiz nos arriscou na nau persiana. Vá V. S. relendo tantas minhas como lá tem e achará cento cinquenta cousas a que responder-me e as mais delas de serviço seu. E guarde Deus a toda essa ilustríssima e Excelentíssima família como deseja este criado.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/ 2-11, fl. 706 r.

O

L.S.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Vidigueira, 27 de Janeiro de 1651

Com justa causa se haverá V. M. persuadido que falto eu no mundo pois se vê há tantos meses sem cartas minhas, mas o mundo tem tantas voltas e tive eu nestes meses tanto em que entender que espero me haja V. M. por desculpado de haver faltado a esta minha obrigação tam precisa. Acho-me com várias cartas de V. M. e nesta vila recebi a maior parte delas. São as datas de 29 de Janeiro, 5 e 12 de Março, 30 de Abril e 19 de Setembro do ano passado. Irei respondendo conforme as datas ao mais que me for possível. E primeiro que entre a responder, direi a V. M. como em sete de Novembro do ano passado me recolhi com minha família a esta vila donde hêmos passado com mui boa saúde e mui fora de embarços e aliviados de gastos. Mas receio que me não dure muito esta quietação e que obriguem a voltar à Corte porque quando para aqui me vim não cuidava El-Rei que a minha jornada era por tanto tempo. E assi não sei se, passada a Páscoa, poderei estar mais tempo por cá. Mas hei-me deter quanto me for possível porque me livro de mil embarços que na Corte me molestem, e só daqui poderei dar satisfação às dívidas que tenho e que todos os meses muitos me estão lembrando com grande sentimento mui por não poder acabar de lhe dar satisfação sendo que é o que na vida mais desejo por me ver sem dívidas.

Chegou enfim a Fr. Martinho do Rosário o castigo de suas ignorâncias tirando-o do cargo e metendo as províncias nas mãos dos seus maiores inimigos. Mas os absurdos que este meu parente cometia não podia deixar de vir a parar nisto não se querendo governar se não por seus caprichos e por aqueles que o aconselhavam com os olhos no que a eles lhes estava bem e não ao comissário-geral. Fr. Fernando da Câmara e o custódio que foi da província dos Algarves chegaram a Lisboa com tudo negociado como eles mais podiam desejar, mas que muito se tinham e que em Roma me dizem é mais estimado. De Frei Diogo César tive carta em que me diz o muito que fizera porque Fr. Francisco de Sousa viesse provincial, mas que o não pudera. Fr. Francisco é pobre e está metido na sua sela e não é o pior que tem. Eu lhe remeti a carta de V. M. à qual há-de responder em direitura e dar rezão do que se passa nestas matérias. Isto é quanto ao que toca a fradarias franciscanas.

Como logo nos princípios se não pôde conseguir a pretensão de Dom João de Sousa, não se canse V. M. em tratar mais dela. Estimarei que Francisco Nunes Sanches se viesse acomodar e pagar a letra de Jerónimo Nunes Peres. E esta gente, primeiro que chegue a fazer ãa boa obra, dá as piores canseiras e mortificações. O que importa é que V. M. haja cobrado a letra. E no estado em que a barra de Lisboa esteve o ano passado nunca me eu arriscava em meter o seu dinheiro de V. M. em assucrez nem em nenhũa outra droga, pois

via o risco que tudo no mar corria. E assi estimei o acordo que V. M. fez com Francisco Nunes Sanches passando sobre mi letra de 600 escudos de ouro a qual me tomou já nesta vila. E quando ela chegou a Lisboa já os três meses estavam cumpridos. Escrevi logo a Gonçalo P., meu veador, para que falasse com Jerónimo Nunes Peres e lhe dissesse que eu aceitava a letra que com toda a pontualidade a iria pagando. E muito melhor se acabasse de chegar a frota da Baía em cuja companhia vem um galeão da Índia que me trás 120 quintais de canela. Não tive até agora resposta de Gonçalo Pinho. E eu lhe diria juntamente que do que passasse com Jerónimo Nunes avisasse a V. M. Disto espero aviso e juntamente forragaitas porque me mandou dizer está V. M. já entregue dos 220 mil reis do crédito. E se assi for parece-me que pouco terá já a nossa dívida. E como estou de presente aqui, posso mal negociar créditos que remeta e assi será V. M. servido ajustar o que liquidamente devo e passar-me disso ãa letra por que eu lhe dou a V. M. palavra em fé de homem de bem, de pagar de três meses de dia a dia depois de chegar a Lisboa sem que nisto possa haver a menor dívida. E neste modo de pagamento seja V. M. acomodado, e eu também, pois me acho de presente em parte donde posso mal tratar de outro modo de pagamento, havendo todos estes corrido a cousa de maneira que receio possa V. M. imaginar que por falta de vontade hei faltado a fazer minha obrigação e que tanto trago diante dos olhos. Tudo quanto V. M. me relata de Frei Diogo César creio e mais que creio. E V. M. fez o que convinha no apartar-se da negociação e conversação, se bem às vezes é mais que necessário o contemporizar.

Bem tem pago Fr. Manuel Pacheco a ignorância de vir a Portugal por Baiona, jornada que nunca nenhum homem de juízo tentou e de que só lhe tem originado todos os seus desgostos, porque como tinha grandes inimigos na sua religião pouco lhes bastava para lançarem logo mão. E não foram sós os da sua religião os que lhe fizeram o mal. Eu lhe fiz muitos bons officios porque estava informado da verdade, e o secretário Pedro Vieira o não desajudou, mas com tudo isto não pudemos tudo o que desejámos com o que o pobre frade foi entregue nas mãos de seus frades que foi o mesmo que nas de seus inimigos. De três meses a esta parte não sei o estado em que vão suas cousas porque tanto há que estou neste lugar [?]. Chegou ele antes de se prover o officio de guarda-mor da Torre do Tombo por cuja ocupação eu apontei ao secretário Pedro Vieira que V. M. o podia servir. Mas ele encarregou-se – sem ninguém o esperar – a um fulano Carvalho, Prior de Bucelas, que foi arcepreste da Sé e fez uns livros depois da aclamação de El-Rei. E não sabemos de certo a via por que levou este lugar, se foi por estes livros se por outra.

Beijo as mãos de V. M. pelos Elogios de Jóvio que recebi juntamente com os abecedários de Osuna que apresentei à Marquesa, já que V. M., por me fazer mercê, tinha negociado com o geral Tureo, dominicano, a pretensão de Fr. João Correa. Sirva-se V. M. de a querer ajustar com o Geral presidente, visto não ser menos amigo de V. M. Dou-lhe seguro a V. M. que o não canse mais com pretensões de frades dominicos.

Tudo o que V. M. diz se acha no Padre António Vieira e não cuide V. M. que passa em

Portugal vida folgada porque são muitos os émulos que tem. Mas os reis conhecem as grandes partes que neste religioso concorrem e assi fazem de sua pessoa a conta que é rezão com o que não fica lugar aos inimigos de obrar o que desejam. Quando chegou a Lisboa achou-me inda na Corte. Duas vezes falámos muito devagar em V. M. e me disse que o tinha já também começado a comunicar a El-Rei os particulares de V. M. Mas como eu neste meio tempo me parti não sei o que terá resultado das diligências. O que sei é que V. M., usará do melhor conselho, se por hora não quizer ter saudade da pátria. Até agora não quis falar a V. M. nesta forma por me parecer que V. M. tinha desejos de se vir a ela. Mas entendo o contrário pelo que leo na carta de 19 de Setembro. El-Rei e o Príncipe sei que haviam de estimar a V. M. Contudo, deixe-se V. M. estar por hora em Roma porque neste meio tempo poderá dar o mundo, como costuma, algũa volta. E irei eu a Lisboa e falarei devagar em tudo com o Padre António Vieira e o secretário Pedro Vieira. Do que parecer ultimamente V. M. deve executar, porque de presente o que convém é deixar-se V. M. estar em Roma. Falo a V. M. como quem ama muito seu serviço e como quem o não quer ver com o menor desgosto, e com esta só palavra respondo a alguns capítulos das cartas de V. M. em que V. M. me fala no Capitão Vila Real, em livros e em Dom Miguel de Castro.

Escreveu-me ultimamente Cristóvão Soares de Abreu que já em Tolon se entregava o caixão grande dos livros e que o procurador de Manuel Roíz de Matos o não queria receber porque lhe não davam também o pequeno. Eu, se fora a ele, aceitara um e replicara pelo outro. E assi lho hei-de escrever, se bem cuidoo não achará já a minha carta em França de onde agora me mandou o Cramoisi 30 ou 40 livros que agora se imprimiram por lá de novo. Mas ainda o seu procurador que chegou a Lisboa, mos não entregou, mas são chegados já. Inda eu não avisei a V. M. como vendi os concílios a El-Rei, e os scotos a um frade franciscano e seis mais de expositores dei aqui aos meus frades Capuchos da Piedade tomando o conselho de V. M. em me desfazer destes livros.

Parece-me que fora mui estimada do Príncipe a lista dos livros que V. M. inda tem e que aceitara alguns, porque é muito curioso deles e não os entende peor.

No particular que V. M. me escreveu com tanta larguesa sobre o benefício do Sardoal me remeto ao que, com larguesa, há-de dizer a V. M., por ordem minha, Francisco de Almeida meu criado a quem encarregarei este negócio, pois me partia dando-lhe todas as notícias que V. M. me avisa, e lhe mandei a cópia do oferecimento que V. M. me mandou a fizesse ao Conde de Odemira para que lha lesse e com isso ficasse inteirado do termo de V. M. E Francisco de Almeida me tem escrito que de tudo dará rezão a V. M.

Estimo que as laranjas da China chegassem e tão bem acondicionadas. Se eu este ano me achara em Lisboa mandara outro caixão delas. Mas, sem embargo disso, escrevo hoje, 23 de Janeiro, a Francisco de Almeida que logo me concerte um caixão delas e as remeta a V. M. por nau que diz que está para partir para Génova. Por ela irá mais a V. M. ãa caixeta de âmbar [?] chea de pucarinhos de Estremós, e ãas contas de maçã e ãa calça de âmbar grande que é o que por hora pode mandar quem se acha num monte, que a estar em

Lisboa foram também os doces que V. M. pede e os livros que ficará reservado para quando eu for àquela Corte.

Esquecia-me dizer a V. M. em razão do que me pergunta das laranjas da China que algũas são tão excelentes como as primeiras que deu a laranjeira que trouxe Dom Francisco Mascarenhas e outras, não tão boas, as freiras da Madre de Deus as têm com grande prefeição.

Não se canse V. M. em comprar o livro do Conde Dom Pedro que em Roma imprimiu o Marquês de Castel Rodrigo porque mo trouxe de Madrid meu cunhado Dom Jorge, belissimamente encadernado e dourado, de forma que só o chacão dos Papas, o moderno, é que me serve.

Os tempos não são todos uns e assi se mudarão também em Lisboa em haver grandes livrarias assi em conventos como de particulares, mas todos assentam que nenhũa chega à minha. O Padre Frei Aleixo de Meneses, meu primo com irmão, por quem V. M. me pergunta, está no convento de São Francisco, mas muito acabado da gota. É muito bom religioso. Só tem de mal esperar inda por El-Rei Dom Sebastião.

O regimento dos nossos conselhos em Portugal mandam que, de inverno, se entre neles a oito, se saia às onze e de verão às sete e se saia às dez, o que guardam muito pontualmente os mais dos menistros. Mas eu, como de natural sou madrugador, entrava sempre muito primeiro da hora e sem haver nenhum companheiro, mas vendo depois que me achava só, fui indo mais tarde. E aqui na Vidigueira sou tão madrugador como em Lisboa.

Se V. M. com facilidade me puder alcançar a excomunhão para me não tirem nenhum livro da minha livraria, estimá-la-ei muito e não menos a cópia dos 18 retratos dos modernos doutos que V. M. me diz estão na livraria barbarina. Mas ãa cousa e outra se entende sendo o custo e o trabalho pouco. As minhas armas escrevo hoje a Francisco de Almeida. Remeta-a V. M.

Temos já em Lisboa o Padre Nuno da Cunha e não bem recebido segundo de lá escreve. E com ele estar fora de Roma e o Geral Picolomini ter mandado fazer tantos oferecimentos a V. M. fico com esperanças de que alcançara V. M. a licença para os quinze livros da Companhia poderem chegar a algũa hora a meu poder.

Sobre as cousas do Brasil não quero falar a V. M. por haver sido de contrário parecer daqueles que hão aconselhado tal guerra, que a não ser em diferente estado se houveram de achar todas as cousas de Portugal. Mas para que é falar no que já não tem remédio [?]. A jornada do Bispo Conde tornou atrás como V. M. haverá sabido de que lhe resultou estar algum tempo em desgraça de El-Rei. Já hoje tem tornado a graça, se bem não continua ainda no conselho de estado, e com não ir a França se tomaram em fumo as excelências. E não se espante V. M. do que sobre isto lhe escreveu Cristóvão Soares de Abreu porque é tudo destes pontinhos sem o peso ser grande. Ao Núncio Bany falei sempre por Senhoria Ilustríssima. E da mesma maneira lhe falaram diante de mi os embaixadores de Veneza e Saboia. E da mesma forma falávamos ao Cardeal Grinaldi sendo núncio antes de ter o capelo.

V. M. não tem que me encomendar que não tome tabaco, porque nem vê-lo posso, aborrecendo-me muito os tabaquistas. E neste nosso reino não faltam por se pegar tudo o mau muito depressa.

Por vida de V. M. que me não culpe se tardo às vezes em responder às suas cartas, e bem me desculpa o grande embaraço com que o verão passado andámos em Lisboa. E fica V. M. certo que quando falto a responder às suas cartas muito meudamente é por mais não poder. E sobre o livro dos Távoras não disse mais a V. M. por meu primo Rui Lourenço haver quebrado comigo sem razão nenhũa, como sua mãe e todos seus parentes também o têm dito. Mas é moço amarrado à sua opinião.

Estimo que os breviários chegassem e tanto a gosto de V. M., inda que fossem no fim de tanto tempo.

Estimo que as laranjas da China contentassem ao Senhor Cardeal Barbarino e que é já cousa em Lisboa em que ele se queira servir de mi adonde escrevo se remeta a V. M. três laranjeiras que V. M. possa apresentar a sua Iminência. Não vão mais porque não sei como estas chegarão. Chegando boas avise-me V. M. para que no ano que vem poder ir maior quantidade.

Entendo que pela Páscoa estarei em Lisboa e assi me há-de V. M. mandar um rol fora das cartas em que me diga os doces que quer, as quantidades e qualidades, os cheiros, púcaros e tudo o mais. E fica V. M. certo que tudo lhe irá muito bem acondicionado e com toda a pontualidade. A pedra bazar não mando agora porque me escreveram de Lisboa – mandando eu buscar algũa para aqui – que na rua não havia nenhũa que prestasse. E que a que vendia Luís Dias Franco não queria menos de 10 mil reis pela onça. E assi é necessário ver se chegam os dous navios da Índia que vêm do Brasil porque de força trarão pedras bazares e valerão mais baratas. A bolsa para esfriar água tenho mandado pedir a Tângere ao Barão. Em me vindo a remeterei a V. M.

A carta solta de V. M. de 19 de Setembro que tocava a Manuel Álvares Carrilho e papel que em Lisboa se proibiu, li e considerei. Mas como me não achava em Lisboa para a ler a El-Rei, a remeti ao Padre António Vieira para ele haver de o fazer, tanto que El-Rei voltar de Almeirim e Salvaterra donde anda à caça. Do que o Padre António Vieira me avisar, avisarei eu a V. M. As cartas que vinham de V. M. com esta remeti às pessoas para quem eram. Estimo o que V. M. me diz na outra carta de 19 do dito mês de Setembro, que se dava por satisfeito da minha pontualidade em responder. V. M. seja certo que quando falto de o fazer que é por mais não poder.

Desde a primeira hora que se me avisou que Fernando Brandão desejava que o deão de Lamego lhe escrevesse dizendo-lhe consentia na pensão de Simão, escrevi eu a tal Deão o qual me respondeu fora de propósito dizendo que o deão rendia pouco e os anos estavam cansados, mas que sempre ele com tudo o que pudesse serviria a Simão, sendo que antes disso tudo era mandar-nos presentes e escrevendo-nos que tudo que nós quiséssemos faria. E assi que me parece que não poderemos alcançar a carta na forma que Fernando Brandão a pre-

tende. Ao P. Luís Brandão escrevo sobre esta matéria para que V. M. e ele me façam mercê quererem acabar com Fernando Brandão expida este negócio visto a graça estar concedida como V. M. viu. E dê alviçasas, hão-de ser seus os 120 mil reis da pensão do primeiro ano.

À Marquesa li muito devagar o capítulo da carta de V. M. que lhe tocava. Disse-me que havia de escrever a V. M. e dar suas rezões. Ela não anda com muita saúde por mais que se esforça, porque ficou mui desbaratada do movito que teve este verão passado em Lisboa de ãa filha sem por ele haver causa nenhũa, mas parece que não quer Deus que eu tenha filhas pois me levou outra um mês antes que partisse para França a primeira vez.

Não fui passar o estio na Panasqueira como detriminava pelos ingresses não haverem dado lugar a me apartar de Lisboa e Cascais. Neste lugar tive três meses ao Conde meu filho acompanhando o de Cantanhede que nele governava as armas, porque quis que de pequeno começasse a ver como entravam e saiam de guarda as companhias.

Já que a V. M. lhe pareceu bem o catre que viu a Fernando Brandão, mandarei fazer outro para o Marquês de Bufano, mas quisera que V. M. me avisara se era catre ou leito, porque há diferença e de tamanho, porque há de ãa pessoa e outros de duas. Avise-me V. M. logo disto por duas vias para se não tardar nesta obra.

Como me acho nesta vila não posso fazer com o Bispo Conde a diligência que V. M. me encarregava. V. M. tem já nesta matéria tratado de bastantes primores e assi que me parecia podia tratar de cobrar o seu.

Ao Padre geral de Sam Domingos pode V. M. dizer que inda as minhas licenças e róis para poder ter os livros proibidos dos róis deles estão na inquisição sem mos tornarem.

Com o Conde camareiro-mor como há muitos dias e em sua casa me deu já de jantar e quando não correra, recebendo esta carta de V. M., o fizera logo.

A entrada dos palatinos em Lisboa se lhe não podia negar por um tratado que se fez com El-Rei de Inglaterra naqueles dias em que cheguei de França. El-Rei me não quis falar com o que não entrei nem saí no tal tratado de que tenho dado muitas graças a Deus. O que se pudera fazer era apretar-lhe a saída como algũas vezes votei. Depois de eles dentro e de seus inimigos estarem à porta esperando por eles, não era rezão nem justiça meter-lhos nas mãos. E em Filipe de Comines terá V. M. lido o que reprovasse o Duque Carlos de Borgonha entregar o Conde Sam Paul, Condestable de França, a Luís 12, estando o Duque de Borgonha no primeiro lítio de Nancy e no segundo, foi morto na batalha que deu o Duque de Lerna. E pondera muito Comines morrer o Duque de Borgonha no mesmo lugar em que entregou o Conde de Sam Paul. Nestas matérias dos Príncipes e parlamentos houve muito sobre que poder discursar, mas não por cartas. Não hei-de dar conta a Deus do que nelas notei. E direi a V. M. que foi o Príncipe – que Deus guarde – do meu mesmo parecer sem nos termos falado. E El-Rei disse por vezes que não era eu o que notava fora de propósito. Eu fui o que notei que se lhes não desse Alteza – como não deu –, que se não desse cadeira de espaldar – como alguns queriam – que se lhe desse, porque ainda que o seu sangue era muito bom que eu os conhecia de Paris, e via como eles por lá andavam,

donde também tinha visto o Lansgrave de Sá, e às vezes, Senhor Dom Vicente, é melhor não ter visto.

O criado a quem em Lisboa tenho encarregado as contas de Diogo Duarte – e a particular do benefício do Sardoal de que por este navio avisara a V. M. – chama-se Francisco de Almeida e é o que corre com todas as minhas demandas, e é escudeiro meu há anos, natural desta minha vila. É casado e tem filhos, mas basta-lhe por prémio servir a V. M. como lhe eu mando.

Estimo que a caixa de pastilhas chegasse tão bem acondicionada como V. M. me avisa. Se me eu tornar a ver em Lisboa, eu irei provendo a V. M. de mais algúas para que a esse Cardeal, para que estava destinada, não falem cheiros e fico advertido da forma em que hão-de ir as pastilhas e os bocados de marmelada.

Em nenhum tempo reparei em que se me faltasse desta ou daquela maneira, e estimo-o agora mais, pois V. M. me dá por companheiros a tão grandes pessoas como foram o Conde de Lemos, Dom Francisco de Castro, e o Marquês de Lanojoza. Deste fui eu grande amigo a segunda vez que veio a Portugal com o cargo de Capitão General, sem embargo das idades serem muito desconformes. Mas jogava todas as noites em sua casa e víamos duas comédias cada somana.

Com a minha fonte me vou achando mui bem porque me purga e até agora me não cresceram buços em forma que fosse necessário deitar-lhe pedra hume e só algumas vezes lhe ponho uns fiozinhos com que se come a carne que tiver crescido.

Conforme as qualidades do cardeal a que foi dado o capelo em 19 de Setembro nem só o Papa Urbano fazia eleições extravagantes. Seja Deus louvado que em tal hera estamos, pois tudo nela se vê. E com isto tenho respondido a todas as cartas de V. M. e acabarei esta com dar rezão do em que passo os dias em este lugar.

Para esta vila parti com muita parte de minha casa em 7 de Novembro do ano passado. E a nove cheguei a jantar a Alvito donde, de presente, assisti à Baronesa minha irmã e Dom João seu filho mais velho porque o segundo anda em Tângere com seu pai e o 3.º em Coimbra, tendo já o Arciprestado de Lisboa. Naquela vila – que grande e boa – nos detivemos quatro dias. No fim deles nos viemos a esta, distante somente duas léguas e meia. E como ficámos tão vizinhos, tem minha irmã vindo a esta connosco três vezes. E hoje se volta para sua casa. E nós iremos para lá a quatro do mês que vem para estar até 16. E não estaremos mais por havermos de vir assistir os três dias do entrudo às quarenta horas da igreja matriz desta vila cujo priorado é apresentação minha e vale uns anos por outros 600 mil reis. E apresento mais três beneficiados. E a igreja é fremosíssima e o povo de 600 vizinhos com dous conventos – o do Carmo de 24 frades, em que nos sepultamos, e outro de capuchos da piedade em que de continuo assisto. Com estes frades se confessa a Marquesa, e eu no Carmo, costume já antigo nosso. Vivo em ãa boníssima casa situada em um alto superior à vila com excelentes vistas e tam capaz que já nós aposentamos nela minha mãe – que Deus tem – em um quarto, a Senhora Condessa de Vila Franca com seus filhos em outro,

eu e minha família em outro, a Condessa Capp.<sup>am</sup> em estremados e demais muitas casas em que viviam criados casados e solteiros. A água é belíssima, mas fica fora do castelo. A casa de perdizes e lebres, muitas. E destas matámos até cinco. Os dias frescos passo em andar à caça, outros com os Capuchos, e agora pondo um jardim com muitas laranjeiras da China e boninas – mas não as temos, como em Itália, ao pé das minhas janelas –, e povoando ãa vinha de moscatel de Jesu e outras muitas castas boas. Tudo cercado e pondo grande quantidade de árvores de frutas. E tudo ao pé das minhas janelas. Tenho outra vila meio quarto de légua desta, de 500 vizinhos, e me vale mais de 2 mil escudos. E a minha comenda de Beja 4 léguas – que estou vendo das janelas – com que passo muito a meu gosto e não terei menor quando V. M. me continue o favor de me ter na sua memória mandando-me em que o possa servir. Guarde Deus a V. M. como desejo. Vidigueira, em Janeiro, 27 de 1651.

B.N.L., cód. 1977, fól. 99 v.-105 r.

C

I

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA CRISTÓVÃO SOARES DE ABREU

Roma, 6 de Fevereiro de 1651

Retracto-me com V. M., e canto uma grande palinódia acerca da via das cartas pelo Sr. Conde de Brienne que, tirado o não darem-se-me no primeiro dia, em tudo o mais se usa uma pontualidade não francesa, trazendo-se a este meu quarto e – não me achando, ou não me deixando eu achar – as lançam na minha «bússola», que é o mesmo que dar-se-me na mão. A «bússola», *pro junioribus*, é uma mui galante invenção da comodidade italiana, que é um buraco capaz de poder passar por ele um maço de cartas não descomunal, feito na porta de fora, por onde se deitam dentro e caem numa caixa cerrada com chave, ou sem, conforme o humor ou desconfiança do dono. E é de tal modo acreditada que, dando fé o escrivão que lançou a citação na tal «bússola», se julga por legítima como feita na pessoa, e quem quer dizer muitas injúrias e vilanias a um poderoso – e inda Cardeal – lhas lança ali sem ninguém as ver nem saber, se não o paciente, que consigo as cose, e recose. Nesta, pois, acho as de V. M. com grande gosto, sem ver o mostacho de quem as traz, nem dar-lhe mais mancha que a irreparável do Natal. E quanto a não chegarem no primeiro dia, não é grande mal para quem está já tão destampado que é o 18.º de seus prepositos ou desprepositos não ter ânsia de novas e cartas de pessoas inda amadíssimas, mas lê-las com quiete de ânimo e sem avidez. E V. M. é obrigado a ringraciar quem aí aceita suas cartas do bem que cá chegam encaminhadas.

Leia V. M. muito de propósito a *Constância* de Justo Lípsio, que é *alloquium in publicos males*, e sobretudo actue-se muito em que Deus quer tudo o que sucede, por mais que seja executado por mãos velhacas e ignorantes, e sentirá grande consolação e tão grande que pode chegar a grau de desejar cortar-se um braço e perder os olhos *in voto*, como outro Abraão. E se se não livra por este caminho, poucas cousas leio da nossa terra que me não convidassem a um precipício, tais são os desatinos dali, de não haver um par de homens que, quando vêem um cego ir caminhando a uma barroca, lhe tirem a venda e mostrem a verdade. Suspirava por cartas de Lisboa, mas depois que me chegaram tantas, tremo e tremerei sempre mais às seguintes. E inda se tiver tempo meterei outra alminha para que me torne, com que V. M. chegue ao nosso país tão informado que nada ache que lhe seja novo. E restituo ante V. M. a honra ao embaixador de Holanda – o doutor Sousa de Macedo – que não foi ele o que por pontos não quiz ir a conferir à capitania dos Ingreses as condições do ajustamento, mas que saísse o General dela contra a menagem feita ao Parlamento. E foi este tal o grande António Moniz de Carvalho e não houve ali coração que se atrevesse ao que o caso merecia: tal é o nosso desamparo.

Do parlamento de Inglaterra me há entrado nos ossos um terror pânico, porque vejo ir-se ali nutrindo e crescendo um poder tão desaforado que dentro de pouco, a este passo, nos

há-de fazer maiores danos que o turco. Já se se juntassem ambos (como muito de veras se trata) quem escaparia dos que lhe jazem no meio? E de homens tão endemoninhados que nem ao seu próprio rei, com ser a mesma cobardia, perdoaram, antes justificaram, que pode esperar-se, se não que hajam de ser o flagelo de todos os bautizados? Cuido bem em que não se haveriam nunca atrevido em vida de Richelieu e Luís 13, mas viram a pobre França sem rei, governada de duas cabeças forasteiras, uma castelhana e um italiano, cujo ódio devido ao turco e calvinismo se emprega só em guerrear a partes católicas e, se é necessário, aos mesmos franceses e vassalos, só por não adorarem a santa sua. Que quer V. M. que façam, ou, por melhor dizer, que quer que não façam? Mas pois não só com suas treições e roubos, mas até com torpezas, ofendem até a mesma natureza, de crer é que quando Deus nos haja bem castigados como a filhos por suas mãos, que havendo eles cheias as medidas, tenham também seu ramadão. Muito nos importa negociar bem Jerónimo de Guimarães e, se for tão ditoso que acerte a conjuntura e no-los ganhe para bons amigos, o menos que eu votaria seria que se lhe desse o Conselho de Estado, e se é cabida uma mitra, tanto nos importa. E vai em termos siso e não a soberba de Lúcifer, quando temos tantas chagas e mazelas, e um telhado tão de vidro, que quaisquer dez míseras velas nos podem tirar o fôlego – secreto que se ignorou nestes quinhentos anos, e nossa ignorância o veio a descobrir neste de cinquenta, tão celebrado do Bandarra –, pois sonhei, e por tal o haja V. M., que vai o Macedo mui cheio de esperanças e promessas se nos faz romper a guerra com Holanda, como poderia desejar El-Rei Filipe e aqueles santos portugueses que inda o seguem.

A esse pagem d’El-Rei se me figura que conheço, e me pesa dar duas ruínas novas. A primeira, que o verdadeiro rei D. Sebastião, feito de poucos anos antes frade leigo de S. Francisco, chamado Fr. António, e morador por muitas dúzias deles no Santo Sepulcro de Hierusalém, morreu naquela cidade a Quaresma passada, muito consolado de ver rei de Portugal a D. João 4.º, e fez uns apontamentos e declarações muito notáveis, que foram levados a Madrid do Guardião do Convento de Monte Sião, aragonês, sem no-las deixar ver. E comumente é reputado por santo, e que goza hoje do reino dos céus. A segunda, que não sei se é falsa ou verdadeira, mas si carta que li de Lisboa, escrita deve ser por inimigo de D. Francisco de Faro, que quando El-Rei se meteu no bergantim para ir fazer sair a infelice armada que tanto nos desonrou, meteu consigo nele ao dito D. Francisco, tão perseguido do povo que lhe chamou nomes e lhe houvera de fazer maior mal. Do qual, temeroso, se ficara no Castelo de S. Gião para que o povo se quietasse. Com o que, tornado El-Rei a Lisboa, restituiu o ofício dos almazéns a Luís César. Diz logo a mesma carta que a satisfação que se deu ao povo, e o castigo a D. Francisco, foi fazê-lo presidente do conselho ultramarino, com retenção do de Veador da Fazenda, e dar-lhe a alcaidaria-mor de Estremoz, e fazê-lo Marquês de Mortágua. Se isto é verdade ou não, ele, testemunha, o não sabe, e só havê-lo assi lido e parecido-lhe ser a carta de inimigo do dito D. Francisco.

O embaixador de França se saiu de Roma, dia de S. Brás, e se foi a Tívoli a habitar no palácio e quinta do Cardeal de Este, onde estará até de aí vir ordem do que deve fazer. E o Papa

está tão descansado que, morrendo de noventa anos Marco Aurélio Maraldo, secretário de Breves, que com ele negociava todas as manhãs, o ofício – que rende dez mil cruzados – o deu ao Cardeal Panzirolo, que é o só valido e o só nêpote, sem este nomear, e que vai caminhando ao Papado a toda a fúria, portado do Papa e Espanhóis que muito o desejam. E tristes de nós se subisse ao poleiro, porque com a mão da Inquisição e excomunhões nos havia de fazer bem mais dura guerra que toda a trinca junta – Castela, Holanda, Inglaterra –, ligando-nos as mãos depois da consciência. E ele vai já ajeitando ao Papa a que vá provendo quantas vacantes vierem em inquisidores, *motu proprio*, sem as eles pedirem nem sonharem. E somos tão bemaventurados que nenhuma pena isso nos dá, feitos Neros de Tarpeia!

Ontem me disse frade do Carmo, muito bem afeito ao Bispo do Cairo Soares, que o Papa está raivosíssimo de ele, em lugar de haver ido à sua residência, estar em França muito descansado. E posso cuidar que a correição e ameaços fossem feitos ao Geral da sua Ordem, de que nunca faria bispo dela, pois já dous o enganaram, *scilicet*: o que está em Ruão, e outro que do mesmo modo está em Nápoles. E eu me maravilho do desalmamento que corre, inda entre os sagrados do Senhor e sucessores de seus Apóstolos. E se V. M. visse ao dito bispo, não deixe de remoquear-lho, polo que devemos em Deus a nossos próximos.

De Tólon são saídos à pilhagem oito navios e provavelmente as farão nos mares de Itália e Veneza, que é bom socorro para que se tome a Canea aos Turcos, e para que padeça no mesmo tempo aquela gloriosa república assi dos de Levante como dos de Ponente.

E não ouço boquejar aqui guerra em Hibernia, antes a dou por súbdita de Inglaterra, vendo que, com ser tanto maior o número de católicos, sempre saem com os focinhos quebrados. E creio serem fraquíssimos de forças e de conselho e, para maior ajuda, inda entre os católicos dali, há grande cisma, tendo ali os frades semeado muito ruim doutrina contra os bispos e cabeças, como vi numa censura muito verdadeira e pia da Sorbona, que abomina tais despropósitos. É grande dor ver o estado da Igreja Católica por tantas partes chagada e ferida. Porém, em meio dos maiores tormentos e parecer que Deus dorme *cor ejus vigilat*, e quando menos se cuida as serenará. Como Faramundo começou tanto de madrugada a ser grande rei, e quando Clodoveu se baptizou com todos os seus súbditos, começaram os franceses a colher um lugar na Igreja, foi com isso e com a grande santidade e letras de seus prelados, formando-se de boa estampa a galicana, e aventajando-se muito no pessoal à de Itália, o que, junto aos grandes benefícios e doações daqueles reis aos pobres Papas, causou a grande jurisdição desses parlamentos seculares contra as usurpações de Itália e Roma, que vieram casi a não sair dela se não para Espanha, porque também os Reis de Alemanha e Inglaterra pugnavam por defender seus súbditos.

Por onde, Senhor, não podemos nós, naquele cabo do mundo, valer-nos destes exemplos de França, mas só invejá-los, principalmente depois que aquele grande Licurgo, D. João III, instituiu um Santo Tribunal contra herejes e apóstatas, que se tem estendido inda mais contra os cristãos, e meteu nele um seu irmão, contra quem ninguém se atrevesse a boquejar, e este mesmo se foi sempre conservando e inda crescendo. Julgue V. M.

agora quando em Lisboa os senhores Inquisidores imprimiram o edicto sobre os bispados, se houve Desembargo do Paço que fizesse a isto, ou castigasse os impressores, que delinquiram notoriamente. Por donde, Senhor, quem nasceu escravo e nunca soube que cousa é liberdade está e esteja muito contente, cuidando que todo o mundo é da sua maneira. E a nós que saímos do ninho, resta só o poder ir-nos.

Com licença de V. M., e debaixo da sua censura, não vi dinheiro mais lançado no mar, nem mercês mais perdidas que as que têm custado as Embaxadas a Portugal, nem que menos amigos ganhassem ao reino, e menos reputação. Dos efeitos no Congresso de Munster e do procedimento dos tais deputados (sem inda me ter chegado o protocolo de V. M.) hei ouvido muito e chorado muito. E em Portugal se tornou o faro tanto às avessas, como V. M. viu na eleição de Luís Pereira para França, e na de Sebastião César, dos quais presumo e sei que, postos aí, não haviam de melhorar-nos, não digo na proporção como V. M., mas absolutamente em nada, cuidando a nossa inocência que, nos interesses dos príncipes com quem negociamos, se regulam eles polas nossas vaidades de ser embaxador ou residente, muitos pajes ou poucos, muita prata ou pouca, e semelhantes semsaborias de cabeças cheias de vento. E o tempo dou a V. M. por testemunha do pouco que havemos de avançar-nos aí com o novo embaxador, ao qual puderam e deveram mandar-se todas as mercês em Holanda, e termo-lo ali em conserva, para que fossem com interlocutórias entretendo aqueles Estados a nos não declararem a guerra, inda que no-la fizessem mais dispendiosa. Mas verá V. M. quanto Portugal se há inda de arrepender de tirarem dali um homem tão prático e mandar-lhe um sucessor que dane tudo. E maravilho-me de fidalgo tão discreto cair em erro tão grande, principalmente por motivo tão fraco, como desmentir as línguas de Lisboa. Pois gabo a V. M. os provimentos que pode esperar, quando já antes da posse começa a mendiguez, ou a muita frequência com que lhe hão-de escrever, por quantos navios entrarem nesses portos de França. Eu cuido que foi muito lesado o serviço d'El-Rei em tirá-lo de Holanda, e muito lesado ele em passar-se a França, a maiores gastos, e menos lugar de mostrar sua arte e suficiência.

Em Nápoles se vende uma livraria greco-latina, na qual está o bom Aristóteles do rol, e espero a lista na posta que vem, para fazer meu lanço. Pelo que V. M. mo não compre se não o achar de graça, que será de 20 libras até 25, e com tanto lhe fica só a comissão do Tuano óptimo. E se nem para este tiver dinheiro meu ou seu, paciência, que me servirei dos de meu amo Sacchetti, que são os desconsolados, sem nota alguma marginal, de Paris, in fólio, mas em bom papel e letra.

Ao Príncipe N. S. infundem os Jesuitas seus validos um tão grande amor da castidade e pureza, que chega a odiar as mulheres: este extremo é muito de louvar num frade cartuxo, que as não consente nem ouvir missa na sua igreja, mas num Príncipe destinado a propagar família régia, me não contenta. Antes, quando vejo os males que nos causaram semelhantes dogmas em El-Rei D. Sebastião, me descontento muito, mas muito mais o não vê-lo fazer num cavalo napolitano as maravilhas que aqui se ensinam a estes meninos de 10, 11, 12 anos, filhos, digo netos do Príncipe Borghese que, como se houveram de ganhar a

vida a bolatines, assim os exercitam em saltos, tregeitos, correr sem estribos. Em suma, no grão palácio do Cardeal Mazarino que está defronte do do Papa, em um pátio como meio Rossio de Lisboa (não é hipérbole) se junta todas as menhas a nobreza de Roma, velhos, mancebos e meninos, à escola desta arte, polo que só vem a Roma a maior parte dos franceses, tudescos, polacos e ingleses, gastando muita fazenda com estes seus mestres, que para isto têm grandes estalas. E, em suma, toda a juventude italiana, até os mecânicos, se prezam de grandes cavalcantes. E um ferreiro meu vezinho vai à escola os domingos e festas tão lavado e luzido, que só nas mãos e calos se lhe conhece não ser nobre, e por isso as não tira das luvas. Veja V. M. que se julgaria de um moço nobre de quinze anos que não fosse um grande *cozzon*, palavra que, neste momento, se me representa derivada de *equiso*, *onis*.

Por amor de Deus que não entendam os franceses vir mal endinheirado o Sr. Embaixador, porque me têm ensinado estes dezasseis anos importar muito ao tal officio cuidar-se que deita patacas no mar. E com isso se perdoam aqui ao Duque do Infantado mil solecismos de imperícia e inda de luxúria, andando de noite às putas, como se estivera em Madrid, onde se tem isto por virtude, tão longe está do vício. Mas Deus lhe nega a sucessão, e não sei a quem vão as casas.

Grande armada é a que aparelha em Nápoles Oñate. Cuidam muitos que é contra Casal, mas têm-no os franceses tão fortificado e provido que não só se defenderá ano, mas anos, e assi mudam já o discurso, entendendo-se que é contra Catalunha, que está dando as últimas boqueadas. E depois da tomada de Tortosa, Flix e Balaguer, crêem os naturais que os franceses de propósito os deixam, principalmente quando o Duque de Mercúrio os deixou às boas noites expilando a província; nem podia ser menos, se levou cem mil pistolas, não valendo ela outro tanto.

Doutra carta de Lisboa mando a V. M. dous capítulos meus particulares, não para que os creia, pois eu me conheço melhor e sei que são mentiras, mas para lhe não encubrir cousa alguma, e já V. M. sabe o pecado mortal a que obriga o secreto natural debaixo do qual lhos dou, e que me tornem os mesmos dous papelinhos. Depois de amenhã, faz três meses que partiu de Livorno o P. Cunha etc., Catão de Matos etc., sem que inda saibamos se são chegados. Deus os leve a salvamento, e a V. M. guarde muitos anos, como deseja

Vicente Nogueira

[Na margem] «Também conto por mentira o terem em Lisboa por de cinquenta mil cruzados o pecúlio adquirido do Bispo da Madeira, Taquette, nesta sua peregrinação».

[No alto da l.<sup>a</sup> folha:] «Nessa carta para o Pedro Vieira vão outras de grande peso. V. M. as encaminhe pola via mais segura, inda que menos curta».

\* B.A., 49-X-12, fl. 609 r.-610 v.

O

C.R.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA D. JOÃO IV

Roma, 3 de Abril de 1651

Senhor:

A inclusa carta de Mazarino à Rainha<sup>68</sup> anda aqui muito celebrada entre todos, por entender-se dela mais do que diz. Se, traduzida do italiano, não parecer aí tão bem, é culpa

---

<sup>68</sup> «Copia de carta do Cardeal Mazarino à Majestade da Rainha Regente de França em Dorlan a 15 de Fevereiro de 1651. Logo que li a carta que V. Majestade me fez mercê escrever-me, e que entendi aquilo que Monsenhor de Ravigny me há dito da sua parte, convém a saber, que ao serviço d'El-Rei e de V. Majestade era precisamente necessario, que à minha retirada da corte, se seguisse a minha saída fora do reino. Eu me subscrevi reverentemente à ordem de V. Majestade cujos preceitos e leis serão sempre a única regra das minhas acções, e assi mandei logo um meu gentil homem a que fosse a buscar-me algum couto, e inda que me acho sem falta, e privado de todas as cousas necessárias para ùa viagem partirei infalivelmente amanhã para ir a Sedam e de lá passarei ao lugar que se houver podido alcançar para nele me entreter, e inda que para executar as ordens de V. Majestade não tardei um pequeno momento em tomar esta resolução. É com tudo certo que muitos daqueles que com muita justiça ocupam o meu lugar, e o número dos amigos que aí tenho, haveriam podido achar maneira de cobrir-me e defender-me das perseguições que soffro, nas quais não quero cuidar, antes mais satisfazer a paixão de meus inimigos que fazer ùa mínima cousa que possa prejudicar ao estado e desprazer de V. Majestade e inda que nesta ocasião esses mesmos não podido impedir a Sua Alteza Real seguir os movimentos de sua própria bondade, não hão contudo deixado de testemunhar-lhe – inda que contra seu gosto e vontade – que tinham boa opinião de minha fidelidade e do meu zelo ao bem desse estado, e da minha resignação às ordens de V. Majestade, porque a não estarem inteiramente persuadidos que eu sou imudável nestas finezas, não serão tão imprudentes que me lançassem fora com tanta violência, sem haverem feito alguma reflexão e consideração sobre o conhecimento que eu devo ter dos maiores secretos e dos mais importantes negócios do Reino, que por tão longo tempo me passarão polas mãos, nem sobre os amigos que meus serviços e a benignidade de V. Majestade me têm grangeado, que são assaz consideráveis, no número e na qualidade e inda no amor que me hão testemunhado nesta ocasião. Mas eu, Senhora, tenho tanto de agradecido às mercês que hei recebido de V. Majestade que não caberá nunca em mi o desprazer-lhe, e quando fosse necessário sacrificar a minha vida o farei pelo menor seu gesto e satisfação, como eu a terei grande no meio de minhas desgraças, se a bondade de V. Majestade conservar alguma memória dos serviços que eu hei feito a esse estado, depois que o defunto Rei me fez a honra de confiar-me a principal direcção de seus negócios, e de rogar a V. Majestade muitas vezes antes que morresse, que me retivesse no mesmo posto. Eu tenho satisfeito minha obrigação neste emprego, com a fidelidade, zelo e desinteresse que V. Majestade sabe, e me atreveria a acrescentar que com algum bom successo, pois todas as pessoas de bom juízo, e até os mesmos espanhóis confessam maravilhar-se menos das conquistas que as armas reais hão feito nos primeiros cinco anos da vossa regência, que deverem nos últimos três, soster-se os negócios, e salvar-se de naufrágio um baixel tão combatido e furiosamente assaltado de todas as partes e principalmente das divisões domésticas. Bem folgaria Senhora de poder esconder dos olhos estrangeiros o mau tratamento que se me tem feito, para que o vitupério não caisse em ùa nação que eu hei servido honrado e amado com tanta nobreza. Mas quando me virem errante e vagante entre eles com as pessoas que me são mais conjuntas, buscando só um lugar seguro, terão grande ocasião de maravilhar-se que um Cardeal que teve a honra de ser padrinho d'El-Rei seja tratado desta maneira e que não haja de tão fiel serviço podido alcançar ùa retirada segura em qualquer parte de um reino, os limites do qual se hão tão naturalmente dilatado todos e estendidos pelos seus cuidados. E rogo, Senhora, a Deus que assi como o que me há succedido não alterará nunca o amor inviolável que guardarei até à morte por as prosperidades de V. Majestade e grandeza de seu estado, assi faça bem depressa cessar as desordens e mostre que os que me hão perseguido o não fazem mais que contra a minha pessoa, com o que acabo».

\* B.A., Ms. 50-V-36, fól. 584 r.-584 v.

do intérprete que, em tantos anos de ausência, haverá perdido, com outras graças, a da boa língua. Mas como V. Majestade o conserve na sua, nada tem que desejar neste mundo se não que guarde Deus essa mesma Majestade longos e felicíssimos anos, como seus Reinos sempre lhe estão pedindo.

Roma, 3 de Abril de 1651.

De V. Mgde

Fidelíssimo vassalo e humilíssimo criado

*Dom Vicente Nogueira*

\* B.A., Ms. 50-V-36, fl. 585 r.

O

C.R.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 3 de Abril de 1651

Logo que saiu de Roma o P.<sup>e</sup> Nuno da Cunha, porque eu tinha causas, para me não abocar com o P.<sup>e</sup> Geral da Companhia pedi ao P.<sup>e</sup> Pedro de Valadares que fizesse por mi a petição de dar-se-me licença para fazer doação a V. S. dos dezasseis volumes do governo da Companhia, mas que não se havia de pôr limite algum a V. S. de torná-los em tempo algum, mas haver-lhe de ser tão próprios como se os houvera comprado com o seu dinheiro. Visto ser V. S. um dos grandes senhores do nosso reino e de vida e costumes tão religiosos, como se o fora de profissão, e tão prudente e circunspecto que (sem se lhe poer preceito algum) os não mostraria se não em sua própria mão a poucas e inda poquíssimas pessoas, sendo livros que nem inda aos mesmos Padres se fiam todos, e que tudo isto eu tomava sobre minha verdade e consciência. O P.<sup>e</sup> o soube, por sua muita bondade, representar tão vivamente ao Geral, que sendo a matéria que é, com tudo a assentia benignamente dizendo que ma concedia. Mas como eu me não contento de fazer as cousas bem, e procuro fazê-las rebem, a segunda vez, que depois de cinco meses de não sair desta câmara comecei a sair, fui logo a fazer a mesma proposta ao P.<sup>e</sup> assistente Luís Brandão, tão servidor e capelão dessa casa, sem lhe dizer como já tinha a graça do R.<sup>mo</sup>. Mas, ou o Geral então lho houvesse comunicado, ou como quer que fosse, ele me disse que eu seguramente os mandasse a V. S. E tornando a instar-lhe que por minha satisfação falasse com o Geral, ficou que o faria. Com tanto, Senhor, em um caixãozinho que estou fazendo para mandar a S. Majestade de cousas que aqui por seu dinheiro lhe comprei, vai um macete para V. S. destes livrinhos, que lhe entregará o senhor secretário Gaspar de Faria. V. S. os não mostre ao P.<sup>e</sup> Nuno porque não se peje de que eu, ido ele, intentasse cousa tanto contra o seu parecer. Mas, por isso mesmo, dissimulei e mostrei desistir quando me notificou que o havia de contrariar e que eu o não alcançaria e não para que V. S. mos agradeça, mas para que conheça os livros que tem e saiba tê-los de baixo de chave. Lhe asseguro sobre minha fé que os não achará na Vaticana, Borromea, Barberina, Mazerina, nem em outra algũa biblioteca que eu conheça. E não ocorrendo-me outra cousa que dizer, guarde Deus a V. S. muitos anos. Roma, 3 de Abril de 1651. E este bilhete cosa V. S. no princípio do primeiro volume para que em todo o tempo conste o título de doação com que V. S. os possui, e nunca se argua serem furtados.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 670 r.-670 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 1 de Maio de 1651

Esta é, de três que nesta nau escrevo a V. S., a primeira carta, e trata só do negócio da pensão de Lamego, tão merecida de V. S. e tão devida-lhe, e tão cansada e trabalhosa de concluir. E contarei prolixamente o que nela tenho feito e o pouco que me tem rendido.

Logo que recebi a de V. S. eu me fui ao assistente Luís Brandão, a quem Ferdinando Brandão dissera, como a mi, que quando feita por V. S. a diligência com o Deão para que lhe escrevesse, ela não aproveitasse, que despacharia as bulas em que pesasse ao Deão, e ao qual assistente tinha, como a mi, mostrado a súplica do Papa signada três dias antes da revogação e lhe disse que, porque eu conhecia este meu amigo romanesco por homem de pouca palavra, e que em tudo só trata de seu interesse, S. P.<sup>de</sup> lhe falasse muito branda e docemente, pedindo-lhe expedisse logo as bulas, porque se eu fosse o primeiro que lhe falasse, mais facilmente mo negaria, porque sempre lhe estou devendo grossas partidas de dinheiro. E se ãa vez mo negasse, já o não concederia ao assistente, considerando que eu por este desprezo me agravaria e que, com a resposta que lhe desse, eu continuaria com o Brandão até a expedição. Pareceu-lhe bem a minha razão e disse lhe falaria.

Tornei ao assistente daí a três dias e me disse que lhe falara e que Brandão prometera que logo expediria as bulas. Ratifiquei-me eu inda mais porque conheço muito o Brandão, e lhe perguntei se lhe pusera alguma dúvida. Respondeu-me que nenhũa, e que eu fosse da sua parte a solicitar a expedição. O dia seguinte, em amanhecendo, fui a sua casa onde havia nove meses que não entrara e dei-lhe o recado do P.<sup>e</sup> assistente. Ele se encheu de cólera e disse que ele tal cousa lhe não prometera nem tal dissera. E perguntando-lhe eu se o assistente lhe falara nesta pensão, me disse que ele lhe falara, mas que lhe respondera que ele não queria expedir porque V. S. zombava dele, não querendo-lhe pagar há tantos anos, e lançando por aquela boca sapos e cobras com tanta demasia que lhe disse eu que se daquela maneira me falasse em V. S., de quem sou criado, que lhe não entraria mais em casa – Como agora faltei dela nove meses e que me respondesse se havia de expedir ou não. E me respondeu que nem queria expedir, nem havia de expedir. E instando-o eu que para que efeito me havia feito a V. S. pedir carta ao Deão se agora havia de sair com esta novidade, respondeu que V. S. – despois que ele me prometera a expedição – lhe não quisera aceitar ãa letra que do seu débito lhe passara, a pagar a Gaspar Lopes de Mesquita, tratando-o como se ele fora um guilhote e um minchon. E escrevendo-lhe que V. S. não corria com Gaspar Lopez, nem tinha com ele comércio algum, eu com grande temperança e sofrimento me saí, e não tanto por não fazê-lo inimigo público, como porque sendo este

homem de pouca palavra e menos consciência, nos não rompa ou queime a súplica, e fiquemos de todo às boas noites. Tornei com tanto ao assistente a contar-lhe tudo o que era passado, o qual me disse que eu me não alterasse, porque Ferdinando Brandão havia de expedir, e que ele lhe iria falar segunda vez, e logo alhanaria a cousa. E mandando hoje ao assistente a Marco António, meu criado, a saber se vira a Ferdinando e o que com ele assentara, me mandou dizer que o vira, e que Ferdinando Brandão se lhe queixara das dívidas de V. S. dando-lhe tal razão que ele assistente lha aprovara e pedira o rol delas para que ele assistente o mandasse a V. S., e que com isso se alhanou Ferdinando Brandão e que expedirá as bulas. E isto é quanto neste caso é passado até hoje dia de São Felipe e Santiago, 1 de Maio, no qual escrevo e assino esta. E desde aqui até que parta a nau, solicitarei de tal maneira, assistente e Brandão, que vão nela as ditas bulas, e que se não forem não interveinha nisso culpa ou descuido meu. Mas espero que efectivamente irão, já seja de vontade, já de vergonha de faltar-se com a palavra a dous homens de bem.

Inda que esta carta estava para ir na nau, vejo-a tão vagarosa que a mando por via de França com a geral, e outra sobre nossas contas.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 675 r.-675 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

**Roma, 7 de Maio de 1651**

Na conformidade desta carta de V. E. de 27 de Janeiro em que me manda passe letra de toda a quantia com termo de três meses, lhe obedeço, pedindo a V. E. se sirva de ordenar este pagamento com a grande pontualidade que este criado lhe merece. E se V. E. já houver feito pagamento ao Senhor G.<sup>mo</sup> Nunez da letra que passei de seiscentos escudos de ouro, com o seu escrito lhe satisfaz esta quantidade, que do crédito do forragaitas não há que fazer conto porque diz o prelado seu filho que não teve efeito, por seu pai o revogar. E com tanto guarde Deus a V. E. Roma 7 de Maio, 1651.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 678 r.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 21 de Maio de 1651

Enfim chegou a desejadíssima de V. S. escrita na Vidigueira a 27 de Janeiro, que partiu de Lisboa a 20 de Março, e a estimei como costumam os criados quando recebem novas de seus senhores dilatadas de grão tempo. E porque tem muitos capítulos – e muito distintos – irei respondendo a cada um brevemente, ainda que com pouca ordem V. S. os irá lá distinguindo.

Fr. Martinho do Rosário é bom religioso nos costumes, mas no entendimento, limitado, e na prática dos negócios limitadíssimo, e o seu Vigário Geral Daniel Dongo me confessou tê-lo por ineptíssimo em todo o governo. E se isto não fora, não bastariam todas as diligências que contra ele faziam seus adversários. E se hei-de confessar a V. S. ãa verdade, nenhũa cousa me fez desajudá-lo e ainda persegui-lo, se não ãa letra – digo carta – que lhe colheu e abriu o Dr. Carrilho, na qual ele escrevia a Fr. Pantaleão, seu agente, que ainda que na nomina de Provincial ele pusera em primeiro lugar a Fr. Francisco de Sousa – por o não poder negar a suas qualidades – que ele Fr. Pantaleão procurasse que fosse escolhido Fr. Manuel da Esperança, e que de nenhũ modo o Sousa, do que eu fiquei tão scandalizado que já desde então me arrependi de havê-lo trazido às costas ante este meu amo, e comecei a desandar com os Cardeais, e me ajuntei com o César (ao qual não tiro a glória de ser o total autor) e se obrou de maneira que ele ficou como merecia. E o César se aproveitou tanto deste meu fastio que não só me não deu nunca ãa caixa de marmelada, e nem ainda ãa folha de papel, mas me vendia, como grande Mercê as perseguições que fazia a Fr. Martinho. Em suma, dou a V. S. por bem vingado de tanta ingratião. E escreveu-me o secretário Pedro Vieira que montara muito ante S. Majestade o aver-lhe eu escrito que não quisesse impedir a execução do que de cá ia. E depois que de cá partiram os despachos já não vejo ao César se não ãa vez ao mês a título de cumprimento, porque são nossos génios e condições totalmente encontradas, mas não entenda V. S. que tenho por boas as minhas.

Grandíssima dor me têm causado os trabalhos do Padre Fr. Manuel Pacheco, porque ainda que extremamente me tinha scandalizado em não escrever-me em 5 meses, e ainda mais com não escrever ao agente Carrilho, com cujo dinheiro fez a viagem, todavia em um grande meu inimigo me compadeceria vê-lo entregue nas mãos de seus adversários, e pasmei no nosso Rei, que é a mesma justiça, consentir que fosse metido na mão de Fr. Luís Coutinho, principalmente indo aquele homem a serviço seu, e devendo ser isto um salvo conduto. Mas se é verdade que o confessor d’El-Rei lhe é ainda maior inimigo, que há que espantar de nada? Deus o livre, e a nós todos, de cair a tiro de arcabuz dos que mal nos querem, principalmente se são frades.

António Carvalho de Perada, Prior de Bucelas, que dizem ser bibliotecário de S. Majestade, conheci bem quando era arcepreste de Lisboa, mas não lhe sabia habilidade de comprar livros, nem via nele sciência, ou peritia, que promettesse. Todavia fazem-se os homens, e em 18 anos que há que falta de Portugal – se estudou sempre – pode ser hoje doutíssimo, e é de crer que por tal o escolheria S. Majestade.

Estando eu muito persuadido em não tor[nar] a ..... nem provar nesta velhice novos ares, me confirmei totalmente com esta regra de remoque de V. S., e assi nem com calabrês me deixarei abalar, quanto mais com razões. E tenho bem grande lástima do pouco conto que aí se faz do trono real e de que a bondade da cabeça não gere maior medo e veneração. Mas a verdade é que homens ruins crescem no desaforo quando lhe saim bem os primeiros atrevimentos e eu desde que vi a Carlos, Rei de Inglaterra consentir ao Parlamento lançar de si os bispos, que sempre alí tiveram lugar, e depois disso condenar um inocente, como o era o Vizo-Rei de Irlanda só por afagar e ter benévolo o tal Parlamento, já dei por perdido o dito Rei, ainda que o haver de ser degolado num cadafalso não podia imaginar não achando em toda a antiguidade exemplo semelhante. V. S., que é mancebo e lhe resta longa carreira de vida, esteja sempre atento a estas minhas suspeitas, que quererá Deus me saiam falsas. Mas ou me eu engano muito, ou esta coroa há-de suar muito para se poer na altura de todos os outros reis absolutos. Principalmente quando a um atrevimento e a outro quererá cada um arremedar, e até um jesuíta quererá fazer pernas e contradizer a quem devera tremer. Enfim «Alla se lo aya Martha con sus pollos!» que eu, se lá fora, havia de ser o branco contra quem todos atirassem, e por maior que fosse a inocência, não faltaria quem a atravessasse.

O Padre Vieira não sei como é tratado dessa pátria, mas sei de certo que não veio dela maior sujeito a Roma e eu confesso que em 16 anos dela não tinha, nem tive maior deleite que ouvi-lo e aprender dele.

Sempre me dói de que estando-se em Tolon rogando a Monsenhor Siggard, procurador de Manuel Roiz de Matos que quizesse aceitar o caixão grande de V. S. sem prejuízo seu, ele enteimasse em o não querer receber sem aparecer primeiro o pequeno, sendo assi que o grande vale 105 mil reis, e o pequeno 4 ou 5, no que se mostrou muito ruim homem de negócio, pois já V. S. teria os seus excelentes livros na galária, e não viriam agora os raivosos piratas a fazerem e começarem ãa nova demanda, que nunca se acabará. Se bem o senhor residente deixa em Paris o negócio tão lhano, que posso cuidar que tudo se concluía bem.

Dou a V. S. parabéns de haver lançado de si os Concílios do Lobre, e os Scotos e ainda o louvaria mais se houvesse feito outro tanto do seu *Theatrum uitae humanae*, em muitos tomos que aqui valem 7, 8, 9, 10 mil reis, e escolhido o que de lá lhe pedi e me mandou nos 5 escudos que lhe custou, e não ponho a substância em custar-lhe 2 mil reis o que lhe custou ao menos 7. Mas em ser muito melhor o de um tomo que o de muitos, e se mos dessem ambos de graça escolheria o pequeno. E a demonstração é claríssima, mas não quero gastar nela tanta escritura.

Bejo mil vezes as mãos a V. S. pela mercê e presente que me faz da caixeta de âmbar, contas, e bolça, que estimo e tenho por grande honra, mas não deve V. S. usar de sua liberal condição, ainda em cousas pequenas, enquanto não satisfaz todas suas dívidas, e se safa de todos seus acredores, porque assi o dita a consciência, e ainda mais a honra. Mas de todo o modo agradeço de novo este presente. E quanto às laranjas tenho grande medo que cheguem todas podres e que não se nos luzão tão felizmente como as passadas, porque tardou a nau em chegar desde Lisboa a Liorne 19 dias, e ali estão ainda as laranjas há já 24 dias sem ainda serem partidas. E o Senhor Cardeal meu senhor beja muitas vezes as mãos por os três pés de laranjeira que V. S. me escreve lhe manda que quererá Deus cheguem em bom estado. Outros dous pés lhe manda o P.<sup>e</sup> Nuno da Cunha. E contam os passageiros (porque ainda cá nada chegou) que as do P.<sup>e</sup> Nuno vêm concertadas, e cerradas numas gelozias tão estreitas e perfeitas que cuidam se igualarão às que ficaram em Lisboa. E também o D.<sup>or</sup> Arroio trás nesta mesma nau outros pés de laranjeira para o jardim do Papa, que lhe manda seu irmão Gaspar Dias de Mesquita. Em suma, a Itália se verá breve rica destas laranjeiras, sendo as primeiras que cá se viram e tanto admiraram as que V. S. me fez mercê mandar por Luís Álvares, e eu cuido da rara bondade deste terreno que hão-de ser melhores que em Lisboa, e na própria China, porque não vem fruto de fora que aqui não melhore.

Folgo muito que V. S. tenha tão fermoso Conde D. Pedro como o que lhe trouxe o Senhor D. Jorge. Há fama de que aqui se comprou algum por 20 mil escudos, têm chovido tantos de Nápoles, e ainda de Madrid, que me rogavam que comprasse um por 10 mil escudos, mas eu o remeti ao P.<sup>e</sup> Jesuíta P.<sup>o</sup> de Valadares que os deu com muito gosto. E para V. S. comprei um Chacon dos novos em 2 tomos por 15 escudos e meio, que depois que passou a lufada do ano santo, que vendiam a 19 e 20, não há hoje carestia deles.

Manuel de Abreu, capelão de D. P.<sup>o</sup> de Lancastro, me trouxe ãa carta de recomendação em certas fraderias. Informei-me miudamente se tinha seu amo – como dissera a V. S. – 7 mil volumes. Disse-me que os tinha então, mas que com 3 ou 4 livrarias do Cadaval e outros que comprara, que passavam hoje de 10 mil. Mas já tenho dito a V. S. que em matéria de livros me não faça conta dos quantos, mas dos quais, que estimo mais as 16 cartilhas do governo da Companhia que a V. S. hei-de mandar nesta primeira nau, que os 18 volumes das duas Bíblias Regia, e Richilio, porque estas se acharão por 200 e 300 escudos, que dará qualquer mercador, mas os livros da Companhia não alcançarão nenhum príncipe, ainda que desse mil escudos, se as cousas daquela comunidade não mudam stilo. E assi não se me louve V. S., nem se me vanglorie da sua livraria, porque só deve prezar suas próprias virtudes, mas não me inveje nenhũa livraria de Lisboa, porque cuido que do muito bom tem V. S. tanto como quem mais.

Este santo Papa é de condição tão negativa que pedindo-se-lhe excomunhão para não se tirar livro da livraria a negou dizendo que esta deve só conceder-se a lugares públicos que não tem quem os guarde, mas que os senhores curiosos conduzam por seu dinheiro quem tenha este cuidado.

O mal da guerra do Brasil está em sermos para tão pouco que não houvésemos lançado dele no primeiro dia os holandeses, pois ou tarde ou cedo havíamos de romper com eles, e quando ali não possuíssem um palmo de terra tínhamos então com eles muito excelente ajustamento, e ali eram bem empregados os milhões que agora tão sem propósito lhes mandamos oferecer, não servindo o saber-se que os temos, se não de que se descomponham connosco os Franceses. Enfim às cousas daí não há se não levantar os olhos ao céu e dizer: «Perdonales tu señor», tanto se toma às avessas o rasto de tudo. E muito folgo de V. S. me escrever que o Bispo Conde fica já em graça d'El-Rei, mas muito me peza que nessa Majestade haja tão poucas légoas da graça à desgraça.

Lembra-e comprar na capela de Lisboa 3 e 4 bolças de água de diversos tamanhos e galantarias, e hoje para V. S. me mandar ãa é necessário que a mande pedir a Tângere a um capitão seu cunhado. E destes nadas tiro quão nada está em tudo Lisboa, e quanta razão têm, além de V. S., dizerem-me outros grandes personagens que eu lá não vá porque não acharei a Lisboa que deixei.

À Senhora Marquesa escrevo largo sobre a matéria de que se me queixa, mas a verdade é que aqueles seus falsos testemunhos são sobre corpo feitor.

V. S. na materia das altezas notou com o acerto que o fará sempre, e dos desacertos daí não há muito que maravilhar estando nós tão no cabo do mundo e onde tão tarde nos amanhece, e onde se faz substância do que não tem nenhũa, mas é um pouco acidente. E já disse a V. S. como a Pantaleão Roiz se mandaram dar da secretária do antigo Conde da Idanha o livro ou livros que pudessem servir-lhe nesta corte de Roma. E deram-lhe um que ele com grande secreto me emprestou. E esperando eu que fosse algũa quinta essência política, com que eu enriquecesse meu entendimento para toda a vida, me puz com muito cuidado e atenção a lê-lo, e eis que pouco menos de a metade se gastava em vários conselhos, discursos, e deliberações sobre o como havia de ser tratado nas cortesias um bastardinho de 15 ou 16 anos d'El-Rei D. João 3.º, a quem ele fazia Arcebispo de Braga. E isto tão de ciso como se fora cousa de importância, sendo assi que aos bastardos do mais illustre emperador em sangue que há havido no mundo, Rudolfo 2.º, neto por pai de Ferdinando 1.º, e neto por mãe de Carlos 5.º, o tal bastardo seu chamado Matias, vindo a Frandes não achou mais de ãa mui seca Senhoria, duvidando-lhe todos os espanhóis a excelência. E aos bastardos de Carlo Manuel, Duque de Saboia e genro de Filipo 2.º, não dão aqueles vassalos mais que Senhoria Ilustríssima, que é menos que a Senhoria nossa, e folgo muito que V. S. não concorresse na impertinentíssima Exç.<sup>a</sup> de Monsenhor Nuncio Bornhi.

De quantos livros de Campanela V. S. deseja e pede, não achei nenhum se não o chamado «Medicinalis», porque são tão pedidos e desejados que nenhum só se acha nunca nos livreiros. E nem esse me chegaria às mãos se não fora a desgraça do D.<sup>or</sup> Castellano, lente de prima de medicina e médico já de algum Papa. E não estou certo que se achem estampados os 4, mais que a V. S. não mando, porque realmente os não vi nunca. Fico todavia advirtido para pedi-los de Veneza e Basileia porque me dizem que apenas se acabavam de

imprimir as particulares obras deste autor em Leão, quando os mercadores da vezinha janela as passavam pelo largo e levavam a Alemanha.

Neste maço torno a V. S. os papéis de D. João de Souza que tão pouca sorte tiveram neste pontificado, e são eles tão honrados que deve folgar muito D. João de guardá-los no seu escritório, porque se fora filho do Duque de Bragança não poderia a Majestade Cristianíssima falar dele com maior estimação e respeito.

Ferdinando Brandão estava muito posto em fazer aqui ãa impressão em forma de quarto daqueles «Commentários dos Távoras» de Caparica pondo-lhe no princípio um discurso meu em forma de elogio das qualidades, partes, e merecimentos da pessoa de V. S., e grandes obrigações que esse reino e o mundo todo têm à ilustríssima casa Gama descendente do 1.º D. Vasco, e ainda eu esperava fazer-lhe que imprimisse também a composição fabulosa e de cavalarias da Senhora Condessa sua mãe que, apesar da inveja, foi a melhor pena de todas as mulheres ilustres do seu tempo. Mas como este nosso amigo é tão de vidro que qualquer bafo o empana e qualquer movimento o entorna, estão estes intentos por agora parados, e eu suspenso da breve escritura em que desejava poer a mão para que os descendentes de V. S. tivessem um retrato de tal ascendente, no qual, como em espelho, se eles remirassem e vissem quais devem ser. Todavia, ainda que não estou certo de poder tornar este homem, peço a V. S. que de todos os descendentes do 1.º Conde Almirante – em horas desocupadas – me mande as maiores notícias que tiver, e não se canse em serem bem escritas, ou bem notadas, mas somente que sejam muito miúdas e muito verdadeiras para que não vacile o crédito do cronista, e deixe-me o cuidado e disposição, que quiçá ganharei honra de bom escritor, e V. S. não perderá nada com sê-lo eu seu.

Tive boas e grandes ocasiões de enriquecer-me de livros depois que vendi a V. S. os primeiros, tendo sempre olho a que fossem (ao menos na maior parte) os que V. S. não tivesse com pensamento de que tudo fosse parar na galeria de V. S. para ser um museu, não só dessa cidade, mas de todo esse reino e quantos curiosos a ele chegassem. Mas como aí, logo ao começar a livraria, começou logo a inveja e a perseguição a contrariá-la, vi eu quão justo dor V. S. tinha de perder o gosto dela, e assi por isto, como por ver quão mal a V. S. lhe ia nesta navegação do mediterrâneo, e nos riscos que correu nela por culpa de mercantes portugueses, mudei de intento e me resolvi a fazer a S. Majestade um presente tal qual do que com sua fazenda tinha comprado, parecendo-me que para encher vazios da sua real biblioteca podia ter gosto deles, e lhos encaixei em 6 caixões grandes e um pequeno, para que até nisto se igualassem com os primeiros de V. S. E fez-me Deus mercê – e a boa fortuna de S. Majestade até nestes nadas – que em tempo que o mar estava tão cuberto de inimigos, que em Amburgo nem por 300 cruzados, nem por nenhum preço mos quiseram segurar, chegaram a salvamento a Lisboa, e S. Majestade com gosto os recebeu e mos agradeceu com ãa carta que val mais que eles. E pedi então ao senhor secretário Gaspar de Faria que fizesse ver a V. S. – como ao Senhor e amo que tenho, a lista deles feita com a minha prolixidade, como já os terá vistos, e folgarei de saber de V. S. o que lhe pareceram, e cuido lhe conten-

tariam principalmente as muitas histórias. E também folgarei de saber se contentaram e quanto a Alteza Real do Príncipe Nosso Senhor, que já naquela idade, como mecânico em todas as ciências e artes pode julgar com tanta suficiência, como seu bisavô, o grande Condestable de Castela e Leão, quando tinha 70 anos.

S. Majestade me mandou dinheiro e rol de muitas curiosidades que aqui queria que eu lhe comprasse como o fiz, e ainda que caberiam num pequeno caixão. Todavia com ocasião de algumas dúzias de livros bem curiosos que de novo lhe presento – parte havidos de novo, parte deixados cá por reter alguns – hei ordenado ao carapinteiro, que aqui com nome estranho, mas gracioso, chamam «Marangon», que mo fizesse um pouco grande para nesta envolta meter os Chacões de V. S., que são os melhores, ainda entre os novos, porque têm duas vidas do oitavo Urbano, que ainda então vivia, e juntamente os livros do governo da Companhia, que ainda que só se me concedeu poder deixá-los por minha morte a V. S., eu quero em vida fazê-lo meu depositário deles para que não sucedesse roubar-se-lhe, ou todos, ou alguns. E os que me deu a boa memória do P.<sup>e</sup> Geral Mucio são 16, mas negou-me o 9.<sup>o</sup> – dos seus privilégios – e com muito razão, porquanto em algum muito estranho que o Papa lhes concede, diz que porquanto a outras muitas religiões tem concedido privilégio que todas as vezes que conceder algum à Cartuxa, ou Companhia de Jesu, se lhes concede a eles por comunicação o tal privilégio, declara ele Papa que se por algum caso este privilégio que concede aos Padres da Companhia for sabido das outras tais religiões, que logo, ipso facto, se entenda haver revogado os tais privilégios por maneira que a Companhia dali por diante fique sem eles. Logo, justamente, me denegou o Geral o que para mim não era de proveito nenhum, e para ele e eles de grande perda. Mas eu encarrego a consciência de V. S. em não deixar sair nenhum da chave de V. S., nem diante de si deixar lê-los, nem trasladá-los de frade, ou advogado algum que possa valer-se deles contra a Companhia, à qual de outro modo seríamos ingratos de fazer de nós dous a confiança que não faz de nenhum Cardeal nem Príncipe secular.

Irão pois no caixãozinho sobrescrito a V. S. os chacões comprados com o seu dinheiro e o *Medicinalis* de Campanela que lhe presento, e os 15 livretes da Companhia. E quanto ao mais, que são guantes e bagatelas, e um presentinho que faço por mostra de agradecimento a seu criado e agente Francisco de Almeida, e de tudo o incluso no caixãozinho, quando já o tiver cerrado, farei um rol muito por miúdo e o meterei ainda nesta carta. Os Concílios, digo os Bulários, não comprei porque como cuido que nos livros de Tolon vão os de dous tomos, com os quais V. S. quiçá se contentará, me pareceu melhor forrar-lhe os 60 reis o que lhe custaram as Décadas do Couto, de Alemanha, e os tais seis mil reis me carregou nas nossas contas.

V. S. de meu fraco parecer nos desgostos com seus parentes quebre sempre por si, porque essa é a grandeza verdadeira dos maiores. E quando algum é cabeçudo e amarrado, como o Senhor Rui Lourenço, V. S. seja a mesma mansidão, e ainda a mesma manteiga, que isto é o que o Espírito Santo chama poer aos adversários brasas na cabeça. E não o digo só com parentes, mas com toda a sorte de pessoas quebre V. S. por si, e chame-me nomes

quando isto não ceder em maior glória sua. E ainda que todos os seus criados lhe hão-de dizer o contrário, e que V. S. faça e aconteça, este que é mais velho que todos eles, e o maior antigo da casa da Vidigueira, não mereça nisto menos crédito.

Grande gosto hei tido de ver quanto deve à pessoa de V. S. essa dita Ilustríssima casa, pois sendo tão moço, com prudência de muito velho tem acrescentado-a em poucos tempos mais que nenhum de seus progenitores fazendo-se senhor nesses seus arredores de tal vila, que lhe passa de dous mil cruzados, que é outra cousa que o Vimioso, donde estive e soube que vale de renda ao seu Conde escaços vinte mil reis, e outro tanto Marialva, sendo aquelas casas toda a fumaça do mundo. E não me alegro menos de ir V. S. aperfeiçoando tanto a sua habitação da Vidigueira com as maiores comodidades de ãa vivenda com plantas novas e outros regalos, que me lembra do Senhor Conde de Oropeza, sogro de D. Duarte de Bragança, louvar-se de haver no meio da estremadura composto e feito tão mimosa habitação que nada tivesse que invejar à de Madrid. E com isso, quando morreu, se lhe acharam no seu escritório despachos dos ofícios de Vizo-Rei de Nápoles e Presidente de Castela os quais, com ânimo grandioso e ainda ânimo capuchinho, repudiou. Mas com tanto secreto que ninguém o soube em vida. Que cousa esta para os grandes de hoje, quando o Duque do Infantado com títulos que enchem uma banda de papel, vem a ser embaixador de Roma e suceder com pouco intervã-lo a D. João Chumaceiro, só por chegar ao Ormuz, ou Çofala de Nápoles.

Não quis desarmar a livraria de meu Cardeal dos retratos que desejo mandar a V. S. para a sua, até vir de Veneza onde é ido o copiador, do qual me sirvo e quasi toda esta corte. Mas quando venha me não esquecerei, porque tenho grande memória daquilo que ãa vez me saiu da boca sem haver mister quem mo lembre, e todavia procure V. S. que se lhe faça em Madrid uma cópia do retrato de João de Barros que está na livraria do Condestable, que (se me não engana a memória) é diferentíssimo do que põem o Chantre de Évora na sua vida. E com tanto, Senhor, me parece que hei satisfeito a quanto V. S. me toca nesta carta, porque da pensão de Lamego e das nossas contas escrevo de mão própria cartas particulares. E esta primeira via vai por França para que chegue mais cedo, mas a segunda irá por mar quando o caixão d'El-Rei, a que Deus dê boa viagem, e a V. S. e S. Ilustríssima família guarde Deus muitos anos. Roma, oito<sup>69</sup> de Maio de 1651.

*Vicente Nogueira*<sup>70</sup>

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 671 r.-674 r.

O

L.S.

<sup>69</sup> O «oito», escrito por extenso, emenda um algarismo de data diferente, aparentemente 21. E nas costas da carta escreve-se: «D. Vicente Nogueira, 21 de Maio. R. 24 de Junho» – Cf. B.P.E., cód. CVI/2-11, fól. 674 v.; Veja-se também a carta de 22 de Maio em que se escreve: «Esta é a segunda carta que escrevo a V. S. e é só sobre nossas contas...» – Cf. B.P.E., cód. CVI/2-11, fól. 676 r.

<sup>70</sup> Só a assinatura é que é da mão de D. Vicente Nogueira.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 22 de Maio de 1651

Esta é a segunda carta que escrevo a V. S. e é só sobre nossas contas, em que tinha tantas e tais razões de mover a V. S., que haveria por elas vendido a própria camisa para satisfazer-me. Mas deixo de referi-las, por a palavra e juramento que V. S. me faz nesta sua de 27 de Janeiro que em três meses de dia a dia me pagará, do qual teria por sacrílego duvidar com o que V. S. me escusa muita vergonha, e a si próprio, muita dor e desconsolação se soubesse as minhas.

Se V. S. se houvera estreitado e pagado-me a seu tempo, haveria ganhado mais de duzentos cruzados no preço dos escudos de ouro das estampas que então corriam a novecentos e oitenta reis e hoje a mil e cinquenta. E esperam os mercadores que brevemente subirão a mil e cento, que estes são os frutos certíssimos da mudança da moeda. E eu inda houvera ganhado mais no emprego. Mas é de crer que V. S. não poudes e assi, no meio de meus empenhos (pesados quando no geto pagava a dezoito por cento, mas inda mais pesados, os sem interesse, em Ferdinando Brandão havendo de suportar-lhe mil supercherias) me compadecia de V. S., esperando sempre de sua verdade, o que hoje vejo, e é que em vindo-lhe a sua renda da Índia, se resgataria a si, e a mim.

Francisco Nunes Sanchez me fez as contas com V. S. porque sendo eu na teórica quiçá o maior aritmético de Portugal, na prática sou como um minino órfão, que é ãa das marcas de que nasci para mais alto estado quanto à urdidura. Mas Deus sobre todas as sortes justissimamente me deu a presente, com a qual me conformo, como se nunca me houvera visto em outra, nem nunca a esperara melhor.

Louvei a distinção das duas contas: ãa do que V. S., como meu Senhor e procurador, aí arrecadou de Diogo Duarte. E nesta, que foi feita por mil reis, meti tudo o que V. S. aí me comprou, convém a saber: os nove mil e setecentos reis dos livros, pivetes e pastilhas; os seis mil das Décadas, de Labanha e Couto; e os dous mil e quatrocentos e cinquenta da meia onça de bazares que em Lisboa me comprou e mandou Gonçalo Pinto Soares, que inda que me não avisou o preço, cuidando que eu as quereria de presente, todavia soube eu que era hoje o corrente, de ãa carta do presidente franciscano Fr. Estêvão a Fr. Diogo César, em que lhe manda dez onças, dizendo-lhe custaram quarenta e tantos mil reis. E não chegando a cinquenta, supuz que o mais que podia ser eram quarenta e nove mil reis. E a esse as meti, e não foi melindre metê-las em conta quanto V. S. me faz inda nesta nau muito maiores presentes, mas razão de que V. S. não tem de sua colheita bazares. E que pois lhe custam dinheiro devam também de custar-mo. E desta conta procuratoria me ficou V. S. a

dever cento e um mil e tantos reis que ao preço que então corria de 980 fazem escudos de moeda romana cento e cinquenta e cinco, e baiques 30 com os quais começa logo a segunda conta que é dos livros que vendi a V. S. e até do chacon que irá na nau, e custou quinze escudos e meio, o que tudo faz soma de dous mil e um escudos, e baiques cinquenta e cinco. E quanto às partidas que V. S. há-de haver as irei aclarando: da Bíblia interlineal de Pagnino quatro escudos que tanto custou a V. S.; do *Theatrum vitae humanae* que V. S. me tornou, cinco escudos que tanto lhe custou; do Plutarco em seis tomos, que V. S. me fará mercê mandar-me, doze escudos, que é o último preço que V. S. por ele me deu; de um Aristóteles que a V. S. dará para mandar-me o residente de França, Cristóvão Soares, dez escudos desta moeda de Roma se tão grandes são os de Paris, onde os ele comprou, e ãa partida de 40 escudos e quarenta baiques de que fiz pequeno serviço a V. S. para que os livros da nau Victória lhe ficassem só em escudos 600, havendo primeiro feito um abatimento de preços de 29 escudos etc.

Pesou-me que V. S. não pagasse vinte mil reis ao parente de Christóvão Soares, porque havia desejado que ele, em Paris, deles me comprasse certos livretes. Mas estava em tanta miséria que por lhe faltarem, mos não comprou e de que V. S. não aceitasse por minha honra, a letra dos seiscentos escudos de ouro, de Hierónimo Nunez Perez, que o crédito do forragaitas, ele com tempo o revogou. Mas mil vezes me pesou mais pola vã glória de Fr. Diogo César que devia, por Francisco Nunez, saber algo de nossas contas (porque eu com alma vivente as não comunico, que sei muito bem as leis da honra e da amizade) e logo com ãa trombeta andou publicando que a minha letra havia de tornar protestada, alegando tantos e quantos, de Jerónimo Nunes da Costa e outros. E chamando a meu criado Marco António para se lhe compadecer muito (veja V. S. a maldade) da minha perda e pobreza de V. S. este – que além de ser um muito discreto italiano, ia de mi bem prevenido – depois de dizer-lhe mil honras de V. S. e das confianças que comigo tinha, como com criado seu, rematou a prática da pobreza com um período deste sentido: que os senhores de casas tão grandes como a do Marquês, que é um dos primeiros senhores de Portugal sempre tem menos do que hão mister, porque não sabem estreitar-se nem tacanear, e assi que quantos italianos vinham de Paris não sabiam falar se não no lustro e esplendor do Marquês, que era ali a honra de todos os embaxadores além do que hei ouvido, que os senhores daquela casa nunca tiveram officios de administrar fazenda d’El-Rei, e com isso lhes faltou a ocasião de fazerem grandes riquezas e patrimónios, mas só serviram na guerra, governos e presidencias, não entrando em suas mãos dinheiro d’El-Rei pelo que, R.<sup>do</sup> P.<sup>e</sup>, se o Marquês é pobre, em respeito de seu alto estado, eu ouvi dizer a portugueses que é muito mais rico que o senhor Luís César – inda que este o seja muito, em respeito de outros fidalgos particulares –, com o que ele ficou bem chofrado e nunca mais lhe nomeou a V. S. que lhe não queira mal, cuidando que diz isto, em ódio seu, porque realmente lhe não nace se não da ruim natureza, e peor língua, que nem à mãe que o pariu perdoa, nem às irmãs, ou cunhadas. E, em suma, está conhecido e aborrecido de quantos o conhecem.

E ao próprio doutor Arroio, que o serve todos os dias com sua carroça e mimos, não perdoa. E até comigo levantou já algũa ruim antífona contra Fr. Francisco de Sousa. Mas eu logo lha atalhei dizendo que diferentes ausências lhe merecia ele. Porém tudo isto seja só para V. S. posto que são cousas mais públicas que a praça.

Se V. S. (o que não cuido) tiver pagado a Jerónimo Nunez os seiscentos escudos de ouro, ou parte deles, nem por isso deixe de aceitar a letra. E em pagamento lhe dê o conhecimento que dele tiver. E estou com grande esperança de que agora me há-de tirar V. S. de todas minhas misérias, e dar-me comodidade de fazer um testamento muito cristão, pois há visto quanto hei procurado não molestá-lo, sendo a maior partida já desde Maio de 48 há já quasi três anos, paciência que merece ser olhada de V. S. com algum amor e respeito. E quando cesse entre nós esta pesada diferença de creedor e devedor verá V. S. as mostras de ternura e amizade que hoje não uso, porque lhe não cheirassem a negociação e desconfiança. E com tanto guarde Deus a V. S. muitos anos. Roma 22 de Maio de 1651. E esta vai por França em maço d'El-Rei para que o Senhor Secretário a mande logo a V. S.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 676 r.-677 v.

O

L.S.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Lisboa, 12 de Junho de 1651

Poucos dias antes que da Vidigueira saísse para este lugar, recebi um escrito de V. M. de 3 de Abril que é só o com que me acho de V. M. de muitos meses a esta parte, desejando eu sempre saber que passa V. M. com saúde e que me tem na sua memória porque sou o mais certo servidor que V. M. tem e que mais [?] merece lembrança do Marquez de Niza. O escrito conservarei sempre na forma em que V. M. me avisa e por ele cobrarei do secretário Gaspar de Faria Severim os 16 livretes do governo dos Padres da Companhia que estimo com todas as circunstâncias e por todos os receios e por ver que se não esquece V. M. de me fazer o favor que lhe mereço. Os livros receio muito que venham no navio genovês que o Príncipe Roberto tomou no estreito e trouxe até o Algarve donde deitou alguns religiosos com muitas cartas escrevendo a Sua Majestade a que se tem respondido por três vias expressas para que largue a nau. Nas fazendas cuida não haverá dúvida e por ora se espera a resposta e eu espero ter carta de V. M. porque delas depende saber o como me hei-de governar em tudo, porque da Vidigueira escrevi a V. M. com muita largueza.

Mal podia eu nunca imaginar na triste causa que me tirou da Vidigueira e me trouxe a esta Corte e atirá-la a V. M. me tira a lástima. E assi remeto a V. M. com esta, fechado em falso, a carta que escrevo ao Padre Luís Brandão. Dela e dos papéis que acompanham verá V. M. a minha rezão e a monstruosidade que vimos nesta hora com infinitas circunstâncias a fazerem maior. Todos andam como assombrados e são quatro clérigos muito nefandos havendo muito que dizer. Outros papéis ficamos fazendo porque em caso que S. Majestade não defira, partirá logo a Roma com eles ãa pessoa muito particular, porque a defesa é natural e conhecida a todos e nos hêmos de tratar de remir tão grande excesso de donde der. E mais quando não queremos recorrer ao turco se não ao Papa, cabeça da Igreja. E já os senhores da Inquisição, não sentindo, imaginaram que queremos recorrer a Roma por terem entendido que sobre a Inquisição não há Deus nem Santa Maria. Do Rei não falo, porque zombam dele tendo por escudo o secretário Pedro Vieira que tem irmão inquisidor. V. M. me há-de fazer mercê acudir e a todos os que neste negócio somos interessados – que somos muitos e muito honrados – e a não sermos tanto, causa nos tem dado Dom Francisco de Castro e Pantalhão Roiz para fazermos excessos com que El-Rei de Castela tirara grandes vantagens. E não falta quem diga ser este o intento de Dom Francisco de Castro quando mandou obrar tão grande novidade. V. M., depois de lida a carta e papéis, se há-de servir de os levar ao Padre assistente e de praticarem sobre eles tudo o que lhes parecer, avisando-me por França, Itália e Holanda do que entenderem devemos fazer e do

que julgarem podemos esperar de Roma e vias por que caminharemos. E nós, quando não haja mais remédio que o de Roma, hêmos de alegar tudo o que nos parecer, dê por onde der. E a pessoa que for sei que há V. M. de aprovar por ser muito pera isso. A pressa com que faço esta é pena que me acompanha. Por via do forragaitas que esta entregará vai ãa caixa em que vão as duas bolças turcas que chegaram de Tângere de onde as tinha pedido, e duas mais de âmbar – ãa com pastilhas de boca e a quinta parte da *Monarchia Lusitana* que agora saiu. A F. João Baupista mando entregar 16 escudos para remeter a V. M. doces na forma que os costuma mandar fazer por eu não ter lugar, com a ausência de minha casa, de os mandar fazer, para a qual me desejo voltar com toda a brevidade porque só fora da Corte se passa bem. Guarde Deus a V. M. como desejo, Lisboa em Junho, 12 de 1651.

B.N.L., cód. 1977, fól. 121 v.-122 r.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Lisboa, 19 de Julho de 1651

Poucos dias há que escrevi a V. M. a primeira via por um navio em direitura a Liorne em companhia das bolças turcas que me chegaram de Tângere para esfriar água, e a segunda por Holanda, tudo em maço do forragaitas, com as bolças turcas em ãa caixa de pinho, duas bolças de âmbar, ãa com pastilhas de boca, e a quinta parte da *Monarquia Lusitana* que agora saiu. Estimarei que tudo chegue a salvamento.

Sei tão poço do mundo que na carta falava em Fr. Pedro Baupista, sendo ele morto como ao depois me disse Fr. Manuel Pacheco em quem falarei adiante.

A Santa Clara tenho mandado encomendar marmelada para ir a V. M. em bocados. Irão na primeira nau concertados na forma em que os mandava Fr. Pedro, até quantia de 8 ou 12 mil reis.

O secretário Gaspar de Faria me remeteu ãa carta de V. M. para a Marquesa que abri por nos termos dado essa permissão um ao outro. Dentro achei a memória dos cinco livros de Campanela que tinha encomendado a V. M. e estimei muito que se tivesse já achado um deles de que logo dei aviso a S. A. Ficou contentíssimo e espera com grande alvoroço pelos mais, porque fará V. M. toda a diligência.

Bem sabe V. M. quão necessária me é hoje, reformada, a licença que V. M. me mandou pelos livros proibidos, a qual veio por tempo de dous anos, a qual os inquisidores, que também como isto guardam os breves de Roma, deixaram ficar com os róis dos livros sem me tornarem mais nem ãa nem outra cousa. E tanto que se acabar os dous anos da licença hão-de me dar os livros. E eu antes os quero ver queimados que vê-los em seu poder. E assi me há-de V. M. fazer mercê de apertar por reformar esta licença que em outra forma irá às unhas de lobos. A segunda via da licença tenho na Vidigueira que mandarei buscar e autenticar para remeter a V. M.

Em 16 deste, pela manhã, esteve comigo Jerónimo Nunes Peres e me entregou a carta de V. M. de 7 de Maio e apresentou a letra em que logo pus o «aceito» e lhe disse a forma em que havia de ser a paga. Ficámos de acordo. Ele me disse havia inda, na qualidade de avisar a Francisco Nunes Sanches de como a letra ficava acertada e eu não escrevi no mesmo a V. M. com este aviso, porque fui a Sam José ver o Conde de Cantanhede que lá estava havia quatro dias para deitar os 7 galeões que saem a correr a costa. Em forma que temos ajustado nossas contas, e em meu poder fica a que V. M. me remeteu com a carta de 22 de Maio com duas mais que me mandou o secretário Pedro Vieira da Silva. Irei dando satisfação conforme ajustar com Jerónimo Nunes. Irei cobrando quitações que, por vias, irei mandando a V. M.

A carta larga de 22 de Maio irei respondendo nas horas que tiver de meu. E se ainda lá estiver o Padre Fr. Diogo César saiba que as letras de V. M. – inda que saiam de grandes quantias – que se acertam, porque assi como esta se aceitou, se houvera de aceitar a primeira, se Jerónimo Nunes falasse comigo ou mandara e se não contentara de falar com um criado meu.

Nego o que V. M. me diz na carta do primeiro de Maio em rezão do que passou com o Padre assistente e Fernando Brandão na queixa de dizer que eu lhe não quis aceitar a sua letra e para que V. M. fique inteirado relatarei o que passou. Nesta cidade há um mercador que chamam Gaspar Dias de Mesquita, irmão desse Domingos Arroio. Este Homem, logo que cheguei de França, induzido pelo camareiro-mor, me fez ãa grandíssima velhacaria dando um memorial a El-Rei – de que se fez mui pouco caso – e Pedro Vieira mo mandou. A este tal homem mandou Fernando Brandão ãa letra, sem contas nem carta de aviso como é costume. Mandou-me Gaspar Dias a letra, pus nela que não a aceitava por vir a pagar a Gaspar Dias e por me não virem contas nem carta de aviso, que vindo-me a letra – inda que lhe faltasse estas duas partes – a aceitaria vindo a pagar a outra pessoa. Isto é o que se passou nesta matéria. Depois do passado não tive mais carta de Fernando Brandão, nem do Padre Luís Brandão a tive nesta ocasião. E assi não sei o que assentou com Fernando Brandão, mas espero que V. M. e o Padre assistente ajustem isto em forma que se possa conseguir.

Do Padre Frei Martinho do Rosário não tivemos mais novas depois de partido de Nante. E assi não sabemos se chegou a essa Cúria e o que tem obrado em opposição ao Padre Frei Diogo César. Este escreveu cá a várias pessoas, segundo se me relatou, que no capítulo que faria tudo o que quisesse por ter todos os vogais franceses e muitos italianos. Com as primeiras cartas saberemos o estado em que ficou. Os vogais que daqui iam foram roubados por ingleses e lançados em terra de donde passaram a Madrid por Valença. Em Madrid foram mui bem recebidos e se lhe fez toda a boa passagem até Elvas, e o dia em que chegaram a Badajos chegou aviso como a Rainha de Castela era parida de ãa filha, e isto quando mais afirmavam todos que não era ela para conceber.

O Padre Fr. Francisco de Sousa me disse escrevia a V. M., passa na sua cela em boa correspondência com todos os seus frades que é o que lhe eu aconselho.

O Padre Fr. Manuel Pacheco no fim de muitos meses de reclusão na sua cela saiu dela. As causas que para isso houve relatará a V. M. porque me disse se havia de partir em ãa sétia de Marselha. Eu lhe dei ãa certidão que me pediu. Com tudo o que pude o ajudei nos seus trabalhos enquanto me detive nesta corte. E lhe dará particular notícia de tudo o que se passa nela com que eu escusarei de me alargar em novas. E mais, quando às que há não são de vitórias alcançadas e praças rendidas. O que posso dizer a V. M. é que S. Majestade e toda a casa real passam com muito boa saúde que é o que nos alegra no meio de grandes enfadamentos.

O Padre António Vieira é também visto de «Majestade» e «Alteza» como ele merece e de muitos outros, mas com isto se está que tem seus émulos os quais não faltam nunca a homens de bem.

Ainda não tenho notícia de que o procurador de Manuel Roiz de Matos, em Tolon, esteja entregue dos livros. Ele anda aqui passeando e como chegar Cristóvão Soares de Abreu da sua quinta, o saberei de ambos o que se pode esperar destes livros porque eu não quisera perder o mais pelo menos.

Muito estimei que chegassem a salvamento as ninherias que remeti a V. M., mas sinto o não me dizer V. M. ainda o como as laranjas da China chegaram e, pelo conseguinte, os três pez de laranjeiras do Senhor Cardeal Barberino. Com a primeira carta espero que V. M. me avise de tudo. E quando não chegassem boas remeterei outras na forma que V. M. me avisa chegaram as do Padre Luís da Cunha.

Com muito alvoroço estou esperando o Chacão das vidas dos papas e os livros dos Padres da Companhia. Estes prometo eu a V. M. que não saiam de minha livraria nem os vejam nenhuns outros religiosos. E com isto escusaremos a excomunhão [?].

Poucos dias há que falámos em V. M. ao secretário Pedro Vieira da Silva e eu lhe relatei o que escrevi a V. M. com rezão de V. M. perder as saudades a Portugal. Aprovou-o porque a verdade não se pode negar inda que há muita gente que procuram que os reis a não conheçam.

Ainda escrevo a V. M. de Lisboa donde assisto há dous meses – se bem muito contra minha vontade. Mas o negócio que aqui me trouxe, de que hei dado conta a V. M., não se há arrancado, em forma que me premita o deixá-lo. Mas espero que brevemente se possa concluir e eu com isso me volte a minha casa. E do que suceder darei conta a V. M. em carta particular.

Novas de Holanda e Inglaterra tocantes aos nossos particulares não dou a V. M. assi por elas não serem as que mais convêm por nos livrarem de enfados, como porque as terá V. M. em direitura menos [?] do que estas haviam de chegar.

Os papéis que V. M. me diz me remetia nesta maço de Dom João de Sousa não vieram. Poderá ser que venham com a segunda via.

As horas que me vir com descanso buscarei os meus papéis e farei o que V. M. me pede tocante à família dos Gomes e decendentes de meu três avô. E poderá muito bem ser que inda vá em companhia desta carta, porque tenho tudo em um dos seis livros manoescritos que Afonso de Torres fez das famílias do reino.

Por esta carta de V. M. soube do bellissimo presente de livros que V. M. fez a S. Majestade de que antes não tinha tido notícia como a quem faltava havia 7 meses carta. E um dia destes encontrando-me em Palácio com o Padre João Álvares – que é o que tem [a] seu cargo a livraria de S. Majestade – mos gabou infinito e prometeu mostrar a lista. O primeiro dia que falar a S. A. lhe perguntarei pelo que lhe parece estes livros e creia V. M. que o seu voto em tudo é muito seguir. E como correram neste Príncipe mui notáveis partes juntas.

Francisco de Almeida beija as mãos a V. M. pelo seu presente e segura a V. M. que com mui boa vontade o serve em tudo.

Com meu primo Rui Lourenço corro como de antes, porque sempre com os parentes me acomodo a tudo o que eles querem e quando já isto não estivera ajustado, esta carta de V. M. bastava para eu me assanar a tudo.

Certo estou se não decuidará V. M. dos retratos porque V. M. a nada sabe faltar, e de João de Barros – que V. M. me aponta está em a livraria do condestable – não sei eu como o possa mandar copiar. E assi me virei a contentar com ãa cópia do que por cá há e com isto tenho acabado de responder às cartas que recebi de V. M. a quem Deus guarde muitos anos. Lisboa e Julho, 19 de 1651.

B.N.L., cód. 1977, fól. 124 v.-127 r.

C

I

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA D. JOÃO IV

Roma, 18 de Setembro de 1651

Senhor:

Não há corte em que mais se minta que nesta de Roma, como também nenhuma em que mais se aprenda e saiba. E é a razão que, como não é o seu príncipe nativo, mas elei-tivo, e de eleição tão livre que só a morte tiraria ao Cardeal Panzirolo o não ser Papa, mas não lho impediria ser filho de Mestre Virgílio, que foi o melhor alfaiate de vestidos de mulher que aqui se conheceu.

Não há italiano, principalmente romano, que não se arme a esperar que há-de chegar a ser senhor deste mundo cristão, e desde meninos se vão adestrando em tudo quanto pode servir-lhes para o intento. Nem chega ninguém a tão alto lugar se não por pura indústria e saber. E assi não seria grande erro crer que um raposo de setenta e oito anos, cujo enge-nho esteve todos eles estudando e maquinando fingimentos, passado por muitos escaméis e inda bordeis, tenha mais notícias e experiências que todos os reis a quem o sangue e boa fortuna subiram ao trono, criados em perpétua adulação e inda adoração de criados madraços, sem ouvirem repreensões nem inda verdades. E assi, ouvir aqui a um alfaiate ou sapateiro, e talvez um remendão, discorrer nos interesses dos Orléans e Condés, e inda nos do Império e Polónia, é cousa para maravilhar. E inda mais, o ser com tal acerto que se debaixo de um reposteiro os escutassem os maiores políticos, o teriam por assombro, espendendo nisto os pobres mecânicos parte do que ganham em granjear os gazeteiros, que cada somana lhes leiam os avisos de toda a parte, tanto nasceu esta nação para man-dar, que não pode perder este afeito inda agora.

Toda esta leitura hei escrito para prelúdio de uma cousa: que apenas era enterrado o Cardeal Panzirolo, quando de palácio se publicou em toda Roma que o Papa mandava por núncio a Portugal a Monsignor Espada, e isto, com tanta asseveração que o creram todos os prelados e inda cardeais, porque lhes comunica ele tão pouca parte do governo, que pouco mais sabem dele que os não cardeais. E achando eu grande dificuldade na pessoa nomeada, por ser criatura de Urbano, seu governador de Roma e seu secretário de Estado e criado por ele Patriarca, para na primeira promoção o fazer cardeal e preceder aos mais, e por ser de Luca, como se disséssemos de Fuencarral ou Caramanchel, por estar aquela república na protecção de Espanha e ser mais castelhana que todos, me disse o Padre assis-tente que não era este Espada que todos cuidam – o que de palácio se publicou e, de pro-pósito, com equivocação –, mas um Virgilio Espada, irmão do Cardeal deste nome, e inda

mais dobrado e artificioso que ele, grande pregador, e era dos clérigos do Oratório de onde, o dia que foi feito Papa, Panfilio o tirou e o meteu em seu serviço, fazendo-o seu esmoler e seu camareiro secreto. A este, pois, que não é prelado nem monsenhor, mas somente abade, hão publicado que irá por núncio aí. Mas até agora sem mais fundamento que querer o Papa que isto se cuide, fale e discorra, para algum encoberto intento seu. E já pode ser para que, sendo em Roma tão odioso o não dar a Portugal bispos, nem aceitar seu embaixador, se atribua a Panzirolo, faltando o qual, logo, logo, o Papa se lembrasse de Portugal. Sendo certo – porque o sei de bom original – que havendo o Cardeal Espada ficado uma noite de acordo com o Papa, que no dia seguinte se publicasse a aceitação da obediência de Portugal, *sine prejudicio* Castela, que era a porta de todos nossos negócios, tornando o dia seguinte o Cardeal ao Papa para estenderem o Breve, o Papa se escusou, dizendo que Panzirolo lhe havia representado tantos perigos, que lhe parecia dilatá-lo. E por serem estes dous irmãos de Bresighella, patrícios de Hierônimo Battalhino – que aí sendo colector fez poços de ouro – não seria grande milagre, havendo de ir núncio, que o fosse ele, porque todos os prelados fervem por esta nunciatura, cuidando cada um que o primeiro que a fizer há-de ganhar um tesouro, não só nas dádivas de V. Majestade, mas também *en sus aprovechamientos*. Mas, como arriba digo, até agora não há nisto mais que este capricho ou zombaria do Papa, o qual está tão informado de tudo o que aí se passa como se tivera algum espírito familiar, sem se lhe encobrir mazela nem descontentamento algum, conhecendo bem quem e quais são os que se contentariam de tornar a ser escravos dos castelhanos, e quais os que se lhe queixam, e quais os que folgariam de vê-lo brandear a lança das censuras contra essa jurisdição. E constando-me isto, como hei-de crer que fale de siso em nossas cousas, indo elas cada dia descaindo do crédito dos primeiros nove anos, tão visivelmente, por meus pecados, que oxalá não fosse. Devendo V. Majestade mandar que se atente bem de onde nasce dano tão temido de todos, e de que se fazem tão dolorosos pronósticos e remediá-lo, com tomar-se a água que leva este navio ao fundo. Eu a vi há bem de anos, mas como em todos esperei que V. Majestade me chamasse, como seu serviço o havia mister, guardava para então o haver de descobrir a V. Majestade o que poucos sabem, e quiçá ninguém se atreveria a revelar-lhe. Mas depois que conheci em V. Majestade pouca curiosidade, antes nenhum desejo de sabê-lo, e nestes dezoito meses conheci os perigos a que me oferecia, dos quais V. Majestade, sendo Rei e chamando-se Rei, me não podia segurar, me resolvi a morrer em Itália, com poucas saudades de Pátria tão ingrata e desventurada, tendo, todavia, neste desterro a que me condenei, a consolação de servir a V. Majestade, se não nas cousas para que eu presto, ao menos nas que V. Majestade tais quais me comete.

No Papa há duas doenças contrárias. Uma é mal de rins e areias, que requerem que ele faça exercício, para que com ele se lhe não peguem, antes caiam e saiam; outro é que, tendo ele uma fonte na perna esquerda, se lhe cerrou naturalmente haverá quatro meses, com muito gosto seu, que esperava com caminhar muito que se lhe fortificasse o estômago, e andava léguas inteiras. Eis que lhe deu uma febre aguda, e vendo-se em grande perigo da

vida, lhe deram nas pernas um remédio que aqui chamam vesicatório, que se dá aos moribundos. E é um cáustico que, em três horas, faz chaga e chama todo o humor ruim do corpo àquela parte, tirando-se das partes vitais, coração, fígado, baço, etc. Fez o cáustico no Papa mais movimento do necessário, porque se lhe encheram as pernas de chagas, engrossando-se-lhe muito, e com dores tão grandes que não pode meneá-las, nem ter-se em pé, inda com um bordão<sup>71</sup>, e lhe purgam em fio, sendo-lhe pois impossível menear-se, com o que o mal dos rins o pode matar. Achou o seu médico Fonseca e nosso português de Lamego e riquíssimo, um meio com que o Papa se acha muito bem, e muitos cuidam sarará de todo. E o remédio é assentar-se o Papa numa cadeira feita para isso, na qual o trazem os seus lacaios por todo o palácio e jardins. E nela mesma o metem nas andas, e talvez no coche, sem que ele mova as pernas. Mas o movimento das andas, e inda mais o do coche, lhe sacode e esbate todo o corpo, com o que se tem notoriamente melhorado. E sai de casa quase todos os dias, e o encontram pelas ruas, e todos os dias dá audiência e negocia como em inteira saúde. E o assistente da Companhia, que estive comigo ontem toda a tarde, espera ter nesta semana audiência, mas teme que com tão poucas ventajias como até aqui.

Aqui fui perguntado se me parecia que fosse serviço de V. Majestade separar-se da pretensão geral dos bispados de Portugal a dos ultramarinos, porquanto os Cardeais, que sabem ser menor a necessidade de prelados no reino que a das conquistas, facilmente achariam algum meio com que se provesses os bispados ultramarinos. Mas quem mo perguntou acrescentou que não são só os do reino os apressados (por não dizer os ambiciosos), mas também os das conquistas, que também cá escrevinham e solicitam. Eu respondi que nunca V. Majestade me escrevera sobre matéria de bispados, e assi, que seria muito cega e conjectural a minha resposta. Mas falando a vulto, me parecia que, se no prover-se de por si somente os ultramarinos se lhes tira aos Cardeais esse pouco escrúpulo que deles têm, que é de temer que nunca darão bispos a Portugal, porquanto a só pretensão d'El-Rei Filipe é que nunca se provejam, esperando que com cartazes, quando as cousas chegarem mais às estreitas, ganhará com cada bispado uma família. E que sendo todos os bispados de Portugal da nomeação real, estes ultramarinos são da apresentação – que é mais que nomeação, pois são erigidos com dinheiro e fazenda de V. Majestade, e é neles padroeiro. E que se nestes que são inda mais de V. Majestade, o Papa quiser ganhar alguma terra, que quanto mais pretenderá ganhar nos do reino? Pelo que não julgaria convir separação nenhuma. Mas que, presos por mil, o estejamos por mil e quinhentos.

E perdoe Deus a esses senhores Inquisidores, que não sei com que pensamento (mas outros o sabem, e dizem), tão sem necessidade, antes em tanto desprezo dessa coroa e reino, se meteram a censurar – e que digo, censurar? – se meteram a condenar papel feito por melhores letrados que eles, e que o Papa não condenou, nem a Igreja romana, dese-

---

<sup>71</sup> À margem: «Nisto se vê quanto enganavam os seus camareiros quando diziam que andava pola galeria como um gamo».

jando-o muito, e estando-lhes muito bem. E para ser o atrevimento maior, o imprimiram, sem temer que lhes enforcassem o impressor, e mandaram muitos de presente à boa alma do Cardeal Panzirolo, que, se isso não fora, era cá tanto o medo de que aí entrassem os Bispos sem Bulas desta chancelaria, que já hoje eles as teriam, e ainda perfumadas. Por onde eu estou em dúvida quem perdeu mais naquele santo édito, se S. Majestade, que só perdeu autoridade e respeito, se eles, que perderam ser Príncipes de grandíssimas rendas, e cada um um Perú de caídos. Mas oxalá não nascesse todo o mal do provérbio engraçado castelhano: «Bien sabe el Diablo cuyos mostachos tuerce», mas Deus nos livre do «hecho es». E Ele guarde a V. Majestade muitos anos.

Roma, 18 de Setembro 1651.

De V. Majestade  
fidelíssimo vassalo e humilíssimo criado

*Dom Vicente Nogueira*

\* B.A., Ms. 50-V-36, fl. 432 r.-433 v.

O

C.R.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

**Vidigueira, 26 de Dezembro de 1651**

Três cartas recebi de V. M.: a primeira e 2.<sup>a</sup> via de 22 de Maio – a que já tenho respondido por duas vias. Mas como esta trás algũas margens acrescentadas em 25 de Agosto, irei respondendo a elas. E o não fiz pela setia que daqui saiu no mês de Outubro por me partir naquela ocasião para a Vidigueira a assistir ao parto da Marquesa que Deus lhe quis dar muito felice em 26 de Outubro de um terceiro filho macho a que pus nome João em memória do Bispo de Miranda, meu tio e do Conde Capitão, meu cunhado, e de meu sobrinho Dom João Lobo filho do Barão que foi meu compadre. Aos dez dias depois de bautizado deixado a Marquesa mui bem e levantada, me voltei a esta Corte por haver sucedido em 22 de Novembro partir-se Sua A. para Elvas sem mais companhia que a do Conde de Vimioso e João Nunes da Cunha, seus gentis-homens da câmara. Do que nisto passou e tem sucedido e se descursa não digo nada remetendo-me a Luís de Sousa, portador desta, filho de seu amigo de V. M. o Conde de Miranda que Deus tem, o qual fará muito inteira relação de tudo a V. M., porque tem gentil juízo e inda alcançou S. A. nas Vendas Novas, porque tomou a posta com o Conde de Miranda, seu irmão que é gentil-homem da câmara de S. A., e com ele entraram em Elvas e assistiu até se vir aprestar para esta sua jornada. E assi dará todas as mais novas que por cá há por miúdas que sejam, porque de todos vai bastantemente informado. Neste moço achará V. M. muitas partes porque verdadeiramente as tem. E seguro-lhe eu achará ele em V. M. um verdadeiro amigo de seu pai para o aconselhar, encaminhar e introduzir com os cardeais e mais ministros, e ser-lhe-á de dano se achar o Papa morto, porque foi muito amigo de seu pai e muito mais de sua tia, a Marquesa de la Laguna. Como V. M. bem sabe, Luís de Sousa tem tão pouco, e seus irmãos tantos filhos, que lhe pareceu mui conveniente o tratar da via de Roma, para ver se pela igreja pode acrescentar o com que possa passar. E eu, por todas as rezões lhe desejo todo o bom sucesso.

Com esta remeto a V. M. a cópia autenticada do breve que V. M. me mandou para ler os livros defesos. Sirva-se V. M. de me querer mandar reformar e mandar com toda a brevidade e por se ter acabado o tempo e reçar eu que se me possa entender com eles. E já, Senhor, esta matéria tenho escrito a V. M. por duas vias. E disse-me ãa pessoa que dizia o inquisidor-geral que era nulo porque fala nele em eu ter bibliotecário e que eu que o não tenho e outros desbarates dos seus.

Com esta remeto a V. M. a quitação dos 16 mil reis que se entregaram a Frei António da Natividade para remeter a V. M. de doces, conforme a ordem de V. M. dada na carta que lhe mandei entregar, o que deve fazer nestas embarcações. E nelas remeto um caixão com

250 laranjas da China – e adiante direi quem as leva – as quais estimarei muito cheguem tão boas como as primeiras para que V. M. tenha o que poder mandar aos amigos. E senti que as segundas chegassem no estado em que V. M. me avisa, porque as mandei com grandes desejos de que chegassem a gosto de V. M.

Alegro-me que os três pés de laranjeiras da China chegassem tão fermosas coo V. M. me diz e que o Senhor Cardeal Barbarino os estimasse. Se quiser, mais irão. E a V. M., se os quiser apresentar a alguns amigos, irão com grande gosto. E agora entendo leva Luís de Sousa alguns, como lhe adverti, para poder repartir.

Sua Majestade, no tempo que assisti na Vidigueira, concedeu aos bispos eleitos podem requerer a Sua Santidade breve para serem governadores dos seus bispados, e a V. M. entendo foi remetido este negócio porque se acha El-Rei com muita satisfação do procedimento de V. M., em seu serviço, do que eu não estou pouco ufano por muitas rezões.

Ao Padre assistente e a todos os mais religiosos da Companhia, portugueses, mandou S. Majestade ordem para se recolherem ao reino e logo e assi se entende serão partidos. E assi estive em dúvida se escreverei ao Padre Luís Brandão.

V. M. me diz lhe mande os seis volumes de Plutarco – gl. – e os quatro de Aristóteles – gl. –, mas não sei como V. M. quer que minha livraria fique sem tais livros, em podendo-se aí achar outros. Se, contudo, V. M. os quer ter, avisando-me, irão na primeira ocasião, porque só dar gosto e servir a V. M. é o que eu farei em toda ocasião.

As cartas de V. M. correram grande risco, as que vinham no maço do forragaitas, porque acharam na Inquisição pai e filho. Contudo me chegaram seguramente, e mas remeteram de palácio donde foram dar. E o secretário Gaspar de Faria me tinha já mandado o maço grande e no qual recebi os três livretes da Companhia os quais não tenho encadernado por esperar pelos demais com grandes desejos de que acabem de chegar. Pelo do Campanela quis S. A. esperar com grande alvoroço. E El-Rei está com grande raiva dos correspondentes de Gaspar Dias de Mesquita dilatarem tanto o remeterem-lhe o caixão de V. M.

Andei ãa tarde na livraria de El-Rei donde vi os caixões que V. M. lhe mandou em que inda estão os livros. E é lástima o que ãa tão gentil livraria não esteja acomodada e com a ordem que é necessária. Mas o Padre João Álvares sabe pouco daquilo e requer maior pessoa.

A carta que vinha para frei Manuel Pacheco torna com esta, porque o tem V. M. há muitos dias de sobanda e perdoe Deus a quem tanto dano lhe fez estando mui bem avaliado com S. Majestade pelo que com verdade lhe tínhamos representado.

Alegro-me que fosse V. M. levar quatro dias de boa vida a Tivoli, porque me dizem é um aprazível sítio. Mas não há cousa como a casa própria e assi me volto à Vidigueira a 20 do corrente para estar nela véspera de festa, à fogueira com os meus rapazes sem ouvir o que continuamente aqui nos dá pena.

Francisco de Almeida escreve a V. M. dando rezão dos negócios e agradecendo o regalo que V. M. me manda. E saiba V. M. que o negócio que ele não fizer não o há-de fazer ninguém em Lisboa.

Aqui estamos esperando por horas por Frei Diogo César, porque nos dizem se embarcava na nau de Gaspar Dias de Mesquita. Estimarei que acabe de chegar porque deve trazer visitador para a província da piedade, e para termos certeza se Frei Martinho vem ou fica de certeza em Roma, como dizem.

Na que me diz V. M. ao pai e irmão de Monsenhor Mendez estarem metidos no Santo Ofício e sem lhes confiscarem as fazendas, dizem que querem saber segredos lá de dentro. Outras prisões fizeram e outros homens fizeram ausentar, em que entrou Jerónimo Gomes Pessoa. Muito se podera dizer nisto, mas bastantemente tenho já escrito a V. M. , e em outra carta à parte falarei mais largamente nestas matérias.

O Padre Vieira não está mal visto, se não muito bem visto, e horas e horas com El-Rei, mas é para si. Com isto fica respondida a carta de V. M. que trazia as margens. Às demais o farei à parte.

Em 20 do corrente, como acima digo, me parti para esta vila. Aqui cheguei a 22 à noite, achando toda a minha família com boa saúde. E hoje, primeira oitava, me ponho a acabar esta carta desejando em primeiro lugar que haja V. M. tido tão alegres festas e com tanta saúde e felicidades como lhe eu desejo. E se assi for não terá V. M. mais que querer. Eu passarei aqui até Nossa Senhora das Candeas e logo voltarei a Lisboa, porque me não dá mais descanso a assistência do despacho ordinário das mercês. E, passava a Páscoa, o farei com toda a família.

A Luís de Sousa vai entregue o caixão das laranjas da China e a ele me remeto em tudo o mais que nesta pudera dizer. Guarde Deus a V. M. como desejo, Vidigueira, e Dezembro, 26 de 1651.

B.N.L., cód. 1977, fól. 132 r.-133 v.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

**Vidigueira, 26 de Dezembro de 1651**

Com muita razão se queixa V. M. da falta que hei tido em dar satisfação à letra do que devia a V. M. Mas se V. M. bem souber e considerar ao perto que porção vai e o em que me acho, achará que sou menos culpado. E algũas razões dá para isso na sua carta, de que V. M. me mandou a cópia, Jerónimo Nunes Peres. Segure-se V. M. da minha pena e da minha vergonha com que digo tudo. A quinta de Santarém trouxe em pregão, como todos sabem, sem achar comprador. E assi arrendei a minha comenda um ano de antemão – em que tive boa perda – de que mandei entregar a Jerónimo Nunes Peres trezentos e vinte dois mil e quatrocentos e dez reis, como V. M. pode ver do recibo que aqui vai. O mais lhe irei acabando de pagar com toda a brevidade e fazendo para isso todas quantas diligências forem possíveis, porque desejando muito pagar a todos, a V. M. é com diferentes razões. E assi pode V. M. crer e segurar-se que nada tanto trago no sentido como acabar de pagar a V. M., no que me não descuidarei. E não diz bem Jerónimo Nunes em dizer se lhe não tem pago a outra letra por haver um ano que meti para sua segurança dezasseis fardos de canela que agora se venderam, com que ficou pago. E a Lisboa tenho mandado buscar a quitação para remeter a V. M., ou de lá o fará Francisco de Almeida. Com o que digo tudo o que há nesta matéria, ficando sempre mui ao serviço de V. M.

Fernando Brandão me escreve sobre a sua dívida – e já com melhor termo – a que respondi. V. M. pode falar com ele, acabe de me mandar as letras da pensão de Simão, porque o rendimento do primeiro ano lhe darei de alvíçaras, e nela mesmo lhe consignarei o pagamento de que lhe devo até se acabar de pagar, dando procuração a quem ele apontar para cobrar todos os anos a pensão que é o que o Padre assistente me escreve, ao qual estando ainda nessa Corte me fará V. M. mercê ler este capítulo. Guarde Deus a V. M. como desejo, Vidigueira e Dezembro, 26 de 1651.

B.N.L., cód. 1977, fól. 133 v.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Lisboa/Vidigueira, 28 de Dezembro de 1651<sup>72</sup>

Nesta respondo à de V. M. de 24 de Agosto em que me faz a mercê que muito verdadeiramente lhe mereço e que eu mais posso estimar e em que mais trago o sentido por ser de crédito, honra e reputação, e conforme a isto julgue V. M. os olhos longos com que todos estaríamos esperando estas cartas, as quais correram grande risco porque vieram debaixo da cuberta do forragaitas, que de poucos dias estavam, pai e filho, metidos na santa casa. E o Príncipe, por El-Rei estar doente naquele tempo, tomou as cartas todas que vinham para os tais forragaitas, mandou aos inquisidores, os quais, sem as abrirem (que já tiveram esta cortesia) as tornaram a mandar, e foram entregues a Pedro Fernandes Monteiro, donde se tiraram as minhas e me foram remetidas à Vidigueira e esta li só e dei parte à Senhora Marquesa e à Senhora Condessa de Vila Franca depois que cheguei pera que se aliviasse e estivesse com algumas esperanças – que bem necessárias lhe são – porque depois deste sucesso nunca mais lavou o rosto nem a viu ninguém sem lágrimas.

A carta de V. M. tomo aqui pera mais cortesia de que pontualmente obedeço à ordem de V. M. A 2.<sup>a</sup> via que vem por França não tem até agora chegado, mas, chegando, a tornarei também.

O Padre assistente me mandou a cópia da carta que escreveu a El-Rei de que eu já tinha notícias assim por El-Rei a ter mostrado a algumas pessoas como pelo Conde de Odemira a ter publicado e até ao Bispo inquisidor-geral o disse, dizendo-lhe o que em Roma se estranhara aquele caso, e a que o Bispo respondeu que o Padre Luís Brandão escrevia como meu amigo.

El-Rei se não tem até agora metido neste negócio mais que por cerimónia por mais que os presentes todos lhe temos falado, por vezes e apertadamente. E sendo os que lhe falamos eu, o Conde de Cantanhede Veador da Fazenda e do conselho de estado e governador das armas de Cascais e D. Rodrigo de Meneses seu irmão, governador do Porto, o Conde de Abrantes mordomo-mor da Rainha, o Conde capitão D. Álvaro de Abranches da Câmara, mestre de campo general junto da pessoa, Luís de Melo Presidente da câmara de Lisboa e porteiro-mor e capitão da guarda, de forma que a guerra e a fazenda e Lisboa, Porto e Cascais, o Brasil donde está o Conde de Castel Melhor, meu cunhado, e Tângere donde é governador o Barão, tudo está na mão e a cargo dos parentes do Conde de Vila Franca. E nada

---

<sup>72</sup> Infere-se esta data pela carta que o Marquês de Niza escreve ao Padre Luís Brandão, na Vidigueira, em 28 de Dezembro de 1651 – Cf. B.P.E., cód. CVI/2-11, fól. 222 r.

Basta, nem o aperto e boas rezões com que o Príncipe tem falado na matéria pera El-Rei nos deferir com um pouco de favor mandando ao Inquisidor-geral haja o Conde como apresentado – que o pode fazer. E diz Velasco que se estes homens não foram tão terríveis – por não dizermos outra cousa – houveram de dar muitas graças a Deos por tal caminho se lhes abrir. Mas o Bispo é ignorante e teimoso e Pantaleão Roiz um vilão teimoso e inimigo da nobreza. E assim estamos nesta confusão sendo que está o processo de todo concluído e com a conclusão posta pera se poder ver, e nos há dito que bem o sabe que não podiam os tais ministros obrar nada se fizessem justiça em dano do R. e alguma cousa mostra isto a dilação de que tem usado e vão usando, sendo toda a sua prática que tempo em meio é que convém havendo já sete meses que isto dura e que um homem como o Conde de Vila Franca se acha nos cárceres da inquisição. Enfim, de Roma é que esperamos todo o bem, e El-Rei é certo o deseja mais que nós, como tem grande ponta à inquisição, deseja com a nossa mão de a mortificar. E está bem arrependido de não ter deixado executar o breve dos padres da Companhia e estimará muito que nos venham muitos, e uma e outra cousa me deu claramente a entender, e não pôde encobrir as raivas que tem daquele tribunal, porque conhece bem o que lhe merece. Contudo não nos ajuda em nada, falando palavras gerais, tudo a nosso entender pelo que já digo acima de querer ver-nos nem breve com que alteremos os estilos do Santo Ofício, e se vier já diz o não há-de impedir, antes deixar pontualmente executar, de forma que em nos vir é que consiste toda a nossa quietação, reputação e mortificação daqueles padres. Irem papeis autênticos como o Padre Luís Brandão apontava não pode ter lugar por a inquisição não dar de nada certidão, treslados nem despachos, e só o foram do que foi possível por três vias no mês de Outubro, que entendo bastariam e terão chegado. V. M. me diz que encomendara ao Padre assistente não desse parte deste nosso negócio a Fernando Brandão, mas pelo que o dito me escreveu – de que aqui mando cópias a V. M. – consta que lha deu. Eu lhe respondo, e vai aqui a resposta para V. M. ordenar se lhe entregue, e espero nos não haja encontrado sem embargo de ser correspondente do Bispo, porque creio não ter grande afeição àquele tribunal como geralmente se lhe não tem.

O certo é que o Bispo inquisidor-geral foi preso com causa, e que nenhum remédio havia pera Pero Fernandes Monteiro querer consentir que fosse solto, mas Pedro Vieira da Silva se deu tal manha e traçou o negócio de tal maneira que colheu os autos e fez nomear juizes e sentenciar, e que no mesmo dia chamasse El-Rei o Bispo ao conselho de estado sem mais querer dar os autos a Pedro Fernandes Monteiro que ajesta todas as causas [?] e daqui saiu mandarem a França por embaixador Luís Pereira de Castro, que foi juiz, e fazerem inquisidor o irmão de Pedro Vieira com poucas letras e anos e que espera entrar no conselho geral, o qual está todas as noites em casa de António de Miranda donde se joga, e Pero de Castilho, que é outro inquisidor, na mesma forma e traz este de perda alguns 600\$000. E por estas cousas os homens de negócio dizem o que todos ouvimos. Eu fazia uma noite destas com El-Rei duas considerações que ele não sabia e em que me achou rezão – não por me não parecer rezão dar-se grande favor às matérias que tocarem à fé, porque esta é con-

veniente se anteponha a tudo o da vida, e que por ela a ponhamos – foram que sendo clérigos Fr. Francisco de Coimbra, a que chamavam o livreiro – era lente de véspera de Coimbra, cónego doutoral e deputado do santo ofício – e Fr. Francisco de Monte Alverne e Barem – era também deputado –, meteu-se o primeiro frade da Piedade e o segundo de S. António donde não queriam nem haviam mister dinheiro, mulas e criados, e por isto mesmo parece os tiram de ministros do santo ofício sendo que não perderam as letras, juízo e virtude. A segunda foi que em tempo d’El-Rei D. Manuel foi o em que maiores felicidades teve Portugal, entrou seu filho D. João o 3.<sup>o</sup> que trouxe o santo ofício a este reino. E no reinado daquele Rei começou este reino a descair, como V. M. bem sabe. Em ambas as cousas El-Rei me achou rezão e conhece que convém diminuir os poderes da inquisição. E contudo o não faz por lhe gritarem o capelão-mor, Pedro Vieira e o camareiro-mor – este em meu ódio e da casa de Vila Franca. E o que El-Rei deseja como claramente me deu a entender, é que nos venha o breve que temos pedido pera fazer dar à execução. E assim o esperamos com todo o alvoroço, remetendo-me nisto ao que já venho escrito.

Bom fora alcançar-se um breve em que o papa nomeasse pessoa de toda a confiança que viesse visitar as inquisições de Portugal, que segundo se diz geralmente necessitam muito muito deste remédio por tantas rezões quantas a V. M. são presentes. E já pior se temeu disto. E se vier visitador não lhe há-de pôr impedimento quem lho pudera pôr. Trate V. M. isto se lhe parecer<sup>73</sup>.

Até aqui escrevi em Lisboa e a continuo depois de chegado a esta minha vila da Vidiueira. Luís de Sousa, como em outra carta digo, será o portador dela. Vai disposto acudir a este negócio com todo o coração por ter sua irmã concertada de casar com meu sobrinho D. Manuel, filho do Conde de Vilafranca e pela particular amizade que temos, e mercê que nos faz. Leva a seu cargo buscar logo a V. M. pera dar rezão do estado em que ficam as cousas e tomar juntamente informação de V. M. dos termos em que lá está este negócio pera conforme o que V. M. e o Padre assistente lhe advertirem fazer as diligências que forem convenientes, as quais ele saberá mui bem fazer pelo seu juízo, qualidade e actividade. E levará procuração da Senhora Condessa minha irmã por se acaso per alguma cousa for necessária. Eu lhe não averti nada porque conforme a informação que lá se lhe der e o estado em que achar o requerimento é que deve obrar e, como todos os papéis lá estão, de lá depende tudo. E o que sei é que bem sentem os inquisidores esta jornada. Deos nos há-de ajudar e permitir possamos remediar tanto dano como este sucesso nos tem causado.

Diz-me V. M. que uma pessoa lhe perguntara se daríamos de alvíssaras a quem nos desse o breve 200 escudos, ao qual V. M. respondeu como nós podíamos desejar e a bom

---

<sup>73</sup> Em duas linhas riscadas, escreveu-se: «Também poderá vir anulado o outro breve em que V. M. me fala, mas não geralmente em todo, mas pera não procederem contra frades, clérigos e fidalgos, porque vindo com esta limitação será melhor executado».

tempo chegaria o crédito de 40 escudos que com os mais papeis remeti a V. M. no mês de Outubro passado, por cuja resposta estamos esperando, contando os momentos.

Muito receiam os inquisidores, segundo se entende, lhes venha uma visita. E consideram no inquisidor de Toledo que nessa Corte anda. E inda espero que o mesmo suceda a alguns de Lisboa que poderá ser o não mereçam menos.

Notável cousa foi a prisão do forragaitas. O que sei é que a praça de Lisboa se vai de todo acabando de concluir.

Ao inquisidor-geral morreu uma sobrinha, por que vagaram pera El-Rei 5000 cruzados de renda. Era bisneta de D. Henrique de Portugal.

Antes que me partisse de Lisboa fomos juntos falar a Pedro Vieira o Conde de Cantanhede, Luís de Melo, D. Álvaro de Abranches e eu neste negócio que trazemos entre mãos. E, separados, falámos também a El-Rei não por esperarmos nada, mas somente pera dissimular e mostrarmos que nada esperamos mais d'El-Rei, mas de Roma é que esperamos e donde El-Rei deseja chegar pera se executar.

Ao padre Luís Brandão estamos obrigadíssimos. Eu lhe não escrevi na ocasião que foram os papéis porque foi cá necessário jurar a certa pessoa que sobre a matéria não escrevia nem a encarregava a nenhum religioso. Agora lhe escrevo, mas como me dizem que conforme as ordens que lhe foram será partido, o faço muito brevemente. Mas se inda aí estiver V. M. o buscará e lhe comunicará tudo o que digo nesta, e que se quiser mandar segundo breve sobre o das maçãs de Évora, inda que tarde, que El-Rei o deixará, segundo entendo, executar.

Comigo é todo o ódio dos inquisidores e dizem que só de mim se temem. E têm razão, porque, se for necessário hei-de ir a Roma com boníssima vontade, e assim o tenho dito. V. M. será servido queimar esta carta, e a primeira via como chegar depois de lida, e inteirado do que nela digo, pelo risco que correm de se poderem achar e virem à notícia destes meus amigos.

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 220 r.-221 v.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Lisboa, 18 de Março de 1652

Quando esperava a chegada das naus de Itália e das cartas de V. M. de que me vejo falto há tantos tempos e, com tão grande sentimento meu, vejo chegar a nau de Liorne sem me trazer carta de V. M. E só me deram ãa de Fernando Brandão de 21 de Janeiro em que me diz que V. M. ficava preso. Se eu disto teria pena julgue-o V. M. das minhas obrigações e do que eu devo a V. M. e me tem esta nova com a maior dor e maior cuidado que pode ser, assi por julgar a V. M. com moléstia, como por se me não falar com clareza na causa. E na carta que S. Majestade teve, falando-se-lhe nas pessoas que haviam sido presas, não se lhe fala em V. M. . Antes me disse S. Majestade que mandava escrever a V. M. sobre o caixão antigo dos seus livros, em que vêm os meus dos Padres da Companhia e encomenda de Francisco de Almeida, porque está com grandíssimo sentimento de lhe não ter chegado, e tem grande raiva da pessoa a quem foi remetida a Liorne a não ter mandado, vindo tantas naus. Enfim, eu fico metido em grande confusão e maior pena. E ãa e outra cousa me acompanhará até saber novas de V. M. mui particulares, que espero sejam de tal qualidade que tenha eu muito de que me alegrar, e os mais que somos interessados no bom successo de V. M. do qual depende tanto. E do que toca a negócio não digo nada, porque não sei o que nele possa dizer nem o estado em que poderá ser. E perdoe Deus a Diogo de Sousa pois se quis meter no que se lhe não encarregava nem tocava, e mais para pedir cousa em forma que não convinha nem nos toca, como eu tenho por vias escrito a V. M. E como agora escrevo às cegas não digo mais e me remeto a Luís de Sousa que esta dará a V. M., ficando com tudo quanto valho mui serto ao serviço de V. M. que Deus guarde como desejo, Lisboa, em Março 18 de 1652.

B.N.L., cód. 1977, fól. 137 r.-137 v.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Lisboa, 27 de Junho de 1652

Ontem, véspera de S. João, indo acompanhando a Sua Majestade para o convento das [?] a ouvir vésperas por lhe servir de capela o tempo que está na quinta, me chamou e deu a carta de V. M. de 11 de Maio, e me disse abrir a paquete sem reparar no sobre escrito. Muito me alegrei com esta carta de V. M. por ser escrita de pouco tempo e por saber ficava V. M. com saúde com a qual – dizia meu pai que Deus tem – se venciam todas as moléstias e maiores aflições. E o ânimo e a prudência de V. M. é tal que saberá mui bem vencê-las para alegrar os aplausos que se darão a sua inocência. E perdoe Deus a quem tais obras quis fazer executar. E bem sabido está o autor delas inda que V. M. na carta de El-Rei tanto o queira encobrir e desculpar. Chegará a esta Corte e veremos o que diz. Eu o não determino ver porque me dizem não viu aí a Luís de Sousa e pelas mais rezões que tenho em o lembrar. Mas mandar-lhe-ei mostrar as cartas que tenho suas, cujas cópias mandei a V. M., para que veja como foi o que tomou à sua conta o negócio, porque depois quis fosse molestada tanta gente, e algũa tanto de bem.

Muito tenho considerado na carta que V. M. escreveu a El-Rei – de que recebi a cópia – vendo o que com V. M. se tem usado de moléstias e vários géneros de pressões. E me venho algũas vezes a persuadir que delas se não usava se V. M. acertara de não assistir na casa de quem assiste. E bem se prova com o mais que se lhe tem feito e V. M. relata. Eu espero que na moléstia da prisão tão dilatada há-de parar tudo. E que haverá V. M. cobrado a sua antiga liberdade, e que estará gozando da sua estância em companhia dos seus livros que são companheiros fiéis e de que sempre se tira proveito. E seja V. M. certo que me dará sempre grande pena toda a com que imaginar a V. M., porque sei ser amigo em todo o tempo e conheço quanto o devo ser de V. M.

Várias cartas havia recebido de V. M., e ãa larga de Marco António que S. A. viu toda sem se admirar do que nelas se relatava por tão gentil modo e com tanta particularidade. A resposta destas cartas foram por Holanda que espero tenham chegado a V. M. . Depois recebi outra que foi na somana passada que me trouxe Cristóvão Soares de Abreu, escrita em dia de Natal, e eu lhe pedi fosse testemunha do dia em que ma dava. E agora irei respondendo a ambas estas cartas. E o faço com toda a brevidade por me estar aprestando para acompanhar a S. Majestade às Caldas donde me ordenou o fosse servindo porque havendo de levar um conselheiro de estado quis que este fosse eu, e das outras vezes que lá foi levou ãa vez o Marquês de Gouveia e o Visconde, e outra o Conde da Torre que todos três estão já na terra da verdade. E estava eu bem fora da jornada e tinha pedido ao secre-

tário Gaspar de Faria me escusasse dela, porque fazia conta ir neste tempo à Vidigueira ver minha família e ajustar outros negócios que trago muito diante dos olhos, sendo o principal mandar mais dinheiro a V. M. E seguro-lhe a V. M. com toda a verdade que devo falar que todas as horas isto me lembra. E tinha agora para remeter a V. M. 250 mil reis que o Conde de Cantanhede me mandou pagar de uns atrasados que El-Rei me devia. E com El-Rei me mandar ir a esta jornada em que hêmos de gastar um mês e com 12 cruzados que por outra parte lhe dei em dinheiro para os negócios de França fica assaz atrasado, mas heide fazer tudo quanto houver por tirar de outra parte para poder ir remetendo a V. M. o que sou obrigado, estimando que haja V. M. recebido os 322 escudos que cá dei a Jerónimo Nunes Peres e que o Padre Frei António fosse tão cuidadoso que remetesse os doces procedidos dos 16 escudos que lhe entreguei. Mas o mercante de Liorne soube-se mui bem aproveitar. Se V. M. for servido, entregarei a Frei António outros 16 escudos para mandar mais doces. Avise-mo porque lhos darei e V. M. mandar-mos-á de lá em livros por não alterarmos a nossa conta que está ajustada.

Estou de acordo em se descontarem os doze escudos dos Plutarcos. Os dez dos Aristóteles entregarei a Cristóvão Soares de Abreu, como já lhe disse, para com seis tostões mais V. M. me comprar os bulários. E quando eu puser preço em algum livro que mandar comprar, V. M. se não governe por isso se não pelo que lhe parecer, porque o meu intento é que me venha o livro que pedir e o preço seja o que V. M. julgar e o porque se acha.

Sinto que as laranjas da China não chegassem a V. M. porque as mandava com mui boa vontade e com a mesma mandarei outras em Outubro. E as laranjeiras do meu jardim estão bem carregadas este ano.

V. M. conheceu Coimbra em diferente estado do que hoje se vê, em cuja universidade não andam mais que três fidalgos conhecidos, percionistas de S. Pedro, que são Dom Vasco Lobo, meu sobrinho, filho do Barão, e um irmão do camareiro-mor. E nenhum deles há de ser tamanho letrado como Dom André de Almada. E estimo eu muito todas as advertências de V. M. para o tempo que mandar Simão a estudar, que será daqui a três anos, porque inda amanhã faz dez anos, mas tem acabado a arte em a qual lhe não dá ninguém que não eu, (ai) construindo os livros com gentil habilidade.

Por esta carta de V. M. fiquei sabendo da prisão de Fernando Brandão de que ainda não tinha tido nenhũa notícia, e bem prova a sua pouca culpa. O modo porque respondo eu lhe escrevo aqui segurando-lhe o que sinto tudo o que lhe pode dar pena. V. M. me fará mercê dar-lhe a carta.

Do Deão de Lamego não há que esperar boa resposta, como Fernando Brandão terá já entendido, mas é homem do Pedrogão que não sabe conhecer o que prometeu por tantas cartas e que deve a Brandão e a mim as bulas. Espero que V. M. faça com Fernando Brandão as acabe de expedir.

V. M. me faz muita mercê em se não descuidar da minha licença para os livros proibidos e o mais depressa que lhe for possível que bem sabe V. M. a rezão que para isto há.

Não se espante V. M. dos Bispos cometerem ao Doutor Arroios o requerimento dos seus bispados, porque, como não sonham em outra cousa que em se dejarem ver bispos, todos os caminhos que se lhe afiguram pode haver para isto ser, querem buscar logo, e se não buscaram tantos pudera mui bem ser que estiveram bispos e fartos de serem bispos.

Mandarei a V. M. outra memória de todos os livros de Campanela que S. A. tem para V. M. me fazer as mais apertadas diligências que for possível pelos mais que houver. O de Medicina como o Chacão da vida dos Papas e os 15 da Companhia ainda não são chegados e El-Rei está, com isso, bem bravo – e tem razão – e diz que só por esta causa há-de fazer queimar o forragaitas, porque era grande o desejo que tinha de lhe chegarem os livros que com os meus vêm.

Vi as regras da carta do Padre Sebastião de Abreu. E sem as ler estava bem inteirado do que elas significam. Aqui se está esperando cada dia este religioso em companhia do Padre Luís Brandão os quais, dizem, eram já chegados a Leorne.

Cada dia V. M. irá achando mais rezões para gabar a Luís de Sousa e a sua mãe de ficar mui contente quando lhe disser o que V. M. de lá diz. Depois que daqui partiu me não escreveu e à Senhora Condessa somente 4 regras.

Aqui se anda o Padre Frei Diogo César muito buscado e Frei Martinho se acha no Convento dos Capuchos de Évora por ordem de S. Majestade. Eu me não meto do que se diz de um nem do que se diz de outro. Como com ambos, porque nisto de frades não há cousa nenhũa como deixá-los a eles que no fim vêm-se a fazer amigos e ficam mal com os que por seu respeito quiseram tomar paixões.

As minhas cartas que iam para o Padre Luís Brandão não tornaram. E bastara que V. M. as entregasse a Luís de Sousa ou as rompesse.

O embaixador Francisco de Sousa Coutinho chegou a esta Corte o dia que eu cheguei da Vidigueira – que foi no princípio de Maio. Prepara-se para voltar a França. E estes dias há estado muito doente e se não deixou ver. Como o vir lhe darei os recados de V. M. e a Cristóvão Soares de Abreu entreguei ontem o paquete de cartas e dei juntamente a que vinha para Francisco Vieira porque sabe aonde vive e me disse lha entregaria.

Vai memória dos livros de Campanela que S. A. tem. E ma deu com grandes desejos de que V. M. ache os mais que houver deste autor impressos e assi encomendo muito a V. M. esta diligência.

Muito estimo que S. Majestade adiantasse a V. M. a sua tença para V. M. ter o lugar de executar tais obras como as que me aponta nesta sua carta. V. M. de nada se descuida e a tudo sabe acodir. Quererá Deus dar a V. M. ainda muita vida para acabar de aperfeiçoar tão bons intentos.

Todas as novas que há do reino vão a Luís de Sousa que as dará a V. M. E, por isso, eu o não faço ficando sempre mui pronto para tudo o que houver do serviço de V. M.

Quanto V. M. mais comunicar [com] Luís de Sousa tanto mais ficará conhecendo as muitas partes que dele há. E se Deus lhe der vida há-de ser um homem muito honrado. E

que bem saiba imitar o Conde seu pai. Meu sobrinho, D. Manuel, lhe escreve largo e dá aviso do estado em que aqui imos pondo o negócio do Conde de Vila Franca. E temos esperanças sairá muito como convém e a rezão e justiça o pedem e, por carta sem cifra, não posso alargar-me mais neste particular.

Não duvido que o frade Mariana levasse mais comissões daquela com que, em público, o manda o Bispo capelão-mor. Mas Deus há-de acudir pela rezão.

Algũa bulha vai entre os Padres da Companhia. E El-Rei tem tomado mal o que o novo geral lá resolveu. E eu desejo que isto da Companhia não passe a termos mais rigorosos.

Estando escrevendo esta se me disse como Fernando Brandão fora passado para a cadeia pública com o que seus cunhados se ausentaram de Roma e daqui Manuel da Costa Brandão. Sinto este sucesso pelas obrigações antigas que tenho a Fernando Brandão e receio que com este sucesso se acabe de atrasar o negócio da pensão de Simão. Guarde Deus a V. M. Lisboa em Junho 27 de 1652.

B.N.L., cód. 1977, fól. 151 r.-153 r.

C

I

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 12 de Outubro de 1652

Muitas embarcações daí têm chegado a Itália, mas nenhũa carta de V. S. para mi despois da de Junho quando se aparelhava para a jornada das Caldas, da qual festejamos aqui ser chegado S. Majestade com tão boa saúde, e haver visto muita terra nesses derredores com que ficará mais afeiçoado a viajar, e a não estar empalamado em Lisboa. Banhou-se 18 vezes. Folgarei de saber se V. S. provou a banhar-se. E se se achou bem com aquele remédio que costuma muitas vezes a fazer efeitos milagrosos. Nesta Roma há mais variedade de águas medicinais do que deve haver em todo o mais mundo, e se andam vendendo polas ruas em frascos de três quartilhos cada um, tirando o tempo de inverno e chuivoso, em que as águas perdem quasi toda a virtude.

Sendo V. S. como se mostra em todas as suas cartas, o maior amigo de Luís de Sousa, como eu o maior criado de V. S., corre-me obrigação de escrever-lhe o modo polo qual aqui nos tratamos, ou por melhor dizer, polo qual nos não tratamos. A Génova lhe escrevi novas da minha prisão, e algũas advertências de velho, carta que desejei me tornasse. Mas devia lançá-la a voar porque era de pouca importância. Chegou a Roma e mandou-me avisar que logo pola manhã vinha a ver-me. Disse-o eu a Fernão Brandão que me fez passar a um quarto baixo seu, de excelentes pinturas, escritórios etc... Não veio, nem no dia que prometeu, nem se escusou. E eu a estalo esperando com algum descómodo, pois era fora do quarto onde dormia e estudava. Até que passados quatro ou cinco dias me estive em cima sem esperá-lo, sabendo que andava ele visitando a Diogo de Sousa, que tinha saído da prisão a curar-se em sua casa, e outros. Ultimamente estando eu com Fernando Brandão nũa camarinha em que dormia, já lusco fusco, quando se acendiam as candeas, eis que entram Arroio e Luís de Sousa, e achando-me ali me fez um muito frio cumprimento, a que eu lhe respondi muito morno. Estariam meio quarto de hora. E com isto ficámos até véspora de São João, que eram meses, dia em que ele veio a esta prisão de S. Tomé, com grande pena e maravilha minha, de ver tal semsaboria e tolice em filho do Conde de Miranda cuidando eu que vinha a dar algũa desculpa, e soldar algũa amizade, eis que não vinha se não a contar-me, como o Cardeal Gineti se lhe parara e indo-o a visitar, o acompanhara até o cabo da sala, e que Ursino lhe fizera outro tanto. E que por que queria visitar a Barbarino e Sacheti, quisesse eu avisá-los quem ele era, para que lhe fizessem a mais aventajada cortesia, e que se lhes pagariam eles a visita, porque ele não quisera visitar o Cardeal Pamfílio, porque lhe diziam que não dava cadeira nem ao Embaxador de França porque lhe não havia de dar a mão direita. Fiquei eu encantado de tantas vaidades, ou por

melhor dizer tantas tolices. Contudo, dissimulando, lhe disse que com Cardeais ninguém se poem cá em pontos. Nem eles visitam se não a quem hão mister. E que a isso atribuíam todos a visita que lhe fez Ursino, como a fez a Fr. Lourenço, dominicano, por cunhado de António Cabide, subindo à sua cela por escada peor que a das naus. E que todavia faria eu com estes meus amos que lhe fizessem toda aquela maior cortesia, que fariam ao Marquês de Nisa, se viesse por embaxador a Roma. Com tanto me encarregou que não se esquecesse Marco António de fazer o officio com todo o calor e se foi muito em boa hora. E Marco António dispos de modo os Cardeais, que não lhe ficasse que desejar. Mandeilhe a resposta pelo mesmo e indo a casa de Saccheti, achou nele o que poderia esperar de seu pai. Barberino prometeu inda mais, e mandou ao seu mestre de Camera que sempre que Luís de Sousa chegasse lhe desse recado inda que estivesse retirado. Mas é tão fioutado que nunca vai a horas.

Vendo eu que ele me não entrou em casa se não a serviço seu, como que vai a ãa tenda a comprar ãas luvas ou um espelho, e que depois destas vaidades da véspera de S. João eram passados três meses sem vir nunca a esta casa que está sempre cheia de visitas, muito em que me pes, disse a meus criados que me não dessem recado dele. E assi vindo aqui nos últimos de Setembro lhe disseram ser eu saído do quarto a ãa varanda descuberta a passar com Il.<sup>mos</sup> pedindo-lhe que não tornasse. E mandei logo Marco António a sua casa a saber se era querer que eu o servisse em algũa cousa que lhe dissesse que o faria logo como véspera de São João. Mas se era visita, que me escusasse delas, porque eu me envergonhava muito quando filho de tal pai, ãa só que me fez poucos dias depois de chegado, fosse tão escondida que esperasse a noite. Porque a do S. João era para cousa sua. E porque eu via que governando-se este homem polas vaidades e doudices do ignorante Doutor Arroio, se havia de fazer tão aborrecido, como ele me pus muito devagar a escrever-lhe um roteiro com que pudesse ganhar-se e lho mandei por Marco António a que lho lesse, mas não deixasse se não promettesse tornar-lho. Prometeu-lho e tornando lá, depois de dormir lá cinco dias, lho tornou dando-lhe a resposta seguinte com que fiquei mais escandalizado que dantes. E era, depois de escusas impertinentes, e que se eu lhe desse licença que viria ver-me, que ele não tinha mais de dous criados que eram o clérigo e o camareiro e dous lacaios e a negra, porque não sabe comer temperos estrangeiros. Mas no seguinte está o mal: que eu me enganava em cuidar que ele vinha morar em Roma, que ele nunca teve tal intento, mas somente de estar aqui um ano até dous a pescar algum canonicato ou bom benefício com o qual se tornasse como logo se tornará com esta conesia de Coimbra, que agora pediu, se o Papa lha der. Replicou-lhe Marco António com pesar-lhe que para ãa cousa tão pequena que alcançam aqui homens muito seus inferiores, e inda patifes, houvesse vindo tão grande fidalgo como ele e houvesse trazido tanta casa e aparato, quando os últimos quatro ou cinco canonicatos de Évora, se deram aqui a homens que não tinham criado, e podiam sê-lo seus, que das cartas da Senhora Condessa e de V. S. tinha eu presumido que vinha para grandes cousas, e que a ele Marco António tinham perguntado pre-

lados e pessoas, se ele Luís de Sousa vinha aqui a fazer-se prático da corte, para daqui a alguns anos, quando se aceite embaixador de Portugal pudesse sê-lo ele. E que eu havia de ter muito sentimento de saber que os seus pensamentos e pretensões fossem ãa tão pequena conesia, carregada já de cem cruzados de pensão, pois, dando-se-lhe, vai logo a Portugal, pois o Papa obriga a se sairem e irem todos os providos. Mas que se acaso se lhe não desse, o que ele não cria, que vergonhas padeceria, de ver-se vencido de outros não melhores. Com tanto eu hei feito mais do que devia. E Luís de Sousa muito menos do que me devia, e inda do que se devia a si mesmo.

Hei ouvido que o Doutor Arroio, raivoso de não poder pôr cristão-novo, alcançar para si nem para o sobrinho canonicato algum. E vendo-se por suas mentiras e vaidades de agente d'El-Rei, odiado de todos os portugueses, deu o ano passado ao Papa um memorial dizendo-lhe que aqui não há pessoas capazes dos grandes benefícios de Portugal e assi que S. Santidade os mande prover *in partibus*, em grandes pessoas que há em Portugal e que agora meteu a Luís de Sousa nesta erradíssima pretensão, da qual já não pode sair bem. Porque se com ela se torna, como é força, não será grande vergonha ir ser cônego com trezentos mil reis de renda? Onde um cristão-novo Gaspar de França mandou para meio cônego um seu actual cozinheiro há menos de dous anos. Pois que seria se nem esta conesia se lhe desse e se desse a outrem? O que não seria impossível, pois me dizem que indo-se a valer deste bem estreado protector e Ursinos, se escuzaram com dizer que estão empenhados com outrem, em modo que onde eu me figurava um grande prelado português, o vemos em risco de nem ser cônego. E tudo isto por governar-se por um homem de tão pouca sustância e que por fazer mal a todos os portugueses enlameou a quem dele se fiou.

Hei querido que V. S. por seus olhos veja a carta original que teve cinco dias, mas, sem que tenha suspeita algũa ma torne V. S., porque estou muito prezado de haver-lhe dado bom conselho, e tal que se ele o seguira outro galo lhe cantaria. Mas nada disto cheire sua mãe que é mãe, e lhe doera muito qualquer erro do filho quanto mais tantos e tão grandes. E se o Arroio lá escrever outras mentiras, crea-me V. S. todas estas verdades.

Hei pedido a V. S. na última carta o que nesta lhe torno pedir por todos quantos respeitos de amizade houve, há e haverá entre nós queira contar antes de acabar-se este ano de 52 os seiscentos mil reis que inda deve da letra aceita a Jerónimo Nunez Perez para que dêmos fim a débito tão tresnoitado com que lido desde 48 que certo me caem as faces de vergonha de importunar tanto a V. S., e pois com duas naus da Índia terá V. S. cheios seus almazães de canela, não queira ver desconsolado um criado seu tão modesto. E se V. S. logo fizesse este desembolso para que eu arrecade antes do Natal, e possa começar o Janeiro com dezoito mil reis de renda ou inda menos. E porque vejo que V. S. não me deixará em vão, não lhe meto mais satisfações.

Do nosso Fernando Brandão começa já a esperar-se mais bem, e que pode ficar com vida posto que sem fazenda, que assi castiga Deus a quem tão cobiçoso era da alheia, inda da dos maiores amigos. Eu o tive sempre por devedor a V. S. de toda a livraria que a nau

ingresa lha tomaram os castelhanos. Pelos grandes preceitos que como procurador de V. S. lhe pus de que lha segurasse, e de outro modo não embarcasse, e quiçá de remoquear-lho, naceo o em tantos anos até ter cobrado de V. S. mares e montes que ele dizia dever-lhe, não querer assegurar a pensão do Senhor D. Simão. E quem sabe se o Daião de Lamego tinha promessa sua de que nunca se expediria, e quem sabe se obrou a revogação, que eu agora depois de sua prisão hei descoberto tantas mentiras suas, que até na conezia de Sebastião César me traiu concertando-se e passando-se letras e deixando-me as boas noites. Mas inda se eu sair desta bendita prisão, não desespero pagar-me que é grande cousa tratar verdade e não dobrezes nem saberetas. E com ser o que era Fernando Brandão confesso haver-me feito amizades em muitos e grandes empréstimos que lhe satisfiz sempre com poucas vezes vista pontualidade. Faça-me V. S. mercê de mandar, por um laçao seu, defronte de São João da Praça, a Francisco Vieira, meu criado, o traslado deste capítulo. E é que por não virem até Setembro os créditos para a expedição do benefício do Sardoal foi necessário segunda súplica, e prestar eu novos consensos nos primeiros deste presente mês de Outubro. E desde então começa a pensão de seu filho António Vieira e não antes, em modo que no fim de Dezembro cobrará o primeiro quartel e no ano de 53 e seguintes se lhe pagará a pensão em duas pagas de São João e natal.

A Senhora Marquesa minha Senhora beijo as mãos, e a toda essa Ilustríssima família guarde Deus muitos anos. Roma, 12 Outubro ut s.<sup>a</sup>.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 663 r.-664 v.

O

L.S.

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Vidigueira, ?, Novembro de 1652

Dois dias antes de sair de Lisboa chegou a nau de Liorne e nela tive três cartas de V. M. de 19 de Maio e 15 de Setembro passado e com elas me aliviei da pena que havia muitos dias me acompanhava por me faltarem novas de V. M., desejando eu de as ter, assi por saber como V. M. passava de saúde, como do estado da prisão, porque desejo a V. M. livre daquele cuidado e mui descansado em sua casa, o que espero em Deus se terá já hoje conseguido, e quando se não tenha lembre-se V. M. do que dizia meu pai que Deus tem, amigo grande de V. M. e homem com quem se pode alegar que com saúde, bom ânimo e paciência se venciam as maiores tribulações. E aquele o havia assi experimentado por muitas vezes. E bem creio que a V. M. não morar no palácio da chancelaria haveria escapado da molesta que experimenta, e de tudo o que sucedeu neste negócio me deu mui particular notícia o Padre Sebastião de Abreu com quem estive no seminário a mesma manhã que me embarquei para esta banda, ajustada toda com a relação que Marco António me havia mandado. Ao Padre Luís Brandão não fui ver nem mandei recado sem embargo do que V. M. nesta matéria me aconselhava – de que peço perdão – nem o determino ver, ainda que volte a Lisboa, porque conheço as muitas razões que há para assi o fazer. Tanto que desembarcou, ordenou S. Majestade ao Prepósito de S. Roque o levassem para o noviciado e que dali não saísse sem particular ordem sua. Depois disto não sei o que se terá seguido, mas entendo convinha que este rigor passasse adiante. Porém o Padre Luís Brandão tem tão grande coração que nada disto nele há-de fazer abalo. Mas Deus não dorme.

Sinto a moléstia de Fernando Brandão porque lhe confesso algumas obrigações, sem embargo de ter ele a culpa de Simão não lograr há muitos anos a pensão de Lamego do qual já hoje desespero, visto o estado em que se acha e a pouca vontade que o Deão tem de a pagar. Se V. M. acha que isto pode ter algum modo para se encaminhar, sirva-se de o comunicar com o Doutor António Lopes Arroio, por cuja via vai esta carta, porque creio dele obrará neste negócio tudo o que puder para que se possa conseguir.

Pesa-me que as cartas que escrevi a V. M. e resposta que mandava a Marco António por via de Holanda não haja chegado.

Bem cuidei que pudesse já avisar a V. M. do negócio do Conde de Vila Franca estar concluído. E a não ser o ruim ânimo com que o Bispo Inquisidor-geral está, pudera o Conde achar-se há muitos dias nas suas casas de S. Francisco. Os particulares escreve meu sobrinho D. Manuel a seu cunhado Luís de Sousa que os comunicará a V. M. Só digo que está provado o negócio de forma por parte do Conde que se for o processo a Roma se verá se

usou de justiça a Inquisição de Portugal ou sem justiça, pois não quiseram admitir a ouvir um réu que por duas vezes mandou oferecer a confissão. Enfim, esta é a justiça de D. Francisco de Castro.

O Padre Luís Brandão como não tem falado a El-Rei não sei se tomará disto achaque para lhe não dizer o que ouvira ao Papa e a Monsenhor Albezi sobre a prisão do Conde e também poderá ser o catequize para que o não diga, que tal é o tempo e tais são os homens.

Não mandei a V. M. a lista dos livros de Campanela de S. A. porque me vieram de Holanda dois outros que lhe faltavam com o que vem a ter tudo o que Campanela imprimiu, segundo a notícia que por cá temos.

El-Rei me mandou o dia antes de partir ãa caixa com seis dentro, dentro de sabonetes de Bolonha, com o sobreescrito a letra de V. M. os quais estimei infinito por se ter cá grande falta deste género. O outro caixãozinho para El-Rei – em que vinha a encomenda de Francisco de Almeida e os livros para mim do governo dos Padres da Companhia e o chacão das vidas dos Papas – não é aparecido, com que El-Rei está bem enfadado e deseja por esta falta que o forragaitas tenha maior castigo que pelas culpas por que o tem preso.

Estimo que V. M. haja recebido as bolças turcas e a quinta parte da *Monarquia Lusitana*. E se agora me achara em Lisboa mandara a segunda Carónica de S. Bento, porque já me dizem que corre lá o livro que imprimiu o Chantre de Évora, mas em lá voltando os mandarei.

Todas as cartas de V. M. entreguei a Francisco de Almeida e ele as entregou às pessoas para quem vinham, porque a todas conhece muito bem.

Faça-me V. M. mervê dar meus recados ao Padre Mestre Frei Manuel Pacheco, da qual não tive carta depois que partiu deste reino. Estimei muito que por sua via viesse a bula da cruzada a qual se aceito[u] e apregoou já.

Luís de Sousa me mandou 4 livros belissimamente encadernados, mas eu desejava-o antes em Portugal porque o amo muito por suas partes e porque em tudo se faz amado.

A carta de V. M. para a Senhora Condessa de Vila Franca li. Mas confesso que lhe não dei por andar tão falta de saúde e de gosto que sempre que posso fujo de lhe falar naquela matéria que a carta continha.

Duarte da Silva e Manuel Fernandes Vila Real ambos se achão ainda na Inquisição. E duvido que saiam no cadafalso que se tem apregoado para o primeiro domingo do Advento salvo porque hajão de sair a queimar. E parece que escolheu o inquisidor-geral este dia para refazer nele o cadafalso por ser o primeiro dia de Dezembro em que se havia de festejar a aclamação de El-Rei, como é estilo. E está este velho a viver sem fazer abalo nele a morte de seu sobrinho, herdeiro da casa de seus avós, morrendo ultimamente D. Francisco de Castro que era o último possuidor pelo qual vagou a comenda da redinha que vale 3 mil escudos. E a vila de Fonte Arcada da Beira, esta tenho eu pedido a El-Rei em satisfação de ãa promessa que tinha.

Muito estimarei que V. M. se não descuide, quando puder, da reforma da licença para

os meus livros proibidos, porque receio muito se vingue neles o Inquisidor-geral já que não pode fazer em outra cousa.

El-Rei em nenhũa forma creio virá por hora, em que ao Santo Ofício se lhe tire geralmente aquela jurisdição que ele só tem e que era rezão largasse de si. Mas é certo e infalível que tudo o que em particular viesse em favor do Conde de Vila Franca havia de fazer dar a execução. E se dentro deste ano em que estamos, ao mais tardar, se não tomar resolução nesta matéria, como é rezão, usaremos de outro meio que é o que escrevi a V. M. quando o caso aconteceu, o que até agora não pode ser por inconvenientes que se oferecêrão. Assi que me não culpe V. M. por descuidado.

A Marquesa achei aqui com saúde, mas meus filhos com falta dela, se bem vão passando de pé, e toda a saúde que tiverem será para me ajudarem a escrever a V. M.

Fermoso foi o dia em que em Lisboa entraram os setenta navios do Brasil, tão carregados de açúcar como V. M. lá terá por lista. Também chegaram três embarcações da Índia, e só a em que vinha o capitão João da Costa – em que me vinham 80 q.<sup>tes</sup> de canela – não chegou. E da do capitão Luís Velho, quando arribou a Goa o segundo dia de viagem por vir muito carregada, me desembarcaram 51 q.<sup>tes</sup> em que vim a receber nestas duas partidas ãa perda mui considerável.

O capelão-mor se acha se acha no seu bispado de Elvas desde o princípio deste mês de Novembro. E nele, dizem, se há-de dilatar até Maio que vem e nem porque seja mais tempo a ausência havemos de ter em Lisboa saudades suas.

O acima tinha escrito para mandar a Lisboa e poder partir na primeira embarcação que se oferecesse para Itália, mas nestes dias hão sucedido tantas cousas, e algũas delas de tanta pena para mim que é força acrescentar a escritura e responder a três cartas que recebi de V. M. de 30 de Maio, 12 de Outubro e 23 de Novembro. Em primeiro lugar começarei relatando a última desgraça da casa de Vila Franca.

Fez o inquisidor-geral auto público a primeiro dia de Dezembro nele saiu Duarte da Silva e todos seus parentes soltos e livres. O primeiro, só com cinco anos do Brasil, por querer penetrar segredos da Inquisição, saiu mais o pobre do Vila Real a queimar as culpas. Verá V. M. da cópia da sentença que com esta remeto e os que mais saíram da lista que também mando. E se não fora a sua confissão saíra como os demais, pois se mostra da sentença que a prisão não foi feita ao princípio mais que pelas proposições dos seus livros e por outras opiniões suas. E se não fora por carta, muito pudera falar com V. M. sobre esta matéria e sucesso de Vila Real ao qual eu disse em França, quando se resolvera passar a Portugal, por algũas vezes, que visse o em que se metia porque da Inquisição o não podíamos livrar se tivesse culpas. Mas ele esconjurou-se com que as não tinha. Passou este dia de 20 de Dezembro, véspera de S. Tomé, em que fizeram auto na sala, presentes frades das religiões e 4 familiares – dois dos quais eram o Marquês de Gouveia e Rui Fernandes de Almada. E no auto tiraram o desgraçado Conde de Vila Franca em companhia de um frade agostinho e de outro cartuxo e de oito patifes, e o tiveram com ãa vela na mão, e lhe leram a sentença con-

denando-o a perdimento de bens e a cárcer perpétua. Considere V. M. o como esta nova me terá depois que aqui me chegou. Mas a verdade é, Senhor D. Vicente, que em Portugal se acabou o brio e não há já os netos daqueles homens que antigamente houve (como os italianos o dizem). Seus filhos do Conde (ou um deles ao menos) partirá logo para essa Cúria, e eu me parto a Lisboa a aprestá-lo donde acabarei esta carta e por ele escreverei a V. M. e me remeterei à relação que lhe hei-de dar para comunicar a V. M. e dar miúda conta de tudo, porque por carta é arriscado falar em tudo o que tenho que dizer, mas meu sobri[nho] relatará tudo de palavra. Agora irei respondendo às três cartas de V. M.

Já avisei a V. M. como não havia aparecido o caixão de El-Rei em que vinham os 16 livretes da Companhia, o que hei sentido em extremo por todas as rezões e porque desejava o Príncipe de os ver como tão afeiçoado à Companhia. E não sei donde este caixão se perdeu que tanta raiva tem feito a El-Rei. E a verdade é que eu sou desgraçado com livros pois se me tem perdido e tomado a mor parte dos que V. M. daí me remeteu. E ainda assi desejo que V. M. me mande os bulário e o chacão das vidas do Papas, o mais moderno que houver.

A Cristóvão Soares de Abreu entregarei logo os quinze mil e quatrocentos reis de que mandarei quitação a V. M. como outros de Jerónimo Nunes Peres e do frade da graça a quem mandei entregar doze mil reis para remeter a V. M. em bocados de marmelada. Estas quitacoes irão com carta particular nesta mesma via.

Em Lisboa entraram 3 naus da Índia. Em ùa me não veio canela, em outra me vieram 80 q.<sup>tes</sup>, e na 3.<sup>a</sup> 50 que ainda estão na casa da Índia por não existirem reg.<sup>dos</sup>. E seja V. M. certo que dos 80 q.<sup>tes</sup> não comprei cavalo, num mulas, nem fiz jóias, nem joguei, nem dei a damas porque os credores começaram a fatejar em que só daquela partida pude tirar 500 cruzados que entrego a Jerónimo Nunes Peres, de que irá a quitação que digo. E segure-se V. M. que quando lhe não mando mais é porque o não há. E sou tão pouco de vaidades que não tenho coche, e que vivo na Vidigueira contentando-me de comer em estanho. E se El-Rei me livrar os 50 q.<sup>tes</sup> de canela que estão na casa da Índia darei deles outra partida a Jerónimo Nunes. E trazendo Deus a nau que se espera de João da Costa em que me vem partida mais considerável de canela, também dali darei outro resto. E juro a V. M., por vida de meus filhos, que nenhũa cousa trago tanto diante dos olhos como acabar de pagar a V. M., porque conheço a rezão que tenho para assi ser. E espero em Deus de o fazer com a mor brevidade que eu puder.

Permitirá Nosso Senhor que com o fim do ano de 52 se haverá acabado a moléstia da prisão de V. M. e que entrará V. M. no ano novo com muita saúde para a lograr muitos, e com todas aquelas felicidades que lhe sei desejar.

Sei se não descuidará V. M. da prorrogação da licença para os livros, que sem ela bem sabe V. M. quão arriscados estão, pelo como aquela gente está comigo e eu com ela. Mas já o Inquisidor-geral terá dado conta estreita em outro tribunal – mais justo que o seu e mais apertado – de tudo o que nesta vida tem obrado, porque me avisam falecera em 30 de Dezembro, 10 dias depois de haver tirado a honra a ùa tão grande casa como a e Vila Franca.

Se essa personagem se espantou de que os inquisidores ficassem com a minha licença dos livros, muito mais se espantara se miudamente soubesse tudo o que se passa. Mas ninguém fala porque todos – ou os mais – somos galinhas, como os italianos nos chamam.

Francisco de Sousa Coutinho chegou a Lisboa no mês de Junho, propôs sua embaixada no conselho de estado, aprovou-se o que representava – e não fui eu o que menos o aprovou – assentou-se que se buscasse dinheiro para França e – tendo eu muito pouco, ou nenhum – ofereci mil cruzados. Foram-se tirando os efeitos e neste tempo fui com El-Rei para as Caldas e Francisco de Sousa foi achando que não convinha voltar a França se não levasse tudo o que lá se lhe pediu – a que era impossível que nós chegássemos. Voltamos das Caldas, houve vários conselhos de estado, viu-se que se não podia juntar a quantia que França pretendia – com que se foi variando nos votos – e Francisco de Sousa foi o que votou que não convinha ir se não com grande soma de dinheiro, porque depois que se lhe deu a alcaidaria-mor de Santarém e um prestimónio de trezentos mil reis, e tomou posse de conselheiro de estado, desejou de ficar descansando em Lisboa e pareceu-lhe a ele, a três conselheiros mais de estado, que não devia ir se não mandar diante um criado escrevendo por ele o que tinha obrado e como Portugal não podia chegar ao que se pedia, que se quisessem o que era possível iria então. A mim me pareceu o contrário dando muitas razões para ele haver de partir logo e levar tudo aquilo a que podíamos chegar, e que assi veria França que fazíamos de nossa parte tudo o que podíamos e que dávamos o possível e o que as forças abrangiam e que tornava o nosso embaixador a continuar o seu cargo e a representar tudo, diferentemente do que o havia de fazer o seu criado. Foram-se com o meu voto os Condes de Cantanhede e o de S. Lourenço, e scandalizou-se tanto Francisco de Sousa de eu insistir que ele devia voltar que me deitou remoques no mesmo conselho de estado em que estavam El-Rei, a Rainha e o Príncipe, a que foi força – depois do conselho acabado, estando ele com o Conde de Mira – ir-lhe dizer quatro palavras a que ele não respondeu se não com cumprimentos, de que resultou não correremos mais, sendo que metem obrigações pelo como sempre apoiei suas cousas tendo ele muito poucos amigos em conselho de estado. Conforme ao referido, julgue V. M. agora se fui eu o que impedi a volta de Francisco de Sousa e se deixei de desejar que se efetuasse a liga com França. Isto quanto a um dos pontos da carta de V. M. Ao outro, de se não dar dinheiro para o socorro de Catalunha, quando a Lisboa chegou o ano passado D. Juse de Pinos, enviado de França, estava eu nesta vila donde se me não comunicou nenhũa cousa, nem eu tive notícia de nada. Cheguei a Lisboa tendo-se-lhe já dado resposta negativa de que me espantei muito e a reprovei e o disse a S. A. e ao secretário Pedro Vieira que então corria comigo – o que hoje não faz. Por aqui veja V. M. se também era eu do parecer que se acodisse a Barcelona. Vamos ao que toca à embaixada do camareiro-mor.

Sua Majestade não mandou por ele aos ingleses, valiado, um vintém. Mandou tratar somente de pazes e as mesmas mandara tratar com Holanda se lá as quisessem celebrar. Só o camareiro-mor, como moço e mui pagado do seu entendimento, se quis meter em grandes ostentações. E ãa vez que falou comigo nisto lhas reprovei e lhe disse que era mui diferente

cousa ir com embaixada a ãa República – e tão moderna – do que ir a um Rei. E que Sua Senhoria devia cortar da casa que levava e que era escusado levar os cinco frades como levou, em que entrou o Padre Macedo. Mas a ele dei-se-lhe pouco de tudo o que eu lhe disse, mas ainda assi deixou cavalos, ginetes que também determinava levar. Agora verá V. M. se em nenhũa destas cousas o Marquês de Nisa é culpado. Porque eu, Senhor D. Vicente, mui bem entendo o que importa a Portugal a união com França e quanto mais lhe importava a conservação própria. E conheço o que nos convém obrar, mas são outros os ouvidos em Lisboa e eu estou-me muito contente na Vidigueira criando meus filhos. Fr. Manuel Pacheco me escreveu também sobre este particular da Catalunha e embaixada de Inglaterra e de Francisco de Sousa Coutinho. Sirva-se V. M. de lhe dizer o como eu em todas elas me houve, porque folgo muito de dar rezão de mim.

Segure-se V. M. que é o Príncipe um grande Príncipe e que deseja muito que em tudo se obre muito como é rezão e que por isso se desvela quanto pode e que se lhe não dá há muitos tempos de Padre da Companhia nem de teologias. Mas que há-de fazer se o não ajudarem. O que sei de certo é que em Elvas se deseja ver – e em Castela se for possível – com as armas na mão. E o meu sobrinho dirá o mais que eu aqui pudera dizer. Dez ou doze dias passou agora em Setúval e em Sesimbra dando ordem às fortificações, e agora me escreve vai ver as de Peniche e Ericeira e as que de novo se mandam fazer em Santarém. E mais entrada a Primavera determina passar a Alentejo.

Do Doutor Arroio tenho muito pouca notícia. Só ãa carta recebi sua há poucos dias a que respondi. Luís de Sousa sei se lhe mostra mui obrigado, mas não cuidei que o fosse tanto que se governasse pelo seu conselho e deixasse o de V. M. E se ele se aconselhara comigo não fora eu do parecer que tratasse da conesia de Coimbra por ser cousa mui inferior ao que ele, por tantas vias merece, e diferente prebenda era a do arcediagado de Montemor, na Sé de Évora, que agora vagou por D. Rodrigo de Melo, que ele podia pedir, como lhe tenho escrito. A carta que V. M. lhe escreveu e levou Marco António é muito do juízo de V. M. e da amizade que professou com seu pai. E como esta foi tanta, há V. M. de dissimular acções de moço e assemelhar sempre a Luís de Sousa tudo o que entender lhe convém, porque o mereço eu assi a V. M. e sei o há-de estimar infinito a Senhora Condessa sua mãe. E Luís de Sousa há-de conhecer o quanto deve a V. M. em assi o fazer. E eu folguei muito de ver a carta, porque indo meu sobrinho, D. Carlos, a Roma – como é já – se aproveitara dos conselhos que V. M. dava a Luís de Sousa. Carlos é muito gentil estudante e de nenhũa outra cousa trata que de seus estudos tendo já acabado a filosofia, há-de aprender aí a teologia e há-de gastar nessa Cúria dez ou doze anos. O trajo há-de ser aquele que V. M. disser. E o mesmo a casa. Gadelhas não as trás cá e assi menos as trará em Roma. É muito entendido, muito cisudo, sem vício nenhum. E isto junto aos conselhos que V. M. lhe dará. Espero venha a ser um homem muito de bem. Hoje tem já o arcediago de Fonte Arcada com que parece não vai requerer benefícios a Roma. A sua qualidade, pelo que tem de castelhano e português, V. M. a sabe melhor que eu. E com sua partida direi o mais.

Já escrevi a V. M. o como passara nas Caldas e como não tratei de tomar banhos porque andei sempre com boa saúde.

A carta de V. M. para Luís de Sousa torna com esta como V. M. me manda.

O capítulo da carta de V. M. mandei a Francisco de Almeida para a ir logo levar a Francisco Vieira.

Folgarei que Fernando Brandão tenha bom sucesso porque lhe confesso algũas obrigações.

B.N.L., cód. 1977, fól. 159 r.-163 r.

C

I

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 23 de Novembro de 1652

Há cinco dias me deram ponto que havia embarcação para Lisboa em que mandasse a S. Majestade o seu famoso livro: secreto do mar. E logo mandei buscar o bulário para V. S. e em todos eles se não achou nenhum nos livreiros para o comprar de lança e resolvendo-me a mandá-lo comprar aos padres do oratório da igreja nova. São tão bem-aventurados que levou a chave o procurador que é ido fora de Roma, que já me sojeitava a querer que V. S., em papel, o comprasse por doze destes escudos que são oito de ouro. Contudo um livro que está em preço com a livreria do defunto Monsenhor Contilóro mo promete encadernado por muito menos dinheiro e assi já não pode ir nesta caixinha de S. Majestade como desejei por forrar portes etc. Mas ira logo logo que haja outra embarcação e me lembro que tenho cá de V. S., para então, seis desses tostões.

Com haver tantos meses que tenho tragado a cahida de Barcelona, desde que vi o desprezo com que aí se falava nela, a hei sentido como se a nova me tomara de súbito, e folgo que me colhesse inda prezo para não padecer as afrontas e escárnios, que os italianos já começavam, quando estava solto, porque não só os franceses, mas eles e todo o mais mundo, vendo-nos dormir doze anos sem darmos um belisco a castela, têm a Portugal por tão perdido, que só por milagre pode escapar. E raivavam quando chegado aí Francisco de Sousa não viram rebentar em Génova algũa fonte de dinheiro e capitães, e nos dão por engolidos. E que ocupada esta barra por ãa boa armada, nem respirar possámos. Mas eu inda mais me doerei se vir na nobreza algũa desunião, e bulir-lhes os dentes, que devia, ou por melhor dizer, podia ser o intento de quem tantos tiros tem feito contra o pobre Rei, até enganá-lo a que consentisse na prisão do Conde e inda se fizesse com o seu braço, cousa da qual, oxalá não lhe chegue ocasião de arrepender-se e lembrar-se quantos anos há que lhe rompo a cabeça, com que tivesse muito tento naquele homem que com tanto erro prendeu, e com tanto maior soltou, julgado por seus colegiais e inda polo seu rascão Araújo. E eu creio bem que inda que o nosso Rei socorrera, a praça havia de cair porque se presume que foi obra da Rainha, como o foi Dunquerque Casal e Gravelingas. Mas nós fazíamos nosso dever, e ficávamos com uma escusa nos olhos do mundo, pois ouça V. S. se sabem os espanhóis empregar bem o seu, e não morrerem sobre o seu dinheiro por não gastá-lo. Soube-se hoje que o senhor de S.<sup>to</sup> Oné, governador daquela famosa Leocata perto de França onde o Conde Duque, por sua teima, fez perder ao Duque de Cardona, povar e toda a fidalguia, que inda hoje há algũa presa desde então, por sua mera virtude, em bom dia e bem claro, levantou as bandeiras d'El-Rei de Espanha fazendo-lhe menaje e tomando-o

por seu Rei, e com todas as suas forças vai a assaltar Perpilhão e Rosas, que estão tão desprovidas, que já aqui as contam por rendidas. Que toda a mais Catalunha francesa estava tão bem domesticada que Girona, Urgel e tudo o mais, tirado Rosas e Perpilhão, se rendeu súbito. Que farão e dirão agora os portugueses de Madrid, como ressussitarão em esperanças da sua redenção e como inquietarão a seus parentes e amigos. Mas eu espero que em balde e quantos arripiamentos terão os tão sem tempo nem necessidade nomeados bispinhos, de duvidar por qual das duas estradas poderão mais depressa ver-se sagrados. E se S. Majestade isto adivinhara, quanto mais houvera acertado em não nomear nenhum, pois disso se lhe tem nacido tantos desgostos, mandadeiros a Roma, desprezos da inquisição com queixar-se dele ao Papa. Em suma, não há se não dar a Deus mil graças e cuidar que tudo vem dele, e que tudo obra, servindo-se para isso de nossos erros e nossas paixões, e que o remédio seria convertermo-nos a ele e emendar tão ruins costumes, como se tem introduzido, tantas vaidades tantos toucados desonestos, descobrindo-se às molheres os ombros e os peitos. E acabarei esta pregação com ãa cousa que me contou grande religioso e grande servo de Deus que passando nessa cidade por um sapateiro, vira uns sapatos de mulher tão ornados de ouro, fitas e ornatos que se parou, e por curiosidade lhe perguntou de quem era peça tão curiosa, e ele lhe respondeu que de ãa dama do paço, filha de fulano. Perguntado quanto lhe levava de preço, disse que oito mil reis, mas que era por amizade porque valiam muito mais. Julgue V. S. que espirito de honestidade e castidade se criará entre tal vaidade. E mísero o pai que tal filha cria. Mas tudo isto só para V. S.

Ferdinando Brandão está indo na mísera secreta, como Diogo de Sousa. E não sei qual dos dous em peor estado. Mas sei que cada um em bem ruim. Deus os console e anime com grande peiência. Nisto pudera dizer muito, muito, muito, mas poderoso é Deus para escapá-los, e eu lho peço cada dia.

Estou por momentos esperando que V. S. me mande toda a satisfação que me deve, porque a deve a si próprio e a meu amor. E tenho entendido que para V. S. ma não dilatar depois de tantos anos de moderação, lhe trouxe Deus as naus da Índia e por esse mesmo senhor lhe peço que não se acabe o ano de 52 sem que V. S. me faça inteiro pagamento e não o peço se não com muita, muita vergonha, que V. S. não quererá já crescer-ma, porque seria irritar a Deus, que não se serve de ser mal tratado nem desprezado nenhum acedor. E guarde ele a V. S. e essa excelentíssima família. Roma, 23 de Novembro, 1652.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 668 r.-668 v.

O

L.S.

## DE D. VICENTE NOGUEIRA PARA O MARQUÊS DE NIZA

Roma, 30 de Novembro de 1652

Nunca V. S. me avisou se haviam já lá aparecido os dezasseis livretes do governo da Companhia, sendo a mais rara peça da sua e de todas as livrarias em que cuidou quanto obraram as nove primeiras congregações. E hei feito diligência e alcançado essa folha de papel que é o que tem feito a décima em que foi eleito o malogrado Geral Alexandre Guifredo, que se esperava fosse o melhor desde S. Ignácio e em cuja morte perdeu Portugal muito. Em se imprimindo a undécima na qual foi eleito o presente P.<sup>o</sup> Gosuino Nickel, a mandarei. Ontem da almoneda de um Monsenhor me trouxeram a mostrar um bulário muito usado, e se fora inteiro o compraria, porque tanto serve o novo como o velho e custa um terço menos, com que se compram muitos outros livros. Mas faltava-lhe o suplemento de Urbano e o deste Papa. E este é o mal daquele livro, que com cada Papa é necessário comprar um caderno de novo. E estes são pequenos e não têm corpo para encadernar-se. Enfim, se se me oferecer boa ocasião o comprarei com o maior aforro que puder. E quando de outro modo não possa, o comprarei novo que é como ir comprar tripas do gato.

A Cristóvão Soares esmeuço as nossas cartas, espantando-me de que cousa tão clara se faça aí tão escura. A V. S., nelas, fiz bons vinte dous escudos de moeda, que são estes de Roma, de dez reales ou júlios cada um, dos quais um e meio faz justamente um escudo de ouro. São logo os vinte dous escudos, escudos de ouro, catorze e dous terços, que ao preço ordinário de mil e cinquenta reis fazem quinze mil e quatrocentos reis. Estes me fará V. S. mercê mandar pagar ao dito Cristóvão Soares. E se se não contenta do preço de mil e cinquenta, conte-os como quiser que toda a diferença será de um vintém mais ou menos, que nunca chegam a quinze vinténs. E afora isto deve a V. S. seis desses tostões que lhe descontarei na compra dos bulários. Espero da puntualidade de V. S. que na primeira ocasião de nau me mande haver pagado a Jerónimo Nunez Perez os seiscentos mil reis resto da tão dilatada letra que V. S. me escreveu que pagaria à vista, e pois Deus lhe há trazido a V. S. nau a esse porto, será razão que seja satisfeito um acreeador tão paciente e tão benemérito de V. S. para que sendo possível eu neste ano de 52 (para mi em o mais infelicíssimo) tenha ao menos esta satisfação, e me desafogue. E crea-me V. S. que me envergonho de que me obrigue a importuná-lo e que o não faria se fosse menor minha necessidade por não ter rosto para negociar com o Marquês del Bufalo hei procurado meio para o Cardeal Ursino – que é da congregação do Índice – se encarregar de prorrogar a licença de V. S. pelos mais anos que puder. E em se acabando a minha prisão que já naturalmente deve estar no fim, a alcançarei e mandarei a V. S. duplicada, para que se os senhores da santa casa se lhe levam-

tarem com ãa, lhe fique outra. E em forma se escandalizou grande personagem que se atrevessem lá de reter licença apostólica parecendo-lhe desprezo e descortesia e perguntando quem lhes dera jurdição sobre Roma, e se havia rei sobre eles, ao que lhe não soube responder. Daí se escrevem muitos males e muitas mentiras em prejuízo da verdade e da inocência. E algũa me escandalizou por ser contra a de V. S. dizendo-se que por atravessar a liga que o tempo e boa dita meteram em mão de Francisco de Sousa, lhe fizera V. S. impedir a tornada, e alterar-se o assentado, o que eu não crerei de quem for cristão, quanto menos de quem o é tão grande. Mas se fosse verdade muita conta teria V. S. que dar diante de Deus da perda de Barcelona, que toda Itália cuida ser perda de Portugal. E nos cospem nos focinhos a todos os portugueses, tendo-nos por galinhas e peiores que galinhas, pois em doze anos não fizemos ãa cousa gloriosa, nem em catorze meses, mandássemos um socorro, onde nos ia o remédio. E perguntam se é possível que homens tão cobardes sejam netos de homens tão valentes. E eu me tenho por ditoso em não me achar agora nas antecâmeras presente a estas vergonhas. E perguntam muito de propósito onde se sumiu este príncipe que o ano passado ia à fronteira a fazer tantas cavalerias e que tão depressa se enfatiou das armas, como se nas letras e padres da Companhia estivesse seu remédio. E até do grande presente que levou aos ingreses o camareiro-mor fazem farsas. Porque há gente tão tola que escreve importar um milhão de que tiram que é puro medo o que nos faz tão liberais, quando na triste Barcelona não entraram de Portugal nem cem mil escudos, que esses bastariam para havê-la escapado. V. S. não abra sua boca antes queime esta carta, porque se entende que está essa cidade cheia de mal contentes que ao primeiro repique hão-de tirar a máscara e passar-se a Castela. E oxalá não entrem os bispinhos desengañados, que só por ali poderão chegar a sagrar-se, e em parte seria bem merecido de quem tão sem necessidade e sem conselho os nomeou, sem inda perguntar se lhos haviam de aceitar. Enfim, por mais que os homens façamos e perneemos, só a vontade de Deus se há-de fazer e bemaventurado quem só essa segue.

A Fernão Brandão se dão as defesas e a Diogo de Sousa. E não estão as culpas tão graves que se não pudesse esperar bem. Mas é tal o ódio que o Papa tem a elas (não digo, nem creio a eles) que inda se lhes teme muito mal, se se considerar quantos têm nacido da negra prisão do Conde de Vila Franca, se maldirá mil vezes a hora em que se imaginou, não digo só a em que se ajudou e a em que executou, e se alguém inventou por tirar a El-Rei o ser amado de seus vassallos, não merecia menos pena que se lhe tirara a coroa pois por aí vam alha. Mas vivas e sãs devem estar as cartas que nestes doze anos escrevi a El-Rei, por sinal que me não cria nem deferia aos pontos mais importantes. Mas oxalá não chegue tempo em que se torça as orelhas, que sempre cerrou às mais importantes verdades.

Inda vai lavrando a peçonha que aqui semeou esse Judas iscariote pois deixou dous filhos do seu espírito, que nem de vista conheço, mas si, e muito, de ouvida, que feitos espias contra seus naturais andam rompendo as orelhas do Papa com memoriais. E hão ido testemunhar contra Ferdinando Brandão, Diogo de Sousa, Monsenhor Mendez, e contra quem não?

E fizeram que os prendessem para escusa sua. Mas nem os meteram em secreta, nem estiveram mais que dous dias, nem lhes pediram fiança. E são tão odiados que só acham amparo no vaníssimo doutor Arroio. Mas a Francisco Nunes, pedindo-lhe este que fizesse fiança por um deles, lhe respondeu: «eu não fio spias». E replicando-lhe Arroio que a fizesse do seu dinheiro que tem em sua mão, lhe disse: «Se V. M. quer fiar a tal gente leve o seu dinheiro de minha casa, e quando o tenha na sua, então o fie enquanto quiser que de casa de Francisco Nunes não se fia tal gente». Chamasse um José de Andrade, filho de um vilão rico de Matosinhos, para o qual Luís Brandão, em prémio das acusações, impetrou do Papa o chantrado de Lamego, benefício de quasi dous mil cruzados que foi de Diogo de Sousa. Mas não lhe querem despachar as bulas sem ver-se se perderá Diogo de Sousa a pensão ou não, e para isto queria a fiança, em que só acha a seu favor este vaníssimo doutor que meteu a Luís de Sousa em um beco tão sem saída, que se sai bem o tenho por pouco mais ditoso que se saísse mal. E para que V. S. como se fosse presente saiba o caso, é o seguinte.

Entrando aqui este doutor com grandes riquezas, lhe pareceu que com elas havia de ser senhor dos benefícios, publicando-se por cristão-velho e ganhando a graça do Cardeal Datário, e Soto-datário Dias Cambruno, que o traziam nas palmas porque os enchia de ouro. Todavia o advertiram que nem paroquiais nem conesias podiam caber nele, mas que de simpleses lhe dariam todos. Veja V. S. se era pequena dita. Foi tal a raiva que teve contra todos os cortesãos que deu memoriais ao Papa dizendo-lhe que as sés de Portugal eram tão grandes que não havia em todos os cortesãos de Roma quem tivesse letras, nem qualidade que pudesse ser provido. E assi, que se S. Majestade quisesse provê-los bem, que os provesse *in partibus*, quero dizer, em pessoas grandes que estavam em Portugal. O Papa nenhum caso fez disto. Antes disse que Roma premiou sempre os que a ela vinham requerer. Mas logo que isto se publicou foi tal o ódio contra o pobre Arroio que, tirado Francisco Nunes Sanches e os dous espias filhos do esp.<sup>tu</sup> de Luís Brandão, não fala nenhum com ele. Creceu-lhe a vaidade com fazê-lo Sebastião César procurador dos três estados para alcançar os governos dos bispados. E inda que o Papa informado de Luís Brandão zombou do tal governo, a todos se diz que é agente d'El-Rei, de que o repreendeu ao Cardeal Ursino, mas não cesou.

Vagando pois esta conesia de Coimbra por parecer-lhe que se Luís de Sousa a pedisse se não daria a outrem, pois um filho do Conde de Miranda não é bem que tenha opositor. Como é a verdade e o pobre Luís de Sousa, que crê no Arroio como num grande sábio, pediu a conesia com pouco conselho, porque o Cardeal Pamfílio tinha gosto de dá-lo a um mancebete, sobrinho do notário J.º de Moraes. E os cortesãos conhecendo a malignidade do Arroio, e que o Moraes estava perto dela, correram todos a pedi-la. E mandando o Papa ao datário de hoje, feitura do Pamfílio, que fizesse lista dos pretendentes, a fez, e estão nela trinta e seis dos quais nomearei os quatro primeiros que são por esta ordem: João de Moraes, Luís de Sousa, um fulano de Abreu, o Doutor Manuel Álvares Cardoso. Entre os pretendentes é um deles um capelão de S. António, criado de Luís de Sousa que com sua licença a pede, e ele lha deu. Por sinal que saindo o datário haverá oito dias, acompanhando

a Luís de Sousa, vendo o datário que o capelão estava descarapuçado, disse a Luís «questo è servitore de V. S.». Respondeu: «Senhor sy». Repliou o datário: «poi sa V. S. che ancora pretende il canonicato». Respondeu bem o Sousa e disse: «pois porque o não pretenderá se o merece tanto como os outros». Riu muito o datário e disse: «questa é la prima volta che viddi patrono e servitore essere concurrenti». Se derem a conesia a Luís de Sousa que ventaja para um tão ilustre fidalgo que se cuidava vinha para grande personagem, levar ãa conesia de Coimbra carregada de pensão, quando em pouco tempo três ou quatro patifes, e um deles rapaz, levaram outras tantas conesias de Évora. Mas se sua mofina fosse tal que a dessem ao Moraes ou a algum outro pedinte, que bela pretensão haveria exercitado. E o que os criados de Luís de Sousa publicam é muito peor, que se enganam muito os que cuidam que Luís de Sousa<sup>74</sup> pede a conesia com ânimo de ir a residir, que a não pede se não para renunciá-la em seus criados e despachá-los primeiro que se despache a si. Mas eu o avisei polo P.<sup>c</sup> da Companhia, Valadares, grande seu amigo, que tal prática não houvesse que seria mostrar-se homem desalmado e de pouca consciência. Ûa cousa só fez bem, que vendo que o Moraes de cons.<sup>o</sup> do Cardeal Pamfílio talhou as cabeleiras e patas ou palas, as cortou Luís de Sousa e anda agora muito rapado como Padre da Companhia e me dizem todos que está mil vezes melhor. Mas maldito seja o Arroio que o deixou ir ao Papa com tal cabeleira, que suspeito que teve grande escândalo e lhe pareceu muito mal, como também o vestido tão castelhano e tão mal ordenado, devendo ir à Italiana como vão todos os grandes senhores italianos filhos de duques e potentados. Enfim quis Deus castigar a casa de miranda com dar-lhe por seu governante um homem tão vão e aborrecível. E porque daqui a muitos meses não haverá nau para Lisboa, quis desta vez alargar-me com V. S. pedindo-lhe por amor de Deus se desempenhe de quem ao menos o pode servir com orações e missas como seu capelão. Guarde Deus a V. S. Roma, 30 de Maio, digo Novembro, 1652. Dia em que nos livrou do cativo de Castela.

*Vicente Nogueira*

\* B.P.E., cód. CVI/2-11, fl. 665 r.-667 r.

O

L.S.

---

<sup>74</sup> À margem: «E tal não disse Luís de Sousa nem com tal pensamento, mas foi vaidade, ou do Arroio ou de seus criados, como mo certificou o Padre».

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Vidigueira, 11 de Julho de 1653

Poucos dias há, juntas, me remeteram da Secretaria de Estado a esta vila quatro cartas de V. M.: de 22 de Setembro do ano passado, as três – de 4, 9 de Março, 12 de Abril – deste ano, ainda que muito breves. Recebi todas com grande contentamento por bem me avisar na última se tinha dado fim a sua tão molesta e dilatada prisão e com tão honrado fim de que nunca, os que têm notícia dos procedimentos de V. M., duvidou e de que a mi me cabe grande parte do contentamento como quem se confessa por tão verdadeiro servidor de V. M. Tenha V. M. sempre os sucessos que lhe desejo e livre das dores de gota com que V. M. me avisa que ficava. Em Paris havia ãa senhora que chamavam Madama de Pampinhan que dava um óleo que em se pondo na parte donde estava a dor se tirava logo. E em casa o experimentámos em algũas pessoas, mas a receita não quis dar nunca.

Estimo que V. M. houvesse recebido dous conhecimentos dos 200 escudos que entreguei em Lisboa a Jerónimo Nunes Peres e 15 escudos e 400 a Cristóvão Soares de Abreu. V. M. se pode segurar e conforme a isso ir dispondo as suas cousas, porque espero de que brevemente se há-de acabar de pagar a Jerónimo Nunes Peres do resto que estou a dever. A carta que vinha para S. Majestade mandei ao Bispo eleito do Porto, Doutor Pedro de Menezes para lhe dar em mão própria como fará. A de Francisco Vieira remeti a Francisco de Almeida que logo lhe entregará, e a do Padre Sebastião de Abreu lhe remeti em direitura a Évora porque acertou de estar comigo um religioso daquele colégio.

Aos primeiros dias que a Lisboa chegou a nova da tomada de Barcelona causou algum abalo o qual creio tem cessado, se bem se ordenaram algũas prevenções. Francisco de Sousa Coutinho, me avisam, é partido para França a ajustar o que se pretendia, quererá Deus que assim suceda.

Já avisei a V. M. que o papel que o Padre Sebastião de Abreu trouxe a S. Majestade o tinha eu em meu poder não por S. Majestade mo comunicar para o não comunicar a ninguém salvo foi ao secretário Pedro Vieira que o terá mui bem guardado como fazem a todos os que tocam aquelas matérias. Deus lho pague (quem dorme muito tarde acorda).

Eu me recolhi a esta vila para assistir ao parto da Marquesa que é para os princípios do mês que vem, e para nela me deter o mais tempo que me for possível chorando a morte do Príncipe que Deus tem, no fim do mês de Maio aqui me achei. Perde Portugal, Senhor D. Vicente meu amo, um príncipe de tantas partes e virtudes quantas em um perfeito Príncipe se podem pintar, virtude tanta que não tinha pecado mortal, brandura, verdade, segredo, liberalidade, compaixão, amizade, valor, enfim tudo, tudo. E sobretudo sofri-

mento bastante para bem julgar e muito mais que pudera dizer e que por carta não é possível. Seja Deus louvado que tamanha desgraça quis que experimentássemos.

A Fernando Brandão não escrevo por não saber se o seu negócio lhe dá já lugar a receber cartas. Mas com grandes veras desejo que me cheguem novas de estar já livre e restituído a sua casa. Guarde Deus a V. M. Vidigueira, 11 de Julho, 1653.

B.N.L., cód. 1977, fól. 174 v.-175 r.

C

I

## DO MARQUÊS DE NIZA PARA D. VICENTE NOGUEIRA

Lisboa, 31 de Maio de 1654

Pelas três naus que daqui partiram para Itália escrevi a V. M. por duas vias e com elas remeti quitações de Jerónimo Nunes Peres de quinhentos cruzados que lhe entreguei para remeter a V. M. por conta do que a V. M. devo. Depois correu aqui novas que as ditas naus foram perdidas de que tive grande sentimento por se dilatar o poderem chegar a V. M. estas quitações. E assi torno a remeter com esta outra via delas por se acaso aquelas não ouverem chegado, se bem espero que algũa estará já em mão de V. M. por haver chegado segundo aviso que só ãa das naus se perdera. E com esta quitação – que é a terceira – tenho remetido a V. M. 722 mil 410. E nesta ocasião não remeto outra partida por a minha canela estar ainda empatada, sem venda, como Jerónimo Nunes Peres poderá avisar. Mas farei todo o possível por dela, ou por de outra qualquer parte, remeter a V. M. mais dinheiro. E o desejo hoje mais porque ouvir ler ontem em conselho de estado as últimas cartas de V. M. em que bem representa a S. Majestade as faltas com que se acha, havendo quinze meses que se lhe falta com a sua pensão. S. Majestade assentiu e ordenou a Pedro Vieira lhe falasse amanhã com as cartas para se dar ordem a que se pague a V. M. o que se lhe deve. E sei que estima El-Rei grandemente as cartas de V. M. e que no-las manda ler no conselho de estado com grande gosto e por elas temos notícia das novas todas do mundo. E está El-Rei com grande alvoroço esperando o livro da música grega.

Tenho avisado a V. M. como S. Majestade me fez mercê do lugar de veador da fazenda da repartição da Índia, que fico exercitando do mês de Abril a esta parte procurando responder à confiança que El-Rei faz de mim, e ao favor que todos me fazem nesta corte. Também me mandou servir na junta dos três estados, no lugar que ocupava seu amigo de V. M. Sebastião César de Meneses, recluso no noviciado da Companhia donde não sairá. E seus ricos móveis e suas ricas pinturas e grande baixela e muito dinheiro confiscado. E verdadeiramente que não sei o que este homem mais desejava que aquilo que estava logrando estando governando este reino e achando-se muito rico e muito respeitado. E gosta S. Majestade muito quando nas cartas de V. M. vê que este homem foi em Roma declaradamente excomungado.

Poucos dias há que El-Rei nomeou por conselheiro de estado a Rui de Moura Teles, veador da fazenda, e a António de Mendonça por presidente da mesa da consciência, e ao Conde das Serzedas por presidente da câmara. E os castelhanos estão quietos pelas fronteiras e as novidades por toda a parte, assi de trigo, azeite e vinho as mais prósperas que neste reino se viram que é grande bem para onde há guerras e se pagam décimas.

Estimo muito que V. M. me diga nesta sua carta de 29 de Setembro do ano passado que poderei ter esperança de poder ter reformada a minha licença para ler os livros proibidos, assi por me segurar de mos tomarem naquela santa casa, como por me livrar de escrúpulos. E mereço a V. M. todas as carícias que, para isto se alcançar, faz ao Mestre Frei Raimundo novo secretário da congregação do Índice.

Sinto os trabalhos de Diogo de Sousa e a miséria com que se vê tendo em Portugal fazenda com que pudera remediar suas necessidades.

Já tenho avisado a V. M. como tenho as obras do Padre João Eusébio e nelas os livros que V. M. me avisa, os quais a Marquesa tem lido mais vezes que eu por eu não ter mais tempo que para me levantar às 4 da manhã e estar pouco mais das 6 na Ribeira das Naus. Das 7 até às 10 no conselho da fazenda, e das 10 até perto das 12 nos almazens. E as tardes ou em conselho de estado ou na junta dos três estados com que fico tendo de meu só algum domingo, como foi o de hoje em que respondo às cartas de V. M.

No Padre Luís Brandão não falo, porque não falo com ele, nem hoje em Lisboa se faz caso dele. E quando El-Rei perguntou pelas suas cousas resultou mandarem-no para o noviciado. E quando as não perguntou e se levou dos rogos do Conde de Atouguia e não sei se também dos do Conde de Odemira, resultou ir ao Paço e andar pelas ruas.

V. M. me dê sempre novas suas e diga-me o em que o posso servir. E creia que hei-de fazer com muito particular vontade e que o há-de experimentar assi em toda a ocasião por me prezar muito de agradecido e de verdadeiro amigo. Guarde Deus a V. M. como desejo. Lisboa em Maio, 31 de 1654.

B.N.L., cód. 1977, fól. 187 v.-188 r.

C

I